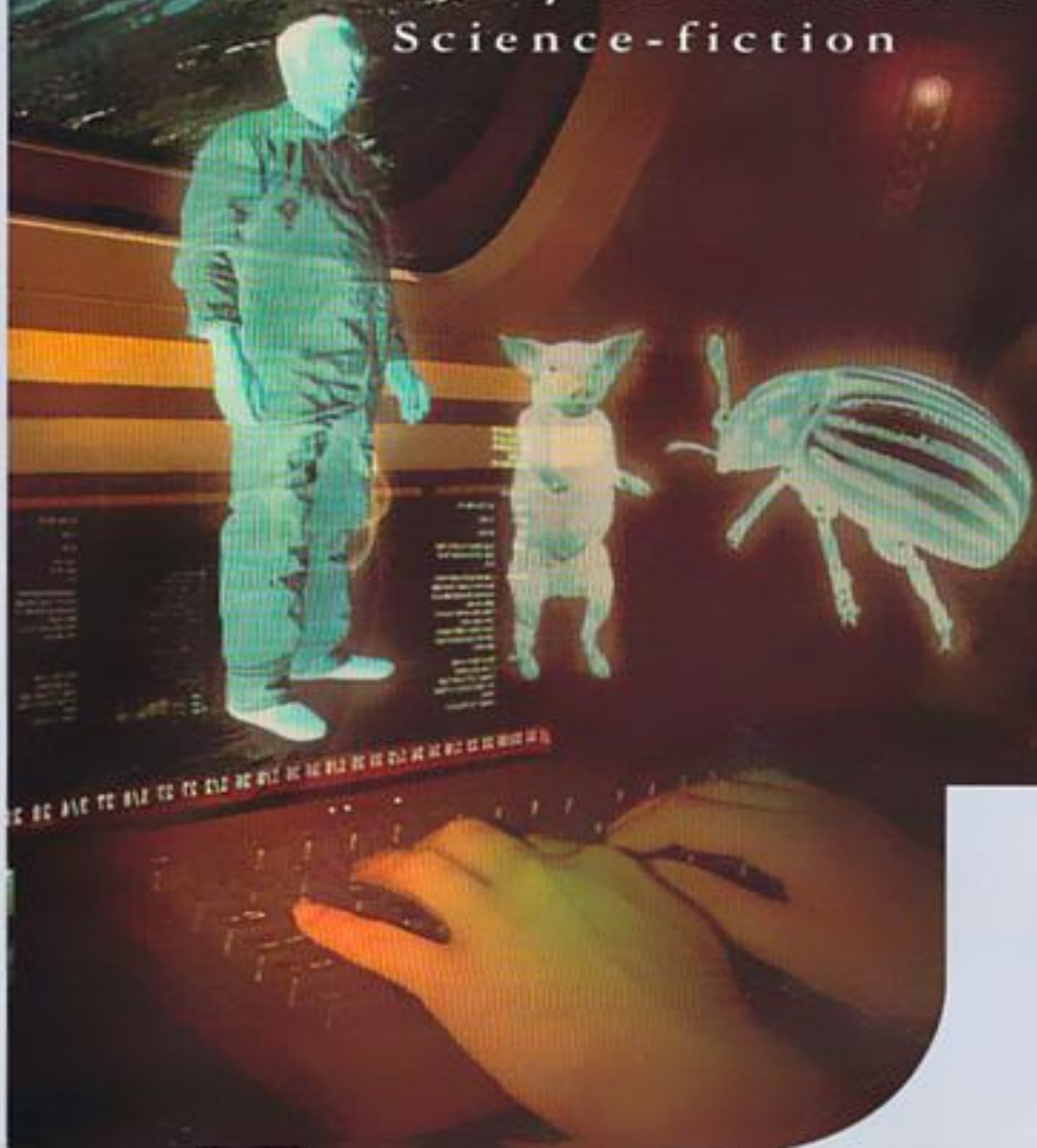




Orson Scott Card
Xenocide
Le cycle d'Ender-3
Science-fiction



ORSON SCOTT CARD

LE CYCLE D'ENDER-3

XENOCIDE

*TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR BERNARD SIGAUD*



*À Clark et Kathy Kidd :
pour la liberté, pour le refuge,
et nos cabrioles d'un bout à l'autre de l'Amérique.*

SÉPARATION

« Aujourd'hui, l'un des frères m'a demandé : Est-ce un supplice de ne pouvoir quitter l'endroit où l'on est ? »

« Tu as répondu... »

« Je lui ai dit que je suis à présent plus libre que lui. L'incapacité de me mouvoir me libère de l'obligation d'agir. »

« menteurs que vous êtes, ô vous qui parlez toutes langues. »

Han Fei-tzu était assis dans la position du lotus à même le plancher de bois près du lit où reposait son épouse souffrante. Se pouvait-il qu'il ait dormi si longtemps ? Il n'en était pas sûr. Mais à présent il constatait un léger changement dans la respiration de sa femme, changement aussi subtil que l'air déplacé par les ailes d'un papillon.

Jiang-ting avait dû elle aussi détecter comme un changement chez lui, parce qu'elle n'avait pas parlé de longtemps et qu'elle parlait maintenant. D'une voix très douce. Mais Han Fei-tzu l'entendait distinctement, car la maison était silencieuse. Il avait requis de ses amis et serviteurs qu'ils fassent silence pendant le crépuscule de la vie de Jiang-ting. On aurait loisir de faire du bruit tout au long de la nuit à venir, quand plus une seule syllabe étouffée ne passerait ses lèvres.

— Pas encore morte, dit-elle.

C'est ainsi qu'elle l'avait accueilli chaque fois qu'elle s'était réveillée ces derniers jours. Ces paroles lui avaient d'abord semblé fantasques ou ironiques, mais il savait désormais qu'elle exprimait ainsi sa déception. C'est la mort qu'elle désirait à présent, non qu'elle n'ait pas aimé la vie, mais parce que la mort était maintenant inévitable et qu'il faut accueillir à bras ouverts ce qui ne se peut éviter. Telle était la Voie.

— Alors, les dieux sont cléments envers moi, dit Han Fei-tzu.

— Envers toi, souffla-t-elle. Qu'envisageons-nous ?

C'était sa manière de lui demander de partager ses pensées intimes avec elle. Lorsque d'autres lui demandaient ce qu'il pensait en son for intérieur, il se sentait espionné. Mais Jiang-qing ne le lui demandait que pour pouvoir aligner ses pensées sur les siennes ; c'est ainsi que leurs âmes ne faisaient qu'une.

— Nous envisageons la nature du désir, dit Han Fei-tzu.

— Le désir de qui ? demanda-t-elle. Et de quoi ?

Le désir que j'ai de voir tes os guérir et reprendre vigueur, afin qu'ils ne se brisent pas à la moindre pression. Afin que tu puisses à nouveau te tenir debout, voire lever le bras sans que tes muscles arrachent des cartilages ou fassent casser l'os sous la tension. Afin que je ne sois pas forcé de te voir dépérir jusqu'à ce que tu ne pèses plus que tes 18 kilogrammes actuels. Je n'avais jamais su à quel point notre bonheur était parfait avant d'apprendre que nous ne pourrions plus rester ensemble.

— Mon désir, répondit-il. Mon désir pour toi.

— « On ne convoite que ce qu'on n'a pas. » Qui a dit cela ?

— Toi, dit Han Fei-tzu. Certains disent : « Ce qu'on ne peut avoir. » D'autres disent : « Ce qu'on ne devrait pas avoir. » Moi, je dis : « On ne peut véritablement convoiter que ce qu'on désirera pour toujours en vain. »

— Tu m'as pour toujours.

— Je te perdrai ce soir. Ou demain. Ou la semaine prochaine.

— Envisageons donc la nature du désir, dit Jiang-qing.

Comme auparavant, elle usait de la philosophie pour le tirer de sa pesante mélancolie.

Il lui résista, mais seulement par jeu.

— Tu es impitoyable, dit Han Fei-tzu. Comme ton ancêtre-de-cœur, tu ne tiens aucun compte de la fragilité d'autrui.

Jiang-qing portait le nom d'une dirigeante révolutionnaire du lointain passé, qui avait tenté de mener le peuple dans une Voie nouvelle mais avait été renversée par des lâches, des médiocres. Il était injuste, songeait.

Han Fei-tzu, que sa femme meure avant lui : son ancêtre-de-cœur avait survécu à son mari. En outre, les épouses vivaient forcément plus longtemps que leurs maris. Les femmes étaient plus complètes, intérieurement. Elles réussissaient mieux à s'incarner

dans leurs enfants. Elles n'étaient jamais aussi solitaires qu'un homme seul.

Jiang-qing refusa de le laisser retomber dans ses idées noires.

— Lorsqu'un homme a perdu son épouse, que désire-t-il encore ?

Ombrageux, Han Fei-tzu lui donna la réponse la plus fausse qui soit :

— Coucher avec elle.

— Le désir du corps, dit Jiang-qing.

Puisqu'elle était déterminée à poursuivre cette conversation, Han Fei-tzu lui récita le catalogue :

— Le désir du corps est désir d'action. Il comprend les contacts de toute nature, négligents ou intimes, et tous les mouvements habituels. Ainsi, l'homme qui perçoit un mouvement du coin de l'œil croit avoir vu sa défunte épouse franchir la porte et ne trouve aucun repos avant de s'être approché de la porte et d'avoir constaté que ce n'était pas sa femme. Ainsi s'éveille-t-il d'un rêve dans lequel il a entendu sa voix, et il se surprend à formuler tout haut sa réponse comme si elle pouvait l'entendre.

— Quoi d'autre ? demanda Jiang-qing.

— Je suis las de la philosophie, dit Han Fei-tzu. Les Grecs y trouvaient peut-être une consolation, mais pas moi.

— Le désir de l'esprit, insista Jiang-qing.

— Parce que l'esprit relève de la Terre, il est cette partie qui fait du neuf avec du vieux. L'époux garde la nostalgie de tous les projets inachevés que lui-même et son épouse étaient en train de mener à bien lorsqu'elle est morte, et de tous les rêves avortés de ce qu'ils auraient accompli si elle avait vécu. C'est ainsi qu'un veuf reprochera à ses enfants de ressembler trop à sa personne et pas assez à celle de la défunte. C'est ainsi qu'un mari détestera la maison où ils ont vécu ensemble, soit qu'il la laisse telle qu'elle est pour qu'elle soit aussi morte que sa femme, soit qu'il la transforme pour qu'elle ne soit plus pour moitié l'œuvre de sa femme.

— Pourquoi t'en prendre à notre petite Qing-jao ? dit Jiang-qing.

— Pourquoi ? demanda Han Fei-tzu. Vas-tu rester, alors, et m'aider à lui apprendre à devenir une femme ? Tout ce que je peux lui apprendre, c'est à devenir ce que je suis — un être froid et dur, tranchant et résistant comme l'obsidienne. Si c'est ce qu'elle

deviendra en grandissant, tout en te ressemblant à ce point, comment puis-je m'empêcher d'être en colère ?

— Tu peux aussi lui apprendre tout ce que je suis.

— Si j'avais en moi la moindre parcelle de toi, dit Han Fei-tzu, je n'aurais point eu besoin de t'épouser pour accéder à la plénitude de mon être.

Il la taquinait avec la philosophie pour détourner la conversation de la douleur.

— Tel est le désir de l'âme, poursuivit-il. Parce que l'âme est faite de lumière et réside dans l'Air, elle est cette partie qui conçoit les idées et les préserve, surtout l'idée du moi. Le mari désire la plénitude de son moi, qui a été créé par l'union des époux. Ainsi ne croit-il jamais aucune de ses propres pensées, parce qu'il y a toujours dans son esprit une question à laquelle les pensées de sa femme seraient la seule réponse possible. Ainsi le monde entier lui semble-t-il mort parce qu'il ne peut escompter que quoi que ce soit conserve son sens avant que ne fonde sur lui cette imparable question.

— Très profond, dit Jiang-qing.

— Si j'étais japonais, je commettrais le seppuku et répandrais mes entrailles dans l'urne contenant tes cendres.

— C'est sale et ça éclabousse, dit-elle.

— Alors, dit-il en souriant, je devrais être un Hindou de jadis et m'immoler par le feu sur ton bûcher.

Mais elle n'était plus d'humeur à plaisanter.

— Qing-jao, chuchota-t-elle.

Elle lui rappelait qu'il ne pouvait se permettre un geste aussi flamboyant que mourir avec elle. Il fallait s'occuper de la petite Qing-jao.

Han Fei-tzu lui répondit donc, sérieusement :

— Comment puis-je lui apprendre ce que tu es ?

— Tout ce qui est bon en moi, dit Jiang-qing, vient de la Voie. Si tu lui apprends à obéir aux dieux, à honorer les ancêtres, à aimer l'humanité et à servir les souverains, je serai en elle autant que je suis en toi.

— Je lui enseignerai la Voie comme une partie de mon être, dit Han Fei-tzu.

— Tu te trompes, dit Jiang-qing. La Voie n'est pas une partie naturelle de ton être, mon cher époux. Les dieux ont beau te parler

tous les jours, tu persistes à croire à un monde où tout peut s'expliquer par des causes naturelles.

— J'obéis aux dieux.

Il se dit, amèrement, qu'il n'avait pas le choix ; que c'était une torture ne serait-ce que d'attendre avant d'obéir.

— Mais tu ne les connais pas vraiment. Tu n'aimes pas leurs œuvres.

— Suivre la Voie, c'est aimer l'humanité. Nous nous contentons d'obéir aux dieux.

Comment puis-je adorer des dieux qui m'humilient et me tourmentent chaque fois qu'ils en ont l'occasion ?

— Nous aimons les hommes, dit Jiang-qing, parce qu'ils ont été créés par les dieux.

— Ne me fais pas de sermon.

Elle soupira.

La tristesse de son épouse le piqua comme une araignée venimeuse.

— J'aimerais que tu me fasses un sermon éternel, dit Han Fei-tzu.

— Tu m'as épousée parce que tu savais que j'adorais les dieux, et que ce respect te faisait totalement défaut. Voilà comment je t'ai donné ta plénitude.

Comment pouvait-il discuter avec elle quand il savait qu'en ce moment même il détestait encore les dieux pour tout ce qu'ils lui avaient fait, tout ce qu'ils l'avaient obligé à faire, tout ce qu'ils lui avaient pris dans sa vie ?

— Promets-moi, dit Jiang-qing.

Il savait ce que cela signifiait. Sentant la mort descendre sur elle, c'est sur lui qu'elle rejetait le fardeau de la vie. Un fardeau qu'il porterait sans regret. C'était de cheminer un jour sur la Voie sans Jiang-qing à ses côtés qu'il craignait depuis toujours.

— Promets-moi d'apprendre à Qing-jao d'aimer les dieux et de suivre toujours la Voie. Promets-moi d'en faire autant ma fille que la tienne.

— Même si elle n'entend jamais la voix des dieux ?

— La Voie est pour tous, elle n'est pas réservée aux élus des dieux.

Peut-être, songea Han Fei-tzu, était-il beaucoup plus facile aux élus des dieux de suivre la Voie, vu le prix terrible qu'ils auraient à payer s'ils s'en écartaient. Les gens du commun étaient libres ; ils pouvaient quitter la Voie et n'en point souffrir pendant des années. Les élus ne pouvaient quitter la Voie ne serait-ce qu'une heure.

— Promets-moi.

Oui. Je te le promets.

Seulement, il ne pouvait le dire tout haut. Il ne savait pourquoi, mais sa réticence était profonde.

Dans le silence, tandis qu'elle guettait cette réponse, ils entendirent courir sur le gravier devant la porte d'entrée de la maison. Ce ne pouvait être que Qing-jao, qui rentrait du jardin de Sun Cao-pi. Seule Qing-jao avait le droit de courir et de faire du bruit dans le calme de rigueur. Ils attendirent, sachant qu'elle irait droit à la chambre de sa mère.

La porte coulissa presque sans bruit. Même Qing-jao avait suffisamment compris la nécessité du silence pour marcher doucement quand elle était véritablement en présence de sa mère. Elle avait beau avancer sur la pointe des pieds, c'est à peine si elle pouvait se retenir de traverser la pièce en dansant, voire en galopant. Mais elle ne se jeta pas au cou de sa mère – elle avait retenu la leçon, même si le vilain bleu n'était plus visible sur le visage de Jiang-qing là où l'étreinte impatiente de Qing-jao lui avait brisé la mâchoire trois mois auparavant.

— J'ai compté vingt-trois carpes blanches dans le ruisseau du jardin, dit Qing-jao.

— C'est beaucoup, dit Jiang-qing.

— Je crois qu'elles se montraient à moi, dit Qing-jao, pour que je les compte. Aucune ne voulait être oubliée.

— Je t'aime, dit Jiang-qing tout bas.

Han Fei-tzu perçut un son nouveau dans sa voix haletante – une succession de spirantes, comme si des bulles éclataient entre les mots.

— Crois-tu que le fait que j'aie vu tant de carpes signifie que je serai élue des dieux ? demanda Qing-jao.

— Je demanderai aux dieux de te parler, dit Jiang-qing.

Soudain, la respiration de Jiang-qing s'accéléra, son souffle devint plus rauque. Han Fei-tzu s'agenouilla immédiatement et

regarda sa femme : ses yeux dilatés étaient pleins de terreur. L'heure était venue.

Ses lèvres bougèrent. « Promets-moi », dit-elle. Mais les mots s'étranglèrent dans sa gorge.

— Je te le promets, dit Han Fei-tzu.

Puis elle cessa de respirer.

— Qu'est-ce que disent les dieux quand ils parlent aux gens ? demanda Qing-jao.

— Ta mère est très fatiguée, dit Han Fei-tzu. Tu devrais partir maintenant.

— Mais elle ne m'a pas répondu. Qu'est-ce que disent les dieux ?

— Ils disent des secrets, dit Han Fei-tzu. Des secrets que personne ne dit.

Qing-jao acquiesça sagement. Elle fit un pas en arrière, comme pour se retirer, mais se ravisa.

— Je peux t'embrasser, maman ?

— Sur la joue, et doucement, dit Han Fei-tzu.

Qing-jao, petite malgré ses quatre ans, n'eut pas à se pencher beaucoup pour embrasser la joue de sa mère.

— Je t'aime, maman.

— Tu ferais mieux de partir maintenant, Qing-jao, répéta Han Fei-tzu.

— Mais maman ne m'a pas dit qu'elle m'aimait aussi.

— Mais si. Elle l'a dit tout à l'heure. Tu l'as oublié ? Mais elle est très fatiguée et très faible. Maintenant, tu pars.

Il mit juste assez de sévérité dans sa voix pour que Qing-jao se retire sans poser d'autres questions. Ce ne fut que lorsqu'elle fut partie que Han Fei-tzu s'autorisa à éprouver autre chose que de la sollicitude pour elle. Il s'agenouilla au-dessus du corps de Jiang-qing et tenta d'imaginer ce qui était en train de lui arriver. Son âme s'était envolée et était déjà au ciel. Son esprit s'attarderait beaucoup plus longtemps. Peut-être élirait-il domicile dans cette maison, si Jiang-qing y avait véritablement connu le bonheur. Les gens superstitieux, qui croyaient que tous les esprits des morts étaient dangereux, mettaient des écriteaux et installaient des protections pour les repousser. Mais ceux qui suivaient la Voie savaient que l'esprit des bons n'était jamais néfaste ou destructeur, car la bonté dont ils avaient fait preuve de leur vivant était venue de l'amour qu'avait

l'esprit de faire bien toute chose. L'esprit de Jiang-ying remplirait la maison de bienfaits pendant de nombreuses années encore, si elle choisissait d'y rester.

Et pourtant, alors même qu'il tentait d'imaginer le sort de l'âme et de l'esprit de sa femme selon les enseignements de la Voie, il y avait dans le cœur de Han Fei-tzu un lieu glacial d'où montait la certitude qu'il ne restait rien d'autre de Jiang-ying que ce corps cassant et desséché. Cette nuit, il se consumerait aussi rapidement que du papier et elle aurait à jamais disparu, ne laissant que des souvenirs dans le cœur de son mari.

Jiang-ying avait raison. Faute de l'avoir avec lui pour atteindre à Ta plénitude de son âme, il commençait déjà à douter des dieux. Et les dieux l'avaient remarqué – comme toujours. Il ressentit immédiatement un intolérable besoin de se purifier rituellement jusqu'à ce qu'il soit lavé de toutes ses pensées malsaines. Même à présent, il ne pouvait rester impuni. Même à présent, avec le cadavre de sa femme devant lui, les dieux le pressaient de faire acte d'obéissance avant qu'il puisse verser une seule larme pour exprimer son chagrin.

Il avait d'abord voulu temporiser, en remettre l'exécution à plus tard. Il s'était suffisamment entraîné pour retarder une journée entière l'accomplissement du rite tout en dissimulant toutes les manifestations extérieures de son tourment intérieur. Il pouvait encore le faire à présent – mais seulement d'un cœur absolument froid. Cela n'avait aucun intérêt. Le chagrin authentique ne viendrait que lorsqu'il aurait satisfait les dieux. Alors, sans quitter la pièce, il s'agenouilla et fit les premiers gestes rituels.

Il tourbillonnait encore comme une toupie lorsqu'un serviteur vint jeter un discret coup d'œil. Il ne dit rien, mais Han Fei-tzu entendit le panneau se refermer doucement et comprit ce que le serviteur supposerait : que Jiang-ying était morte et que Han Fei-tzu était si pieux qu'il communiait avec les dieux avant même d'annoncer la mort aux gens de sa maison. Sans doute, il y aurait même des gens pour croire que les dieux étaient venus prendre Jiang-ying, connue pour son extraordinaire sainteté. Personne ne se douterait qu'au moment même où Han Fei-tzu était en adoration son cœur était plein d'amertume à la pensée que les dieux puissent exiger de lui cette corvée dans un moment pareil.

Ô dieux, se disait-il, si j'étais sûr qu'en me coupant un bras ou en m'enlevant le foie je pourrais à jamais me débarrasser de vous, je m'emparerais d'un couteau et savourerais la douleur et la mutilation au nom de la liberté.

Encore une pensée malsaine, et qui exigeait une purification supplémentaire. Il s'écoula des heures avant que les dieux consentent enfin à le libérer. Epuisé, la nausée au cœur, il n'avait plus la force d'exprimer son chagrin. Il se releva et ordonna aux servantes de préparer le corps de Jiang-ting pour l'incinération.

À minuit, il fut le dernier à se rendre près du bûcher, portant dans ses bras une Qing-jiao à moitié endormie. Elle serrait dans ses mains les trois morceaux de papier où elle avait écrit pour sa mère, de sa main d'enfant hésitante : « poisson », « livre » et « secrets ». Telles étaient les choses que Qing-jiao confiait à sa mère pour qu'elle les emporte au ciel avec elle. Han Fei-tzu avait essayé de deviner ce à quoi songeait Qing-jiao quand elle avait écrit ces mots. *Poisson* à cause des carpes du ruisseau qu'elle avait comptées aujourd'hui, sans aucun doute. Et *livre* – c'était assez facile à comprendre – parce que la lecture à haute voix était l'une des dernières activités que Jiang-ting pouvait pratiquer avec sa fille. Mais pourquoi *secrets* ? Quels secrets Qing-jiao transmettait-elle à sa mère ? Il ne pouvait le demander. On ne discute pas les offrandes en papier faites aux morts.

Han Fei-tzu posa Qing-jiao sur le sol ; elle ne dormait pas profondément et se réveilla immédiatement. Elle resta là, sans bouger, clignant lentement des yeux. Han Fei-tzu lui parla à l'oreille. Elle roula les feuilles de papier en cornet et les glissa dans la manche de la défunte. Elle n'avait pas l'air d'être troublée en touchant la chair froide de sa mère : elle était trop jeune pour avoir appris à frissonner au contact de la mort.

Han Fei-tzu lui non plus n'hésita pas à toucher la chair de sa femme pour mettre ses trois offrandes en papier dans l'autre manche. Qu'y avait-il à craindre désormais de la mort alors qu'elle avait déjà fait le pire ?

Si quelqu'un avait su ce que Han Fei-tzu avait écrit, il aurait été horrifié, car les offrandes étaient : « Mon corps », « Mon esprit » et « Mon âme ». C'est ainsi qu'il se consuma sur le bûcher de Jiang-ting et monta au ciel avec elle – si c'était bien là sa destination. Puis

Mu-pao, la servante secrète de Jiang-qing, posa la torche sur le bois consacré, et le bûcher s'embrasa. La chaleur du feu était pénible à supporter, et Qing-jao s'abrita derrière son père, jetant de temps à autre de rares coups d'œil craintifs pour voir sa mère commencer son interminable traversée. Han Fei-tzu, en revanche, se laissait pénétrer par la chaleur sèche qui lui brûlait la peau et rendait cassante la soie de sa robe. Le corps de sa femme n'était pas aussi desséché qu'il l'avait cru ; longtemps après que les offrandes crépitantes eurent été réduites en cendres et dissipées dans la fumée, le cadavre grésillait encore, et l'odeur accablante de l'encens qui brûlait tout autour du brasier ne pouvait lui cacher celle de la chair grillée. Voilà ce que nous brûlons à présent : de la viande, de la chair, de la charogne, rien du tout. Pas ma Jiang-qing. Rien que l'enveloppe dans laquelle elle est entrée dans cette vie. Ce qui avait fait de ce corps la femme que j'aimais vit toujours, forcément. Et, l'espace d'un instant, il crut voir, entendre ou sentir d'une manière ou d'une autre le passage de Jiang-qing dans l'au-delà.

Dans l'Air, dans la Terre, dans le Feu. Je suis avec toi.

RÉUNION

« Le plus bizarre, chez les humains, c'est la manière dont mâles et femelles s'apparient. Constamment en conflit, ils sont incapables de se laisser mutuellement en paix. Ils ne donnent jamais l'impression d'avoir saisi que mâles et femelles sont des espèces distinctes douées de besoins et de désirs complètement différents, forcées de se réunir pour la seule reproduction. »

« Comment pourriez-vous voir la chose autrement ? Vos partenaires ne sont que de stupides bourdons, des prolongements de vous-mêmes sans aucune individualité. »

« Nous avons une connaissance parfaite de nos amants, tandis que les humains s'inventent un amant imaginaire et mettent ce masque sur le visage du corps qui est dans leur lit. »

« C'est là l'aspect tragique du langage, mon amie. Ceux qui ne se connaissent qu'au travers de représentations symboliques sont forcés de se faire de leurs partenaires respectifs une représentation imaginaire. Et, comme leur imagination est imparfaite, ils se trompent souvent. »

« Telle est la source de leur détresse. »

« Et de leur force, du moins partiellement, ce me semble. Vos congénères et les miens, chacun pour des raisons qui tiennent à leur évolution, s'accouplent avec des partenaires très différents dans un rapport très inégal. Nos partenaires sont toujours, hélas, inférieurs à nous sur le plan intellectuel. Les humains s'accouplent avec des êtres qui mettent en question leur suprématie. S'il y a conflit entre partenaires, ce n'est pas parce qu'il y a chez eux une carence dans la communication, mais c'est bien parce qu'ils assurent un minimum de communication. »

Valentine Wiggin relut son essai et procéda ici et là à quelques corrections. Quand elle eut terminé, le texte resta suspendu au-dessus de son terminal informatique. Elle était satisfaite d'avoir mis

en pièces avec une ironie aussi subtile la personnalité de Rymus Ojman, président du cabinet du Congrès stellaire.

— On vient de terminer une nouvelle attaque contre les maîtres des Cent-Mondes, hein ?

Valentine ne pivota pas pour regarder son mari en face ; au ton de sa voix, elle savait exactement l'expression qu'aurait son visage. Elle se contenta donc de lui sourire sans se retourner.

— J'ai ridiculisé Rymus Ojman, dit-elle.

Jakt se pencha dans l'embrasement, le visage si près de celui de sa femme qu'il pouvait l'entendre respirer doucement pendant qu'il parcourait des yeux le premier paragraphe. Il n'était plus très jeune ; l'effort nécessaire pour rentrer le buste dans le minuscule bureau, les mains calées sur le chambranle, l'obligeait à respirer plus vite qu'elle n'aurait aimé l'entendre.

Puis il parla, mais tellement près d'elle qu'elle sentit ses lèvres lui frôler la joue, la chatouillant à chaque syllabe.

— Dorénavant, sa propre mère rira de lui, la main devant la bouche, chaque fois qu'elle verra ce pauvre salaud.

— J'ai eu du mal à faire dans le comique, dit Valentine. Je me suis surprise à le dénoncer plus d'une fois.

— Je préfère ce que je lis.

— Oh, je sais ! Si j'avais laissé transparaître ma colère, si je l'avais accusé de tous les crimes possibles, ça l'aurait rendu plus redoutable, plus effrayant, et la faction légaliste ne l'en aurait que plus respecté, tandis que les lâches de toutes les planètes auraient été obligés de se prosterner encore plus bas à ses pieds.

— Pour se prosterner encore plus bas, il leur faudra acheter des tapis encore plus minces, dit Jakt.

Elle rit, mais c'était surtout parce que le picotement des lèvres de Jakt sur sa joue devenait insupportable et commençait aussi, rien qu'un peu, à faire naître en elle des désirs qui ne pouvaient carrément pas être satisfaits pendant ce voyage. Le vaisseau interstellaire était trop petit et trop bondé – toute leur famille était à bord – pour se prêter à la moindre intimité réelle.

— Jakt, dit-elle, nous sommes presque arrivés à mi-chemin. Nous avons été abstinentes plus longtemps que ça pendant les campagnes du mishmish chaque année de notre vie.

— Nous pourrions mettre une pancarte « Ne pas déranger » sur la porte.

— Alors, pourquoi ne pas mettre, tant que tu y es, une pancarte avec « Défense d'entrer : vieux couple nudiste s'envoie en l'air comme au bon vieux temps » ?

— Je ne suis pas vieux.

— Tu as plus de soixante ans.

— Si le vieux soldat peut encore se mettre au garde-à-vous, on peut bien le faire marcher au pas comme à la parade, non ?

— Pas de parade avant la fin du voyage. Il n'y a que deux semaines à attendre. Il ne nous reste plus qu'à réussir ce rendez-vous avec le beau-fils d'Ender, et nous remettons le cap sur Lusitania.

Jakt s'éloigna d'elle, sortit son buste de l'embrasure et se releva de toute sa hauteur dans la coursive – l'un des rares endroits du vaisseau où il pouvait accomplir cet exploit. Non sans pousser un grognement.

— Tu grinces comme une vieille porte, dit Valentine.

— On m'a dit que tu fais le même genre de bruit quand tu te lèves de derrière ce bureau. Je ne suis pas la seule vieille épave décrépite de la famille.

— Va-t'en et laisse-moi envoyer ça.

— J'ai l'habitude d'avoir du travail à faire pendant mes déplacements, dit Jakt. Ici, les ordinateurs se chargent de tout, et il n'y a ni roulis ni tangage sur ce genre de vaisseau.

— Lis un bouquin.

— Tu m'inquiètes, dit Jakt. À force de bosser sans prendre le temps de vivre, tu vas devenir une vieille peau.

— Chaque minute passée à bavarder ici fait huit heures et demie en temps réel.

— Le temps passé sur ce rafiote est tout aussi réel que le temps de ceux du dehors, dit Jakt. Des fois, je regrette que les copains d'Ender aient trouvé un truc pour conserver à ce vaisseau une liaison avec le sol.

— Ça prend un max d'heures-machine, dit Val. Avant, seuls les militaires pouvaient communiquer avec des vaisseaux interstellaires pendant les parcours quasi luminiques. Si les copains d'Ender ont trouvé le truc, alors c'est grâce à eux que je peux m'en servir.

— Tu ne fais pas tout ça parce que tu te sens obligée envers quelqu'un, non ?

C'était la vérité.

— Si je ponds un essai toutes les heures, Jakt, ça veut dire que, pour le reste de l'humanité, Démosthène publie une fois toutes les trois semaines.

— Comment peux-tu écrire un essai toutes les heures ? Tu dors, tu bouffes.

— Tu causes, et moi j'écoute. Va-t'en, Jakt.

— Si j'avais su que sauver une planète de la destruction m'obligerait à redevenir puceau, j'aurais jamais accepté.

Il ne plaisantait qu'à demi. Quitter Trondheim avait été une décision difficile pour toute la famille – même pour elle, même en sachant qu'elle allait revoir Ender. Les enfants étaient tous adultes à présent, ou presque ; ce voyage était pour eux une grande aventure. Leurs visions de l'avenir n'étaient pas liées à un lieu déterminé. Aucun d'entre eux n'était devenu marin, comme leur père, tous étaient en train de devenir universitaires ou savants et menaient, à l'instar de leur mère, une existence faite de discours publics et de contemplation secrète. Ils pouvaient vivre leur vie sans grands changements partout, sur n'importe quelle planète. Jakt était fier d'eux, mais déçu que la lignée familiale, qui remontait à sept générations sur les mers de Trondheim, prenne fin avec lui. Et maintenant, pour Valentine, il avait abandonné la mer. Abandonner Trondheim était le sacrifice le plus dur qu'elle ait jamais pu lui demander, et Jakt avait dit oui sans hésiter.

Peut-être rentrerait-il un jour au pays, et, dans ce cas, les océans, la glace, les tempêtes, les poissons et les prairies estivales au vert désespérément tendre seraient encore là. Mais ses équipages auraient disparu – ils avaient déjà disparu. Les hommes qu'il avait connus mieux que ses propres enfants, mieux que sa femme, ces hommes-là avaient déjà quinze ans de plus, et quand il reviendrait – s'il revenait –, quarante ans encore se seraient écoulés. Ce serait alors leurs petits-fils qui formeraient les équipages. Le nom de Jakt ne leur dirait rien. Il serait quelque patron de bateau descendu du ciel et non pas un marin, un homme avec sur les mains le sang jaunâtre et la puanteur du mishmish. Il ne serait plus l'un d'eux.

Alors, quand il lui reprochait d'ignorer sa présence, quand il la taquinait à propos de leur abstinence pendant le voyage, il y avait là plus que le désir enjoué d'un époux vieillissant. Qu'il sache ou non ce qu'il disait, elle comprenait le sens véritable de ses avances : Après tout ce que j'ai laissé tomber pour toi, n'as-tu rien à me donner ?

Et il avait raison – elle s'imposait une tâche inutilement ardue. Elle faisait plus de sacrifices qu'il n'était nécessaire – et demandait par là même trop de lui. Ce ne serait pas le seul nombre des essais subversifs publiés par Démosthène durant le voyage qui ferait la différence. Ce qui importait, c'était le nombre de gens qui lisaient et croyaient ce qu'elle écrivait, et combien parmi eux pensaient, parlaient et agissaient en ennemis du Congrès stellaire. Plus important peut-être était l'espoir que certains, au sein même de la bureaucratie du Congrès, soient poussés à éprouver un sentiment d'allégeance plus fort envers l'humanité et rompent avec leur affolante solidarité institutionnelle. Certains seraient sûrement transformés par ce qu'elle écrivait. Ils seraient peu nombreux, mais cela suffirait peut-être. Et peut-être que le changement interviendrait à temps pour les empêcher de détruire la planète Lusitania.

Sinon, elle-même, Jakt et ceux qui avaient tout abandonné à Trondheim pour les accompagner dans ce voyage arriveraient à Lusitania juste à temps pour virer de bord et s'enfuir – ou être anéantis avec toutes les autres créatures de cette planète. Ce n'était pas sans raison que Jakt était tendu et voulait passer plus de temps avec elle. Elle, en revanche, n'avait pas de raison d'être absorbée par son travail au point de passer chaque minute de son temps de veille à écrire de la propagande.

— Tu fais la pancarte pour la porte, et je ferai le nécessaire pour que tu ne sois pas seul dans cette pièce.

— Poupée, tu me retournes le cœur comme un carrelé à l'agonie.

— T'es drôlement romantique quand tu causes comme un pêcheur, dit Valentine. Les gosses vont se marrer quand ils sauront que tu ne peux même pas te retenir de poser les pattes sur moi pendant ces trois petites semaines de voyage.

— Ils ont nos gènes. Ils devraient nous encourager à rester verts jusqu'au milieu de notre prochain siècle.

— J'ai déjà pas mal entamé mon quatrième millénaire.

— Alors, euh... quand puis-je m'attendre à vous rencontrer dans ma somptueuse cabine, ô Vénérable ?

— Quand j'aurai envoyé cet essai.

— Et ça prendra combien de temps ?

— Le temps que tu partes et me laisses seule.

Il poussa un profond soupir, plus théâtral que sincère, et s'éloigna sur la pointe des pieds dans le couloir moqueté. Un moment plus tard, le métal sonna sous un impact, et Val entendit son mari hurler de douleur. Une douleur feinte, évidemment ; s'il avait accidentellement heurté la poutre métallique de la tête le premier jour du voyage, ses collisions ultérieures avaient été des plaisanteries délibérées. Personne ne riait tout haut, bien sûr – c'était une tradition familiale que de ne pas rire quand Jakt faisait un de ses gags –, mais Jakt n'était pas le genre d'homme à avoir besoin d'être explicitement encouragé par les autres. Il était lui-même son meilleur public ; on ne pouvait pas être marin et meneur d'hommes toute sa vie sans être tout à fait autonome. Pour autant que Valentine pouvait en juger, elle-même et les enfants étaient les seuls êtres dont il s'était jamais permis d'avoir besoin.

Et encore, il n'avait pas eu besoin d'eux au point de renoncer à sa vie de marin et de pêcheur, à ses absences qui duraient des jours, souvent des semaines, parfois des mois. Au début, Valentine l'avait quelquefois accompagné, quand ils avaient tellement envie l'un de l'autre qu'ils ne pouvaient jamais se rassasier. Mais, au bout de quelques années, leur désir avait cédé la place à la patience et à la confiance ; quand il était en mer, elle faisait ses recherches, écrivait ses livres ; puis elle leur consacrait toute son attention, aux enfants et à lui quand il rentrait.

Les enfants se plaignaient : « Je voudrais que papa rentre à la maison pour que maman sorte de son bureau et recommence à nous parler. » Je n'ai pas été une très bonne mère, songea Valentine. J'ai vraiment eu de la veine que les enfants n'aient pas mal tourné.

L'essai flottait toujours devant le terminal. Il restait à mettre une dernière touche. Elle centra le curseur en bas de la page et tapa le nom sous lequel tous ses écrits étaient publiés :

DÉMOSTHÈNE

Ce surnom lui avait été donné par son frère aîné Peter quand ils étaient enfants, cinquante ans, non, trois mille ans auparavant.

Le simple fait de songer à Peter réussissait encore à la bouleverser, à lui donner un chaud et froid. Peter le cruel, Peter le violent, lui dont l'esprit était si subtil et si dangereux qu'à deux ans il me manipulait déjà – oui, moi ! – et qu'à vingt ans il manipulait le monde. Quand ils étaient encore enfants, sur Terre, au vingt-deuxième siècle, il étudiait les écrits politiques des grands personnages, vivants ou morts, non pas pour apprendre leurs idées – qu'il saisissait instantanément –, mais pour apprendre comment ils les avaient exprimées. Pour apprendre, en termes pratiques, comment se donner le ton d'un adulte. Quand il y eut réussi, il enseigna son art à Valentine et la força à écrire une démagogie de bas étage sous le nom de Démosthène tandis qu'il écrivait des essais politiques de haute volée sous le nom de Locke. Puis ils les soumièrent aux réseaux informatiques et furent en l'espace de quelques années au cœur des plus grands problèmes de l'actualité politique.

Ce qui exaspérait Valentine alors – et qui l'irritait encore un peu aujourd'hui puisque le problème n'avait jamais été résolu du vivant de Peter –, c'était que, consumé par son désir de puissance, il l'avait forcée à écrire le genre d'articles qui exprimaient son caractère à lui tandis qu'il s'arrangeait pour exprimer les sentiments pacifiques et élevés qui relevaient de sa nature à elle. En ce temps-là, elle avait senti le nom de Démosthène peser sur elle comme un horrible fardeau. Sous ce pseudonyme, elle n'écrivait que des mensonges, et même pas les siens – ceux de Peter. Un mensonge dans un mensonge.

Plus maintenant. C'est à trois mille ans derrière moi. J'ai réussi à me faire un nom. J'ai écrit des histoires et des biographies qui ont façonné la pensée de millions d'érudits sur les Cent-Mondes et ont contribué à forger l'identité de douzaines de nations. Voilà ce qu'il reste de toi, Peter. De ce que tu avais essayé de faire de moi.

Sauf qu'à présent, en regardant l'essai qu'elle venait d'écrire, elle se rendait compte qu'elle avait beau s'être libérée de la tutelle de Peter, elle restait encore son élève. Tout ce qu'elle savait en fait de rhétorique, de polémique – et, oui, de démagogie –, elle l'avait appris de lui ou à son instigation. Et maintenant elle s'adonnait précisément au genre de manipulation politique que Peter aimait tant, même si elle s'en servait pour une noble cause.

Peter avait fini par devenir Hégémon, souverain de toute l'humanité, et avait régné soixante ans, au début de la Grande Expansion ; ce fut lui qui réunit toutes les querelleuses communautés humaines dans l'immense effort qui déploya des vaisseaux interstellaires en direction de toutes les planètes jadis occupées par les doryphores, puis les envoya à la recherche de planètes plus habitables, tant et si bien qu'au moment de sa mort les Cent-Mondes étaient tous soit colonisés, soit en passe de le devenir. Evidemment, il fallut ensuite presque mille ans pour que le Congrès stellaire unisse une fois de plus la totalité de l'humanité sous un seul gouvernement, mais le premier Hégémon – le seul, le vrai – resta au cœur de l'histoire et des mémoires comme celui qui avait rendu possible l'unité humaine.

C'était d'un désert moral comme l'âme de Peter qu'étaient venues l'harmonie, l'unité et la paix. Tandis que l'héritage d'Ender, autant que l'humanité s'en souvienne, était le meurtre, le massacre, le xénocide.

Ender, le frère cadet de Valentine, l'homme qu'elle et sa famille allaient rencontrer au bout de ce voyage, c'était un tendre, le frère qu'elle aimait et qu'elle avait, dans les premières années, essayé de protéger. Des deux frères, c'était lui le bon. D'accord, il avait un petit côté impitoyable qui le mettait au niveau de Peter, mais il avait la décence d'être consterné par sa propre brutalité. Elle l'avait adoré avec autant de ferveur qu'elle avait détesté Peter, et lorsque Peter, déterminé à gouverner la planète, avait exilé son cadet loin de la Terre, Valentine était partie avec Ender dans une répudiation finale de l'hégémonie personnelle de Peter sur elle.

Et me revoici dans la politique, songea Valentine.

Du ton sec et précis qui annonçait à son terminal qu'elle lui donnait un ordre, elle dit : « Envoie. »

Le mot « émission » se matérialisa dans l'air au-dessus de son essai. D'ordinaire, du temps où elle rédigeait des ouvrages d'érudition, elle aurait été obligée de préciser une destination – de soumettre son essai à un éditeur par une voie détournée afin qu'on ne puisse pas remonter jusqu'à Valentine Wiggin. Mais à présent, c'était un ami d'Ender, un agent subversif qui travaillait sous le nom de code de « Jane », qui se chargeait de tout à sa place et assurait l'opération délicate consistant à traduire un message ansible

émanant d'un vaisseau voyageant à une vitesse quasi lumineuse en un message lisible par un ansible planétaire pour lequel le temps passait plus de cinq cents fois plus vite.

Etant donné que les communications avec les vaisseaux interstellaires dévoraient des quantités énormes de temps d'ansible côté planète, on n'y recourait habituellement que pour transmettre des informations et des instructions relatives à la navigation. Les seules personnes ayant autorité pour envoyer des textes relativement longs étaient de hauts responsables militaires ou gouvernementaux. Valentine n'arrivait pas à comprendre comment « Jane » s'arrangeait pour disposer d'autant de temps d'ansible pour ces transmissions de texte tout en empêchant quiconque de découvrir l'origine des documents subversifs. En outre, « Jane » utilisait encore plus de temps d'ansible quand elle lui retransmettait les articles qui répondaient à ses écrits et l'informait de la stratégie et des arguments utilisés par le gouvernement pour contrer sa propagande. Quelle que soit l'identité réelle de « Jane » — et Valentine soupçonnait que « Jane » désignait tout simplement une organisation clandestine qui avait infiltré les plus hauts échelons du gouvernement —, « elle » était extraordinairement efficace. Et extraordinairement intrépide. Cela dit, si « Jane » était disposée à s'exposer à de tels risques, Valentine se devait de produire pour elle — pour eux — un maximum d'écrits polémiques, aussi efficaces et aussi dangereux que possible.

Si les mots peuvent être des armes mortelles, je dois donc leur en fournir tout un arsenal.

Mais elle était toujours femme ; même les révolutionnaires ont le droit d'avoir une vie privée, non ? Des moments de joie, de plaisir — ou peut-être seulement de soulagement — dérobés çà et là. Elle se leva de son siège, ignorant la douleur provoquée par ce changement de position après une longue immobilité, et se contorsionna pour passer la porte de son minuscule bureau qui était, à l'origine, avant qu'ils aient réaménagé le vaisseau à leur guise, un authentique placard. Elle avait un peu honte d'être impatiente de se rendre dans la cabine où Jakt l'attendait. La plupart des grands propagandistes révolutionnaires de l'histoire auraient été capables d'endurer au moins trois semaines d'abstinence physique. Légende ou réalité ?

Elle se demanda si quelqu'un avait étudié cette question bien particulière.

Elle était encore en train de s'imaginer comment un chercheur s'y prendrait pour rédiger une demande de bourse relative à pareil travail de recherche lorsqu'elle arriva devant le compartiment à quatre couchettes qu'ils partageaient avec Syfte et son mari, Lars, qui l'avait demandée en mariage quelques jours seulement avant le départ, dès qu'il avait compris que Syfte avait l'intention de quitter Trondheim pour de bon. Il n'était pas facile de partager une cabine avec un couple de jeunes mariés.

— Valentine avait toujours l'impression d'être de trop quand elle était dans la même pièce. Mais elle n'avait pas le choix. Ce vaisseau avait beau être un yacht de luxe, avec tout le confort qu'ils puissent souhaiter, il n'avait pas été construit pour contenir tant de corps humains, un point, c'est tout. C'était le seul vaisseau interstellaire passablement convenable disponible dans les parages de Trondheim, et il avait bien fallu s'en accommoder.

Leur fille Ro, vingt-deux ans, et leur fils Varsam, seize ans partageaient un autre compartiment avec Plikt, depuis toujours leur préceptrice et l'amie intime de la famille. Les deux autres compartiments étaient occupés par les membres du personnel et de l'équipage du yacht qui avaient choisi de faire ce voyage avec eux – il aurait été injuste de les licencier en bloc et de les abandonner sur Trondheim. La passerelle, la salle à manger, la cuisine, le salon et les compartiments-couchettes étaient tous remplis de gens qui faisaient de leur mieux pour ne pas céder au stress de la promiscuité.

Toutefois, la coursive se trouvait maintenant déserte, et Jakt avait scotché sur leur porte l'avertissement suivant :

DÉFENSE D'ENTRER SOUS PEINE DE MORT

C'était signé : « Le propriétaire ». Valentine ouvrit la porte. Jakt était penché contre la paroi si près de la porte qu'elle sursauta et manqua de s'étrangler.

— Ça me fait plaisir de savoir que tu cries de plaisir dès que tu me vois.

— C'est le choc, c'est tout.

— Entre donc, ma petite séditeuse adorée.

— Techniquement, tu sais, c'est moi qui suis la propriétaire de ce vaisseau.

— Ce qui est à toi est à moi. Je t'ai épousée pour ta fortune.

À présent, elle était à l'intérieur du compartiment. Il referma la porte et la verrouilla.

— C'est tout ce que je suis pour toi ? demanda-t-elle. Une propriété foncière ?

— Un petit lopin de terre où je peux labourer, semer et récolter quand vient la saison.

Il tendit la main vers elle, elle se laissa enlacer. Les mains de Jakt remontèrent en douceur le long de son dos et vinrent se placer sous ses épaules. Elle se sentait contenue dans son étreinte, jamais confinée.

— C'est la fin de l'automne, dit-elle. L'hiver approche.

— C'est peut-être le moment de passer la herse, dit Jakt. Ou alors, c'est peut-être déjà le moment d'allumer le feu et de chauffer un peu la cabane avant la première neige.

Il l'embrassa, comme au premier jour.

— Si tu me redemandais de t'épouser, je dirais oui, dit Valentine.

— Et si je te rencontrais pour la première fois aujourd'hui, je te le demanderais.

Ce n'était pas, et de loin, la première fois qu'ils répétaient ces formules. Et pourtant, ils souriaient encore en les entendant – parce qu'elles étaient encore vraies.

Les deux vaisseaux avaient presque terminé leur vaste ballet, traversant l'espace par bonds gigantesques et délicates virevoltes jusqu'à ce qu'ils puissent enfin se rencontrer et se toucher. Miro Ribeira avait observé toute l'opération du haut de la passerelle de son vaisseau, les épaules voûtées, la nuque bien calée dans l'appui-tête du siège, posture qui semblait aux autres toujours difficile à maintenir. Sur Lusitania, chaque fois que sa mère le surprenait à s'asseoir ainsi, elle venait le sermonner et insistait pour lui apporter un oreiller afin qu'il puisse, disait-elle, être à son aise. Comme s'il ne lui était jamais venu à l'idée que ce n'était que dans cette position, apparemment inconfortable, que la tête de Miro pouvait rester droite sans effort conscient de sa part.

Il supportait ses jérémiades parce qu'il ne valait pas la peine de discuter avec elle. Sa mère bougeait et pensait toujours si vite qu'il lui était presque impossible de ralentir suffisamment pour lui prêter

attention. Depuis la lésion cérébrale qu'il avait subie en traversant le champ disrupteur qui séparait la colonie humaine de la forêt des piggies, son débit était intolérablement lent, son expression était pénible et ses paroles difficiles à comprendre. Quim, le frère religieux de Miro, lui avait dit qu'il devait rendre grâce à Dieu de pouvoir parler tout court – les premières semaines, il avait été incapable de communiquer autrement qu'en mode alphabétique, déchiffrant les messages lettre par lettre. À certains égards, cependant, déchiffrer avait été un progrès. Au moins, Miro avait pu alors garder le silence ; il n'avait pas été obligé d'entendre le son sirupeux de sa propre voix, avec sa maladresse, sa douloureuse lenteur. Qui, parmi les membres de sa famille, avait la patience de l'écouter ? Même ceux qui essayaient –, sa sœur cadette, Andrew Wiggin, Porte-Parole des Morts, son ami et beau-père, et Quim, bien sûr – ne pouvaient lui dissimuler leur impatience. Ils avaient tendance à finir ses phrases à sa place. Ils étaient toujours pressés. Si bien qu'alors même qu'ils exprimaient leur désir de s'entretenir avec lui, même s'ils s'asseyaient et l'écoutaient parler, lui ne pouvait toujours pas leur parler librement. Il ne pouvait pas exprimer des idées ; il ne pouvait pas faire de phrases longues et compliquées parce que, lorsqu'il en atteindrait le bout, ses auditeurs auraient déjà perdu le fil de son discours.

Le cerveau humain, avait conclu Miro, ne peut recevoir des données qu'à une certaine vitesse, tout comme un ordinateur. Si vous allez trop lentement, l'auditeur se laisse distraire et le message est perdu.

Il n'y avait pas que les auditeurs, d'ailleurs. Miro était obligé de reconnaître qu'il était tout aussi impatient avec lui-même. Quand il songeait à l'effort exigé par l'explication d'une idée complexe, quand il envisageait d'essayer de former les mots avec des lèvres, une bouche et des mâchoires qui refusaient de lui obéir, ou quand il songeait à tout le temps que cela allait lui prendre, il était habituellement trop épuisé pour parler. Son esprit courait dans tous les sens, aussi vif que jamais, et pensait tant de pensées différentes qu'il y avait des moments où Miro aurait voulu que son cerveau se déconnecte, se taise une bonne fois et le laisse tranquille. Mais ses pensées restaient siennes, incommunicables.

Sauf à Jane. Il pouvait parler à Jane. Elle était d'abord venue à lui sur son terminal domestique. Son visage s'était matérialisé sur l'écran.

— Je suis une amie du Porte-Parole des Morts, lui avait-elle dit. Je crois que nous pouvons rendre cet ordinateur un peu plus coopératif.

Depuis lors, Miro avait découvert que Jane était la seule personne à qui il puisse parler facilement. Pour commencer, elle avait une patience infinie. Elle ne finissait jamais ses phrases à sa place. Elle, au moins, pouvait attendre qu'il finisse lui-même, si bien qu'il ne se sentait jamais brusqué et qu'il n'avait jamais l'impression de l'ennuyer.

Plus important encore, peut-être : avec elle, il n'était pas obligé de former ses mots aussi complètement que pour les auditeurs humains. Andrew lui avait donné un terminal personnel – un auricom enchâssé dans un bijou comme celui qu'Andrew lui-même portait à l'oreille. À partir de cette implantation stratégique, les capteurs du joyau permettaient à Jane de détecter tous les sons qu'il produisait et le moindre mouvement des muscles de sa tête. Il n'était pas obligé de terminer chaque son – il n'avait qu'à l'amorcer et elle comprenait. Il pouvait se permettre de paresser. Il pouvait parler plus vite et se faire comprendre.

Et il pouvait aussi parler en silence. Il pouvait subvocaliser sans être obligé d'employer cette voix rauque et pénible, cet aboiement qui était tout ce que son gosier pouvait produire à présent. Quand il s'entretenait avec Jane, il pouvait donc parler rapidement, naturellement, sans jamais penser à son infirmité. Avec Jane, il pouvait être lui-même.

Il était assis sur la passerelle du cargo qui avait amené le Porte-Parole des Morts sur Lusitania quelques mois auparavant. Il redoutait le rendez-vous avec le vaisseau de Valentine. S'il avait pu aller ailleurs, il l'aurait fait – il n'avait aucunement envie de rencontrer la sœur d'Andrew ni personne d'autre. Il n'aurait pas demandé mieux que de pouvoir rester éternellement dans le vaisseau, à parler avec Jane.

Mais c'était impossible. Il ne serait jamais plus satisfait.

Au moins, cette Valentine et sa famille constitueraient une nouveauté. Il connaissait tout le monde sur Lusitania, ou du moins

tous les gens qu'il estimait – toute la communauté scientifique, les gens instruits, les penseurs. Il les connaissait tous, si bien qu'il ne pouvait s'empêcher de voir leur pitié, leur chagrin, leur frustration devant l'être qu'il était devenu. Quand ils le regardaient, ils ne voyaient que la différence entre ce qu'il était avant et ce qu'il était maintenant. Ils ne voyaient qu'un manque.

Il y avait une chance pour que ces nouveaux arrivants – Valentine et sa famille – puissent le regarder d'un autre œil et voir autre chose en lui.

Mais c'était tout de même peu vraisemblable. Des inconnus lui trouveraient encore moins de qualités que ceux qui l'avaient connu avant son infirmité. Sa mère, Andrew, Ela, Ouanda et les autres savaient au moins qu'il avait un esprit, savaient qu'il était capable de comprendre des idées. Mais que vont penser les nouveaux arrivants quand ils me verront ? Ils verront un corps recroquevillé, déjà en train de s'atrophier, ils me verront avancer en traînant la jambe ; ils me verront m'emparer d'une cuiller comme un enfant de trois ans ou un animal ; ils entendront ma voix pâteuse, mes phrases à peine compréhensibles, et seront convaincus qu'une personne comme moi ne peut comprendre quoi que ce soit de difficile ou de complexe.

Pourquoi suis-je venu ?

Je ne suis pas venu. Je suis parti. Je ne suis pas venu ici pour rencontrer ces gens. Je m'en allais. Je m'échappais. Mais voilà, je me suis trompé. J'ai cru m'embarquer pour un voyage de trente ans, ce qui est l'impression qu'ils vont avoir. Pour moi, ça n'aura fait qu'une semaine et demie. Un rien de temps. Et ma période de solitude est déjà terminée. Ma période de solitude avec Jane, qui m'écoute comme si j'étais toujours un être humain, est arrivée à son terme.

Presque. Il faillit prononcer les mots qui auraient fait avorter le rendez-vous. Il aurait pu dérober le vaisseau interstellaire d'Andrew et partir pour un voyage sans fin, sans jamais avoir à affronter un autre être humain. Mais pareil nihilisme ne cadrerait pas avec sa personnalité – pas encore. Il se dit qu'il n'était pas encore désespéré. Il pourrait peut-être faire quelque chose qui justifie son insistance à vivre dans ce corps, et commencer par exemple par rencontrer la sœur d'Andrew.

Les vaisseaux étaient en train de se rejoindre. Les cordons ombilicaux se déployèrent et se cherchèrent à tâtons jusqu'à ce qu'ils

se rencontrent. Miro observa la scène sur les moniteurs et entendit les ordinateurs signaler tous les arrimages réussis. Les deux vaisseaux se réunissaient le plus complètement possible afin de pouvoir faire le reste du parcours jusqu'à Lusitania en un tandem parfait. Toutes les ressources seraient mises en commun. Comme le vaisseau de Miro était un cargo, il ne pouvait prendre à son bord plus d'une poignée de passagers, mais il pouvait tout de même prendre une partie des systèmes de survie de l'autre vaisseau ; ensemble, les ordinateurs des deux vaisseaux cherchaient l'équilibre parfait.

Une fois la charge évaluée, ils calculèrent l'accélération exacte qui devrait être impartie à chaque vaisseau pour qu'il retrouve une vitesse quasi lumineuse exactement en même temps que l'autre. C'était une négociation extrêmement délicate et complexe entre les deux ordinateurs, qui devaient savoir presque à la perfection ce que leurs vaisseaux transportaient et quelles en étaient les performances exactes. Cette tâche fut terminée avant que le tube connecteur installé entre les coques soit totalement assujéti.

Miro entendit des pas dans la courbure du côté du tube. Il fit pivoter son siège – lentement, parce qu'il faisait tout lentement – et la vit s'approcher de lui. Elle courbait le dos, mais pas trop, parce qu'elle n'était pas grande pour commencer. Ses cheveux étaient blancs, avec quelques mèches d'un brun sombre. Lorsqu'elle se releva, il la regarda en face et la jaugea. Elle était vieille sans être décrépite. Si cette rencontre l'angoissait, elle ne le montrait pas. Mais, d'après ce que Jane et Andrew lui avaient dit sur elle, elle avait rencontré dans sa vie des tas de gens beaucoup plus repoussants qu'un infirme de vingt-quatre ans.

— Miro ? demanda-t-elle.

— Qui d'autre ? dit-il.

Il fallut à la femme rien qu'un instant, rien qu'un battement de cœur, pour assimiler les sons incongrus qui sortaient de la bouche de Miro et reconnaître les mots. Il était désormais habitué à ce décalage, mais il en avait horreur.

— Je suis Valentine.

— Je sais.

Avec ses réponses laconiques, il ne lui facilitait pas la tâche, mais qu'y avait-il d'autre à dire ? Ce n'était pas exactement une rencontre entre chefs d'Etat avec une liste de décisions vitales à la clef. Il était

tout de même obligé de faire un effort, ne serait-ce que pour ne pas paraître hostile.

— Votre prénom, Miro, ça veut bien dire « je regarde », hein ?

— « Je regarde de près ». Ou alors « je fais attention ».

— Finalement, on vous comprend assez facilement, dit Valentine.

Il fut surpris de la voir aborder ce sujet si ouvertement.

— Je crois, dit-elle, que votre accent portugais me pose plus de problèmes que la lésion au cerveau.

L'espace d'un instant, il sentit un marteau lui pilonner le cœur – elle parlait plus franchement de son infirmité que quiconque, Andrew excepté. Justement, c'était la sœur d'Andrew. Il aurait dû s'attendre à pareille franchise.

— Vous préféreriez peut-être, reprit-elle, que nous fassions comme si cela ne représentait aucun obstacle entre vous et les autres ?

Apparemment, elle prenait la mesure du coup qu'elle lui avait porté. Mais ce mauvais moment était passé, et il vint alors à l'esprit de Miro qu'il ne devrait probablement pas lui en tenir rigueur, qu'il devrait probablement être heureux que ni lui ni elle ne soient forcés d'esquiver le problème. Il était tout de même contrarié, et il lui fallut un certain temps pour comprendre pourquoi. Puis il comprit.

— Ma lésion au cerveau ne vous concerne pas.

— Si ça m'empêche de vous comprendre, alors c'est un problème que je dois résoudre. Ne vous hérissez pas contre moi, jeune homme. Je ne fais que commencer à vous embêter et vous ne faites que commencer à m'embêter. Alors ne vous excitez pas si je dis comme ça par hasard que votre lésion au cerveau est un peu un problème pour moi. Je n'ai aucune intention de surveiller mes moindres paroles de peur d'offenser un jeune homme hypersensible qui s' imagine que le monde entier gravite autour de ses déceptions personnelles.

Miro était furieux qu'elle l'ait déjà jugé, et si durement. C'était injuste – il s'attendait à tout autre chose de la part de l'auteur véritable de la théorie hiérarchique de Démosthène.

— Je ne pense pas que le monde entier gravite autour de mes déceptions personnelles ! Vous croyez peut-être que vous pouvez débarquer sur mon vaisseau et faire comme chez vous ?

Voilà ce qui le contrariait – l’attitude de Valentine, plus que ses paroles. Elle avait raison : ses paroles n’avaient pas d’importance. C’était son attitude, son assurance absolue. Il n’avait pas l’habitude de voir les gens le considérer sans montrer ni pitié ni indignation.

Elle prit place sur le siège à côté du sien. Il pivota pour lui faire face. Elle ne se détourna pas. Mieux, elle scruta franchement son corps, le jugeant de la tête aux pieds d’un air froidement approbateur.

— Il a dit que vous étiez résistant. Il a dit que vous aviez été meurtri, mais pas brisé.

— Etes-vous censée être ma thérapeute ?

— Etes-vous censé être mon ennemi ?

— Je devrais l’être ?

— Pas plus que je ne devrais être votre thérapeute. Andrew ne nous a pas réunis pour que je puisse vous guérir. Il nous a fait nous rencontrer pour que vous puissiez m’aider, moi. Si vous ne le voulez pas, très bien. Si vous le voulez, très bien. Laissez-moi vous rappeler deux ou trois choses. Je passe actuellement chaque minute de mon temps de veille à écrire de la propagande subversive pour essayer d’agiter l’opinion publique sur les Cent-Mondes et dans les colonies. Je tente d’entraîner la population à désavouer la flotte que le Congrès stellaire a envoyée pour soumettre Lusitania qui est, dois-je vous le rappeler, votre planète, et non la mienne.

— Votre frère est là-bas.

Il n’avait pas l’intention de lui laisser l’exclusivité de l’altruisme.

— Exact. Nous avons l’un et l’autre de la famille là-bas. Et nous sommes l’un et l’autre soucieux de préserver les pequeninos de la destruction. Et vous savez comme moi qu’Ender a réimplanté la reine sur votre planète, si bien que ce sont deux espèces extraterrestres qui seront anéanties si le Congrès stellaire a les mains libres. L’enjeu est de taille, et je fais déjà tout ce qui est en mon pouvoir pour tenter d’arrêter cette flotte. Cela dit, si passer quelques heures avec vous peut m’aider à le faire plus efficacement, il vaut la peine que je prenne du temps sur mon travail rédactionnel pour m’entretenir avec vous. En tout cas, je n’ai pas l’intention de perdre mon temps à m’inquiéter de savoir si je risque de vous offenser ou non. Alors, si vous voulez être mon adversaire, vous pouvez rester planté là tout seul sur votre siège, moi, je me remets au travail.

— Andrew m’a dit que vous étiez l’être le plus agréable qu’il ait jamais connu.

— Il a abouti à cette conclusion avant de m’avoir vue élever trois enfants barbares jusqu’à leur maturité. J’ai cru comprendre que votre mère en a six.

— Exact.

— Et vous êtes l’aîné ?

— Oui.

— Dommage. Les parents font toujours leurs plus graves erreurs avec leurs premiers enfants. Ils ont alors un minimum d’expérience et un maximum de sollicitude, et ont donc plus de chances de se tromper et plus de chances de se persuader d’avoir raison.

Miro n’aimait pas entendre cette femme tirer des conclusions hâtives sur le compte de sa mère.

— Elle n’est pas du tout comme vous.

— Bien sûr que non, dit-elle en se penchant. Alors, vous avez décidé ?

— Décidé quoi ?

— On travaille ensemble, ou bien est-ce que par hasard vous vous seriez déconnecté de trente ans d’histoire humaine pour rien ?

— Qu’est-ce que vous voulez de moi ?

— Du vécu, évidemment. Les faits, je peux les avoir par l’ordinateur.

— Du vécu ? De quoi voulez-vous que je vous parle ?

— De vous. Des piggies. De vos relations avec les piggies. Toute cette histoire d’expédition lusitanienne a commencé avec vous et les piggies, après tout. C’est parce que vous êtes intervenu dans leur existence que...

— Mais nous les avons aidés !

— Oh ! Ai-je encore dit quelque chose d’inconvenant ?

Miro la fusilla du regard. En pure perte, car il savait qu’elle avait raison : il était hypersensible. Le mot « intervention », employé dans un contexte scientifique, était presque neutre. Il signifiait simplement qu’il avait introduit des modifications dans la culture qu’il étudiait. Et s’il avait acquis des connotations négatives, c’est parce que Miro avait perdu sa perspective scientifique – il avait cessé d’étudier les pequeninos et s’était mis à les traiter en amis. De cela il

était assurément coupable. Non, pas coupable – il était fier d’avoir réussi cette transition.

— Continuez, dit-il.

— Tout ceci a commencé parce que vous avez enfreint la loi et que les piggies se sont mis à cultiver l’amarante.

— Ils ont arrêté.

— Eh oui, comme c’est drôle, n’est-ce pas ? Le virus de la descolada s’est mis de la partie et a tué toutes les souches d’amarante que votre sœur avait développées pour eux. Votre intervention n’aura donc servi à rien.

— Erreur, dit Miro. Ils apprennent.

— Oui, je sais. Mieux que ça ; ils choisissent. Ce qu’il faut apprendre, ce qu’il faut faire. Vous leur avez apporté la liberté. J’approuve de tout cœur ce que vous avez décidé de faire. Mais j’ai pour tâche de parler de vous aux gens de l’extérieur, dispersés sur les Cent-Mondes et dans les colonies, et ils ne vont pas obligatoirement voir les choses comme vous, eux. Je veux donc apprendre de votre bouche pourquoi et comment vous avez enfreint la loi et êtes intervenu dans l’existence des piggies, et pourquoi le gouvernement et la population de Lusitania se sont rebellés contre le Congrès au lieu de lui remettre votre personne afin que vous soyez jugé et puni pour les crimes que vous aviez commis.

— Andrew vous a déjà raconté toute l’histoire.

— Et j’en ai déjà parlé dans mes écrits, mais pas en détail. À présent, je veux des impressions personnelles. Je veux pouvoir permettre à d’autres gens de connaître en tant que personnes ceux qu’on surnomme piggies. Et vous aussi. Il faut qu’ils puissent vous connaître intimement. L’idéal serait que je puisse les amener à vous trouver sympathique. Alors l’expédition lusitanienne aura l’air de ce qu’elle est – d’une réaction monstrueusement exagérée contre une menace inventée de toutes pièces.

— La flotte est xénocide.

— C’est ce que j’ai dit dans ma propagande, dit Valentine.

Il trouvait son assurance intolérable. Il ne pouvait supporter la foi inébranlable qu’elle avait en elle-même. Il lui fallait donc la contredire, et le seul moyen d’y parvenir était de lui jeter à la figure des idées qu’il n’avait pas encore explorées à fond. Des idées qui

n'étaient encore que des doutes à demi matérialisés au fond de son cerveau.

— La flotte défend notre survie.

Il obtint l'effet désiré – interrompit son discours et leva même les sourcils vers lui d'un air interrogateur. L'ennui, c'est qu'il lui fallait à présent expliquer le sens de ces paroles.

— La descolada, dit-il, est la forme de vie la plus dangereuse de tout l'univers.

— La réponse est une mise en quarantaine de la planète, et non l'envoi d'une flotte dotée du Dispositif DM qui lui confère la capacité de transformer Lusitania et toute sa population en poussière interstellaire microscopique.

— Vous en êtes bien sûre ?

— Je suis sûre d'une chose : le Congrès stellaire a tort ne serait-ce que d'envisager l'anéantissement d'une autre espèce intelligente.

— Les piggies ne peuvent vivre sans la descolada, dit Miro. Et si jamais la descolada se répand sur une autre planète, elle y détruira toute vie. Absolument.

La perplexité de Valentine faisait plaisir à voir.

— Mais je croyais que le virus avait été neutralisé ? C'est vos grands-parents qui avaient trouvé un moyen d'enrayer sa progression, de le mettre en sommeil chez les humains.

— La descolada s'adapte, dit Miro. Jane m'a dit qu'elle s'est déjà transformée une ou deux fois. Ma mère et ma sœur Ela travaillent là-dessus – essayer d'anticiper les changements de la descolada. Parfois, on dirait même que la descolada évolue délibérément. Intelligemment. Elle trouve des stratégies pour contourner les barrières chimiques que nous installons pour la contenir et l'empêcher de tuer les humains. Elle s'insinue dans les cultures importées de la Terre dont les humains ont besoin pour survivre sur Lusitania. Ils sont obligés de les traiter, maintenant. Et si la descolada trouvait moyen de déjouer toutes nos protections ?

Valentine ne disait mot. Pas facile de répondre à présent. Elle n'avait jamais abordé carrément la question. Ni elle ni personne, à part Miro.

— Je ne l'ai même pas dit à Jane, dit Miro. Mais si la flotte avait raison ? Si le seul moyen de sauver l'humanité de la descolada était de détruire Lusitania sans plus attendre ?

— Non, dit Valentine. Cela n'a rien à voir avec le but dans lequel les membres du Congrès stellaire ont déclenché cette expédition. Leurs décisions relèvent exclusivement de la politique interplanétaire, histoire de montrer aux colonies qui commande, avec une bureaucratie qu'ils ne contrôlent plus et un appareil militaire qui...

— Ecoutez-moi donc ! dit Miro. Vous avez dit que vous vouliez entendre mes histoires, alors écoutez celle-ci : peu important leurs motifs. Ce n'est qu'un tas de fauves sanguinaires, mais là n'est pas la question. La question est de savoir s'ils doivent ou non faire sauter Lusitania.

— Quel genre de personne êtes-vous ? demanda Valentine, d'un ton où perçaient l'effroi et le dégoût.

— C'est vous la moraliste, c'est vous la philosophe, rétorqua Miro. Sommes-nous censés aimer les pequeninos au point de permettre au virus qu'ils portent de détruire toute l'humanité ?

— Bien sûr que non. Nous devons trouver un moyen de neutraliser la descolada, un point, c'est tout.

— Et si nous n'y arrivons pas ?

— Alors, nous mettrons Lusitania en quarantaine. Même si tous les humains de la planète meurent – y compris votre famille et la mienne –, nous laisserons encore vivre les pequeninos.

— Vraiment ? demanda Miro. Et la reine ?

— Ender m'a dit qu'elle était en train de se réimplanter, mais...

— Elle contient en son propre corps une société industrialisée complète. Elle va construire des vaisseaux interstellaires et quitter la planète.

— Elle n'emporterait sûrement pas la descolada avec elle !

— Elle n'a pas le choix. La descolada est déjà en elle. Elle est en moi !

Là, il avait fait mouche. Il vit la peur dans son regard.

— Elle va être en vous aussi. Même si vous retournez à votre vaisseau au pas de course et rompez tout contact avec moi pour vous protéger de la contagion, une fois que vous aurez mis le pied sur Lusitania, la descolada vous contaminera, vous, votre mari et vos enfants. Ils seront obligés d'ingérer les antidotes chimiques avec leur nourriture et leur boisson tous les jours, toute leur vie. Et ils ne

pourront jamais plus quitter Lusitania, sinon c'est la mort et la destruction qu'ils emporteront avec eux.

— Je suppose que nous n'avions pas écarté cette éventualité, dit Valentine.

— Quand vous avez quitté Trondheim, ce n'était qu'une éventualité. Nous estimions que la descolada serait bientôt jugulée. À présent, on n'est pas sûr qu'elle puisse jamais être neutralisée. Ce qui veut dire que vous ne pourrez plus jamais quitter Lusitania une fois que vous y serez.

— J'espère que le climat nous plaira.

Miro étudia son visage et la manière dont elle assimilait les informations qu'il venait de lui donner. La peur initiale avait disparu. Valentine était à nouveau elle-même – elle réfléchissait.

— Voici ce que je pense, dit Miro. Je pense que le Congrès a beau être ignoble, ses intentions ont beau être perverses, cette flotte pourrait représenter le salut pour l'humanité.

Valentine médita longtemps sa réponse, cherchant ses mots. Miro était heureux de le constater. Elle n'était pas du genre à riposter sans réfléchir. Elle était capable d'apprendre.

— À mon avis, dit-elle, si les événements suivent un certain cours – et pas un autre –, il viendra peut-être un moment où... Mais c'est très improbable. Et d'abord, il est tout à fait improbable que, sachant cela, la reine construise des vaisseaux spatiaux interstellaires qui dissémineraient la descolada au départ de Lusitania.

— Qu'est-ce que vous savez au juste de la reine ? Vous la comprenez, peut-être ?

— Même dans l'hypothèse où elle ferait pareille chose, dit Valentine, votre mère et votre sœur sont en train de travailler là-dessus, n'est-ce pas ? Quand nous serons arrivés à Lusitania – quand la flotte elle-même arrivera à Lusitania –, il se pourrait qu'elles aient déjà trouvé un moyen de neutraliser la descolada une fois pour toutes.

— Et dans ce cas, devraient-elles le mettre en pratique ?

— Pourquoi pas ?

— Mais comment pourraient-elles tuer complètement le virus de la descolada ? Le virus fait partie intégrante du cycle vital des pequeninos. Quand la forme corporelle des pequeninos meurt, c'est le virus de la descolada qui permet leur transformation en arbres, ce

que les piggies appellent la troisième vie – et c’est uniquement dans cette troisième vie, à l’état d’arbres, que les pequeninos mâles peuvent féconder les femelles. Si le virus disparaît, il ne pourra plus y avoir de passage dans la troisième vie, et cette génération de piggies sera la dernière.

— Ça ne rend pas la chose impossible, ça la rend seulement plus difficile. Il faut que votre mère et votre sœur trouvent un moyen de neutraliser la descolada chez les humains et dans les cultures dont nous avons besoin pour nous nourrir sans détruire sa capacité à permettre le passage des pequeninos à l’état adulte.

— Elles ont moins de quinze ans pour y arriver, dit Miro. C’est peu probable.

— Mais pas impossible.

— D’accord. Il y a une chance. Et c’est au nom de cette chance que vous voulez vous débarrasser de la flotte ?

— La flotte est envoyée pour détruire Lusitania, que nous neutralisions la descolada ou non.

— Je vous répète, dit Miro, que les intentions de ceux qui l’envoient n’ont aucune importance. Quels que soient les motifs de cette décision, l’anéantissement de Lusitania est peut-être la seule protection absolue dont dispose le reste de l’humanité.

— Et moi je dis que vous vous trompez.

— Vous êtes Démosthène, hein ? C’est Andrew qui me l’a dit.

— Oui.

— Alors c’est vous qui avez élaboré la hiérarchie des espèces. Les utlanning sont des étrangers sur notre propre planète. Les framling sont des humains extraterrestres – des étrangers de notre propre espèce, nés sur une autre planète. Les raman sont des êtres d’une espèce autre que la nôtre, mais capables de communiquer avec nous, capables de coexister avec l’humanité. Enfin, il y a les varelse – et c’est quoi au juste ?

— Les pequeninos ne sont pas varelse. La reine non plus.

— Mais la descolada est varelse : une forme de vie extraterrestre capable de détruire toute l’humanité...

— À moins que nous ne la mettions au pas.

— ...Mais avec laquelle, reprit Miro, il nous est impossible de communiquer, bref, une espèce extraterrestre avec laquelle nous ne pouvons vivre. C’est bien vous qui avez dit que dans ce cas la guerre

est inévitable. Si une espèce extraterrestre semble avoir l'intention de nous détruire et que nous ne puissions communiquer avec elle, ni la comprendre, s'il est absolument impossible de la détourner de son but par des moyens pacifiques, alors toute action nécessaire au salut de notre espèce est justifiée, y compris la destruction complète de l'autre espèce.

— Oui, dit Valentine.

— Et si nous étions absolument obligés de détruire la descolada et qu'il nous soit par ailleurs absolument impossible de la détruire sans détruire également la reine, tous les pequeninos et tous les humains de Lusitania jusqu'au dernier ?

À la grande surprise de Miro, les yeux de Valentine étaient embués de larmes.

— Voilà donc ce que vous êtes devenu.

Miro ne comprenait plus.

— Je ne savais pas que ma personnalité était le sujet de cette conversation !

— C'est vous qui avez pensé tout cela, qui avez envisagé toutes les éventualités – les bonnes comme les mauvaises –, et pourtant la seule en laquelle vous êtes disposé à croire, l'avenir imaginaire auquel vous vous raccrochez pour fonder tous vos jugements de valeur, est le seul avenir dans lequel tous les êtres que vous et moi avons jamais chéris et tous les espoirs que nous avons jamais nourris doivent être anéantis.

— Je n'ai jamais dit que cet avenir me plaisait...

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. J'ai dit que c'était là l'avenir auquel vous aviez choisi de vous préparer. Moi, en revanche, je choisis de vivre dans un univers qui recèle encore un peu d'espoir. Je choisis de vivre dans un univers où votre mère et votre sœur trouveront un moyen de contenir la descolada, un univers dans lequel le Congrès stellaire sera susceptible d'être transformé ou remplacé, un univers dans lequel il n'aura ni le pouvoir ni la volonté de détruire une espèce tout entière.

— Et si vous vous trompez ?

— Alors, il me restera encore beaucoup de temps pour désespérer avant de mourir. Mais vous, ne cherchez-vous pas toutes les occasions de désespérer ? Je peux comprendre la pulsion qui vous y pousserait. Andrew m'a dit que vous étiez bel homme – et

vous l'êtes encore, vous savez – et que la perte de la maîtrise complète de votre corps vous a profondément atteint. Mais d'autres ont perdu plus que vous sans avoir pour autant une vision aussi pessimiste du monde.

— Vous m'avez analysé ? demanda Miro. Nous nous connaissons depuis une demi-heure, et vous savez déjà tout sur moi ?

— Je sais que c'est la conversation la plus déprimante que j'aie jamais eue de ma vie.

— Alors vous supposez que c'est parce que je suis handicapé. Bon, laissez-moi vous dire une chose, Valentine Wiggin. J'espère les mêmes choses que vous. J'espère même qu'un jour je retrouverai un peu plus la maîtrise de mon corps. Si je n'avais pas cet espoir, je serais mort. Si je vous ai raconté tout cela, ce n'est pas parce que je suis désespéré, mais parce que ces éventualités risquent vraiment de se concrétiser. Et c'est précisément à cause de ce risque que nous sommes obligés de les envisager afin de ne pas être pris de court plus tard. Nous devons les envisager afin que, si le pire venait à se produire, nous sachions déjà comment vivre dans cet univers-là.

Valentine semblait examiner son visage ; son regard était presque palpable, comme un infime picotement sous la peau, à l'intérieur de son cerveau.

— Oui, dit-elle.

— Oui quoi ?

— Oui, mon mari et moi-même allons déménager et venir habiter dans votre vaisseau.

Elle se leva et se dirigea vers la coursive qui la ramènerait au tube connecteur.

— Pourquoi avoir décidé une chose pareille ?

— Parce qu'il y a trop de monde sur notre vaisseau. Et parce que cela vaut véritablement la peine de vous parler. Et pas seulement pour alimenter la matière des essais que je suis obligée d'écrire.

— Alors j'ai réussi votre test ?

— C'est exact, dit-elle. J'ai réussi le vôtre ?

— Je ne vous testais pas.

— Allons donc ! Mais, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, j'ai réussi quand même. Sinon, vous ne m'auriez pas dit tout ce que vous m'avez dit.

Elle n'était plus là. Il l'entendit descendre la coursive en traînant des pieds, puis l'ordinateur signala qu'elle empruntait le tube-passerelle.

Elle lui manquait déjà.

Parce qu'elle avait raison. Elle avait effectivement réussi le test. Elle l'avait écouté comme personne d'autre ne l'aurait fait – sans impatience, sans finir ses phrases, sans détacher les yeux de son visage. Il lui avait parlé sans précision étudiée mais avec une grande émotion. Ses paroles avaient dû être presque inintelligibles la plupart du temps. Et pourtant elle l'avait écouté avec tant d'attention et d'intelligence qu'elle avait compris tous ses arguments et ne lui avait pas une seule fois demandé de répéter un mot ou une expression. Il pouvait parler à cette femme aussi naturellement qu'il parlait à tout un chacun avant que son cerveau soit endommagé. Certes, elle était volontaire, arrêtée dans ses opinions, dominatrice et prompte à tirer des conclusions. Mais elle savait aussi écouter une opinion contraire à la sienne et changer d'avis quand il le fallait. Elle savait écouter, et c'était comme s'il savait parler. Peut-être qu'avec elle il pourrait rester lui-même.

MAINS PROPRES

« Le plus désagréable, chez les êtres humains, c'est qu'ils ne se métamorphosent pas. Vos congénères et les miens naissent sous forme de larves, mais nous passons à une forme supérieure avant de nous reproduire. Les êtres humains restent à l'état de larves toute leur vie. »

« Mais les êtres humains se métamorphosent tout de même. Ils changent constamment d'identité. Toutefois, chaque nouvelle identité se nourrit de l'illusion qu'elle a toujours été en possession du corps qu'elle vient de conquérir. »

« Pareils changements sont superficiels. La nature de l'organisme n'est pas modifiée. Les humains sont très fiers de leurs changements, mais toute transformation imaginée par l'individu se révèle être une nouvelle série de prétextes pour se comporter exactement comme il se comporte depuis toujours. »

« Vous êtes trop différents des humains pour pouvoir jamais les comprendre. »

« Vous êtes trop semblables aux humains pour pouvoir jamais les voir clairement »

Han Qing-jao avait sept ans quand les dieux lui parlèrent pour la première fois. Elle ne comprit pas tout de suite qu'elle entendait la voix d'un dieu. Tout ce qu'elle savait, c'est que ses mains étaient sales, couvertes de quelque ignoble bave invisible, et qu'elle devait les purifier.

Les premières fois, un simple passage sous l'eau suffisait, et elle se sentait mieux des journées entières. Mais, avec le temps, l'impression de souillure revenait à intervalles de plus en plus rapprochés et il lui fallait frotter de plus en plus pour enlever la saleté, à tel point qu'elle se lavait les mains plusieurs fois par jour avec une brosse à soies dures qui lui piquait la chair jusqu'au sang.

Ce n'était que lorsque la douleur était intolérable qu'elle se sentait purifiée, et ce pour quelques heures seulement.

Elle n'en parlait à personne ; elle savait, instinctivement, qu'il lui fallait tenir secrète la souillure de ses mains. Tout le monde savait que le geste de se laver les mains était l'un des premiers signes indiquant que les dieux parlaient à un enfant et, partout sur la planète de la Voie, la plupart des parents surveillaient leurs enfants dans l'espoir de découvrir les signes d'un souci excessif de la propreté. Mais ce qu'ils ne comprenaient pas, c'était la terrible révélation de soi qui conduisait à la purification : le premier message des dieux parlait de l'indicible souillure de l'être auquel ils s'adressaient. Si Qing-jao se lavait les mains en cachette, ce n'était pas parce qu'elle avait honte que les dieux lui parlent mais parce qu'elle était sûre qu'on la mépriserait si l'on savait à quel point elle était vile.

Les dieux conspiraient avec elle à cette dissimulation. Ils lui permirent de circonscrire son brossage forcené à la paume de ses mains. Ce qui signifiait que, lorsque ses mains étaient sévèrement meurtries, elle pouvait en cacher la paume dans son poing fermé, les mettre dans les plis de sa jupe quand elle marchait ou les poser très modestement sur ses genoux quand elle s'asseyait – et personne ne les remarquait. On ne voyait qu'une petite fille bien élevée.

Si sa mère avait été encore en vie, le secret de Qing-jao aurait été découvert bien plus tôt. Il fallut en l'espèce plusieurs mois pour qu'une domestique s'aperçoive de quelque chose. La grosse Mu-pao remarqua par hasard une tache de sang sur une petite nappe provenant de la table où Qing-jao prenait son petit déjeuner. Mu-pao sut immédiatement ce que cela signifiait – des mains sanglantes n'étaient-elles pas un signe précoce de l'attention des dieux ? C'était pour cela que maints pères et mères ambitieux forçaient un enfant particulièrement prometteur à se laver sans relâche. Partout sur la planète, on disait qu'une personne pratiquant ces ablutions ostentatoires « appelait les dieux ».

Mu-pao alla séance tenante trouver le père de Qing-jao, le noble Han Fei-tzu, qu'on disait être le plus grand des élus, l'un de ceux dont le pouvoir était si grand aux yeux des dieux qu'il pouvait rencontrer des framling – des étrangers d'une autre planète – sans jamais aucunement trahir les voix des dieux qui résidaient en lui,

préservant ainsi le divin secret de la planète de la Voie. Il serait reconnaissant à Mu-pao de lui avoir apporté la nouvelle, et Mu-pao serait honorée pour avoir été la première à voir les dieux en Qing-jao.

Une heure plus tard, Han Fei-tzu avait pris sa petite Qing-jao dans ses bras et ensemble ils se rendirent en chaise à porteurs au temple du Bloc-Chu. Qing-jao n'aimait pas ce moyen de transport – elle avait mal pour les hommes qui étaient obligés de porter leur poids.

— Ils ne souffrent pas, lui avait dit son père la première fois qu'elle avait exprimé cette idée. C'est un grand honneur pour eux. C'est l'une des manières dont les gens honorent les dieux – lorsque l'un des élus se rend dans un temple, il le fait sur les épaules des gens de la Voie.

— Mais je grandis tous les jours, répondit Qing-jao.

— Quand tu seras trop grande, soit tu marcheras à pied, soit tu voyageras dans ta propre chaise à porteurs.

Il n'avait pas besoin de lui expliquer qu'elle n'aurait sa propre chaise à porteurs que si elle devenait elle-même élue des dieux en grandissant.

— Et nous essayons, poursuivit-il, de montrer notre humilité en restant très minces et très légers afin de ne pas être un fardeau pour ceux qui nous portent.

C'était bien sûr une plaisanterie, puisque le ventre de son père, bien que n'étant pas énorme, montrait un certain embonpoint. Mais il y avait du vrai derrière cette boutade. Les élus ne doivent jamais devenir un fardeau pour le commun des mortels de la Voie. Le peuple doit toujours être reconnaissant aux dieux d'avoir entre toutes choisi leur planète pour faire entendre leurs voix, et non leur en faire reproche.

À présent, Qing-jao était plus préoccupée par le moment difficile qui l'attendait. Elle savait qu'elle allait être mise à l'épreuve.

— On apprend à de nombreux enfants à faire semblant d'entendre les voix des dieux, expliqua son père. Nous devons découvrir si les dieux t'ont véritablement choisie.

— Je veux qu'ils arrêtent de me choisir, dit Qing-jao.

— Et tu le voudras encore plus pendant l'épreuve, dit son père, avec dans la voix une pitié qui ne fit que renforcer l'angoisse de

Qing-jao. Les gens du peuple ne voient que notre pouvoir et nos privilèges, et ils nous envient. Ils ne connaissent pas le grand tourment de ceux qui entendent les voix des dieux. Si les dieux te parlent vraiment, ma petite Qing-jao, tu apprendras à endurer ce tourment, tout comme le jade endure le couteau du ciseleur, la rude étoffe du polisseur. Il te fera briller. Pourquoi crois-tu que je t'ai appelée Qing-jao ?

Qing-jao – Glorieusement Brillante. Telle était la signification du nom. C'était aussi celui d'une grande poétesse des premiers temps de la Chine ancienne. Femme poète à une époque où seuls les hommes avaient droit au respect, elle fut pourtant honorée de son vivant comme la plus grande. « Brouillard ténu, épais nuage, journée sinistre de bout en bout. » Ainsi commençait le poème de Li Qing-jao « Le Double-Neuvième ». Exactement l'état d'âme de Qing-jao en ce moment précis.

Et comment le poème se terminait-il ? « À présent, seul le vent d'ouest soulève mon rideau. Je suis devenue plus frêle que cette fleur dorée. » Est-ce comme cela qu'elle finirait elle aussi ? Son ancêtre-de-cœur lui disait-elle dans ce poème que l'obscurité qui tombait à présent sur elle ne se dissiperait que lorsque les dieux viendraient de l'ouest pour faire s'élever de son corps son âme frêle et lumineuse ? Quelle horreur de penser déjà à la mort, elle qui n'avait que sept ans ! Et pourtant, elle y songeait : si je meurs bientôt, alors je reverrai ma mère bientôt, et même la grande Li Qing-jao en personne.

Mais l'épreuve n'avait rien à voir avec la mort, ou du moins n'était pas présentée comme cela. C'était vraiment très simple. Le père de Qing-jao la mena dans une grande pièce où trois hommes d'un grand âge étaient agenouillés. Ils semblaient être des hommes – ils auraient pu être des femmes. Ils étaient si vieux que tous les signes distinctifs avaient disparu. Ils n'avaient que de minuscules mèches blanches, n'avaient pas de barbe du tout et étaient vêtus de sacs informes. Qing-jao apprendrait plus tard que c'étaient des eunuques du temple, survivants d'une époque révolue – avant que le Congrès stellaire intervienne pour proscrire toute mutilation, même volontaire, au service d'une religion. Mais à présent c'étaient de vieilles créatures, mystérieux fantômes dont les mains la touchaient et exploraient ses vêtements.

Que cherchaient-ils ? Ils trouvèrent ses baguettes en ébène et les lui enlevèrent. Ils lui enlevèrent l'écharpe qui lui ceignait la taille. Ils lui prirent ses chaussons. Elle apprendrait plus tard qu'on la dépouillait de ces objets parce que d'autres fillettes avaient atteint un tel degré de désespoir pendant l'épreuve qu'elles s'étaient donné la mort. L'une avait introduit les baguettes dans ses narines avant de se jeter sur le sol pour se les enfoncer dans le cerveau. Une autre s'était pendue avec sa ceinture. Une autre encore s'était étouffée en avalant ses chaussons. Les tentatives de suicide étaient rares, mais elles arrivaient toujours, semblait-il, aux enfants les plus doués, et à une majorité de filles. Ainsi éloignèrent-ils de Qing-jao tous les instruments connus du suicide.

Les vieillards se retirèrent. Le père de Qing-jao s'agenouilla près d'elle et lui parla les yeux dans les yeux.

— Tu dois comprendre, Qing-jao, qu'en vérité ce n'est pas toi que nous mettons à l'épreuve. Rien de ce que tu peux faire librement et délibérément ne peut produire la moindre différence dans ce qui se passe ici. Nous éprouvons en réalité les dieux, pour voir s'ils sont déterminés à te parler. Si oui, ils en trouveront le moyen, nous le verrons et tu sortiras de cette salle en tant qu'élue par la parole des dieux. Sinon, tu sortiras d'ici libérée à jamais de leurs voix. Je ne peux te dire le résultat pour lequel je prie, puisque je ne le connais pas moi-même.

— Père, dit Qing-jao, et si tu avais honte de moi ?

Rien que d'y penser, elle avait des picotements dans les mains, comme si elles étaient couvertes de poussière, comme si elle avait besoin de les laver.

— Je n'aurai pas honte de toi, quoi qu'il advienne.

Puis il frappa dans ses mains. L'un des vieillards revint avec une lourde bassine qu'il posa par terre devant Qing-jao.

— Plonge les deux mains là-dedans, dit son père.

La bassine était pleine d'une graisse noire et épaisse. Qing-jao frissonna.

— Je ne peux pas mettre les mains là-dedans.

Son père s'approcha, la prit par les avant-bras et la força à plonger les mains dans l'ignoble matière. Qing-jao hurla – c'était la première fois que son père faisait usage de la force avec elle. Et quand il libéra ses bras, ses mains étaient couvertes d'une bave

gluante. Elle eut un hoquet de dégoût devant ce spectacle ; elle avait du mal à respirer en les voyant dans cet état, dans cette puanteur.

Le vieillard ramassa la bassine et l'emporta.

— Où puis-je me laver, père ? geignit Qing-jao.

— Tu ne peux pas te laver, dit son père. Tu ne pourras jamais plus te laver.

Et comme Qing-jao était une enfant, elle le crut, sans deviner que ses paroles faisaient partie de l'épreuve. Elle vit son père quitter la pièce. Elle entendit le loquet se refermer derrière lui. Elle était seule.

D'abord, elle garda les mains devant elle, prenant bien soin qu'elles ne touchent aucune partie de ses vêtements. Elle chercha désespérément où se laver, mais il n'y avait pas d'eau, pas même un torchon. La salle était loin d'être vide : il y avait des chaises, des tables, des statues, de grandes jarres en terre, mais toutes les surfaces étaient dures, si lustrées et si propres qu'elle ne pouvait se résoudre à les toucher. Et pourtant, la souillure de ses mains était intolérable. Il fallait absolument qu'elle les lave.

— Père ! cria-t-elle. Viens me laver les mains !

Il pouvait sûrement l'entendre. Il était sûrement non loin de là, attendant le résultat de l'épreuve. Il devait l'entendre, mais il ne vint pas.

La seule étoffe dans toute la pièce était celle de la robe qu'elle portait. Elle pourrait s'essuyer les mains dessus, mais alors elle aurait de la graisse sur elle, et elle pourrait salir d'autres parties de son corps. Evidemment, la solution était de la retirer, mais comment procéder sans toucher de ses mains sales une autre partie de son corps ?

Elle essaya. D'abord, elle enleva toute la graisse qu'elle put en frottant ses mains contre les bras polis d'une statue. Pardonne-moi, dit-elle à la statue, au cas où elle aurait appartenu à un dieu. Je viendrai te nettoyer après, je te nettoierai avec ma propre robe.

Puis elle passa les mains par-dessus ses épaules et remonta l'étoffe dans son dos, tirant sur la robe pour la faire passer au-dessus de sa tête. Ses doigts grasseyeux glissèrent sur la soie ; elle sentait la matière froide et gluante sur son dos nu à travers l'étoffe. Je la nettoierai plus tard, se dit-elle.

Enfin, elle assura suffisamment sa prise sur le tissu pour retirer la robe. Elle glissa par-dessus sa tête, mais, avant même qu'elle ait pu la dégager complètement, elle comprit qu'elle était tombée de Charybde en Scylla, car elle avait mis un peu de graisse dans ses cheveux, qui lui étaient retombés sur le visage, et elle avait maintenant de la saleté non seulement sur les mains, mais sur le dos, dans les cheveux, sur le visage.

Elle essaya encore. Elle retira complètement la robe puis s'essuya soigneusement les mains sur un petit coin du tissu. Ensuite, elle s'essuya le visage sur un autre. Mais en vain. Quoi qu'elle fasse, un peu de graisse venait se coller sur elle. Elle avait l'impression que la soie de sa robe n'avait qu'étalé la graisse sur son visage au lieu de la détacher. Elle n'avait jamais été si désespérément sale de toute sa vie. Cette souillure était intolérable, et pourtant elle n'arrivait pas à s'en débarrasser.

— Père ! Viens me chercher ! Je ne veux pas être élue des dieux !

Il ne vint pas. Elle se mit à pleurer.

Mais ses larmes ne lui furent d'aucun secours. Plus elle pleurait, plus elle se sentait sale. Le besoin éperdu de se laver était plus fort que ses pleurs. Le visage ruisselant de larmes, elle commença à chercher désespérément un moyen d'enlever la graisse de ses mains. Elle essaya encore avec la soie de sa robe mais, après quelques tentatives, elle ne tarda pas à s'essuyer les mains sur les murs, répandant des traînées de graisse aux quatre coins de la salie. Elle frottait ses paumes sur le mur tellement vite que la chaleur dégagée faisait fondre la graisse. Elle frotta, frotta et frotta jusqu'à ce que ses mains soient à vif, jusqu'à ce que quelques-unes de ses verrues brusquement ramollies disparaissent par abrasion ou soient arrachées par d'invisibles éclats dans le bois des parois.

Quand ses paumes et ses doigts lui firent tellement mal qu'elle ne sentit plus la graisse qui les souillait, elle se les passa sur le visage, s'entaillant la peau avec les ongles pour en gratter la saleté. Ensuite, elle se remit à frotter les murs de ses mains à nouveau salies.

Finalement, épuisée, elle se laissa choir sur le plancher et pleura de douleur et d'impuissance. Les larmes sourdaient de ses paupières fermées et ruisselaient sur ses joues. Elle se frotta les yeux, les joues – et ses larmes gluantes lui rappelèrent à quel point elle était souillée. Elle savait ce que cela signifiait à coup sûr : les dieux

l'avaient jugée et l'avaient trouvée impure. Elle n'était pas digne de vivre. Si elle ne pouvait pas se laver, il fallait qu'elle fasse disparaître sa propre personne. Voilà qui les satisferait. Qui mettrait fin à ses souffrances. Il ne lui restait qu'à trouver un moyen de se tuer. D'arrêter de respirer. Son père regretterait de n'être pas venu quand elle l'avait appelé, mais elle n'y pouvait rien. Elle était à présent sous l'emprise des dieux, et ils l'avaient jugée indigne d'être au nombre des vivants. Après tout, quel droit avait-elle de respirer quand l'air avait cessé de passer le porche des lèvres maternelles depuis tant d'années ?

Elle songea d'abord à s'étouffer en s'enfonçant un pan de sa robe dans la bouche ou à s'étrangler en la nouant autour de son cou, mais elle répugnait à manipuler l'étoffe souillée, couverte de graisse. Il lui faudrait trouver autre chose.

Qing-jao s'approcha du mur et s'y appuya. Le bois était solide. Elle se pencha en arrière, puis donna un coup de tête dans le mur. Un éclair de douleur fusa dans sa tête ; assommée, elle se laissa tomber sur son séant. Elle avait mal à l'intérieur du crâne. Les murs dansaient, la pièce tournait lentement autour d'elle. Elle en oublia un instant la souillure de ses mains.

Mais ce soulagement ne dura pas. Elle distinguait sur le mur un endroit plus mat, là où la graisse de son front avait fait tache sur la surface brillante. Les dieux parlaient en elle, lui affirmaient qu'elle était plus sale que jamais. Il lui faudrait plus qu'un peu de douleur pour compenser son indignité.

Une fois de plus, elle heurta le mur de la tête. Mais cette fois la douleur fut moins vive. Elle essaya une fois, deux fois encore, et se rendit compte qu'à son insu son corps reculait devant l'impact, refusait de lui infliger pareille souffrance. Elle comprit alors pourquoi les dieux l'avaient trouvée si indigne : elle était trop faible pour obliger son corps à lui obéir. Mais elle n'était pas à bout de ressources. Elle trouverait moyen de soumettre son corps sans qu'il s'en rende compte.

Elle choisit la plus grande des statues, qui se dressait à près de trois mètres de hauteur. C'était un bronze représentant un homme saisi en plein élan, l'épée brandie au-dessus de la tête. Il y avait assez d'angles, de coudes et d'arêtes pour lui permettre de grimper. Ses mains n'arrêtaient pas de glisser, mais elle persévéra jusqu'à ce

qu'elle arrive à se tenir en équilibre sur les épaules de la statue, se retenant d'une main au casque et de l'autre à l'épée.

L'espace d'un instant, au contact de l'épée, elle songea à se trancher la gorge – voilà qui lui couperait le souffle, non ? Mais la lame faisait illusion. Le tranchant en était émoussé et elle n'arrivait pas à trouver l'angle correct pour y placer son cou. Alors elle revint à son intention première.

Elle inspira profondément plusieurs fois, puis, les mains jointes derrière le dos, elle se laissa tomber en avant. Elle tomberait la tête la première ; voilà qui mettrait un terme à sa souillure.

Mais, au moment où le plancher se précipita à sa rencontre, elle perdit la maîtrise de son corps. Elle hurla, sentit ses mains se détacher l'une de l'autre dans son dos et se jeter en avant pour amortir sa chute. Trop tard, se dit-elle avec une macabre satisfaction. Puis sa tête heurta le plancher et ce fut le noir.

Qing-jao se réveilla avec des courbatures dans le bras et une violente douleur à la tête chaque fois qu'elle faisait un mouvement, mais elle était vivante. Quand elle put se convaincre d'ouvrir les yeux, elle vit que la pièce était plus sombre. Faisait-il nuit dehors ? Combien de temps avait-elle dormi ? Elle avait mal chaque fois qu'elle essayait de bouger son bras gauche meurtri. Une vilaine rougeur au niveau du coude lui donnait à penser qu'elle avait dû se briser l'articulation lors de sa chute.

Elle constata également que ses mains étaient toujours souillées de graisse et ressentit pleinement son intolérable impureté – le jugement défavorable des dieux. Elle n'aurait pas dû essayer de se tuer, après tout. Les dieux ne lui permettraient pas d'échapper à leur jugement aussi facilement que cela.

Que puis-je faire ? implora-t-elle. Ô dieux, comment puis-je être pure à vos yeux ? Li Qing-jao, mon ancêtre-de-cœur, montre-moi comment me rendre digne de recevoir la clémence des dieux !

« Séparation », une chanson d'amour de Li Qing-jao, lui vint alors immédiatement à l'esprit. C'était l'une des premières que son père lui avait fait apprendre par cœur, lorsqu'elle avait trois ans, peu de temps seulement avant que lui-même et la mère de Qing-jao lui annoncent que celle-ci allait mourir. De plus, elle était tout à fait appropriée aux circonstances présentes. Qing-jao n'était-elle pas

séparée du bon vouloir des dieux ? N'avait-elle pas besoin de se réconcilier avec eux afin qu'ils puissent à recevoir au nombre des élus authentiques ?

*quelqu'un m'a envoyé
un message d'amour
sur les lignes d'un vol
d'oies qui s'en reviennent
et tandis que la lune emplît
ma chambre à l'ouest
et que les pétales dansent
au-dessus du ruisseau
je pense encore à toi
nous deux
vivons la tristesse
séparément
blessure ineffaçable
et pourtant quand mon regard s'abaisse
mon cœur plane encore*

La lune qui emplissait la chambre ouest indiquait que c'était vraiment un dieu et non un vulgaire amant humain qui était l'objet du désir dans ce poème – des allusions à l'ouest signifiaient toujours une implication divine. Li Qing-jao avait entendu la prière de la petite Han Qing-jao et lui avait envoyé ce poème pour lui dire comment guérir la blessure ineffaçable – l'impureté de sa chair. Où est l'amour là-dedans ? se demanda Qing-jao. Ces vols d'oies qui s'en reviennent ? Mais il n'y a pas d'oies sauvages dans cette pièce. Des pétales qui dansent au-dessus d'un ruisseau ? Où sont les pétales, où est le ruisseau ?

« Et pourtant, quand mon regard s'abaisse, mon cœur plane encore. » C'était là l'indice, la réponse, elle le savait. Lentement, prudemment, Qing-jao roula sur le ventre. Elle tenta de faire porter son poids sur sa main gauche, son coude plia et une douleur exquise faillit lui faire reperdre conscience. Elle finit par se mettre à genoux, la tête penchée, en s'appuyant sur la main droite, les yeux baissés. Le poème lui avait promis que son cœur planerait.

Aucun soulagement. Elle était toujours aussi sale, elle avait toujours aussi mal. En baissant les yeux, elle ne voyait que les lattes

cirées du plancher, où le grain du bois traçait des lignes ondulantes qui rayonnaient d'entre ses genoux jusqu'aux murs de la pièce.

Des lignes. Lignes du bois, lignes d'envol ? Et ne pouvait-on voir dans le grain du bois comme un ruissellement ? Il fallait qu'elle suive ces lignes comme les oies, il fallait qu'elle danse comme un pétale sur ces ruisseaux ligneux. Car tel était le sens de la promesse : lorsqu'elle baisserait les yeux, son cœur s'élèverait.

Elle trouva une ligne précise dans le grain du bois, une ligne ténébreuse comme une rivière coulant au milieu d'une forêt plus claire, et comprit immédiatement que c'était le ruisseau qu'elle était censée suivre. Elle n'osa pas le toucher du doigt – de son doigt sale, indigne de tout contact. Il fallait le suivre au vol, comme l'oiseau dans l'air, comme le pétale à la surface de l'eau. Elle ne pouvait suivre la ligne que des yeux.

Elle commença donc à remonter cette ligne, soigneusement, jusqu'au mur. Une ou deux fois, elle avança si rapidement qu'elle la perdit de vue, la confondit ; mais elle la retrouva – ou crut la retrouver – bien vite et la suivit jusqu'au mur. Était-ce suffisant ? Les dieux étaient-ils satisfaits ?

Presque, mais pas tout à fait – elle n'était pas sûre d'avoir retrouvé la bonne ligne quand elle l'avait perdue de vue. Les pétales ne voletaient pas d'un ruisseau à l'autre. Il fallait qu'elle suive la ligne attendue, et sur toute sa longueur. Cette fois-ci, elle commença à partir du mur et s'inclina profondément, afin que ses yeux ne soient pas distraits, ne serait-ce que par le mouvement de sa main droite. Elle progressa centimètre par centimètre, sans jamais se permettre de ciller, même lorsque ses yeux lui brûlaient. Elle savait que, si elle perdait la ligne qu'elle suivait, elle serait obligée de tout recommencer. L'opération devait être exécutée à la perfection, sinon elle perdrait tout pouvoir de la purifier.

Il lui fallut une éternité. Elle cilla, évidemment, mais ni par hasard ni par accident. Lorsque ses yeux lui brûlaient intolérablement, elle se penchait jusqu'à ce que son œil gauche soit juste au-dessus du parquet. Puis elle fermait l'autre œil un instant. L'œil droit soulagé, elle l'ouvrait puis le braquait sur le grain du bois tandis qu'elle fermait le gauche. C'est ainsi qu'elle réussit à parcourir la moitié de la pièce, jusqu'au bout de la première lame de parquet.

Elle ne savait pas vraiment si cela suffirait, si elle pouvait se contenter d'aller jusqu'au bout de cette lame ou si elle devait trouver une autre veine à suivre dans le grain du bois. Elle feignit de se relever, pour voir si les dieux étaient satisfaits. Elle se releva à demi et ne ressentit rien ; elle se leva de toute sa hauteur sans être incommodée.

Ah ! ils étaient satisfaits, ils étaient contents d'elle. À présent, la graisse sur sa peau ne semblait plus être qu'une légère pellicule d'huile. Elle n'avait pas besoin de se laver, pas à ce moment-là, car elle avait trouvé un autre moyen de se purifier, un autre moyen de se soumettre aux dieux. Lentement, elle s'allongea sur le dos, souriante, pleurant doucement de joie. Li Qing-jao, mon ancêtre-de-cœur, je te remercie de m'avoir montré le chemin. À présent, j'ai rejoint les dieux ; la séparation est terminée. Mère, je suis à nouveau unie avec toi, digne et purifiée. Tigre Blanc de l'Ouest, je suis à présent assez pure pour toucher ta robe sans y laisser de marques infâmes.

Puis des mains la touchèrent – celles de son père, qui la prit dans ses bras. Des gouttes d'eau tombèrent sur son visage, sur la peau nue de son corps – les larmes de son père.

— Tu es vivante, dit-il. Mon élue des dieux, mon amour, ma fille, lumière de ma vie, Glorieusement Brillante, tu resplendis.

Elle apprendrait plus tard qu'on avait été obligé d'attacher et de bâillonner son père pendant l'épreuve, que, lorsqu'elle avait escaladé la statue et avait fait le geste de presser sa gorge contre l'épée, il s'était jeté en avant avec tant de force que sa chaise était tombée et qu'il avait heurté le parquet de la tête. Ce qu'on avait tenu pour une marque de pitié considérable puisque cela signifiait qu'il n'avait pas vu la chute fatale de sa fille. Il ne cessa de pleurer pour elle tout le temps qu'elle resta inconsciente. Et lorsqu'elle se mit à genoux et commença à suivre des yeux les dessins dans le grain du bois, ce fut lui qui comprit le sens de ce qu'elle tentait de faire.

— Regardez ! dit-il tout bas. Les dieux lui ont imposé une tâche. Les dieux lui parlent.

Les autres furent lents à s'en rendre compte, parce qu'ils n'avaient encore jamais vu personne suivre le fil du bois. La chose ne figurait pas au *Catalogue des modes d'expression des dieux* : attendre à la porte, compter de cinq en cinq, recenser les objets, enquêter sur les meurtres accidentels, s'arracher les ongles, se

déchirer la peau, s'arracher les cheveux, ronger la pierre, faire se révulser les yeux – pénitences bien connues exigées par les dieux, rites d'obéissance qui purifiaient l'âme des élus afin que les dieux puissent emplir leur esprit de sagesse. Suivre le fil du bois, c'était du jamais-vu. Ce qui n'empêcha pas le père de Qing-jao de comprendre ce qu'elle faisait, de nommer ce rite et de l'ajouter au *Catalogue*. Il porterait à jamais le nom de Han Qing-jao, première à avoir reçu des dieux l'ordre d'accomplir ce rite qui faisait d'elle un sujet exceptionnel, tout comme les ressources inhabituelles qu'elle avait déployées pour trouver un moyen de se laver les mains et, plus tard, de se tuer. Il va sans dire que nombreux étaient ceux et celles qui avaient essayé de frotter leurs mains sur les murs, et la plupart avaient tenté de les essuyer sur leurs vêtements. Mais échauffer la peau par frottement, voilà qui était rare et ingénieux. Et alors qu'il était courant de se cogner la tête contre les murs, escalader une statue, sauter et tomber sur la tête était très rare. Et aucun de ceux ou celles qui l'avaient déjà fait n'avait eu le courage de garder les mains derrière le dos aussi longtemps. Le temple en était tout agité et le bruit ne tarda pas à se répandre dans tous les temples de la Voie.

C'était bien sûr un grand honneur pour Han Fei-tzu que sa fille soit si puissamment possédée par les dieux. Et le récit de son bref accès de folie lorsqu'elle essaya de se détruire se répandit tout aussi rapidement et toucha de nombreux cœurs.

— Il est peut-être le plus grand des élus, disait-on de Han Fei-tzu, mais il aime sa fille plus que la vie.

Il en fut aimé tout autant qu'il était déjà respecté.

C'est alors que le peuple commença à évoquer à mots couverts la divinité éventuelle de Han Fei-tzu.

— Il a assez de grandeur et de puissance pour que les dieux l'écoutent, disaient ses partisans.

— Et pourtant, il est si affectionné qu'il aimera toujours le peuple de la planète de la Voie et fera toujours le bien pour nous. N'est-ce pas ainsi que devrait être le dieu d'une planète ?

Il était bien sûr impossible d'en décider maintenant – on ne pouvait faire d'un homme le dieu d'un village, sans parler de toute une planète, avant sa mort. Comment pourrait-on juger quelle sorte de dieu il serait avant de connaître sa vie du début à la fin ?

Ces bruits parvinrent souvent aux oreilles de Qing-jao à mesure qu'elle grandit, et la certitude que son père serait un joui choisi comme dieu de la Voie devint l'une des lumières directrices de sa vie. Mais à l'époque – et elle ne l'oublierait jamais – elle se souvint que c'étaient les mains de son père qui avaient porté son corps meurtri et déformé jusqu'à son lit de convalescente, que c'étaient ses yeux qui avaient pleuré des larmes tièdes sur sa peau froide, que c'était sa voix qui avait chuchoté avec les inflexions nobles et passionnées de la langue ancienne : « Mon amour, ma Glorieusement Brillante, n'éloigne jamais ta lumière de ma vie. Quoi qu'il arrive, ne te fais jamais de mal, ou sinon j'en mourrai sûrement. »

JANE

« Donc, beaucoup d'entre vous sont en train de devenir chrétiens. De croire au dieu que ces humains ont apporté avec eux. »

« Vous ne croyez pas en Dieu ? »

« La question ne s'est jamais posée. Nous nous sommes toujours souvenus de nos origines. »

« Vous avez évolué. Nous avons été créés. »

« Par un virus. »

« Par un virus que Dieu a créé pour nous créer. »

« Alors vous êtes croyant, vous aussi. »

« Je comprends la croyance. »

« Non – vous désirez la croyance. »

« Je la désire assez pour me comporter comme si je croyais. C'est peut-être cela, la foi. »

« Ou la folie volontaire. »

Il se trouva que Valentine et Jakt n'étaient pas venus seuls dans le vaisseau de Miro. Plikt était venue elle aussi, sans y avoir été invitée, et s'était installée dans un méchant petit réduit où l'on n'avait même pas la place de s'étendre complètement. Dans ce voyage, elle était l'exception – ni membre de la famille ni membre de l'équipage, rien qu'une amie. Plikt avait été l'une des étudiantes d'Ender lorsqu'il était porte-parole des morts sur Trondheim. Elle avait deviné par ses propres moyens qu'Andrew Wiggin le Porte-Parole des Morts et le célèbre Ender Wiggin n'étaient qu'une seule et même personne.

Valentine n'arrivait pas à comprendre ce qui avait poussé cette brillante jeune femme à s'attacher à ce point à Ender Wiggin. Parfois, elle se disait : C'est peut-être ainsi que commencent certaines religions. Le fondateur ne demande pas de disciples ; ils s'imposent à lui.

En tout cas, depuis qu'Ender avait quitté Trondheim, Plikt était restée avec Valentine et sa famille comme préceptrice des enfants et collaboratrice de Valentine, ne cessant d'attendre le jour où la famille partirait rejoindre Ender – jour dont Plikt était la seule à savoir qu'il viendrait.

Pendant la deuxième moitié du voyage vers Lusitania, ils firent donc le trajet à quatre dans le vaisseau de Miro : Valentine, Miro, Jakt et Plikt. Du moins, c'est ce que Valentine avait cru, au début. Ce ne fut que le troisième jour après le rendez-vous qu'elle apprit l'existence du cinquième passager qui ne les avait jamais quittés.

Ce jour-là, comme toujours, ils s'étaient réunis tous les quatre sur la passerelle. Il n'y avait pas d'autre endroit possible. Ils étaient sur un cargo : à part la passerelle et les couchettes, il n'y avait qu'une minuscule cuisine et des toilettes. Toute la place disponible était destinée à la cargaison, pas à des humains – pas dans des conditions de confort normales.

Toutefois, Valentine ne regrettait pas cette atteinte à sa solitude. Elle réduisait à présent la cadence de production de ses essais subversifs : elle avait l'impression qu'il était plus important d'apprendre à connaître Miro et, à travers lui, Lusitania, ses habitants, les pequeninos et, tout particulièrement, la famille de Miro – car Ender avait épousé Novinha, la mère de Miro. C'était le genre de renseignement que Valentine excellait à glaner – elle ne pouvait pas avoir été historienne et biographe si longtemps sans avoir appris à tirer d'un minimum d'indices le maximum d'informations.

Elle avait découvert un sujet de choix en la personne de Miro lui-même. Il était amer, irrité, frustré et plein de haine envers son corps mutilé, mais tout cela était compréhensible – son infortune ne datait que de quelques mois et il était encore en train d'essayer de se redéfinir. Valentine ne se faisait pas de souci pour l'avenir de Miro – elle voyait bien qu'il était plein de volonté, qu'il n'était pas le genre d'homme à se laisser facilement abattre. Il s'adapterait et s'épanouirait.

Valentine s'intéressait surtout à la manière dont il pensait. C'était comme si les limitations de son corps avaient libéré son esprit. Lorsqu'il avait été blessé, il avait d'abord été presque totalement paralysé. Ne pouvant plus bouger, il ne lui restait qu'à

penser. Bien sûr, il avait passé le plus clair de son temps à déplorer ses handicaps, ses erreurs, l'avenir qu'il ne pourrait plus avoir. Mais il avait aussi passé de nombreuses heures à songer aux problèmes auxquels les gens actifs ne pensent presque jamais. Et c'était ce que Valentine tentait de tirer de lui en ce troisième jour passé avec lui.

— La plupart des gens n'y pensent pas sérieusement, dit Valentine, mais vous, si.

— J'y pense, mais ça ne veut pas dire que je sache quoi que ce soit, dit Miro.

Elle s'était finalement accoutumée à sa voix, même si son débit était à l'occasion d'une lenteur affolante. Il fallait parfois faire vraiment des efforts pour ne pas montrer de signes d'inattention.

— La nature de l'univers, dit Jakt.

— Les sources de la vie, dit Valentine. Vous avez dit que vous aviez pensé à ce que signifiait le fait d'être en vie, et je veux savoir à quoi vous avez pensé au juste.

— Je me suis demandé comment fonctionne l'univers et pourquoi nous y sommes tous, dit Miro en riant. C'est dément, non ?

— Je suis resté coincé tout seul au milieu de la banquise dans un bateau de pêche pendant deux semaines, en plein blizzard et sans chauffage, dit Jakt. Je ne crois pas que vous puissiez trouver quelque chose qui puisse encore m'épater, moi.

Valentine sourit. Jack n'était pas un intellectuel, et sa philosophie se résumait généralement à maintenir la cohésion dans son équipage et à prendre beaucoup de poisson. Mais il savait que Valentine voulait faire sortir Miro de son silence. Aussi contribuait-il à mettre le jeune homme à l'aise en lui faisant savoir qu'il l'avait pris au sérieux.

Et il était important que ce soit Jakt qui le fasse, car Valentine, tout comme Jakt, avait vu à quel point Miro observait son mari. Jakt était peut-être vieux, mais ses bras, ses jambes et son dos étaient encore ceux d'un pêcheur, et la souplesse de son corps était manifeste dans ses moindres mouvements. Miro y avait même fait, indirectement, une allusion élogieuse :

— Vous êtes bâti comme un homme de vingt ans.

Valentine avait deviné le corollaire ironique que Miro devait avoir eu à l'esprit : et moi, qui suis jeune, j'ai le corps d'un vieillard arthritique de quatre-vingt-dix ans. Jakt signifiait donc quelque

chose pour Miro – il représentait l’avenir que Miro ne pourrait jamais avoir. Admiration et ressentiment : Miro aurait eu du mal à parler ouvertement devant Jakt si celui-ci n’avait pas pris soin de ne prodiguer à Miro que des marques de respect et d’intérêt.

Plikt, bien sûr, restait à sa place, ne disant mot, repliée sur elle-même, effectivement invisible.

— Allons-y, dit Miro. Des spéculations sur la nature de la réalité et de l’âme.

— S’agit-il de théologie ou de métaphysique ? demanda Valentine.

— De métaphysique, essentiellement, dit Miro. Et de physique. Je ne suis spécialiste ni de l’une ni de l’autre, et ce n’est pas le genre d’histoires vécues que vous me demandiez tantôt.

— Je ne sais pas toujours ce que je veux des gens.

— Très bien, dit Miro.

Il reprit deux fois sa respiration, comme s’il essayait de trouver par où commencer, puis dit :

— Vous avez entendu parler du couplage philotique ?

— Je sais ce que tout le monde sait, dit Valentine. Et je sais qu’en deux mille cinq cents ans on n’a abouti à rien avec parce qu’on ne peut pas faire d’expériences dessus.

C’était une vieille découverte, qui datait du temps où les savants tentaient désespérément de rattraper la technologie. Les jeunes étudiants en physique apprenaient par cœur des formules comme : « Les philotes sont les éléments constitutifs de toute matière et énergie. Les philotes n’ont ni masse ni inertie. On ne connaît des philotes que l’emplacement, la durée et la connexion. » Et tout le monde savait que c’étaient les connexions philotiques – l’entrelacement des rayons philotiques – qui faisaient fonctionner les ansibles, permettant ainsi une communication instantanée entre planètes et vaisseaux interstellaires à des années-lumière de distance. Mais personne ne savait pourquoi ça marchait, et, comme il était impossible de « manipuler » les philotes, il était presque impossible de faire des expériences sur eux. On ne pouvait que les observer, et encore, uniquement au travers de leurs connexions.

— La philotique ? dit Jakt. Les ansibles ?

— Un sous-produit, dit Miro.

— Quel rapport avec l’âme ? demanda Valentine.

Miro était sur le point de répondre, mais se sentit apparemment frustré à la pensée de confier tout un discours à sa bouche paresseuse et réticente. Sa mâchoire oscillait, ses lèvres bougeaient légèrement. Puis il dit tout haut :

— Je n’y arriverai pas.

— Nous t’écouterons, dit Valentine.

Elle comprenait qu’avec ses difficultés d’élocution il répugnait à se risquer dans un long développement, mais elle savait aussi qu’il devait tout de même s’y résoudre.

— Non, dit Miro.

Valentine allait accentuer sa pression, mais elle vit que les lèvres de Miro bougeaient toujours, sans guère émettre de sons. Était-il en train de marmonner ? De jurer tout bas ?

Non – elle savait que c’était tout autre chose.

Il lui fallut un moment pour comprendre pourquoi elle en était si sûre. C’était parce qu’elle avait vu Ender faire exactement la même chose, bouger la mâchoire et les lèvres, quand il subvocalisait des instructions au terminal informatique inséré dans le bijou qu’il portait à l’oreille. Et pour cause : Miro avait le même type d’auricom qu’Ender, et il lui parlait donc de la même manière.

La nature de l’ordre que Miro avait donné à son auricom ne mit pas longtemps à se révéler. L’implant devait être relié à l’ordinateur du vaisseau, car l’affichage d’un des écrans s’effaça immédiatement pour être remplacé par le visage de Miro. Or, on n’y voyait plus la mollesse qui déformait ses traits réels. Valentine comprit que c’était le visage de Miro tel qu’il était avant l’accident. Et, lorsque l’image informatique s’exprimait, le son émis par les haut-parleurs était sans aucun doute la voix habituelle de Miro – claire, puissante, intelligente, rapide.

— Vous savez que, lorsque les pilotes se combinent pour produire une structure durable – un méson, un neutron, un atome, une molécule, un organisme, une planète –, ils s’entrelacent.

— Qu’est-ce qui se passe ? demanda Jakt, qui n’avait pas encore réussi à comprendre pourquoi c’était l’ordinateur qui parlait.

Sur l’écran, l’image simulée de Miro se figea et se tut. Miro lui-même répondit :

— Je fais joujou avec ça. Je lui dis des trucs, il s’en souvient et parle à ma place.

Valentine essaya de se représenter Miro en train de faire des essais jusqu'à ce que le logiciel réussisse à reproduire exactement son visage et sa voix. Recréer une image idéale de lui-même avait dû drôlement lui remonter le moral. Mais il devait être tout aussi affligeant de se voir comme il aurait pu être en sachant que cette image ne serait jamais réelle.

— Très ingénieux, dit Valentine. Une prothèse pour la personnalité, en quelque sorte.

En guise de rire, Miro laissa échapper un simple « Ah ! ».

— Continuez, dit Valentine. Que vous parliez par vos propres moyens ou par l'intermédiaire de l'ordinateur, nous vous écoutons.

L'image s'anima de nouveau et reprit, avec la voix puissante du Miro imaginaire :

— Les pilotes sont les plus petits éléments constitutifs de la matière et de l'énergie. Ils n'ont ni masse ni dimension. Chaque pilote se connecte au reste de l'univers par un rayon unique, une ligne unidimensionnelle qui le relie à tous les autres pilotes dans la structure immédiatement supérieure – le méson. Tous les brins émanant des pilotes de cette structure sont rassemblés en un fil unique qui connecte le méson à la structure supérieure – le neutron, par exemple. Les brins pilotiques du neutron se réunissent en un toron qui le relie à toutes les autres particules de l'atome, puis les torons de l'atome s'unissent pour faire la corde de la molécule. Ce processus n'a rien à voir avec les forces nucléaires ou la gravitation, rien à voir avec les liaisons chimiques. Autant que nous le sachions, les connexions pilotiques n'accomplissent rien par elles-mêmes. Elles se contentent d'exister.

— Mais les rayons individuels sont toujours là, présents dans les brins ou les torons ? dit Valentine.

— Oui, chaque rayon est infini, répondit l'écran.

Elle était surprise – et Jakt aussi, rien qu'à voir ses yeux écarquillés – de voir que l'ordinateur était capable de réagir immédiatement à ce qu'elle disait. Il ne s'agissait pas d'un exposé préenregistré. De toute façon, il fallait que ce soit un programme sophistiqué pour simuler aussi bien le visage et la voix de Miro ; mais de là à le faire réagir comme s'il simulait la personnalité de Miro, c'était autre chose...

À moins que Miro n'ait implanté des marqueurs dans le programme ? Avait-il subvocalisé la réaction ? Valentine ne pouvait le dire – elle n'avait pas quitté l'écran des yeux. Désormais, elle regarderait Miro lui-même.

— Nous n'avons pas la certitude que les rayons soient infinis, dit Valentine. Nous savons seulement que nous n'avons pas trouvé où ils finissent.

— Ils s'entrelacent au niveau de la planète, et la tresse philotique de chaque planète se prolonge jusqu'à son soleil et va de chaque étoile jusqu'au centre de la galaxie...

— Et où va la tresse galactique ? demanda Jakt.

C'était une vieille question – les écoliers la posaient quand ils abordaient la philotique au lycée. Comme la vieille hypothèse selon laquelle les galaxies étaient peut-être en réalité des neutrons ou des mésons situés à l'intérieur d'un univers beaucoup plus vaste, ou la vieille question : si l'univers n'est pas infini, qu'y a-t-il au-delà ?

— Ah oui ! dit Miro, de sa propre bouche, cette fois. Les tresses philotiques émanant de substances comme les rochers ou le sable sont toutes directement connectées au centre de la planète au niveau des molécules. Mais lorsqu'une molécule est incorporée à un organisme vivant, son rayon dévie. Au lieu d'atteindre la planète, il se combine avec la cellule, et les rayons émanant des cellules se combinent tous ensemble si bien que chaque organisme envoie une fibre unique de connexion philotique qui va rejoindre la tresse philotique centrale de la planète.

— Ce qui prouve que la vie individuelle n'est pas totalement dépourvue de sens sur le plan de la physique, dit Valentine.

Elle avait jadis écrit un essai sur ce problème, pour essayer de saper un peu le mysticisme qui avait fini par entourer la philotique, tout en s'en servant pour suggérer un modèle de formation des communautés.

— Mais ce processus n'a aucun effet pratique, Miro, poursuivit-elle. On ne peut rien faire avec. Le réseau philotique des organismes vivants existe, un point, c'est tout. Chaque philote est relié à quelque chose, qui le relie à autre chose, et ainsi de suite – les cellules et les organismes vivants ne sont que deux des niveaux auxquels peuvent se faire ces connexions.

— Oui, dit Miro. Tout ce qui vit se connecte.

Valentine haussa les épaules puis hocha la tête.

Pareille affirmation ne pouvait probablement pas être vérifiée, mais, si Miro avait besoin de prémisses pour ses spéculations, elle n'y voyait pas d'inconvénient.

Le Miro synthétique reprit la parole :

— J'ai réfléchi à l'endurance de la tresse philotique. Lorsqu'une structure en écheveau vient à être brisée – comme lorsqu'une molécule se dissocie –, l'ancienne tresse philotique subsiste un certain temps. Des fragments qui ne sont plus physiquement connectés le restent temporairement. Et plus la particule est petite, plus la connexion perdure après la dislocation de la structure originelle, et plus les fragments mettent de temps à reformer de nouveaux torons.

— Je croyais, dit Jakt en fronçant les sourcils, que plus les choses étaient petites, plus les processus étaient rapides ?

— Le phénomène est contraire à l'intuition, dit Valentine.

— Après la fission nucléaire, il faut des heures aux rayons philotiques pour reconstituer un nouveau réseau, énonça le Miro synthétique. Si l'on casse une particule plus petite qu'un atome, la connexion philotique entre les fragments durera beaucoup plus longtemps que cela.

— Et c'est comme ça que l'ansible fonctionne, dit Miro.

Valentine l'observa attentivement. Pourquoi parlait-il tantôt avec sa propre voix, tantôt *via* l'ordinateur ? Avait-il ou non la maîtrise du programme ?

— Le principe de l'ansible est le suivant, dit le Miro simulé. Si l'on maintient un méson en suspension dans un champ magnétique puissant et qu'on le scinde en deux moitiés, on aura beau éloigner les deux morceaux autant qu'on le voudra, ils resteront connectés par la liaison philotique. Et cette connexion est instantanée. Si l'un des fragments tourne sur lui-même ou vibre, le rayon qui les relie tourne et vibre, et le mouvement est détectable à l'autre extrémité exactement au même moment. La transmission du mouvement d'un bout à l'autre du rayon est instantanée, même si les deux moitiés sont transportées à plusieurs années-lumière l'une de l'autre. Personne ne sait comment ça marche, mais ça marche, et personne ne s'en plaint. Sans l'ansible, toute communication intelligente entre planètes humaines serait impossible.

— Communication intelligente, tu parles ! dit Jakt. S'il n'y avait pas les ansibles, il n'y aurait pas de flotte armée en route pour Lusitania en ce moment même.

Mais Valentine n'écoutait pas Jakt. Elle observait Miro. Cette fois, elle repéra quand il bougeait ses lèvres et sa mâchoire, légèrement, silencieusement. Rien d'étonnant que l'image synthétique de Miro reprenne la parole dès qu'il avait subvocalisé. Il lui donnait des ordres. C'était absurde de sa part d'avoir envisagé autre chose – qui, sinon lui, pouvait contrôler l'ordinateur ?

— C'est une hiérarchie, disait l'image. Plus la structure est complexe, plus la réaction au changement est rapide. C'est comme si une particule était d'autant plus stupide qu'elle est petite, si bien qu'elle met plus longtemps à se rendre compte qu'elle fait désormais partie d'une structure différente.

— Vous versez dans l'anthropomorphisme, dit Valentine.

— Peut-être que oui, dit Miro. Peut-être que non.

— Les êtres humains sont des organismes, dit l'image. Mais les liaisons philotiques humaines vont bien au-delà de celles de toute autre forme de vie.

— Vous évoquez maintenant les recherches faites sur Gange il y a mille ans, dit Valentine. Personne n'a jamais pu obtenir des résultats cohérents à partir de ces expériences.

Les chercheurs – fervents hindous jusqu'au dernier – prétendaient avoir démontré que les liaisons philotiques humaines, contrairement à celles des autres organismes, n'allaient pas toujours droit au cœur de la planète pour s'unir avec tout le reste de la matière et du vivant, mais s'unissaient souvent à celles d'autres êtres humains, le plus souvent entre sujets apparentés, mais parfois entre maîtres et élèves, parfois encore entre collègues ou collaborateurs – y compris les chercheurs eux-mêmes. Les Gangéens avaient conclu que cette distinction entre les humains et les autres formes de vie, végétale et animale, prouvait que l'âme de certains humains passait littéralement à un plan supérieur et se rapprochait de la perfection. Ils croyaient que les Presque-Parfaits s'unissaient les uns avec les autres de la manière même dont le vivant tout entier s'unissait au monde.

— Voilà qui est très agréablement mystique, conclut Valentine, mais à part les hindous de Gange il n'y a plus personne pour prendre ça au sérieux.

— Si, moi, dit Miro.

— Pour l'enseigner à sa manière, dit Jakt.

— Pas en tant que religion, dit Miro. En tant que science.

— En tant que métaphysique alors, si j'ai bien compris ? dit Valentine.

L'image de Miro lui répondit :

— Les connexions philotiques entre humains sont celles qui changent le plus vite, et les Gangéens ont prouvé que c'est à la volonté humaine qu'elles réagissent. Si vous avez des liens émotionnels très forts avec les membres de votre famille, alors vos rayons philotiques vont s'associer et vous ne ferez plus qu'un, tout comme les différents atomes d'une molécule ne font qu'un.

L'idée était séduisante – c'est ce qu'elle avait pensé quand elle en avait entendu parler pour la première fois, il y avait peut-être deux mille ans, lorsque Ender avait fait l'oraison funèbre d'un révolutionnaire assassiné sur Mindanao. Ender et elle-même s'étaient demandé alors si les tests gangéens démontreraient qu'ils étaient connectés en tant que frère et sœur, s'il y avait eu pareille connexion entre eux quand ils étaient enfants et si elle avait persisté lorsque Ender avait été envoyé à l'école militaire et qu'ils avaient été séparés pendant six ans. L'idée avait beaucoup plu à Ender comme à Valentine, mais, après cette mémorable conversation, ils n'avaient jamais plus abordé le sujet. Le concept de connexion philotique entre humains était indexé dans sa mémoire à la lubrique des utopies.

— Il est plaisant de penser que la métaphore de l'unité humaine puisse avoir un analogue dans le monde physique, dit Valentine.

— Ecoutez-moi ! dit Miro, qui apparemment n'aimait pas qu'on dévalue l'idée en la trouvant « plaisante ».

Une fois de plus, il fit parler son image.

— Si les Gangéens ont raison, alors quand un être humain choisit de se lier à une autre personne, lorsqu'il s'engage dans une communauté, il y a là plus qu'un phénomène social. C'est aussi un événement physique. Le philote, la plus petite particule physique concevable – si tant est qu'on puisse parler d'objet physique à propos

d'une chose qui n'a ni masse ni inertie –, réagit à un acte de la volonté humaine.

— C'est pour cela qu'il est si difficile de prendre au sérieux les expériences gangéennes.

— Les expériences gangéennes étaient minutieusement préparées et les résultats n'étaient pas falsifiés.

— Mais personne d'autre que les Gangéens n'a jamais obtenu les mêmes résultats.

— Personne ne les a jamais pris suffisamment au sérieux pour refaire les mêmes expériences. Cela vous surprend-il ?

— Oui, dit Valentine.

Mais elle se souvint alors que l'idée avait été ridiculisée dans les publications scientifiques, tandis que la pseudoscience s'en était immédiatement emparée et l'avait intégrée à des douzaines de religions parallèles. Dans ces conditions, comment un savant pouvait-il obtenir des subventions pour un pareil projet ? Comment un savant pouvait-il espérer faire carrière s'il passait pour le fondateur d'une religion métaphysique ?

— Non, convint-elle, ça ne me surprend pas.

Le pseudo-Miro acquiesça.

— Si le rayon philotique s'accouple en réaction à la volonté humaine, pourquoi ne pas supposer que toutes les associations philotiques dépendent de la volonté ? Pourquoi toutes les particules, toute la matière et l'énergie et tous les phénomènes observables de l'univers ne pourraient-ils pas relever de la volition des individus ?

— Enfoncé, l'hindouisme des Gangéens ! dit Valentine. Dois-je vraiment vous prendre au sérieux ? C'est d'animisme que vous me parlez. La forme de religion la plus primitive. Tout est vivant. Les pierres, les océans, etc.

— Non, dit Miro. La vie reste la vie.

— La vie reste la vie, dit l'ordinateur. Il y a vie lorsqu'un seul pilote a la volonté de réunir les molécules d'une seule cellule, de combiner leurs rayons en un seul. Un pilote plus fort peut rassembler de nombreuses cellules en un seul organisme. Les plus forts de tous sont les êtres intelligents. Nous pouvons placer nos connexions philotiques là où nous le désirons. Le fondement philotique de la vie intelligente est encore plus manifeste chez les autres espèces pensantes connues. Lorsqu'un pequenino meurt et

passé dans la troisième vie, c'est la forte volonté de son pilote qui préserve son identité et la transmet du cadavre du mammifère à l'arbre vivant.

— C'est une réincarnation, dit Jakt. Le pilote est l'âme.

— C'est ce qui se passe chez les piggies, de toute façon, dit Miro.

— Chez la reine aussi, dit le Miro synthétique. C'est en voyant les doryphores communiquer entre eux à des vitesses supraluminiques que nous avons découvert la connexion pilotique. Les doryphores individuels font tous partie intégrante de la reine ; ils sont comme ses mains et ses pieds, et elle est leur esprit, organisme unique doté de milliers ou de millions de corps. Et le seul lien entre eux est le réseau de leurs rayons pilotiques.

C'était une image de l'univers dont Valentine n'avait encore jamais eu l'idée. Certes, en tant qu'historienne et biographe, elle voyait les choses en termes de populations et de sociétés ; si elle n'ignorait pas la physique, elle ne l'avait pas étudiée en profondeur. Peut-être qu'un physicien saurait immédiatement pourquoi cette idée était absurde de fond en comble. Mais peut-être alors qu'un physicien serait tellement prisonnier du consensus de sa communauté scientifique qu'il aurait encore plus de mal à accepter une idée qui remettrait en cause tout son savoir. Même si elle était vraie.

Et l'idée lui plaisait assez pour qu'elle veuille qu'elle soit vraie. Parmi les milliards d'amants qui se disaient tout bas : « Nous ne faisons qu'un », se pouvait-il qu'il y en ait qui soient réellement unis ? Et parmi les milliards de familles dont les membres étaient si étroitement liés qu'ils avaient l'impression d'avoir une âme commune, ne serait-il pas merveilleux de penser qu'il en était ainsi au niveau le plus essentiel de la réalité ?

Jakt, lui, était beaucoup moins enthousiaste.

— Je croyais que nous n'étions pas censés évoquer l'existence de la reine, dit-il. Je croyais que c'était le secret d'Ender.

— Pas de problème, dit Valentine. Tout le monde dans cette pièce est au courant.

Jakt lui adressa un regard impatient.

— Je croyais, dit-il, que nous allions sur Lusitania pour contribuer à la lutte contre le Congrès stellaire. Cette conversation n'a rien à voir avec la réalité !

— Peut-être que non, dit Valentine. Peut-être que si.

Jakt se cacha le visage dans les mains, réfléchit un instant puis leva les yeux sur Valentine avec un sourire qui n'en était pas vraiment un.

— Je ne t'ai jamais rien entendue dire d'aussi transcendantal depuis que ton frère a quitté Trondheim.

Elle fut piquée au vif, et ce d'autant plus qu'elle savait que Jakt avait fait cette remarque exprès pour l'irriter. Après tant d'années, Jakt était-il encore jaloux de ses liens avec Ender ? Lui reprochait-il encore de s'occuper de choses qui n'avaient aucun sens pour lui ?

— Quand il est parti, répliqua Valentine, je suis restée.

Elle disait en fait : J'ai réussi le seul test qui compte vraiment. Pourquoi faut-il que tu doutes de moi maintenant ?

Jakt en était abasourdi. L'une de ses toutes premières qualités était qu'il se reprenait immédiatement dès qu'il se rendait compte d'une erreur.

— Et quand tu es partie, dit-il, je t'ai accompagnée.

Ce qu'elle interpréta ainsi : Je suis avec toi, je ne suis plus du tout jaloux d'Ender et je regrette de t'avoir attaquée. Plus tard, quand ils seraient seuls, ils se rediraient tout cela ouvertement. Il ne serait pas souhaitable d'arriver sur Lusitania avec des soupçons et de la jalousie d'un côté ou de l'autre.

Il avait évidemment échappé à Miro que Jakt et Valentine avaient déjà fait la paix. Il n'était conscient que de la tension entre eux et croyait en être la cause.

— Désolé, dit-il. Je n'avais pas l'intention de...

— C'est terminé, dit Jakt. J'avais quitté le droit chemin.

— Mais il n'y pas de droit chemin, dit Valentine en souriant à son mari.

Jakt lui rendit son sourire.

C'était ce que Miro voulait voir ; ses traits se détendirent.

— Continuez, dit Valentine.

— Considérez tout cela comme un a priori, dit l'image de Miro.

Valentine ne put s'empêcher de rire à gorge déployée. D'abord parce que cette histoire d'âme philotique à la sauce mystique gangéenne était une prémisse ridicule, un peu trop grosse à avaler. Ensuite, pour faire baisser la tension entre elle et Jakt.

— Désolée, dit-elle. Pour un a priori, c'est vraiment un gros morceau. Si c'est là le préambule, alors je brûle de connaître la conclusion.

Miro finit par comprendre le sens de son rire et lui sourit.

— J'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir, dit-il. Et c'était vraiment là mon hypothèse personnelle sur la nature de la vie, c'est-à-dire que tout dans l'univers relève du comportement. Mais il y a autre chose dont je veux vous entretenir, et sur quoi je veux aussi avoir votre avis. Et, dit-il en se tournant vers Jakt, ça concerne au plus haut point l'immobilisation de la flotte envoyée vers Lusitania.

— J'apprécie quand on me donne un os à ronger de temps en temps, approuva Jakt avec un sourire.

Valentine lui décocha son sourire le plus charmeur.

— Dans ce cas... tu seras heureux quand je casserai quelques os, un jour ou l'autre.

Jakt rit encore une fois.

— Continuez, Miro, dit Valentine.

C'est l'image qui lui répondit :

— Si toute la réalité relève du comportement des pilotes, alors il est évident que la plupart des pilotes sont juste assez intelligents ou juste assez forts pour agir en tant que mésons ou former des neutrons. Très peu ont la détermination nécessaire pour être vivants – pour gouverner un organisme. Et seul un nombre infime d'entre eux sont assez puissants pour contrôler – et non constituer – un organisme pensant. Même l'être le plus complexe et le plus intelligent – la reine, par exemple – n'est, à la base, qu'un pilote comme tous les autres. Il acquiert son identité et son caractère d'être vivant par le rôle particulier qu'il se trouve jouer mais, par essence, il n'est qu'un pilote.

— Mon moi, ma volonté sont des particules subatomiques ? demanda Valentine.

Jakt hocha la tête et sourit.

— Comme c'est drôle, dit-il, mon soulier et moi-même sommes frères.

Miro lui sourit tristement. Mais son image de synthèse répondit :

— Si le soleil et un atome d'hydrogène sont frères, alors oui, il y a une parenté entre vous et les pilotes qui composent des objets vulgaires comme les chaussures.

Valentine remarqua que Miro n'avait rien subvocalisé juste avant que son image réponde. Comment le logiciel qui synthétisait l'image de Miro avait-il trouvé l'analogie entre le soleil et l'atome d'hydrogène si Miro ne la lui avait pas fournie sur-le-champ ? Valentine n'avait jamais entendu parler d'un programme informatique capable de soutenir avec tant d'à-propos une conversation aussi complexe.

— Et il existe peut-être dans l'univers d'autres apparentements dont vous ne savez encore rien, reprit l'image de Miro. Peut-être existe-t-il une sorte de vie que vous n'avez encore jamais rencontrée.

Valentine, qui surveillait Miro, nota qu'il avait l'air inquiet. Agité. Comme s'il n'aimait pas ce que le Miro synthétique était en train de faire.

— De quel genre de vie parlez-vous ? demanda Jakt.

— Il y a dans l'univers un phénomène physique, très répandu, qui reste totalement inexpliqué. Or, tout le monde le tient pour acquis et personne n'a jamais sérieusement recherché ni pourquoi ni comment il se produit. Le voici : aucune des connexions ansibles ne s'est jamais rompue.

— C'est absurde, dit Jakt. L'un des ansibles de Trondheim est resté hors service pendant six mois l'an dernier – ça n'arrive pas souvent, mais ça arrive quand même.

Une fois de plus, les lèvres et la mâchoire de Miro restèrent immobiles ; une fois de plus, l'image répondit instantanément. Il était désormais évident qu'il ne la contrôlait plus.

— Je n'ai pas dit que les ansibles ne tombent jamais en panne. J'ai dit que les connexions – les liens philotiques entre les fragments de mésons dissociés – ne se sont jamais rompues. Certes, le mécanisme de l'ansible peut tomber en panne, le logiciel peut se détériorer, mais jamais un fragment de méson à l'intérieur d'un ansible n'a subi le décalage qui permettrait à son rayon philotique de s'associer à un autre méson local, voire à la planète la plus proche.

— Evidemment, le fragment est maintenu en suspension dans le champ magnétique, dit Jakt.

— Les mésons fragmentés ne survivent pas assez longtemps à l'état naturel pour nous permettre de savoir comment ils se comportent naturellement, intervint Valentine.

— Je connais toutes les explications habituelles, dit l'image. Un tas d'absurdités. Le genre de réponses que les parents font à leurs enfants quand ils ne connaissent pas la vérité et ne veulent pas se fatiguer à la trouver. Les gens traitent encore les ansibles comme des objets magiques. Il suffit au bonheur de tout le monde que les ansibles continuent de fonctionner ; si les gens essayaient de se demander pourquoi, la magie risquerait de disparaître et les ansibles tomberaient en panne.

— Personne ne pense comme ça, dit Valentine.

— Si, tout le monde, dit l'image. Même si cela avait pris des siècles, ou mille ans, ou même trois mille ans, une de ces connexions au moins aurait déjà dû casser. Un de ces fragments de méson aurait dû déplacer son rayon philotique, mais ça ne s'est jamais produit.

— Pourquoi ? demanda Miro.

Valentine supposa d'abord que Miro avait posé la question pour la forme. Mais non – il regardait l'image exactement comme les autres, et lui demandait de lui dire pourquoi.

— Je croyais que ce programme traduisait vos spéculations personnelles ? interrogea Valentine.

— Au début, oui, dit Miro. Plus maintenant.

— Et s'il y avait un être qui vivait au sein des connexions philotiques entre ansibles ? demanda l'image.

— Tu es sûre que tu veux continuer ? demanda Miro.

Une fois de plus, c'est à l'image sur l'écran qu'il s'adressait. Et l'image changea pour devenir le visage d'une jeune femme que Valentine n'avait encore jamais vue.

— Et s'il y avait un être qui habitait le réseau de rayons philotiques qui connectent les ansibles de toutes les planètes et tous les vaisseaux de l'univers humain ? Et s'il n'était fait que de connexions philotiques, justement ? Et si ses pensées prenaient naissance dans le spin et la vibration des paires désunies ? Et si ses souvenirs étaient stockés dans les ordinateurs de chaque planète, de chaque vaisseau ?

— Qui êtes-vous ? demanda Valentine, s'adressant directement à l'image.

— Je suis peut-être celle qui maintient en vie toutes ces connexions philotiques entre ansibles. Je suis peut-être un organisme d'un genre nouveau qui, au lieu de lier les rayons les uns

aux autres, les tient réunis afin qu'ils ne se séparent jamais. Et si c'est vrai, alors, si jamais ces connexions se défaisaient, si jamais les ansibles s'arrêtaient de fonctionner – si jamais les ansibles étaient réduits au silence –, alors je mourrais.

— Qui êtes-vous ? redemanda Valentine.

— Valentine, permettez-moi de vous présenter Jane, dit Miro. L'amie d'Ender. Et la mienne.

— Jane ?

Jane n'était donc pas le nom de code d'un groupe subversif. Jane était un programme informatique. Du logiciel.

Non. Si ce qu'elle venait de suggérer était vrai, alors Jane était plus qu'un programme. Elle était un être qui habitait le réseau des rayons philotiques, qui stockait ses souvenirs dans les ordinateurs de toutes les planètes. Si elle avait raison, alors le réseau philotique – cet entrelacement de rayons philotiques interconnectés qui reliaient entre eux les ansibles de toutes les planètes – était son corps, sa substance même. Et si les liaisons philotiques fonctionnaient sans jamais connaître de pannes, c'est parce qu'elle le voulait ainsi.

— Maintenant, je m'adresse donc au grand Démosthène, dit Jane. Suis-je raman ou varelse ? Suis-je véritablement vivante ? J'ai besoin de votre réponse, parce que je crois que je peux arrêter la flotte de Lusitania. Mais, avant de le faire, il faut que je sache si c'est une cause qui vaut la peine qu'on meure pour elle.

Les paroles de Jane touchèrent Miro en plein cœur. Elle avait vraiment le pouvoir d'arrêter la flotte – il l'avait vu tout de suite. Le Congrès avait envoyé le Dispositif DM avec plusieurs unités de la flotte, mais il n'avait pas encore envoyé l'ordre de s'en servir. Le Congrès ne pouvait envoyer l'ordre sans que Jane soit déjà au courant, et avec sa pénétration complète de tout le réseau de communication par ansible elle pouvait intercepter l'ordre avant même qu'il soit envoyé.

L'ennui, c'est qu'elle ne pouvait le faire sans que le Congrès s'aperçoive de son existence – ou du moins d'une anomalie de transmission. L'ordre serait réitéré autant de fois qu'il le faudrait tant que la flotte n'en accuserait pas réception. Plus elle intercepterait de messages, plus le Congrès serait convaincu que

quelqu'un contrôlait les ordinateurs des ansibles avec un degré de maîtrise impossible.

Elle pourrait éviter cela en simulant l'envoi d'une confirmation, mais il lui faudrait alors contrôler toutes les communications entre unités de la flotte et entre la flotte et les stations planétaires pour maintenir l'imposture et laisser entendre que la flotte était au courant des ordres de destruction. Malgré toute l'immensité de ses pouvoirs, Jane serait bientôt débordée – elle pouvait accorder un minimum d'attention à des centaines, voire des milliers de sujets à la fois, mais Miro se rendit compte très vite qu'il lui était absolument impossible de s'occuper de toutes les interceptions et modifications exigées par cette tâche, même en ne faisant rien d'autre.

D'une manière ou d'une autre, elle finirait par être démasquée. Et, lorsque Jane expliqua son plan d'action, Miro comprit qu'elle avait raison – la meilleure solution, celle qui risquait le moins de révéler son existence, était tout simplement de couper toutes les communications par ansible entre la flotte et les stations planétaires, et entre vaisseaux de la flotte. Si chaque unité restait isolée, les équipages se demanderaient ce qui s'était passé et n'auraient d'autre choix que d'interrompre leur mission ou de continuer à se conformer aux ordres originels. Soit ils repartiraient, soit ils arriveraient à Lusitania sans l'autorité nécessaire pour utiliser le Petit Docteur.

Or, entre-temps, le Congrès saurait à coup sûr qu'il était arrivé quelque chose. Il était possible, vu l'inefficacité bureaucratique habituelle du Congrès, que personne ne devine ce qui s'était passé. Mais quelqu'un finirait bien par se rendre compte qu'il n'y avait pas d'explication, ni naturelle ni humaine, au phénomène observé. Quelqu'un se rendrait compte que Jane – ou quelque créature approchante – devait forcément exister et que couper les communications par ansible la détruirait. Une fois qu'on saurait ce secret, c'en serait sûrement fini de Jane.

— Peut-être que non, insista Miro. Peut-être que tu peux les empêcher d'agir, brouiller les liaisons interplanétaires pour qu'ils ne puissent pas donner l'ordre de couper les communications.

Personne ne répondit. Il savait pourquoi : elle ne pouvait brouiller les communications par ansible éternellement. Le gouvernement de chaque planète finirait par tirer ses propres conclusions. Elle pourrait survivre en luttant sans trêve des années,

des décennies, des générations durant. Mais plus elle ferait usage de ses pouvoirs, plus l'humanité la craindrait et la haïrait. Elle finirait par se faire tuer.

— Un livre, alors, dit Miro. Comme *La Reine et l'Hégémon*. Comme *La Vie d'Humain*. Le Porte-Parole des Morts pourrait l'écrire. Pour les persuader de ne rien faire.

— Peut-être, dit Valentine.

— Elle ne peut pas mourir, dit Miro.

— Je sais, dit Valentine, que nous ne pouvons pas vraiment lui demander de prendre ce risque. Mais si c'est le seul moyen de sauver la reine et les pequeninos...

Miro était furieux.

— Vous pouvez parler de la mort à votre aise ! dit-il. Qu'est-ce qu'est Jane pour vous ? Un programme, du logiciel. Mais c'est faux, elle existe réellement, elle est aussi réelle que la reine, elle est aussi réelle que n'importe lequel des piggies, aussi...

— Pour vous, elle est encore plus réelle, ce me semble, dit Valentine.

— Tout aussi réelle, dit Miro. Vous oubliez que je connais les piggies comme mes propres frères et que...

— Mais vous êtes moralement capable d'envisager que leur destruction puisse être inévitable.

— Ne déformez pas mes paroles.

— Je les remets en forme, dit Valentine. Si vous pouvez envisager de les perdre, c'est que pour vous ils sont déjà perdus. Alors que perdre Jane, ce serait...

— Le fait qu'elle soit mon amie m'empêcherait-il de plaider sa cause ? Est-ce que seuls des étrangers seraient habilités à prendre des décisions de vie ou de mort ?

La voix de basse tranquille de Jakt mit fin à leur dispute :

— Calmez-vous, vous deux. La décision ne vous regarde pas. Elle appartient à Jane. Elle a le droit de déterminer la valeur de sa propre vie. Je ne suis pas philosophe, mais je sais au moins ça.

— Bien dit, approuva Valentine.

Miro savait que Jakt avait raison, que c'était à Jane de décider. Mais l'idée lui était intolérable, car il savait aussi ce qu'elle déciderait. Laisser à Jane la responsabilité de la décision revenait à lui demander de la prendre. Et pourtant, finalement, ce serait à elle

qu'il appartiendrait de faire ce choix. Ce n'était même pas la peine de lui demander ce qu'elle allait décider. Le temps passait si rapidement pour elle, surtout depuis qu'ils avaient atteint une vitesse quasi lumineuse, qu'elle s'était probablement déjà décidée.

C'en était trop. Perdre Jane maintenant serait insupportable, et rien qu'en y songeant Miro risquait de trahir son émoi. Il ne voulait pas se montrer faible aux yeux de ces gens. Des gens de bonne volonté, certes, mais devant qui il ne voulait pas perdre la face. Alors Miro se pencha en avant, trouva son équilibre et manœuvra périlleusement pour se lever de son siège. La tâche n'était pas facile, car quelques-uns seulement de ses muscles lui obéissaient, et il lui fallut toute sa concentration rien que pour aller de la passerelle à son compartiment. Personne ne le suivit ni même ne lui adressa la parole. Il en fut heureux.

Seul dans sa cabine, il s'allongea sur sa couchette et appela son amie. Mais sans mot dire. Il subvocalisa, parce qu'il en avait pris l'habitude dans ses rapports avec elle. Même si les autres passagers de ce vaisseau étaient désormais au courant de son existence, il n'avait aucune intention d'abandonner les pratiques qui l'avaient jusqu'à présent maintenue secrète.

— Jane, dit-il silencieusement.

— Oui, dit la voix dans son oreille.

Il imagina, comme toujours, que sa douce voix était celle d'une femme inaccessible mais proche de lui, toute proche. Il ferma les yeux pour mieux se la représenter. Imaginer son souffle sur sa joue, ses cheveux flottant devant son visage tandis qu'elle lui parlait doucement et qu'il lui répondait en silence.

— Parle à Ender avant de te décider, dit-il.

— C'est déjà fait. À l'instant, pendant que tu réfléchissais.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— De ne rien faire. De ne rien décider avant que l'ordre soit effectivement envoyé.

— Très bien. Peut-être qu'ils ne feront rien.

— Peut-être. Peut-être qu'un nouveau groupe d'une sensibilité politique différente va arriver au pouvoir. Peut-être que ce groupe changera d'avis. Peut-être que la propagande de Valentine atteindra son but. Peut-être que la flotte se mutinera.

Cette dernière hypothèse était tellement invraisemblable que Miro comprit que Jane croyait sans l'ombre d'un doute que l'ordre serait effectivement envoyé.

— Dans combien de temps ? demanda Miro.

— La flotte devrait arriver dans une quinzaine d'années. Un an au plus après que ces deux vaisseaux seront arrivés. L'ordre sera émis quelque temps avant. Peut-être six mois avant l'arrivée — ce qui ferait environ huit heures de voyage sur le vaisseau avant que la flotte quitte les vitesses quasi luminiques et freine pour retrouver des allures normales.

— Ne fais rien, dit Miro.

— Je n'ai rien décidé.

— Mais si. Tu as décidé d'agir.

Elle ne dit rien.

— Ne m'abandonne pas, dit-il.

— Je n'abandonne pas mes amis si je ne suis pas absolument forcée de le faire. Il y a des gens qui font ça, mais pas moi.

— Alors ne fais rien, répéta-t-il.

Il pleurait. Pouvait-elle s'en apercevoir d'une manière ou d'une autre par l'entremise du bijou implanté dans son oreille ?

— J'essaierai.

— Trouve un autre moyen. Trouve un autre moyen de les arrêter. Trouve un moyen quelconque de rester à l'écart du réseau philotique pour qu'ils ne puissent pas te tuer.

— C'est ce qu'a dit Ender.

— Alors, fais-le !

— Je peux chercher pareille solution, mais qui sait si je vais la trouver ?

— Elle doit forcément exister.

— Voilà pourquoi je me demande parfois si je suis en vie ou non. Vous autres, créatures vivantes, vous croyez que quelque chose doit forcément arriver parce que vous le voulez très fort. Qu'en désirant quelque chose de tout votre cœur vous pouvez lui donner réalité.

— Comment peux-tu chercher quelque chose dont tu nies l'existence ?

— Soit je cherche, soit je ne cherche pas, dit Jane. Je ne me laisse jamais distraire ni ne m'ennuie comme les humains. Je vais essayer de penser à quelque chose d'autre.

— Alors pense à ceci, dit Miro. Pense à qui tu es. Pense à la manière dont ton esprit fonctionne. Comment peux-tu trouver un moyen de sauver ta vie si tu ne comprends pas d’abord comment tu as accédé à la vie ? Et une fois que tu comprendras la nature de ton existence...

— Alors, peut-être que je pourrai en faire une copie et la stocker quelque part.

— Peut-être.

— Peut-être.

Mais il savait qu’elle n’y croyait pas plus que lui. Elle existait dans le réseau philotique des ansibles ; si elle pouvait stocker ses souvenirs dans les réseaux informatiques de toutes les planètes et de tous les vaisseaux interstellaires en mission, il n’existait pas de lieu où elle puisse placer sa propre personne – pas s’il fallait pour cela un réseau de connexions philotiques.

À moins que.

— Et les arbres-pères de Lusitania ? Ils communiquent bien philotiquement, non ?

— Ce n’est pas la même chose, dit Jane. Il n’y a pas de codage numérique comme dans les ansibles.

— Numérisée ou pas, l’information se transmet quand même. Ça fonctionne philotiquement. Et c’est bien comme ça que la reine communique avec les doryphores.

— C’est tout à fait hors de question, dit Jane. La structure est trop simple. La reine ne communique pas avec eux au sein d’un réseau. Ils ne sont reliés qu’à elle seule, et non entre eux.

— Mais comment peux-tu savoir que ça ne marche pas si tu ne sais même pas vraiment comment tu fonctionnes ?

— D’accord. Je vais y penser.

— Et sérieusement.

— Je ne connais qu’une seule manière de penser, dit Jane.

— Fais-y attention, voilà ce que je veux dire.

Elle pouvait suivre de nombreuses pensées en même temps, mais ces pensées recevaient des priorités hiérarchisées correspondant à différents niveaux d’attention.

Miro ne voulait pas qu’elle relègue son introspection à quelque niveau d’attention secondaire.

— J’y ferai attention, dit-elle.

— Alors tu trouveras bien quelque chose. Absolument.

Elle resta silencieuse un instant. Il crut que la conversation était terminée. Ses pensées commencèrent à vagabonder. Il essaya d'imaginer ce que serait sa vie dans ce même corps mais sans Jane. Cela pourrait lui arriver avant même qu'il arrive sur Lusitania. Et, si cela lui arrivait, ce voyage aurait été la plus effroyable erreur de sa vie. En voyageant à la vitesse de la lumière, il perdait trente ans de temps réel. Trente ans qu'il aurait pu passer avec Jane. Il aurait pu alors affronter l'éventualité de la perdre. Mais la perdre maintenant, en la connaissant depuis quelques semaines seulement... Il pleura, même s'il savait qu'il pleurerait sur sa propre infortune.

— Miro, dit-elle.

— Quoi ?

— Comment puis-je penser à quelque chose qui n'a jamais été pensé auparavant ?

Il ne comprit pas immédiatement.

— Miro, comment puis-je imaginer quelque chose qui n'est pas la conclusion logique d'idées que des êtres humains ont déjà imaginées et notées quelque part ?

— Tu imagines des trucs tout le temps, dit Miro.

— Je suis en train d'essayer de concevoir quelque chose d'inconcevable. D'essayer de trouver des réponses à des questions que les êtres humains n'ont même jamais essayé de se poser.

— Et tu ne peux pas le faire ?

— Si je ne peux pas penser des pensées originales, cela veut-il dire que je ne suis qu'un programme informatique qui a évolué tout seul ?

— Arrête, Jane, dit Miro en riant doucement. La plupart des gens n'ont jamais une seule pensée originale de toute leur vie. Est-ce que ça veut dire qu'ils ne sont que des singes terrestres qui ont évolué tout seuls ?

— Tu pleurais, tout à l'heure.

— Oui.

— Tu ne crois pas que je puisse trouver un moyen de m'en sortir. Tu crois que je vais mourir.

— Je crois que tu peux trouver un moyen. Mais si. Mais ça ne m'empêche pas d'avoir peur.

— D'avoir peur que je meure ?

— D'avoir peur de te perdre.
— Ça serait vraiment aussi terrible que ça ? De me perdre ?
— Mon Dieu ! dit-il tout bas.
— Est-ce que je te manquerais une heure ? insista-t-elle. Un jour ? Une année ?

Que voulait-elle de lui ? L'assurance qu'il se souviendrait d'elle quand elle aurait disparu. Qu'il la regretterait. Mais pourquoi avait-elle des doutes là-dessus ? Ne le connaissait-elle pas déjà ?

Peut-être était-elle assez humaine pour avoir simplement besoin d'une confirmation rassurante de ce qu'elle savait déjà.

— Éternellement, dit-il.

Elle rit à son tour, d'un rire espiègle :

— Tu ne vivras pas aussi longtemps que ça.

— Puisque tu me le dis.

Cette fois, elle ne reprit pas le contact après son silence et laissa Miro seul avec ses pensées.

Valentine, Jakt et Plikt étaient restés ensemble sur la passerelle à étudier les informations qu'ils venaient de recevoir, essayant de déterminer ce qu'elles pouvaient signifier, ce que l'avenir leur réservait. La seule conclusion à laquelle ils parvinrent était que, même s'il était impossible de connaître l'avenir, il serait probablement beaucoup moins sombre qu'ils ne le craignaient et pas tout à fait aussi exaltant qu'ils l'espéraient. N'était-ce pas ainsi que les choses se passaient toujours ?

— Oui, dit Plikt. Exception faite des exceptions.

Plikt était comme ça. En dehors de son enseignement, elle ne parlait guère mais, quand elle parlait, elle avait le chic pour mettre un terme à la conversation. Plikt se leva pour quitter la passerelle et se dirigea vers sa couchette tristement inconfortable. Comme d'habitude, Valentine tenta de la convaincre de retourner sur l'autre vaisseau.

— Varsam et Ro ne veulent pas de moi dans leur chambre, dit Plikt.

— Ça leur est tout à fait égal, dit Valentine.

— Valentine, dit Jakt, Plikt ne veut pas retourner sur l'autre vaisseau parce qu'elle ne veut rien manquer.

— Oh ! fit Valentine.

— Bonne nuit, conclut Plikt avec un large sourire.

Peu après, Jakt quitta lui aussi la passerelle. Au moment de partir, il laissa sa main reposer un instant sur l'épaule de Valentine.

— J'arrive bientôt, dit-elle.

Et elle le pensait vraiment, comme si elle allait le suivre presque immédiatement. Au lieu de quoi elle resta sur la passerelle, songeuse, à broyer du noir, tentant de trouver un sens à cet univers qui mettrait d'un seul coup toutes les espèces non humaines connues en danger d'extinction. La reine, les pequeninos et Jane aussi, être unique en son genre, voire le seul qui pourrait jamais exister – véritable profusion de vie intelligente dont seul un petit nombre connaissait l'existence. Tous et toutes destinés à être anéantis.

Ender finira au moins par se rendre compte que c'est dans la nature des choses, et qu'il était peut-être moins responsable qu'il ne le croyait de la destruction des doryphores trois mille ans plus tôt. Le xénocide doit faire partie intégrante de l'univers. Mais pas la pitié, même pour les plus grands acteurs du drame.

Comment pouvait-elle jamais avoir pensé autrement ? Pourquoi les espèces intelligentes auraient-elles dû être vaccinées contre la menace d'extinction qui pesait sur toutes les espèces qui avaient jamais existé ?

Il devait s'être écoulé une heure depuis le départ de Jakt lorsque Valentine finit par éteindre son terminal et se lever pour aller dormir. Mais, par pur caprice, elle s'arrêta avant de franchir le seuil et s'adressa à l'obscurité.

— Jane ? dit-elle. Jane ?

Pas de réponse.

Il n'y avait pas de raison d'en attendre une. C'était Miro qui portait l'implant dans son oreille. Miro et Ender. Elle se demanda avec combien de personnes Jane pouvait s'entretenir simultanément. Pas plus de deux, peut-être.

Ou deux mille. Ou deux millions. Qu'est-ce que Valentine savait des limitations d'un être qui existait sous forme de fantôme dans le réseau philotique ? Même si Jane l'entendait, Valentine n'avait aucun droit de s'attendre qu'elle réponde à son appel.

Valentine s'arrêta dans la coursive, juste entre la porte de Miro et celle de la cabine qu'elle partageait avec Jakt. L'isolation phonique des portes était inexistante. Elle entendait très bien Jakt ronfler

doucement dans leur compartiment. Elle entendit aussi un autre son, la respiration de Miro. Il ne dormait pas. Il était peut-être en train de pleurer. Elle n'avait pas élevé trois enfants sans être capable de reconnaître ce souffle lourd et irrégulier.

Ce n'est pas mon enfant. Je ne devrais pas intervenir.

Elle poussa la porte, qui s'ouvrit sans bruit mais projeta un rayon de lumière en travers du lit. Miro cessa immédiatement de pleurer ; il la regarda avec des yeux gonflés par les larmes.

— Qu'est-ce que vous voulez ? dit-il.

Elle entra dans la pièce et s'assit par terre, si près de la couchette de Miro que leurs visages étaient à moins de dix centimètres l'un de l'autre.

— Vous n'avez jamais pleuré sur votre propre sort, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Si, quelquefois.

— Mais ce soir c'est pour elle que vous pleurez.

— Pour moi-même autant que pour elle.

Valentine se pencha, lui passa un bras autour de la taille et lui appuya la tête sur son épaule.

— Non, dit-il.

Mais elle ne s'écarta pas. Et, au bout de quelques instants, le bras de Miro décrivit une courbe hésitante pour l'enlacer. Il ne pleurait plus, mais il se laissa dorloter une ou deux minutes. Peut-être que cela lui faisait du bien. Valentine n'avait aucun moyen de le savoir.

Puis il en eut assez. Il se dégagea et s'allongea à nouveau sur le dos.

— Désolé, dit-il.

— Il n'y a pas de quoi.

Elle pensait qu'on devait répondre à ce que les gens voulaient dire, pas à ce qu'ils disaient vraiment.

— Ne dites rien à Jakt, chuchota-t-il.

— Il n'y a rien à dire. Nous avons eu une conversation utile.

Elle se leva et partit, refermant la porte derrière elle. Brave garçon. Il lui plaisait qu'il veuille bien avouer être inquiet de ce que Jakt pensait de lui. Et, s'il y avait une part d'apitoiement sur soi dans ses larmes de ce soir, était-ce vraiment important ? Elle en avait bien versé de pareilles quelquefois. Le chagrin, se dit-elle, est presque toujours motivé par la perte qu'éprouve celui qui pleure.

LA FLOTTE DE LUSITANIA

« Ender dit que lorsque la flotte de guerre qu'il a armée nous atteindra, le Congrès stellaire a prévu de détruire cette planète. »

« Intéressant. »

« Vous n'avez pas peur de la mort ? »

« Nous n'avons pas l'intention d'être ici quand la flotte arrivera. »

Qing-jao n'était plus la petite fille dont les mains avaient saigné en secret. Sa vie s'était transformée dès lors que sa qualité d'élue des dieux avait été prouvée, et dans les dix années qui avaient suivi ce jour elle avait fini par accepter la voix des dieux dans sa vie et le rôle que cette distinction lui donnait dans la société. Elle apprit à accepter les privilèges qu'on lui conférait et les honneurs qu'on lui rendait comme des cadeaux destinés en réalité aux dieux. Elle apprit de son père à ne pas se montrer hautaine, mais à devenir au contraire de plus en plus humble à mesure que les dieux et le peuple lui confiaient des fardeaux de plus en plus lourds.

Elle prenait ses obligations au sérieux et y trouvait de la joie. Elle avait en dix ans accompli un cycle d'études rigoureux et exaltant. Son corps était façonné par des exercices pratiqués avec d'autres enfants : course à pied, natation, équitation, combat à l'épée, combat au bâton, combat aux ossements. Avec d'autres enfants, elle mémorisait des langues – le stark, langue commune interstellaire, qu'on tapait au clavier des ordinateurs ; le chinois ancien, qu'on chantait du fond de la gorge et dont on dessinait les élégants idéogrammes sur du papier de riz ou du sable fin ; et le chinois moderne, tout juste bon à être prononcé avec la bouche et noté avec un vulgaire alpha – et sur du papier ordinaire ou dans la poussière. Personne, à l'exception de Qing-jao elle-même, n'était surpris qu'elle ait assimilé toutes ces langues bien plus vite, bien plus facilement et bien plus à fond que n'importe quel autre enfant.

D'autres professeurs lui donnaient des cours particuliers. C'est ainsi qu'elle apprit les sciences, l'histoire, les mathématiques et la musique. Chaque semaine, elle allait voir son père et passait une demi-journée avec lui pour lui montrer tout ce qu'elle avait appris et écouter ses observations. Des éloges la faisaient regagner sa chambre en dansant d'allégresse tout le long du chemin ; à la moindre remontrance, elle passait des heures à suivre les lignes du bois dans sa salle de travail jusqu'à ce qu'elle se sente digne de se remettre à étudier.

Un autre aspect de son instruction était totalement personnel. Elle avait par elle-même constaté que son père avait une telle fermeté qu'il pouvait remettre à plus tard ses témoignages d'obéissance aux dieux. Elle savait que, lorsque les dieux exigeaient un rite de purification, la soif de pureté, le besoin de leur obéir étaient si exquis qu'on ne pouvait les ignorer. Et pourtant, son père réussissait par quelque méthode secrète à les ignorer au moins assez longtemps pour avoir le loisir d'accomplir ses rites en privé. Qing-jao, qui désirait ardemment pouvoir disposer de la même fermeté, commença à se discipliner pour retarder l'accomplissement du rite. Lorsque les dieux lui faisaient sentir son accablante indignité et que ses yeux commençaient à chercher des lignes dans le bois ou qu'elle avait l'impression que ses mains étaient d'une saleté intolérable, elle attendait, tentant de se concentrer sur ce qui se passait autour d'elle et de repousser l'acte d'obéissance le plus longtemps possible.

Au début, c'était un vrai triomphe si elle arrivait à retarder sa purification d'une minute entière et, quand sa résistance était vaincue, les dieux la punissaient en rendant le rituel encore plus pénible et plus difficile qu'à l'ordinaire. Mais elle refusait d'abandonner. N'était-elle pas la fille de Han Fei-tzu ? Avec le temps, au fil des années, elle apprit ce que son père avait appris : qu'on pouvait vivre avec cette soif de pureté, la contenir – souvent des heures durant – comme un brasier enchâssé dans un coffret de jade translucide, un feu terrible et redoutable, le feu des dieux qui brûlait en son cœur.

Ensuite, quand elle était seule, elle pouvait ouvrir ce coffret et laisser sortir le feu, non pas en une éruption unique et effroyable, mais lentement, graduellement, se laissant envahir par sa lumière tandis qu'elle inclinait la tête pour scruter le grain du bois sur le

parquet, ou qu'elle se penchait sur l'aiguière consacrée pour ses ablutions, se frottant tranquillement et méthodiquement les mains avec la ponce, la soude et l'aloès.

Ainsi traduisait-elle la voix courroucée des dieux en une pratique rituelle rigoureuse et personnelle. Ce n'était qu'en de rares moments de soudaine détresse qu'elle perdait son sang-froid et se jetait aux pieds d'un précepteur ou d'un visiteur. Elle acceptait ces humiliations comme un moyen qu'avaient les dieux de lui rappeler que leur pouvoir sur sa personne était absolu, que sa maîtrise de soi habituelle n'était que tolérée pour leur divertissement. Elle se contentait de cette discipline imparfaite. Après tout, il aurait été présomptueux de sa part d'égaliser la maîtrise de soi que son père avait portée à la perfection. Sa noblesse extraordinaire venait de ce qu'il jouissait du respect des dieux, qui n'exigeaient donc pas de lui qu'il s'humiliât en public ; elle n'avait rien fait pour mériter pareil honneur.

En dernier lieu, la formation de Qing-jao comprenait un jour hebdomadaire de labeur vertueux avec les gens du commun. Ce labeur vertueux n'était évidemment pas le travail que les gens du commun faisaient chaque jour dans leurs bureaux et leurs usines, mais le travail éreintant dans les rizières. Tous les habitants de la Voie – hommes, femmes et enfants – devaient s'astreindre à cette corvée, se pencher et se baisser dans l'eau qui leur arrivait à mi-mollets pour planter et récolter le riz, sous peine d'être déchus de leur citoyenneté.

— Voilà comment nous honorons nos ancêtres, lui avait un jour expliqué son père quand elle était petite. Nous leur montrons qu'aucun d'entre nous n'aura jamais l'arrogance de se soustraire à cette noble tâche.

Le riz qui était le fruit du labeur vertueux était considéré comme sacré ; il était offert dans les temples et se consommait lors des fêtes religieuses ; il était placé dans de petits bols comme offrande aux dieux du foyer.

Un jour, quand Qing-jao avait douze ans, il faisait atrocement chaud et elle était impatiente de terminer un travail sur un projet de recherche.

— Ne m'obligez pas à aller aux rizières aujourd'hui, dit-elle à son précepteur. Ce que je suis en train de faire ici est tellement plus important.

Le précepteur fit une révérence et s'en alla, mais bientôt le père de Qing-jao entra dans sa chambre. Il portait une lourde épée, et Qing-jao hurla de terreur lorsqu'il la brandit au-dessus de sa tête. Avait-il l'intention de la tuer pour avoir prononcé des paroles aussi sacrilèges ? Mais il ne lui fit aucun mal – comment avait-elle pu s'imaginer qu'il en soit capable ? Au lieu de quoi, l'épée s'abattit sur son terminal informatique. Les pièces métalliques se tordirent ; le plastique vola en éclats. La machine était détruite.

Le père de Qing-jao n'éleva pas la voix. C'est dans un chuchotement presque inaudible qu'il lui dit :

— Premièrement, les dieux. Deuxièmement, les ancêtres. Troisièmement, le peuple. Quatrièmement, les souverains. Le moi en dernier.

C'était la plus limpide expression de la Voie. C'était pour cette raison que cette planète avait été colonisée à origine. Qing-jao avait oublié une chose : si elle était trop occupée pour s'acquitter du labeur vertueux, elle n'était plus sur la Voie.

Jamais plus elle ne l'oublierait. Et, avec le temps, elle apprit à aimer le soleil qui lui brûlait le dos, l'eau froide et noirâtre qui baignait ses jambes et ses mains, les tiges du riz jaillissant de la boue comme des doigts qui se mêlaient aux siens. Couverte de la boue des rizières, elle ne se sentait jamais impure, parce qu'elle savait qu'elle se souillait au service des dieux.

Finalement, à l'âge de seize ans, ses études furent terminées. Il ne lui restait qu'à faire ses preuves dans l'exécution d'une tâche d'adulte qui soit assez difficile et assez importante pour n'être confiée qu'à une personne élue par la voix des dieux.

Elle vint trouver le grand Han Fei-tzu dans sa chambre. Comme celle de Qing-jao, c'était un vaste espace dégagé ; comme chez elle, la literie se réduisait à une simple natte sur le sol ; comme chez elle, la pièce était dominée par une table sur laquelle reposait un terminal informatique.

Elle n'était jamais entrée dans la chambre de son père sans voir quelque chose flotter dans la zone d'affichage au-dessus de la console – des schémas, des modèles tridimensionnels, des simulations en

temps réel, des mots. Des mots, la plupart du temps. Des lettres ou des idéogrammes flottant dans l'air sur des pages simulées, défilant d'avant en arrière ou de droite à gauche quand son père avait besoin de les comparer.

Dans la chambre de Qing-jao, tout l'espace restant était vide de mobilier. Pour son père, qui ne scrutait pas le grain du bois, un tel degré d'austérité était superflu. Cela dit, ses goûts restaient simples. Un seul tapis – et rarement une pièce très décorée. Une seule table basse, avec une seule sculpture posée dessus. Des murs nus égayés par un seul tableau. Et, vu les dimensions de la pièce, chacun de ces objets y semblait presque perdu, comme la voix amortie de quelqu'un qui crie dans le lointain.

Pour quiconque voyait cette pièce, le message était clair : Han Fei-tzu avait choisi la simplicité. Un exemplaire de chaque chose suffisait à une âme épurée.

Pour Qing-jao, toutefois, le message était tout différent. Car elle savait ce dont aucun étranger à la maison ne se rendait compte : table, tapis, sculpture et tableau étaient changés tous les jours. Et jamais de sa vie elle n'avait revu le même objet. La leçon qu'elle en avait tirée était donc la suivante : une âme pure ne doit pas s'attacher à une seule chose. Une âme pure doit s'exposer à des choses nouvelles tous les jours.

Etant donné la solennité de l'occasion, elle ne vint pas se mettre derrière son père pendant qu'il travaillait pour examiner ce qu'affichait son ordinateur et tenter de deviner ce qu'il était en train de faire. Cette fois, elle se plaça au milieu de la pièce et s'agenouilla sur le tapis uni, de la couleur d'un œuf de rouge-gorge, avec une petite tache dans un coin. Elle garda les yeux baissés, sans même examiner la tache, jusqu'à ce que son père se lève de sa chaise et vienne se planter devant elle.

— Han Qing-jao, ô mon soleil levant, ma fille, laisse rayonner ton visage.

Elle releva la tête, le regarda et sourit.

Il lui rendit son sourire.

— Ce que je vais te proposer n'est pas une tâche facile, même pour un adulte plein d'expérience.

Qing-jao baissa la tête. Elle s'attendait que son père la mette durement à l'épreuve et elle était prête à lui obéir.

— Regarde-moi, Qing-jao.

Elle leva la tête, regarda son père dans les yeux.

— Il ne s'agit pas d'un travail scolaire, mais d'une tâche qui relève du monde réel. Une tâche que m'a confiée le Congrès stellaire, et dont dépend peut-être le destin de nations, de populations et de planètes entières.

Qing-jao était déjà tendue, mais à présent son père lui faisait peur.

— Alors, dit-elle, tu dois confier cette tâche à quelqu'un à qui l'on peut faire confiance, et non à une enfant inexpérimentée.

— Il y a des années que tu n'es plus une enfant, Qing-jao. Es-tu prête à entendre l'énoncé de la tâche qui te revient ?

— Oui, père.

— Que sais-tu de la flotte de Lusitania ?

— Veux-tu que je te dise vraiment tout ce que je sais là-dessus ?

— Je veux que tu me dises tout ce qui te semble important.

C'était donc un genre de test, histoire de voir à quel point elle savait distinguer l'essentiel du futile dans sa connaissance d'un sujet particulier.

— Cette flotte a été envoyée pour mater la rébellion d'une colonie sur Lusitania, où les lois sur la non-intervention dans la vie de la seule espèce extraterrestre connue ont été effrontément transgressées.

Etait-ce suffisant ? Non – le père de Qing-jao attendait toujours.

— D'entrée de jeu, il y a eu controverse, poursuivit-elle. Des essais attribués à un dénommé Démosthène ont causé une certaine agitation.

— Par exemple ?

— Aux planètes colonisées, Démosthène signalait que la flotte de Lusitania représentait un dangereux précédent et que le Congrès stellaire finirait par recourir à la force pour les faire obéir elles aussi – ce n'était qu'une question de temps. Aux planètes catholiques et aux minorités catholiques de toutes les planètes, Démosthène faisait valoir que le Congrès tentait de punir l'évêque de Lusitania pour avoir envoyé des missionnaires chez les pequeninos afin de sauver leurs âmes de l'enfer. Aux savants, Démosthène rappelait que le principe d'indépendance de la recherche était en jeu – toute une planète était menacée d'une attaque militaire parce qu'elle osait

préférer le jugement des scientifiques de terrain au jugement émis par des bureaucrates à des années-lumière de là. À tous, Démosthène révélait que la flotte de Lusitania était dotée du dispositif de dislocation moléculaire. Evidemment, c'était un mensonge, mais il y a eu des gens pour le croire.

— Quelle a été l'influence de ces essais ?

— Je ne sais pas.

— Ils ont été très influents. Il y a quinze ans, les tout premiers essais adressés aux colonies ont fait tellement d'effet qu'ils ont failli causer une révolution.

Une quasi-rébellion dans les colonies ? Il y avait quinze ans ? Qing-jao avait connaissance d'un seul événement de ce genre, mais elle ne s'était jamais rendu compte qu'il avait un rapport quelconque avec les essais de Démosthène. Elle rougit.

— C'était au temps de la *Charte des colonies*, dit-elle. Ton premier grand traité.

— Je n'en ai pas été l'artisan, dit Han Fei-tzu. Le mérite en revient également au Congrès et aux colonies. C'est grâce à lui qu'un terrible conflit a été évité. Et la flotte de Lusitania poursuit sa grandiose mission.

— Tu as rédigé intégralement ce traité, père.

— Ce faisant, je me suis contenté d'exprimer les souhaits et les aspirations déjà présents au cœur des gens qui avaient pris l'un ou l'autre parti. J'ai été un secrétaire.

Qing-jao baissa la tête. Elle savait la vérité, comme tout le monde. Ainsi avait commencé la grandeur de Han Fei-tzu, car il avait non seulement rédigé le traité, mais persuadé les deux parties de l'accepter presque sans amendements. Depuis lors, Han Fei-tzu était resté l'un des conseillers les plus écoutés du Congrès ; il recevait quotidiennement des messages émanant des hommes et des femmes les plus éminents de toutes les planètes. S'il disait n'avoir été qu'un secrétaire dans cette grande entreprise, c'était seulement parce qu'il était d'une grande modestie. Qing-jao savait aussi que sa mère était déjà en train de mourir lorsqu'il avait mené à bien tout ce travail. Voilà le genre d'homme qu'était son père. Il ne négligea ni son épouse ni son devoir. S'il ne pouvait sauver la vie de son épouse, il pouvait sauver les vies que la guerre aurait pu emporter.

— Qing-jao, pourquoi dis-tu que Démosthène ment manifestement quand il dit que la flotte transporte le dispositif DM ?

— Parce que... parce que ça serait monstrueux. Ce serait faire comme Ender le Xénocide : détruire toute une planète. Un tel pouvoir n'a ni droit ni raison d'exister dans l'univers.

— Qui t'a enseigné cela ?

— La bienséance, dit Qing-jao. Les dieux ont fait les étoiles et toutes les planètes – quel homme pourrait les défaire ?

— Mais les dieux ont fait aussi les lois de la nature qui rendent possible la destruction des planètes. Quel homme refuserait d'accepter ce que les dieux ont donné ?

Qing-jao en resta muette d'étonnement. Elle n'avait jamais entendu son père prendre ouvertement la défense de la guerre sous aucun de ses aspects – il avait horreur de la guerre, sous quelque forme que ce soit.

— Je te le demande encore une fois : qui t'a enseigné que pareil pouvoir n'avait ni droit ni raison d'exister dans l'univers ?

— L'idée vient de moi seule.

— Mais cette phrase est une citation exacte.

— Oui, de Démosthène. Mais, lorsque je crois en une idée, je la fais mienne. C'est toi qui me l'as appris.

— Tu dois veiller à comprendre toutes les implications d'une idée avant d'y croire.

— Le Petit Docteur ne doit jamais être utilisé sur Lusitania ; par conséquent, il n'aurait jamais dû y être envoyé.

Han Fei-tzu hocha la tête gravement.

— Comment sais-tu qu'il ne doit jamais être utilisé ?

— Parce qu'il détruirait les pequeninos, un peuple jeune et beau, impatient de réaliser son potentiel d'espèce intelligente.

— Encore une citation.

— Père, as-tu lu *La Vie d'Humain* ?

— Oui.

— Alors, comment peux-tu douter que les pequeninos doivent être protégés ?

— J'ai dit que j'ai lu *La Vie d'Humain*. Je n'ai pas dit que j'y ai cru.

— Tu n'y crois pas ?

— Je ne refuse pas d’y croire non plus. Le livre est paru après la destruction de l’ansible sur Lusitania. Il est donc probable qu’il n’a pas été écrit sur cette planète, et, s’il ne vient pas de Lusitania, alors c’est un ouvrage de fiction. Ce qui semble d’autant plus vraisemblable qu’il est signé « Porte-Parole des Morts », exactement comme *La Reine et l’Hégémon*, qui datent de plusieurs milliers d’années. Quelqu’un était manifestement en train d’essayer de profiter du respect attaché à ces œuvres vénérables.

— Je crois à l’authenticité de *La Vie d’Humain*.

— Tu en as parfaitement le droit, Qing-jao. Mais pourquoi y crois-tu, justement ?

Parce que ce récit sonnait juste quand elle l’avait lu. Pouvait-elle dire cela à son père ? Oui, elle pouvait dire n’importe quoi.

— Parce que en le lisant j’ai eu l’impression que c’était forcément la vérité.

— Je vois.

— Maintenant, tu sais que je suis bête.

— Au contraire. Je sais que tu es intelligente. Quand tu entends une histoire vraie, une partie de ton être y est sensible, quel que soit le style de la présentation, quelles que soient les preuves à l’appui. Le récit aura beau être maladroit, tu croiras quand même l’histoire si tu aimes la vérité. Si tout porte à croire qu’il s’agit d’une histoire inventée de toutes pièces, tu y croiras quand même, quelle que soit la part de vérité qu’elle détient, parce que tu ne peux nier la vérité, même grossièrement travestie.

— Alors, comment se fait-il que tu ne croies pas à *La Vie d’Humain* ?

— Je me suis mal exprimé. Nous employons les concepts de « vérité » et de « croyance » dans deux sens différents. Tu crois que l’histoire est vraie parce que tu y as réagi avec ce sens de la vérité qui est profondément ancré en toi. Mais ce sens de la vérité ne réagit pas au caractère factuel d’une histoire – à la question de savoir si elle décrit littéralement un événement véritable du monde véritable. Ton sens intérieur de la vérité réagit à la causalité impliquée par l’histoire – à la question de savoir si elle témoigne fidèlement ou non de la manière dont fonctionne l’univers, de la manière dont les dieux font s’accomplir leur volonté au travers des êtres humains.

Qing-jao ne réfléchit qu'un instant avant d'acquiescer d'un signe de tête.

— *La Vie d'Humain*, dit-elle, serait donc universellement vraie, mais spécifiquement fausse ?

— Oui, dit Han Fei-tzu. Tu peux lire ce livre et en tirer grand profit, car il est authentique. Mais est-il pour autant une description exacte des pequeninos eux-mêmes ? Une espèce apparentée aux mammifères dont les individus se changent en arbres quand ils meurent – incroyable ! Poétiquement beau, mais scientifiquement ridicule.

— Mais comment le sais-tu, père ?

— Certes, je ne peux pas en être absolument sûr. La nature a fait tellement de choses étranges, et il y a effectivement une chance pour que *La Vie d'Humain* soit une histoire vraie. Donc je n'affirme ni ne conteste son authenticité. Je suspends mon jugement. J'attends. Et pourtant, j'ai beau rester dans l'expectative, je ne m'attends pas que le Congrès traite Lusitania comme si elle était peuplée par les créatures fantaisistes sorties de *La Vie d'Humain*. Pour autant que nous le sachions, les pequeninos peuvent représenter pour nous un danger mortel. Ils sont véritablement étrangers à la race humaine.

— Raman ?

— Dans l'histoire, oui. Raman ou varelse, nous ne savons pas exactement ce qu'ils sont. La flotte transporte le Petit Docteur, au cas où il serait nécessaire de sauver l'humanité d'un indicible péril. Ce n'est pas à nous de décider s'il faut ou non l'utiliser – le Congrès décidera. Ce n'est pas à nous de dire s'il était ou non justifié de l'envoyer – le Congrès l'a envoyé. Et ce n'est certainement pas à nous de nous prononcer sur son existence – les dieux ont décrété que pareille chose est possible et elle peut donc exister.

— Alors, Démosthène avait raison ? La flotte est bien dotée du Dispositif DM ?

— Oui.

— Et les dossiers gouvernementaux publiés par Démosthène étaient donc authentiques ?

— Oui.

— Mais, père, tu as, comme beaucoup d'autres, prétendu qu'il s'agissait de faux.

— Tout comme les dieux ne parlent qu'à un petit nombre d'élus, de même les secrets des gouvernants ne doivent être connus que de ceux qui en feront bon usage. Démosthène livrait des secrets importants à des gens qui n'étaient pas capables d'en faire un usage intelligent et, pour le bien de tous, il fallait donc neutraliser ces secrets. La seule manière de neutraliser un secret, une fois qu'il est connu, est de le faire passer pour un mensonge ; la connaissance de la vérité redevient alors un secret.

— Tu es en train de me dire que Démosthène ne ment pas et que le Congrès ment.

— Je suis en train de te dire que Démosthène est l'ennemi des dieux. Un gouvernant raisonnable n'aurait jamais envoyé la flotte à Lusitania sans lui avoir donné la possibilité de répondre à toute menace qui pourrait se présenter. Mais Démosthène s'est servi du fait qu'il savait que le Petit Docteur accompagnerait la flotte pour tenter de forcer le Congrès à la retirer. Ainsi veut-il enlever le pouvoir des mains de ceux que les dieux ont chargés de diriger l'humanité. Qu'arriverait-il aux humains s'ils rejetaient les gouvernants que leur ont donnés les dieux ?

— Le chaos et la souffrance, dit Qing-jao. L'histoire était pleine de périodes de chaos et de souffrance jusqu'à ce que les dieux envoient des gouvernants à poigne et des institutions solides pour maintenir l'ordre.

— Alors, Démosthène disait vrai à propos du Petit Docteur. Croyais-tu que les ennemis des dieux ne puissent jamais dire la vérité ? Je le voudrais bien. Ils seraient plus faciles à identifier.

— Si nous pouvons mentir au service des dieux, quels autres délits pouvons-nous commettre ?

— Qu'est-ce qu'un délit ?

— Un acte qui enfreint la loi.

— Quelle loi ?

— Je vois... le Congrès fait la loi, par conséquent la loi est tout ce que dit le Congrès. Mais le Congrès est composé d'hommes et de femmes qui peuvent faire du bien ou du mal.

— À présent, tu te rapproches de la vérité. Nous ne pouvons à proprement parler commettre de délits au service du Congrès puisque c'est le Congrès qui fait les lois. Mais si jamais le Congrès avait de mauvaises intentions, nous risquerions de faire le mal en

obéissant à ses lois. C'est une affaire de conscience. Toutefois, si cela se produisait, le Congrès perdrait à coup sûr le mandat qu'il a reçu du ciel. Et nous, les élus des dieux, n'avons pas, comme certains, à nous interroger sur la validité du mandat céleste. Si jamais le Congrès vient à perdre le mandat reçu des dieux, nous le saurons immédiatement.

— Tu as donc menti pour le Congrès parce que le Congrès est mandaté par le ciel.

— Et, par conséquent, je savais qu'aider le Congrès à conserver son secret était ce que les dieux voulaient pour le bien de la communauté humaine.

Qing-jao n'avait jamais envisagé le Congrès tout à fait de cette manière. Tous les livres d'histoire qu'elle avait lus faisaient du Congrès le grand unificateur de l'humanité, et, selon les livres scolaires, tous ses actes étaient empreints de noblesse. Or, à présent, elle comprenait que toutes ses actions n'étaient peut-être pas bien intentionnées. En apparence. Cela ne voulait pas dire pour autant qu'elles n'étaient pas bien intentionnées en réalité.

— Alors, il faut que j'apprenne des dieux si la volonté du Congrès est également la leur, dit-elle.

— Le feras-tu ? demanda Han Fei-tzu. Obéiras-tu à la volonté du Congrès même si celui-ci semble être dans l'erreur, tant que le Congrès conservera le mandat qu'il a reçu du ciel ?

— Me demandes-tu d'en faire le serment ?

— Exactement.

— Donc, j'obéirai au Congrès tant qu'il aura le mandat du ciel.

— Il me fallait obtenir de toi ce serment pour satisfaire aux exigences du Congrès en matière de sécurité, dit-il. Faute de quoi, je n'aurais pu te confier ta tâche.

Puis il s'éclaircit la voix et dit :

— Mais maintenant, je te demande de prêter un autre serment.

— Je le ferai si je le peux.

— Ce serment vient de... a pour origine un grand amour. Han Qing-jao, veux-tu servir les dieux en toutes choses, de toutes les manières, toute ta vie durant ?

— Oh, père, nous n'avons pas besoin de serment pour cela ! La voix des dieux ne m'a-t-elle pas déjà choisie et guidée ?

— Je te demande néanmoins de prêter ce serment.

— Je servirai les dieux toujours, en toutes choses, de toutes les manières.

À la surprise de Qing-jao, son père s'agenouilla devant elle et lui prit les mains. Les larmes ruisselaient sur ses joues.

— Tu viens de décharger mon cœur du plus lourd Fardeau qui ait jamais pesé sur lui.

— Comment cela, père ?

— Avant qu'elle meure, ta mère m'a demandé de lui faire une promesse. Puisque, disait-elle, tout son caractère s'exprimait dans sa dévotion envers les dieux, le seul moyen que j'avais pour t'aider à la connaître était de t'apprendre à servir les dieux toi aussi. Toute ma vie, j'ai eu peur d'échouer, j'ai craint que tu ne te détournes des dieux. Que tu ne finisses par les détester. Ou que tu ne sois indigne d'entendre leur voix.

Qing-jao fut touchée en plein cœur. Elle avait toujours été consciente de sa profonde indignité devant les dieux, de son impureté sous leur regard – même quand ils ne lui demandaient pas de scruter les lignes du bois ou de les suivre. C'est maintenant seulement qu'elle apprenait ce qui était en jeu : l'amour que sa mère avait pour elle.

— Toutes mes craintes sont dissipées à présent. Tu es la fille de ta mère, ma Qing-jao. À la perfection. Tu sers déjà bien les dieux. Et, maintenant que tu as prêté serment, je suis sûr que tu ne cesseras jamais de les servir. Et la maison céleste où réside ta mère en sera remplie d'allégresse.

— Vraiment ? Au ciel, on connaît mes faiblesses. Toi, père, tu ne vois pas que j'ai trahi la confiance des dieux ; ma mère doit savoir à quel point j'ai frôlé la souillure, et combien de fois, à quel point je suis impure chaque fois que les dieux posent leur regard sur moi.

Mais il semblait si rempli de joie qu'elle n'osa pas lui montrer combien elle redoutait le jour où elle révélerait à tous son indignité. Alors, elle le prit dans ses bras.

Elle ne put toutefois s'empêcher de lui demander :

— Père, crois-tu vraiment que ma mère m'a entendue prêter ce serment ?

— Je l'espère, dit Han Fei-tzu. Sinon, les dieux en préserveront sûrement l'écho dans un coquillage et le lui feront entendre chaque fois qu'elle le portera à son oreille.

Cette narration décalée était un jeu qu'ils avaient pratiqué quand elle était enfant. Qing-jao oublia son angoisse et trouva bien vite une réponse :

— Non, les dieux préserveront notre étreinte et la tisseront en un châle dont elle se ceindra les épaules lorsque l'hiver viendra au ciel.

En tout cas, elle était soulagée que son père n'ait pas dit oui. Il *espérait* que la mère de Qing-jao avait entendu le serment qu'elle venait de prêter. Peut-être ne l'avait-elle pas entendu – elle ne serait donc pas déçue si sa fille échouait.

Son père l'embrassa, puis se releva.

— Maintenant, te voilà prête à entendre l'énoncé de ta tâche, dit-il.

Il la prit par la main et la conduisit à sa table de travail. Elle resta près de lui lorsqu'il s'assit ; elle avait beau être debout, elle n'était guère plus grande que lui sur sa chaise. Elle n'avait probablement pas encore atteint sa taille adulte, mais elle espérait ne pas grandir beaucoup plus. Elle ne voulait pas devenir l'une de ces grandes femmes massives qui portaient de lourds fardeaux dans les champs. Mieux vaut être souris que pourceau, lui avait enseigné Mu-pao bien des années auparavant.

Son père fit apparaître une carte stellaire sur l'écran. Elle reconnut immédiatement la zone projetée. Elle était centrée sur le système solaire lusitanien, mais l'échelle était trop réduite pour que les planètes individuelles soient visibles.

— Lusitania est au centre, dit-elle.

Son père fit oui de la tête. Il tapa encore quelques autres instructions.

— Maintenant, regarde, dit-il. Mes doigts, pas l'écran. Ceci, plus ton identification vocale, est le mot de passe qui te permettra d'accéder à l'information dont tu auras besoin.

Elle le vit taper « Bande 4 » et reconnut immédiatement la référence. L'ancêtre-de-cœur de sa mère avait été Jiang-Qing, la veuve du premier empereur communiste Mao Zedong. Lorsque Jiang-Qing et ses alliés avaient été écartés du pouvoir, la Conspiration des lâches les avait vilipendés sous l'appellation de « Bande des quatre ». La mère de Qing-jao avait été une vraie fille-de-cœur de cette grande martyre du passé. Et Qing-jao pourrait désormais continuer d'honorer l'ancêtre-de-cœur de sa mère chaque

fois qu'elle taperait le code d'accès. C'était une délicate attention de la part de son père.

De nombreux points verts apparurent sur l'écran. Elle les compta rapidement, presque sans réfléchir. Il y en avait dix-neuf, à bonne distance de Lusitania, mais l'entourant pratiquement dans toutes les directions.

— Est-ce la flotte de Lusitania ?

— C'était sa position il y a cinq mois, dit Han Fei-tzu en tapant une nouvelle instruction qui fit disparaître tous les points verts. Et voilà les positions actuelles des vaisseaux.

Elle les chercha. Elle ne vit pas un seul point vert, nulle part. Or, son père avait manifestement l'intention de lui faire voir quelque chose.

— Sont-ils déjà à Lusitania ?

— Les vaisseaux sont là où tu les vois, dit son père. Il y a cinq mois, la flotte a disparu.

— Pour aller où ?

— Nul ne le sait.

— Était-ce une mutinerie ?

— Nul ne le sait.

— Toute la flotte ?

— Tous les vaisseaux.

— Quand tu dis qu'ils ont disparu, qu'est-ce que tu veux dire ?

Son père lui fit un clin d'œil et dit en souriant :

— Très bien, Qing-jao. Tu as posé la question qu'il fallait. Personne ne les a vus – ils étaient tous en espace profond. Donc, ils n'ont pas disparu physiquement. Autant que nous sachions, ils sont peut-être toujours en mouvement et poursuivent leur mission. Ils n'ont disparu que dans la mesure où nous avons perdu tout contact avec eux.

— Et les ansibles ?

— Muets. Tous en même temps, en l'espace de trois minutes. Aucune communication n'a été interrompue. On a constaté la fin d'une communication, et puis... plus rien.

— Les liaisons entre chaque vaisseau et tous les ansibles planétaires de tous les systèmes, vraiment ? C'est impossible. Même à la suite d'une explosion – à supposer qu'elle puisse avoir pareille

ampleur. Mais il ne pourrait s'agir d'un événement unique, de toute façon, vu la dispersion des vaisseaux autour de Lusitania.

— Eh bien, cela se pourrait, Qing-jao. Il se pourrait que le soleil de Lusitania soit devenu une supernova, si tu peux te représenter un événement aussi cataclysmique. Il s'écoulerait plusieurs dizaines d'années avant que nous en voyions l'éclair, même sur les planètes les plus proches.

— En plus, il y aurait eu quelques signes annonciateurs. Des modifications internes de l'étoile. Les instruments des vaisseaux auraient dû détecter quelque chose, non ?

— Non. C'est pour cela que nous ne croyons pas qu'il s'agisse d'un phénomène astronomique connu. Les savants n'ont pas trouvé d'explication. Alors, nous avons tenté de faire une enquête en supposant un sabotage. Nous avons recherché des indices d'une pénétration des ordinateurs ansibles. Nous avons ratissé les fiches de l'équipage de chaque vaisseau, à la recherche d'une conspiration, procédé à l'analyse cryptographique de toutes les communications envoyées par tous les vaisseaux dans l'espoir de trouver la preuve de messages entre conspirateurs. Les militaires et le gouvernement ont analysé tout ce qui peut s'analyser. La police de chaque planète a mené son enquête – nous avons vérifié les antécédents de tous les opérateurs d'ansibles sans exception.

— Les ansibles sont-ils toujours connectés, en l'absence de tout message ?

— À ton avis ?

— Evidemment, dit Qing-jao en rougissant. Ils le seraient toujours, même si un Dispositif DM avait été utilisé contre la flotte, parce que les ansibles sont reliés par des fragments de particules subatomiques. Ils seraient encore là même si les vaisseaux avaient été désintégrés.

— Ne sois pas gênée, Qing-jao. Les sages ne sont pas sages parce qu'ils ne commettent jamais d'erreurs. Ils sont sages parce qu'ils corrigent leurs erreurs dès qu'ils les reconnaissent.

Mais Qing-jao rougissait pour une autre raison. Le sang lui martelait les tempes parce qu'elle venait tout juste de comprendre la nature de la mission dont son père l'avait chargée. Mais c'était impossible. Il ne pouvait lui confier une tâche que des milliers de gens plus sages et plus vieux n'avaient pu mener à bien.

— Père, dit-elle tout bas, en quoi consiste ma tâche ?

Elle espérait encore qu'il s'agirait d'un problème secondaire en rapport avec la disparition de la flotte. Mais elle savait que cet espoir serait vain avant même que son père lui réponde.

— Tu dois trouver toutes les explications possibles à la disparition de la flotte, dit-il, et calculer la probabilité de chacune. Il faut que le Congrès stellaire puisse savoir comment la chose est arrivée et comment éviter qu'elle ne se reproduise.

— Mais, père, je n'ai que seize ans. N'y a-t-il pas beaucoup de gens plus sages que moi ?

— Peut-être sont-ils tous trop sages pour s'atteler à cette tâche. Mais tu es assez jeune pour ne pas te croire arrivée à la sagesse. Tu es assez jeune pour penser à des choses impossibles et découvrir pourquoi elles pourraient être possibles. Et, par-dessus tout, les dieux te parlent avec une clarté extraordinaire, ma brillante enfant, ma Glorieusement Brillante.

Voilà ce qu'elle craignait – que son père s'attende qu'elle réussisse grâce à la faveur des dieux. Il ne comprenait pas à quel point les dieux la trouvaient indigne, combien peu ils l'aimaient.

Et ce n'était pas tout.

— Et si je réussis ? Et si je retrouve la flotte de Lusitania et rétablis les communications ? Ne sera-ce alors pas ma faute si la flotte détruit Lusitania ?

— Il est louable que ta première pensée soit pour le peuple de Lusitania. Je t'assure que le Congrès stellaire a promis de ne pas faire usage du Dispositif DM à moins que cela ne soit absolument inévitable, et c'est tellement improbable que je n'arrive pas à croire que cela puisse arriver. Et, même dans ce cas, c'est le Congrès qui devrait prendre la décision. Comme disait mon ancêtre-de-cœur : « S'il arrive que le châtiment du sage soit léger, ce n'est pas qu'il compatit ; s'il arrive que la peine qu'il édicté soit sévère, ce n'est pas qu'il est cruel ; il se contente de suivre les coutumes de l'époque. Les circonstances varient dans le temps, et la manière de régler les problèmes change avec les circonstances. » Tu peux être sûre que le Congrès stellaire traitera le cas de Lusitania non selon ce que voudrait la bonté ou la cruauté, mais selon ce qui est nécessaire au bien de l'humanité tout entière. C'est pour cela que nous servons les

gouvernants : parce qu'ils servent le peuple, qui sert les ancêtres, qui servent les dieux.

— Père, j'étais indigne ne serait-ce que de penser autrement, dit Qing-jao.

Maintenant, elle ressentait la souillure dans son corps au lieu d'en avoir simplement connaissance dans son esprit. Elle avait besoin de se laver les mains. Elle avait besoin de scruter le grain du bois. Mais elle se retint. Elle attendrait.

Quoi que je fasse, se dit-elle, les conséquences seront terribles. Si j'échoue, mon père sera déshonoré devant le Congrès, et donc devant toute la planète de la Voie. Ce qui prouverait à plus d'un que mon père est indigne d'être le dieu élu de la Voie quand il mourra.

Mais si je réussis, le résultat risque d'être un xénocide. Même si le choix en revient au Congrès, je n'en saurai pas moins que c'est moi qui aurai rendu la chose possible. J'aurai une part de responsabilité. Quoi que je fasse, je serai accablée par l'échec et souillée par l'indignité.

Puis son père lui parla comme si les dieux lui avaient montré le cœur de sa fille.

— Oui, tu as été indigne, dit-il, et tu continues à l'être dans tes pensées en ce moment même.

Qing-jao rougit et baissa la tête. Elle n'avait pas honte d'avoir si peu caché ses pensées à son père, mais du simple fait d'avoir nourri de telles pensées rebelles.

Son père lui toucha doucement l'épaule de la main.

— Mais je crois que les dieux te rendront ta dignité, dit-il. Le Congrès stellaire détient le mandat céleste, mais tu es aussi choisie pour suivre ta propre voie. Tu peux réussir dans cette grandiose entreprise. Veux-tu essayer ?

— J'essaierai.

Je vais aussi échouer, mais cela ne surprendra personne, à commencer par les dieux, qui connaissent mon indignité.

— Toutes les archives concernées sont ouvertes à tes recherches, pour peu que tu dises ton nom et tapes le mot de passe. Si tu as besoin d'aide, fais-le-moi savoir.

Elle quitta la chambre de son père d'un pas respectueux et se força à monter lentement l'escalier qui conduisait à sa propre chambre. Ce ne fut que lorsqu'elle eut refermé la porte derrière elle

qu'elle tomba à genoux et rampa sur le parquet. Elle scruta des lignes dans le bois jusqu'à ce que sa vue se brouille. Son indignité était si grande que, même à ce stade, elle ne se sentait pas encore tout à fait propre ; elle se rendit au cabinet de toilette et se frotta les mains jusqu'à ce qu'elle ait l'assurance que les dieux soient satisfaits. Par deux fois, les domestiques tentèrent de l'interrompre avec des annonces de repas ou des messages – peu lui importait –, mais, quand ils virent qu'elle était en communion avec les dieux, ils s'inclinèrent et se retirèrent discrètement.

Mais ce ne fut pas le lavage des mains qui acheva de la purifier. Ce fut le moment où elle chassa de son cœur le dernier vestige d'incertitude. Le Congrès stellaire détenait le mandat du ciel. Elle devait se purger intégralement du doute. Quoi que le Congrès ait l'intention de faire avec la flotte de Lusitania, c'était sûrement conforme à la volonté des dieux. C'était donc son devoir à elle de l'aider dans cette tâche. Et, si ainsi elle accomplissait la volonté des dieux, alors ils lui montreraient un moyen de résoudre le problème qui lui avait été posé. Chaque fois qu'elle penserait autrement, chaque fois que les mots de Démosthène lui reviendraient à l'esprit, elle serait obligée de les effacer en se souvenant qu'elle au moins obéissait aux gouvernants qui détenaient le mandat céleste.

Quand elle se fut calmée, ses paumes étaient à vif et piquetées du sang qui remontait des couches dermiques vivantes à présent toutes proches de la surface. Voilà comment naît ma compréhension de la vérité, se dit-elle. Si je me déleste suffisamment de ma mortalité, la vérité des dieux remontera à la lumière.

Enfin, elle était propre. Il était tard, ses yeux étaient fatigués. Néanmoins, elle s'assit devant son terminal et commença à travailler.

— Montre-moi les résumés de toutes les recherches menées jusqu'ici sur la disparition de la flotte de Lusitania, dit-elle, en commençant par les plus récentes.

Presque instantanément, des mots se matérialisèrent au-dessus de la console – des pages et des pages alignées comme des soldats marchant au front. Elle en lisait une, la faisait disparaître, et la page suivante venait la remplacer. Elle lut pendant sept heures, jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus ; puis elle s'endormit devant le terminal.

Jane voit tout. Elle peut exécuter un million d'opérations tout en surveillant mille autres choses. Ses capacités ne sont pas illimitées mais, comparées à notre pathétique faculté de penser à une chose tout en en faisant une autre, c'est tout comme. Elle a tout de même une limitation sensorielle que nous n'avons pas. En fait, c'est nous qui sommes sa plus grande limitation, car elle ne peut rien voir ni appréhender qui n'ait déjà été saisi sous forme de données dans un ordinateur relié au grand réseau interplanétaire.

Ce n'est pas aussi contraignant qu'il y paraît. Jane dispose d'un accès quasi instantané aux données brutes émanant de tous les vaisseaux spatiaux, satellites, systèmes de contrôle de circulation et de navigation et de presque tous les dispositifs de surveillance électronique opérant dans l'univers humain. En revanche, elle ne peut presque jamais avoir connaissance de querelles d'amoureux, d'histoires pour endormir les enfants, de polémiques de conseil de classe, de commérages de salon ou de larmes amères versées en privé. Elle ne connaît de notre vie que les aspects représentés sous forme d'information numérique.

Si vous lui demandiez le nombre exact d'êtres humains sur les planètes habitées, elle vous donnerait rapidement un chiffre basé sur les statistiques du recensement combinées avec les taux de natalité et de mortalité estimés pour tous les groupes de populations. Dans la plupart des cas, elle pourrait assigner des noms à ces données chiffrées, bien que nul humain ne puisse vivre assez longtemps pour en lire la liste. Et, si vous preniez le premier nom qui vous passe par la tête – Han Qing-jao, par exemple – et que vous demandiez à Jane de vous dire qui est cette personne, elle vous donnerait quasi instantanément toutes les données essentielles la concernant – date de naissance, nationalité, filiation, taille et poids au dernier contrôle médical, résultats scolaires.

Mais ce n'est que de l'information futile, du bruit de fond, pour Jane ; elle en connaît l'existence, mais ça ne signifie rien pour elle. Lui poser des questions sur Han Qing-jao reviendrait à lui poser une question sur certaine molécule de vapeur d'eau dans quelque nuage lointain. La molécule existe, à coup sûr, mais elle n'a rien de particulier qui puisse la différencier de millions d'autres molécules à son voisinage immédiat.

C'était vrai - jusqu'au moment où Han Qing-jao commença à se servir de son ordinateur pour avoir accès à tous les rapports concernant la disparition de la flotte de Lusitania. Le nom de Qing-jao monta alors de nombreux paliers dans le niveau d'attention de Jane. Jane se mit à enregistrer tout ce que Qing-jao faisait avec son ordinateur. Et il lui fut bientôt évident que Han Qing-jao avait beau n'avoir que seize ans, elle avait l'intention de causer de gros ennuis à Jane. Car Han Qing-jao, indépendante qu'elle était de toute bureaucratie, n'étant pas astreinte à suivre une ligne idéologique ni à protéger des intérêts particuliers, examinait avec plus de recul, donc plus d'efficacité, l'ensemble des informations rassemblées par toutes les administrations et organisations humaines.

Pourquoi cette efficacité était-elle dangereuse ? Jane avait-elle laissé derrière elle des indices que Qing-jao risquait de trouver ?

Bien sûr que non. Jane ne laissait jamais d'indices. Elle avait songé à en laisser quelques-uns, ou à essayer de faire passer la disparition de la flotte de Lusitania pour le résultat d'un sabotage, d'une défaillance mécanique ou de quelque catastrophe naturelle. Elle avait été obligée d'abandonner cette idée, parce qu'elle ne pouvait pas fabriquer d'indices physiques. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était laisser dans les mémoires des ordinateurs des données fausses, dont aucune n'aurait jamais d'analogue physique dans le monde réel, si bien que n'importe quel investigateur plus ou moins intelligent ne tarderait pas à se rendre compte que ces indices n'étaient que des données truquées. Il conclurait alors que la disparition de la flotte de Lusitania avait été forcément causée par une organisation quelconque disposant d'un accès incroyablement exhaustif aux systèmes informatiques qui détenaient les données fictives. Ce qui amènerait sûrement les gens à découvrir son existence beaucoup plus vite que si elle n'avait laissé absolument aucun indice.

L'absence totale d'indices était évidemment la meilleure solution ; et, jusqu'à ce que Han Qing-jao commence ses recherches, elle avait parfaitement fonctionné. Chaque commission d'enquête n'avait poussé ses investigations que dans son domaine habituel. Sur de nombreuses planètes, la police avait procédé à des vérifications chez tous les groupes connus de dissidents (et, dans certains cas, avait torturé divers dissidents jusqu'à ce qu'ils fassent d'inutiles

aveux, stade auquel les interrogateurs avaient envoyé leur rapport définitif et refermé le dossier). Les militaires essayaient de détecter une puissance militaire adverse – essentiellement des vaisseaux extraterrestres, car ils gardaient de cuisants souvenirs de l'invasion des doryphores trois mille ans plus tôt. Les savants cherchaient des preuves de l'existence de quelque phénomène astronomique invisible et inattendu qui puisse expliquer soit la destruction de la flotte, soit une interruption des communications limitée aux ansibles. Les politiciens cherchaient un bouc émissaire. Personne n'imaginait Jane, et par conséquent personne ne la trouva.

Mais Han Qing-jao rassemblait tous les indices, soigneusement, méthodiquement, soumettant les données à de minutieuses analyses. Elle allait inévitablement trouver les indices qui prouveraient enfin l'existence de Jane – et y mettrait un terme. La preuve en était précisément le manque de preuves. Personne d'autre ne pouvait s'en apercevoir, car personne n'avait jamais appliqué à cette recherche un esprit méthodique libre de tout parti pris.

Mais Jane ne pouvait savoir que la patience apparemment inhumaine de Qing-jao, l'attention méticuleuse qu'elle portait aux détails, sa reformulation et sa reprogrammation incessante des recherches informatiques étaient le résultat d'interminables heures passées à genoux, courbée sur un parquet, à suivre soigneusement des yeux une ligne dans le grain du bois d'une extrémité d'une latte à l'autre, d'un côté d'une pièce à l'autre. Jane ne pouvait ne serait-ce que commencer à se douter que c'était la grandiose leçon apprise des dieux qui faisait de Qing-jao son adversaire la plus redoutable. Tout ce que Jane savait, c'était qu'à un moment donné l'investigatrice du nom de Qing-jao se rendrait probablement compte de ce que personne d'autre ne comprenait vraiment : que toute explication concevable de la disparition de la flotte de Lusitania avait déjà été complètement éliminée.

Il n'y aurait à ce stade qu'une seule conclusion possible : que quelque force encore jamais rencontrée nulle part dans l'histoire de l'humanité avait le pouvoir soit de faire disparaître simultanément les unités largement dispersées de toute une flotte, soit – ce qui était tout aussi invraisemblable – de mettre simultanément hors service tous les ansibles de cette flotte. Et, si ce même esprit méthodique se mettait alors à énumérer les forces susceptibles de disposer de pareil

pouvoir, il finirait forcément par trouver la bonne réponse : une entité autonome qui résidait parmi... non, qui était composée des rayons phylotiques interconnectant l'ensemble des ansibles. Comme l'idée était juste, aucune somme d'examens ou de recherches logiques ne pourrait l'éliminer. Elle finirait par être isolée. À ce stade, quelqu'un prendrait des mesures suite à la découverte de Qing-jao et se déciderait à détruire Jane.

C'est donc avec une fascination grandissante que Jane observa les recherches de Qing-jao. La fille de Han Fei-tzu – seize ans, 39 kilogrammes et 160 centimètres –, qui faisait partie de la plus haute classe sociale et intellectuelle de la planète chinoise taoïste de la Voie, était le premier être humain que Jane ait jamais vu approcher de la perfection et de la précision d'un ordinateur et, par conséquent, de Jane elle-même. Et, bien que Jane pût accomplir en une heure la recherche que Qing-jao mettrait des semaines et des mois à mener à sa conclusion, la funeste vérité était que Qing-jao employait presque exactement la méthode que Jane aurait employée elle-même. Jane n'avait donc aucune raison de supposer que Qing-jao n'aboutisse pas à la conclusion à laquelle elle aboutirait elle-même.

Qing-jao était donc l'ennemie la plus dangereuse de Jane, et Jane était incapable de l'arrêter dans sa progression – du moins physiquement. Tenter d'empêcher Qing-jao d'avoir accès aux informations ne ferait que la mettre encore plus vite sur la voie de la découverte. Alors, au lieu d'une opposition déclarée, Jane chercha un autre moyen de barrer la route à son ennemie. Elle ne comprenait pas tous les traits de la nature humaine, mais Ender lui avait appris ceci : pour empêcher un être humain de faire quelque chose, il faut trouver un moyen d'obliger cette personne à s'arrêter de vouloir le faire.

VARELSE

« Comment pouvez-vous parler directement à l'esprit d'Ender ? »

« Maintenant que nous savons où il est, c'est aussi naturel que de manger. »

« Comment l'avez-vous retrouvé ? Je ne suis jamais arrivé à parler à l'esprit de quiconque n'a pas passé dans la troisième vie. »

« Nous l'avons retrouvé par l'intermédiaire des ansibles et de l'électronique qui y est reliée – nous avons localisé son corps dans l'espace. Pour atteindre son esprit, nous avons été obligés d'avancer dans le chaos et de construire un pont. »

« Une entité transitionnelle, qui ressemblait moitié à son esprit, moitié au nôtre. »

« Si vous pouviez atteindre son esprit, pourquoi ne l'avez-vous pas empêché de vous anéantir ? »

« Le cerveau humain est très bizarre. Avant que nous puissions comprendre ce nous avons découvert, avant que nous puissions apprendre à parler dans cet espace déformé, toutes mes sœurs et mères avaient disparu. Nous avons continué à étudier son esprit pendant toutes les années où nous avons attendu, dans notre cocon, qu'il nous retrouve ; lorsqu'il est arrivé, nous avons pu lui parler directement. »

« Qu'est devenu le pont que vous avez construit ? »

« Nous n'y avons jamais songé. Il est probablement resté quelque part dans l'espace. »

La nouvelle souche de pommes de terre était en train de mourir. Ender remarqua les auréoles brunes révélatrices sur les feuilles, les plants sectionnés là où les tiges étaient devenues si cassantes que la moindre brise les pliait jusqu'à ce qu'elles rompent. Ils étaient encore tous en bonne santé le matin même. La maladie était

survenue si brusquement et son effet avait été si dévastateur qu'il ne pouvait s'agir que du virus de la descolada.

Ela et Novinha seraient déçues, elles qui attendaient tant de cette nouvelle souche. Ela, la belle-fille d'Ender, travaillait sur un gène qui permettrait à toutes les cellules d'un organisme de produire trois substances chimiques différentes dont on savait qu'elles neutralisaient ou tuaient le virus de la descolada. Novinha, l'épouse d'Ender, travaillait sur un gène qui rendrait les noyaux cellulaires imperméables à toute molécule d'un diamètre supérieur au dixième de celui de la descolada. Elles avaient introduit l'un et l'autre gène dans cette variété de pomme de terre et, lorsque les premiers tests eurent démontré que les deux traits étaient implantés, Ender avait emporté les jeunes pousses à la ferme expérimentale et les avait plantées. Ses collaborateurs et lui-même les avaient soignées pendant six semaines. Tout allait bien, semblait-il.

Si l'opération avait réussi, la technique aurait pu être adaptée à tous les végétaux et animaux dont les humains de Lusitania dépendaient pour leur alimentation. Mais le virus de la descolada était trop intelligent – il finit par percer à jour tous leurs stratagèmes. Cela dit, six semaines, c'était mieux que les deux ou trois jours habituels. Peut-être étaient-ils sur la bonne voie.

Ou peut-être les choses étaient-elles déjà allées trop loin. Lorsque Ender avait débarqué pour la première fois sur Lusitania, les nouvelles variétés de végétaux et d'animaux d'origine terrestre réussissaient à se maintenir jusqu'à deux ans sur le terrain avant que la descolada décoder leurs molécules génétiques et les disloque. Mais, ces dernières années, le virus de la descolada avait apparemment fait une percée qui lui permettait de décoder toute molécule venant de la Terre en l'espace de quelques jours, voire de quelques heures.

Actuellement, la seule chose qui permettait aux colons humains de faire de l'agriculture et de l'élevage était un aérosol qui détruisait instantanément le virus de la descolada. Certains colons humains voulaient en pulvériser sur toute la surface de la planète et anéantir une fois pour toutes le virus.

S'il était malaisé de traiter ainsi toute une planète, ce n'était pas impossible ; mais il y avait d'autres raisons de rejeter ce choix. Toutes les formes de vie indigènes dépendaient de la descolada pour se reproduire et, notamment, les piggies – les pequeninos, les

créatures intelligentes de la planète – dont le cycle reproducteur était inextricablement lié à l'unique espèce indigène d'arbre. Si jamais le virus de la descolada venait à être détruit, la présente génération de pequeninos serait la dernière. Ce serait un xénocide.

Jusque-là, l'idée de faire quoi que ce soit qui puisse anéantir les piggies était rejetée sans hésitation par la majorité des habitants de Lusitania. Jusque-là. Mais Ender savait que beaucoup de gens changeraient d'avis si certaines informations étaient plus largement diffusées. Par exemple, seuls les membres d'un petit groupe de chercheurs savaient que la descolada s'était déjà deux fois adaptée à l'agent chimique qu'ils utilisaient pour la tuer. Ela et Novinha avaient déjà mis au point plusieurs nouvelles versions de cette substance, si bien que, la prochaine fois que la descolada s'adapterait à un viroicide, elles pourraient immédiatement en essayer un autre. Elles avaient de même été obligées de changer déjà une fois l'inhibiteur de la descolada qui empêchait les êtres humains d'être fatalement atteints par le virus qui résidait chez tous les habitants de la colonie. L'inhibiteur était ajouté à toute la nourriture de la colonie, si bien que tous les humains l'ingéraient à chaque repas.

Toutefois, inhibiteurs et virocides fonctionnaient tous sur les mêmes principes de base. Un jour ou l'autre, tout comme il avait appris à s'adapter aux gènes d'origine terrestre, le virus de la descolada apprendrait à manipuler l'une et l'autre catégorie de substances chimiques et, quelle que soit la cadence de production de leurs nouvelles versions, la descolada en viendrait à bout en quelques jours.

Seuls quelques rares individus savaient à quel point la survie de la colonie de Lusitania était précaire. Seuls quelques rares individus comprenaient à quel point tout dépendait des recherches menées par Ela et Novinha, les xénobiologistes de Lusitania, à quel point la lutte entre elles et la descolada était serrée et toute l'ampleur de la catastrophe qui surviendrait si jamais elles se laissaient distancer.

Heureusement, d'ailleurs. Si les colons étaient conscients du danger, il y en aurait beaucoup pour dire : « S'il est inévitable qu'un jour ou l'autre nous soyons débordés par la descolada, alors liquidons-la maintenant. S'il faut pour cela tuer tous les piggies, nous en sommes désolés mais, entre eux et nous, nous avons vite choisi. »

Ender avait beau jeu de prendre du recul, d'envisager la chose avec philosophie et de dire : « Mieux vaut laisser périr une petite colonie humaine que d'oblitérer la totalité d'une espèce intelligente. » Il savait que cet argument n'aurait aucune valeur aux yeux des humains de Lusitania. Leur propre vie était en jeu, et celle de leurs enfants. Il serait absurde de s'attendre qu'ils veuillent bien mourir au profit d'une autre espèce qu'ils ne comprenaient pas et qu'ils étaient même peu nombreux à apprécier. Génétiquement parlant, cela n'aurait aucun sens : l'évolution n'encourage que des créatures qui prennent au sérieux la protection de leurs propres gènes. Même si l'évêque en personne déclarait que Dieu voulait que les êtres humains de Lusitania renoncent à la vie pour sauver les piggies, bien peu obéiraient.

Je ne suis pas sûr de pouvoir faire pareil sacrifice moi-même, se dit Ender. Même si je n'ai pas d'enfants. Même si j'ai déjà vécu l'extermination d'une espèce intelligente, même si j'ai personnellement déclenché cette destruction et que je sache quel terrible fardeau moral cela représente, je ne suis pas sûr que je laisserais mourir mes congénères humains, soit de faim parce que leurs cultures vivrières auront été détruites, soit, plus douloureusement, à la suite du retour de la descolada sous forme de maladie capable de consumer en quelques jours le corps humain.

Et pourtant... pourrais-je consentir à la destruction des pequeninos ? Pourrais-je permettre un nouveau xénocide ?

Il ramassa l'un des plants de pommes de terre à la tige brisée, aux feuilles tachées. Il serait évidemment obligé de le montrer à Novinha. Novinha ou Ela l'examineraient et confirmeraient ce qui était déjà évident. Un nouvel échec. Il glissa le plant dans une pochette stérile.

— Porte-Parole.

C'était Planteur, l'assistant d'Ender et son meilleur ami chez les piggies. Planteur était l'un des fils du pequenino nommé Humain, qu'Ender avait fait passer dans la « troisième vie », le stade arborescent. Ender brandit la pochette en plastique transparent pour que Planteur voie les feuilles à l'intérieur.

— Tout à fait mort, Porte-Parole, dit Planteur, sans émotion apparente.

C'était là ce qui avait été, au début, l'aspect le plus déconcertant du travail avec les pequeninos : ils ne manifestaient pas d'émotions sous des formes que les humains pouvaient d'ordinaire facilement interpréter. C'était l'un des plus grands obstacles à leur acceptation par la plupart des colons. Les piggies n'étaient ni mignons ni câlins : ils étaient bizarres, un point, c'est tout.

— Nous recommencerons, dit Ender. Je crois que nous nous approchons du but.

— Votre *épouse* veut vous voir, dit Planteur.

Le mot « épouse », même traduit dans une langue humaine comme le stark, était tellement chargé de tension pour un pequenino qu'il lui était difficile de le prononcer naturellement – Planteur en fit presque un croassement. Et pourtant, le concept d'épouse avait tant de force chez les pequeninos que, s'ils pouvaient appeler Novinha par son prénom quand ils s'adressaient à elle en particulier, ils ne pouvaient la désigner que par son titre lorsqu'ils s'adressaient à son mari.

— De toute façon, j'allais la voir, dit Ender. Veux-tu, s'il te plaît, mesurer ces plants de pommes de terre et noter les chiffres ?

Planteur sauta en l'air – comme du pop-corn, songea Ender. Son visage avait beau rester, aux yeux d'un humain, sans expression, le bond vertical témoignait de son allégresse. Planteur adorait travailler avec l'électronique, à la fois parce que les machines le fascinaient et parce que cela augmentait grandement son prestige chez les autres pequeninos mâles. Planteur commença sur-le-champ à sortir la caméra et son ordinateur du sac dont il ne se séparait jamais.

— Quand tu auras terminé, veux-tu, s'il te plaît, préparer cette parcelle isolée à l'irradiation ?

— Oui, dit Planteur. Oui, oui, oui.

Ender soupira. Les pequeninos étaient vraiment exaspérés d'apprendre des humains ce qu'ils savaient déjà.

Planteur connaissait sûrement la marche à suivre lorsque la descolada s'était adaptée à une nouvelle variété de plante : il fallait détruire le virus « instruit » tant qu'il était encore isolé. Inutile de faire profiter toute la communauté virale de ce qu'une souche venait d'apprendre. Ender n'aurait donc pas dû le lui rappeler. Et pourtant, c'était ainsi que les humains satisfaisaient leur sens de la

responsabilité : en vérifiant même quand ils savaient que c'était inutile.

Planteur était tellement occupé que c'est à peine s'il remarqua qu'Ender quittait le champ. Lorsque Ender fut à l'intérieur de la cabine d'isolation à l'extrémité du champ côté ville, il se déshabilla, mit ses vêtements dans le purificateur, puis fit la danse de la purification : lever les mains bien haut, faire des moulinets avec les bras, tourner sur place, s'accroupir et se relever, afin qu'aucune partie de son corps n'échappe à la combinaison de radiations et de gaz qui remplissait la cabine. Il respira profondément par la bouche et par le nez, puis toussa – comme toujours – parce que les concentrations gazeuses dépassaient presque les limites de la tolérance humaine. Trois minutes entières, les yeux qui brûlent, les poumons qui sifflent tandis qu'on lève les bras, s'accroupit et se relève : le rituel d'obéissance à la toute-puissante descolada. Ainsi nous humilions-nous devant celle qui, incontestablement, détient le droit de vie et de mort sur cette planète.

L'opération fut enfin terminée ; un tour de plus, et je me faisais rôtir, songea-t-il. Quand l'air frais afflua finalement dans la cabine, il sortit ses vêtements du casier et les remit, encore chauds. Dès qu'il aurait quitté la cabine, elle serait chauffée de manière que toute sa surface soit bien au-dessus de la tolérance thermique attestée du virus de la descolada. Rien dans la cabine ne pouvait survivre à ce dernier stade de la purification. Le prochain utilisateur de la cabine la trouverait dans un état de stérilité absolue.

Et pourtant, Ender ne pouvait s'empêcher de penser que le virus de la descolada finirait bien par trouver un moyen, à défaut de pénétrer dans la cabine, de franchir en tout cas la légère barrière de disruption qui entourait la zone de cultures expérimentales comme les murailles invisibles d'une forteresse. Théoriquement, aucune molécule dépassant cent atomes ne pouvait traverser la barrière sans être disloquée. De chaque côté de la celle-ci, des clôtures empêchaient humains et piggies de s'aventurer dans la zone mortelle, mais Ender avait souvent imaginé ce qui se passerait si quelqu'un entraînait dans le champ de disruption. Toutes les cellules du corps seraient tuées instantanément par la dissociation des nucléo-acides. Peut-être que le corps resterait physiquement intact, mais Ender avait toujours la vision d'un corps tombant en poussière de

l'autre côté de la barrière, emporté comme une fumée par la brise avant qu'il puisse toucher le sol.

Ce qui inquiétait le plus Ender, c'était que la barrière à disruption était basée sur le même principe que le Dispositif à Disruption Moléculaire. Conçu pour être utilisé contre des vaisseaux spatiaux et des missiles, il fut tourné par Ender contre la planète d'origine des doryphores quand il commandait la flotte de guerre humaine trois mille ans auparavant. Et c'était la même arme, envoyée par le Congrès stellaire, qui se dirigeait maintenant vers Lusitania. Selon Jane, le Congrès stellaire avait déjà tenté d'envoyer l'ordre de l'utiliser. Elle l'en avait empêché en coupant les communications par ansible entre la flotte et le reste de l'humanité, mais on ne pouvait garantir qu'un commandant surmené, affolé parce que son ansible était hors service, ne se serve pas de l'arme contre Lusitania lorsqu'il y parviendrait.

Impensable, mais vrai : les membres du Congrès avaient donné l'ordre de détruire une planète. De commettre un xénocide. Ender avait-il écrit *La Reine* en vain ? L'avaient-ils déjà oublié ?

Mais ce n'était pas « déjà » pour eux. Pour la plus grande partie de l'humanité, c'était trois mille ans auparavant. Et Ender avait beau avoir écrit *La Vie d'Humain*, son authenticité n'était pas encore assez largement attestée. Les gens n'y avaient pas cru à un point tel que le Congrès hésite à intervenir contre les pequeninos.

Pourquoi cette décision ? Probablement pour la même raison qui justifiait la barrière à disruption installée par les xénobiologistes : pour isoler une dangereuse infection afin qu'elle ne se répande pas dans le reste de la population. Les membres du Congrès se demandaient probablement comment empêcher la propagation de la rébellion planétaire. Mais lorsque la flotte serait arrivée à destination, avec ou sans ordres, ils pourraient tout aussi bien faire du Petit Docteur la solution finale au problème de la descolada : s'il n'y avait pas de planète Lusitania, il n'y aurait pas de virus évolutif quasi intelligent brûlant d'envie d'anéantir les humains et toutes leurs œuvres sur Lusitania.

À pied, la nouvelle station de xénobiologie n'était pas loin de l'exploitation expérimentale. Le chemin serpentait au flanc d'une colline basse, frôlant la pointe de la forêt qui servait de père, de mère et de cimetière vivant à cette tribu de pequeninos, puis se

poursuivait vers la porte Nord de la clôture qui entourait la colonie humaine.

Cette clôture était pour Ender un sujet d'irritation. Elle n'avait plus de raison d'exister, maintenant qu'on avait mis fin à la politique de contact minimal entre humains et pequeninos, et que les deux espèces circulaient librement de part et d'autre. Lorsque Ender était arrivé sur Lusitania, la clôture était pourvue d'un champ qui causait d'atroces douleurs à quiconque tentait d'y pénétrer. Lors de la lutte pour avoir le droit de communiquer librement avec les pequeninos, l'aîné des beaux-fils d'Ender, Miro, était resté prisonnier du champ pendant plusieurs minutes, ce qui lui avait irrémédiablement endommagé le cerveau. Et pourtant, l'expérience de Miro n'était que l'expression la plus douloureuse et la plus directe de ce que la clôture faisait à l'âme des humains à l'intérieur de l'enceinte. La barrière psychologique avait été supprimée trente ans auparavant. Pendant toute cette période, il n'y avait pas de raison de maintenir une barrière quelconque entre les humains et les pequeninos – or la clôture avait subsisté. Ainsi l'avaient voulu les colons humains de Lusitania. Ils voulaient que la frontière entre humains et pequeninos reste intacte.

Voilà pourquoi les laboratoires de xénobiologie avaient été transférés loin de leur ancien emplacement au bord de la rivière. Si les pequeninos devaient collaborer aux travaux de recherche, il fallait que le laboratoire soit proche de la clôture, et de toutes les plantations expérimentales situées au-delà, afin qu'humains et pequeninos n'aient pas l'occasion de se trouver face à face inopinément.

Lorsque Miro partit à la rencontre de Valentine, Ender avait cru qu'à son retour il serait stupéfait de l'ampleur des changements intervenus sur Lusitania. Il avait cru que Miro verrait les humains et les pequeninos vivre côte à côte – deux espèces cohabitant en harmonie. Au contraire, Miro retrouverait une colonie pratiquement inchangée. À de rares exceptions près, les habitants humains de Lusitania ne désiraient pas fréquenter les membres d'une autre espèce.

Ender avait été bien inspiré d'aider la reine à recréer la race des doryphores sur Lusitania aussi loin de la colonie humaine. Son intention était d'aider doryphores et humains à se connaître

progressivement. Au lieu de quoi, Novinha, lui-même et leur famille avaient été forcés de garder secrète la présence des doryphores sur Lusitania. Si les colons humains ne pouvaient s'accommoder de la présence des pequeninos, créatures proches des mammifères, il était certain que l'annonce de la présence d'une race d'insectes provoquerait presque immédiatement un violent accès de xénophobie.

J'ai trop de secrets, songea Ender. Depuis des années, je suis le Porte-Parole des Morts qui révèle des secrets et aide les gens à vivre à la lumière de la vérité. À présent, je ne dis plus à quiconque la moitié de ce que je sais, parce que, si je disais toute la vérité, ce serait la peur, la haine, la violence, le meurtre et la guerre.

Non loin de la porte, mais derrière elle, se trouvaient deux arbres-pères, celui nommé Fureteur et celui nommé Humain, plantés de telle manière que, de la porte, on voyait Fureteur à gauche et Humain à droite. Humain était le pequenino qu'Ender avait été obligé de tuer de ses propres mains selon les rites, afin de sceller le traité entre les humains et les pequeninos. Humain avait ensuite ressuscité sous forme de cellulose et de chlorophylle, et avait fini par devenir un mâle adulte capable de procréer.

Humain jouissait à présent d'un prestige considérable non seulement chez les piggies de sa tribu, mais aussi chez ceux de nombreuses autres tribus. Ender savait qu'il était vivant, et pourtant, en voyant l'arbre, il lui était impossible d'oublier comment Humain était mort.

Ender n'avait pas de mal à s'entendre avec Humain en tant qu'individu, car il s'était souvent entretenu avec cet arbre-père. Mais il n'arrivait pas à voir dans cet arbre le même individu qu'il avait connu sous le nom d'Humain. Ender était peut-être en mesure de comprendre, intellectuellement, que c'était la mémoire et la volonté qui faisaient l'identité d'un individu et que cette volonté et cette mémoire s'étaient transmises, intactes, du pequenino à l'arbre-père, mais la compréhension intellectuelle n'apportait pas toujours un soulagement viscéral. Humain lui était maintenant tellement étranger.

Et pourtant, c'était toujours Humain, c'était toujours l'ami d'Ender. Ender toucha au passage l'écorce de l'arbre. Puis, faisant un détour de quelques pas, il s'approcha de l'autre arbre-père, plus âgé,

nommé Fureteur, et toucha son écorce à lui aussi. Il n'avait jamais connu Fureteur sous sa forme de pequenino : il avait été tué par d'autres mains et son arbre était déjà haut et branchu avant qu'Ender n'arrive sur Lusitania. Ender n'était pas troublé par une sensation de vide lorsqu'il parlait avec Fureteur.

Au pied de son arbre, parmi les racines, étaient répandues de nombreuses baguettes. Certaines avaient été apportées d'ailleurs, d'autres étaient tombées des propres branches de Fureteur. C'étaient des baguettes parlantes. Les pequeninos s'en servaient pour produire un certain rythme en frappant le tronc d'un arbre-père ; l'arbre-père modifiait en permanence les parties creuses de son tronc pour changer le son, en faire un genre de langage ralenti. Ender était capable de produire le rythme, maladroitement, mais suffisamment bien pour tirer des mots des arbres.

Aujourd'hui, cependant, Ender ne voulait pas de conversation. Planteur pouvait bien annoncer aux arbres-pères l'échec d'une nouvelle expérience, Ender parlerait à Fureteur et à Humain plus tard. Il parlerait à la reine. Il parlerait à Jane. Il parlerait à tout le monde. Et, après toutes ces conversations, il ne serait pas plus avancé dans la résolution des problèmes qui assombrissaient l'avenir de Lusitania. Parce que la solution à ces problèmes ne dépendait pas du verbe. Elle dépendait du savoir et de la mise en œuvre d'un savoir que seuls d'autres pouvaient apprendre, d'actions que seules d'autres personnes pouvaient accomplir. Rien de ce qu'Ender ferait lui-même ne pourrait résoudre quoi que ce soit.

Tout ce qu'il pouvait faire, tout ce qu'il avait jamais fait depuis son combat final de guerrier juvénile, était d'écouter et de parler. En d'autres temps, en d'autres lieux, cela aurait suffi. Pas maintenant. De nombreuses sortes de catastrophes se profilaient à l'horizon de Lusitania, dont certaines avaient été suscitées par Ender lui-même, et pourtant aucune d'entre elles ne pouvait être évitée par la moindre action, parole ou pensée d'Andrew Wiggin. Comme celui de tous les autres citoyens de Lusitania, son avenir lui échappait. À cette différence près qu'Ender connaissait les dangers et toutes les conséquences possibles du moindre échec, de la moindre erreur. Qui est le plus à plaindre : celui qui meurt inconscient du péril jusqu'au tout dernier moment, ou celui qui a vu s'approcher la catastrophe étape par étape pendant des jours, des semaines et des années ?

Ender quitta les arbres-pères et descendit le sentier battu qui rejoignait la colonie humaine. Il passa la porte pratiquée dans la clôture, puis franchit celle du laboratoire de xénobiologie. Le pequenino qui était le plus fidèle collaborateur de Novinha – surnommé Sourd bien qu’il ne fût absolument pas dur d’oreille – le conduisit immédiatement dans le bureau de Novinha, où Ela, Novinha. Quara et Grego attendaient déjà. Ender brandit la pochette contenant le fragment de plant de pommes de terre.

Ela secoua la tête ; Novinha soupira. Mais elles n’avaient pas l’air aussi déçues qu’Ender s’y attendait. Manifestement, elles avaient autre chose derrière la tête.

— Je crois que nous nous attendions à ça, dit Novinha.

— Il fallait tout de même essayer, dit Ela.

— Pourquoi fallait-il forcément essayer ? demanda Grego.

Le plus jeune fils de Novinha – et donc beau-fils d’Ender – avait maintenant environ trente-cinq ans et était lui-même un brillant chercheur ; mais il semblait savourer son rôle d’avocat du diable dans toutes les discussions familiales, qu’il s’agisse de xénobiologie ou du choix d’une couleur pour repeindre les murs.

— Tout ce que nous faisons en introduisant ces nouvelles souches, disait-il, c’est apprendre à la descolada comment déjouer toutes les stratégies que nous avons pour la tuer. Si nous ne la liquidons pas bientôt, c’est elle qui nous liquidera. Et une fois que la descolada aura disparu, nous pourrons cultiver des pommes de terre ordinaires sans faire toutes ces absurdités.

— Mais c’est impossible ! cria Quara.

Ender fut surpris par sa véhémence. Quara répugnait à s’exprimer, même dans les moments les plus favorables ; parler si fort à présent ne lui ressemblait pas.

— Moi, je vous dis que la descolada est vivante, dit-elle.

— Et moi, je vous dis qu’un virus est un virus, dit Grego.

Ender était troublé par l’appel à l’extermination de la descolada que lançait Grego – ce n’était pas dans son caractère de demander si facilement une mesure qui détruirait les pequeninos. Il avait pratiquement grandi parmi les pequeninos mâles – il les connaissait et parlait leur langue mieux que quiconque.

— Les enfants, taisez-vous et laissez-moi expliquer ça à Andrew, dit Novinha. Ela et moi-même étions en train de nous demander ce

que nous ferions si l'expérience avec les pommes de terre échouait, et elle m'a dit... Non, dis-le toi-même, Ela.

— Le concept est assez facile à comprendre. Au lieu d'essayer de faire pousser des plantes qui inhibent la propagation du virus de la descolada, il faut s'attaquer au virus lui-même.

— Exactement, dit Grego.

— La ferme, dit Quara.

— Grego, fais plaisir à tout le monde, comme ta sœur te l'a si gentiment demandé, dit Novinha.

Ela soupira et poursuivit :

— Nous ne pouvons pas le tuer comme ça, parce que nous tuerions du même coup toute la vie indigène de Lusitania. Je propose donc d'essayer de mettre au point une nouvelle souche de descolada qui continue d'agir comme agit le virus actuel dans le cycle reproducteur de toutes les formes de vie lusitaniennes mais sans la capacité de s'adapter à de nouvelles espèces.

— Tu peux éliminer cette partie du virus ? demanda Ender. Tu crois que tu peux la trouver ?

— C'est peu vraisemblable. Mais je pense que je peux trouver toutes les parties du virus qui sont actives chez les piggies et chez tous les couples animal-végétal, les garder, et supprimer tout le reste. Ensuite, nous y ajouterions une capacité reproductrice rudimentaire, installerions quelques récepteurs pour qu'elle réagisse correctement aux modifications correspondantes du corps des hôtes, mettrions le tout dans un petit organite, et voilà : un substitut de la descolada inoffensif pour les pequeninos et les autres espèces indigènes de Lusitania et pour nous la fin des inquiétudes.

— Alors, vous allez traiter tous les virus originaux de la descolada pour les détruire ? demanda Ender. Et s'il y a déjà une souche résistante ?

— Non, nous ne les traiterons pas chimiquement, parce que ce traitement n'éliminerait pas les virus qui font déjà partie intégrante du corps de toute créature lusitanienne. C'est la partie véritablement délicate du...

— Comme si le reste était facile, interrompit Novinha. Rien que pour faire un nouvel organite à partir de rien du tout, il faudra...

— Nous ne pouvons pas nous contenter d'implanter ces organites chez quelques piggies, voire chez tous, parce que nous

serions obligés de les implanter également chez tous les autres animaux et végétaux indigènes, jusqu'au moindre brin d'herbe.

— Impossible, dit Ender.

— Il nous faut donc mettre au point un mécanisme pour implanter les organites de manière universelle, et détruire en même temps les vieux virus de la descolada une fois pour toutes.

— Un xénocide, dit Quara.

— C'est là le problème, dit Ela. Quara dit que la descolada est intelligente.

Ender regarda la plus jeune de ses belles-filles.

— Une molécule intelligente ?

— Elle possède le langage, Andrew.

— C'est arrivé quand ? demanda Ender.

Il tentait d'imaginer comment une molécule génétique – même aussi longue et aussi complexe que le virus de la descolada – pouvait parler.

— Je m'en doutais depuis longtemps. Je ne voulais rien dire avant d'en être sûre, mais...

— Ce qui veut dire qu'elle n'en est pas sûre, dit Grego triomphalement.

— ... mais j'en suis presque sûre, maintenant, et on ne peut pas se mettre à détruire une espèce avant de tout savoir sur elle.

— Comment les virus parlent-ils ? demanda Ender.

— Pas comme nous, évidemment, dit Quara. Ils échangent des informations au niveau moléculaire. Je l'ai remarqué pour la première fois quand je travaillais sur la question de savoir comment les nouvelles souches résistantes de la descolada se répandaient si vite et remplaçaient tous les anciens virus en si peu de temps. Je n'arrivais pas à résoudre ce problème parce que je ne posais pas la question qu'il fallait. Ils ne remplacent pas les anciens virus. Ils transmettent des messages, tout simplement.

— Ils jettent des fléchettes, dit Grego.

— C'est comme ça que je l'ai interprété, dit Quara. Je n'avais pas compris qu'il s'agissait d'un langage !

— Parce que ce n'en était pas un, dit Grego.

— C'était il y a cinq ans, dit Ender. Tu disais que les fléchettes qu'ils envoient transportent les gènes requis et qu'ensuite tous les

virus qui reçoivent les fléchettes révisent leur propre structure pour inclure le nouveau gène. Ce n'est pas vraiment un langage.

— Mais ce n'est pas la seule occasion où ils envoient des fléchettes, dit Quara. Ces molécules messagères entrent et sortent en permanence, et la plupart du temps elles ne font même pas partie du corps. Elles sont lues par plusieurs parties de la descolada, puis elles sont transmises à un autre virus.

— C'est du langage, ça ? demanda Grego.

— Pas encore, dit Quara. Mais parfois, lorsqu'un virus a lu l'une de ces fléchettes, il en fabrique une nouvelle et l'envoie. C'est cet aspect du processus qui me fait dire qu'il s'agit d'un langage : la partie antérieure de la nouvelle fléchette commence toujours par une séquence moléculaire similaire au marqueur postérieur de la fléchette à laquelle elle répond. Elle conserve le fil de la conversation.

— Conversation ! dit Grego d'un ton méprisant.

— Tais-toi ou crève, dit Ela.

Ender se rendit compte que la voix d'Ela, malgré les années, avait encore le pouvoir de dompter l'insolence de Grego – quelquefois, du moins.

— J'ai suivi des conversations allant jusqu'à une centaine de déclarations et de réponses. La plupart s'arrêtent beaucoup plus tôt. Quelques répliques sont incorporées au corps principal du virus. Mais le fait le plus intéressant est que c'est complètement volontaire. Parfois, un virus capte une fléchette et la garde, tandis que les autres virus s'en désintéressent. Parfois, la plupart des virus conservent une fléchette particulière. Mais la zone où ils insèrent ces fléchettes est précisément celle qui a été la plus difficile à cartographier, parce qu'elle ne fait pas partie de leur structure, qu'elle est leur mémoire et que les individus sont tous différents. Ils ont aussi tendance à éliminer quelques fragments mémoriels lorsqu'ils ont intégré trop de fléchettes.

— Tout ça, c'est fascinant, dit Grego, mais ce n'est pas de la science. Il y a des tas d'explications pour ces fléchettes, le caractère aléatoire des incorporations et des sélections...

— Aléatoire, non ! dit Quara.

— Rien de tout ça n'est du langage, dit Grego.

Ender ignora leur querelle, parce que Jane lui murmurait à l'oreille dans son implant. Elle lui parlait à présent plus rarement que par le passé. Il écouta attentivement, se gardant de tout préjugé.

— Elle est sur une piste, dit Jane. J'ai jeté un coup d'œil à ses recherches : il y a bien là un processus qui n'existe chez aucune autre créature subcellulaire. J'ai soumis les données à de nombreuses analyses différentes, et plus je fais de simulations et de tests sur ce comportement particulier de la descolada, moins ça ressemble à du codage génétique et plus ça ressemble à du langage. Actuellement, nous ne pouvons éliminer l'éventualité que cela soit un processus volontaire.

Ender reporta son attention sur la polémique en cours. C'était Grego qui parlait.

— Pourquoi faudrait-il transformer tout ce que nous n'avons pas encore compris en un genre d'expérience mystique ?

Il ferma les yeux et se mit à scander :

— J'ai trouvé une vie nouvelle ! J'ai trouvé une vie nouvelle !

— Arrête ! cria Quara.

— Ça commence à dégénérer, dit Novinha. Grego, essaie de rester au niveau de la discussion rationnelle.

— Pas facile, quand on nage dans l'irrationnel. *Ate agora quem ja imaginou microbiologista que se toma namorada de uma molecula ?* A-t-on jamais entendu parler d'une microbiologiste qui tombe amoureuse d'une molécule ?

— Ça suffit ! dit sèchement Novinha. Quara est aussi qualifiée que toi, et...

— Etait, marmonna Grego.

— Et, si tu veux bien te taire le temps que je finisse ma phrase, elle a le droit de se faire entendre, dit Novinha, furieuse, sans pouvoir apparemment impressionner Grego, comme d'habitude. Grego, tu devrais être assez grand pour savoir que ce sont souvent les idées qui semblent à première vue les plus absurdes et les plus contraires à l'intuition qui produisent plus tard des changements fondamentaux dans notre façon de voir le monde.

— Tu crois vraiment qu'il s'agit là d'une de ces découvertes capitales ? demanda Grego en les regardant dans les yeux chacune à leur tour. Un virus qui parle ? *Se Quara sabe tanto, porque ela nao*

diz o que e que aqueles bichos dizem ? Si elle en sait autant, pourquoi ne nous dit-elle pas de quoi parlent ces bestioles ?

Le fait qu'il se mette à parler portugais au lieu d'utiliser le stark, langue de la science – et de la diplomatie –, confirmait la mauvaise tournure prise par la discussion.

— Et c'est important ? demanda Ender.

— Tu demandes si c'est important ! cria Quara.

— C'est simplement, dit Ela en jetant à Ender un regard consterné, la différence entre guérir une maladie dangereuse et détruire toute une espèce. Je crois que c'est important.

— Je me demandais, expliqua patiemment Ender, s'il était important de savoir ce que les virus se disent.

— Non, dit Quara. Nous ne comprendrons probablement jamais leur langue, mais ça ne change rien au fait qu'ils sont intelligents. Et d'ailleurs, qu'est-ce que les virus et les êtres humains pourraient bien avoir à se dire ?

— Pourquoi pas « Arrêtez d'essayer de nous tuer, S.V.P. » ? dit Grego. Si vous pouvez trouver comment dire ça dans la langue des virus, alors ça pourrait servir à quelque chose.

— Mais, Grego, dit Quara avec une douceur ironique, c'est nous qui leur disons ça, ou l'inverse ?

— Nous ne sommes pas obligés de prendre une décision aujourd'hui, dit Ender. Nous pouvons nous permettre d'attendre un peu.

— Qu'est-ce que tu en sais ? dit Grego. Qu'est-ce qui te prouve que demain nous n'allons pas être réveillés par d'atroces démangeaisons ou de violentes nausées et brûler de fièvre jusqu'à ce que mort s'ensuive parce que la descolada aura trouvé du jour au lendemain comment se débarrasser de nous une fois pour toutes ? C'est elle ou nous.

— Je crois que Grego nous a seulement montré pourquoi nous sommes obligés d'attendre, dit Ender. Vous avez entendu comment il parlait de la descolada ? Elle « aura trouvé » comment se débarrasser de nous. Même lui pense que la descolada est douée de volonté et prend des décisions.

— Ce n'est qu'une façon de parler, dit Grego.

— Nous parlons tous comme ça, dit Ender. Et nous pensons aussi comme ça. Parce que nous avons tous la même impression :

nous sommes en guerre avec la descolada. Cela va plus loin que la simple éradication d'une maladie ; c'est comme si nous étions en présence d'un ennemi intelligent, plein de ressources, qui esquivé tous les coups que nous lui portons. Dans toute l'histoire de la recherche médicale, personne n'a combattu une maladie qui disposait de tant de moyens de déjouer les stratégies mises en œuvre contre elle.

— C'est simplement parce que personne n'a jamais lutté contre un micro-organisme doté d'une molécule génétique si énorme et si complexe, dit Grego.

— Exactement, dit Ender. Ce virus est unique et peut donc avoir des capacités que nous n'avions jamais imaginées chez des espèces à la structure moins complexe que les vertébrés.

Les paroles d'Ender restèrent en suspens, au milieu du silence. L'espace d'un instant, Ender s'imagina qu'il avait peut-être après tout joué un rôle utile dans cette réunion et qu'à la seule force du verbe il avait pu déterminer un genre de consensus.

Grego le fit bien vite déchanter :

— Même si Quara a raison, même si elle est à cent pour cent sur la bonne voie et que les virus de la descolada sont tous titulaires du doctorat et n'arrêtent pas de publier des thèses sur la meilleure méthode d'emmerder les humains jusqu'à ce qu'ils crèvent, et alors ? Est-ce qu'on va tous lever les pattes en l'air et faire le mort sous prétexte que le virus qui essaie de nous tuer tous est si foutrement intelligent ?

— Je crois que Quara a besoin de poursuivre ses recherches, répondit calmement Novinha. Et que nous devons lui donner plus de ressources pour le faire tandis qu'Ela poursuit les siennes.

Cette fois, ce fut Quara qui protesta :

— Pourquoi devrais-je prendre la peine d'essayer de comprendre les virus si vous êtes encore tous en train de chercher des moyens de les tuer ?

— C'est une bonne question, Quara, dit Novinha. En outre, pourquoi prendrais-tu la peine d'essayer de les comprendre s'ils trouvent brusquement un moyen de traverser toutes nos barrières chimiques et de nous tuer jusqu'au dernier ?

— C'est eux ou nous, marmonna Grego.

Novinha, songeait Ender, avait pris la décision qui s'imposait : laisser les recherches se poursuivre dans l'une et l'autre direction et se décider plus tard, quand on en saurait plus. Cela dit, Quara et Grego passaient l'un et l'autre à côté du problème en supposant que tout dépendait du fait que la descolada soit ou non intelligente.

— Même s'ils sont intelligents, dit Ender, ça ne veut pas dire qu'ils soient sacro-saints. Tout dépend s'ils sont raman ou varelse. S'ils sont raman, si nous pouvons les comprendre et qu'ils puissent nous comprendre assez bien pour trouver un moyen de vivre ensemble, alors tant mieux. Nous n'aurons rien à craindre, eux non plus.

— Le grand médiateur a l'intention de signer un traité avec une molécule ? demanda Grego.

— D'un autre côté, poursuivit Ender sans relever le sarcasme, s'ils essaient de nous éliminer et que nous n'arrivions pas à trouver le moyen de communiquer avec eux, alors ils sont varelse – des étrangers intelligents, mais implacablement hostiles et dangereux. Les varelse sont des étrangers avec lesquels il nous est impossible de coexister. Les varelse sont des étrangers avec lesquels nous sommes naturellement et continuellement engagés dans un conflit meurtrier, et à ce moment-là le seul choix moralement possible est de faire tout ce qui est nécessaire pour gagner.

— Très juste, dit Grego.

Malgré le ton triomphant de son frère, Quara avait écouté les paroles d'Ender, les avait soupesées. Elle ébaucha un signe d'assentiment et dit :

— Du moment qu'au départ nous ne supposons pas qu'ils soient varelse.

— Et même dans ce cas, dit Ender, il y a une solution intermédiaire. Peut-être qu'Ela va trouver un moyen de remplacer tous les virus de la descolada sans détruire ce système de mémoire et de communication.

— Non ! dit Quara, sa ferveur revenue. C'est impossible – on n'a même pas le droit de leur laisser leurs souvenirs et de leur enlever leur faculté d'adaptation. Ce serait comme leur faire à tous des lobotomies frontales. Si c'est la guerre, alors c'est la guerre. Qu'on les tue, mais qu'on ne leur laisse pas leurs souvenirs tout en leur supprimant leur volonté.

— Ça n’a pas d’importance, dit Ela. On ne peut pas y arriver. En fait, je crois que me suis assigné une tâche impossible. Il n’est pas facile de travailler sur la descolada. Ce n’est pas comme avec un animal qu’on peut examiner, sur lequel on peut opérer. Comment vais-je faire pour anesthésier la molécule de manière qu’elle ne guérisse pas toute seule pendant l’intervention chirurgicale ? La descolada n’est peut-être pas douée en physique, mais elle est sacrément meilleure que moi en biologie moléculaire.

— Jusqu’ici, dit Ender.

— Jusqu’ici nous ne savons rien, dit Grego. Sauf que la descolada essaie de son mieux de nous tuer tous, tandis que nous sommes encore à nous demander si nous devrions contre-attaquer. Je tiendrai le coup encore un moment, mais pas éternellement.

— Et les piggies ? demanda Quara. N’ont-ils pas, eux, le droit de voter sur la question de savoir si oui ou non nous transformons la molécule qui leur permet de se reproduire, et qui de surcroît les a probablement créés au départ sous forme d’espèce intelligente ?

— Cette chose est en train d’essayer de nous tuer, dit Ender. Tant que la solution élaborée par Ela peut anéantir le virus sans perturber le cycle reproducteur des piggies, je ne crois pas qu’ils aient le droit de se plaindre.

— Peut-être qu’ils seraient d’un avis différent.

— Alors, il vaudrait peut-être mieux qu’ils ne sachent pas ce que nous sommes en train de faire, dit Grego.

— Nous ne parlons à personne – ni humain ni pequenino – des recherches que nous menons ici, dit sèchement Novinha. Cela pourrait causer d’effroyables malentendus qui risqueraient d’amener la violence et la mort.

— Nous autres humains sommes donc juges du sort de toutes les autres créatures, dit Quara.

— Non, Quara, dit Novinha. Nous sommes des savants et recueillons des informations. Tant que nous n’en avons pas recueilli suffisamment, personne ne peut juger de quoi que ce soit. Alors, la règle du secret vaut pour tout le monde ici. Pour Quara comme pour Grego. Vous ne dites rien à personne tant que je ne vous en donne pas la permission, et je ne la donnerai pas avant d’en savoir un peu plus.

— Nous attendons ta permission ou celle du Porte-Parole des Morts ? dit impudemment Grego.

— Je suis la xénobiologiste en chef, dit Novinha. C'est à moi seule d'apprécier quand nous en saurons assez. C'est compris ?

Elle attendit que tous et toutes donnent leur assentiment. Ce qu'ils firent, sans exception.

Novinha se leva. La réunion était terminée. Quara et Grego partirent presque immédiatement ; Novinha embrassa Ender sur la joue, puis le raccompagna avec Ela jusqu'à la porte de son bureau.

Ender s'attarda dans le laboratoire pour s'entretenir avec Ela.

— Y a-t-il vraiment un moyen de répandre ton virus de substitution dans toute la population de chaque espèce indigène de Lusitania ?

— Je ne sais pas, dit Ela. C'est moins problématique que de l'introduire dans toutes les cellules d'un organisme individuel assez rapidement pour que la descolada ne puisse ni s'adapter ni lui échapper. Je vais être obligée de créer un genre de virus porteur, et je serai probablement obligée de le construire en partie sur le modèle de la descolada elle-même. La descolada est le seul parasite que je connaisse qui envahit l'hôte aussi rapidement et aussi complètement que le virus porteur que je compte lui substituer. Le côté ironique de l'opération est que je vais apprendre comment remplacer la descolada en empruntant des techniques au virus lui-même.

— Ce n'est pas de l'ironie, dit Ender. C'est ainsi que va le monde. Quelqu'un m'a dit un jour que le seul enseignant qui compte pour vous est votre ennemi.

— Alors Quara et Grego doivent se décerner mutuellement la mention très bien, dit Ela.

— Leur querelle est saine, dit Ender. Elle nous force à soupeser tous les aspects de notre travail.

— Elle ne le sera plus si l'un d'eux décide de la faire sortir de la famille, dit Ela.

— Nous lavons notre linge sale en famille, dit Ender. Je suis bien placé pour le savoir.

— Au contraire, Ender. Tu devrais être bien placé pour savoir combien nous sommes impatients de parler à des inconnus, quand nous estimons que notre besoin le justifie suffisamment.

Ender dut avouer qu'elle disait vrai. La première fois qu'il était venu sur Lusitania, il avait eu du mal à inspirer assez confiance à Quara, Grego, Miro, Quim et Olhado pour qu'ils lui parlent. Mais Ela lui avait parlé d'emblée, et les autres enfants de Novinha avaient suivi. Et Novinha elle-même avait fini par se laisser charmer. Tous étaient d'une immense loyauté à leur famille, mais ils étaient aussi volontaires, obstinés, et pas un seul ne mettait son propre jugement en doute devant qui que ce soit. Grego ou Quara – l'un ou l'autre – pourrait très bien décider qu'il était dans l'intérêt de Lusitania, de l'humanité ou de la science d'informer la population, et c'en serait fini de la règle du secret. Tout comme la règle de non-ingérence dans la vie des piggies avait été bafouée avant même l'arrivée d'Ender.

Comme c'est charmant ! songea Ender. Encore une source possible de désastre devant laquelle je suis totalement démuné.

En quittant le laboratoire, Ender regretta, comme il l'avait fait souvent déjà, que Valentine ne soit pas là. C'était elle qui excellait à débrouiller les dilemmes éthiques. Elle serait là bientôt, mais serait-ce assez tôt ? Ender comprenait les points de vue exposés à la fois par Quara et Grego et était d'accord avec la plupart d'entre eux. Ce qui l'agaçait le plus, c'était la nécessité de maintenir un secret si rigoureux qu'il ne pouvait même pas parler aux pequeninos, même pas à Humain lui-même, d'une décision qui les affecterait tout autant qu'elle affecterait les colons terriens. Et pourtant, Novinha avait raison. Mettre la question sur la place publique, avant même qu'ils sachent si l'opération était possible, conduirait, au mieux, à la confusion, au pis, à un conflit meurtrier. Les pequeninos étaient actuellement une espèce pacifique, mais leur histoire était jalonnée de guerres sanglantes.

Lorsque Ender franchit la porte pour retourner vers les plantations expérimentales, il aperçut Quara debout près de l'arbre-père Humain, baguettes à la main, en pleine conversation. Elle n'avait pas vraiment frappé sur le tronc, sinon Ender l'aurait entendu. Elle devait donc avoir besoin de discrétion. Pas de problème. Ender ferait un grand détour pour éviter de s'approcher assez près pour surprendre l'entretien.

Mais lorsqu'elle le vit regarder de son côté, Quara mit immédiatement fin à sa conversation avec Humain et se dirigea d'un

pas rapide vers la porte. Ce qui la conduisit évidemment à rencontrer Ender.

— On fait des confidences ? demanda Ender.

Il l'avait dit pour plaisanter, mais lorsque les mots sortirent de sa bouche et que le visage de Quara s'assombrit, il comprit quel était exactement le secret que Quara était en train de révéler. Et la réaction de Quara vint confirmer ses soupçons.

— Ma conception de l'équité n'est pas toujours celle de ma mère, dit Quara. La tienne non plus, en l'occurrence.

Il savait qu'elle pourrait le faire, mais il ne lui était jamais venu à l'idée qu'elle puisse le faire si vite après avoir promis le contraire.

— Mais l'équité est-elle toujours ce qui compte le plus ? demanda Ender.

— Pour moi, oui.

Elle tenta de faire volte-face et de repasser la porte, mais Ender la prit par le bras.

— Lâche-moi.

— Faire des confidences à Humain est une chose, dit Ender. Il est très sage. Mais ne parle à personne d'autre. Certains pequeninos – certains mâles – peuvent se montrer plutôt agressifs s'ils croient être dans leur droit.

— Ce ne sont pas seulement des mâles, dit Quara. Ils se donnent le nom de « maris ». Peut-être devrions-nous les appeler « hommes », ajouta-t-elle avec un sourire triomphant. Tu n'es pas du tout aussi tolérant que tu te plais à l'imaginer.

Sur ce, elle partit en le frôlant, passa la porte et entra dans la ville.

Ender alla voir Humain et se planta devant lui.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit. Humain ? T'a-t-elle dit que je mourrais plutôt que de laisser quiconque anéantir la descolada si cela vous mettait en danger, toi et ton peuple ?

Bien sûr, Humain ne put lui répondre immédiatement, car Ender n'avait pas la moindre intention de frapper sur le tronc avec les baguettes ; s'il le faisait, les pequeninos mâles l'entendraient et accourraient. Il n'y avait pas de secrets entre les pequeninos et les arbres-pères. Si un arbre-père avait besoin de discrétion, il pouvait toujours s'entretenir silencieusement avec les autres arbres-pères : leurs esprits communiquaient de la même manière que la reine

communiquait avec les doryphores qui lui servaient d'yeux, d'oreilles, de mains et de pieds. Si seulement, songeait Ender, je pouvais entrer dans ce réseau : un langage instantané fait de pensée pure projetable en un point quelconque de l'univers !

Néanmoins, il lui fallait dire quelque chose pour neutraliser ce que Quara avait dû raconter à Humain.

— Humain, nous faisons l'impossible pour sauver à la fois les êtres humains et les pequeninos. Nous tentons de sauver le virus de la descolada, si nous le pouvons. Ela et Novinha sont très compétentes. Grego et Quara aussi, d'ailleurs. Mais, pour l'instant, je te prie de nous faire confiance et de ne rien dire à personne. S'il te plaît. Si les humains et les pequeninos venaient à appréhender l'ampleur du danger qui nous attend avant que nous soyons prêts à prendre des mesures pour le repousser, les conséquences seraient violentes et effroyables.

Il n'y avait rien d'autre à dire. Ender retourna à l'exploitation expérimentale. Avant que la nuit tombe, Planteur et lui-même terminèrent les relevés, puis incendièrent et irradièrent toute la parcelle. Aucune molécule complexe ne survécut derrière la barrière de disruption. Ils avaient fait tout ce qu'ils pouvaient pour que soit oublié tout ce que la descolada aurait pu apprendre dans ce champ.

Ce qu'ils ne pourraient jamais faire, c'était éliminer les virus qu'ils transportaient – l'humain comme le pequenino – au sein de leurs propres cellules. Et si Quara avait raison ? Et si la descolada, derrière la barrière, avant de mourir, avait réussi à « informer » les virus transportés par Planteur et Ender de ce que cette nouvelle souche de pommes de terre lui avait appris sur les défenses qu'Ela et Novinha avaient tenté d'implanter en elle ? Ou sur les moyens que ce virus avait trouvés pour déjouer leurs stratégies ?

Si la descolada était véritablement intelligente et dotée d'un langage capable de disséminer de l'information et de transmettre des comportements d'un individu à de nombreux autres, comment alors Ender – ou quiconque dans leur groupe – pouvait-il espérer une victoire finale ? À la longue, il se pourrait très bien que la descolada soit l'espèce la plus adaptable, la plus capable de dominer des planètes et d'éliminer ses rivaux – plus forte que les humains, les piggies, les doryphores ou que toute autre créature des planètes colonisées. Telle était la pensée qu'Ender avait à l'esprit en

s'endormant ce soir-là, pensée qui ne cessa de le préoccuper, même pendant qu'il faisait l'amour avec Novinha, si bien qu'elle éprouva le besoin de le réconforter, comme si c'était lui, et non elle, qui était responsable du sort de toute une planète. Il essaya de s'excuser mais se rendit compte bien vite que ce serait futile. Pourquoi ajouter aux soucis de sa femme en lui faisant part des siens ?

Humain écouta les paroles d'Ender, mais il ne pouvait accepter ce que celui-ci demandait de lui. Son silence ? Pas quand les humains étaient en train de créer des virus nouveaux qui risquaient de modifier le cycle vital des pequeninos. Bien sûr, Humain ne dirait rien aux mâles et aux femelles immatures. Mais il pouvait avertir – et ne s'en priverait pas – tous les autres arbres-pères sur toute la surface de Lusitania. Ils avaient le droit de savoir ce qui se passait, puis de décider en commun ce qu'il fallait faire, le cas échéant.

Avant la tombée de la nuit, tous les arbres-pères de toutes les forêts savaient ce qu'Humain savait sur les intentions des hommes et jusqu'à quel point, d'après lui, on pouvait leur faire confiance. La plupart convinrent avec lui de laisser momentanément les humains poursuivre leurs travaux. Mais, entre-temps, nous allons rester vigilants et nous préparer au jour où humains et pequeninos se feront la guerre – ce qui risque d'arriver, même si nous espérons le contraire. Nous ne pouvons combattre avec l'espoir de vaincre, mais peut-être qu'avant qu'ils nous massacrent nous pourrions trouver le moyen de permettre à quelques-uns d'entre nous de s'échapper.

Avant que le jour se lève, ils avaient donc échafaudé un plan et s'étaient entendus avec la reine, seule source non humaine de haute technologie sur Lusitania. Le lendemain soir, la construction d'un vaisseau spatial destiné à quitter Lusitania avait déjà commencé.

SERVANTE SECRÈTE

« Est-il vrai que dans le passé, lorsque vous envoyiez vos vaisseaux interstellaires coloniser de nombreuses planètes, vous pouviez toujours vous parler comme si vous étiez dans la même forêt ? »

« Nous présumons qu'il en sera de même pour vous. Lorsque les nouveaux arbres-pères auront poussé, ils seront présents avec vous. »

« Mais serons-nous connectés ? Nous n'enverrons pas d'arbres dans ce voyage. Rien que des frères, quelques épouses et une centaine de petites mères pour donner naissance à de nouvelles générations. Le voyage va durer au bas mot plusieurs décennies. Dès qu'ils seront arrivés, les meilleurs d'entre les frères seront envoyés dans la troisième vie, mais il s'écoulera au moins un an avant que le premier des arbres-pères soit assez mûr pour engendrer des jeunes. Comment le premier père implanté sur cette nouvelle planète découvrira-t-il le moyen de nous parler ? Comment pourrons-nous le saluer si nous ne savons pas où il se trouve ? »

La sueur ruisselait sur le visage de Qing-jao. Courbée comme elle l'était, les gouttes lui coulaient sur les joues, sous les yeux et jusqu'au bout du nez, d'où elles tombaient dans l'eau boueuse de la rizière ou sur les nouveaux plants de riz qui émergeaient à peine de la surface.

— Pourquoi ne pas t'essuyer le visage, très-sainte ?

Qing-jao leva les yeux pour voir qui était assez près d'elle pour lui adresser la parole. D'ordinaire, les autres membres de son équipe gardaient une certaine distance pendant le labeur vertueux, car la présence d'une élue des dieux les rendait nerveux.

C'était une fille, plus jeune que Qing-jao ; elle avait peut-être quatorze ans, un physique de garçon, les cheveux coupés ras. Elle observait Qing-jao avec une curiosité non dissimulée. Elle avait

comme une franchise, une absence totale de timidité que Qing-jao trouva bizarre et quelque peu déplaisante. Sa première pensée fut d'ignorer son interlocutrice.

Mais l'ignorer serait faire preuve d'arrogance ; comme si elle disait : « Parce que je suis l'élue des dieux, je n'ai pas besoin de répondre quand on me parle. » Personne ne se douterait jamais que la raison qui l'empêchait de répondre était que la tâche impossible que le grand Han Fei-tzu lui avait assignée la préoccupait tellement qu'il lui faisait presque mal de penser à autre chose.

Elle répondit donc par une question :

— Pourquoi devrais-je m'essuyer le visage ?

— Ça ne te chatouille pas, la sueur qui dégouline ? Ça ne te pique pas les yeux ?

Qing-jao baissa la tête pour continuer son travail quelques instants et, cette fois, elle prit délibérément note de ce qu'elle ressentait. Effectivement, la sueur la chatouillait et lui piquait les yeux. En fait, c'était tout à fait inconfortable et déplaisant. Avec précaution, Qing-jao se redressa de toute sa hauteur – et elle remarqua tout de suite que son dos protestait douloureusement contre ce changement de position.

— Oui, dit-elle à la jeune fille, ça chatouille et ça pique.

— Alors tu n'as qu'à l'essuyer, dit la jeune fille. Avec ta manche.

Qing-jao regarda sa manche. Elle était déjà trempée par la sueur de ses bras.

— Ça sert à quelque chose de l'essuyer ? demanda-t-elle.

La jeune fille découvrit à son tour une chose à laquelle elle n'avait pas songé. Elle resta pensive quelques instants ; puis elle s'essuya le front avec sa manche.

— Non, très-sainte, dit-elle en souriant de toutes ses dents. Ça ne sert absolument à rien.

Qing-jao hocha la tête gravement et se pencha à nouveau sur son travail. Mais maintenant, la sueur qui la chatouillait, qui lui piquait les yeux, la douleur dans son dos, tout cela la gênait énormément. Son inconfort l'empêchait de se concentrer sur ses pensées, et non l'inverse. Cette fille, cette inconnue, venait d'alourdir son malheur en le lui faisant remarquer – et pourtant, ironiquement, en rendant Qing-jao consciente de la détresse de son corps, elle l'avait libérée des questions qui lui martelaient le cerveau.

Qing-jao se mit à rire.

— C'est de moi que tu ris, très-sainte ? demanda la fille.

— Je te remercie à ma manière, dit Qing-jao. Même si cela ne dure qu'un instant, tu as déchargé mon cœur d'un gros fardeau.

— Tu ris de moi parce que je t'ai dit de t'essuyer le front même si ça ne sert à rien.

— Je te dis que ce n'est pas pour ça que je ris, dit Qing-jao.

Elle se redressa et regarda la fille droit dans les yeux.

— Je ne mens pas.

La fille avait l'air décontenancée, mais beaucoup moins qu'elle ne l'aurait dû. Quand les élus des dieux prenaient le ton que Qing-jao venait de prendre, les autres s'inclinaient immédiatement et témoignaient leur respect. Mais cette fille se contenta d'écouter, de prendre la mesure des paroles de Qing-jao puis d'approuver de la tête.

Pour Qing-jao, il n'y avait qu'une seule conclusion possible.

— Es-tu élue des dieux toi aussi ? demanda-t-elle.

La fille ouvrit de grands yeux.

— Moi ? dit-elle. Mes parents sont de condition très modeste. Mon père répand le fumier dans les champs et ma mère fait la vaisselle dans un restaurant.

Evidemment, ce n'était pas une réponse. Bien qu'en général les dieux choisissent les enfants des élus, il leur arrivait parfois de parler à certains dont les parents n'avaient jamais entendu la voix de la divinité. Mais on croyait communément que les dieux ne s'intéressaient pas à ceux dont les parents étaient tout en bas de l'échelle sociale, et, de fait, il était exceptionnel que les dieux parlent à des enfants dont les parents n'étaient pas très instruits.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Qing-jao.

— Si Wang-mu, dit la fille.

Qing-jao s'étrangla et mit la main devant sa bouche pour s'empêcher de rire. Mais Wang-mu ne parut point choquée – elle se contenta de faire la grimace d'un air impatient.

— Je suis désolée, dit Qing-jao, dès qu'elle eut retrouvé la parole, mais c'est le nom de la...

— De la Royale Mère du Couchant, dit Wang-mu. Est-ce que c'est ma faute si mes parents m'ont donné un nom pareil ?

— C'est un nom noble, dit Qing-jao. Mon ancêtre-de-cœur était une femme célèbre, mais ce n'était qu'une mortelle, une poétesse. La tienne est l'une des divinités les plus anciennes.

— À quoi bon ? demanda Wang-mu. Mes parents ont été trop présomptueux en me donnant le nom d'une divinité aussi distinguée. C'est pour ça que les dieux ne me parleront jamais.

Qing-jao fut chagrinée d'entendre Wang-mu exprimer tant d'amertume. Si seulement elle savait combien Qing-jao aurait donné pour changer de place avec elle, pour être libérée de la voix des dieux ! Pour ne jamais avoir à se pencher sur le parquet et suivre les lignes du bois, ne jamais se laver les mains sauf quand elles étaient sales...

Mais Qing-jao ne pouvait expliquer tout cela à cette fille. Comment pourrait-elle comprendre ? Pour Wang-mu, les élus étaient une élite privilégiée, infiniment sage et inaccessible. Qing-jao ne serait pas crédible si elle expliquait que les fardeaux des élus étaient bien plus grands que leurs récompenses.

Cependant, pour Wang-mu, les élus n'avaient pas été inaccessibles : n'avait-elle pas parlé à Qing-jao ? Qing-jao décida donc, après tout, de dire ce qu'elle avait sur le cœur.

— Si Wang-mu, je serais prête à rester aveugle toute ma vie si seulement je pouvais me libérer des voix des dieux.

Wang-mu en resta bouche bée, les yeux écarquillés.

Qing-jao avait eu tort de parler. Elle le regretta immédiatement.

— Je plaisantais, dit Qing-jao.

— Non, dit Wang-mu. Maintenant, tu mens. Avant, tu disais la vérité.

Elle se rapprocha en quelques lourdes enjambées, écrasant sans ménagement les plants de riz au passage.

— Toute ma vie, dit-elle, j'ai vu les élus conduits au temple en chaise à porteurs, vêtus de soie éclatante ; tous les gens se prosternent devant eux, tous les ordinateurs leur sont ouverts. Quand ils parlent, c'est comme de la musique. Qui ne voudrait pas être l'un d'eux ?

Qing-jao ne pouvait répondre ouvertement, ne pouvait dire : « Chaque jour, les dieux m'humilient et m'obligent à accomplir des corvées ridicules pour me purifier, et ça recommence le lendemain. »

— Tu ne vas pas me croire, Wang-mu, mais la vie d'ici, dans les rizières, est préférable.

— Non ! cria Wang-mu. Tu as tout appris. Tu sais tout ce qu'il faut savoir ! Tu peux parler de nombreuses langues, tu peux lire tous les alphabets, tu peux avoir des pensées qui sont aussi loin des miennes que les miennes le sont de celles d'un escargot.

— Tu t'exprimes très bien, très clairement, dit Qing-jao. Tu as dû aller à l'école.

— L'école ! dit Wang-mu d'un ton méprisant. Une école pour des enfants comme moi n'intéresse personne ! Nous avons appris à lire, mais juste assez pour lire les prières et les plaques de rues. Nous avons appris à compter, mais juste assez pour faire les commissions. Nous avons appris par cœur les paroles des sages, mais seulement celles qui nous ordonnaient de nous contenter de notre sort et d'obéir à ceux qui en savent plus que nous.

Qing-jao ne s'était jamais doutée que l'école était comme ça. Elle croyait qu'à l'école les enfants apprenaient les mêmes choses qu'elle avait apprises avec ses précepteurs. Mais elle comprit tout de suite que Si Wang-mu devait forcément dire la vérité : un enseignant ne pouvait manifestement pas apprendre à trente élèves tout ce que Qing-jao avait appris en tant qu'unique élève de nombreux professeurs.

— Mes parents sont très humbles, dit Wang-mu. Pourquoi devraient-ils perdre du temps à m'apprendre plus que ce qu'une domestique a besoin de savoir ? Parce que mon plus grand espoir dans la vie, c'est d'être lavée dans les formes et devenir la servante de quelque riche. Mes parents ont pris grand soin de m'apprendre à frotter un parquet.

Qing-jao songea à toutes les heures qu'elle avait passées au-dessus des parquets de sa maison à suivre les lignes du bois d'un mur à l'autre. Pas une seule fois elle ne s'était rendu compte de tout le travail que les domestiques devaient faire pour conserver aux parquets un brillant et une propreté tels que ses robes ne gardaient jamais de traces visibles de ses évolutions à quatre pattes.

— Je m'y connais un peu en parquets, dit Qing-jao.

— Tu t'y connais un peu en tout, dit Wang-mu amèrement. Alors, ne me raconte pas que c'est dur d'être une élue des dieux. Les dieux n'ont jamais pensé à moi, et moi je te dis que c'est bien pis !

— Pourquoi n'as-tu pas eu peur de me parler ?

— J'ai décidé de n'avoir peur de rien, dit Wang-mu. Qu'est-ce que tu pourrais me faire qui soit pire que la vie que je vais avoir de toute façon ?

Je pourrais t'obliger à te laver les mains jusqu'à ce qu'elles saignent chaque jour de ta vie.

C'est alors qu'un revirement se fit dans l'esprit de Qing-jao et qu'elle comprit que cette fille ne penserait peut-être pas que c'était là un sort pire que sa propre existence. Peut-être que Wang-mu ne répugnerait pas à se laver les mains jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un lambeau de chair effrangée sur les moignons de ses poignets – si seulement elle pouvait apprendre tout ce que Qing-jao savait. Qing-jao s'était sentie tellement écrasée par l'impossibilité de la tâche que son père lui avait assignée ! Et pourtant, c'était une tâche, qu'elle y réussisse ou non, qui changerait le cours de l'histoire. Wang-mu vivrait toute sa vie sans jamais se voir confier une seule tâche qui ne soit pas à refaire le lendemain ; toute la vie de Wang-mu se passerait à faire un travail qu'on ne remarquerait ou dont on ne parlerait que si elle le faisait mal. Le travail d'une domestique n'était-il pas presque aussi ingrat, en dernière analyse, que le rite de purification ?

— La vie d'une domestique doit être pénible, dit Qing-jao. Je suis heureuse pour toi que tu n'aies pas encore été engagée.

— Mes parents attendent toujours, dans l'espoir que je serai jolie quand je serai une femme, parce qu'ils toucheront alors une plus grosse prime lorsqu'ils proposeront mes services. Peut-être que le valet d'un homme riche voudra bien de moi comme épouse ; peut-être qu'une dame riche voudra bien de moi comme servante secrète.

— Tu es déjà jolie, dit Qing-jao.

— Mon amie Fan-liu travaille déjà, dit Wang-mu en haussant les épaules, et elle dit que les filles les plus laides travaillent plus dur, mais que l'élément masculin les laisse tranquilles. Les laides sont libres de penser comme elles veulent. Elles ne sont pas obligées de dire tout le temps des gentilleses à leur maîtresse.

Qing-jao songea aux domestiques de la maison paternelle. Elle savait que son père n'importunait jamais une servante. Et personne n'était tenu de lui dire des gentilleses à elle, Qing-jao !

— Chez moi, c'est différent, dit-elle.

— Mais je ne sers pas chez toi, dit Wang-mu.

Puis, brutalement, tout devint clair. Wang-mu ne lui avait pas parlé mue par une impulsion soudaine. Wang-mu lui avait parlé dans l'espoir de se voir proposer une place de servante dans la maison d'une dame élue des dieux. Pour autant qu'elle le sache, toute la ville ne parlait que de la jeune élue Han Qing-jao qui avait abandonné ses précepteurs et s'était lancée dans sa première tâche d'adulte — elle qui n'avait encore ni époux ni servante secrète. Si Wang-mu avait probablement manœuvré pour se retrouver dans le même groupe de travailleurs vertueux dans l'espoir d'avoir précisément cette conversation avec elle.

L'espace d'un instant, Qing-jao fut saisie de colère. Puis elle se dit : Pourquoi Wang-mu ne ferait-elle pas exactement ce qu'elle a fait ? Le pire qui puisse lui arriver est que je devine ses intentions, me mette en colère et refuse de l'engager. Alors, elle ne se porterait pas plus mal qu'avant. Et si, sans deviner ses intentions, je la trouvais sympathique et l'engageais, elle serait la servante secrète d'une élue des dieux. Ne ferais-je pas de même si j'étais à sa place ?

— Crois-tu pouvoir me tromper ? demanda Qing-jao. Crois-tu que je ne sache pas que tu veux que je te prenne à mon service ?

Wang-mu avait l'air troublée, furieuse et méfiante. Mais elle eut la sagesse de ne rien dire.

— Pourquoi ne me réponds-tu pas avec colère ? demanda Qing-jao. Pourquoi ne nies-tu pas m'avoir parlé dans le seul but de te faire engager ?

— Parce que c'est vrai, dit Wang-mu. Maintenant, je te laisse tranquille.

Voilà ce que Qing-jao espérait entendre : une réponse sincère. Elle n'avait aucune intention de laisser partir Wang-mu.

— Quelle part de vérité y a-t-il dans tout ce que tu m'as raconté ? Tu veux avoir une bonne instruction ? Tu veux devenir mieux qu'une simple domestique ?

— Tout ça, c'est vrai, dit Wang-mu d'une voix passionnée. Mais qu'est-ce que ça peut te faire ? C'est toi qui portes le terrible fardeau de la voix divine.

Wang-mu énonça cette dernière phrase d'un ton si plein de sarcasme et de mépris que Qing-jao faillit rire tout haut. Mais elle se

retint. Il n'y avait pas de raison d'ajouter encore à la colère de Wang-mu.

— Si Wang-mu, fille-de-cœur de la Royale Mère du Couchant, je te prendrai à mon service comme confidente, mais seulement si tu acceptes les conditions suivantes. Premièrement, je serai ton professeur et tu étudieras tout ce que je te demanderai d'étudier. Deuxièmement, tu t'adresseras toujours à moi comme à ton égale, tu ne t'inclineras jamais devant moi ni ne m'appelleras « très-sainte ». Et troisièmement...

— Comment pourrais-je faire ça ? dit Wang-mu. Si je ne te traite pas avec respect, les autres vont dire que je ne suis pas digne de ma charge. Ils me puniront quand tu auras le dos tourné. Nous en serions toutes les deux déconsidérées.

— Il va sans dire que tu me témoigneras du respect en présence de tiers, dit Qing-jao. Mais, quand nous serons seules – rien que toi et moi –, nous nous traiterons d'égale à égale, sinon je te congédierai.

— Et la troisième condition ?

— Tu ne rapporteras jamais à quiconque le moindre mot des conversations que j'aurai avec toi.

— Les servantes secrètes ne parlent jamais, dit Wang-mu sans pouvoir dissimuler sa colère. Notre esprit est derrière des barrières.

— Ces barrières t'aident à te rappeler de garder le secret, dit Qing-jao. Mais, si tu veux absolument parler, il y a moyen de les circonvenir. Et il y aura des gens qui essaieront de te persuader de parler.

Qing-jao songeait à la carrière de son père et à tous les secrets du Congrès qu'il gardait dans sa tête. Il n'en parlait à personne ; il n'avait personne à qui parler sauf, parfois, Qing-jao. Si Wang-mu se révélait digne de confiance, Qing-jao disposerait, elle, d'une interlocutrice. Elle ne serait jamais aussi seule que son père.

— Ne me comprends-tu donc pas ? demanda Qing-jao. Les autres croiront que je t'engage comme servante secrète. Mais seules toi et moi saurons qu'en réalité tu viens pour être mon élève et que je veux vraiment faire de toi mon amie.

— Pourquoi agirais-tu ainsi, dit Wang-mu, émerveillée, alors que les dieux t'ont déjà raconté par quels moyens j'ai convaincu le

contremaître de me laisser partir avec ton équipe et de ne pas interrompre notre conversation ?

Les dieux n'avaient évidemment rien dit de tel, mais Qing-jao se contenta de sourire.

— Pourquoi ne te vient-il pas à l'esprit qu'il se pourrait que les dieux veuillent que nous soyons amies ?

Déconcertée, Wang-mu joignit les mains et se prit à rire nerveusement. Qing-jao prit ses mains dans les siennes et s'aperçut que la jeune fille tremblait. Elle n'était donc pas aussi téméraire qu'elle le paraissait.

Wang-mu baissa les yeux sur leurs mains jointes et Qing-jao suivit son regard. Leur peau était couverte de terre et d'une vase à présent sèche parce qu'elles étaient restées longtemps sans plonger les mains dans l'eau.

— Ce que nous sommes sales ! dit Wang-mu.

Qing-jao avait depuis longtemps appris à ignorer les souillures du labeur vertueux, pour lesquelles nulle pénitence n'était requise.

— J'ai eu les mains beaucoup plus sales que ça, dit Qing-jao. Viens avec moi quand nous aurons terminé notre labeur vertueux. Je parlerai de nos projets à mon père, et c'est lui qui décidera si tu peux être ma servante secrète.

Wang-mu prit un air pincé. Qing-jao était heureuse de pouvoir si facilement lire ses pensées sur son visage.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle.

— Les pères décident toujours de tout, dit Wang-mu.

Qing-jao hocha la tête tout en se demandant pourquoi Wang-mu prenait la peine de relever quelque chose d'aussi évident.

— C'est le commencement de la sagesse, dit Qing-jao. En plus, ma mère est morte.

Le labeur vertueux finissait toujours en début d'après-midi. Officiellement, c'était pour donner aux gens qui habitaient loin des champs le temps de rentrer chez eux. Mais, en réalité, c'était une manière de reconnaître la coutume consistant à célébrer par une fête la fin de la corvée. Ayant travaillé sans faire la sieste, beaucoup de gens avaient des vertiges après le labeur vertueux, comme s'ils avaient veillé toute la nuit. D'autres tombaient dans une maussade léthargie. Quoi qu'il en soit, c'était un prétexte pour boire et festoyer entre amis puis s'effondrer sur son lit plusieurs heures plus tôt que

d'habitude pour compenser le sommeil perdu et les fatigues de la journée.

Qing-jao était du genre maussade ; Wang-mu était manifestement du genre à vertiges. Ou peut-être était-ce seulement le fait que la flotte de Lusitania pesait lourdement sur l'esprit de Qing-jao tandis que Wang-mu venait d'être acceptée comme servante secrète chez une jeune élue des dieux. Qing-jao accompagna Wang-mu dans ses démarches pour demander un emploi dans la maison des Han – lavage, prise des empreintes digitales, enquête – puis se retira, désespérant de pouvoir supporter un instant de plus la voix surexcitée de Wang-mu.

En gravissant les marches qui menaient à sa chambre, Qing-jao entendit Wang-mu demander d'un ton craintif :

— Ai-je mis ma nouvelle maîtresse en colère ?

Et Ju Kung-mei, le gardien de la maison, répondit :

— Les élus des dieux répondent à d'autres voix que la tienne, petite.

C'était dit gentiment. Qing-jao admirait souvent la gentillesse et la sagesse des gens que son père prenait à son service. Elle se demandait si elle avait choisi aussi sagement sa première domestique.

À peine avait-elle envisagé ce problème qu'elle comprit qu'elle avait mal agi en prenant une décision si précipitée, et sans consulter son père au préalable. Wang-mu se révélerait peut-être désespérément inapte et le père de Qing-jao lui reprocherait d'avoir agi stupidement.

Le simple fait d'imaginer la désapprobation de son père déclencha immédiatement les reproches des dieux. Qing-jao se sentit impure. Elle se précipita dans sa chambre et ferma la porte. Par une amère ironie, elle n'avait cessé de songer à quel point l'obligation d'accomplir les rites qu'exigeaient les dieux était détestable, à quel point leur culte était vide de sens, mais, lorsqu'elle nourrissait la moindre pensée déloyale envers son père ou le Congrès stellaire, elle devait faire pénitence séance tenante.

D'ordinaire, elle passait une demi-heure, une heure, parfois plus, à résister au besoin de pénitence en endurant sa propre souillure. Mais aujourd'hui elle était avide de se purifier. À sa façon, le rituel était logique ; il avait une structure, un commencement, une fin, et

comportait des règles à observer. Tout le contraire du problème posé par la flotte de Lusitania.

À genoux, elle choisit délibérément la veine la plus mince et la plus indistincte dans la lame la plus claire qu'elle put trouver sur le parquet. La pénitence serait difficile ; peut-être qu'alors les dieux la jugeraient assez pure pour lui montrer la solution au problème que son père lui avait posé. Il lui fallut une demi-heure pour traverser la pièce, car elle perdait sans cesse le fil du bois et devait à chaque fois recommencer.

Finalement, le corps épuisé par le labeur vertueux et les yeux douloureux à force de scruter les lignes du bois, elle avait désespérément besoin de dormir ; au lieu de quoi, elle s'assit par terre devant son terminal et demanda à faire le point sur ses recherches. Après avoir examiné et éliminé toutes les absurdités inutiles que l'enquête avait fait remonter à la surface, Qing-jao avait regroupé les hypothèses en trois grandes catégories. Un, la disparition de la flotte avait été causée par un événement naturel qui, à la vitesse de la lumière, n'était pas encore visible dans les instruments des astronomes, tout simplement. Deux, la rupture des communications par ansible résultait soit d'un sabotage, soit d'un ordre général au niveau de la flotte. Trois, la rupture des communications était causée par un quelconque complot planétaire.

Le premier groupe d'hypothèses était pratiquement éliminé, vu la manière dont la flotte voyageait. Les vaisseaux n'étaient tout simplement pas assez proches les uns des autres pour être simultanément détruits par quelque phénomène naturel connu. La flotte ne s'était pas regroupée avant de partir – l'existence des ansibles rendait l'opération superflue. Chaque unité faisait route vers Lusitania à partir de la position qui se trouvait être la sienne lorsqu'elle avait été affectée à l'expédition.

Les hypothèses du deuxième groupe étaient presque aussi invraisemblables, du fait que la flotte avait disparu en totalité, sans aucune exception. Se pouvait-il qu'un plan élaboré par des humains fonctionne avec un tel degré de perfection et ce, sans laisser de traces de préméditation dans aucune des bases de données ni dans les profils de personnalité ou les registres de communications tenus à jour par les ordinateurs en site planétaire ? Il n'y avait pas non plus le moindre indice prouvant que quiconque ait falsifié ou dissimulé

des données, ou masqué des communications pour éviter de laisser un sillage de preuves. Si la machination émanait de la flotte, il n'y avait aucune preuve de dissimulation ni d'erreur.

La même absence d'indices rendait l'idée d'une conspiration planétaire encore plus invraisemblable. Et ce qui rendait encore plus improbable l'ensemble de ces hypothèses, c'était la simultanéité absolue des faits. Pour autant qu'on pouvait en juger, toutes les unités de la flotte avaient interrompu leurs communications par ansible presque exactement au même moment. Il y avait peut-être eu un décalage de quelques secondes, voire de quelques minutes, mais jamais plus de cinq minutes, pas assez pour qu'on remarque sur un vaisseau la disparition d'un autre.

La conclusion était d'une élégante simplicité. Il ne restait rien. La somme des indices ne pourrait jamais être plus complète et rendait inconcevable toute explication rationnelle.

Pourquoi mon père me ferait-il ça ? se demanda Qing-jao, une fois de plus.

Instantanément – comme d'habitude –, elle se sentit impure rien que pour avoir formulé pareille question, pour avoir douté de la rectitude absolue de son père dans toutes ses décisions.

Elle ne se lava pas, mais laissa la voix des dieux enfler en elle, laissa leur commandement se faire plus pressant. Cette fois, ce n'était pas le désir vertueux de la discipline qui la portait à résister. Cette fois, elle tentait délibérément d'attirer le plus possible l'attention des dieux. Ce ne fut que lorsque le besoin de se purifier la fit haleter, que lorsqu'elle frissonna au moindre contact physique – une main frôlant son genou – qu'elle posa tout haut sa question.

— C'est vous, n'est-ce pas ? dit-elle aux dieux. Vous devez avoir fait ce qu'aucun être humain n'aurait pu faire. Vous avez tendu la main et isolé la flotte de Lusitania.

La réponse vint, non en paroles, mais sous forme d'un besoin toujours plus pressant de purification.

— Mais le Congrès et l'Amirauté ne sont pas sur la Voie. Ils ne peuvent imaginer la porte dorée qui mène à la cité dans la montagne de jade au couchant. Si mon père leur dit : « Les dieux ont dérobé votre flotte pour vous punir de votre méchanceté », ils ne feront que le mépriser. S'ils le méprisent, lui, notre plus grand homme d'Etat contemporain, ils nous mépriseront tout autant. Et si la planète de la

Voie est couverte de honte à cause de mon père, il en sera anéanti. Est-ce pour cela que vous avez agi ainsi ?

Elle se mit à pleurer.

— Je ne vous laisserai pas anéantir mon père. Je trouverai un autre moyen. Je trouverai une réponse qui les satisfera. Je vous défie !

À peine avait-elle prononcé ces paroles que les dieux lui envoyèrent la plus écrasante impression d'abominable saleté qu'elle ait jamais ressentie. Tellement puissante qu'elle en eut le souffle coupé et tomba en avant, se retenant au terminal. Elle essaya de parler, d'implorer leur pardon, mais elle eut un haut-le-cœur et avala énergiquement sa salive pour s'empêcher de vomir. Elle avait l'impression que ses mains répandaient de la bave sur tout ce qu'elle touchait ; tandis qu'elle se remettait péniblement debout, sa robe lui colla à la peau comme si elle était enduite d'une épaisse couche de graisse noire.

Mais elle ne se lava pas. Elle ne tomba pas non plus à genoux pour scruter les lignes du bois. Elle se dirigea en titubant vers la porte, avec l'intention de descendre chez son père.

Elle fut arrêtée sur le seuil. Pas physiquement, bien sûr – la porte tourna sur ses gonds aussi facilement que d'habitude mais elle ne pouvait pas passer pour autant. Elle avait entendu dire que les dieux capturaient leurs serviteurs infidèles dans l'embrasure des portes, mais c'était la première fois que la chose lui arrivait. Elle ne parvenait pas à comprendre ce qui l'empêchait d'avancer. Son corps était libre de ses mouvements. Il n'y avait pas de barrière. Mais elle était saisie d'une angoisse si écoeurante à la pensée de franchir le seuil qu'elle savait qu'elle ne pouvait le faire, qu'elle savait que les dieux exigeaient une pénitence, une purification quelconque, faute de quoi ils ne la laisseraient jamais quitter sa chambre. Scruter le grain du bois, se laver les mains ? Non. Que voulaient les dieux ?

Puis, brusquement, elle comprit pourquoi les dieux refusaient de lui laisser franchir le seuil. C'était à cause du serment que son père avait exigé d'elle pour honorer la mémoire de sa mère. Elle avait juré de toujours servir les dieux, quoi qu'il arrive. Et elle venait à l'instant de frôler le parjure. Mère, pardonne-moi ! Je ne défierai pas les dieux. Mais il me faut aller voir mon père et lui expliquer la situation

atroce dans laquelle les dieux nous ont placés. Mère, aide-moi à passer cette porte !

Comme pour répondre à sa supplique, il lui vint à l'esprit comment franchir le seuil. Elle n'avait qu'à regarder fixement un point dans le vide juste au-dessus du coin supérieur droit de la porte et, sans jamais laisser son regard quitter ce point, faire un pas en arrière par l'embrasement, du pied droit, avancer la main gauche, puis pivoter vers la gauche, faire passer la jambe gauche en arrière, puis avancer le bras droit. C'était comme un genre de danse difficile et compliquée, mais, en se déplaçant très lentement et très prudemment, elle arriva à ses fins.

La porte la laissa sortir. Et, bien qu'elle sentît encore la pression de sa propre souillure, elle avait quelque peu diminué d'intensité. C'était tolérable. Elle pouvait respirer sans s'étouffer, parler sans s'étrangler.

Elle descendit l'escalier et fit tinter la clochette fixée devant la porte de son père.

— Est-ce ma fille, ma Glorieusement Brillante ? demanda Han Fei-tzu.

— Oui, Vénérable, dit Qing-jao.

— Je suis prêt à te recevoir.

Elle ouvrit la porte et franchit le seuil sans nulle autre formalité. Elle traversa la pièce d'un pas décidé, s'approcha de son père, assis sur une chaise devant son terminal, et s'agenouilla à ses pieds sur le parquet.

— J'ai examiné ta Si Wang-mu, dit Han Fei-tzu, et je crois que ton premier essai est digne d'éloges.

Elle ne comprit pas immédiatement le sens de ces paroles. Si Wang-mu ? Pourquoi son père lui parlait-il d'une antique divinité ? Surprise, elle leva les yeux et aperçut ce que regardait son père : une servante en robe grise immaculée, à genoux dans une pose modeste, les yeux baissés. Il lui fallut un certain temps pour se rappeler la fille de la rizière, se rappeler qu'elle devait être la servante secrète de Qing-jao. Comment pouvait-elle l'avoir oublié ? Elle ne l'avait quittée que quelques heures plus tôt. Or, dans ce même temps, Qing-jao avait affronté les dieux, et, si elle n'avait pas gagné, elle n'avait du moins pas perdu. Qu'était l'engagement d'une domestique comparé à une lutte avec les dieux ?

— Wang-mu est impertinente et ambitieuse, dit le père de Qing-jao. Mais elle est aussi honnête et bien plus intelligente que ce à quoi je m'attendais. Vu la vivacité de son esprit et l'ampleur de son ambition, je présume que vous avez l'une et l'autre décidé qu'elle serait ton élève en même temps que ta servante secrète.

Wang-mu en eut le souffle coupé. Qing-jao se retourna et vit à quel point elle avait peur. Eh oui, elle doit penser que je crois qu'elle a parlé de nos projets secrets à mon père.

— Ne t'inquiète pas, Wang-mu, dit Qing-jao. Mon père devine presque toujours les secrets. Je sais que tu ne m'as pas trahie.

— Je regrette qu'il n'y ait pas plus de secrets aussi faciles à deviner que celui-ci, dit Han Fei-tzu. Ma fille, je te complimente pour ta noble générosité. Les dieux t'en rendront honneur, comme je le fais.

Ces paroles élogieuses furent comme un baume sur une plaie à vif. C'était peut-être pour cela que sa rébellion ne l'avait pas détruite, qu'un dieu ou un autre avait eu pitié d'elle et lui avait montré comment franchir la porte de sa chambre quelques instants plus tôt. Parce qu'elle avait fait preuve de pitié et de sagesse en jugeant Wang-mu, en lui pardonnant son impertinence, Qing-jao elle-même se voyait pardonner, au moins un peu, son outrageuse témérité.

Wang-mu ne se repent pas de son ambition, se dit Qing-jao. Je ne regrette pas ma décision non plus. Je ne dois pas laisser mon père se faire anéantir parce que je n'arrive pas à trouver – ou inventer – une explication de la disparition de la flotte qui ne fasse pas intervenir les dieux. Et pourtant, comment puis-je me dresser contre les intentions des dieux ? Ils ont caché ou détruit la flotte. Et les œuvres des dieux doivent être reconnues par leurs dévoués serviteurs, même si elles doivent rester invisibles pour les incroyants des autres planètes.

— Père, dit Qing-jao, il faut que je te parle de ma mission.

Il se trompa sur la cause de son hésitation.

— Nous pouvons parler en présence de Wang-mu, dit-il. Elle est désormais ta servante secrète. La prime d'engagement a été remise à son père, les premières barrières du secret ont été suggérées à son esprit. Nous pouvons lui faire confiance : elle ne rapportera jamais ce qu'elle entendra.

— Oui, père, dit Qing-jao.

En vérité, elle avait encore oublié la présence de Wang-mu.

— Père, je sais qui a caché la flotte de Lusitania. Mais tu dois me promettre de ne jamais le révéler au Congrès stellaire.

Han Fei-tzu, habituellement placide, sembla légèrement chagriné.

— Je ne peux rien promettre de tel, dit-il. Ce serait indigne de moi d'être un serviteur aussi déloyal.

Que pouvait-elle faire, alors ? Comment pouvait-elle parler ? Et pourtant, comment pouvait-elle s'empêcher de parler ?

— À qui obéis-tu ? cria-t-elle. Au Congrès ou aux dieux ?

— D'abord aux dieux, dit son père. Ils ont toujours la priorité.

— Alors il faut que je te dise, père, que j'ai découvert que ce sont les dieux qui ont fait disparaître la flotte. Mais si tu le dis au Congrès, on se moquera de toi et tu seras déconsidéré.

Puis une autre idée lui vint à l'esprit :

— Père, si ce sont bien les dieux qui ont immobilisé la flotte, alors l'expédition a sans doute été décidée contre la volonté divine, après tout. Et si le Congrès stellaire a envoyé la flotte contre la volonté des...

Han Fei-tzu lui imposa le silence d'un geste. Elle se tut immédiatement, baissa la tête et attendit.

— Evidemment, ce sont les dieux, dit son père.

Cette confirmation la soulagea et l'humilia à la fois.

« Evidemment ». Comme s'il le savait depuis le début !

— Les dieux sont les auteurs de tout ce qui s'accomplit dans l'univers. Mais ne prétends pas savoir pourquoi. Tu dis qu'ils ont dû immobiliser la flotte parce qu'ils s'opposent à sa mission. Ecoute-moi : d'abord, le Congrès n'aurait pas pu envoyer la flotte si les dieux ne l'avaient pas voulu. Ne se pourrait-il pas alors que les dieux aient immobilisé la flotte parce que sa mission était si noble et si grandiose que l'humanité en était indigne ? Ou qu'ils aient caché la flotte pour proposer une épreuve difficile à ta perspicacité ? Une chose est sûre : les dieux ont permis au Congrès stellaire de régenter la majeure partie de l'humanité. Tant qu'il détient le mandat du ciel, nous, peuple de la Voie, suivrons ses édits sans faire opposition.

— Je n'avais pas l'intention de m'opposer...

Mais elle ne pouvait achever de dire pareille fausseté.

Son père le comprit parfaitement, bien sûr.

— J'entends ta voix faiblir et tes paroles s'évanouir dans le néant. C'est parce que tu sais que tes paroles sont fausses. Ton intention était de t'opposer au Congrès stellaire, en dépit de tout ce que je t'ai enseigné. Et c'est pour moi, dit-il d'une voix plus douce, que tu voulais le faire.

— Tu es mon ancêtre. Je te dois plus qu'aux dieux.

— Je suis ton père. Je ne deviendrai ton ancêtre qu'après ma mort.

— Eh bien, disons que c'était pour ma mère. Si jamais le Congrès perd le mandat du ciel, alors je serai sa plus impitoyable ennemie, car je servirai les dieux, moi !

Et pourtant, alors même qu'elle prononçait ces mots, elle comprit qu'ils recelaient une dangereuse demi-vérité. Quelques instants seulement auparavant – avant d'être interceptée sur le seuil de sa chambre –, n'était-elle pas parfaitement disposée à défier les dieux eux-mêmes pour l'amour de son père ? Je suis la plus indigne, la plus ignoble des filles, se dit-elle.

— Je te dis maintenant, ma fille, ma Glorieusement Brillante, que s'opposer au Congrès ne me fera jamais du bien. Ni à toi non plus. Mais je te pardonne cet excès d'amour filial. C'est le plus doux et le plus tendre des vices.

Il sourit. Ce sourire la calma, même si elle savait qu'elle ne méritait pas son approbation. Qing-jao pouvait se remettre à penser, retourner à l'énigme.

— Tu savais que c'étaient les dieux, dit-elle, et tu m'as quand même obligée à chercher la réponse.

— Mais as-tu posé la bonne question ? Ce qui nous intéresse, c'est de savoir comment les dieux ont fait cela.

— Comment le saurais-je ? dit Qing-jao. Ils auraient pu détruire la flotte, la cacher, ou l'emmener dans quelque lieu secret du Couchant...

— Qing-jao ! Regarde-moi. Ecoute-moi bien.

Elle le regarda. La sévérité de l'ordre l'aida à se calmer, à se concentrer.

— J'ai toute ma vie essayé de t'enseigner ceci, Qing-jao, mais maintenant c'est le moment ou jamais de l'apprendre : les dieux sont la cause de tout ce qui arrive, mais ils n'agissent jamais autrement que masqués. Tu m'écoutes ?

Qing-jao fit oui de la tête. Ces mots, elle les avait entendus cent fois.

— Tu m’entends, et pourtant tu ne me comprends pas, même à présent, dit son père. Les dieux ont choisi le peuple de la Voie, Qing-jao. Nous seuls avons le privilège d’entendre leur voix. Pour tous les autres, leurs œuvres restent cachées, mystérieuses. Ta mission n’est pas de découvrir la cause véritable de la disparition de la flotte — toute la planète de la Voie saurait immédiatement que la vraie cause est que les dieux l’ont voulu ainsi. Ta mission est de découvrir le masque que les dieux ont créé pour cet événement.

Qing-jao fut saisie de vertige. Elle était tellement sûre de détenir la réponse, d’avoir accompli sa tâche. Maintenant, tout lui échappait. La réponse était toujours valable, mais la nature de sa tâche avait changé.

— Actuellement, dit son père, parce que nous n’arrivons pas à trouver d’explication naturelle, les dieux sont exposés aux regards de toute l’humanité, des incroyants comme des croyants. Les dieux sont nus, et nous devons les vêtir. Nous devons retrouver la série d’événements que les dieux ont créés pour expliquer la disparition de la flotte et lui donner pour les incroyants l’apparence d’un fait naturel. Je croyais que tu comprenais ceci : nous servons le Congrès stellaire, mais uniquement parce qu’en servant le Congrès nous servons aussi les dieux. Les dieux veulent que nous abusions le Congrès, et le Congrès veut être abusé.

Qing-jao approuva sans mot dire, abasourdie par la déception de voir qu’elle n’était pas encore au bout de ses peines.

— Trouves-tu que c’est de ma part faire preuve de dureté ? Suis-je malhonnête ? Suis-je cruel envers les incroyants ?

— Une fille juge-t-elle son père ? murmura Qing-jao.

— Evidemment. Les gens ne cessent de se juger les uns les autres. La question est de savoir si nous jugeons avec sagesse.

— Alors j’estime que ce n’est pas un péché que de parler aux incroyants dans la langue de leur incroyance, dit Qing-jao.

Etait-ce un sourire qui naissait à présent au coin des lèvres de son père ?

— Tu m’as compris. Si jamais le Congrès s’adresse à nous pour chercher humblement à savoir la vérité, alors nous lui enseignerons la Ligne et il deviendra partie intégrante de la Voie. Pour le moment,

nous servons les dieux en aidant les incroyants à se tromper quand ils pensent que tout ce qui arrive a une explication naturelle.

Qing-jao s'inclina jusqu'à presque toucher le parquet de la tête.

— Tu as tenté de m'enseigner cela de nombreuses fois, dit-elle, mais, jusqu'à ce jour, je n'avais jamais eu à accomplir de tâche mettant ce principe enjeu. Pardonne la stupidité de ta fille indigne.

— Je n'ai pas de fille indigne, dit Han Fei-tzu. Je n'ai qu'une fille, ma Glorieusement Brillante. Peu d'habitants de la Voie comprendront vraiment jamais le principe que tu viens d'apprendre aujourd'hui. C'est pour cela que seuls quelques-uns parmi nous sont capables de traiter directement avec les gens d'autres planètes sans les troubler ni les mettre dans l'embarras. Aujourd'hui, tu m'a surpris, ma fille, non pas parce que tu ne l'avais pas encore compris, mais parce que tu es parvenue à le comprendre si tôt dans ta vie. J'avais presque dix ans de plus que toi quand je l'ai moi-même découvert.

— Comment puis-je apprendre quelque chose plus vite que tu ne l'as fait, père ?

L'idée de surpasser l'une des prouesses de son père était presque impensable.

— Parce que tu m'as eu comme professeur, dit Han Fei-tzu, tandis que j'ai été obligé de le découvrir par mes propres moyens. Mais je vois que tu as eu peur à la pensée d'avoir peut-être appris quelque chose à un plus jeune âge que moi. Crois-tu que je serais déshonoré d'être surpassé par ma fille ? Au contraire : il n'y a pour un père ou une mère pas de plus grand honneur que d'avoir un enfant qui le surpasse.

— Je ne pourrai jamais surpasser ta grandeur, ô père.

— En un sens, c'est vrai, Qing-jao. Parce que tu es mon enfant, toutes tes œuvres sont incluses dans les miennes, en tant que sous-ensemble, tout comme nous sommes tous des sous-ensembles de nos ancêtres. Mais tu détiens en toi un tel potentiel de grandeur que je crois qu'il viendra un jour où ma grandeur dépendra plus de tes œuvres que des miennes. Si jamais le peuple de la Voie me juge digne de quelque honneur particulier, ce sera au moins autant à cause de tes réussites que des miennes.

Ce disant, son père s'inclina devant elle, non pas pour lui signifier courtoisement la fin de l'entretien, mais dans une profonde

révérence qui lui fit presque toucher le parquet de la tête. Pas tout à fait, car ce serait excessif, presque sacrilège, de toucher le parquet pour de vrai afin d'honorer sa propre fille. Mais il s'inclina aussi bas que la dignité le permettait.

L'espace d'un instant, elle en fut troublée, elle eut peur ; puis elle comprit. Quand il avait laissé entendre que ses chances d'être choisi comme dieu de la Voie dépendaient de sa grandeur à elle, il n'évoquait pas quelque vague événement d'un lointain avenir. Il parlait de l'instant présent. Il parlait de la mission de Qing-jao. Si elle pouvait trouver le déguisement des dieux, une explication naturelle pour la disparition de la flotte de Lusitania, alors il serait assuré d'être choisi comme dieu de la Voie. C'est dire à quel point il lui faisait confiance ; à quel point cette tâche était importante. Qu'était la maturité de Qing-jao comparée à la divinité de son père ? Il lui fallait travailler plus dur, mieux réfléchir et réussir là où toutes les ressources des militaires et du Congrès avaient été mises en vain à contribution. Non pour elle-même, mais pour sa mère, pour les dieux et pour que son père ait une chance de devenir l'un d'eux.

Qing-jao quitta la chambre de son père. Elle s'arrêta sur le seuil et regarda Wang-mu. Un seul regard de l'élue des dieux suffit pour dire à la fille de la suivre.

Lorsque Qing-jao arriva à sa chambre, elle tremblait déjà du désir refoulé de purification. Tout ce qu'elle avait fait de mal en ce jour – sa rébellion contre les dieux, son refus d'accepter la purification, son incapacité à comprendre la vraie nature de sa tâche – lui revenait à présent à l'esprit. Ce n'était pas qu'elle se sentît impure ; elle n'avait pas besoin de se laver, elle n'était pas non plus dégoûtée de sa propre personne. Après tout, son indignité avait été atténuée par les éloges de son père, par le dieu qui lui avait montré comment passer la porte. Et par Wang-mu, qui s'était révélée être un bon choix – épreuve que Qing-jao avait passée la tête haute. Ce n'était donc pas l'abjection qui la faisait trembler. Elle avait soif de purification. Elle désirait ardemment que les dieux soient avec elle pendant qu'elle les servirait. Et pourtant, aucune des pénitences dont elle avait l'expérience ne suffirait à l'apaiser.

Puis elle trouva la solution : scruter les lignes du bois sur toutes les lattes du parquet sans exception.

Elle choisit séance tenante son point de départ, le coin sud-est ; elle commencerait chaque ligne au pied du mur est, si bien qu'elle avancerait rituellement vers le couchant, vers les dieux. Elle scruterait en dernier la plus courte latte du parquet, un mètre à peine, dans le coin nord-ouest. La facilité et la brièveté de cette dernière corvée seraient sa récompense.

Qing-jao entendit Wang-mu entrer doucement derrière elle, mais elle n'avait plus le temps de s'occuper des mortels. Les dieux attendaient. Elle s'agenouilla dans l'angle, scruta le grain du bois pour découvrir la ligne que les dieux voudraient lui faire suivre des yeux. D'ordinaire, elle était obligée de choisir elle-même, et elle choisissait toujours la ligne la plus difficile pour que les dieux ne la méprisent pas. Mais, ce soir-là, elle fut immédiatement envahie par la certitude que les dieux choisissaient pour elle. La première ligne était épaisse, ondulante mais facile à suivre. Les dieux avaient déjà pitié d'elle ! Le rituel de ce soir serait presque une conversation entre elle et les dieux. Aujourd'hui, elle avait brisé une invisible barrière, elle s'était rapprochée de la compréhension claire des événements dont jouissait son père. Peut-être qu'un jour les dieux lui parleraient avec cette clarté particulière que le vulgaire leur supposait dans leurs rapports avec les élus.

— Très-sainte, dit Wang-mu.

Ce fut comme si Qing-jao était faite de verre et que Wang-mu l'ait délibérément brisée. Ne savait-elle pas qu'un rite interrompu devait être repris de son début ? Qing-jao se redressa, sans se relever, et se retourna vers la fille.

Wang-mu avait dû lire la fureur sur le visage de Qing-jao, mais n'en avait pas compris la raison.

— Oh, je suis désolée, dit-elle immédiatement, tombant à genoux et se prosternant, la face contre terre. J'ai oublié que je ne devais pas t'appeler « très-sainte ». Je voulais seulement te demander ce que tu cherchais, avant de pouvoir t'aider à le trouver.

Qing-jao faillit éclater de rire devant l'ignorance de Wang-mu. Elle ne se doutait évidemment pas que les dieux étaient en train de parler à Qing-jao. Et puis, rassérénée, Qing-jao eut honte de voir combien Wang-mu redoutait sa colère ; il n'était pas juste que la fille s'abaisse à toucher le plancher de la tête. Qing-jao n'aimait pas voir une autre personne s'humilier à ce point.

Comment ai-je pu lui faire si peur ? J'étais remplie de joie parce que les dieux me parlaient clairement ; mais ma joie était si égoïste que lorsque Wang-mu m'a innocemment interrompue je me suis tournée vers elle avec le visage de la haine. Est-ce ainsi que je répons aux dieux ? Ils me montrent le visage de l'amour, que je traduis par de la haine envers autrui, et surtout envers celle qui est en mon pouvoir. Une fois de plus, les dieux ont trouvé un moyen pour me montrer ma propre indignité.

— Wang-mu, tu ne dois pas m'interrompre lorsque tu me vois penchée sur le parquet comme cela.

Et elle lui expliqua les rites purificateurs que les dieux exigeaient d'elle.

— Est-ce que je dois faire ça moi aussi ? demanda Wang-mu.

— Non, sauf si les dieux te le demandent.

— Comment le saurai-je ?

— Si cela ne t'est pas encore arrivé à ton âge, Wang-mu, cela ne t'arrivera probablement jamais. Mais si cela t'arrivait, tu le saurais, car tu n'aurais pas le pouvoir de résister à la voix des dieux dans ton esprit.

Wang-mu hocha la tête gravement.

— Comment puis-je t'aider... Qing-jao ?

Elle essayait de prononcer le nom de sa maîtresse, prudemment, respectueusement. Pour la première fois, Qing-jao se rendit compte que son nom, qui semblait plein de tendresse lorsqu'il était prononcé par son père, pouvait devenir altier lorsqu'on le prononçait avec tant de respect. Cela lui faisait presque mal d'être appelée Glorieusement Brillante à un moment où elle était tout à fait consciente de son manque d'éclat. Mais elle n'interdirait pas à Wang-mu de l'appeler ainsi – il fallait bien que la fille puisse la nommer pour lui parler, et le ton déférent de Wang-mu rappellerait ironiquement à Qing-jao combien peu elle méritait son nom.

— Si tu veux m'aider, abstiens-toi de m'interrompre, dit Qing-jao.

— Alors, je devrais partir ?

Qing-jao faillit dire oui, mais elle se rendit compte alors que pour une raison ou une autre les dieux voulaient que Wang-mu prenne part à sa pénitence. Comment le savait-elle ? Parce que la

pensée de voir partir Wang-mu lui était presque aussi intolérable que de savoir qu'elle n'avait pas achevé de scruter les lignes du bois.

— Reste, je t'en prie, dit Qing-jao. Peux-tu m'assister en silence ? Me regarder ?

— Oui... Qing-jao.

— Si c'est trop long et que tu ne puisses plus tenir, tu pourras partir, dit Qing-jao. Mais seulement lorsque tu verras que je vais d'ouest en est. Cela voudra dire que je suis entre deux parcours et que je ne serai pas distraite par ton départ ; toutefois, tu ne devras pas me parler.

Wang-mu ouvrit de grands yeux.

— Tu vas faire ça avec toutes les veines du bois dans toutes les lames du parquet ?

— Non, dit Qing-jao.

Les dieux ne seraient jamais cruels à ce point. Malgré cette pensée rassurante, Qing-jao comprit tout de même qu'il viendrait un jour où les dieux exigeraient précisément l'intégralité de la pénitence. Cette redoutable perspective lui donnait la nausée.

— Une ligne seulement par planche, dit-elle. Regarde-moi, je t'en prie.

Elle vit Wang-mu lever les yeux vers le message alphanumérique qui flottait au-dessus du terminal. C'était l'heure de se coucher, et les deux jeunes filles s'étaient passées de sieste. Normalement, des êtres humains ne tenaient pas si longtemps sans dormir. Sur la Voie, les jours étaient deux fois plus courts que sur la Terre, si bien qu'ils ne coïncidaient pas exactement avec les rythmes circadiens du corps humain. Se passer de sieste et retarder ensuite l'heure du coucher était une épreuve très pénible.

Mais Qing-jao n'avait pas le choix. Et, si Wang-mu ne pouvait rester éveillée, il faudrait qu'elle parte tout de suite, quand bien même les dieux s'y opposeraient.

— Il faut que tu restes éveillée, dit Qing-jao. Si tu t'endors, je serai obligée de te parler, au risque de te faire bouger et recouvrir des lignes que je suis en train de scruter. Et si je te parle, je serai obligée de tout recommencer. Peux-tu rester éveillée sans parler ni bouger ?

Wang-mu lui fit signe que oui. Qing-jao la crut sincère. Elle ne croyait pas vraiment qu'elle puisse y arriver, mais les dieux

insistaient pour qu'elle garde sa servante secrète auprès d'elle. Qing-jao pouvait-elle refuser ce que les dieux exigeaient ?

Qing-jao retourna à la première lame de parquet et reprit sa quête. Elle fut soulagée de constater que les dieux ne l'avaient pas abandonnée. Planche après planche, elle n'eut à suivre que les lignes les plus visibles, les plus faciles ; et lorsque, de temps en temps, la tâche devenait plus ardue, c'était, invariablement, parce que la ligne facile à suivre devenait indéchiffrable ou disparaissait sur la tranche du bois. Les dieux se montraient prévenants.

Qing-jao, quant à elle, faisait d'énormes efforts. Par deux fois, en revenant du mur ouest pour repartir à l'est, Qing-jao jeta un coup d'œil à Wang-mu et s'aperçut qu'elle dormait. Mais, lorsque Qing-jao commença à se rapprocher de l'endroit où elle avait vu Wang-mu reposer, elle constata que sa servante secrète s'était réveillée et s'était déplacée si rapidement vers un endroit que Qing-jao avait déjà exploré qu'elle ne l'avait même pas entendue bouger. La brave fille ! C'était assurément la servante qu'il lui fallait.

Qing-jao entama enfin la dernière section, une courte planche tout au coin du parquet. Elle faillit dire tout haut sa joie, mais elle se reprit à temps. Le son de sa propre voix et la réponse inévitable de Wang-mu la ramèneraient sûrement à son point de départ – ce serait de la folie ! Qing-jao se pencha sur le début de la planche, à moins d'un mètre de l'angle nord-ouest de la chambre, et se mit à suivre des yeux la ligne la plus marquée, qui l'amena droit au mur. Mission accomplie.

Qing-jao s'affaissa contre le mur et se mit à rire, soulagée. Mais elle était si faible et si fatiguée que Wang-mu dut prendre son rire pour un gémissement. Quelques secondes plus tard, la fille était près d'elle, lui touchait l'épaule.

— Qing-jao, dit-elle. Tu souffres ?

Qing-jao prit la main de la fille et la garda.

— Non, je ne souffre pas, dit-elle. Ou plutôt, c'est une souffrance que le sommeil chassera. J'en ai terminé. Je suis purifiée.

À un point tel, en fait, qu'elle n'eut aucune répugnance à serrer la main de Wang-mu dans la sienne, peau contre peau, sans que la moindre idée de souillure lui vienne à l'esprit. C'était un cadeau des dieux que de pouvoir serrer la main de quelqu'un dans la sienne après avoir accompli les rites.

— Tu t'en es très bien tirée, dit Qing-jao. Ta présence dans la pièce m'a rendu la tâche plus facile.

— Je crois que je me suis endormie une fois, Qing-jao.

— Deux fois, peut-être. Mais tu t'es réveillée au bon moment, et rien de fâcheux n'est arrivé.

Wang-mu se mit à pleurer. Elle ferma les yeux mais ne retira pas sa main de l'étreinte de Qing-jao pour se couvrir le visage. Elle laissa les larmes couler sur ses joues.

— Pourquoi pleures-tu, Wang-mu ?

— Je ne savais pas que c'était si dur d'être élue des dieux. Vraiment pas.

— Et qu'il était si dur aussi d'être véritablement l'amie d'une élue, dit Qing-jao. Voilà pourquoi je ne voulais pas que tu sois ma servante, que tu m'appelles « très-sainte » et que tu redoutes le son de ma voix. Voilà le genre de servante que je serais obligée de faire sortir de ma chambre chaque fois que les dieux me parleraient.

Wang-mu n'en pleura que plus abondamment.

— Si Wang-mu, est-ce que c'est trop dur pour toi d'être avec moi ?

Wang-mu secoua la tête.

— Si jamais c'est trop dur, je comprendrai. Tu pourras me quitter. Avant toi, j'étais seule. Je n'ai pas peur d'être à nouveau seule.

Wang-mu secoua la tête, farouchement, cette fois-ci.

— Comment pourrais-je te quitter maintenant que j'ai vu à quel point c'était dur pour toi ?

— Alors il sera écrit un jour et consigné dans une histoire que Si Wang-mu est toujours restée aux côtés de Han Qing-jao pendant ses purifications.

Le visage de Wang-mu s'illumina d'un sourire et ses yeux se plissèrent de joie malgré les larmes qui luisaient encore sur ses joues.

— Tu viens de faire une plaisanterie sans t'en rendre compte, dit Wang-mu. Je m'appelle Si Wang-mu. Quand on racontera l'histoire, on ne saura pas que c'était ta servante secrète. Les gens croiront que c'était la Royale Mère du Couchant.

Qing-jao rit à son tour. Mais l'idée lui vint que la Royale Mère du Couchant était peut-être une ancêtre-de-cœur de Wang-mu, et qu'en

ayant Wang-mu à ses côtés, comme amie, elle se rapprochait d'une divinité qui était presque la plus ancienne de toutes.

Wang-mu étala par terre leurs nattes ; Qing-jao dut tout de même lui montrer comment procéder. C'était l'une des obligations de Wang-mu, et Qing-jao serait obligée de lui confier cette tâche tous les soirs, alors même qu'elle n'avait jamais rechigné à s'en acquitter sans l'aide de personne. Quand elles se couchèrent, leurs nattes bord à bord, sans qu'une seule veine du bois soit visible, Qing-jao remarqua la lueur grise qui traversait les persiennes. Elles étaient restées éveillées toute la journée et toute la nuit. Ce sacrifice témoignait chez Wang-mu d'une noblesse d'esprit certaine. Elle serait une amie parfaite.

Quelques minutes plus tard, lorsque Wang-mu se fut endormie, alors que Qing-jao était au bord du sommeil, il lui vint à l'esprit de se demander comment Wang-mu, qui n'avait pas d'argent, avait réussi à acheter le contremaître de l'équipe de travailleurs vertueux pour qu'il la laisse parler à Qing-jao sans l'interrompre. Se pouvait-il qu'un espion lui ait avancé l'argent pour qu'elle puisse infiltrer la maison de Han Fei-tzu ? Non. Ju Kung-mei, le gardien de la maison des Han, aurait démasqué ce genre d'espion et Wang-mu n'aurait jamais été engagée. Elle n'avait donc pas acheté l'homme avec de l'argent. Wang-mu n'avait que quatorze ans, mais c'était déjà une très jolie fille. Qing-jao avait à présent lu assez de récits historiques et de biographies pour savoir qu'on exigeait habituellement des femmes pareil tribut.

Sans joie, Qing-jao décida de faire faire une enquête discrète et de faire condamner le contremaître à quelque disgrâce innommable si la chose était prouvée. Tout au long de l'enquête, le nom de Wang-mu serait tenu secret, si bien qu'elle n'aurait rien à craindre. Qing-jao n'avait qu'à en parler à Ju Kung-mei et il ferait le nécessaire.

Qing-jao regarda le doux visage de sa servante endormie, sa nouvelle et précieuse amie, et fut envahie par la tristesse. Mais ce qui chagrinait le plus Qing-jao, ce n'était pas le prix que Wang-mu avait payé au contremaître, plutôt le fait qu'elle l'avait payé pour avoir l'ingrate, la douloureuse et redoutable charge d'être la servante secrète de Han Qing-jao. Si une femme est obligée de vendre son intimité, comme tant de femmes l'ont fait pendant toute l'histoire de

l'humanité, les dieux doivent forcément lui donner en échange une récompense non négligeable.

C'est pourquoi, ce matin-là, Qing-jao s'endormit plus fermement résolue que jamais à se consacrer à l'instruction de Si Wang-mu. Elle ne pouvait se permettre de mêler les études de Wang-mu à ses propres tentatives pour résoudre l'énigme de la flotte de Lusitania, mais elle lui réserverait tout le temps qu'elle pourrait et donnerait à Wang-mu une bénédiction à la hauteur de son sacrifice. Les dieux n'en attendaient sûrement pas moins d'elle, eux qui lui avaient envoyé une servante secrète si parfaite.

MIRACLES

« Ender nous a encore harcelés. Il veut à tout prix que nous songions à un moyen de voyager plus vite que la lumière. »

« Vous lui avez dit que c'était impossible. »

« C'est ce que nous croyons. C'est ce que croient les savants humains. Mais Ender affirme que, si les ansibles peuvent transmettre de l'information, nous devrions pouvoir transmettre de la matière à la même vitesse. Evidemment, c'est absurde – il n'y a pas de comparaison possible entre l'information et la réalité physique. »

« Pourquoi tient-il tellement à voyager plus vite que la lumière ? »

« C'est une idée saugrenue, n'est-ce pas, que d'arriver quelque part avant sa propre image ? Comme si on traversait un miroir pour rencontrer son double de l'autre côté. »

« Ender et Fureteur en ont parlé longuement, je les ai entendus. Ender pense que la matière et l'énergie ne sont peut-être rien que de l'information. Que la réalité physique n'est que le message échangé par les pilotes. »

« Que dit Fureteur ? »

« Il dit qu'Ender a presque raison. Fureteur dit que la réalité physique est effectivement un message, et que ce message est la question que les pilotes posent en permanence à Dieu. »

« Quelle est cette question ? »

« Elle tient en un seul mot : pourquoi ? »

« Et comment Dieu leur répond-il ? »

« Avec la vie. Fureteur dit que c'est par la vie que Dieu donne un sens à l'univers. »

Tous les membres de la famille de Miro vinrent à sa rencontre lorsqu'il rentra sur Lusitania. Après tout, ils l'aimaient bien. Il les aimait bien lui aussi, et, au bout d'un mois dans l'espace, il était impatient d'être parmi eux. Il savait – intellectuellement, au moins – que les trente jours qu'il avait passés dans l'espace étaient un quart de siècle pour eux. Il s'était préparé à voir des rides sur le visage de sa mère et même à voir Grego et Quara adultes, la trentaine passée. Ce qu'il n'avait pas prévu – viscéralement, bien entendu –, c'est qu'ils seraient pour lui des inconnus. Non, pis que cela. Des inconnus qui le prenaient en pitié, qui croyaient le connaître et le regardaient de haut, comme un enfant. Ils étaient tous plus vieux que lui. Tous, sans exception. Et tous plus jeunes, car la douleur et l'infirmité ne les avaient pas touchés comme elles l'avaient touché.

Comme toujours, Ela était la plus sympathique. Elle le prit dans ses bras, l'embrassa et dit :

— À côté de toi, j'ai tellement l'impression d'être mortelle. Mais je suis heureuse de te voir si jeune.

Elle au moins avait le courage d'avouer qu'il y avait d'entrée de jeu une barrière entre eux, même si elle prétendait que c'était la jeunesse même de Miro. Certes, Miro était exactement tel qu'il était resté dans leur souvenir, du moins en ce qui concernait son visage. Ce frère perdu depuis longtemps qui revenait d'entre les morts ; ce fantôme qui venait hanter sa famille, éternellement jeune. Mais la vraie barrière, c'était la manière dont il bougeait. Dont il parlait.

Ils avaient manifestement oublié à quel point il était handicapé, à quel point son corps avait du mal à obéir à son cerveau endommagé. La démarche traînante, l'élocution difficile, la voix pâteuse – leur mémoire avait censuré tous ces souvenirs désagréables et avait conservé l'image du Miro d'avant l'accident. Après tout, il n'était infirme que depuis quelques mois quand il était parti pour ce voyage qui comprimait le temps. Il était facile d'oublier cette période pour ne se rappeler que le Miro qu'ils avaient connu de nombreuses années plus tôt. Un garçon robuste, plein de santé, le seul capable de tenir tête à l'homme qu'ils appelaient alors leur père. Ils ne pouvaient cacher leur désarroi. Il le voyait à leurs hésitations, leurs coups d'œil furtifs, les efforts qu'ils faisaient pour oublier qu'il avait tant de mal à se faire comprendre, qu'il marchait si lentement.

Leur impatience était perceptible. En quelques minutes, il constata que certains cherchaient des prétextes pour s'esquiver : « J'ai tellement de travail à faire cet après-midi. On se reverra au dîner. » Ils étaient tellement gênés qu'il leur fallait s'échapper, prendre le temps d'assimiler la version de Miro qu'ils venaient de retrouver, ou peut-être échafauder des plans pour l'éviter le plus possible à l'avenir. Grego et Quara étaient les pires de tous, les plus impatients de partir. Il en fut piqué au vif : n'était-il pas leur idole autrefois ? Il comprenait évidemment que c'était précisément la raison qui les gênait tant dans leurs rapports avec le Miro diminué qui se tenait devant eux. Ils avaient dû Miro d'avant une vision des plus naïves qui rendait d'autant plus douloureux le démenti de la réalité.

— Nous avons songé à faire un grand repas en famille, dit Ela. Maman était d'accord, mais j'ai pensé qu'il valait mieux attendre. Te laisser un peu de temps.

— J'espère que vous ne m'attendez pas depuis tout ce temps pour passer à table, dit Miro.

Seules Ela et Valentine semblèrent comprendre qu'il plaisantait ; elles furent les seules à réagir avec naturel, par un petit rire étouffé. Les autres – pour autant qu'il pouvait s'en rendre compte – n'avaient pas saisi un seul mot de ce qu'il avait dit.

Toute la famille était rassemblée dans les hautes herbes près du terrain d'atterrissage : sa mère – la soixantaine bien entamée, les cheveux gris acier, le visage intensément farouche, comme toujours, sauf qu'à présent cette expression s'était profondément gravée dans les rides de son front, les plis de sa bouche. Son cou était usé par les ans. Il comprit qu'elle mourrait un jour ou l'autre. Pas avant trente ou quarante ans, probablement, mais un jour quand même. S'était-il jamais rendu compte à quel point elle était belle avant ? Il avait plus ou moins cru qu'elle s'adoucirait en épousant le Porte-Parole des Morts, qu'elle trouverait une nouvelle jeunesse. C'était peut-être vrai. Peut-être qu'Andrew Wiggin lui avait donné la jeunesse du cœur. Mais son corps était malgré tout ce que le temps en avait fait. Elle était vieille.

Ela avait plus de quarante ans. Pas de mari – peut-être qu'elle était mariée et que son époux n'avait pas pu venir, tout simplement. Mais c'était peu vraisemblable. Était-elle mariée à sa recherche ? Elle

semblait très sincèrement heureuse de le voir, mais elle non plus n'arrivait pas à dissimuler sa pitié ni son inquiétude. Qu'est-ce qu'elle s'imaginait ? Qu'un mois de voyage à la vitesse de la lumière aurait en quelque sorte guéri son frère ? Avait-elle cru qu'il serait triomphalement descendu de la navette aussi fort et aussi fier qu'un dieu interstellaire sorti de quelque roman ?

Et Quim, dans ses habits sacerdotaux. Jane avait dit à Miro que son cadet immédiat était un grand missionnaire. Il avait converti plus d'une douzaine de forêts de pequeninos, les avait baptisés et, sous l'autorité de l'évêque Peregrino, avait ordonné prêtres certains d'entre eux, pour qu'ils administrent les sacrements à leurs semblables. Ils baptisaient tous les pequeninos qui émergeaient des arbres-pères, toutes les mères avant qu'elles meurent, toutes les épouses stériles qui s'occupaient des petites mères et de leurs jeunes, tous les frères qui cherchaient une mort glorieuse et tous les arbres. Toutefois, seuls les frères et les épouses pouvaient communier, et il était difficile de trouver une manière significative de célébrer le rite du mariage entre un arbre-père et les larves aveugles et insensibles qui s'accouplaient avec eux. Miro discernait toutefois dans les yeux de Quim une certaine exaltation. Le bon usage du pouvoir. Seul de tous les Ribeira, Quim avait su toute sa vie ce qu'il voulait faire. À présent, il le faisait. Qu'importaient les difficultés théologiques ! Pour les piggies, il était saint Paul, et cela l'emplissait d'une joie sans fin. Tu as servi Dieu, petit frère, et Dieu a fait de toi son servent.

Olhado : yeux d'argent étincelants, le bras autour de la taille d'une beauté, entouré de six enfants dont le plus jeune était encore bébé et le plus vieux adolescent. Bien que les enfants aient tous des yeux naturels, leur père leur avait transmis à tous son absence d'expression. Ils avaient un genre de regard afocal. C'était naturel chez Olhado, mais Miro était troublé à la pensée qu'il avait peut-être engendré une famille d'observateurs, de caméras vivantes engrangeant des expériences à visionner ultérieurement, mais sans jamais s'y impliquer tout à fait. Mais non, ce devait être une illusion. Miro n'avait jamais été très à l'aise avec Olhado, et il serait forcément mal à l'aise avec ses enfants, quel que soit leur degré de ressemblance avec leur père. La mère était assez jolie. Elle n'avait probablement pas quarante ans. Quel âge avait-elle quand Olhado l'avait épousée ? Quel genre de femme était-ce pour accepter un

homme aux yeux artificiels ? Olhado enregistrerait-il leurs ébats amoureux pour montrer à sa femme en différé comment ses yeux la voyaient ?

Miro eut sur-le-champ honte d'y penser. Est-ce là tout ce qui me vient à l'esprit lorsque je regarde Olhado, que je vois son infirmité ? Depuis le temps que je le connais ? Alors comment puis-je espérer qu'ils voient autre chose que mes infirmités quand ils me regardent ?

Partir d'ici était une bonne idée. Je suis heureux qu'Andrew Wiggin me l'ait suggéré. La seule chose qui cloche, c'est que je suis revenu. Qu'est-ce que je fais ici ?

Presque à contrecœur, Miro se retourna vers Valentine. Elle lui sourit, lui passa un bras autour de la taille et le serra contre elle.

— Ça ne se passe pas si mal, dit-elle.

Pas si mal que quoi ?

— Je n'ai que mon unique frère pour m'accueillir, dit-elle. Toute ta famille est venue.

— Exact, dit Miro.

C'est le moment que choisit Jane pour se manifester dans son oreille.

— Pas toute, dit-elle d'un ton sarcastique.

La ferme.

— Un seul frère ? dit Andrew Wiggin. Seulement moi ?

Le Porte-Parole des Morts fit un pas en avant et prit sa sœur dans ses bras. Mais Miro crut déceler là encore un certain embarras. Se pouvait-il que Valentine et Andrew Wiggin soient timides l'un avec l'autre ? Quelle rigolade ! Valentine, fière comme pas une — c'était elle, Démosthène, non ? —, et Wiggin, l'homme qui était entré par effraction dans leur vie et leur avait refait une famille sans le moindre *da licença*. Timides, eux ? Désorientés, peut-être ?

— Tu ne t'es pas arrangée avec l'âge, dit Andrew. Maigre comme un échalas. Jakt ne vous nourrit donc pas ?

— Novinha fait la cuisine, non ? demanda Valentine. Et tu as l'air plus stupide que jamais. J'ai débarqué à temps pour assister au ramollissement intégral de ton cerveau.

— Et moi qui croyais que tu étais venue pour sauver le monde !

— L'univers. Mais toi d'abord.

Elle passa une fois de plus un bras autour de la taille de Miro, puis fit de même avec Andrew de l'autre côté.

— Vous êtes bien nombreux, dit-elle aux autres, mais j'ai l'impression de vous connaître tous. J'espère que vous allez aussi vite nous connaître, moi et ma famille.

Quelle amabilité ! Le chic pour mettre les gens à l'aise. Même moi, songea Miro. Elle prend les gens en main. Comme Andrew Wiggin. Est-ce qu'elle l'a appris de lui ou l'inverse ? Ou est-ce une qualité innée dans leur famille ? Après tout, Peter a été le champion de la manipulation, toutes époques confondues, l'Hégémon original. Quelle famille ! Aussi bizarre que la mienne. Seulement, la leur est bizarre pour cause de génie, alors que la mienne est bizarre à cause de la douleur que nous avons partagée de si nombreuses années, à cause des tourments de nos âmes. Et moi je suis le plus bizarre, le plus atteint de tous. Andrew Wiggin est venu guérir nos blessures et s'en est bien acquitté. Mais peut-on jamais guérir le tourment intérieur ?

— Et si on faisait un pique-nique ? demanda Miro.

Tout le monde rit, cette fois. Andrew, Valentine, qu'est-ce que vous en dites ? Je les ai mis à l'aise, hein ? J'ai réussi à détendre l'atmosphère ! Je les ai tous aidés à faire semblant d'être heureux de me voir, de savoir un peu qui je suis !

— Elle voulait venir, dit la voix de Jane dans son oreille.

La ferme. Je ne voulais pas qu'elle vienne, de toute façon.

— Mais elle te verra plus tard.

Non.

— Elle est mariée. Elle a quatre enfants.

Ça ne me fait plus rien.

— Il y a bien des années qu'elle ne t'appelle plus dans son sommeil.

Je croyais que tu étais mon amie.

— Je le suis. Je peux lire dans ton esprit.

Tu es une vieille emmerdeuse, et tu ne peux pas tout lire quand même.

— Elle viendra te voir demain matin. Chez ta mère.

Je n'y serai pas.

— Tu crois que tu peux te défiler comme ça ?

Pendant qu'il parlait avec Jane, Miro n'avait rien entendu de ce qui se disait autour de lui, mais cela n'avait pas d'importance. Le mari et les enfants de Valentine étaient descendus du vaisseau, et

elle les présentait à tout le monde. Et surtout à leur oncle, évidemment. Miro fut surpris de voir avec quelle crainte respectueuse ils lui parlaient. Normal : ils connaissaient sa véritable identité. Ender le Xénocide, d'accord, mais aussi le Porte-Parole des Morts, celui qui avait écrit *La Reine et l'Hégémon*. Miro le savait aussi, mais maintenant seulement, et quand il avait rencontré Wiggin pour la première fois, c'était dans un climat hostile : il n'était qu'un porte-parole des morts itinérant, un prêtre d'une religion humaniste apparemment déterminé à mettre la famille de Miro sens dessus dessous. Ce qu'il avait fait. Je crois que j'ai plus de chance qu'eux, se dit Miro. Je l'ai connu en tant qu'homme avant de le connaître en tant que grand personnage historique. Ils ne le connaîtront probablement jamais comme je le connais.

Et encore. Je ne le connais pas du tout, en réalité. Je ne connais personne, et personne ne me connaît. Nous passons notre vie à deviner ce qui se passe dans la tête des autres et quand par hasard nous devinons juste, nous croyons « comprendre ». C'est absurde. Même un singe mis devant un clavier d'ordinateur finira par taper un mot de temps en temps.

Vous ne me connaissez pas, vous tous. Et surtout pas cette vieille emmerdeuse qui a pris racine dans mon oreille. Tu entends ?

— Si tu montes le volume de tes pleurnicheries, comment veux-tu que j'y échappe ?

Andrew était en train de charger les bagages dans le glisseur. Il n'y aurait de la place que pour un ou deux passagers.

— Miro, tu veux venir avec moi et Novinha ?

Avant qu'il puisse répondre, Valentine lui avait pris le bras.

— N'en fais rien, dit-elle. Vas-y à pied avec moi et Jakt. Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas dégourdi les jambes.

— C'est ça, dit Andrew. Sa mère ne l'a pas vu depuis vingt-cinq ans, et toi, tu veux qu'il y aille en se promenant. Tu es la championne de la prévenance.

Andrew et Valentine n'abandonnaient pas le ton ironique qu'ils avaient adopté d'emblée et, quelle que soit la décision de Miro, ils en feraient en riant un choix entre les deux Wiggin. À aucun moment il ne devrait dire : « Je suis obligé de me faire transporter parce que je suis handicapé. » Il n'aurait pas non plus le prétexte de se sentir offensé d'avoir bénéficié d'un traitement de faveur. C'était si joliment

calculé que Miro se demanda si Valentine et Andrew ne s'étaient pas concertés à l'avance. Peut-être n'étaient-ils pas obligés de débattre de pareils problèmes. Peut-être avaient-ils passé tant d'années ensemble qu'ils savaient comment coopérer pour rendre la vie plus facile à autrui sans même y réfléchir. Comme ces acteurs qui jouent les mêmes rôles ensemble depuis si longtemps qu'ils peuvent chacun improviser sans le moindre problème pour l'autre.

— J'y vais à pied, dit Miro. Je ne prends pas les raccourcis. Vous pouvez partir devant, vous autres.

Novinha et Ela se mirent à protester, mais Miro vit Andrew poser la main sur le bras de Novinha et Quim réduire Ela au silence en lui passant le bras autour du cou.

— Rentre directement, dit Ela. Mets-y le temps qu'il faudra, mais rentre à la maison.

— Comme si je pouvais aller ailleurs, dit Miro.

Valentine ne savait que penser d'Ender. Elle n'était sur Lusitania que depuis deux jours, mais elle était convaincue que quelque chose allait de travers. Non qu'il manquât à Ender des raisons de se montrer préoccupé, voire distrait. Il l'avait informée des problèmes posés aux xénobiologistes par la descolada, des tensions entre Grego et Quara et, bien sûr, il y avait toujours la flotte du Congrès, la mort qui les menaçait des quatre coins du ciel. Mais Ender avait déjà, à maintes reprises, affronté d'autres soucis et d'autres tensions tout au long de sa carrière de porte-parole des morts. Il s'était plongé dans les problèmes des nations et des familles, des communautés et des individus, s'échinant à comprendre puis à éliminer et guérir les maux du cœur. Jamais il n'avait réagi comme à présent.

Ou peut-être que si, une fois.

Lorsqu'ils étaient enfants et qu'on préparait Ender à sa future mission – commander les flottes envoyées contre toutes les planètes des doryphores –, on avait ramené Ender sur la Terre l'espace d'une saison, qui se révéla être le calme avant la tempête. Ender et Valentine étaient séparés depuis qu'il avait cinq ans, sans qu'on leur permît de s'écrire ne serait-ce qu'une lettre qui ne fût pas contrôlée. Puis, brusquement, on changea de politique et on fit venir Valentine auprès de lui. Il était logé dans une grande propriété près de leur

ville natale, passant ses journées à nager, ou plutôt à se laisser flotter paresseusement sur un lac privé.

Valentine avait d'abord cru que tout allait bien et elle était simplement heureuse de le revoir enfin. Mais elle ne mit pas longtemps à déceler chez lui un profond malaise. Or, à cette époque, elle ne le connaissait pas aussi bien que maintenant – après tout, il avait été séparé d'elle plus de la moitié de sa vie. Et pourtant, elle se rendait compte qu'il était anormalement préoccupé. Mais non. Pas vraiment. Il n'était pas préoccupé, il était inoccupé ! Il s'était détaché du monde. Elle avait pour mission de le faire redescendre sur terre et de lui montrer sa place au sein de l'humanité.

Elle y réussit, et il put retourner dans l'espace et commander les flottes qui anéantirent les doryphores jusqu'au dernier. Depuis ce temps-là, son lien avec le reste de l'humanité était apparemment resté intact.

Mais cela faisait maintenant presque la moitié d'une vie qu'elle était séparée de lui. Vingt-cinq ans pour elle, trente pour lui. Et, une fois de plus, il semblait avoir pris ses distances. Elle l'observa pendant qu'il les pilotait, Miro, Plikt et elle-même, dans le véhicule qui glissait au-dessus d'interminables prairies de capim.

— Nous sommes comme dans un petit bateau sur l'océan, dit Ender.

— Pas vraiment, dit-elle.

Elle se souvenait du jour où Jakt l'avait emmenée en mer sur l'une des chaloupes qui servaient à poser les filets. Les vagues qui les soulevaient les plongeaient ensuite dans des creux de trois mètres. Sur le grand bateau de pêche, confortablement nichés sur l'eau, c'est à peine si les mêmes vagues les auraient bousculés, mais, dans la minuscule chaloupe, elles les dominaient. Le souffle coupé, elle avait été forcée de se laisser glisser sur le pont et de saisir l'assise du banc à deux mains avant de pouvoir reprendre sa respiration. Il n'y avait aucune comparaison possible entre une mer houleuse et agitée et cette plaine tranquille et verdoyante.

Mais c'était peut-être différent pour Ender. Peut-être qu'en voyant défiler des hectares de capim il y apercevait le virus malveillant de la descolada en train de s'adapter pour massacrer les humains et toutes les espèces associées. Peut-être que pour lui la prairie roulait et tanguait tout aussi brutalement que l'océan.

Les marins avaient ri d'elle, sans moquerie, mais avec la tendresse de parents riant des peurs d'un enfant.

— Une mer comme ça, c'est rien, avaient-ils dit. Vous devriez essayer de faire ça sur un douze-mètres !

Extérieurement, Ender était aussi calme que ces marins. Calme, détaché. Il faisait la conversation avec elle, Miro et Plikt, la silencieuse, mais sans se livrer complètement. Y a-t-il des problèmes entre Ender et Novinha ? Valentine ne les avait pas vus ensemble assez longtemps pour distinguer chez eux ce qui était naturel de ce qui était forcé – il n'y avait certainement pas de brouille manifeste. Alors le problème d'Ender était peut-être le fossé qui allait s'élargissant entre lui et la communauté de Lusitania. C'était possible. Valentine se rappelait tout le mal qu'elle avait eu à se faire accepter des habitants de Trondheim alors même qu'elle avait épousé un homme qui jouissait d'un énorme prestige auprès d'eux. Qu'en était-il pour Ender, lui qui était marié à une femme dont toute la famille s'était déjà aliéné le reste de la population de Lusitania ? Se pouvait-il qu'il n'ait pas accompli sa mission réparatrice sur cette planète aussi à fond qu'on le supposait ?

Non. Lorsque Valentine avait rencontré ce matin le maire, Kovano Zeljezo, et le vieil évêque Peregrino, ils avaient témoigné une authentique affection à l'égard d'Ender. Valentine avait assisté à trop de réunions pour ne pas voir la différence entre la politesse formelle, l'hypocrisie politique, et l'amitié sincère. Si Ender se sentait détaché de ces gens, ce n'était pas leur faute.

Je vais chercher des raisons trop loin, songea Valentine. Si Ender me semble bizarre et distant, c'est parce que nous sommes restés séparés si longtemps, lui et moi. Ou peut-être parce qu'il est intimidé par ce jeune homme en colère, Miro ; ou peut-être est-ce Plikt, avec son adoration silencieuse et calculée d'Ender Wiggin, qui l'oblige à se montrer distant envers nous. Ou encore n'est-ce peut-être rien de plus que mon insistance à vouloir rencontrer la reine aujourd'hui, tout de suite, sans même prendre contact avec aucun représentant des piggies. Il n'y a pas de raison d'aller chercher ailleurs que dans l'entourage immédiat les explications à son détachement.

C'est un nuage de fumée qui leur indiqua d'abord l'emplacement de la ville de la reine.

— Des combustibles fossiles, dit Ender. Elle les brûle en quantités scandaleuses. Normalement, elle ne le ferait jamais. Les reines prennent grand soin de leur planète et ne produisent jamais autant de déchets et de puanteur. Mais il y a actuellement urgence, et Humain dit qu'ils lui ont donné la permission de brûler et de polluer autant qu'il était nécessaire.

— Nécessaire à quoi ? demanda Valentine.

— Humain ne veut pas le dire, la reine non plus, mais j'ai quelques idées là-dessus, et toi aussi, sans doute.

— Les piggies espèrent-ils atteindre le stade d'une société intégralement technologique en une génération, avec l'aide de la reine ?

— Pas vraiment, dit Ender. Ils sont beaucoup trop traditionalistes pour ça. Ils veulent en savoir le plus possible sur tout, mais ça ne les intéresse pas tellement de s'entourer de machines. N'oublions pas que les arbres de la forêt ont la généreuse bonté de leur donner tous les outils dont ils ont besoin. Ce que nous appelons industrie ressemble toujours pour eux à de la brutalité.

— Mais alors, pourquoi toute cette fumée ?

— Demande à la reine, dit Ender. Peut-être qu'à toi au moins elle dira la vérité.

— Nous allons la voir pour de bon ? demanda Miro.

— Oh oui ! dit Ender. Ou, du moins, nous serons en sa présence. Il se peut même qu'elle nous touche. Mais peut-être que moins nous en verrons, mieux cela vaudra. Normalement, là où elle habite, c'est l'obscurité. À moins qu'elle ne soit sur le point de pondre. À ce moment-là, elle a besoin de voir, et les ouvriers percent des tunnels pour laisser entrer la lumière du jour.

— Ils n'ont pas de lumière artificielle ? demanda Miro.

— Ils ne s'en sont jamais servis, dit Ender, même sur les vaisseaux interstellaires qui sont parvenus jusqu'au Système solaire du temps de la guerre des Doryphores. Ils voient la chaleur comme nous voyons la lumière. Toute source de chaleur est clairement visible pour eux. Je crois qu'ils disposent même leurs sources de chaleur selon des configurations qui ne s'interprètent qu'esthétiquement. De la peinture thermique.

— Alors pourquoi utiliser de la lumière pour pondre leurs œufs ? demanda Valentine.

— J’aurais scrupule à parler de rite – la reine a un tel mépris pour la religion humaine. Disons simplement que cela fait partie de leur héritage génétique. Sans rayonnement solaire, la ponte ne peut se faire.

Puis ils entrèrent dans la ville des doryphores.

Valentine ne fut pas surprise par ce qu’ils découvrirent – après tout, lorsqu’ils étaient jeunes, Ender et elle avaient accompagné les premiers colons débarqués sur une ancienne planète de doryphores. Elle savait tout de même que l’expérience serait inattendue pour Miro et Plikt, et d’ailleurs un peu de la désorientation qu’elle avait éprouvée à l’époque lui revint à l’esprit. Or, de l’extérieur, la ville n’avait rien de manifestement étrange. Il y avait des constructions, basses pour la plupart, mais fondées sur les mêmes principes structuraux que n’importe quelle construction humaine. L’étrangeté résidait dans leur répartition désordonnée. Il n’y avait ni routes ni rues, aucun effort pour aligner les façades. Les bâtiments s’élevaient du sol à des hauteurs extrêmement variables. Certains n’étaient que des toits reposant à même le sol ; d’autres étaient de vrais IGH. La peinture n’était rien de plus qu’un enduit protecteur – il n’y avait aucune ornementation. Ender avait émis l’hypothèse d’une utilisation esthétique de la chaleur. Il n’existait manifestement pas d’autre élément décorateur.

— Ça ne rime à rien, dit Miro.

— Vu de la surface, non, dit Valentine. Mais si tu pouvais circuler dans les tunnels, tu comprendrais que le désordre n’est qu’apparent. Les tunnels suivent les veines et les textures naturelles de la roche. Il y a comme un rythme dans la géologie, et les doryphores y sont sensibles.

— Et les grands immeubles ? demanda Miro.

— Vers le bas, ils ne peuvent creuser au-delà de la nappe phréatique. S’il leur faut une plus grande hauteur, ils doivent monter.

— Qu’est-ce qu’ils peuvent construire de si haut ? demanda Miro.

— Je ne sais pas, dit Valentine.

Ils longeaient une construction d’au moins trois cents mètres de haut ; ils en voyaient au moins une douzaine d’autres dans les environs immédiats.

Plikt ouvrit la bouche pour la première fois depuis le début de cette excursion.

— Des fusées, dit-elle.

Du coin de l'œil, Valentine vit Ender ébaucher un sourire et hocher légèrement la tête. Plikt venait donc de confirmer les soupçons de son frère.

— Pour quoi faire ? demanda Miro.

Valentine faillit dire : « Pour aller dans l'espace, pardi ! » Mais ce n'était pas juste. Miro n'avait jamais vécu sur une planète qui tentait d'aller dans l'espace pour la première fois. Pour lui, quitter la surface signifiait prendre la navette pour la station orbitale. Mais l'unique navette utilisée par les humains de Lusitania ne conviendrait guère au transport de matériaux vers l'extérieur pour tout programme de construction spatiale de la moindre importance. Et même si l'engin pouvait effectivement accomplir cette tâche, il était peu vraisemblable que la reine demande l'aide des humains.

— Qu'est-ce qu'elle construit ? demanda Valentine. Une station spatiale ?

— C'est ce que je pense, dit Ender. Mais vu le nombre et la taille de ces fusées, je crois qu'elle a l'intention de la construire en une seule fois. Probablement en cannibalisant les fusées elles-mêmes. Quelle serait la charge utile totale, d'après toi ?

Valentine faillit répondre, exaspérée : « Pourquoi me demander ça à moi ? » Puis elle se rendit compte que ce n'était pas à elle qu'il s'adressait. Parce que presque immédiatement il donna la réponse lui-même. Ce qui voulait dire qu'il avait dû interroger l'ordinateur implanté dans son oreille. Non pas « l'ordinateur ». Jane. Il s'adressait à Jane. Valentine avait encore du mal à s'habituer à l'idée qu'ils avaient beau n'être que quatre dans le véhicule, il y avait une cinquième personne avec eux, qui voyait et entendait par l'intermédiaire des implants portés par Ender et Miro.

— Elle pourrait tout faire en une seule fois, dit Ender. En fait, d'après ce que nous savons sur les rejets chimiques de ses industries, la reine a extrait assez de métal pour construire non seulement une station spatiale, mais aussi deux petits vaisseaux interstellaires à longue portée similaires à ceux envoyés par la première expédition des doryphores. Un genre de vaisseau pour colonie de peuplement.

— Et ce, avant que la flotte arrive, dit Valentine.

Elle avait compris immédiatement. La reine se préparait à émigrer. Elle n'avait aucune intention de laisser son espèce se faire piéger sur une seule planète lorsque le Petit Docteur reviendrait.

— Tu vois le problème, dit Ender. Elle ne veut pas nous dire ce qu'elle est en train de faire, et nous devons donc compter sur les observations de Jane et sur ce que nous pouvons deviner. Et ce que je devine n'est pas joli joli.

— Quel mal y a-t-il à ce que les doryphores quittent la planète ? demanda Valentine.

— Il n'y a pas que les doryphores, dit Miro.

Valentine comprit enfin pourquoi les pequeninos avaient donné à la reine la permission de polluer autant. C'était parce qu'il était prévu dès le début d'envoyer deux vaisseaux.

— Un vaisseau pour la reine et un vaisseau pour les pequeninos, dit-elle.

— C'est ce qu'ils veulent faire, dit Ender. Mais, pour moi, cela fait deux vaisseaux pour la descolada.

— *Nossa Senhora*, murmura Miro.

Valentine fut traversée par un frisson glacial. La reine pouvait bien chercher à sauver son espèce ; c'était tout autre chose de transporter sur d'autres planètes le mortel virus évolutif.

— Tu saisis la difficulté de ma position ? dit Ender. Tu vois pourquoi elle ne veut pas me révéler directement ce qu'elle est en train de faire ?

— Mais, de toute façon, tu ne pourrais pas l'en empêcher, n'est-ce pas ? demanda Valentine.

— Il pourrait avertir la flotte du Congrès, dit Miro.

En effet. Des douzaines de vaisseaux interstellaires lourdement armés étaient en train de converger sur Lusitania : si on leur signalait le départ de deux vaisseaux et qu'on leur donne les détails de leur trajectoire, ils pourraient les intercepter. Les détruire.

— Tu ne peux pas faire ça, dit Valentine.

— Je ne peux pas les arrêter et je ne peux pas les laisser partir, dit Ender. Les empêcher de partir serait risquer la destruction des doryphores comme des piggies. Les laisser partir serait risquer de détruire l'humanité tout entière.

— Il faut que tu leur parles. Il faut que vous arriviez à un genre d'accord.

— Que vaudrait un accord passé avec nous ? demanda Ender. Nous ne parlons pas pour l'humanité en général. Et si nous la menaçons, la reine détruira purement et simplement tous nos satellites et probablement aussi notre ansible. Il se peut qu'elle le fasse quand même, rien que pour être tranquille.

— Nous serions alors isolés pour de bon, dit Miro.

— Coupés de tout l'univers, dit Ender.

Il fallut un certain temps à Valentine pour comprendre qu'ils songeaient à Jane. Sans ansible, ils ne pourraient plus lui parler. Et sans les satellites en orbite autour de Lusitania, les yeux de Jane dans l'espace seraient aveugles.

— Ender, je ne comprends pas, dit Valentine. La reine est-elle notre ennemie ?

— C'est là toute la question, n'est-ce pas ? dit Ender. C'est ce qu'on risque en la laissant reconstituer son espèce. Maintenant qu'elle a retrouvé la liberté, qu'elle n'est plus fourrée dans un cocon dissimulé dans un sac sous mon lit, la reine agira au mieux des intérêts de son espèce – qu'elle appréciera selon ses propres critères.

— Mais, Ender, il est impossible qu'il faille encore une guerre entre humains et doryphores.

— S'il n'y avait pas de vaisseaux de guerre humains en route vers Lusitania, la question ne se poserait pas.

— Mais Jane a neutralisé leurs communications, dit Valentine. Ils ne peuvent recevoir l'ordre d'utiliser le Petit Docteur.

— Pour l'instant, dit Ender. Mais, Valentine, pourquoi crois-tu que Jane ait risqué sa propre vie pour couper leurs communications ?

— Parce que l'ordre a été envoyé.

— Les membres du Congrès stellaire ont envoyé l'ordre de détruire cette planète. Et maintenant que Jane a révélé son pouvoir, ils seront d'autant plus déterminés à nous détruire. Une fois qu'ils auront trouvé le moyen de se débarrasser de Jane, ils seront encore plus décidés à agir contre Lusitania.

— Tu as averti la reine ?

— Pas encore. Seulement, je ne sais pas exactement ce qu'elle peut lire dans mon esprit à mon insu. Ce n'est pas un moyen de communication que je maîtrise vraiment.

Valentine posa la main sur l'épaule d'Ender.

— Est-ce pour cela que tu as tenté de me persuader de ne pas aller voir la reine ? Parce que tu ne voulais pas qu'elle apprenne la vraie nature du danger ?

— Je ne veux pas l'affronter une fois de plus, tout simplement, dit Ender. Parce que je l'aime et la crains. Parce que je ne sais pas si je devrais l'aider ou essayer de l'anéantir. Et parce qu'une fois qu'elle aura envoyé ces fusées dans l'espace, ce qui peut maintenant arriver d'un jour à l'autre, elle pourrait nous enlever tout moyen de l'arrêter. Couper nos communications avec le reste de l'humanité.

Et couper Ender et Miro de Jane. Mais, une fois encore, il ne le dit pas.

— Je crois que décidément nous devons avoir un entretien avec elle, dit Valentine.

— Ça ou la tuer, dit Miro.

— Maintenant, tu comprends mon problème, dit Ender.

Ils glissèrent en silence vers leur destination.

L'entrée de la galerie de la reine était un immeuble sans marques particulières. La reine n'était pas gardée – et, de fait, ils n'avaient pas encore vu un seul doryphore sur le trajet. Valentine se rappela l'époque lointaine où, sur sa première planète colonisée, elle avait essayé d'imaginer à quoi ressemblaient les villes des doryphores lorsqu'elles étaient complètement habitées. Elle avait désormais la réponse : il n'y avait pas de différence apparente entre une ville morte et une ville vivante. On ne voyait pas de doryphores affairés grouiller sur les collines comme des fourmis. Quelque part, elle le savait, se trouvaient des champs et des vergers cultivés au grand soleil, mais d'ici ils étaient invisibles.

Pourquoi était-elle tellement soulagée ?

Elle trouva la réponse instantanément. Elle avait passé son enfance sur la Terre pendant les guerres avec les doryphores ; les extraterrestres insectoïdes avaient peuplé ses cauchemars, tout comme ils avaient terrifié tous les autres petits Terriens. Seuls une poignée d'autres humains, toutefois, avaient jamais vu un doryphore en chair et en os, et peu d'entre eux étaient encore en vie lorsqu'elle était enfant. Même sur sa première colonie, au milieu des ruines omniprésentes de la civilisation des doryphores, on n'avait pas trouvé un seul cadavre desséché. Toutes les représentations visuelles

qu'elle se faisait des doryphores étaient les images effrayantes des vidéos.

Et pourtant, n'était-elle pas la première personne à avoir lu le livre d'Ender, *La Reine* ? N'était-elle pas la première personne, en plus d'Ender, à voir dans cette créature extraterrestre un être de grâce et de beauté ?

Elle était la première, certes, mais cela ne signifiait pas grand-chose. Tout le reste de l'humanité actuelle avait grandi dans un univers moral partiellement façonné par *La Reine et l'Hégémon*, alors qu'elle et Ender étaient les deux seuls survivants de gens qui avaient grandi au milieu d'une campagne de haine croissante contre les doryphores. Elle était bien sûr paradoxalement soulagée de ne pas avoir été obligée de voir les doryphores. Pour Miro et Plikt, le premier contact visuel avec la reine et ses ouvriers ne serait pas chargé de la tension émotionnelle qu'elle ressentait maintenant.

Ne suis-je pas Démosthène ? se dit-elle. Je suis le théoricien qui affirmait que les doryphores étaient des raman, des étrangers susceptibles d'être compris et acceptés. Je dois simplement faire de mon mieux pour refouler les préjugés de mon enfance. Toute l'humanité finira par être au courant de la réapparition de la reine ; quelle honte si Démosthène était la seule personne qui ne puisse accepter la reine comme raman !

Ender vira autour du petit immeuble.

— Nous sommes au bon endroit, dit-il.

Il mit le glisseur au point mort, puis réduisit le régime de la turbine pour le poser sur le capim près de l'unique porte. La porte était très basse – un adulte serait obligé d'entrer en rampant sur les mains et les genoux.

— Comment le sais-tu ? demanda Miro.

— Parce qu'elle le dit, dit Ender.

— Jane ? demanda Miro.

Il avait l'air perplexe, parce que évidemment Jane ne lui avait rien dit de tel.

— La reine, dit Valentine. Elle parle directement à l'esprit d'Ender.

— Un truc super ! dit Miro. Je peux l'apprendre ?

— On verra, dit Ender ; quand tu la rencontreras.

Ils descendirent du glisseur et se laissèrent tomber dans les hautes herbes. Valentine remarqua alors que Miro comme Ender ne cessaient de regarder du côté de Plikt. Bien sûr, le mutisme de Plikt les gênait. Ou plutôt son apparent mutisme. Valentine savait quelle femme loquace et éloquente elle était. Mais elle s'était aussi habituée à la voir jouer les muettes à certains moments. Ender et Miro découvraient évidemment son silence pervers pour la première fois, et cela les mettait mal à l'aise. C'était en partie pour cela que Plikt affichait cette attitude. Elle croyait que les gens se révélaient le plus quand ils étaient vaguement anxieux, et peu de choses induisent des anxiétés non spécifiques aussi bien que la présence d'une personne qui ne parle jamais.

Valentine ne croyait pas trop à l'emploi d'une pareille méthode pour sonder les inconnus, mais elle avait déjà vu comment les silences de Plikt la préceptrice forçaient ses élèves – les enfants de Valentine – à manipuler leurs propres idées. Lorsque Valentine et Ender enseignaient, ils provoquaient leurs élèves par des dialogues, des questions, des polémiques. Plikt, elle, forçait ses élèves à exposer tour à tour le pour et le contre, à mettre en avant leurs propres idées avant de les attaquer pour réfuter leurs propres objections. La méthode ne marcherait probablement pas avec la plupart des gens. Valentine avait conclu que si cela marchait aussi bien avec Plikt, c'était que son mutisme n'était pas une absence totale de communication. La fixité de son regard pénétrant était à elle seule une éloquente expression de son scepticisme. Lorsqu'un élève devait affronter ce regard qui ne cillait pas, il ne tardait pas à succomber à ses propres incertitudes. Le moindre doute que l'élève avait réussi à écarter et à ignorer venait alors au premier plan et l'élève devait découvrir en lui-même les raisons du scepticisme apparent de Plikt.

« Fixer le soleil » : c'est en ces termes que Syfte, l'aînée des enfants de Valentine, évoquait ces confrontations unilatérales. C'était maintenant au tour d'Ender et de Miro de s'éblouir en affrontant l'œil qui voyait tout et la bouche qui ne disait rien.

Valentine aurait voulu rire de leur embarras, pour les rassurer. Elle aurait aussi voulu donner à Plikt une petite giffe amicale et lui dire d'être plus compréhensive. Mais elle n'en fit rien. Elle alla droit à la porte de l'immeuble et la tira. Pas de verrou, rien qu'une poignée. La porte s'ouvrit sans problème. Elle la tint ouverte tandis

qu'Ender se mettait à genoux et commençait à ramper par l'embrasement, suivi de Plikt. Puis Miro soupira et se mit lentement à genoux. Il avait encore plus de difficulté à ramper qu'à marcher normalement – chaque mouvement du bras ou de la jambe devait s'exécuter séparément, comme s'il lui fallait une seconde pour décider comment faire bouger le membre. Il finit par rentrer. Valentine se baissa et franchit le seuil en s'accroupissant. Etant la plus petite, elle n'était pas obligée de ramper à quatre pattes.

L'intérieur n'était éclairé que par la porte. La pièce était vide, le sol de terre battue. Ce ne fut que lorsque les yeux de Valentine se furent habitués à l'obscurité qu'elle comprit que l'ombre la plus noire était un tunnel qui s'enfonçait dans la terre.

— Il n'y a aucun éclairage dans les tunnels, dit Ender. C'est elle qui me dirigera. Vous allez être obligés de vous tenir par la main. Valentine, tu fermes la marche, d'accord ?

— On peut descendre en restant debout ? demanda Miro.

Manifestement, la réponse ne lui était pas indifférente.

— Oui, dit Ender. C'est pour ça qu'elle a choisi cette entrée.

Ils firent la chaîne ; Plikt tenait la main d'Ender, Miro était entre les deux femmes. Ender les fit avancer de quelques pas dans le tunnel. La pente était raide, et la perspective d'une obscurité totale angoissante. Mais Ender s'arrêta avant le noir absolu.

— Qu'est-ce qu'on attend ? dit Valentine.

— Notre guide, dit Ender.

Sur ce, le guide arriva. Dans l'obscurité, c'est tout juste si Valentine put voir le bras noir filiforme pourvu d'un doigt et d'un pouce uniques toucher la main d'Ender. Ender serra immédiatement le doigt dans sa main gauche et le pouce noir se referma comme une pince sur sa main. Valentine leva les yeux pour tenter d'apercevoir le propriétaire du bras. Elle ne distingua en fait qu'une silhouette chétive – comme une ombre d'enfant –, et peut-être un vague reflet renvoyé par une carapace.

Son imagination ajouta les éléments manquants et elle ne put s'empêcher de frissonner.

Miro marmonna quelque chose en portugais. Il était donc affecté lui aussi par la présence du doryphore. Plikt, elle, ne pipait mot, et Valentine ne pouvait dire si elle tremblait ou restait entièrement

insensible. Puis Miro traîna un pied en avant, tira sur la main de Valentine et l'entraîna dans les ténèbres.

Ender savait à quel point cette expédition serait éprouvante pour les autres. Jusqu'ici, seuls lui, Novinha et Ela avaient rendu visite à la reine, et Novinha n'était venue qu'une seule fois. L'obscurité était par trop angoissante : on ne cessait de descendre à l'aveuglette, au milieu de petits bruits indiquant la présence de la vie et du mouvement, invisibles mais tout proches.

— On peut parler ? demanda Valentine d'une voix minuscule.

— C'est une bonne idée, dit Ender. Ça ne les dérangera pas, puisqu'ils ne font pas tellement attention aux ondes sonores.

Miro dit quelque chose. Faute de pouvoir lire sur ses lèvres, Ender avait encore plus de mal à le comprendre.

— Quoi ? dit-il.

— Nous voulons tous les deux savoir si c'est encore loin, dit Valentine.

— Je ne sais pas, dit Ender. À partir d'ici, ça n'a plus d'importance. Elle pourrait être pratiquement n'importe où. Il y a des douzaines de couveuses. Mais ne vous en faites pas. Je suis tout à fait sûr de pouvoir retrouver la sortie.

— Moi aussi, dit Valentine. Avec une lampe de poche, bien entendu.

— Pas de lumière, dit Ender. La ponte exige la lumière du soleil, mais ensuite la lumière ne fait que retarder le développement des œufs. Et, à un certain stade, elle peut tuer les larves.

— Mais tu pourrais, toi, sortir de ce cauchemar dans l'obscurité totale ? demanda Valentine.

— Probablement, dit Ender. Il y a une certaine configuration géométrique. Comme dans une toile d'araignée. Une fois qu'on a appréhendé la structure globale, chaque nouvelle orientation du tunnel paraît plus logique.

— Ces tunnels ne sont pas creusés au hasard ? demanda Valentine, peu convaincue.

— C'est comme le réseau de tunnels sur Eros, dit Ender.

Il n'avait pas vraiment eu l'occasion de faire du tourisme souterrain lorsqu'il résidait sur Eros en tant qu'enfant-soldat. L'astéroïde avait été truffé de galeries par les doryphores, qui en avaient fait leur base avancée dans le Système solaire ; il était devenu

le quartier général des flottes humaines alliées après avoir été capturé lors de la première guerre des doryphores. Pendant les quelques mois qu'il avait passés sur Eros, Ender avait consacré la majeure partie de son temps et de ses efforts à apprendre comment contrôler les flottes de vaisseaux interstellaires évoluant dans l'espace. Il avait dû pourtant en apprendre plus sur les tunnels qu'il ne s'en était rendu compte à l'époque, parce que, la première fois que la reine l'avait conduit dans son repaire souterrain de Lusitania, Ender avait constaté que les courbures et les embranchements des galeries ne semblaient pas le désorienter. Ils avaient l'air d'aller de soi, d'être inévitables.

— C'est quoi, Eros ? demanda Miro.

— C'est un astéroïde qui circule dans les parages de la Terre, dit Valentine. C'est là qu'Ender a perdu la tête.

Ender tenta de leur expliquer comment s'organisait le système de tunnels. Mais c'était trop compliqué. Une variété de fractales, avec trop d'exceptions possibles pour qu'on puisse appréhender le système en détail : plus on se rapprochait des structures, moins elles avaient de sens. Mais, pour Ender, c'était toujours la même chose, apparemment – une configuration qui ne cessait de se répéter. À moins qu'Ender n'ait trouvé un moyen quelconque de pénétrer l'esprit de la ruche lorsqu'il étudiait les doryphores dans le but de les vaincre. Peut-être avait-il tout simplement appris à penser comme un doryphore. Auquel cas Valentine avait raison : il avait perdu une partie de son esprit humain ou, du moins, y avait ajouté un peu de l'esprit de la ruche.

Enfin, au détour d'un coude du souterrain, une vague lueur les accueillit.

— *Graças a Deus*, murmura Miro.

Ender nota avec satisfaction que Plikt – cette femme de pierre qui ne pouvait vraiment pas être la même personne que la brillante étudiante dont il avait gardé le souvenir – poussa elle aussi un soupir de soulagement. Peut-être y avait-il après tout un peu de vie en elle.

— Nous y sommes presque, dit Ender. Et, comme elle est en train de pondre, elle sera de bonne humeur.

— Elle ne tient pas à préserver une certaine intimité ? demanda Miro.

— C'est comme un petit orgasme qui durerait des heures, dit Ender. Ça la met plutôt en joie. Les reines ne sont habituellement entourées que d'ouvriers et de bourdons qui fonctionnent comme des éléments de leur propre personne. Elles ne connaissent jamais la timidité.

Or, dans son esprit, il sentait l'intensité de sa présence. Elle pouvait bien entendu communiquer avec lui à tout moment. Mais quand il était proche d'elle, c'était comme si elle lui soufflait dans le crâne ; il avait l'impression d'avoir un poids sur le cerveau, d'être écrasé. Qu'en était-il pour les autres ? Pourrait-elle leur parler ? Avec Ela, il ne s'était rien passé – Ela n'avait jamais saisi la moindre bribe de la conversation silencieuse. Quant à Novinha, elle refusait d'évoquer l'expérience et niait avoir entendu quoi que ce soit. Mais Ender soupçonnait qu'elle avait tout simplement rejeté cette présence étrangère. La reine avait dit qu'elle entendait leurs deux esprits assez clairement, tant qu'elles étaient en sa présence, mais qu'elle ne pouvait se faire « entendre ». En serait-il encore de même aujourd'hui ?

Ce serait si pratique si la reine pouvait parler à un autre humain ! Elle prétendait pouvoir le faire, mais, en trente ans, Ender avait appris que la reine était incapable de distinguer entre ses évaluations pleines d'assurance de l'avenir et ses souvenirs authentiques du passé. Elle donnait l'impression de faire confiance à ses conjectures exactement comme elle faisait confiance à ses souvenirs ; et pourtant, quand ses anticipations se révélaient erronées, elle ne semblait pas se rappeler s'être jamais attendue à un avenir différent de celui qui était désormais devenu du passé.

C'était l'une des bizarreries de son esprit extraterrestre qui troublaient Ender au plus haut point. Ender avait grandi dans une culture où l'on jugeait de la maturité et du degré d'adaptation sociale des gens par leur capacité à anticiper les résultats de leurs décisions. À certains égards, la reine semblait être particulièrement handicapée dans ces domaines ; malgré toute sa science et son immense expérience, elle était apparemment aussi audacieuse et inconsciente qu'un petit enfant.

C'était là, entre autres, ce qui faisait peur à Ender dans ses rapports avec la reine. Pouvait-elle tenir une promesse ? Si elle n'y

parvenait pas, se rendrait-elle au moins compte de ce qu'elle avait fait ?

Valentine avait beau essayer de se concentrer sur ce que disaient les autres, elle n'arrivait pas à détacher ses yeux de la silhouette du doryphore qui les guidait. Il était plus petit qu'elle ne se l'imaginait – un mètre cinquante au maximum, probablement moins. En regardant par-dessus les autres, elle ne voyait furtivement que des morceaux du doryphore, mais c'était presque pis que de le voir en entier. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que l'ennemi à l'armure noire serrait la main d'Ender dans un étau mortel.

Mortel, non. Et ce n'était pas un ennemi. Même pas une créature par lui-même. Il n'avait pas plus d'identité individuelle qu'une oreille ou un orteil – chaque doryphore n'était qu'un quelconque des nombreux membres ou organes des sens de la reine. Dans une certaine mesure, la reine était déjà présente – elle était présente partout où se trouvait l'un de ses ouvriers ou de ses bourdons, même à des centaines d'années-lumière de son refuge. Ce n'est pas un monstre. C'est précisément la reine dont parle le livre d'Ender. Celle qu'il a emportée avec lui et qu'il a nourrie pendant toutes les années que nous avons passées ensemble, même si je ne l'ai jamais su. Je n'ai rien à redouter.

Valentine avait essayé d'étouffer ses craintes, mais sans y parvenir. Elle transpirait ; elle sentait sa main glisser dans la main raidie de Miro. À mesure qu'ils se rapprochaient de l'ancre de la reine – non, de son domicile, de sa couveuse –, elle sentait la peur la gagner progressivement. Si elle ne pouvait l'affronter seule, elle n'avait pas d'autre solution que de demander de l'aide. Où était Jakt ? Elle devrait se contenter de quelqu'un d'autre.

— Excuse-moi, Miro, chuchota-t-elle. Je crois que j'ai une suée.

— Toi ? dit-il. Je croyais que c'était moi.

C'était bien répondu. Il se mit à rire. Elle rit avec lui – ou du moins gloussa nerveusement.

Le tunnel s'élargit brusquement. Ils débouchèrent dans une vaste chambre, éblouis par un rayon de soleil qui perçait par un trou au plafond. La reine était en plein dans la lumière. Elle était entourée d'ouvriers, mais à présent, éclairés *a giorno*, en présence de la reine, ils avaient tous l'air petits et fragiles. La plupart faisaient plutôt un

mètre qu'un mètre cinquante de haut, alors que la reine faisait bien trois mètres de longueur. Et ce n'était pas tout. Ses élytres, apparemment vastes et lourds, presque métalliques, réfléchissaient la lumière solaire dans tout son spectre. Son abdomen était assez long et large pour absorber intégralement le cadavre d'un humain. Mais il s'étrécissait comme un entonnoir jusqu'à un ovipositeur dont la pointe oscillait, couverte d'un liquide translucide, jaunâtre et brillant, gluant et filandreux. Elle plongea dans un trou pratiqué dans le sol, aussi loin qu'elle le put, puis remonta, laissant dégouliner du liquide dans le trou comme un jet de salive négligent.

Si grotesque et terrifiant qu'il fût, ce spectacle d'une créature aussi volumineuse se comportant comme un insecte n'avait pas préparé Valentine à ce qui se passa ensuite. Car, au lieu de plonger son ovipositeur dans le trou suivant, la reine pivota et saisit au passage l'un des ouvriers les plus proches. Maintenant le doryphore tout palpitant entre ses larges pattes antérieures, elle l'approcha de ses mandibules et lui arracha les pattes une par une. Chaque fois qu'une patte était arrachée, les pattes restantes gesticulaient de plus belle, comme pour simuler un cri. Valentine se trouva désespérément soulagée lorsque la dernière patte fut happée et que le cri silencieux s'effaça de son champ de vision.

Puis la reine fit tomber l'ouvrier démembré dans l'alvéole suivant, la tête la première. C'est alors seulement qu'elle plaça sa tarière en position de ponte. Valentine crut voir le liquide émis par la pointe de l'ovipositeur s'épaissir et former une boule. Mais ce n'était pas du liquide, après tout, ou, du moins, pas entièrement ; au sein de la volumineuse goutte se trouvait un œuf mou, à l'aspect gélatineux. La reine fit pivoter son corps afin que sa tête soit en plein soleil et les facettes de ses yeux étincelèrent comme des centaines d'étoiles vert émeraude. Puis l'ovipositeur plongea dans le trou. Lorsqu'il remonta une première fois, l'œuf adhérerait encore à la pointe mais, la seconde fois, l'œuf avait disparu. À plusieurs reprises, la reine plongea son abdomen dans le trou, ramenant à chaque fois des filaments gluants émis par la pointe.

— *Nossa Senhora*, dit Miro.

Valentine reconnut l'expression. Habituellement presque dépourvue de sens, elle se chargeait en l'occurrence d'une ironie répugnante. Dans les profondeurs de cette caverne, ce n'était plus la

Sainte Vierge. La reine était Notre Dame des Ténèbres. Elle pondait ses œufs sur les cadavres des ouvriers pour nourrir les larves quand ils éclosaient.

— Ça ne peut pas se passer toujours comme ça, dit Plikt.

L'espace d'un instant, Valentine fut seulement surprise d'entendre la voix de Plikt. Puis elle comprit ce que Plikt disait. Elle avait raison. Si un ouvrier vivant devait être sacrifié pour chaque doryphore qui sortirait de l'œuf, la population ne pourrait augmenter. En fait, cet essaim n'aurait jamais pu avoir un début d'existence puisque la reine aurait été obligée de donner la vie à ses premiers œufs sans leur fournir d'ouvriers démembrés pour les nourrir.

« Seulement pour une nouvelle reine. »

L'idée vint à l'esprit de Valentine comme si elle l'avait pensée elle-même. La reine ne devait placer le corps d'un ouvrier vivant dans l'alvéole que lorsque l'œuf était censé produire une nouvelle reine. Mais l'idée n'était pas de Valentine ; elle s'imposait avec trop de certitude. Elle n'avait aucun moyen d'avoir connaissance de ce détail, et pourtant l'idée s'en était indubitablement et instantanément imposée. C'était ainsi que Valentine avait toujours imaginé que prophètes et mystiques entendaient la voix de Dieu.

— Vous l'avez entendue ? demanda Ender.

— Oui, dit Plikt.

— Moi aussi, je crois, dit Valentine.

— Entendu quoi ? demanda Miro.

— La reine, dit Ender. Elle vient d'expliquer qu'elle n'est obligée de placer un ouvrier dans l'alvéole que lorsqu'elle pond l'œuf qui donnera une nouvelle reine. Elle est en train d'en pondre cinq, dont deux sont déjà en position. Elle nous a invités à voir ça. C'est sa manière à elle de nous dire qu'elle va envoyer un vaisseau de peuplement. Elle pond cinq œufs de reine, puis elle attend de voir laquelle est la plus vigoureuse. C'est celle-là qu'elle enverra.

— Et les autres ? dit Valentine.

— Si elle peut en tirer quelque chose, elle laisse la larve dans son cocon. C'est ce qui lui est arrivé. Les autres, elle les tue et les mange. Il le faut : si la moindre trace du corps d'une reine rivale venait à toucher l'un des bourdons qui ne se sont pas encore accouplés à la

présente reine, il deviendrait fou et tenterait de la tuer. Les bourdons sont des partenaires d'une loyauté absolue.

— Tout le monde a entendu ça et pas moi ? s'étonna Miro, manifestement déçu que la reine ne puisse lui parler.

— Oui, dit Plikt.

— Enfin, un peu, dit Valentine.

— Faites le vide dans votre esprit du mieux que vous pouvez, dit Ender. Fredonnez un air dans votre tête. Ça aide.

Entre-temps, la reine avait presque terminé une nouvelle série d'amputations. Valentine s'imagina en train de marcher sur les pattes qui s'accumulaient autour de la reine ; dans son imagination, elles se cassaient comme des branches avec un bruit atroce.

« Très doux. Les pattes ne se cassent pas. Se plient. »

La reine répondait à ses pensées.

« Vous faites partie d'Ender. Vous pouvez m'entendre. »

Dans son esprit, les pensées se clarifièrent. Elles étaient moins agressives, plus mesurées. Valentine pouvait détecter la différence entre les communications de la reine et ses propres pensées.

— *Ouvi*, chuchota Miro, qui venait enfin d'entendre quelque chose. *Fala mais, escuto*.

« Connexions philotiques. Vous êtes liés à Ender. Quand je lui parle par liaison philotique, vous entendez. Des échos. Des réverbérations. »

Valentine tenta de concevoir comment la reine réussissait à lui parler en stark. Puis elle comprit que la reine ne faisait vraisemblablement rien de tel – Miro l'entendait en portugais, sa langue natale ; et d'ailleurs, Valentine ne l'entendait pas parler en stark, mais dans la variété d'anglais qui était à l'origine du stark, l'anglo-américain de son enfance. La reine ne formulait pas de messages langagiers, elle émettait des pensées que leur cerveau décodait dans la langue qui se révélait être la plus intimement ancrée dans leur esprit. Lorsque Valentine entendait le mot *échos* suivi de *réverbérations*, ce n'était pas la reine qui cherchait le mot juste, c'était l'esprit de Valentine qui sélectionnait les mots qui correspondaient le mieux au sens.

« Liés à lui. Comme mon peuple. Sauf que vous avez l'autodétermination. Philote indépendant. Tous des récalcitrants, vous êtes. »

— C'est une plaisanterie, dit Ender. Pas un jugement.

Valentine lui sut gré de cette interprétation. L'image visuelle qui accompagnait l'expression *récalcitrants* était celle d'un fauve refusant de réintégrer sa cage. L'image venait de son enfance, de l'histoire où elle avait appris le mot *récalcitrant* pour la première fois. L'image lui faisait aussi peur que lorsqu'elle était enfant. Elle détestait déjà la présence de la reine dans son esprit. Elle avait horreur de sa manière de faire resurgir des cauchemars oubliés. Tout ce qui concernait la reine était de l'ordre du cauchemar. Comment Valentine avait-elle pu jamais imaginer que cette créature puisse être raman ? D'accord, il y avait de la communication. Un excès de communication. Une vraie maladie mentale.

En plus, elle disait que s'ils l'entendaient aussi bien, c'était parce qu'ils étaient philotiquement connectés avec Ender. Valentine repensa à ce que Miro et Jane avaient dit pendant le voyage : se pouvait-il que son lien philotique soit branché sur Ender et, à travers lui, sur la reine ? Mais comment pareille chose aurait-elle pu se produire ? Comment Ender avait-il pu être connecté avec la reine, pour commencer ?

« Nous avons cherché à l'atteindre. Il était notre ennemi. Essayait de nous détruire. Nous voulions le dresser. Comme un sujet récalcitrant. »

La compréhension se fit brusquement, comme une porte qui s'ouvre. Les doryphores n'étaient pas tous nés dociles. Ils pouvaient avoir leur propre identité. Ou du moins jouir d'une interruption du contrôle. Voilà donc comment la reine avait développé une méthode pour les capturer, les enchaînant philotiquement pour les avoir à sa merci.

« Nous l'avons trouvé. Impossible à enchaîner. Trop fort. »

Et personne n'avait deviné le danger qu'Ender courait. Que la reine comptait pouvoir le capturer, faire de lui le même genre d'outil décervelé que le doryphore de base.

« Nous avons tendu un réseau pour lui. Trouvé la chose qu'il désirait. Nous le croyions. Est rentré dedans. Lui avons donné un noyau philotique. Connectés avec lui. Mais ce n'était pas suffisant. Et vous maintenant. Oui, *vous*. »

Valentine sentit comme un coup de marteau dans sa tête. C'est moi qu'elle veut dire. Moi, moi, moi... Elle s'escrimait à se rappeler

qui était ce « moi ». Valentine. Je suis Valentine. Elle veut dire Valentine.

« C'était vous qu'il fallait. Vous. Aurions dû vous trouver. Ce qu'il désirait le plus. Pas l'autre chose. »

Elle en avait la nausée. Se pouvait-il que les militaires aient eu raison tout du long ? Se pouvait-il que seule la cruelle séparation de Valentine et d'Ender ait sauvé ce dernier ? Que, si elle était restée avec Ender, les doryphores auraient pu se servir d'elle pour le contrôler ?

« Non. Pas possible. Vous aussi trop forte. Nous étions perdus. Nous étions morts. Il ne pouvait nous appartenir. Mais pas à vous non plus. Plus possible. Impossible de le dresser, mais nous nous sommes connectés avec lui. »

Valentine pensa à l'image qui lui était venue à l'esprit pendant le voyage. Des gens liés ensemble, des familles réunies par des liens invisibles – enfants liés à leurs parents, parents liés l'un à l'autre ou à leurs propres parents. Un réseau mouvant de liaisons associant hommes et femmes de toutes allégeances. Mais, à présent, c'était sa propre image qu'elle voyait. Elle était liée à Ender. Et lui était lié... à la reine. La reine agitait son ovipositeur, les filets gluants tremblaient et, à leur extrémité, oscillait la tête d'Ender...

Elle secoua la tête pour chasser cette vision.

« Nous ne le contrôlons pas. Il est libre. Il peut me tuer s'il le veut. Je ne l'en empêcherai pas. Vous voulez me tuer ? »

Cette fois, le « vous » n'était pas Valentine. Elle sentait la question s'éloigner d'elle. Et puis, tandis que la reine attendait une réponse, elle sentit une autre pensée dans son esprit. Tellement proche de sa propre façon de penser que si elle n'avait pas été sur ses gardes, si elle n'avait pas attendu qu'Ender réponde, elle l'aurait prise pour l'une des siennes.

Jamais, dit la pensée dans son esprit. Je ne vous tuerai jamais. Je vous aime.

Et cette pensée s'accompagna d'un soupçon de sympathie vraie envers la créature. Tout à coup, toute haine s'effaça de son image mentale de la reine. Au contraire, elle lui parut majestueuse, magnifique – royale, en somme. L'irisation de ses élytres n'évoquait plus une tache d'huile sale flottant sur l'eau, la lumière renvoyée par ses yeux était comme une gloire ; les sécrétions qui luisaient à la

pointe de son abdomen étaient les fils de la vie, comme le lait sortant du mamelon d'une femme et qui s'étire, mêlé de salive, jusqu'à la bouche de son enfant. Et soudain, Valentine, qui n'avait cessé de lutter contre la nausée, adorait presque la reine.

C'était la pensée d'Ender dans son esprit. Evidemment. Voilà pourquoi ces pensées ressemblaient tant aux siennes. Et cette vision de la reine lui fit immédiatement savoir qu'elle avait toujours eu raison lorsqu'elle écrivait sous le nom de Démosthène, bien des années auparavant. La reine était bien raman, être insolite mais tout de même capable de comprendre et de se faire comprendre.

La vision s'évanouit, et Valentine entendit quelqu'un pleurer. Plikt. Depuis qu'elle la connaissait, jamais Valentine n'avait vu Plikt faire preuve d'une telle fragilité.

— *Bonita*, dit Miro. Jolie.

C'était tout ce qu'il avait remarqué ? Que la reine était jolie ? La communication devait être bien tenue entre Miro et Ender – mais pourquoi pas ? Il ne connaissait pas Ender depuis si longtemps que ça, alors que Valentine le connaissait depuis toujours.

Or, si cela expliquait pourquoi les pensées d'Ender étaient beaucoup mieux captées par Valentine que par Miro, comment alors expliquer le fait que Plikt avait manifestement reçu un message beaucoup plus intense que Valentine ? Se pouvait-il qu'à force d'avoir pendant des années étudié Ender, de l'avoir admiré sans vraiment le connaître, Plikt ait réussi à se connecter plus fortement à Ender que Valentine ?

C'était cela. Evidemment. Valentine était mariée. Valentine avait un mari. Elle avait des enfants. Sa connexion philotique avec son frère était forcément plus faible, alors que Plikt n'avait aucune attache affective susceptible de faire concurrence. Elle s'était entièrement donnée à Ender. Et comme la reine permettait aux connexions philotiques de transmettre la pensée, Plikt recevait donc Ender à la perfection. Il n'y avait rien pour la distraire. Elle n'avait rien à cacher.

Même Novinha, qui, après tout, était liée à ses enfants, ne pouvait être à ce point dévouée à Ender. C'était impossible. Et si Ender se doutait de quelque chose, il devait être troublé. À moins qu'il ne soit flatté. Valentine connaissait assez d'hommes et de femmes pour savoir que l'adoration était l'une des armes les plus

puissantes de la séduction. Ai-je emmené avec moi une rivale pour jeter le trouble dans le ménage d'Ender ?

Ender et Plikt peuvent-ils lire dans mes pensées en ce moment ?

Valentine se sentit vulnérable, menacée. En guise de réponse, comme pour la calmer, la voix mentale de la reine intervint, couvrant toutes les pensées qu'Ender pouvait émettre.

« Je sais de quoi vous avez peur. Mais ma colonie ne tuera personne. Lorsque nous aurons quitté Lusitania, nous pourrons anéantir le virus de la descolada sur notre vaisseau. »

Peut-être, pensa Ender.

« Nous trouverons un moyen. Nous ne transporterons pas le virus. Nous ne sommes pas obligés de mourir pour sauver les humains. Ne nous tuez pas. Ne nous tuez pas. »

Je ne vous tuerai jamais. La pensée d'Ender fut comme un murmure à peine audible derrière la supplique de la reine.

De toute façon, nous ne pourrions pas vous tuer, pensa Valentine. C'est vous qui pourriez facilement nous tuer. Une fois que vous aurez construit vos vaisseaux. Vos armes. Vous pourriez affronter la flotte humaine. Cette fois, elle ne sera pas commandée par Ender.

« Jamais. Jamais tuer personne. Jamais, nous l'avons promis. »

Paix, murmura Ender. Paix. Calmez-vous, reposez-vous, tranquillisez-vous. Ne craignez rien. Ne craignez rien des hommes.

Ne construisez pas de vaisseau pour les piggies, pensa Valentine. Construisez un vaisseau pour vous-mêmes, parce que vous pouvez tuer la descolada que vous transportez. Mais pas pour eux.

Les pensées de la reine passèrent abruptement de la supplication à la réprimande.

« N'ont-ils pas eux aussi le droit de vivre ? Je leur ai promis un vaisseau. Je vous ai promis de ne jamais tuer. Voulez-vous que je revienne sur mes promesses ? »

Non, pensa Valentine. Elle avait déjà honte d'avoir suggéré pareille trahison. À moins que ce ne soit la reine. Ou Ender. Comment pouvait-elle à coup sûr distinguer entre ses propres pensées et celles d'autrui ?

Mais la peur était bien sienne, elle en était presque sûre.

— S'il te plaît, dit-elle. Je veux partir.

— *Eu tambem*, dit Miro.

Ender fit un pas, un seul, vers la reine et tendit la main vers elle. Elle n'allongea pas ce qui lui tenait lieu de bras : elle s'en servait pour insérer le dernier des sacrifiés dans l'alvéole. Au lieu de quoi, la reine leva un élytre, le fit pivoter et l'approcha d'Ender jusqu'à ce que sa main repose sur la surface noire aux reflets arc-en-ciel.

N'y touche pas ! cria Valentine silencieusement. Elle va te capturer ! Elle veut te dresser !

— Chut ! dit Ender à voix haute.

Valentine ne savait pas s'il répondait à ses cris silencieux ou s'il essayait de faire taire quelque chose que la reine lui disait à lui seul. Peu importe. Quelques instants plus tard, Ender avait saisi le doigt d'un doryphore et les reconduisait dans le tunnel obscur. Cette fois, il fit partir Valentine en deuxième position, Miro derrière elle, et Plikt à l'arrière-garde. Ce fut donc Plikt la dernière à se retourner vers la reine ; ce fut Plikt qui leva la main en signe d'adieu.

Pendant toute la durée de la remontée à la surface, Valentine s'efforça de comprendre ce qui s'était passé. Elle avait toujours cru que, si seulement les gens pouvaient se transmettre directement leurs pensées en éliminant les ambiguïtés du langage, la compréhension réciproque serait parfaite et qu'il n'y aurait plus de conflits inutiles. Au lieu de cela, elle avait découvert que, plutôt que d'amplifier les différences entre les individus, le langage pouvait tout aussi bien les adoucir, les minimiser et arrondir les angles pour permettre aux gens de s'entendre même s'ils ne se comprenaient pas vraiment. L'illusion de la compréhension permettait aux gens de croire qu'ils étaient plus semblables qu'ils ne l'étaient en réalité. Peut-être que le langage était une meilleure solution.

En rampant, ils sortirent de l'immeuble et retrouvèrent le soleil, clignant des yeux, riant tous de soulagement.

— Ce n'était pas une partie de plaisir, dit Ender. Mais c'est toi qui as insisté, Val. Il fallait que tu la voies séance tenante.

— Alors je suis une imbécile, dit Valentine. Ça t'étonne ?

— C'était beau, dit Plikt.

Miro, quant à lui, était allongé sur le dos dans le capim et se protégeait les yeux avec le bras.

En le voyant couché sur l'herbe, Valentine eut la vision fugitive de l'homme qu'il était avant, du corps qu'il avait avant. Allongé, il ne pouvait tituber ; silencieux, il n'avait pas de défauts d'élocution. Pas

étonnant que sa collègue xénologue, Ouanda, soit tombée amoureuse de lui. Quelle tragédie lorsqu'elle découvrit que le père de Miro était aussi son père à elle ! Ce fut la pire des révélations suscitées par Ender lorsqu'il parla pour les morts sur Lusitania trente ans plus tôt. Elle avait sous les yeux l'homme que Ouanda avait perdu. Pas étonnant qu'il ait risqué la mort en franchissant la barrière pour aider les piggies. Ayant perdu l'élue de son cœur, il n'attachait plus de valeur à sa propre vie. Son seul regret était de ne pas être mort. Il avait survécu, brisé extérieurement et intérieurement.

Pourquoi songeait-elle à tout cela en le regardant ? Pourquoi était-ce brusquement si réel dans son esprit ?

Était-ce ainsi que Miro se voyait à cet instant ? Était-elle en train de capter l'image mentale qu'il se faisait de lui-même ? Y avait-il un genre de communication rémanente entre leurs esprits ?

— Ender, dit-elle, qu'est-ce qui s'est passé là-bas ?

— Je ne croyais pas que ça marcherait aussi bien, dit Ender.

— Quoi ?

— La liaison entre nous.

— Tu t'y attendais ?

— J'en avais besoin, dit Ender en s'asseyant sur l'aile du véhicule, les pieds dans les hautes herbes. Elle était en chaleur aujourd'hui, pas vrai ?

— Ah bon ? Moi, j'aurais pas vu la différence.

— Quelquefois, elle est drôlement intellectuelle – c'est comme si on faisait des mathématiques de pointe dans ma tête. Cette fois, elle était puérile. Evidemment, je n'ai jamais été avec elle quand elle pondait ses œufs. Je crois qu'elle nous en a peut-être dit plus qu'elle ne le voulait.

— Tu veux dire qu'elle n'avait pas l'intention de tenir ses promesses ?

— Non, Val, non. Elle a toujours l'intention de tenir ses promesses. Elle ne sait pas mentir.

— Qu'est-ce que tu veux dire, alors ?

— Je parlais de la liaison entre elle et moi. De leurs tentatives pour me dresser. C'était quelque chose, non ? À un moment, elle était furieuse, quand elle a cru que tu aurais pu leur fournir le lien nécessaire. Tu sais ce que ça aurait signifié pour eux : ils n'auraient pas été anéantis. Peut-être même qu'ils se seraient servis de moi

pour communiquer avec les gouvernements humains. Qu'ils auraient partagé la galaxie avec nous. Ils ont perdu là une chance extraordinaire.

— Tu aurais été... comme un doryphore ? Un esclave ?

— Bien sûr. Moi, ça ne m'aurait pas plu. Mais pense à toutes les vies qui auraient été sauvées. J'étais soldat, non ? Si un soldat, en se sacrifiant, peut sauver la vie de milliards de gens...

— Mais ça n'aurait pas pu marcher. Tu es très indépendant.

— C'est vrai, dit Ender. Ou, du moins, trop indépendant pour les besoins de la reine. Toi aussi. C'est rassurant, n'est-ce pas ?

— Je ne me sens pas encore très rassurée, dit Valentine. Quand nous étions en bas, tu étais dans ma tête. La reine aussi. C'était comme un viol mental...

— Je n'ai jamais cette impression, dit Ender, l'air surpris.

— Et ce n'est pas tout, dit Valentine. C'était excitant, aussi. Et ça faisait peur. Elle est tellement... Elle prend tellement de place dans ma tête. Comme si j'essayais de contenir quelqu'un de plus gros que moi.

— Je vois, dit Ender. C'était comme ça pour toi aussi ? fit-il en se tournant vers Plikt.

Pour la première fois, Valentine se rendit compte que Plikt, les yeux écarquillés, couvait Ender d'un regard vacillant. Mais Plikt ne dit rien.

— C'était aussi fort que ça, hein ? dit Ender.

Il étouffa un rire et se tourna vers Miro. Ne se rendait-il compte de rien ? Plikt était déjà obnubilée par Ender. Maintenant qu'elle l'avait dans son esprit, elle risquait la saturation. La reine avait parlé du dressage des récalcitrants. Se pouvait-il que Plikt ait été « dressée » par Ender ? Se pouvait-il qu'elle ait perdu son âme dans celle de son idole ?

Absurde. Impossible. Mon Dieu, j'espère qu'il n'en est rien !

— Allez, viens, Miro, dit Ender.

Miro laissa Ender le remettre sur ses pieds. Puis ils remontèrent dans le glisseur et mirent le cap sur la maison.

Miro leur avait dit qu'il ne voulait pas aller à la messe. Ender et Novinha y allèrent sans lui. Mais, dès qu'ils furent partis, il ne put tenir en place dans la maison. Il avait constamment l'impression

d'une présence juste en dehors de son champ visuel. D'une petite silhouette qui l'observait, tapie dans l'ombre. Ceinte d'une armure dure et lisse, avec seulement deux doigts en forme de pince au bout de ses bras filiformes, des bras qui pouvaient être arrachés d'un coup de dents et jetés à terre comme du bois de chauffage. La visite qu'ils avaient rendue hier à la reine l'avait plus troublé qu'il ne l'avait cru possible.

Je suis xénologue, se dit-il. J'ai consacré ma vie à l'étude des extraterrestres. J'ai regardé sans broncher Ender dépecer le corps d'Humain – si semblable à celui d'un mammifère – parce que je suis un savant qui met ses émotions entre parenthèses. Il se peut que parfois je m'identifie trop à mes sujets. Mais ils ne me donnent pas de cauchemars, et je ne les vois pas surgir dans les coins sombres.

Et pourtant, s'il était là, debout devant la porte de la maison de sa mère, c'est que, dans les prairies herbeuses, au grand soleil d'un dimanche matin, il n'y avait pas de coins sombres où un doryphore puisse se tapir, prêt à sauter sur lui.

Suis-je le seul à avoir ce genre d'hallucinations ?

La reine n'est pas un insecte. Elle et ses sujets sont des animaux à sang chaud, tout comme les pequeninos. Ils respirent et transpirent comme des mammifères. Il se peut qu'ils conservent en eux des échos structuraux de leur lien évolutif avec les insectes, tout comme nous conservons notre ressemblance avec les lémurs, les rats ou les musaraignes. En tout cas, ils ont créé une civilisation brillante et belle. Ténébreuse et belle, plutôt. Je devrais les considérer comme le fait Ender, avec crainte, avec respect, avec affection, et tout ce que j'ai réussi à manifester – et encore –, c'était de l'endurance.

Il ne fait pas de doute que la reine est raman, qu'elle est capable de nous comprendre et de nous tolérer. La question est de savoir si je suis, moi, capable de la comprendre et de la tolérer. Et je ne dois pas être un cas isolé. Ender a eu raison de ne pas révéler la présence de la reine aux humains de Lusitania. Si jamais ils voyaient ce que j'ai vu, ne serait-ce que la silhouette d'un seul doryphore, la panique se répandrait et s'amplifierait par réaction en chaîne, jusqu'à ce que... Jusqu'à ce que ça tourne mal. Jusqu'à la catastrophe.

Peut-être que nous sommes les varelse. Peut-être que chez les humains le xénocide fait partie intégrante de la psyché, plus que chez toute autre espèce. Peut-être que ce qui pourrait arriver de mieux

dans l'intérêt moral de l'univers serait que la descolada s'échappe, se répande dans tout l'univers colonisé et nous réduise à néant. Peut-être que la descolada est la réponse de Dieu à notre indignité.

Miro était arrivé devant la porte de la cathédrale. Elle était ouverte dans la fraîcheur matinale. À l'intérieur, on n'en était pas encore à l'eucharistie. Il entra en traînant les pieds et prit place vers le fond de la nef. Il n'avait aucun désir de communier avec le Christ aujourd'hui. Il avait simplement besoin de voir des gens. Il avait besoin d'être entouré d'êtres humains. Il s'agenouilla, se signa puis resta sur place, s'accrochant au dossier du banc de devant, la tête penchée. Il aurait bien prié, mais il n'y avait rien dans le *Pai Nosso* qui puisse dompter sa peur. « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien » ? « Pardonne-nous nos péchés » ? « Que ton règne advienne sur la terre comme au ciel. » Ça pourrait aller. Dans le règne de Dieu, le lion pouvait côtoyer l'agneau.

Puis il se rappela une image de la vision de saint Etienne : le Christ assis à la droite de Dieu. Or, à sa gauche, il y avait quelqu'un d'autre. La reine des cieux. Non pas la Sainte Vierge, mais la reine des doryphores, une bave blanchâtre tremblant à la pointe de son abdomen. Miro crispa ses mains sur le bois du dossier. Seigneur, chasse cette vision de mes yeux. Eloigne-toi de moi. Ennemie.

Quelqu'un vint s'agenouiller à côté de lui. Il n'osa pas ouvrir les yeux. Il guetta le moindre son qui pourrait confirmer que son compagnon était humain. Mais le bruit de froissement d'étoffe pouvait tout aussi bien être le frottement d'élytres sur un thorax rigide.

Il lui fallut repousser cette image. Il ouvrit les yeux. Sa vision périphérique lui indiquait que la personne s'agenouillait. À la minceur du bras, à la couleur de la manche, il reconnut une femme.

— Tu ne peux pas te cacher de moi éternellement, chuchota-t-elle.

La voix ne cadrait pas. Trop voilée. Une voix qui avait servi cent mille fois depuis qu'il avait cessé de l'entendre. Une voix qui avait chanté des berceuses, qui avait hurlé dans les transports de l'amour, qui avait crié aux enfants de rentrer bien vite à la maison. Une voix qui un jour, quand elle était jeune, lui avait parlé d'un amour qui durerait éternellement.

— Miro, si j'avais pu porter ta croix, je l'aurais fait.

Ma croix ? Est-ce donc là ce que je porte, cette chose lourde et lente qui me cloue au sol ? Et moi qui croyais que c'était mon corps.

— Je ne sais pas quoi te dire, Miro. J'ai eu longtemps du chagrin. Parfois, il me semble que j'en ai toujours. J'ai compris qu'il valait mieux te perdre, perdre notre avenir commun. J'ai une famille, je suis heureuse dans ma vie, et ça t'arrivera aussi. Mais le plus dur, c'était de te perdre en tant qu'ami, en tant que frère. J'étais si seule, je ne sais pas si je m'en remettrai un jour.

Te perdre en tant que sœur, c'était facile. Je n'avais pas besoin d'une autre sœur.

— Tu me fends le cœur, Miro. Tu es si jeune. Tu n'as pas changé, c'est ça le plus dur. En trente ans, tu n'as pas changé.

C'en était trop. Miro ne pouvait plus garder le silence. Il ne releva pas la tête, mais il éleva la voix pour lui répondre, en pleine messe, beaucoup trop fort.

— Vraiment ?

Il se leva, vaguement conscient des regards des gens qui se tournaient vers lui.

— Vraiment ?

Sa voix était pâteuse, difficile à comprendre, et il ne faisait rien pour l'améliorer. Il fit un pas hésitant, puis se retourna pour lui faire face.

— C'est bien comme ça que tu te souviens de moi ?

Elle leva les yeux vers lui, consternée... Par quoi ?

Par la voix de Miro, la raideur de ses mouvements ? Ou par le simple fait qu'il la mettait dans l'embarras, que cette rencontre n'était finalement pas la scène tragiquement romantique qu'elle imaginait depuis trente ans ?

Le visage n'était pas celui d'une vieille femme, mais ce n'était pas celui de Ouanda non plus. Un visage plus épais, entre deux âges, avec des rides sous les yeux. Quel âge avait-elle ? Cinquante ans ? Presque. Cette femme de cinquante ans n'avait rien à voir avec lui.

— Je ne vous connais même pas, dit Miro.

Puis il tituba jusqu'à la porte et sortit dans la clarté du matin.

Un peu plus tard, il fut obligé de se reposer à l'ombre d'un arbre. Lequel était-ce ? Fureteur ou Humain ? Miro sollicita sa mémoire — après tout, ça ne faisait que quelques semaines qu'il était parti —, mais, lorsqu'il était parti, l'arbre d'Humain n'était qu'une jeune

pousse. À présent, les deux arbres avaient l'air d'être de la même taille, et Miro ne pouvait se rappeler avec certitude si Humain avait été tué plus haut ou plus bas sur la pente que Fureteur. Aucune importance : il n'avait rien à dire aux arbres, et vice versa.

En plus, Miro n'avait jamais appris la langue des arbres ; on avait compris le vrai rôle des baguettes trop tard pour Miro. Ender pouvait parler aux arbres, Ouanda aussi, et sans doute une demi-douzaine d'autres humains, mais Miro n'apprendrait jamais, parce qu'il lui était absolument impossible de tenir les baguettes et de frapper les troncs en cadence. Encore une variété de langage qui ne lui était plus d'aucune utilité.

— *Que dia chato, meu filho !*

Voilà bien une voix qui ne changerait jamais. L'attitude non plus : Quelle journée pourrie, mon fils ! Pieuse et fourbe en même temps, sans se prendre au sérieux ni d'un côté ni de l'autre.

— Salut, Quim.

— Père Estevão, à présent, j'en ai peur.

Quim avait adopté la panoplie vestimentaire complète de l'ecclésiastique. Il ramassa les pans de sa soutane et s'assit en face de Miro sur l'herbe flétrie.

— Tu as vraiment la tête de l'emploi, dit Miro.

Quim avait bien mûri. Enfant, il avait les traits tirés par la dévotion. L'expérience du monde réel au lieu de la théologie théorique lui avait donné des rides et des sillons, mais le visage en résultant était empreint de compassion. Et d'énergie.

— Je m'excuse d'avoir fait une scène pendant la messe.

— Ah bon ? dit Quim. Je n'y étais pas. Ou, plutôt, j'étais bien à la messe, mais pas à la cathédrale.

— Tu donnais la communion aux raman.

— Aux enfants de Dieu. L'Eglise a toujours disposé d'un vocabulaire pour désigner les étrangers. Nous n'avons pas attendu Démosthène.

— Il n'y a pas de quoi te vanter, Quim. Ce n'est pas toi qui as trouvé la terminologie.

— Ne nous disputons pas.

— Alors, n'empiétons pas sur les méditations d'autrui.

— Quel noble sentiment ! Mais tu as choisi de te reposer à l'ombre d'un de mes amis, avec lequel j'ai besoin de m'entretenir.

J'ai pensé qu'il était plus poli de te parler d'abord, avant de commencer à taper sur Fureteur avec les baguettes.

— C'est Fureteur ?

— Dis-lui bonjour. Je sais qu'il était impatient de te revoir.

— Je ne l'ai jamais connu.

— Mais il sait tout de toi. Je ne crois pas, Miro, que tu te rends compte à quel point tu fais figure de héros pour les pequeninos. Ils savent ce que tu as fait pour eux et ce que ça t'a coûté.

— Et ils savent ce que ça va probablement nous coûter à tous, à la fin ?

— À la fin, nous serons tous appelés à la barre pour être soumis au jugement de Dieu. Si la population de toute une planète y est convoquée d'un seul coup, alors notre unique souci sera de nous assurer que nul ne partira sans être baptisé, au cas où son âme mériterait d'être accueillie parmi les saints.

— Alors, ça t'est égal ?

— Ça ne m'est pas égal, bien sûr. Disons simplement qu'il existe une perspective plus vaste, dans laquelle la vie et la mort comptent moins que le fait de pouvoir choisir sa vie comme sa mort.

— Tu crois vraiment à tout ça, hein ? dit Miro.

— Oui, encore que ça dépende de ce que tu entends par « tout ça ».

— Tout, quoi. Un Dieu vivant, la résurrection du Christ, les miracles, les visions, le baptême, la transsubstantiation... ?

— Oui.

— Les miracles ? Les guérisons miraculeuses ?

— Oui.

— Comme dans le sanctuaire en l'honneur de nos grands-parents ?

— Beaucoup de guérisons y ont été relevées.

— Et tu y crois ?

— Miro, je ne sais pas. Certaines étaient peut-être de nature hystérique. D'autres relevaient peut-être d'un effet placebo. Certaines prétendues guérisons étaient peut-être des rémissions spontanées ou des rétablissements naturels.

— Mais certaines étaient authentiques ?

— C'est possible.

— Tu crois que les miracles sont possibles ?

— Oui.

— Mais tu ne crois pas qu'il y en ait vraiment ?

— Si, Miro, je crois qu'il y a des miracles. Mais je ne sais pas au juste si les gens distinguent entre ce qui est miracle et ce qui ne l'est pas. Il ne fait pas de doute que de nombreux événements signalés comme miracles n'en étaient pas du tout. Il y a probablement aussi de nombreux miracles que personne n'a reconnus comme tels lorsqu'ils se sont produits.

— Et moi, Quim ?

— Et toi, quoi ?

— Pas de miracle pour moi ?

Quim baissa la tête et tira sur l'herbe courte devant lui. C'était l'attitude qu'il prenait, quand il était enfant, pour éviter de répondre aux questions gênantes. C'était ainsi qu'il réagissait quand leur père supposé, Marcão, sombrait dans la violence éthylique.

— Qu'est-ce qu'il y a, Quim ? Les miracles, c'est pour les autres ?

— Une part du miracle réside dans le fait que nul ne sait pourquoi il se produit.

— Tu es malin comme un renard, Quim.

— Tu veux savoir pourquoi tu n'as pas eu de guérison miraculeuse ? dit Quim en s'empourprant. C'est parce que tu n'as pas la foi.

— Et l'histoire de l'homme qui disait : « Oui, Seigneur, je crois — pardonne mon incroyance » ?

— Es-tu cet homme ? As-tu déjà demandé la guérison ?

— Je la demande maintenant, dit Miro.

Des larmes involontaires lui vinrent aux yeux.

— Mon Dieu ! murmura-t-il. Comme j'ai honte !

— Honte de quoi ? demanda Quim. D'avoir demandé l'aide de Dieu ? De pleurer devant ton frère ? De tes péchés ? De tes doutes ?

Miro secoua la tête. Il ne savait pas. Toutes ces questions étaient trop compliquées. Puis il se rendit compte qu'il connaissait la réponse. Il écarta les bras et dit :

— Honte de ce corps.

Quim tendit les bras, le prit par les épaules, l'attira vers lui et laissa glisser ses mains le long des bras de Miro jusqu'à ce qu'elles lui tiennent les poignets.

— Voici mon corps qui vous est donné, leur a-t-il dit. Comme tu as donné ton corps pour les pequeninos. Pour les Petits.

— D'accord, Quim, mais il a récupéré son corps, l'autre, pas vrai ?

— Il est mort, aussi.

— C'est comme ça que je vais guérir ? En trouvant un moyen de mourir ?

— Fais pas l'imbécile, dit Quim. Le Christ ne s'est pas tué. Il a été trahi par Judas.

— Et tous ces gens, explosa Miro, qui se font guérir leurs rhumes de cerveau, qui voient leurs migraines disparaître comme par miracle !... Est-ce que tu es en train de me dire qu'ils méritent plus le secours de Dieu que moi ?

— Ce n'est peut-être pas fondé sur ce que tu mérites. Peut-être que c'est fondé sur ce dont tu as besoin.

Miro se jeta sur son frère et saisit le devant de l'habit de Quim dans ses doigts à demi paralysés.

— J'ai besoin de retrouver mon corps !

— Peut-être, dit Quim.

— *Peut-être* ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Faux jeton, trouduc, arrête un peu tes singeries !

— Je veux dire, fit Quim sans hausser le ton, que, s'il est certainement vrai que tu désires retrouver ton corps, il se peut que Dieu, dans sa grande sagesse, sache que, pour que tu deviennes le meilleur des hommes, tu as véritablement besoin de rester infirme un certain temps.

— Combien de temps ?

— Assurément, pas plus que le reste de ta vie.

Miro poussa un grognement de dégoût et lâcha la soutane de Quim.

— Moins que ça, peut-être, dit Quim. Je l'espère.

— Tu l'espères ! dit Miro d'un ton méprisant.

— L'espoir est avec la foi et l'amour pur l'une des vertus cardinales. Tu devrais l'essayer.

— J'ai vu Ouanda.

— Elle essaie de te parler depuis que tu es arrivé.

— Elle est vieille et grosse. Elle a eu un tas de marmots, elle a passé trente ans à se faire défoncer en long, en large et en travers par un mec qu'elle a épousé. J'aurais préféré visiter sa tombe !

— Ce que tu es généreux !

— Tu sais bien ce que je veux dire ! C'était une bonne idée de quitter Lusitania, mais trente ans, c'était pas encore assez.

— Tu aimerais mieux retourner dans un monde où personne ne te connaît.

— Déjà, personne ne me connaît ici.

— Peut-être que non. Mais nous t'aimons, Miro.

— Vous aimez ce que j'étais avant.

— Tu es le même homme, Miro. Tu as un corps différent, c'est tout.

Miro se remit péniblement debout en s'appuyant sur Fureteur.

— Parle à ton copain l'arbre, Quim. Y a rien qui m'intéresse dans ce que tu vas lui raconter.

— C'est ce que tu crois.

— Tu sais ce qui est pire qu'un trouduc, Quim ?

— Bien sûr, dit Quim. C'est un trouduc hostile, aigri, qui pleure ses petites misères, agressif avec ça – bref, un emmerdeur qui a une trop haute opinion de l'importance de sa propre souffrance.

Poussé à bout, Miro se précipita sur Quim avec un rugissement de fureur et le jeta à terre. Evidemment, Miro perdit l'équilibre, retomba sur son frère et s'empêtra dans ses habits sacerdotaux. Mais qu'à cela ne tienne, Miro n'essaya pas de se relever, il essaya de malmenier un peu son frère, comme s'il pouvait ainsi évacuer un peu de sa propre souffrance.

Après quelques coups de poing, Miro s'arrêta de frapper Quim, fondit en larmes et s'effondra sur la poitrine de son frère. Au bout d'un moment, il sentit les bras de Quim autour de lui, entendit Quim psalmodier doucement une prière :

— *Pai Nosso, que estás no céu.*

Mais, à partir de là, le ton incantatoire disparut et les mots sonnèrent comme neufs, et donc vrais :

— *O teu filho está com dor, o meu irmão precisa a ressurreição da alma, ele merece o refresco da esperança.*

En entendant Quim exprimer ainsi sa douleur, ses scandaleuses exigences, Miro fut à nouveau saisi de honte. Pourquoi devait-il

s'imaginer qu'il méritait un nouvel espoir ? Comment pouvait-il oser exiger que Quim prie pour qu'il lui arrive un miracle, pour qu'il recouvre l'usage de son corps ? Il n'était pas juste – et Miro le savait bien – de mettre la foi de Quim à l'épreuve pour un incroyant égocentrique comme lui.

Mais la prière continua :

— *Ele deu tudo para os pequeninos, e tu nos disses te, Salvador, que qualquer coisa que fazemos para este pequeninos, fazemos a ti.*

Miro voulut l'interrompre. Si j'ai tout donné aux pequeninos, je l'ai fait pour eux, pas pour moi. Mais les paroles de Quim lui imposèrent le silence : Tu nous as dit, Sauveur, que tout ce que nous faisons à ces enfants, nous le faisons pour toi. C'était comme si Quim demandait à Dieu de tenir sa promesse. Quim devait avoir une drôle de relation avec Dieu pour être en droit de lui demander des comptes.

— *Ele não é como Jó, perfeito na coração.*

Non, je ne suis pas aussi parfait que Job. Mais j'ai tout perdu, exactement comme Job. Un autre homme a engendré des enfants avec la femme qui aurait dû être mon épouse. D'autres ont accompli ce que j'aurais dû accomplir. Et si Job avait des furoncles, moi, je suis à moitié paralysé : est-ce que Job voudrait changer de place avec moi ?

— *Restabelece ele come restabeleceste a Jó. Em nomine do Pai, e do Filho, e do Espirito Santo. Amem.* Guéris-le comme tu as guéri Job.

Miro sentit les bras de son frère relâcher leur étreinte, et, comme si c'étaient ses bras, et non la pesanteur, qui le maintenaient sur la poitrine de son frère, Miro se leva immédiatement et regarda son frère qu'il avait jeté à terre. La joue tuméfiée de Quim était en train d'enfler. Sa lèvre saignait.

— Je t'ai fait mal, dit Miro. Je regrette.

— Oui, dit Quim. Tu m'as fait mal. Et je t'ai fait mal.

C'est l'une des distractions favorites ici. Aide-moi à me relever.

L'espace d'un instant, d'un fugitif instant, Miro oublia qu'il était infirme, qu'il pouvait à peine se tenir debout. C'est dans cet instant qu'il commença à tendre la main à son frère. Mais il vacilla, déséquilibré, et se rappela son état.

— Je ne peux pas, dit-il.

— Arrête de te prendre pour un infirme et donne-moi la main !

Miro écarta les jambes au maximum et se pencha sur son frère. Son frère cadet, qui avait maintenant près de trente ans de plus que lui, et que sa sagesse et sa compassion rendaient encore plus vieux. Miro tendit la main. Quim la saisit et se remit debout avec l'aide de Miro. L'effort avait épuisé Miro : il n'avait pas la vigueur nécessaire, mais Quim ne simulait pas l'impuissance et comptait vraiment sur l'aide de Miro pour se relever. Ils se retrouvèrent face à face, épaule contre épaule, les mains encore jointes.

— Tu es un bon prêtre, dit Miro.

— Oui, dit Quim. Et si un jour j'ai besoin de quelqu'un pour m'entraîner, je te ferai signe.

— Dieu va-t-il répondre à ta prière ?

— Bien sûr. Dieu répond à toutes les prières.

Il ne fallut qu'un instant à Miro pour comprendre ce que Quim voulait dire.

— D'accord, mais est-ce qu'il va dire oui ?

— Ah ! C'est la partie de la réponse dont je ne suis jamais sûr. Tu me diras plus tard si ça a marché.

Quim regagna l'arbre d'un pas raide, presque en boitant. Il se pencha et ramassa deux baguettes sur le sol.

— De quoi tu vas parler à Fureteur ?

— Il m'a fait dire qu'il fallait que je lui parle. Il y a un genre d'hérésie dans une forêt très loin d'ici.

— Tu les convertis et après ils perdent la tête, c'est ça ?

— En fait, non, dit Quim. Il s'agit d'un groupe auquel je n'ai jamais prêché. Les arbres-pères parlent tous entre eux, si bien que les idées du christianisme sont déjà répandues partout sur la planète. Comme d'habitude, l'hérésie semble se répandre plus vite que la vérité. Et Fureteur se sent coupable parce que celle-ci est fondée sur une hypothèse qu'il a lui-même formée.

— Ça doit être un sérieux problème pour un prêtre, dit Miro.

— Pas seulement pour moi ! dit Quim en tressaillant.

— Excuse-moi. Je voulais dire, pour l'Eglise. Pour les croyants.

— Ça va beaucoup plus loin que ça, Miro. Ces pequeninos ont trouvé une hérésie vraiment intéressante. Une fois, il n'y a pas très longtemps, Fureteur a supposé que, tout comme le Christ est venu aux humains, le Saint-Esprit viendrait un jour aux pequeninos. C'est

une interprétation grossièrement erronée de la sainte Trinité, mais la forêt en question l'a prise tout à fait au sérieux.

— Ça m'a tout l'air d'un phénomène local.

— Moi aussi je le pensais. Jusqu'à ce que Fureteur m'explique la chose en détail. Tu vois, ils sont convaincus que le virus de la descolada est l'incarnation du Saint-Esprit. Par une espèce de logique perverse, puisque le Saint-Esprit réside depuis toujours dans toutes les créations divines, il est normal qu'il s'incarne dans le virus de la descolada, qui lui aussi pénètre tous les êtres vivants.

— Ils adorent le virus ?

— Oui. Après tout, c'est bien vous, les savants, qui avez découvert que les pequeninos avaient été créés, en tant qu'êtres intelligents, par le virus de la descolada ? Le virus est donc doué d'un pouvoir créateur, ce qui signifie qu'il est de nature divine.

— À mon avis, il doit y avoir autant de preuves littérales à l'appui de cette théorie que pour l'incarnation de Dieu dans le Christ.

— Il y en a encore bien plus. Mais si ça s'arrêtait là, Miro, je n'en ferais qu'une simple question de théologie. Complexe, ardue mais, comme tu disais, localisée.

— C'est quoi, alors ?

— La descolada est le second baptême. Par le feu. Seuls les pequeninos peuvent endurer ce baptême, qui les fait passer dans la troisième vie. Ils sont plus près de Dieu que les humains, qui se sont vu refuser la troisième vie.

— Une mythologie de la supériorité, donc. Je crois qu'on devait s'y attendre, dit Miro. La plupart des communautés qui tentent de survivre sous l'emprise irrésistible d'une culture dominante élaborent des mythes qui leur permettent de croire qu'ils sont d'une manière ou d'une autre des êtres exceptionnels. Des élus. Des favoris des dieux. Les gitans, les juifs, etc. : les précédents historiques ne manquent pas.

— Maintenant écoutez ça, Senhor Zenador : puisque les pequeninos sont les êtres choisis par le Saint-Esprit, leur mission est de répandre ce second baptême dans toutes les langues et dans tous les peuples.

— Répandre la descolada ?

— Sur toutes les planètes. Un genre de jugement dernier portatif. Ils arrivent, la descolada se répand, s'adapte, tue – et tout le monde rejoint le Créateur.

— Dieu nous en préserve.

— Espérons-le.

Miro fit alors le rapport avec ce qu'il venait d'apprendre la veille.

— Quim, les doryphores sont en train de construire un vaisseau pour les pequeninos.

— C'est ce qu'Ender m'a dit. Et quand j'ai posé la question au Père Lajournée, il...

— C'est un pequenino ?

— L'un des enfants d'Humain. Il a dit : « Bien sûr », comme si l'information était connue de tout le monde. C'est peut-être ce qu'il croyait : qu'une chose est connue dès lors que les pequeninos en sont informés. Il m'a dit aussi que ce groupe hérétique tente de manœuvrer pour prendre le commandement du vaisseau.

— Pourquoi ?

— Pour pouvoir l'amener sur une planète habitée, pardi ! Au lieu de chercher une planète déserte à terraformer et coloniser.

— Je crois qu'on devrait dire « lusiformer ».

— Très drôle. Il se pourrait qu'ils y arrivent. L'idée que les pequeninos sont une espèce supérieure fait son chemin, surtout chez les pequeninos non chrétiens. Ils sont très frustes pour la plupart. Ils ne saisissent pas qu'ils sont en train d'envisager un xénocide. D'anéantir la race humaine.

— Comment un petit détail comme ça pourrait-il leur échapper ?

— Parce que les hérétiques insistent sur le fait que Dieu aime tellement les humains qu'il leur a envoyé son fils unique. Tu te souviens de ce que dit l'Écriture ?

— « Quiconque croit en lui ne périra point. »

— Exactement. Ceux qui croient auront la vie éternelle. Donc, pour eux, la troisième vie.

— Alors ceux qui meurent devaient être incroyants.

— Tous les pequeninos ne font pas la queue pour se porter volontaires et servir Dieu comme anges exterminateurs itinérants. Mais il y en a assez pour qu'on soit obligés de mettre un frein à ce mouvement. Et pas seulement pour le bien de notre mère l'Eglise.

— Notre mère la Terre.

— Tu vois donc, Miro, qu'un missionnaire comme moi prend parfois une grande importance dans le monde. Il faut, d'une manière ou d'une autre, que je persuade ces pauvres hérétiques de la fausseté de leur démarche et les amène à accepter la doctrine de l'Eglise.

— Pourquoi parler à Fureteur maintenant ?

— Pour obtenir le seul renseignement que les pequeninos ne nous donnent jamais.

— C'est-à-dire ?

— Des adresses. Il y a des milliers de forêts de pequeninos sur Lusitania. Laquelle abrite cette communauté d'hérétiques ? Le vaisseau sera parti depuis longtemps quand j'aurai trouvé l'endroit en allant d'une forêt à l'autre au petit bonheur.

— Tu y vas tout seul ?

— Toujours. Je ne peux emmener aucun petit frère avec moi, Miro. Avant d'avoir été convertie, la population d'une forêt a tendance à tuer les pequeninos étrangers. C'est l'un des cas où il vaut mieux être raman qu'utlanning.

— Notre mère sait que tu t'en vas ?

— Un peu de sens pratique, Miro ! Satan ne me fait pas peur, mais maman...

— Andrew est au courant ?

— Bien sûr. Il insiste pour partir avec moi. Le Porte-Parole des Morts jouit d'un prestige considérable et il pense pouvoir m'aider.

— Tu ne seras pas seul, alors.

— Bien sûr que si. Depuis quand un homme revêtu de l'armure divine intégrale a-t-il besoin de l'aide d'un humaniste ?

— Andrew est catholique.

— Il va à la messe, il communie, il se confesse régulièrement, mais il est toujours porte-parole des morts et je ne pense pas qu'il croie vraiment en Dieu. J'irai seul.

Miro considéra Quim avec un respect tout neuf.

— T'as la peau dure, mon salaud.

— Les soudeurs et les forgerons ont la peau dure. Les salauds ont leurs problèmes à eux. Je ne suis qu'un serviteur de Dieu et de l'Eglise, et j'ai une mission à accomplir. Il me semble que des expériences récentes laissent entendre que je cours un plus grand danger en compagnie de mon frère qu'au milieu des plus virulents des pequeninos hérétiques. Depuis la mort d'Humain, les

pequeninos ont tenu leur promesse à l'échelle de la planète : aucun d'eux n'a jamais levé la main contre un être humain. Ils sont peut-être hérétiques, mais ce sont toujours des pequeninos. Ils respecteront le serment.

— Je regrette de t'avoir roué de coups.

— Je les ai reçus comme une étreinte fraternelle, mon fils.

— J'aurais bien voulu que ce soit le cas, Père Estevão.

— Alors c'était le cas.

Quim se tourna vers l'arbre et commença à tambouriner sur le tronc. Presque immédiatement, le son se mit à changer, variant en hauteur et en tonalité à mesure que se déformaient les creux à l'intérieur de l'arbre. Miro écouta quelques instants, bien qu'il ne pût comprendre le langage des arbres-pères. Fureteur s'exprimait avec la seule voix audible dont disposent les arbres-pères. Il avait jadis parlé avec une vraie voix, des lèvres articulées, une langue et des dents. On pouvait perdre l'usage de son corps de plus d'une façon. Miro avait survécu à une expérience qui aurait dû lui être fatale. Il en était sorti infirme. Or, tout handicapé qu'il était, il pouvait encore se déplacer et parler. Il croyait souffrir comme Job. Fureteur et Humain, beaucoup plus diminués que lui, croyaient avoir reçu la vie éternelle.

— Ça se présente plutôt mal, dit Jane.

Tu l'as dit.

— Le Père Estevão ne devrait pas partir seul, dit-elle. Les pequeninos étaient des guerriers redoutablement efficaces. Ils ne l'ont pas oublié.

Alors dis-le à Ender. Je ne peux rien faire de ce côté-là.

— Bien dit, mon héros, fit Jane. Je vais parler à Ender et toi, tu restes dans les parages en attendant ton miracle.

Miro soupira, redescendit la pente et passa la porte.

TÊTE DE BOIS

« J'ai parlé avec Ender et sa sœur, Valentine. Elle est historienne. »

« Explique. »

« Elle cherche dans les livres les histoires des humains, ensuite elle écrit des histoires à partir de ce qu'elle trouve et les donne à tous les autres humains. »

« Si ces histoires sont déjà écrites, pourquoi les écrire une seconde fois ? »

« Parce qu'elles ne sont pas bien comprises. Elle aide les humains à les comprendre. »

« Si les humains proches de l'époque en question ne les comprenaient pas, comment peut-elle, venant plus tard, mieux les comprendre ? »

« Je lui ai moi-même posé la question, et Valentine a dit qu'elle ne les comprend pas toujours mieux. Mais les vieux auteurs comprenaient ce que ces histoires signifiaient pour les gens de leur époque, et elle comprend ce que ces histoires signifient pour les gens de son époque à elle. »

« Alors l'histoire change ? »

« Oui. »

« Et pourtant, ils croient toujours à chaque fois qu'il s'agit d'un souvenir vrai ? »

« Valentine m'a expliqué que certaines histoires étaient vraies et d'autres véridiques. Je n'y ai rien compris. »

« Pourquoi ne conservent-ils pas un souvenir précis de leurs histoires, pour commencer ? Alors ils ne seraient plus obligés de se mentir constamment. »

Assise devant son terminal, les yeux fermés, Qing-jao réfléchissait. Wang-mu la coiffait. Les coups de brosse, les

tiraillements des cheveux, le souffle même de la jeune fille la réconfortaient.

C'était un moment où Wang-mu pouvait parler librement, sans crainte de l'interrompre. Et, parce que Wang-mu était Wang-mu, elle se servait de ce moment privilégié pour placer ses questions. Elle en avait tellement.

Les premiers jours, toutes ses questions avaient trait aux messages des dieux. Bien sûr, Wang-mu avait été grandement soulagée d'apprendre que, presque toujours, il suffisait de scruter jusqu'au bout une seule ligne dans le grain du bois : après cette fameuse première fois, elle avait craint que Qing-jao ne soit obligée de scruter la totalité du parquet chaque jour.

Mais elle avait toujours des questions à propos de la purification. « Pourquoi ne scrutes-tu pas une ligne chaque matin en te levant et tu n'en restes pas là ? Pourquoi ne fais-tu pas recouvrir le parquet de moquette ? » Il n'était pas facile d'expliquer qu'on ne peut abuser les dieux avec des stratagèmes aussi stupides.

« Et s'il n'y avait pas de bois du tout sur toute la planète ? Est-ce que les dieux te feraient brûler comme du papier ? Est-ce qu'un dragon viendrait t'emporter ? »

Qing-jao ne pouvait répondre aux questions de Wang-mu autrement qu'en disant que les dieux exigeaient d'elle ce qu'ils pouvaient. S'il n'y avait pas de bois ni de lignes du bois, les dieux ne lui demanderaient pas de scruter le bois. À quoi Wang-mu répondait qu'on devrait alors faire une loi pour interdire les parquets en bois, pour que Qing-jao soit dispensée de toutes ces corvées.

Ceux qui n'avaient jamais entendu la voix des dieux ne pouvaient vraiment pas comprendre.

Aujourd'hui, pourtant, la question de Wang-mu n'avait rien à voir avec les dieux – ou, du moins, n'avait rien à voir avec eux au départ.

— Finalement, qu'est-ce qui a arrêté la flotte de Lusitania ? demanda Wang-mu.

Qing-jao faillit répondre sans réfléchir et dire en riant : « Si je le savais, je pourrais me reposer ! » Mais elle se rendit compte que Wang-mu ne savait probablement pas que la flotte de Lusitania avait disparu.

— Comment peux-tu avoir entendu parler de la flotte de Lusitania ?

— Je sais lire, non ? dit Wang-mu, peut-être un peu trop fièrement.

Mais pourquoi ne serait-elle pas fière ? Qing-jao avait dit à Wang-mu, sans mentir, qu'elle apprenait vraiment très vite et qu'elle trouvait des tas de choses par ses propres moyens. Elle était très intelligente, et Qing-jao ne serait pas surprise de s'apercevoir que Wang-mu assimilait plus d'informations qu'elle n'en recevait directement de sa maîtresse.

— Je vois ce que tu as sur ton terminal, dit Wang-mu, et ça concerne toujours la flotte de Lusitania. Et puis c'est de ça que tu parlais avec ton père le premier jour où j'étais ici. Je n'ai pas compris grand-chose à votre conversation, sauf qu'il était question de la flotte de Lusitania. Que les dieux pissent au visage de l'homme qui a envoyé cette flotte ! dit-elle d'un ton brusquement chargé de haine.

Sa véhémence était choquante ; Wang-mu parlait contre le Congrès stellaire – incroyable !

— Sais-tu qui a envoyé cette flotte ? demanda Qing-jao.

— Evidemment. C'est les politiciens égoïstes du Congrès stellaire, qui tentaient de détruire tous les espoirs qu'a une planète colonisée d'obtenir son indépendance.

Wang-mu savait donc qu'elle parlait séditieusement. Qing-jao se rappela qu'elle avait elle-même parlé avec autant de haine, longtemps auparavant ; mais d'entendre quelqu'un proférer ces paroles en sa présence – sa propre servante secrète ! – était scandaleux.

— Que sais-tu de tout cela ? s'écria Qing-jao. Ces questions relèvent de l'autorité du Congrès, et toi, tu parles d'indépendance, de colonies, et...

Wang-mu était tombée à genoux, le front contre terre. Qing-jao eut immédiatement honte d'avoir parlé si durement.

— Allons, relève-toi, Wang-mu.

— Tu es en colère contre moi.

— Je suis scandalisée de t'entendre parler comme cela, c'est tout. Où as-tu entendu pareilles absurdités ?

— Je répète ce que tout le monde dit.

— Pas tout le monde, dit Qing-jao. Mon père ne parle jamais comme cela. En revanche, c'est le genre de chose que Démosthène dit tout le temps.

Et Qing-jao se rappela ce qu'elle avait ressenti lorsqu'elle avait pour la première fois lu du Démosthène : ça lui avait paru tellement logique, tellement vrai, tellement juste ! Or, plus tard, son père lui avait expliqué que Démosthène était l'ennemi des gouvernants et, par conséquent, l'ennemi des dieux. Mais ce n'était qu'à présent qu'elle prenait toute la mesure de la fausseté onctueuse des paroles du traître qui l'avaient presque persuadée que la flotte de Lusitania était malfaisante. Si Démosthène avait été si près de séduire une jeune élue aussi instruite que Qing-jao, rien d'étonnant alors à ce qu'elle entende les mêmes paroles reproduites comme des vérités dans la bouche d'une fille du peuple.

— Qui est Démosthène ? demanda Wang-mu.

— Un traître qui réussit apparemment mieux que quiconque ne l'aurait cru.

Le Congrès stellaire se rendait-il compte que les idées de Démosthène étaient reprises par des gens qui n'avaient jamais entendu parler de lui ? Savait-on en haut lieu ce que cela signifiait ? Les idées de Démosthène étaient désormais la sagesse commune des gens du commun. Les choses avaient pris une tournure plus dangereuse que Qing-jao ne l'avait imaginé. Son père était plus avisé, il devait déjà être au courant.

— Qu'importe, dit Qing-jao. Parle-moi de la flotte de Lusitania.

— Comment le pourrais-je, si ça va te mettre en colère ?

Qing-jao attendit patiemment.

— Très bien, dit Wang-mu, toujours sur ses gardes. Mon père dit... et son ami Pan Ku-wei aussi, un type très intelligent qui a passé une fois l'examen de fonctionnaire et à qui il n'a manqué que quelques points pour...

— Que disent-ils ?

— Que c'est très mal de la part du Congrès d'envoyer une énorme flotte, vraiment énorme, et tout ça pour attaquer la plus petite des colonies parce que les gens de là-bas ont refusé d'extrader deux de leurs citoyens pour qu'ils soient jugés sur une autre planète. Ils disent que la justice est entièrement du côté de Lusitania, parce que envoyer des gens sur une autre planète contre leur volonté, c'est les

enlever pour toujours à leur famille et à leurs amis. C'est comme si on les condamnait avant de les juger.

— Et s'ils sont coupables ?

— C'est aux tribunaux de décider sur leur propre planète, là où les gens les connaissent et peuvent juger équitablement le crime qu'ils ont commis, pas aux gens du Congrès, à des années-lumière de là, qui ne connaissent rien à rien et comprennent encore moins. Enfin, c'est ce que dit Pan Ku-wei, dit Wang-mu en baissant la tête.

Qing-jao fit taire sa propre révolus ion devant les paroles séditieuses de Wang-mu ; il importait de savoir ce que pensaient les gens du commun, même si elle était sûre que les dieux lui reprocheraient de manquer de loyauté en prêtant l'oreille à pareils propos.

— Tu crois donc que la flotte de Lusitania n'aurait jamais dû être envoyée ?

— S'ils peuvent envoyer une flotte contre Lusitania sans raison valable, qu'est-ce qui peut les empêcher d'en envoyer une contre la Voie ? Nous ne faisons pas partie des Cent-Mondes, nous ne sommes pas membres du Congrès stellaire, mais nous sommes aussi une colonie. Qu'est-ce qui les empêcherait de déclarer que Han Fei-tzu est un traître et de l'obliger à partir vers quelque lointaine planète d'où il ne reviendrait pas avant soixante ans ?

L'idée était atroce, et il était présomptueux de la part de Wang-mu d'évoquer son père dans cette discussion, non parce qu'elle n'était qu'une domestique, mais parce qu'il serait présomptueux de la part de qui que ce soit d'imaginer que le grand Han Fei-tzu puisse être coupable d'un crime. L'espace d'un instant, Qing-jao perdit son aplomb et clama tout haut son indignation :

— Jamais le Congrès stellaire ne traiterait mon père comme un criminel !

— Pardonne-moi, Qing-jao. Tu m'as dit de répéter ce qu'avait dit mon père.

— Tu veux dire que ton père a parlé de Han Fei-tzu ?

— Tout le monde à Jonlei sait que Han Fei-tzu est l'homme le plus honorable de la Voie. Notre plus grande fierté est que la maison Han fasse partie de notre ville.

Alors, songea Qing-jao, tu savais exactement la mesure de ton ambition lorsque tu as décidé de devenir la servante de sa fille.

— Je ne voulais pas lui manquer de respect, les gens de Jonlei non plus. Mais n'est-il pas vrai que, si le Congrès stellaire le voulait, il pourrait ordonner à la Voie d'envoyer ton père sur une autre planète pour y être jugé ?

— Jamais il ne...

— Mais il le pourrait, non ?

— La loi le permet, dit Qing-jao. La Voie est une colonie. Mais le Congrès ne prendrait jamais une...

— Mais s'il l'a fait pour Lusitania, pourquoi ne le ferait-il pas pour la Voie ?

— Parce que les xénologues de Lusitania étaient coupables de crimes qui...

— Ce n'était pas l'avis des gens de Lusitania. Leur gouvernement a refusé de les extraditer.

— C'est bien là le fait le plus grave. Comment un gouvernement planétaire a-t-il osé se croire mieux informé que le Congrès stellaire ?

— Parce qu'il était au courant de tout, dit Wang-mu, comme si l'idée allait de soi. Il connaissait ces gens, ces xénologues. Si les membres du Congrès stellaire donnaient l'ordre à la Voie d'envoyer Han Fei-tzu sur une autre planète afin d'y être jugé pour un crime qu'il n'a pas commis, ne crois-tu pas que nous entrerions nous aussi en rébellion plutôt que de leur livrer un homme si remarquable ? Ensuite, ils enverraient une flotte contre nous.

— Le Congrès stellaire est la source de toute justice sur les Cent-Mondes, dit Qing-jao d'un ton sans appel.

La discussion était terminée. Mais il en fallait plus pour réduire l'impudente Wang-mu au silence.

— Mais la Voie ne fait pas partie des Cent-Mondes, n'est-ce pas ? Nous ne sommes qu'une colonie. Ils peuvent faire ce qu'ils veulent, et c'est pas juste.

Wang-mu conclut par un hochement de tête, comme si elle croyait avoir eu le dessus. Qing-jao faillit éclater de rire. Elle aurait bien ri, d'ailleurs, si elle n'avait pas été aussi furieuse. D'abord, elle était furieuse d'avoir été interrompue si souvent et même contredite par Wang-mu, chose que ses précepteurs avaient toujours pris soin d'éviter. Il restait que la témérité de Wang-mu était probablement une bonne chose, et la colère de Qing-jao prouvait qu'elle s'était par

trop habituée au respect immérité que les gens témoignaient à ses idées pour la seule raison qu'elles tombaient des lèvres d'une élue. Il faudrait encourager Wang-mu à parler ainsi. Sur ce point, la colère de Qing-jao était injustifiée, et elle devait la réprimer.

Mais ce qui irritait le plus Qing-jao, c'était la manière dont Wang-mu avait parlé du Congrès stellaire. Comme si Wang-mu contestait que le Congrès puisse être l'autorité suprême qui régissait l'humanité tout entière ; comme si Wang-mu s'imaginait que la Voie comptait plus que la volonté collective des planètes. Même si l'inconcevable arrivait et que Han Fei-tzu soit obligé de passer en jugement sur une planète à des centaines d'années-lumière de là, il le ferait sans un murmure de protestation – et il serait furieux de la moindre velléité de résistance de la part de sa propre planète. Se rebeller comme Lusitania ? Impensable ! Et, rien que d'y penser, Qing-jao se sentait souillée.

Sale. Impure. Nourrir une pensée aussi séditeuse l'obligea à chercher une ligne à scruter sur le parquet.

— Qing-jao ! s'écria Wang-mu dès que sa maîtresse s'agenouilla, la tête penchée sur le parquet. Je t'en prie, dis-moi que les dieux ne te punissent pas pour avoir écouté ce que je viens de dire !

— Ils ne me punissent pas, dit Qing-jao. Ils me purifient.

— Mais ce n'étaient même pas mes propres paroles, Qing-jao. C'étaient les paroles de gens qui ne sont même pas présents ici.

— C'étaient des paroles impures, peu importe qui les a prononcées.

— Mais c'est injuste de t'obliger à te purifier pour des idées auxquelles tu n'as même jamais songé ou jamais cru !

Ça ne s'arrangeait pas ! Wang-mu allait-elle enfin s'arrêter ?

— Maintenant il faut que je t'entende dire que les dieux eux-mêmes sont injustes ?

— Ils le sont, s'ils te punissent à cause des paroles d'autrui.

L'insolente !

— Tu es plus sage que les dieux, maintenant ?

— Tant qu'ils y sont, ils pourraient te punir pour te laisser entraîner par la pesanteur, ou te laisser mouiller par la pluie !

— S'ils m'ordonnent de me purifier pour ces motifs, alors je le ferai et le trouverai juste, dit Qing-jao.

— Alors la justice n'a pas de sens ! s'écria Wang-mu. Quand tu prononces ce mot, tu veux dire « tout ce que les dieux trouvent bon de décider ». Mais quand moi je le prononce, ça signifie l'équité, ça signifie que les gens ne sont punis que pour ce qu'ils ont fait intentionnellement, ça signifie...

— C'est à ce que les dieux entendent par justice que je dois obéir.

— La justice, c'est la justice, quoi qu'en puissent dire les dieux !

Qing-jao faillit se relever et gifler sa servante secrète. Elle aurait été dans son droit, car Wang-mu lui causait autant de douleur que si elle l'avait frappée. Mais Qing-jao n'était pas du genre à frapper quelqu'un qui n'avait pas le droit de riposter. De plus, il y avait là-dessous une énigme beaucoup plus intéressante. Après tout, les dieux lui avaient envoyé Wang-mu – Qing-jao en avait déjà la certitude. Alors, au lieu de discuter directement avec Wang-mu, Qing-jao devait plutôt essayer de comprendre quelle intention avaient les dieux en lui envoyant une servante qui lui dirait effrontément des choses aussi honteuses.

Les dieux avaient fait dire à Wang-mu qu'il était injuste de punir Qing-jao rien que pour avoir entendu les opinions irrespectueuses d'autrui. Ce que disait Wang-mu était peut-être vrai. Mais il était tout aussi vrai que les dieux ne pouvaient être injustes. Par conséquent, si Qing-jao était punie, ce n'était pas pour avoir simplement entendu les opinions séditieuses du peuple. Non, Qing-jao devait se purifier parce que, au tréfonds de son cœur, une certaine partie de son être devait souscrire à ces opinions. Il lui fallait se purifier parce que en elle-même elle doutait encore du mandat céleste du Congrès stellaire ; elle croyait encore qu'il était injuste.

Qing-jao se traîna immédiatement jusqu'au mur le plus proche et se mit à chercher dans le grain du bois la ligne à suivre des yeux. À cause des paroles de Wang-mu, Qing-jao avait découvert une souillure secrète au fond d'elle-même. Les dieux lui avaient fait faire un pas de plus dans la connaissance des zones d'ombre de son esprit, afin qu'elle soit un jour totalement remplie de lumière et mérite ainsi le nom qui jusqu'ici restait dérisoire. Une partie de mon être doute de l'honnêteté du Congrès stellaire. Ô dieux, pour mes ancêtres, mon peuple et mes gouvernants, et pour moi enfin, purgez-moi de ce doute et redonnez-moi la pureté !

Quand elle eut fini de scruter la ligne – et il ne lui fallut qu’une seule ligne pour se purifier, ce qui signifiait déjà qu’elle avait appris quelque chose de vrai –, elle vit Wang-mu, assise, qui la regardait. Toute la colère de Qing-jao avait disparu. Elle lui était en fait reconnaissante d’avoir été sans le savoir l’instrument des dieux pour l’aider à apprendre une nouvelle vérité. Mais il fallait quand même faire comprendre à Wang-mu qu’elle avait passé les bornes.

— Dans cette maison, nous sommes les loyaux serviteurs du Congrès stellaire, dit doucement Qing-jao en laissant rayonner toute la gentillesse dont elle était capable. Et si tu es une loyale servante de cette maison, alors tu serviras le Congrès de tout ton cœur.

Comment pouvait-elle expliquer à Wang-mu combien elle avait souffert pour apprendre cette leçon – et combien elle en souffrait encore maintenant ? Elle avait besoin de Wang-mu pour l’aider, non pour lui rendre l’épreuve plus difficile.

— Très-sainte, je ne le savais pas, dit Wang-mu. Je n’avais pas deviné. J’avais toujours entendu dire de Han Fei-tzu qu’il était le plus noble serviteur de la Voie. Je croyais que tu servais la Voie, et non le Congrès. Sinon, je n’aurais jamais...

— Tu ne serais jamais venue travailler ici ?

— Je n’aurais jamais dit du mal du Congrès, dit Wang-mu. Je te servais même si tu habitais la maison d’un dragon.

C’est peut-être le cas, songea Qing-jao. Peut-être que le dieu qui me purifie est un dragon, froid et brûlant, terrible et magnifique.

— N’oublie pas, Wang-mu, que la planète appelée la Voie n’est pas la Voie elle-même, mais qu’elle n’a été ainsi nommée que pour nous inciter à suivre la vraie Voie chaque jour. Mon père et moi-même servons le Congrès parce qu’il a le mandat du ciel, et la Voie exige donc que nous le fassions, même au mépris des désirs ou des besoins de la planète appelée la Voie.

Wang-mu la regarda avec de grands yeux, sans ciller. Comprenait-elle ? Croyait-elle ? Qu’importe : elle finirait par croire avec le temps.

— Va-t’en maintenant, Wang-mu. Il faut que je travaille.

— Oui, Qing-jao.

Wang-mu se leva immédiatement et se retira à reculons, la tête baissée. Qing-jao revint vers son terminal. Mais, lorsqu’elle commença à demander l’affichage de nouveaux rapports, elle prit

conscience d'une présence dans la chambre. Elle se retourna brusquement sur sa chaise et découvrit Wang-mu en arrêt sur le seuil.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Qing-jao.

— Une servante secrète est-elle tenue de te raconter tout ce qui lui passe par la tête, même si c'est stupide en fin de compte ?

— Tu peux me dire ce que tu veux, dit Qing-jao. T'ai-je déjà punie ?

— Alors je te prie de me pardonner, ma Qing-jao, si j'ose te dire un mot au sujet de la noble tâche à laquelle tu es en train de travailler.

Que savait Wang-mu de la flotte de Lusitania ? Wang-mu apprenait rapidement, mais, avec elle, Qing-jao en était encore à un niveau tellement primitif dans toutes les matières qu'il était impensable que Wang-mu puisse ne serait-ce qu'appréhender les problèmes, sans parler de leur trouver une solution. Néanmoins, son père lui avait dit que les domestiques sont toujours plus heureux quand ils savent que leurs maîtres les écoutent.

— Alors, indique-moi, s'il te plaît, comment tu pourrais dire quelque chose de plus stupide que tout ce que j'ai déjà exprimé sur ce sujet ?

— Ma chère sœur aînée, dit Wang-mu, l'idée me vient en réalité de toi. Tu as dit tant de fois qu'aucun événement connu dans toute l'histoire des sciences n'aurait pu faire disparaître la flotte aussi complètement et avec une simultanéité aussi parfaite...

— Mais c'est arrivé, dit Qing-jao, alors cela doit être possible après tout.

— Ce qui m'est venu à l'esprit, ma douce Qing-jao, dit Wang-mu, c'est une chose que tu m'as expliquée quand nous avons étudié la logique. À propos des causes premières et des causes finales. Depuis le début, tu cherches des causes premières : par quels moyens on a fait disparaître la flotte. Mais as-tu cherché des causes finales ? ce qu'on espère accomplir en neutralisant les communications de la flotte, voire en la détruisant ?

— Tout le monde sait pourquoi les gens veulent arrêter la flotte. Ils essaient de protéger les droits des colonies, à moins qu'ils n'aient l'idée saugrenue que le Congrès veuille détruire les pequeninos avec toute la colonie. Il y a des milliards de gens qui veulent qu'on arrête

l'expédition. L'insoumission est dans leurs cœurs et ce sont tous des ennemis des dieux.

— Il n'empêche que quelqu'un a réussi à le faire, dit Wang-mu. Je croyais seulement que, puisque tu ne peux découvrir ce qui est arrivé à la flotte directement, tu pourrais peut-être trouver qui en est responsable, ce qui te permettra de trouver comment il y est arrivé.

— Nous ne savons même pas si cela a été fait par quelqu'un, dit Qing-jao. Cela aurait pu être quelque chose. Les phénomènes naturels n'ont pas de mobiles, puisqu'ils n'ont pas d'esprit.

— Alors je t'ai fait perdre ton temps, Qing-jao, dit Wang-mu en baissant la tête. Je te demande pardon. J'aurais dû partir quand tu m'as dit de partir.

— Ça ne fait rien, dit Qing-jao.

Wang-mu avait déjà disparu. Qing-jao ne savait même pas si sa servante avait entendu ces paroles rassurantes. Qu'importe, songea Qing-jao. Si Wang-mu a été offensée, je me réconcilierai avec elle plus tard. C'était très gentil de la part de cette fille de penser qu'elle pourrait m'aider dans mon travail. Je prendrai bien soin de lui faire savoir combien j'apprécie les élans de son cœur.

Une fois Wang-mu sortie de la pièce, Qing-jao retourna à son terminal. Elle feuilleta distraitement les rapports qui s'y affichaient. Elle les avait déjà tous parcourus, sans rien trouver d'intéressant. Pourquoi faudrait-il qu'il en soit autrement cette fois-ci ? Peut-être que ces rapports et ces résumés ne lui révélaient rien parce qu'il n'y avait rien à révéler. Peut-être que la flotte avait disparu parce qu'un dieu avait eu une crise de folie furieuse : on racontait des histoires de ce genre dans les temps anciens. Peut-être qu'il n'y avait pas trace d'intervention humaine parce que l'auteur n'était pas un humain. Elle se demanda ce que son père penserait de cette dernière hypothèse. Comment le Congrès affronterait-il une divinité démente ? S'il ne pouvait même pas retrouver la trace du subversif Démosthène, pouvait-il espérer retrouver et capturer un dieu ?

Je ne sais pas qui est Démosthène, mais il doit bien rire, maintenant, songea Qing-jao. Il a écrit tous ses essais pour persuader les gens que le Congrès avait tort d'envoyer la flotte de Lusitania, et voilà que la flotte est immobilisée, exactement comme Démosthène le voulait.

Exactement comme Démosthène le voulait. Pour la première fois, Qing-jao fit un rapprochement tellement évident qu'elle avait du mal à croire qu'elle n'y avait encore jamais pensé. Tellement évident, en fait, que, dans mainte ville, la police avait présumé que tous ceux qui étaient connus comme partisans de Démosthène devaient sûrement être impliqués dans la disparition de la flotte. La police avait arrêté en bloc tous les subversifs potentiels et avait tenté de leur extorquer des aveux. Bien entendu, on n'avait jamais interrogé le vrai Démosthène, puisque personne ne savait qui il était.

Démosthène, si habile qu'il échappe aux recherches depuis des années, malgré tous les efforts déployés par la Police stellaire ; Démosthène, tout aussi insaisissable que la cause de la disparition de la flotte. S'il peut réussir à se cacher, pourquoi ne réussirait-il pas à cacher la flotte ? Peut-être que, si je trouve Démosthène, je découvrirai comment la flotte a été isolée. Même si j'ignore absolument dans quelle direction commencer mes recherches. Mais c'est déjà une nouvelle manière d'aborder le problème. Au moins, je n'aurai pas à relire sans cesse les mêmes rapports inutiles.

Brusquement, Qing-jao se rappela qui avait dit presque exactement la même chose, quelques instants plus tôt. Elle se prit à rougir ; le sang lui échauffa les joues. J'étais si arrogante, si condescendante envers Wang-mu parce qu'elle s'était imaginé pouvoir m'aider dans ma noble tâche. Et voilà que, cinq minutes plus tard, l'idée qu'elle a fait naître dans mon cerveau a germé pour devenir un plan. Même si ce plan échoue, c'est Wang-mu qui me aura indiqué, ou au moins m'en aura donné l'idée. Je la croyais stupide, et j'étais stupide de le croire. Les yeux de Qing-jao s'emplirent de larmes de honte.

C'est alors qu'elle se remémora quelques vers d'un célèbre poème de son ancêtre-de-cœur :

*je veux rappeler
les pétales tombés
sous le mûrier
mais le poirier garde ses fleurs*

La poétesse Li Qing-jao savait la peine qu'on a à regretter les mots déjà tombés de nos lèvres et qu'on ne peut jamais rappeler. Mais elle avait la sagesse de se souvenir que, même si ces mots-là ont

disparu, il reste encore des mots nouveaux qui attendent d'être dits, comme les fleurs que garde le poirier.

Pour se remettre du souvenir honteux de son arrogance, Qing-jao décida de réciter le poème tout entier. Mais lorsqu'elle arriva au vers :

navires-dragons au fil du fleuve,

son esprit dériva jusqu'à la flotte de Lusitania, imaginant tous ces vaisseaux interstellaires comme autant d'esquifs peints de motifs féroces, emportés malgré eux par le courant et si loin de la rive qu'on ne pouvait plus les entendre, tout grand bruit qu'ils menassent.

Ses pensées passèrent des dragons des eaux aux dragons des airs, et elle imagina les vaisseaux de la flotte comme des cerfs-volants aux amarres rompues, emportés par le vent, plus jamais attachés au poignet de l'enfant qui leur avait pour la première fois donné des ailes. Qu'il était beau de les libérer ! Mais quelle expérience terrifiante pour eux, qui n'avaient jamais désiré la liberté !

*je ne craignais rien
ni la folie des vents
ni la violence de la pluie*

Les paroles du poème lui revinrent.

*Je ne craignais rien.
La folie des vents.
La violence de la pluie.*

*Je ne craignais rien lorsque nous avons trinqué à la bonne fortune
avec du vin de mûre chaud
à présent je ne peux concevoir comment retrouver
ce temps-là.*

Mon-ancêtre-de-cœur pouvait boire pour chasser sa peur, songea Qing-jao, parce qu'elle avait quelqu'un avec qui boire. Même à présent,

*seule sur ma natte tasse en main
les yeux tristes perdus dans le néant,*

la poétesse se souvient de son compagnon disparu. Et moi, je me souviens de qui ? Où est mon tendre amoureux ? Quelle époque ce devait être, quand la grande Li Qing-jao était encore au nombre des mortels et qu'hommes et femmes pouvaient se lier d'amitié sans jamais se demander qui était élu des dieux et qui ne l'était pas ! Une

femme pouvait alors vivre si pleinement qu'elle avait encore des souvenirs même dans ses années de solitude. Je ne peux même pas me souvenir du visage de ma mère. Rien que des images en deux dimensions ; je ne me rappelle pas avoir vu son visage tourner et bouger quand ses yeux me regardaient. Je n'ai que mon père, qui est comme un dieu ; je peux l'adorer, lui obéir et même l'aimer, mais je ne peux jamais jouer avec lui, pas vraiment ; lorsque je le taquine, j'essaie toujours de m'assurer qu'il approuve la manière dont je le taquine. Et Wang-mu ; j'ai dit avec tant de conviction que nous serions amies, et pourtant je la traite comme une domestique ; je n'oublie jamais un seul instant qui est l'élue des dieux et qui ne l'est pas. C'est un mur qu'on ne peut jamais franchir. Maintenant je suis seule. À jamais seule.

*un froid limpide traverse
les rideaux
lune en croissant
derrière l'or des barreaux*

Elle frissonna. Moi. La lune. Les Grecs ne faisaient-ils pas de leur lune une vierge froide, une chasseresse ? N'est-ce pas ce que je suis ? Seize ans et encore intacte,

*et la flûte chante
comme pour annoncer sa venue.*

J'ai beau écouter, je n'entends jamais cette mélodie et personne ne vient...

Non. Elle entendait au loin les préparatifs du repas ; des tintements de bols et de cuillers, des rires dans la cuisine. Sa rêverie interrompue, elle tendit la main pour essuyer ses larmes stupides. Comment pouvait-elle imaginer qu'elle était seule, alors qu'elle vivait au milieu de toute une maisonnée où chacun s'occupait d'elle depuis sa naissance ? Je reste là par terre à réciter des bribes de vieux poèmes au lieu de travailler.

Elle commença aussitôt à faire le point des recherches sur l'identité de Démosthène.

À la lecture des rapports, elle crut un instant que c'était là encore une impasse. Plus de trois douzaines d'auteurs, sur un nombre presque égal de planètes, avaient été arrêtés pour avoir produit des documents subversifs sous le nom de Démosthène. Le Congrès stellaire avait tiré la conclusion qui s'imposait : Démosthène n'était

que le pseudonyme générique utilisé par tout rebelle qui voulait attirer l'attention sur lui. Il n'y avait pas de vrai Démosthène, même pas un complot organisé.

Mais Qing-jao avait des doutes. Démosthène avait remarquablement réussi à fomenter des troubles sur toutes les planètes. Se pouvait-il qu'il y ait quelqu'un d'aussi talentueux parmi les traîtres de chaque planète ? C'était invraisemblable.

De plus, en repensant à ce qu'elle avait lu de Démosthène, Qing-jao se rappela avoir remarqué la cohérence de ses écrits. L'originalité et la logique de sa vision formaient déjà une partie de son pouvoir de séduction. Tout semblait cadrer, rien n'était absurde.

Démosthène n'avait-il pas aussi conçu la Hiérarchie de la Différence ? Utlanning, framling, raman, varelse. Non : cela avait été écrit bien avant – ce devait être un autre Démosthène. Était-ce par référence à la Hiérarchie du premier Démosthène que les traîtres se servaient de son nom ? Ils écrivaient pour soutenir l'indépendance de Lusitania, la seule planète où l'on ait trouvé une forme de vie intelligente non humaine. Il était assez normal de se servir du nom de l'auteur qui avait le premier appris à l'humanité à se rendre compte que l'univers n'était pas partagé entre les humains et les non-humains, ni entre les espèces intelligentes et les autres.

Certains étrangers, avait dit ce premier Démosthène, étaient des framling – des humains d'une autre planète. D'autres étaient des raman – des êtres d'une autre espèce intelligente, capables malgré tout de communiquer avec les êtres humains, si bien qu'ils pouvaient s'expliquer leurs différences et prendre des décisions communes. D'autres étaient des varelse – des « monstres sages » –, manifestement intelligents et pourtant totalement incapables de trouver un terrain d'entente avec les humains. Ce ne serait qu'avec les varelse que la guerre serait jamais justifiée ; avec les raman, les humains pouvaient faire la paix et se partager les planètes habitables. C'était une façon de penser ouverte, nourrie de l'espoir que les étrangers puissent quand même devenir des amis. Des gens qui pensaient ainsi n'auraient jamais pu envoyer une flotte dotée du Dispositif DM en direction d'une planète habitée par une espèce intelligente.

Il n'était pas très rassurant de penser que le Démosthène de la Hiérarchie puisse lui aussi désapprouver l'envoi de la flotte de

Lusitania. Et Qing-jao devait immédiatement faire obstacle à cette pensée. Qu'importait ce que Démosthène l'ancien avait pu penser, n'est-ce pas ? Le nouveau Démosthène, le subversif, n'était pas un sage philosophe essayant de rapprocher les peuples. Au contraire, il tentait de semer la dissension et le mécontentement sur les planètes – de susciter des différends, voire des guerres entre framling.

Et Démosthène le subversif n'était pas seulement le modèle des nombreux rebelles à l'œuvre sur diverses planètes, Qing-jao en eut bientôt la confirmation. Certes, on avait trouvé de nombreux rebelles qui avaient publié sur leur propre planète sous le pseudonyme de Démosthène, mais ils étaient toujours associés à de petites publications, sans poids, inutiles – jamais aux documents vraiment dangereux qui semblaient paraître simultanément dans la moitié de l'univers habité. Sur chaque planète, toutefois, la police déclarait allègrement que son propre Démosthène au petit pied avait commis tous les écrits incriminés, tirait sa révérence et refermait le dossier.

Le Congrès stellaire n'avait été que trop heureux de conclure de même sa propre enquête. Ayant découvert plusieurs douzaines de cas où la police locale avait arrêté et inculpé des rebelles qui avaient incontestablement publié quelque chose sous le nom de Démosthène, les enquêteurs du Congrès poussèrent un soupir de satisfaction, déclarèrent que Démosthène s'était révélé être un pseudonyme collectif et non un individu, puis mirent fin à leurs recherches.

Bref, ces individus égoïstes et déloyaux avaient choisi la facilité. Qing-jao sentit bouillir en elle l'indignation à la pensée qu'on les laissait conserver leurs hautes fonctions. Ils méritaient d'être punis, et sévèrement, pour avoir abandonné les recherches sur Démosthène par paresse ou peur des critiques. Ne se rendaient-ils pas compte à quel point Démosthène était dangereux ? Que ses écrits étaient à présent la pensée officielle sur au moins une planète, et sans doute sur beaucoup d'autres ? À cause de lui, combien de gens sur combien de planètes se réjouiraient de savoir que la flotte de Lusitania avait disparu ? Quel que soit le nombre des émules de Démosthène arrêtés par la police, ses œuvres continuaient de paraître, sans se départir de l'aimable logique de leur ton habituel. Non, plus Qing-jao consultait les rapports, plus elle était convaincue qu'il n'existait qu'un seul

Démosthène, qui restait à démasquer. Un seul homme, et qui savait garder les secrets à la perfection.

De la cuisine monta le chant de la flûte : le dîner était servi. Qing-jao contempla la zone d'affichage au-dessus de son terminal, où flottait encore le dernier rapport consulté, plein d'innombrables références à Démosthène.

— Je sais que tu existes, Démosthène, murmura-t-elle, et je sais que tu es très habile, mais je te trouverai. Ce jour-là, tu mettras fin à ta guerre contre les gouvernants et tu me diras ce qui est arrivé à la flotte de Lusitania. Puis j'en aurai fini avec toi et le Congrès te punira ; mon père deviendra le dieu de la Voie et vivra éternellement dans l'infinité du Couchant. Telle est la mission pour laquelle je suis née, pour laquelle les dieux m'ont choisie ; alors tu ferais mieux de te montrer à moi tôt ou tard, car tous les hommes et toutes les femmes finissent un jour par se prosterner aux pieds des dieux.

La flûte jouait toujours sa mélodie grave et haletante, tirant Qing-jao de sa rêverie et la guidant vers les autres convives. Cette musique à demi chuchotée était pour elle le chant le plus intime de l'esprit, la tranquille conversation des arbres au-dessus d'un étang immobile, l'écho des souvenirs montant sans y être invités dans l'esprit d'une femme en prière. C'est ainsi qu'on était convié à dîner dans la maison du noble Han Fei-tzu.

Voilà à quoi ressemble la peur de la mort, songea Jane après avoir entendu le défi lancé par Qing-jao. Les êtres humains y pensent en permanence, et pourtant, d'une manière ou d'une autre, ils continuent de vivre de jour en jour en sachant qu'ils peuvent cesser d'exister d'un moment à l'autre. Mais c'est parce qu'ils peuvent oublier quelque chose sans pour autant ne plus le savoir ; je ne peux jamais rien oublier sans en perdre totalement la connaissance. Je sais que Han Qing-jao est sur le point de découvrir des secrets qui sont restés cachés uniquement parce que personne n'a pris la peine de bien les chercher. Et quand ces secrets seront connus, je mourrai.

— Ender, murmura-t-elle.

Était-ce la nuit ou le jour sur Lusitania ? Dormait-il ou était-il éveillé ? Pour Jane, poser une question, c'était soit savoir, soit ne pas savoir. Elle sut donc instantanément que c'était la nuit. Ender avait dormi, mais à présent il était éveillé ; elle se rendit compte qu'il était

encore branché sur sa voix, même si de nombreux silences les avaient séparés ces dernières années.

— Jane, murmura-t-il.

À ses côtés, Novinha, sa femme, remua dans son sommeil. Jane l'entendit, perçut les vibrations de son mouvement et vit les ombres changeantes par l'intermédiaire du capteur qu'Ender portait à l'oreille. Heureusement que Jane n'avait pas encore appris à éprouver de la jalousie, sinon elle n'aurait pas pardonné à Novinha d'être couchée à côté d'Ender, son corps chaud contre le sien. Mais Novinha, étant humaine, connaissait la jalousie, et Jane savait à quel point Novinha bouillait de colère chaque fois qu'elle voyait Ender parler à la femme qui habitait le bijou implanté dans son oreille.

— Chut ! dit Jane. Ne réveillons personne.

Ender répondit en bougeant les lèvres, la langue et les dents, sans laisser plus qu'un souffle franchir sa bouche.

— Comment se portent nos ennemis d'outre-espace ? dit-il.

C'est ainsi qu'il la saluait depuis de nombreuses années.

— Mal, dit Jane.

— Tu n'aurais peut-être pas dû les immobiliser. Nous aurions trouvé un autre moyen. Avec ses écrits, Valentine...

— Est sur le point d'être démasquée.

— Tous les secrets sont sur le point d'être révélés, dit Ender, sans ajouter : « À cause de toi. »

— Tout ça parce que Lusitania devait être détruite, répondit-elle, sans ajouter non plus : « À cause de toi. »

Les sujets de reproche ne manquaient pas.

— Alors, ils savent la vérité sur Valentine ?

— Une fille est en train de la découvrir. Sur la planète de la Voie.

— Quel genre de planète ?

— Une colonie assez récente, qui date d'un ou deux siècles. Chinoise. Les habitants se consacrent à la préservation d'une bizarre mixture de religions. Les dieux leur parlent.

— J'ai habité sur plus d'une planète chinoise, dit Ender. Sur toutes, les gens croyaient aux anciens dieux. Les dieux sont bien vivants sur toutes les planètes, même ici, dans la plus petite colonie humaine qui soit. Il y a toujours des guérisons miraculeuses dans le sanctuaire d'Os Venerados. Fureteur nous a parlé d'une nouvelle

hérésie quelque part dans les forêts de l'intérieur. Des pequeninos qui communient en permanence avec le Saint-Esprit.

— Ces histoires de dieux m'échappent complètement, dit Jane. Personne ne s'est encore aperçu que les dieux disent toujours ce que les gens veulent entendre ?

— Ce n'est pas exact, dit Ender. Les dieux nous demandent souvent de faire des choses que nous n'avons jamais désiré, des choses qui exigent de nous de tout sacrifier pour plaire aux dieux. Ne sous-estime pas les dieux.

— Ton Dieu catholique te parle-t-il ?

— Peut-être. Mais je ne l'entends jamais. Ou, si je l'entends, je ne sais jamais que c'est sa voix que j'entends.

— Et quand vous mourez, les dieux des humains vous ramassent et vous emportent quelque part où vous vivez éternellement ? Vraiment ?

— Je n'en sais rien. Les morts n'écrivent jamais.

— Quand je mourrai, y aura-t-il un dieu pour m'emporter ?

Ender resta silencieux un instant, puis adopta le ton du conteur.

— C'est une vieille histoire. Un fabricant de poupées n'avait jamais eu de fils. Il fabriqua donc un pantin si réaliste qu'il avait tout l'air d'un petit garçon en chair et en os, et il le prenait sur ses genoux, lui parlait et faisait comme s'il était son fils. Il n'était pas fou – il savait quand même que c'était un pantin – et il l'appela Tête de Bois. Mais un beau jour un dieu vint, toucha la marionnette, qui s'anima, et, lorsque l'artisan s'adressa à Tête de Bois, celui-ci lui répondit. Le fabricant de poupées n'en parla jamais à personne. Il gardait son fils en bois chez lui, mais il lui racontait toutes les histoires qu'il pouvait trouver et lui donnait des nouvelles de toutes les merveilles qui se passaient sur terre. Puis, un jour – le fabricant de poupées revenait du quai où il avait entendu parler d'un pays lointain récemment découvert –, en arrivant devant chez lui, il vit que sa maison était en feu. Il tenta sur-le-champ de se précipiter à l'intérieur en criant : « Mon fils ! Mon fils ! » Mais ses voisins l'en empêchèrent, en lui disant : « Vous êtes fou ! Vous n'avez pas de fils ! » Il regarda la maison brûler jusqu'au bout et, quand tout fut fini, il plongea dans les décombres, se couvrit de cendres chaudes et pleura amèrement. Il refusa qu'on le reconforte. Il refusa de reconstruire son atelier. Lorsqu'on lui demandait pourquoi, il disait que son fils était mort. Il

survécut en faisant de menus travaux pour les uns ou les autres, et les gens avaient pitié de lui parce qu'ils étaient convaincus que l'incendie lui avait fait perdre la tête. Puis, un jour, trois ans plus tard, un petit orphelin s'approcha de lui, le tira par la manche et dit : « Père, n'as-tu pas une histoire à me raconter ? »

Jane attendit, mais Ender en resta là.

— C'est toute l'histoire ? demanda-t-elle.

— Ça ne te suffit pas ?

— Pourquoi m'avoir raconté ça ? Ça ne parle que de rêves et de désirs. Quel rapport avec moi ?

— C'est l'histoire qui m'est venue à l'esprit.

— Pourquoi t'est-elle venue à l'esprit ?

— C'est peut-être ainsi que Dieu me parle, dit Ender. Ou alors, j'ai sommeil et je n'ai pas ce que tu veux de moi.

— Je ne sais même pas ce que je veux de toi !

— Moi, je sais ce que tu veux, dit Ender. Tu veux être vivante, avoir ton propre corps et ne pas dépendre du réseau philotique qui relie tous les ansibles. Je te ferais bien ce cadeau si je le pouvais. Si tu peux imaginer comment je pourrais y arriver, je le ferai pour toi. Mais, Jane, tu ne sais même pas ce que tu es au juste ! Peut-être que, lorsque tu sauras comment tu as accédé à l'existence et ce qui constitue ta personne, nous pourrons te sauver le jour où ils arrêteront tous les ansibles pour te tuer.

— C'est donc cela, ton histoire ? Je vais peut-être brûler avec la maison, mais d'une manière ou d'une autre mon âme se transformera en un orphelin de trois ans ?

— Trouve qui tu es, ce que tu es – ton essence –, et nous verrons si nous pouvons te mettre en lieu sûr jusqu'à ce que tout soit terminé. Nous avons un ansible. Nous pourrons peut-être te remettre en circulation.

— Il n'y a pas assez d'ordinateurs sur Lusitania pour me contenir.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu ne sais pas ce qui constitue ton être.

— Tu es en train de me dire de chercher mon âme ! dit-elle en soulignant le mot avec mépris.

— Jane, le miracle n'était pas le fait que le pantin ait ressuscité sous la forme d'un petit garçon. Le miracle est le fait que la poupée

soit devenue vivante. Il se trouve que quelque chose a transformé de vaines connexions informatiques en un être pensant. Ce quelque chose t'a créée. Voilà qui est absurde. Quand on aura résolu cette énigme, le reste devrait être facile.

Il commençait à bredouiller. Il veut que je parte pour pouvoir se rendormir, pensa Jane.

— Je vais travailler là-dessus, dit-elle.

— Bonne nuit, murmura-t-il.

Il s'endormit presque immédiatement. Jane se demanda s'il était vraiment en état de veille quand il lui avait parlé. Se rappellerait-il cette conversation le lendemain matin ?

Puis elle sentit le lit bouger. Novinha : sa respiration était différente. C'est alors seulement que Jane comprit que Novinha s'était réveillée pendant qu'ils s'entretenaient. Elle sait ce que veulent dire ces bruits presque inaudibles de lèvres et de mâchoires : qu'Ender subvocalise pour me parler. Ender oubliera peut-être que nous avons parlé cette nuit, mais pas Novinha. Comme si elle l'avait surpris au lit avec une maîtresse. Si seulement elle pouvait me voir autrement ! Comme une fille. Comme une fille adultérine d'Ender, fruit de quelque liaison ancienne. L'enfant qu'il a eu grâce à la reine. Serait-elle encore jalouse ?

Suis-je l'enfant d'Ender ?

Jane se mit à fouiller dans son propre passé. Elle commença à étudier sa propre nature. Elle essaya de découvrir qui elle était et pourquoi elle était en vie.

Mais comme elle était Jane, et non un être humain, elle ne faisait pas que cela. Elle était en train de surveiller les recherches que Qing-jao faisait dans les données concernant Démosthène et la voyait se rapprocher de plus en plus de la vérité.

Toutefois, la tâche la plus urgente était pour Jane de trouver un moyen de pousser Qing-jao à vouloir arrêter ces recherches. Ce qui était excessivement difficile, car, malgré toute l'expérience que Jane avait des esprits humains, malgré toutes ses conversations avec Ender, les individus lui étaient encore bien mystérieux. Jane en avait conclu : on a beau savoir ce qu'un individu a fait et ce qu'il croyait faire en le faisant et ce qu'il croit maintenant avoir fait, il est impossible de prévoir avec certitude ce qu'il va faire ensuite. Elle tenta le coup. Elle n'avait pas le choix. Elle se mit donc à surveiller la

maison de Han Fei-tzu comme elle n'avait encore surveillé personne à part Ender et, plus récemment, son beau-fils Miro. Elle ne pouvait plus attendre que Qing-jao et son père utilisent l'ordinateur pour tenter de les comprendre à partir des données qu'ils y introduisaient. Elle était maintenant forcée de prendre en main l'ordinateur domestique central, afin que les capteurs audio et vidéo des terminaux installés dans presque chaque pièce lui servent d'oreilles et d'yeux. Elle surveilla donc le père et la fille. Elle leur consacra une partie considérable de son attention, étudiant et analysant leurs paroles, leurs faits et gestes, tentant de discerner ce qu'ils signifiaient l'un pour l'autre.

Elle s'aperçut bien vite que la meilleure manière d'influencer Qing-jao n'était pas de lui opposer des arguments mais plutôt de convaincre d'abord son père et de laisser ensuite celui-ci la convaincre. C'était plus conforme aux préceptes de la Voie : Han Qing-jao ne désobéirait jamais au Congrès stellaire à moins que Han Fei-tzu ne le lui ordonne, ce qui la mettrait alors dans l'obligation de le faire.

En un sens, cela lui facilitait grandement la tâche. Persuader Qing-jao, adolescente volatile et passionnée qui ne comprenait pas encore sa propre personnalité, serait au mieux une opération hasardeuse. Mais Han Fei-tzu était un homme réfléchi, rationnel, bien que capable de sentiments profonds ; il serait sensible à une argumentation, surtout si Jane pouvait le convaincre qu'en supposant au Congrès il œuvrerait pour le bien de sa planète et de l'humanité en général. Il ne lui restait qu'à trouver l'information qui permettrait précisément à Han Fei-tzu d'aboutir à cette conclusion.

À présent, Jane comprenait déjà mieux que tout humain la sociologie de la Voie, parce qu'elle avait absorbé toutes les publications des historiens et des anthropologues et digéré tous les documents jamais produits par les habitants de la planète. Elle fit une découverte troublante : les habitants de la Voie étaient bien plus profondément contrôlés par leurs dieux qu'aucun autre peuple ne l'avait jamais été dans l'univers entier. De plus, la manière dont les dieux leur parlaient était inquiétante. Il s'agissait apparemment d'une affection cérébrale bien connue – la psychonévrose obsessionnelle ou PNO. Au début de l'histoire de la Voie – sept générations plus tôt, lorsque la planète commençait tout juste à être

colonisée –, les médecins avaient traité le mal comme il le fallait. Mais ils découvrirent bientôt que les élus de la Voie étaient totalement insensibles aux médicaments qui, chez les autres malades atteints de PNO, restauraient chimiquement l'équilibre psychique et donnaient cette impression de contentement qu'on a lorsqu'un travail est terminé et qu'on n'a plus besoin de se faire du souci à son sujet. Les élus des dieux manifestaient tous les comportements associés à la PNO alors même que ledit trouble cérébral était absent. Il devait y avoir une autre cause, qui restait à découvrir.

Jane explora cette information plus en profondeur et trouva des documents sur d'autres planètes - jamais sur la Voie – qui complétaient le tableau. Les chercheurs avaient immédiatement conclu qu'il devait y avoir là une mutation inédite déterminant un trouble cérébral aux résultats similaires. Mais, dès qu'ils eurent publié leur rapport préliminaire, toutes les recherches furent arrêtées et les scientifiques furent transférés sur une autre planète.

Sur une autre planète ! C'était presque impensable. Cela voulait dire les déraciner, les couper de leur époque, les arracher à leurs amis et aux membres de leur famille qui ne partaient pas avec eux. Et pourtant, aucun d'entre eux ne refusa, ce qui signifiait à coup sûr que d'énormes pressions avaient été exercées sur eux. Tous quittèrent la Voie et personne n'avait jamais plus fait de recherches sur la PNO.

La première hypothèse de Jane était que l'une des organisations gouvernementales de la Voie elle-même les avait exilés et empêchés de poursuivre leurs recherches ; après tout, les adeptes de la Voie n'aimeraient pas voir leur foi mise en question par la découverte de l'explication physique des messages divins dans leur propre cerveau. Mais Jane ne trouva aucune preuve que le gouvernement local ait pris connaissance du rapport dans sa totalité. La seule partie du rapport qui eût jamais circulé chez les habitants de la Voie était la conclusion générale selon laquelle la parole divine n'avait aucun rapport avec la PNO, trouble bien connu et qu'on savait guérir. Les habitants de la Voie n'avaient retenu du rapport que ce qui leur confirmait que la parole divine n'avait aucune cause physique. La science avait « prouvé » que les dieux existaient. Il n'y avait sur la Voie nulle trace de mesures visant à supprimer toute information ou

recherche supplémentaires. Ces décisions étaient toutes venues de l'extérieur. Du Congrès.

Il devait y avoir là quelque information capitale inaccessible, même à Jane, dont l'esprit plongeait sans problème dans toutes les mémoires électroniques reliées au réseau d'ansibles. La seule explication était que ceux qui détenaient le secret avaient tellement peur de fuites éventuelles qu'ils l'avaient conservé sans recourir même aux ordinateurs gouvernementaux les plus protégés et les plus confidentiels.

Il en fallait plus pour arrêter Jane. Elle serait obligée de reconstituer la vérité à partir de bribes d'informations laissées accidentellement dans des documents et des bases de données disparates. Elle serait obligée de trouver d'autres événements pour remplir les zones obscures du tableau. À la longue, les êtres humains ne pourraient pas avoir de secrets pour quelqu'un comme Jane, qui disposait d'un temps et d'une patience illimités. Elle trouverait ce que le Congrès faisait avec la Voie, et, quand elle aurait cette information, elle en ferait usage, si possible, pour détourner Han Qing-jao de son cheminement destructeur. Car Qing-jao, elle aussi, était en train de mettre au jour des secrets – des secrets plus anciens, dissimulés depuis trois mille ans.

MARTYR

« Ender dit que Lusitania est le pivot de l'histoire. Que, dans les mois ou les années à venir, ce sera ici que toutes les espèces intelligentes trouveront soit la mort, soit la compréhension. »

« Quelle prévenance ! Nous amener ici juste à temps pour notre éventuelle destruction ! »

« Vous me taquinez, évidemment. »

« Si nous savions taquiner, nous le ferions peut-être avec vous. »

« Si Lusitania est le pivot de l'histoire, c'est en partie à cause de votre présence. Vous portez ce pivot avec vous partout où vous allez. »

« Nous n'en voulons plus. Nous vous l'abandonnons. Il est à vous. »

« Le pivot est le lieu où se rencontrent les étrangers. »

« Alors, ne soyons plus étrangers. »

« Les humains tiennent à faire de nous des étrangers – cela fait partie de leur programme génétique. Mais nous pouvons être amis. »

« Le mot est trop fort. Disons que nous sommes concitoyens. »

« Du moins tant que nos intérêts coïncident. »

« Tant que les étoiles brilleront, nos intérêts coïncideront. »

« Peut-être moins longtemps que cela. Peut-être tant que les êtres humains seront plus forts et plus nombreux que nous. »

« Pour l'instant, ça ira. »

Quim vint à la réunion sans protester, même si elle risquait de retarder son départ d'une journée entière. Il avait depuis longtemps appris à être patient. Il avait beau ressentir toute l'urgence de sa mission envers les hérétiques, il ne pouvait accomplir grand-chose, à long terme, sans le soutien de la colonie humaine. Alors, si l'évêque Peregrino lui demandait d'assister à une réunion avec Kovano Zeljezo, le maire et gouverneur de Lusitania, Quim viendrait.

Il fut surpris de constater que l'assistance comprenait aussi Ouanda Saavedra, Andrew Wiggin et la moitié de la propre famille de Quim. La présence de sa mère et d'Ela était justifiée, si la réunion était convoquée pour discuter des mesures à prendre envers les pequeninos hérétiques. Mais Quara et Grego n'étaient pas à leur place ici. Il n'y avait pas de raison qu'ils prennent part à une discussion sérieuse. Ils étaient trop jeunes, trop mal informés, trop impulsifs. Il avait lui-même constaté qu'ils se querellaient encore comme des petits enfants. Ils n'étaient pas aussi mûrs qu'Ela, qui était capable de faire taire ses sentiments personnels dans l'intérêt de la science. Bien sûr, Quim avait quelquefois peur qu'Ela n'y arrive que trop bien, au détriment de son propre bien-être – mais, avec Quara et Grego, il n'avait pas de souci à se faire sur ce point.

Surtout avec Quara. D'après ce qu'avait dit Fureteur, toute cette histoire d'hérésie avait démarré lorsque Quara avait informé les pequeninos des diverses mesures d'urgence envisagées pour contenir le virus de la descolada. Les hérétiques n'auraient pas trouvé autant de partisans dans autant de forêts si les pequeninos n'avaient pas redouté que les humains ne libèrent quelque antivirus ou n'empoisonnent Lusitania avec une substance chimique qui anéantirait la descolada et, avec elle, les pequeninos eux-mêmes. Le fait que les humains puissent aller jusqu'à envisager l'extermination indirecte des pequeninos donnait l'impression que les pequeninos ne feraient que riposter en envisageant l'extermination de l'humanité.

Tout ça parce que Quara ne savait pas se taire. Et voilà qu'elle participait à une réunion où des décisions allaient être prises. Pourquoi ? Quelle section de la communauté représentait-elle ? Les gens s'imaginaient-ils que la politique du gouvernement ou de l'Eglise était désormais du ressort de la famille Ribeira ? Certes, Olhado et Miro étaient absents, mais cela ne signifiait rien : parce qu'ils étaient tous les deux infirmes, les autres membres de la famille les traitaient inconsciemment comme des enfants, alors que Quim savait très bien que ni l'un ni l'autre ne méritaient d'être écartés avec si peu d'égards.

Mais Quim était patient. Il pouvait attendre. Il pouvait écouter. Il pouvait les laisser parler tout leur content. Ensuite, il ferait quelque chose qui plairait à la fois à Dieu et à l'évêque. Bien sûr, si c'était impossible, plaire à Dieu serait bien suffisant.

— L'idée de cette réunion n'est pas de moi, dit le maire Kovano.

Un brave homme. Quim le savait bien. Meilleur maire que ne le croyaient la plupart des habitants de Lusitania. S'ils le réalisaient toujours, c'était parce qu'il avait un côté grand-père et qu'il faisait de gros efforts pour aider les individus et les familles en difficulté. Les gens ne se préoccupaient pas trop de savoir si sa politique était bonne elle aussi — c'était trop abstrait pour eux. Mais il se trouvait qu'il avait autant de sagesse que d'habileté politicienne. Combinaison rare que Quim appréciait. Peut-être que Dieu savait que nous allions traverser des temps difficiles, et il nous a donné un chef capable de nous faire surmonter ces épreuves sans trop souffrir.

— Mais je suis heureux de vous avoir tous ici. Les relations entre piggies et humains sont plus tendues qu'elles ne l'ont jamais été — du moins depuis que le Porte-Parole est arrivé ici et nous a aidés à les comprendre.

Wiggin secoua la tête, mais tout le monde savait quel rôle il avait joué dans ces événements et il ne lui servait à rien de le nier. Quim lui-même avait été obligé d'avouer, à la fin, que l'humaniste infidèle avait au bout du compte fait de bonnes choses sur Lusitania. Il y avait longtemps que Quim avait abandonné la haine profonde qu'il nourrissait envers le Porte-Parole des Morts ; et, de fait, il lui arrivait de se demander si lui, le missionnaire, n'était pas la seule personne dans la famille qui comprit vraiment ce que Wiggin avait accompli. Seul un évangéliste peut comprendre un autre évangéliste.

— Bien entendu, une part non négligeable de nos soucis vient de la mauvaise conduite de deux jeunes écervelés extrêmement préoccupants, que nous avons conviés à cette réunion afin qu'ils puissent voir quelques-unes des dangereuses conséquences de leur comportement stupide et obstiné.

Quim faillit éclater de rire. Kovano avait bien sûr dit tout cela d'un ton si mesuré, si aimable, qu'il fallut un moment à Grego et à Quara pour comprendre qu'ils venaient de se faire sermonner. Mais Quim comprit tout de suite. Je n'aurais pas dû douter de toi, Kovano : tu n'aurais jamais amené des gens inutiles dans une réunion.

— Si je comprends bien, dit le maire, il y a chez les piggies un mouvement tendant à vouloir lancer un vaisseau interstellaire pour contaminer délibérément le reste de l'humanité avec la descolada.

Et, grâce à la collaboration de la jeune perruche ici présente, de nombreuses forêts s'intéressent à cette idée.

— Si vous vous attendez à ce que je fasse des excuses... commença Quara.

— Je m'attends que tu la fermes. Dix minutes. Si c'est pas trop te demander.

Kovano était furieux pour de bon. Quara fit de grands yeux et se raidit sur sa chaise.

— L'autre moitié de notre problème est un jeune physicien qui, malheureusement, a gardé une certaine convivialité, dit Kovano en levant un sourcil à l'adresse de Grego. Si seulement tu étais devenu un intellectuel hautain. À la place, tu sembles avoir cultivé l'amitié des plus stupides et des plus violents Lusitaniens.

— De gens qui ne sont pas d'accord avec vous, vous voulez dire ?

— De gens qui oublient que cette planète appartient aux pequeninos, dit Quara.

— Les planètes appartiennent aux gens qui ont besoin d'elles et savent en tirer quelque chose, dit Grego.

— Taisez-vous, les enfants, sinon vous allez être expulsés de cette réunion et les adultes décideront tout seuls.

— Ne me parlez pas sur ce ton ! dit Grego en fusillant Kovano du regard.

— Je te parlerai comme il me plaira, dit Kovano. En ce qui me concerne, vous n'avez ni l'un ni l'autre respecté les obligations légales de confidentialité et je devrais vous mettre en prison tous les deux.

— Pour quel motif ?

— N'oubliez pas que je dispose de pouvoirs spéciaux pour faire face aux situations critiques. Tant que la situation reste critique, je n'ai pas de motifs à donner, vu ?

— Vous ne le ferez pas. Vous avez besoin de moi, dit Grego. Je suis le seul physicien digne de ce nom sur Lusitania.

— La physique ne nous servira pas à grand-chose si nous allons vers un affrontement avec les pequeninos.

— C'est la descolada que nous devons affronter, dit Grego.

— Nous perdons du temps, dit Novinha.

Quim regarda sa mère pour la première fois depuis le commencement de la réunion. Elle avait l'air d'avoir très peur. Cela faisait des années qu'il ne l'avait vue dans un état pareil.

— Nous sommes ici pour parler de la mission suicidaire de Quim, dit-elle.

— Père Estevão, dit l'évêque Peregrino, qui tenait à ce qu'on respecte la dignité des fonctions ecclésiastiques.

— C'est mon fils, dit Novinha. Je l'appelle comme je veux.

— Nous avons affaire à des gens drôlement susceptibles aujourd'hui, dit le maire Kovano.

La réunion était mal partie. Quim avait délibérément évité de donner à sa mère le moindre détail sur sa mission auprès des hérétiques, parce qu'il était sûr qu'elle se dresserait contre l'idée de le voir aller tout droit chez des piggies qui craignaient et détestaient ouvertement les humains. Enfant, elle avait perdu ses parents, tués par la descolada. Le xénologue Pipo était devenu son tuteur légal avant d'être le premier humain à être torturé à mort par les pequeninos. Novinha passa ensuite vingt ans à essayer d'empêcher son amant, Libo – fils de Pipo et nouveau xénologue en titre –, de subir le même sort. Elle alla même jusqu'à épouser un autre homme pour empêcher Libo d'avoir en tant qu'époux légitime le droit de consulter les fichiers informatiques personnels de sa femme, où elle pensait que se trouvait le secret qui avait amené les piggies à tuer Pipo. Et finalement, ce fut en pure perte. Libo fut tué, tout comme Pipo.

Même si elle avait depuis appris la vraie raison de ce meurtre, même si les pequeninos avaient fait le serment solennel de ne jamais plus commettre d'acte de violence envers un être humain, la mère de Quim ne pourrait jamais conserver toute sa raison à la pensée de voir ses proches aller chez les piggies. Et voilà qu'elle participait à une réunion qui avait été manifestement convoquée, sans doute à son instigation, pour décider si Quim devait ou non partir en mission. Ce matin-là n'allait pas être de tout repos. Au bout de longues années de pratique, Novinha était experte dans l'art de retourner les situations à son profit. Son mariage avec Andrew Wiggin l'avait à maints égards adoucie. Mais, lorsqu'elle pensait que la vie d'un de ses enfants était en jeu, elle sortait ses griffes et nul mari ne pourrait lui imposer la modération.

Pourquoi le maire Kovano et l'évêque Peregrino avaient-ils permis la tenue de cette réunion ?

Comme s'il avait entendu la question silencieuse de Quim, le maire Kovano commença ses explications :

— Andrew Wiggin m'a apporté de nouvelles informations. Ma première pensée était de les garder secrètes, d'envoyer le Père Estevão en mission chez les hérétiques et de demander à l'évêque Peregrino de prier. Mais Andrew m'a assuré que le danger se rapproche et qu'il est donc d'autant plus important que vous vous déterminiez tous à partir des informations les plus complètes. Il semble que les porte-parole des morts fassent confiance – d'une manière presque pathologique – à l'idée que, plus les gens sont informés, mieux ils se comportent. Je suis dans la politique depuis trop longtemps pour partager cette confiance – mais il est plus vieux que moi, à ce qu'il dit, et je m'en suis remis à sa sagesse.

Quim savait évidemment que Kovano ne s'en remettait à la sagesse de personne. Andrew Wiggin l'avait convaincu, tout simplement.

— À mesure que les relations entre pequeninos et humains deviennent plus, euh... problématiques, et que notre invisible voisine, la reine, se rapproche du stade où elle peut lancer ses engins spatiaux, il semble que les problèmes extraplanétaires se fassent plus pressants eux aussi. Le Porte-Parole des Morts m'annonce que ses informateurs extraplanétaires lui ont indiqué que, sur la planète dite de la Voie, quelqu'un serait sur le point de découvrir l'identité de nos alliés, qui ont réussi à empêcher le Congrès d'envoyer à la flotte l'ordre de détruire Lusitania.

Quim nota avec intérêt qu'Andrew n'avait apparemment pas parlé de Jane au maire Kovano. L'évêque Peregrino n'était pas au courant non plus. Mais Grego ? Ou Quara ? Ou Ela ? Novinha savait, à coup sûr. Pourquoi Andrew m'a-t-il dit la vérité à moi s'il l'a cachée à tant de gens ?

— Il y a de fortes chances pour que, dans les semaines – ou les jours – à venir, le Congrès rétablisse les communications avec la flotte. À ce moment-là, notre dernière ligne de défense aura disparu. Seul un miracle pourra nous épargner la destruction.

— Foutaises ! dit Grego. Si cette, euh... ce machin là-bas dans la prairie est capable de construire un vaisseau pour les piggies, elle

peut en construire plusieurs pour nous aussi. Et nous faire quitter cette planète avant qu'ils la fassent sauter.

— Peut-être, dit Kovano. J'ai suggéré quelque chose de ce genre, en des termes moins pittoresques, sans doute. Senhor Wiggin, peut-être pouvez-vous nous dire pourquoi le petit plan si éloquent de Grego ne marchera pas.

— La reine n'a pas notre façon de penser. Malgré tous ses efforts, elle ne peut prendre la vie des individus aussi au sérieux que nous. Si Lusitania est détruite, les plus grands risques seront pour elle et les pequeninos...

— Le Dispositif DM fait sauter toute la planète, non ? objecta Grego.

— Les risques d'anéantissement de l'espèce, disais-je, poursuivit Wiggin, sans relever l'interruption de Grego. Elle ne sacrifiera pas un vaisseau pour évacuer des humains de Lusitania, parce qu'il y a des milliers de milliards d'humains sur deux cents autres planètes. Nous ne sommes pas en danger de xénocide.

— Et si on laisse faire ces piggies hérétiques ? demanda Grego.

— Et voilà encore un argument, dit Wiggin. Si nous n'avons pas trouvé un moyen de neutraliser la descolada, nous ne pouvons en notre âme et conscience emmener la population de Lusitania sur une autre planète. Nous ferions exactement ce que veulent les hérétiques : forcer d'autres humains à entrer en contact avec la descolada, et probablement mourir.

— Alors, il n'y a pas de solution, dit Ela. Nous n'avons plus qu'à nous coucher et attendre la mort.

— Pas tout à fait, dit le maire Kovano. Il est possible – vraisemblable, peut-être – que la population humaine de cette planète soit condamnée. Mais nous pouvons au moins essayer de faire en sorte que les vaisseaux de peuplement des pequeninos ne transportent pas la descolada sur d'autres planètes. Il semble qu'il y ait deux approches, l'une biologique, l'autre théologique.

— Nous sommes si près du but, dit Novinha. Ela et moi-même avons presque fini d'élaborer un substitut de la descolada – c'est une question de mois, voire de semaines.

— C'est ce que vous dites. Et qu'est-ce qu'en dit Ela ?

Quim faillit laisser échapper un gémissement. Ela va dire que notre mère se trompe, qu'il n'y a pas de solution biologique, et puis

notre mère va dire qu'Ela est en train d'essayer de me tuer en m'envoyant en mission chez les pequeninos. Il ne manquait plus que ça : la guerre ouverte entre Ela et notre mère. Grâce à Kovano Zeljezo, ce grand humaniste !

Mais la réponse d'Ela ne fut pas ce que craignait Quim :

— L'élaboration du substitut est presque terminée. C'est jusqu'ici la seule méthode qui n'ait pas été testée et rejetée, mais nous sommes sur le point de maîtriser la conception d'une version du virus qui fait tout ce qui est nécessaire au maintien des cycles vitaux des espèces indigènes mais est incapable de s'adapter à toute espèce nouvelle et de la détruire.

— Tu es en train d'envisager la lobotomie de toute une espèce, dit amèrement Quara. Qu'est-ce que tu dirais si quelqu'un trouvait un moyen pour garder en vie tous les humains tout en leur enlevant le cerveau ?

Bien entendu, Grego releva le défi :

— C'est ça : « Laissez-les vivre ! » Le jour où ces virus pourront écrire un poème ou démontrer un théorème, je me laisserai convaincre par cette sentimentalité à la con.

— Le fait que nous ne puissions pas lire leurs poèmes épiques ne veut pas dire qu'ils n'en aient pas écrit !

— *Fechai as bocas !* cria Kovano.

Ils se turent immédiatement.

— *Nossa Senhora*, dit-il. Peut-être que Dieu veut détruire Lusitania parce qu'il ne voit pas d'autre moyen de vous la faire boucler à vous deux.

L'évêque Peregrino se racla la gorge.

— Ou peut-être que non, dit Kovano. Loin de moi l'intention de spéculer sur les motivations de Dieu !

L'évêque éclata de rire, ce qui permit aux autres de rire à leur tour. La tension se brisa — comme une vague déferlante momentanément disparue mais qui reviendrait sans doute dans un moment.

— Donc le contre-virus est presque prêt ? demanda Kovano.

— Oui et non. Le virus de substitution est presque complètement élaboré. Mais il reste deux problèmes. Le premier est celui de la diffusion. Il nous faut trouver le moyen d'obliger le nouveau virus à attaquer l'ancien pour le remplacer. Nous en sommes... encore loin.

— Tu veux dire que ça va prendre encore pas mal de temps, ou tu veux dire que vous n’avez pas la moindre idée de la marche à suivre ? demanda le maire.

Kovano n’était pas stupide. Il avait manifestement déjà eu affaire à des savants.

— Quelque part entre les deux, dit Ela.

Novinha remua sur son siège, mettant visiblement de la distance entre elle et sa fille. Ma pauvre sœur Ela, songea Miro. Elle risque de ne plus t’adresser la parole pendant plusieurs années.

— Et l’autre problème ? demanda Kovano.

— C’est une chose que d’élaborer le virus de substitution. C’est autre chose que de le produire.

— Ce ne sont que des détails techniques, dit Novinha.

— C’est faux, maman, et tu le sais bien, dit Ela. Je peux mettre sur le papier la configuration du nouveau virus. Or, même en travaillant à dix degrés en dessous du zéro absolu, nous ne pouvons sectionner et recombinaisonner le virus de la descolada avec une précision suffisante. Soit il meurt parce que nous n’en avons pas laissé assez, soit il se répare de lui-même immédiatement dès qu’il retrouve une température normale parce que nous n’en avons pas prélevé assez.

— Simple problème technique.

— Simple problème technique ? dit Ela sèchement. Comme si on construisait un ansible sans liaison philotique.

— Nous en concluons donc que...

— Nous ne concluons rien du tout, dit Novinha.

— Nous en concluons, poursuivit Kovano, que nos xénobiologistes sont en profond désaccord sur la faisabilité d’une neutralisation du virus lui-même. Ce qui nous amène à l’autre approche : persuader les pequeninos d’envoyer leurs colonies sur des planètes inhabitées, où ils pourront établir leur propre écologie singulièrement toxique sans tuer d’êtres humains.

— Les persuader ! dit Grego. Comme si nous pouvions attendre d’eux qu’ils tiennent leurs promesses !

— Jusqu’ici, ils ont tenu plus de promesses que toi, dit Kovano. Alors, si j’étais toi, je ne prendrais pas ce ton supérieur.

Les choses en arrivèrent finalement à un point où Quim jugea qu’il aurait avantage à s’exprimer lui aussi.

— Toute cette discussion est intéressante, dit Quim. Ce serait merveilleux si ma mission chez les hérétiques pouvait servir à persuader les pequeninos de s'abstenir de faire du mal à l'humanité. Cela dit, même si nous finissions tous par convenir que ma mission n'a aucune chance d'atteindre ce but, je partirais quand même. Même si nous estimions qu'il y a de grandes chances que ma mission aggrave la situation, je partirais quand même.

— C'est agréable de savoir que tu as l'intention de collaborer avec nous, dit Kovano aigrement.

— J'ai l'intention de collaborer avec Dieu et avec l'Eglise, dit Quim. Ma mission auprès des hérétiques ne consiste pas à sauver l'humanité de la descolada ni même à tenter de préserver la paix entre humains pequeninos, ici, sur Lusitania. Ma mission envers les hérétiques consiste à tenter de les ramener à la foi dans le Christ et à leur faire réintégrer le giron de l'Eglise. C'est leurs âmes que je vais sauver.

— Mais bien sûr ! dit Kovano. Voilà pourquoi tu veux partir.

— Et c'est pourquoi je partirai, et c'est uniquement sous cet angle que je déterminerai si ma mission a réussi ou échoué.

Désarmé, Kovano se tourna vers l'évêque Peregrino.

— Vous aviez dit que le Père Estevão était coopératif.

— Je voulais dire par là qu'il servait parfaitement Dieu et l'Eglise, dit l'évêque.

— J'ai cru que vous vouliez dire que vous pourriez le persuader de suspendre sa mission jusqu'à ce que nous en sachions plus.

— Je pourrais effectivement l'en persuader. Ou je pourrais tout simplement lui interdire de partir, dit évêque Peregrino.

— Alors, faites-le, dit Novinha.

— Je n'en ferai rien, dit l'évêque.

— Je croyais que vous vous préoccupiez du bien-être de cette colonie, dit le maire Kovano.

— Je me préoccupe du bien-être de tous les chrétiens placés sous ma responsabilité pastorale, dit l'évêque Peregrino. Il y a trente ans, cela aurait voulu dire que je ne me préoccupais que des humains de Lusitania. Mais aujourd'hui, je suis tout aussi responsable du bien-être spirituel des pequeninos chrétiens de cette planète. Le Père Estevão est envoyé par moi en mission tout comme un missionnaire nommé Patrick fut jadis envoyé en Irlande. Sa réussite fut

extraordinaire ; il convertit des rois et des nations. Malheureusement, l'Eglise irlandaise ne se comportait pas toujours comme le pape l'aurait souhaité. Il y eut beaucoup de... disons, de controverses entre eux. En apparence, c'était au sujet de la date de la fête de Pâques, mais, en vérité, c'était l'obéissance au pape qui était en question. Ils en vinrent même à des affrontements sanglants de temps à autre. Mais il n'y eut jamais personne pour imaginer un seul instant qu'il aurait mieux valu que saint Patrick ne soit jamais venu en Irlande. Personne ne laissa jamais entendre qu'il aurait mieux valu que les Irlandais demeurent païens.

— Nous avons découvert le philote, dit Grego en se levant, l'authentique atome insécable. Nous avons conquis les étoiles. Nous envoyons des messages à des vitesses supraluminiques. Et pourtant nous vivons encore au Moyen Age.

Il se dirigea vers la porte.

— Si tu sors par cette porte avant que je t'en aie donné l'ordre, dit le maire Kovano, tu seras à l'ombre pour un an.

Grego s'approcha de la porte, mais, au lieu de franchir le seuil, il s'appuya contre le chambranle et fit un large sourire sardonique.

— Vous voyez combien je suis obéissant, dit-il.

— Je ne vais pas vous retenir trop longtemps, dit Kovano. L'évêque Peregrino et le Père Estevão parlent comme s'ils pouvaient prendre une décision sans demander l'avis des autres participants, mais ils savent évidemment que c'est impossible. Si je décidais que la mission du Père Estevão auprès des piggies ne devait pas se faire, elle ne se ferait pas. Soyons tous bien clairs sur ce point. Je n'ai pas peur de mettre l'évêque de Lusitania en état d'arrestation si le bien de Lusitania l'exige, et quant à ce prêtre, ce missionnaire, il n'ira chez les pequeninos qu'avec mon consentement.

— Je ne doute aucunement que vous puissiez entraver l'action de Dieu sur Lusitania, dit l'évêque Peregrino. Soyez assuré que je peux vous envoyer en enfer pour cela.

— Je sais que vous le pouvez, dit Kovano. Je ne serais pas le premier dirigeant politique à finir en enfer à la suite d'une lutte avec l'Eglise. Par bonheur, cette fois-ci, les choses n'iront pas jusque-là. J'ai écouté chacun d'entre vous et j'ai pris ma décision. Il est trop risqué d'attendre le nouveau contre-virus. Et même si j'avais la certitude absolue que le contre-virus puisse être prêt et opérationnel

dans six semaines, j'autoriserais quand même cette mission. À l'heure actuelle, la mission du Père Estevão représente notre meilleure chance de nous sortir de ce pétrin. Andrew me dit que les pequeninos – même incroyants – ont beaucoup de respect et d'affection pour lui. Si cet homme peut persuader les pequeninos hérétiques d'abandonner leur projet d'anéantir l'humanité au nom de leur religion, il nous déchargera d'un lourd fardeau.

Quim hocha la tête gravement. Le maire Kovano était un homme d'une grande sagesse. Il était bien qu'ils ne soient pas obligés de s'affronter, du moins pour le moment.

— Entre-temps, j'attends des xénobiologistes qu'ils poursuivent leurs travaux sur le contre-virus avec toute la vigueur possible. Quand le virus existera, nous déciderons s'il faut ou non en faire usage.

— Nous en ferons usage, dit Grego.

— Il faudra me passer sur le corps, dit Quara.

— Je vous serais reconnaissant de bien vouloir attendre que nous en sachions plus avant de faire quoi que ce soit, dit Kovano. Ce qui nous amène à toi, Grego Ribeira. Andrew Wiggin m'assure qu'il n'est pas déraisonnable de croire à la possibilité de voyager à des vitesses supraluminiques.

— Et où avez-vous étudié la physique, Senhor Falante ? dit Grego en regardant froidement le Porte-Parole des Morts.

— J'espère l'étudier avec toi, dit Wiggin. Tant que tu n'auras pas entendu mon témoignage, je ne saurai pas s'il y a vraiment des raisons d'espérer une telle percée.

Quim sourit en voyant Andrew désamorcer aussi facilement la contestation que Grego voulait soulever. Grego n'était pas bête. Il savait qu'on lui forçait la main. Mais Wiggin ne lui avait laissé aucun motif raisonnable de manifester son mécontentement. C'était l'un des talents les plus irritants du Porte-Parole des Morts.

— S'il y a moyen de voyager dans l'espace à la vitesse de l'ansible, dit Kovano, nous n'aurions besoin que d'un seul vaisseau supraluminique pour transporter tous les humains de Lusitania sur une autre planète. C'est peu probable, mais...

— C'est un rêve stupide, dit Grego.

— Mais nous n'allons pas le laisser échapper, dit Kovano. Nous allons mettre la question à l'étude, n'est-ce pas ? Ou sinon nous nous retrouverons les mains dans le cambouis.

— Je n'ai pas peur de travailler de mes mains, dit Grego. Alors, ne croyez pas que vous pouvez me faire du chantage pour m'obliger à mettre mon esprit à votre service.

— Me voilà mis en garde ! dit Kovano. C'est ta collaboration que je veux, Grego. Mais, si je ne peux l'obtenir, je me contenterai de ton obéissance.

Apparemment, Quara se sentait oubliée. Elle se leva, comme Grego un instant plus tôt.

— Restez donc autour de cette table, dit-elle, et continuez à envisager de détruire une espèce intelligente sans même songer aux moyens de communiquer avec elle. Je vous souhaite bien du plaisir dans l'holocauste.

Sur ce, comme Grego, elle fit mine de prendre la porte.

— Quara, dit Kovano.

Elle attendit.

— Tu étudieras les moyens de parler à la descolada. Pour voir si tu peux communiquer avec ces virus.

— Je vois bien qu'on me donne un os à ronger, dit Quara. Et si je vous disais qu'ils nous supplient de ne pas les tuer ? Vous ne me croiriez pas, de toute façon.

— Au contraire, dit Kovano. Je sais que tu es honnête, même si tu es désespérément indiscrete. Mais j'ai une autre raison de vouloir que tu comprennes le langage moléculaire de la descolada. Vois-tu, Andrew Wiggin a évoqué une éventualité qui ne m'était encore jamais venue à l'esprit. Nous savons tous que l'intelligence des pequeninos date de l'époque où le virus de la descolada a ravagé pour la première fois la surface de cette planète. Et si nous avons confondu la cause et l'effet ?

Novinha se tourna vers lui avec un pâle sourire amer.

— Tu crois que les pequeninos sont à l'origine de la descolada ? demanda-t-elle.

— Non, dit Andrew. Et si les pequeninos et la descolada étaient une seule et même chose ?

Quara en eut le souffle coupé.

Grego éclata de rire.

— Vous êtes une mine d'idées ingénieuses, hein, Wiggin ?

— Je ne comprends pas, dit Quim.

— Ce n'est qu'une hypothèse, dit Andrew. Quara dit que la descolada est assez complexe pour contenir éventuellement de l'intelligence. Et si les virus de la descolada se servaient du corps des pequeninos pour s'exprimer ? Et si l'intelligence des pequeninos venait exclusivement des virus à l'intérieur de leur corps ?

Ouanda, la xénologue, prit la parole pour la première fois :

— Vous connaissez aussi mal la xénologie que la physique, monsieur Wiggin.

— Oh, encore plus mal, dit Wiggin. Mais il m'est venu à l'idée que nous n'avons jamais pu envisager une autre explication au fait que l'intelligence et les souvenirs se conservent lorsqu'un pequenino mourant passe dans sa troisième vie. Les arbres ne conservent pas le cerveau dans leur tronc. Mais, si la volonté et la mémoire étaient transportées par la descolada, la mort du cerveau n'aurait quasiment pas d'importance dans la transmission de la personnalité entre le pequenino et l'arbre-père.

— Même si cette hypothèse avait une chance d'être exacte, dit Ouanda, je ne vois aucune expérience qui puisse nous permettre de la tester correctement.

— Je sais bien que je ne pourrais pas en imaginer une, moi, dit Andrew Wiggin en hochant tristement la tête. Je comptais sur toi.

— Ouanda, dit Kovano, nous avons besoin de toi pour explorer cette hypothèse. Si tu n'y crois pas, très bien – trouve un moyen de prouver qu'elle est fausse, et tu auras fait ton travail.

Kovano se leva et s'adressa à toute l'assemblée :

— Comprenez-vous tous et toutes ce que j'attends de vous ? Nous sommes devant l'un des plus atroces dilemmes auxquels l'humanité ait jamais dû faire face. Nous courons le risque de commettre un xénocide ou de le laisser commettre si nous ne réagissons pas. Toutes les espèces réputées intelligentes ou soupçonnées de l'être vivent à l'ombre d'une sérieuse menace et c'est à nous, et à nous seuls, qu'il revient de prendre la plupart des décisions. La dernière fois qu'il s'est produit quelque chose de semblable – pour autant que la comparaison est justifiée –, nos prédécesseurs humains ont choisi de commettre un xénocide afin, présumaient-ils, d'assurer leur survie. Je vous demande à tous et à toutes d'explorer toutes les

hypothèses, même les plus invraisemblables, qui nous donnent une lueur d'espoir, qui puissent nous fournir le minuscule rayon lumineux qui éclairera nos décisions. Etes-vous prêts à m'aider ?

Même Grego, Quara et Ouanda acquiescèrent silencieusement, quoiqu'il leur en coûtât. Momentanément, du moins, Kovano avait réussi à transformer un affrontement de personnalités en une communauté de bonnes volontés. Combien de temps subsisterait-elle une fois la réunion terminée ? La question restait posée. Quim estima que l'esprit de coopération survivrait probablement jusqu'à la prochaine crise – et ce serait peut-être suffisant.

Il restait une dernière confrontation. Tandis que les participants se dispersaient, se disaient au revoir ou se donnaient des rendez-vous, Novinha s'approcha de Quim et le regarda féroce, les yeux dans les yeux.

— Ne pars pas.

Quim ferma les yeux. Que pouvait-on répondre à une déclaration aussi outrageante ?

— Si tu m'aimes, dit-elle.

Quim se souvint de l'épisode du Nouveau Testament où la mère et les frères de Jésus étaient venus le voir et voulaient qu'il s'arrête de parler à ses disciples pour les accueillir.

— « Ceux-là sont ma mère et mes frères », murmura Quim.

Novinha avait dû saisir l'allusion, car, lorsqu'il rouvrit les yeux, elle avait disparu.

Moins d'une heure plus tard, Quim était parti lui aussi, à bord de l'un des précieux utilitaires de la colonie. Il n'emportait jamais beaucoup de provisions, et il serait parti à pied pour un voyage normal. Mais la forêt des hérétiques était si lointaine qu'il lui aurait fallu des semaines pour y arriver sans le véhicule, et il n'aurait pas pu emporter suffisamment de nourriture. L'environnement demeurerait hostile – rien n'y poussait qui fût comestible pour les humains et, même si c'était le cas, Quim aurait malgré tout besoin des vivres contenant les substances qui neutralisaient la descolada. Sinon, il mourrait de ta descolada bien avant de mourir de faim.

Tandis que la ville de Lusitania rapetissait derrière lui et qu'il s'enfonçait de plus en plus profondément dans l'espace libre et neutre de la prairie, Quim – le Père Estevão – se demandait ce qu'aurait bien pu décider le maire Kovano s'il avait su que le chef des

hérétiques était un arbre-père qui avait gagné le surnom de Planteguerre, et que Planteguerre aurait déclaré que le seul espoir des pequeninos était que le Saint-Esprit – le virus de la descolada – détruise toute vie humaine sur Lusitania.

Ça n'aurait rien changé à l'affaire. Dieu avait demandé à Quim de prêcher l'Évangile du Christ aux gens de toutes nations, de toutes langues et de toutes tribus. Même les plus belliqueux, les plus haineux, les plus assoiffés de sang seraient peut-être touchés par l'amour divin et transformés en chrétiens. C'était arrivé maintes fois dans l'Histoire. Pourquoi pas aujourd'hui ?

Ô Père, que tes œuvres soient fortes en ce monde.

Jamais tes enfants n'ont eu autant besoin de miracles que nous. Novinha ne parlait plus à Ender, et ça l'inquiétait. Ce n'était pas de la mauvaise humeur – il n'avait jamais vu Novinha de mauvaise humeur. Il semblait à Ender que sa femme gardait le silence non pour le punir, mais plutôt pour s'empêcher de le punir ; qu'elle ne disait rien parce que ses paroles risqueraient d'être trop cruelles pour qu'il puisse même les lui pardonner.

Pour commencer, il n'essaya donc pas de la convaincre de parler par la douceur. Il la laissa évoluer comme une ombre dans la maison, le frôlant sans le regarder ; il essaya de l'éviter et n'alla pas se coucher avant qu'elle ne soit endormie.

C'était à cause de Quim, évidemment. De sa mission chez les hérétiques : il était facile de comprendre ce qu'elle craignait, et Ender avait beau ne pas partager ses craintes, il savait quand même que le voyage de Quim n'était pas sans risques. Novinha ne raisonnait pas correctement. Comment Ender aurait-il pu empêcher Quim de partir ? De tous les enfants de Novinha, c'était celui sur lequel Ender n'avait pratiquement pas d'influence ; ils étaient parvenus à un rapprochement quelques années plus tôt, mais c'était une déclaration de paix entre égaux, sans aucune comparaison avec la relation de protopaternalité qu'Ender avait établie avec tous les autres enfants. Si Novinha elle-même n'avait pu convaincre Quim de renoncer à sa mission, qu'est-ce qu'Ender aurait pu faire de plus ?

Novinha le savait sans doute – intellectuellement. Mais, comme tous les autres êtres humains, elle n'agissait pas toujours en accord avec son intellect. Elle avait perdu trop d'êtres chers ; quand elle avait senti qu'un autre allait lui échapper, sa réaction avait été

viscérale, et non intellectuelle. Ender était entré dans sa vie en tant que guérisseur, en tant que protecteur. Il lui incombait de l'empêcher d'avoir peur, et maintenant elle avait peur et lui reprochait amèrement de ne l'avoir pas soutenue comme il l'aurait dû.

Toutefois, au bout de deux jours de silence, Ender en eut assez. Ce n'était pas le moment qu'il y ait une barrière entre lui et Novinha. Il savait – Novinha aussi – que l'arrivée de Valentine serait un moment difficile pour leur couple. Il avait tellement de vieilles habitudes de communication avec Valentine, il était tellement lié à elle, il savait si bien atteindre son âme de mille manières, qu'il lui était difficile de ne pas redevenir la personne qu'il avait été pendant toutes les années – les millénaires – qu'il avait passées avec elle. Ils avaient vu trois mille ans d'histoire avec pour ainsi dire le même regard. Il n'était avec Novinha que depuis trente ans. C'était en réalité plus, en temps subjectif, que ce qu'il avait vécu avec Valentine, mais il lui était facile de retomber dans son ancien rôle de frère de Valentine, de porte-parole de Démosthène.

Ender s'attendait que Novinha soit jalouse lorsque Valentine arriverait, et il s'y était préparé. Il avait averti Valentine qu'ils n'auraient probablement pas souvent l'occasion d'être ensemble, au début. Elle avait compris – Jakt était soucieux lui aussi : leurs deux conjoints auraient besoin de réconfort. Il était presque ridicule, de la part de Jakt et de Novinha, d'être jaloux de l'intimité entre le frère et la sœur. Il n'y avait jamais eu la moindre ombre de sexualité dans la relation d'Ender et de Valentine – quiconque les connaissait un peu aurait éclaté de rire en y pensant –, mais ce n'était pas l'infidélité sexuelle qui préoccupait Novinha et Jakt. Ce n'était pas non plus le lien émotionnel qui les unissait – Novinha n'avait aucune raison de douter de l'amour d'Ender ni de son attachement, et Jakt n'aurait pas pu demander plus que ce que Valentine lui donnait à la fois en passion et en confiance.

C'était plus profond que tout cela. C'était le fait que, même à présent, après toutes ces années, ils s'étaient remis à fonctionner comme une seule personne dès lors qu'ils s'étaient retrouvés, se complétant dans leurs efforts sans même avoir besoin de s'expliquer ce qu'ils essayaient d'accomplir. Jakt s'en aperçut, et Ender lui-même, qui ne le connaissait pas, s'aperçut qu'il était manifestement

abattu. Comme s'il voyait sa femme et son beau-frère ensemble et se disait : Voilà ce que c'est d'être proches l'un de l'autre. Voilà ce que l'on entend quand on dit que deux êtres ne font qu'un. Il avait cru que Valentine et lui étaient proches l'un de l'autre autant qu'il était possible entre mari et femme, et c'était peut-être vrai. Or, maintenant, il lui fallait affronter le fait que deux personnes puissent être encore plus proches l'une de l'autre – être, en un certain sens, la même personne.

Ender devinait les pensées de Jakt et admirait la manière dont Valentine réussissait à le rassurer – et à prendre ses distances par rapport à Ender pour que son mari puisse s'habituer à leur relation plus progressivement, à petites doses.

Mais Ender n'aurait pas pu prévoir la manière dont Novinha avait réagi. Il ne la connaissait qu'en tant que mère de famille ; il ne connaissait d'elle que la farouche et instinctive loyauté qu'elle avait pour eux. Il avait supposé qu'en se sentant menacée elle deviendrait possessive et autoritaire, comme avec les enfants. Il n'était pas du tout préparé à la manière dont elle s'était éloignée de lui. Même avant cette condamnation silencieuse de la mission de Quim, elle se montrait déjà distante. En fait, maintenant qu'il y repensait, il se rendait compte que tout avait commencé avant l'arrivée de Valentine. Comme si Novinha s'était mise à céder du terrain à une nouvelle rivale avant même que cette rivale ne soit là.

C'était logique, évidemment. Il aurait dû s'en douter. Novinha avait perdu trop d'êtres qui avaient marqué sa vie, trop de gens auxquels elle avait été attachée. Ses parents. Pipo. Libo. Et même Miro. Elle était peut-être protectrice et possessive avec ses enfants, dont elle croyait qu'ils avaient besoin d'elle, mais avec les gens dont elle avait besoin, c'était le contraire. Si elle craignait qu'ils ne lui soient enlevés, elle s'éloignait d'eux ; elle s'interdisait d'avoir besoin d'eux.

Pas d'« eux ». C'était de lui, Ender, qu'elle essayait de ne plus avoir besoin. Et ce silence, si elle le maintenait, ouvrirait dans leur mariage une brèche telle qu'il ne s'en remettrait jamais.

Si cela arrivait, Ender ne savait pas ce qu'il ferait. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que son mariage puisse être menacé. Il ne s'y était pas engagé à la légère ; il avait l'intention de mourir marié à Novinha, et toutes les années passées ensemble avaient été remplies

de la joie qui naît d'une confiance absolue dans le partenaire. À présent, Novinha n'avait plus confiance en lui. Mais c'était injuste. Il était toujours son mari, il lui était fidèle comme aucun autre homme, aucune autre personne ne l'avait jamais été dans sa vie. Il ne méritait pas de la perdre à la suite d'un ridicule malentendu. Et, s'il laissait la situation évoluer comme Novinha semblait le vouloir – inconsciemment, peut-être –, elle serait totalement persuadée qu'elle ne pourrait jamais dépendre de quelqu'un d'autre. Ce serait tragique parce que ce serait faux.

Ender envisageait donc déjà une sorte de confrontation avec Novinha lorsque Ela la suscita sans le vouloir.

— Andrew.

Ela s'était arrêtée sur le seuil. Si elle avait frappé dans ses mains par politesse avant d'entrer, Ender ne l'avait pas entendue. Mais avait-elle vraiment besoin de s'annoncer avant d'entrer chez sa mère ?

— Novinha est dans notre chambre, dit Ender.

— Je suis venue te parler, dit Ela.

— Désolé, je ne peux pas te donner une avance sur ton argent de poche.

Ela vint s'asseoir près de lui en riant, mais son rire fut de courte durée. Elle était soucieuse.

— C'est au sujet de Quara, dit-elle.

Ender sourit et soupira. Quara était contestataire de naissance, et rien dans sa vie ne l'avait rendue plus accommodante. Toutefois, Ela avait toujours pu mieux que quiconque s'entendre avec elle.

— Elle a un comportement anormal, dit Ela. En fait, elle fait moins de problèmes que d'habitude. Pas une seule scène.

— C'est mauvais signe ?

— Tu sais qu'elle essaie de communiquer avec la descolada.

— Le langage moléculaire ?

— Bon, ce qu'elle fait est dangereux, et ça ne va pas déboucher sur la communication, même si ça réussit. Surtout si ça réussit, parce que alors il est très probable que nous serons tous morts.

— Elle fait quoi, au juste ?

— Elle a pillé mes archives, ce qui n'est pas difficile, vu que je n'ai jamais songé à en interdire la consultation à une autre xénobiologiste. Elle a reconstruit les inhibiteurs que j'avais essayé

d'insérer dans les plantes – tout aussi facile, parce que j'ai expliqué noir sur blanc comment procéder. Seulement, au lieu de les insérer dans quoi que ce soit, elle les donne directement à la descolada.

— Elle les donne ? Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Ce sont ses messages à elle. Voilà ce qu'elle leur fait transmettre sur leurs mignonnes flèches messagères. Ce n'est pas une expérience aussi peu scientifique qui pourra déterminer si ces échanges représentent ou non du langage. Mais, intelligente ou pas, nous savons que la descolada est surdouée pour l'adaptation et il se pourrait très bien que Quara soit en train d'aider les virus à s'adapter à quelques-unes des meilleures stratégies que j'aie élaborées pour les neutraliser.

— C'est de la trahison.

— Exact. Elle est en train de livrer nos secrets militaires à l'ennemi.

— Tu lui en as touché un mot ?

— *Sta brincando. Claro que falei. Ela quase me matou.* Tu plaisantes ! Bien sûr que je lui en ai parlé. Elle a failli me tuer.

— A-t-elle réussi à éduquer des souches de virus ?

— Elle n'étudie même pas la question. C'est comme si elle s'était précipitée à la fenêtre pour crier : « Ils viennent pour vous tuer ! » Ce n'est pas de la science qu'elle fait, c'est de la politique interspécifique. Seulement, nous ne savons même pas si ceux d'en face font de la politique, tout ce que nous savons, c'est que, grâce à elle, la descolada pourrait nous tuer encore plus vite que nous ne l'avons jamais imaginé.

— *Nossa Senhora*, murmura Ender. C'est trop dangereux. On ne peut pas la laisser jouer avec un truc pareil.

— Il est peut-être déjà trop tard. Je n'ai aucun moyen de savoir si elle a fait des dégâts ou non.

— Alors, il faut l'empêcher de continuer.

— Comment ça ? En lui cassant le bras ?

— Je vais lui parler, mais elle est trop vieille – ou trop jeune – pour écouter la voix de la raison. J'ai peur que nous ne puissions pas garder ça pour nous et que ça ne se termine devant le maire.

Ce n'est qu'en entendant Novinha parler qu'Ender se rendit compte que son épouse était entrée dans la pièce.

— Autrement dit, en prison, dit Novinha. Tu as l'intention de faire boucler ma fille. Quand allais-tu m'en informer ?

— Je ne pensais pas à la prison, dit Ender. Je m'attendais qu'il lui interdise l'accès aux...

— Ça ne regarde pas le maire. C'est moi que ça regarde. Je suis xénobiologiste en chef. Pourquoi t'être adressée à lui, Elanora, et pas à moi ?

Ela restait assise sans rien dire et soutenait le regard de sa mère. Voilà comment elle réagissait lors d'un conflit avec sa mère : par la résistance passive.

— Quara est en train de nous échapper, Novinha, dit Ender. Communiquer des secrets aux arbres-pères, c'était déjà assez grave. Mais les communiquer à la descolada, c'est de la folie.

— *Es psicologista, agora ?* Tu es psychologue, maintenant ?

— Je ne vais pas la mettre en prison.

— Tu ne vas rien faire du tout. Pas avec mes enfants !

— Justement, dit Ender. Je n'ai pas l'intention de faire quoi que ce soit avec des enfants. Toutefois, il est de mon devoir d'intervenir auprès d'une citoyenne adulte de Lusitania qui met imprudemment en danger la survie de tous les êtres humains de cette planète et peut-être de tous les êtres humains de l'univers.

— Et d'où te vient cette noble responsabilité, Andrew ? Dieu est-il descendu de la montagne pour te donner, gravée sur des tablettes de pierre, la permission de commander aux gens ?

— Très bien, dit Ender. Qu'est-ce que tu suggères ?

— Je suggère que tu ne te mêles pas de ce qui ne te regarde pas. Et, franchement, Andrew, ça veut dire un peu de tout. Tu n'es pas xénobiologiste. Tu n'es pas physicien. Tu n'es pas xénologue. En fait, tu ne sais pas faire grand-chose, à part emmerdeur professionnel.

— Maman ! *hoqueta* Ela.

— Le seul truc qui te donne du pouvoir partout, c'est cette saloperie de bijou que tu as dans l'oreille. L'autre te susurre des secrets à l'oreille, elle te cause la nuit quand tu es au lit avec ta propre femme, et chaque fois qu'elle a besoin de quelque chose. Et te voilà dans une réunion où tu n'as rien à faire, en train de répéter tout ce qu'elle a pu te dire. Tu parles de la trahison de Quara : pour autant que je peux le constater, c'est toi qui es en train de trahir des êtres humains pour faire plaisir à un bout de logiciel mégalomane !

— Novinha, dit Ender.

C'était censé être l'amorce d'une tentative de réconciliation. Mais le dialogue ne l'intéressait pas.

— Comment oses-tu essayer de négocier avec moi, Andrew ? Moi qui croyais depuis tout ce temps que tu m'aimais...

— C'est vrai.

— Je croyais que tu étais véritablement devenu l'un d'entre nous, que tu faisais partie de notre vie et...

— C'est vrai.

— Je croyais que c'était pour de vrai...

— C'est la vérité même.

— Mais tu es exactement ce contre quoi l'évêque Peregrino nous avait mis en garde depuis le début. Un manipulateur. Un contrôleur. Ton frère a gouverné jadis toute l'humanité, pas vrai ? Mais tu n'es pas aussi ambitieux. Tu te contenteras d'une petite planète.

— Au nom du Christ, maman, as-tu perdu l'esprit ? Ne connais-tu pas cet homme ?

— C'est ce que je croyais ! dit Novinha en fondant en larmes. Mais un être qui m'aimait n'aurait jamais laissé mon fils partir affronter ces assassins à tête de goret...

— Il n'aurait pas pu arrêter Quim, maman ! Ni lui ni personne !

— Il n'a même pas essayé. Il était même d'accord !

— Oui, dit Ender. Je croyais que ton fils prenait une décision noble et courageuse, et je l'ai approuvé. Il savait que le danger était réel, même s'il n'était pas très grand, et pourtant il a choisi de partir – et, là encore, j'ai approuvé. C'est exactement ce que tu aurais fait à sa place, et j'espère que c'est ce que je ferais, moi, à sa place. Quim est un homme, un homme de valeur, un grand homme, peut-être. Il n'a pas besoin de ta protection et il n'en veut pas. Il a décidé lui-même ce que serait l'œuvre de sa vie et il est en train de l'accomplir. Il a droit à mon respect, et devrait avoir droit au tien. Comment peux-tu oser suggérer que toi ou moi aurions dû nous mettre en travers de son chemin ?

Novinha s'était finalement tue. Momentanément. Prenait-elle la mesure des paroles d'Ender ? Se rendait-elle compte enfin à quel point il était futile de sa part – et cruel, en plus – de laisser partir Quim dans la colère au lieu de l'encourager ? Ce silence donna encore un peu d'espoir à Ender.

Puis Novinha revint à la charge :

— Si jamais tu intervies encore une fois dans la vie de mes enfants, toi et moi, c'est fini. Et s'il arrive quelque chose à Quim – n'importe quoi –, je te haïrai jusqu'à ta mort, et je prierai pour qu'elle arrive bien vite. Tu n'es pas omniscient, salaud, et il serait temps que tu arrêtes de te comporter comme si tu l'étais.

Elle se dirigea à grands pas vers la porte, puis renonça à faire une sortie théâtrale. Elle se retourna vers Ela et dit, d'une voix remarquablement calme :

— Elanora, je vais prendre séance tenante des mesures pour empêcher Quara d'avoir accès aux archives et au matériel dont elle pourrait se servir pour aider la descolada. Et à l'avenir, ma chérie, si jamais je t'entends discuter de xénobiologie appliquée avec qui que ce soit, et surtout avec cet individu, je t'interdirai à vie l'accès du laboratoire. C'est bien compris ?

Une fois de plus, Ela lui répondit par le silence.

— Ah, s'écria Novinha, je vois qu'il a encore plus éloigné mes enfants de moi que je ne le croyais !

Puis elle disparut.

Ender et Ela étaient muets de stupeur. Finalement, Ela se leva, mais sans faire un seul pas.

— Je devrais vraiment faire quelque chose, dit-elle, mais je ne vois vraiment pas quoi.

— Peut-être que tu devrais aller voir ta mère et lui montrer que tu es toujours de son côté.

— Mais c'est faux, dit Ela. En fait, je me disais que je devrais peut-être aller trouver le maire Zeljezo et lui suggérer de retirer à maman son poste de xénobiologiste en chef parce qu'elle a manifestement perdu la tête.

— Non, ce n'est pas vrai, dit Ender. Et si tu faisais quelque chose comme ça, ça la tuerait.

— Maman ? Elle est trop coriace pour mourir.

— Non, dit Ender. Elle est si fragile actuellement que le moindre coup pourrait lui être fatal. Ce ne serait pas la mort physique, mais la mort de sa confiance, de son espoir. Ne lui donne aucune raison de penser que tu n'es pas de son côté, quoi qu'il arrive.

Ela lui jeta un regard exaspéré.

— C'est une décision que tu viens de prendre, ou alors c'est ta réaction naturelle ?

— De quoi parles-tu ?

— Maman vient de te dire des choses qui auraient dû te mettre en colère, te faire de la peine – te faire de l'effet, en tout cas –, et toi, tu restes assis là en train de te demander comment tu pourrais l'aider. Tu ne ressens jamais le besoin de te déchaîner contre quelqu'un ? Tu ne perds jamais ton sang-froid, alors ?

— Ela, quand on a sans le vouloir tué une ou deux personnes de ses propres mains, soit on apprend à se maîtriser, soit on perd son humanité.

— Tu as fais ça ?

— Oui.

L'espace d'un instant, il crut l'avoir scandalisée.

— Tu crois que tu le referais si c'était à refaire ?

— Probablement.

— Bien. Ça pourra être utile quand tout va nous tomber dessus.

Puis elle éclata de rire. C'était une plaisanterie. Ender fut soulagé. Il rit même avec elle, sans énergie.

— Je vais trouver maman, dit Ela, mais pas parce que c'est toi qui m'as dit de le faire, ni même pour les raisons que tu as indiquées.

— Très bien. Alors, vas-y.

— Tu ne veux pas savoir pourquoi je vais rester avec elle ?

— Je le sais déjà.

— Evidemment. Elle s'est trompée, n'est-ce pas ? Tu es vraiment omniscient, pas vrai ?

— Tu vas aller voir ta mère parce que c'est le plus grand supplice que tu pourrais t'imposer en ce moment.

— À t'entendre, on croirait que c'est une maladie.

— C'est le meilleur supplice qu'on puisse imposer. C'est le boulot le plus désagréable qui soit. C'est le fardeau le plus lourd à porter.

— *Ela la martyre, certo ?* C'est ce que tu diras quand tu Parleras ma mort ?

— Si je dois Parler ta mort, je serai obligé de m'enregistrer. J'ai l'intention d'être mort bien avant toi.

— Alors tu ne quittes pas Lusitania ?

— Bien sûr que non.

— Même si maman te met à la porte ?

— Impossible. Elle n'a pas de motifs de divorce, et l'évêque Peregrino nous connaît assez bien tous les deux pour ne tenir aucun compte de toute demande d'annulation fondée sur une accusation de non-consommation du mariage.

— Tu sais de quoi je parie.

— Je suis ici pour un bon bout de temps, dit Ender. Adieu l'immortalité bidon de la dilatation temporelle. J'ai fini de me balader dans l'espace. Je ne quitterai jamais plus la surface de Lusitania.

— Même si tu en meurs ? Même si la flotte arrive ?

— Si tout le monde peut partir, alors je partirai moi aussi, dit Ender. Mais je serai celui qui éteindra les lumières et fermera la porte derrière lui.

Elle se jeta à son cou, l'embrassa sur la joue et l'étreignit, rien qu'un instant. Puis elle franchit le seuil et il se retrouva seul. Une fois de plus.

Je me suis drôlement trompé au sujet de Novinha, se dit-il. Ce n'est pas de Valentine qu'elle est jalouse. C'est de Jane. Depuis tant d'années qu'elle me voit parler silencieusement avec Jane, tout le temps, et dire des choses qu'elle ne peut jamais entendre, entendre des choses qu'elle ne peut jamais dire. J'ai perdu sa confiance, sans même jamais me rendre compte que j'étais en train de la perdre.

Il devait avoir subvocalisé ces réflexions. Il avait dû parler à Jane par habitude, une habitude tellement enracinée en lui qu'il lui parlait sans même en être conscient. Parce qu'elle lui répondit.

— Je t'ai averti.

J'imagine, répondit Ender en silence.

— Tu ne veux jamais admettre que je puisse comprendre quoi que ce soit à la psychologie humaine.

Je crois que tu fais des progrès.

— Elle a raison, tu sais. Tu es mon pantin. Je te manipule tout le temps. Voilà des années que tu n'as pas eu une seule pensée personnelle.

— Tais-toi, dit-il tout bas. Je ne suis pas d'humeur à plaisanter.

— Ender, dit-elle, si tu crois que ça pourrait t'empêcher de perdre Novinha, enlève l'implant de ton oreille. Ça ne me ferait rien.

— À moi, si.

— À moi aussi. Je mentais. Mais si tu es obligé de le faire pour la garder, alors fais-le.

— Merci, dit-il. Mais j'aurais du mal à garder quelqu'un que j'ai manifestement déjà perdu.

— Lorsque Quim reviendra, tout s'arrangera.

C'est ça, songea Ender. C'est ça.

Mon Dieu, faites qu'il n'arrive rien au Père Estevão !

Ils savaient que le Père Estevão arrivait. Les pequeninos savaient toujours tout. Les arbres-pères se disaient tout. Il n'y avait pas de secrets. Non qu'ils l'aient voulu ainsi. Il pouvait y avoir un arbre-père qui veuille garder un secret ou dire un mensonge. Mais ils ne pouvaient pas tellement avoir d'initiatives personnelles. Donc, si un arbre-père voulait garder un secret pour lui, il y en aurait toujours un dans les parages qui ne serait pas de cet avis. Les forêts agissaient toujours collectivement, et les récits se transmettaient d'une forêt à l'autre, quoi que pussent en penser certains arbres-pères.

Quim savait que c'était là que résidait sa protection. Parce que, même si Planteguerre était un fils de pute assoiffé de sang – épithète incongrue dans l'univers des pequeninos –, il ne pourrait rien faire au Père Estevão sans convaincre préalablement ses frères d'agir selon sa volonté. Et, s'il y arrivait, il y aurait toujours un arbre-père de sa forêt pour le savoir et transmettre l'information. Servir de témoin. Si Planteguerre reniait le serment prêté par l'ensemble des arbres-pères trente ans auparavant, lorsque Andrew Wiggin avait fait passer Humain dans la troisième vie, il ne pourrait le faire secrètement. La planète tout entière le saurait et Planteguerre serait dénoncé comme parjure. Ce serait la honte pour lui. Quelle épouse voudrait alors permettre aux frères de lui apporter une petite mère ? Comment pourrait-il encore avoir des enfants jusqu'à la fin de sa vie ?

Quim ne risquait rien. Ils ne l'écouteraient peut-être pas, mais ils ne lui feraient pas de mal.

Or, lorsqu'il arriva dans la forêt de Planteguerre, ils ne perdirent pas de temps à l'écouter. Les frères s'emparèrent de lui, le jetèrent sur le sol et le traînèrent devant Planteguerre.

— Ce n'était pas nécessaire, dit Quim. Je venais justement te voir.

Un frère tambourinait sur le tronc avec des baguettes. Quim écouta la musique que Planteguerre modulait en déformant les cavités de son tronc.

— Tu es venu parce que je l’ai ordonné.

— Tu l’as ordonné. Je suis venu. Libre à toi de croire que tu es la cause de mon arrivée. Mais je n’obéis volontairement qu’aux seuls ordres de Dieu.

— Tu es ici pour entendre la volonté de Dieu, dit Planteguerre.

— Je suis ici pour exprimer la volonté de Dieu, dit Quim. La descolada est un virus créé par Dieu afin que les pequeninos deviennent des enfants dignes du Créateur. Mais le Saint-Esprit n’a pas d’incarnation. Le Saint-Esprit est perpétuellement immatériel, afin de pouvoir résider en notre cœur.

— La descolada réside en notre cœur et nous donne la vie. Lorsqu’il réside en votre cœur, qu’est-ce qu’il vous donne ?

— Un seul Dieu. Une seule foi. Un seul baptême. Dieu ne prêche pas une chose aux humains et une autre aux pequeninos.

— Nous ne sommes pas des « petits enfants ». Tu vas voir qui est petit et qui est grand.

Ils le forcèrent à se relever et lui plaquèrent le dos contre le tronc de Planteguerre. Il sentit l’écorce bouger derrière lui. Il sentit la poussée de leurs petites mains, le souffle de leurs petits groins. Il n’avait jamais pensé que ces mains et ces visages puissent être ceux d’ennemis. Même à présent, Quim se rendit compte avec soulagement qu’il ne les considérait pas comme ses propres ennemis. Ils étaient les ennemis de Dieu, et il eut pitié d’eux. C’était pour lui une grande découverte de constater qu’au moment même où on le faisait entrer de force dans le ventre d’un arbre-père meurtrier il n’avait en lui ni peur ni haine.

Je n’ai vraiment pas peur de la mort. Je ne m’en étais jamais aperçu.

— Tu crois que je vais renier le serment, dit Planteguerre.

— C’est une idée qui m’est venue comme ça, dit Quim.

Il était maintenant totalement paralysé par le tronc de l’arbre, même s’il restait ouvert devant lui sur toute sa hauteur. Il pouvait voir, il pouvait respirer facilement – sa détention n’avait rien de claustrophobique. Mais le bois avait épousé les contours de son corps avec tant de précision qu’il ne pouvait bouger ni les bras ni les

jambes, ni se tourner sur le côté pour se glisser par la fente devant lui. La porte est étroite qui mène au salut.

— Nous allons te mettre à l'épreuve, dit Planteguerre, dont les paroles étaient d'autant plus difficiles à comprendre que Quim les entendait à présent de l'intérieur. Que Dieu soit notre juge. Nous te donnerons à boire tant que tu voudras – de l'eau de notre ruisseau. Mais de nourriture tu n'auras point.

— Me faire mourir de faim revient à...

— Mourir de faim ? Nous avons ta nourriture. Nous te donnerons à manger dans dix jours. Si le Saint-Esprit te permet de vivre dix jours, nous te donnerons à manger et te libérerons. Nous croirons alors en ta doctrine. Nous confesserons alors notre erreur.

— Le virus m'aura déjà tué.

— Le Saint-Esprit jugera si tu es digne de lui.

— L'épreuve n'est pas celle que tu crois, dit Quim.

— Vraiment ?

— C'est l'épreuve du Jugement dernier. Tu es devant le Christ, et il dit à ceux qui sont à sa droite : « J'étais un étranger, et vous m'avez accueilli parmi vous. J'avais faim, et vous m'avez nourri. Entrez dans la joie du Seigneur. » Puis il dit à ceux qui sont à sa gauche : « J'avais faim, et vous ne m'avez rien donné. J'étais un étranger, et vous m'avez maltraité. » Et tous de lui dire : « Seigneur, quand t'avons-nous maltraité ? » Et lui de répondre : « Ce que vous avez fait au dernier de mes frères, vous me l'avez fait à moi. » Vous tous, mes frères, je suis le dernier d'entre vous. Vous répondrez devant le Christ de ce que vous me faites ici.

— Homme stupide, dit Planteguerre, nous ne te faisons rien. Nous t'empêchons de bouger, c'est tout. Ce qui t'arrive est la volonté de Dieu. Le Christ n'a-t-il pas dit : « Je ne fais que ce que le Père a fait » ? Le Christ n'a-t-il pas dit : « Je suis la voie. Viens, suis-moi » ? Alors nous te laissons faire ce que le Christ a fait. Il est parti quarante jours dans le désert sans emporter de pain. Nous te donnons l'occasion de mériter un quart de sa sainteté. Si Dieu veut que nous croyions en ta doctrine, il enverra des anges pour te nourrir. Il changera les pierres en pain.

— Tu fais erreur, dit Quim.

— C'est toi qui as fait une erreur en venant ici.

— Je veux dire que tu fais erreur sur le plan de la doctrine. Tu as bien appris ton texte – le jeûne dans le désert, les pierres changées en pain, etc. Mais n’as-tu pas songé qu’il était un peu trop risqué pour toi de te donner le rôle de Satan ?

Planteguerre entra alors dans une grande colère, parlant si rapidement que les mouvements internes du tronc commencèrent à presser et à malmenner Quim au point qu’il eut peur d’être mis en pièces au sein de l’arbre.

— Tu es Satan ! Tu essaies de nous faire croire à tes mensonges assez longtemps pour vous permettre, à vous autres, humains, de trouver le moyen de tuer la descolada et d’empêcher à jamais tous les frères d’entrer dans la troisième vie ! Crois-tu que nous soyons aveugles ? Nous connaissons tous vos projets, tous ! Vous n’avez pas de secrets ! Et Dieu n’a pas de secrets pour nous non plus ! C’est à nous que la troisième vie a été donnée, pas à vous ! Si Dieu vous aimait, il ne vous obligerait pas à mettre vos morts dans la terre pour qu’il n’en sorte que des vers !

Les frères faisaient cercle autour de l’embrasure, passionnés par la discussion.

Six jours durant s’échangèrent des arguments doctrinaux qu’aucun Père de l’Eglise n’aurait reniés à quelque époque que ce soit. On n’avait jamais abordé des problèmes d’une telle envergure depuis le concile de Nicée.

Ces arguments se transmirent de frère en frère, d’arbre en arbre, de forêt en forêt. Des comptes rendus du dialogue entre Planteguerre et le Père Estevão parvenaient toujours à Fureteur et à Humain dans la journée. Mais ces informations n’étaient pas complètes. Ce ne fut que le quatrième jour qu’ils comprirent que Quim était retenu prisonnier sans pouvoir toucher à la nourriture contenant l’inhibiteur de la descolada. Une expédition fut alors organisée sur-le-champ, avec Ender et Ouanda, Jakt, Lars et Varsam. Le maire Kovano avait choisi Ender et Ouanda parce qu’ils étaient bien connus et respectés chez les piggies, et Jakt avec son fils et son gendre parce qu’ils n’étaient pas natifs de Lusitania. Kovano n’avait pas osé envoyer de membres de la colonie – on ne savait pas ce qui se passerait si l’affaire s’ébruitait. Ils prirent tous les cinq le véhicule le plus rapide et se laissèrent guider par les instructions que leur donna Fureteur. Le voyage durerait trois jours.

Le sixième jour, le dialogue prit fin, parce que la descolada avait envahi si complètement le corps de Quim a qu'il n'avait plus la force de parler et qu'il était souvent ans un tel état de délire fébrile qu'il était incapable de dire quoi que ce soit d'intelligible quand il pouvait parler.

Le septième jour, il regarda par l'embrasure, leva les yeux par-dessus la tête des frères qui étaient encore là à observer.

— Je vois le Sauveur assis à la droite de Dieu, murmura-t-il.

Puis il sourit.

Une heure plus tard, il était mort. Planteguerre s'en aperçut et annonça triomphalement la nouvelle aux autres frères.

— Le Saint-Esprit a jugé, et le Père Estevão a été rejeté !

Certains frères se réjouirent. Mais ils étaient moins nombreux que Planteguerre ne l'avait escompté.

Ender et son groupe arrivèrent à la tombée de la nuit. Il n'était pas question de les capturer et de les mettre à l'épreuve : ils étaient trop nombreux et, de toute façon, les frères n'étaient pas unanimes. Ils se présentèrent bientôt devant le tronc fendu de Planteguerre et découvrirent le visage hagard, ravagé par le mal, du Père Estevão, à peine visible dans l'ombre.

— Ouvre-toi et laisse mon fils venir à moi, dit Ender.

La fente s'élargit. Ender passa la main par l'ouverture et retira le corps du Père Estevão. Il était si léger sous ses vêtements qu'Ender crut un instant qu'il devait porter un peu de son propre poids, qu'il devait marcher. Mais il ne marchait pas. Ender l'allongea sur le sol devant l'arbre.

Un frère tambourina sur le tronc de Planteguerre.

— Il doit effectivement te revenir, Porte-Parole des Morts, parce qu'il est mort. Le Saint-Esprit l'a consumé dans le second baptême.

— Tu as renié le serment, dit Ender. Tu as trahi la parole des arbres-pères.

— Nul n'a touché un cheveu de sa tête, dit Planteguerre.

— Crois-tu pouvoir tromper qui que ce soit avec tes mensonges ? dit Ender. Tout le monde sait qu'empêcher un moribond d'avoir accès au remède est un acte de violence aussi meurtrier qu'un coup de couteau en plein cœur. Son médicament est là. Vous auriez pu le lui donner à tout moment.

— C'est Planteguerre, dit l'un des frères.

Ender se tourna vers eux.

— Vous avez aidé Planteguerre. Ne croyez pas que vous puissiez le désigner comme unique coupable. Puisse aucun de vous ne passer dans la troisième vie ! Et quant à toi, Planteguerre, que nulle mère ne monte jamais sur ton écorce !

— Nul humain ne peut décider en ces matières, dit Planteguerre.

— Tu as décidé toi-même, lorsque tu as cru pouvoir commettre un meurtre pour faire triompher tes arguments, dit Ender. Et vous, mes frères, vous avez décidé en n'arrêtant pas Planteguerre.

— Tu n'es pas notre juge ! cria l'un des frères.

— Je le suis, dit Ender. Comme tous les autres habitants de Lusitania, humains et arbres-pères, frères et épouses.

Ils transportèrent le corps de Quim jusqu'au véhicule. Jakt, Ouanda et Ender l'accompagnèrent. Lars et Varsam prirent le glisseur que Quim avait utilisé. Il fallut quelques minutes à Ender pour donner à Jane un message à transmettre à Miro qui attendait dans la colonie. Il n'y avait pas de raison que Novinha attende trois jours pour apprendre que son fils était mort dans les mains des pequeninos. Et elle ne voudrait pas l'apprendre de la bouche d'Ender, c'était certain. Ender ne pouvait même pas prévoir s'il allait ou non retrouver une épouse à son retour. La seule certitude était que Novinha n'aurait plus son fils Estevão.

— Parleras-tu sa mort ? demanda Jakt tandis que le glisseur survolait le capim.

Il avait une fois entendu Ender parler pour les morts sur Trondheim.

— Non, dit Ender. Je ne le crois pas.

— Parce que c'est un prêtre ? demanda Jakt.

— J'ai déjà parlé pour des prêtres, dit Ender. Non, je ne parlerai pas la mort de Quim parce que je n'ai pas de raison de le faire. Quim a toujours été exactement ce qu'il semblait être, et il est mort exactement comme il l'aurait voulu : en servant Dieu et en prêchant aux petits frères. Que puis-je ajouter à cette histoire ? Il l'a lui-même achevée.

LE JADE DE MAÎTRE HO

« Et voilà, la tuerie commence. »

« C'est *vous* qui avez commencé, pas les humains. Amusant, non ? »

« C'était aussi *vous* qui aviez commencé, quand il y a eu la guerre entre vous et les humains. »

« C'est nous qui avons commencé, mais ce sont eux qui ont terminé. »

« Comment font-ils, ces humains ? À chaque fois, ils commencent innocemment, et pourtant c'est toujours eux qui finissent par avoir le plus de sang sur les mains. »

Wang-mu regardait les mots et les chiffres qui défilaient dans la zone d'affichage au-dessus du terminal de sa maîtresse. Qing-jao, endormie, respirait doucement sur sa natte, juste à côté. Wang-mu avait dormi un peu elle aussi, mais quelque chose l'avait réveillée. Un cri, pas très loin d'ici ; un cri de douleur, peut-être. Wang-mu l'avait perçu dans son rêve, mais en s'éveillant elle en avait entendu l'écho. Ce n'était pas la voix de Qing-jao. Une voix d'homme, peut-être, mais une voix aiguë. Un gémissement. Un son qui lui fit penser à la mort.

Mais elle ne se leva pas pour aller voir ce qui se passait. Elle n'avait pas qualité pour le faire. Son devoir était de rester en permanence auprès de sa maîtresse, à moins que sa maîtresse ne la renvoie. S'il fallait que Qing-jao soit informée de la raison de ce cri, une autre servante viendrait réveiller Wang-mu, qui alors seulement réveillerait sa maîtresse – car une fois qu'une femme avait une servante secrète, et tant qu'elle n'avait pas de mari, seules les mains de la servante secrète pouvaient la toucher sans y avoir été invitées.

Wang-mu ne se rendormit donc pas, attendant de voir si on viendrait dire à Qing-jao pourquoi un homme avait poussé ce gémissement – aussi angoissé et assez près pour être entendu dans

cette chambre sur cour de la maison de Han Fei-tzu. Pendant qu'elle attendait, son regard fut attiré par l'affichage qui défilait au fur et à mesure que l'ordinateur terminait les différentes recherches programmées par Qing-jao.

Le défilement cessa. Un problème ? Wang-mu se hissa sur un bras, ce qui la rapprocha suffisamment pour lire les tout derniers mots affichés. Cette recherche était terminée. Et, cette fois-ci, le compte rendu n'était pas l'un des brefs messages d'échec : non trouvé, information non disponible, pas de conclusion. Cette fois, le message était un compte rendu.

Wang-mu se leva et s'approcha du terminal. Comme Qing-jao le lui avait appris, elle appuya sur la touche qui sauvegardait les données dans la mémoire de l'ordinateur, au cas où. Puis elle vint poser doucement la main sur l'épaule de Qing-jao.

Qing-jao se réveilla presque instantanément : elle dormait sans réduire sa vigilance.

— La recherche a donné quelque chose, dit Wang-mu.

Qing-jao se délesta de son sommeil tout comme elle aurait laissé tomber une veste ample, par un simple mouvement des épaules. Un instant plus tard, elle était devant le terminal et prenait connaissance du message.

— J'ai trouvé Démosthène, dit-elle.

— Où est-il ? demanda Wang-mu, le souffle coupé.

Le grand Démosthène – non, l'ignoble Démosthène.

Ma maîtresse veut que je le considère comme un ennemi. Le vrai Démosthène, en tout cas, celui dont les paroles l'avaient tant touchée lorsqu'elle avait entendu son père les lire à haute voix : « Tant qu'un être peut en forcer un autre à s'incliner devant lui parce qu'il a le pouvoir de détruire sa personne, tout ce qu'il possède et tout ce qu'il aime, nous devons tous avoir peur collectivement. » Wang-mu avait entendu ces mots quand elle était toute petite – elle n'avait que trois ans –, mais elle les avait retenus parce qu'ils avaient fait grande impression sur son esprit. Lorsque son père avait lu cette phrase, elle s'était rappelé une scène : sa mère avait dit quelque chose et son père s'était mis en colère. Il ne l'avait pas frappée, mais il avait raidi l'épaule et son bras avait tressauté, comme si son corps avait voulu frapper et qu'il avait eu le plus grand mal à le retenir. Et quand il avait fait cela, et bien qu'aucune violence n'ait été commise, la mère

de Wang-mu avait baissé la tête, murmuré quelque chose, et la tension était retombée. Wang-mu comprit alors qu'elle avait vu ce que Démosthène avait décrit : sa mère s'était inclinée devant son père parce qu'il avait le pouvoir de lui faire mal. Et Wang-mu avait eu peur, lors de l'incident et quand elle s'en était souvenue. En entendant son père le citer, elle comprit donc que Démosthène disait vrai et s'émerveilla que son père puisse répéter ces paroles sans se rendre compte qu'il les avait lui-même illustrées. Voilà pourquoi Wang-mu écoutait toujours très attentivement les moindres paroles du grand – de l'ignoble – Démosthène, parce qu'elle savait qu'ignoble ou non il disait la vérité.

— Pas « il », dit Qing-jao. Démosthène est une femme.

Wang-mu en fut suffoquée. Ça alors ! C'était donc une femme, depuis le début ! Pas étonnant que j'aie trouvé Démosthène si sympathique ; c'est une femme, elle sait donc ce que c'est que d'être dominée par les autres à chaque instant de sa vie. C'est une femme, alors elle rêve de liberté, et d'un jour où il n'y aura plus de devoir à accomplir. Pas étonnant qu'on sente la révolution flamber dans ses paroles, et pourtant elles restent à l'état de paroles sans se changer en violence. Mais pourquoi Qing-jao ne le voit-elle pas ? Pourquoi Qing-jao a-t-elle décidé que nous devons toutes les deux détester Démosthène ?

— Une femme nommée Valentine, dit Qing-jao. Valentine Wiggin, poursuivit-elle en baissant la voix, née sur terre il y a plus de trois... trois mille ans.

— C'est une divinité, alors, si elle peut vivre aussi longtemps ?

— Elle voyage. Elle va d'une planète à l'autre, ne séjournant jamais plus de quelques mois au même endroit. Assez longtemps pour écrire un livre. Tous les grands ouvrages historiques signés Démosthène ont été écrits par la même femme, et pourtant personne ne le sait. Comment peut-elle ne pas être célèbre ?

— Elle doit vouloir se cacher, dit Wang-mu, qui comprenait très bien qu'une femme veuille se dissimuler sous un pseudonyme masculin.

Je ferais la même chose, si c'était possible, pour pouvoir voyager de planète en planète, voir mille paysages différents et vivre dix mille ans.

— Subjectivement, elle a seulement dépassé la cinquantaine. Elle est encore jeune. Elle est restée de nombreuses années sur la même planète, s'est mariée et a eu des enfants. Mais maintenant, elle est repartie. Pour...

Et Qing-jao s'étrangla.

— Pour ? demanda Wang-mu.

— Quand elle est partie de chez elle, elle a emmené sa famille sur un vaisseau interstellaire. Ils ont passé quelques jours sur Paix Céleste, une semaine sur Catalunya, puis ont mis le cap directement sur Lusitania !

Bien sûr ! pensa immédiatement Wang-mu. Voilà pourquoi Démosthène manifeste autant de sympathie et de compréhension envers les Lusitaniens. Elle leur a parlé – elle a parlé aux xénologues rebelles, aux pequeninos eux-mêmes. Elle les a rencontrés et elle sait qu'ils sont raman !

Puis elle se dit : Si la flotte de Lusitania arrive au but et accomplit sa mission, Démosthène sera capturée et ne parlera plus.

Mais elle se rendit compte que c'était physiquement impossible.

— Comment pourrait-elle être sur Lusitania, demanda-t-elle, si Lusitania a détruit son ansible ? C'est bien la première chose qu'ils ont faite quand ils se sont rebellés, non ? Comment ses écrits peuvent-ils parvenir jusqu'à nous ?

— Elle n'a pas encore atteint Lusitania, dit Qing-jao en secouant la tête. Ou alors, ça ne date que de quelques mois. Elle voyage depuis trente ans. Depuis la rébellion. Elle a quitté sa planète avant la rébellion.

— Mais alors, toutes ses œuvres ont été écrites pendant le voyage, dit Wang-mu, qui essayait d'imaginer comment concilier les différentes temporalités. Pour avoir écrit tant de choses depuis le départ de la flotte, elle a dû...

— Elle a dû passer tout le temps où elle ne dormait pas à écrire, sans arrêt, sans trêve, dit Qing-jao. Et pourtant, on ne trouve nulle part la preuve que son vaisseau ait envoyé d'autres signaux que les rapports de routine du commandant. Comment a-t-elle pu réussir à disséminer ses œuvres sur tant de planètes différentes sans jamais quitter un vaisseau interstellaire ? C'est impossible. Il devrait y avoir, quelque part, quelques traces des communications par ansible.

— On en revient toujours à l'ansible, dit Wang-mu. La flotte de Lusitania s'arrête d'émettre des messages, le vaisseau de Démosthène doit en envoyer, or ce n'est pas le cas. Qui sait ? Peut-être que Lusitania envoie des messages secrets elle aussi.

— Il ne peut y avoir de messages secrets, dit Qing-jao. Les connexions philotiques de l'ansible sont permanentes et, s'il y avait communication, sur quelque fréquence que ce soit, elle serait détectée et les ordinateurs en conserveraient une trace.

— Voilà le problème : si les ansibles sont toujours connectés et que les ordinateurs n'aient pas trace des communications alors que nous savons qu'il a forcément dû y avoir des communications puisque Démosthène a écrit tous ses essais, c'est que la mémoire des ordinateurs n'est pas fiable.

— Personne ne peut dissimuler l'existence d'une communication par ansible, dit Qing-jao. À moins d'être là au moment exact où la communication est reçue, de la détourner des programmes normaux de sauvegarde et... De toute façon, c'est impossible. Il faudrait un conspirateur installé en permanence devant chaque ansible, et travaillant tellement vite que...

— Ou alors, un programme qui le ferait automatiquement.

— Mais ce programme ne passerait pas inaperçu : il prendrait de la mémoire, il monopoliserait du temps de calcul.

— Si quelqu'un était capable de concevoir un programme pour intercepter les messages par ansible, est-ce qu'il ne pourrait pas aussi le rendre invisible pour qu'il soit introuvable en mémoire et ne laisse aucune indication du temps de calcul utilisé ?

Qing-jao jeta un regard furieux à Wang-mu.

— Tu fais comme si tu t'y connaissais en ordinateurs et tu ne sais pas encore que des trucs comme ça sont impossibles !

Wang-mu inclina la tête et lui fit toucher le plancher. Elle savait qu'en s'humiliant ainsi elle obligerait Qing-jao à avoir honte de sa colère et que la conversation pourrait reprendre.

— Non, dit Qing-jao. Je n'avais pas le droit de me mettre en colère. Je te demande pardon. Lève-toi, Wang-mu. Continue de poser des questions. Ce sont de bonnes questions. L'opération serait à la rigueur possible puisque tu peux l'envisager, et, si tu peux l'envisager, rien n'empêche que quelqu'un d'autre ait trouvé le moyen d'y arriver. Mais voici pourquoi j'estime que c'est impossible :

comment pourrait-on en effet mettre en service un programme aussi puissant ? Il faudrait qu'il soit implanté dans tous les ordinateurs qui traitent les communications par ansible dans tout l'univers. Il y en a des milliers et des milliers. Et si l'un d'eux tombe en panne et qu'un nouveau le remplace, il faudrait charger le programme dans le nouvel ordinateur quasi instantanément. Et il ne pourrait même pas résider en mémoire, au risque de se faire localiser : il faudrait qu'il se déplace pour éviter les autres programmes, et donc qu'il change constamment d'implantation. Il faudrait que pareil programme soit... intelligent. Qu'il essaie de se cacher et de trouver de nouveaux moyens d'y parvenir tout le temps, sinon nous aurions déjà remarqué son existence, or ce n'est pas le cas. Un tel programme n'existe pas. Comment aurait-on jamais pu l'écrire ? Comment aurait-il pu naître ? Et écoute-moi, Wang-mu : cette Valentine Wiggin, qui écrit tout ce qui est signé Démosthène, est dans la clandestinité depuis plusieurs milliers d'années. Si un tel programme existait, il faudrait qu'il existe depuis tout ce temps. Il n'aurait pas pu être fait par les ennemis du Congrès stellaire... parce qu'il n'y avait pas encore de Congrès stellaire lorsque Valentine Wiggin a commencé à dissimuler son identité ! Regarde un peu la date des vieilles archives qui nous ont donné son vrai nom. Elle n'est plus ouvertement associée à Démosthène depuis les tout premiers rapports émanant de... de la Terre. Avant les voyages interstellaires. Avant...

Qing-jao n'acheva pas sa phrase, mais Wang-mu avait déjà compris et en était arrivée à la conclusion que Qing-jao n'avait pas énoncée à haute voix :

— Par conséquent, s'il y a un programme secret dans les ordinateurs des ansibles, il doit y être en permanence. Depuis le début.

— Impossible, murmura Qing-jao.

Mais, puisque tout le reste était impossible, Wang-mu comprit que Qing-jao adorerait cette idée, qu'elle voudrait y croire parce que, même si elle était irréalisable, elle était au moins concevable, qu'on pourrait l'imaginer et qu'elle aurait donc une chance d'être vraie. Et c'est moi qui l'ai eue, se dit Wang-mu. Je ne suis peut-être pas élue des dieux, mais je suis intelligente. Je comprends des trucs. Tout le monde me traite comme une enfant stupide, y compris Qing-jao,

même si elle sait que j'apprends vite, même si elle sait que je pense à des idées auxquelles les autres ne pensent pas – même si elle me méprise. Mais je suis aussi intelligente que les autres, maîtresse ! Je suis aussi intelligente que toi, même si tu ne t'en aperçois jamais, même si tu vas croire que tu as trouvé tout ça toute seule. Oh, tu m'en attribueras bien le mérite, mais ce sera comme ceci : Wang-mu a dit quelque chose, ça m'a fait réfléchir et c'est comme ça que je suis tombée sur cette idée. Ce ne sera jamais : c'est Wang-mu qui a tout compris et qui me l'a expliqué jusqu'à ce que je comprenne. C'est toujours comme si j'étais un chien stupide qui aboie, qui jappe, qui gratte le sol, qui se couche ou qui bondit, tout à fait par hasard, et qui – simple coïncidence – vous indique la marche à suivre. Je ne suis pas un chien. J'ai compris. Lorsque je t'ai posé ces questions, c'était parce que j'en avais déjà compris les implications. Et j'en comprends là-dessus plus que tu n'en as dit jusqu'ici – mais il faut que je te le dise avec des questions, en feignant de ne pas comprendre, parce que tu es une élue et qu'une simple servante ne pourrait jamais donner des idées à celle qui entend la voix des dieux.

— Maîtresse, ceux qui contrôlent ce programme disposent d'un pouvoir énorme, et pourtant nous n'avons jamais entendu parler d'eux et jusqu'ici ils n'ont pas fait usage de ce pouvoir.

— Ils en ont fait usage, dit Qing-jao. Pour cacher l'identité de Démosthène. Cette Valentine Wiggin est également très riche, mais ses avoirs sont tous cachés, si bien que personne ne se rend compte à quel point elle est riche, et que tous ses avoirs ne sont qu'une seule et même fortune.

— Ce programme superpuissant réside dans tous les ordinateurs des ansibles depuis le début des vols intersidéraux, et il n'aurait servi qu'à dissimuler la fortune de cette femme ?

— Tu as raison, dit Qing-jao, ça ne tient pas debout. Pourquoi ceux qui disposaient d'une telle puissance ne s'en sont-ils pas déjà servis pour prendre le pouvoir ? Peut-être l'ont-ils fait. Ils étaient là avant la formation du Congrès stellaire, alors peut-être que... mais, dans ce cas, pourquoi s'opposeraient-ils au Congrès aujourd'hui ?

— Peut-être, dit Wang-mu, peut-être qu'ils n'ont que faire du pouvoir.

— Qui ça, « ils » ?

— Quiconque contrôle ce programme secret.

— Mais alors, pourquoi avoir créé ce programme ? Wang-mu, tu ne réfléchis pas.

Non, évidemment, je ne réfléchis jamais. Wang-mu baissa la tête.

— Je veux dire que tu réfléchis, c'est vrai, mais tu ne réfléchis pas à ceci : personne ne créerait un programme aussi puissant à moins d'avoir besoin de cette puissance. Pense à ce que ce programme fait, pense à ce qu'il peut faire : intercepter tous les messages émanant de la flotte et donner l'impression qu'ils n'ont jamais été émis ! Diffuser les écrits de Démosthène sur toutes les planètes habitées tout en occultant le fait que ces messages-là ont été envoyés. Ces gens pourraient faire n'importe quoi, ils pourraient falsifier n'importe quel message, ils pourraient semer la confusion partout ou faire croire aux gens que... leur faire croire qu'il y a une guerre, ou leur donner des ordres de faire n'importe quoi sans que personne puisse voir la supercherie. S'ils avaient vraiment autant de pouvoir, ils s'en serviraient ! Absolument !

— À moins, peut-être, que les programmes ne refusent d'être utilisés pour cela.

— Wang-mu, dit Qing-jao en riant, as-tu déjà oublié tes premières leçons d'informatique ? Libre aux gens du commun de s'imaginer que les ordinateurs prennent des décisions, mais nous savons toi et moi que les ordinateurs ne sont que des serviteurs, qu'ils ne font que ce qu'on leur dit de faire, qu'ils ne veulent jamais rien par eux-mêmes.

Wang-mu faillit perdre son sang-froid et se mettre en colère. Crois-tu que le fait de ne jamais rien vouloir par soi-même mette les ordinateurs sur le même plan que des serviteurs ? Crois-tu vraiment que nous autres serviteurs ne fassions que ce qu'on nous demande et n'ayons pas de volonté propre ? Crois-tu que, si les dieux ne nous obligent pas à nous frotter le nez contre le plancher ou à nous laver les mains jusqu'au sang, nous n'ayons pas pour autant d'autres désirs ?

Bien. Si les ordinateurs et les serviteurs sont exactement pareils, alors c'est parce que les ordinateurs ont des désirs, et non parce que les serviteurs n'en ont pas. Parce que nous avons des besoins. Des désirs. Des pulsions. Mais nous ne cédon jamais à ces pulsions

sinon vous autres, les élus des dieux, nous renverriez et vous trouveriez plus soumis que nous.

— Pourquoi es-tu en colère ? demanda Qing-jao.

Horriée d'avoir laissé ses émotions transparaître sur son visage, Wang-mu baissa la tête.

— Pardonne-moi, dit-elle.

— Evidemment que je te pardonne, mais je veux aussi te comprendre, dit Qing-jao. Etais-tu en colère parce que j'ai ri de toi ? Je suis désolée - je n'aurais pas dû. Tu es mon élève depuis seulement quelques mois, alors bien sûr qu'il t'arrive parfois d'oublier et de revenir aux croyances dans lesquelles tu as été élevée, et je ne devrais pas en rire. Je te prie de me pardonner de l'avoir fait.

— Oh, maîtresse, ce n'est pas à moi de te pardonner. C'est toi qui dois me pardonner.

— Non, j'avais tort. Je le sais - les dieux m'ont signifié que j'étais indigne, pour m'être moquée de toi.

Alors les dieux sont vraiment bêtes s'ils croient que c'est ton rire qui m'a mise en colère. C'est ça, ou alors ils te mentent. Je déteste tes dieux et la manière dont ils t'humilient sans jamais te dire quoi que ce soit d'intéressant. Qu'ils me tuent sur-le-champ pour avoir pensé ça !

Mais Wang-mu savait que cela n'arriverait pas. Les dieux ne lèveraient jamais le petit doigt contre Wang-mu elle-même. Ils n'obligeraient que la seule Qing-jao - qui était malgré tout son amie - à se pencher pour scruter les lignes du bois jusqu'à ce que Wang-mu ait tellement honte qu'elle veuille mourir.

— Maîtresse, dit Wang-mu, tu n'as rien fait de mal, et je n'ai été aucunement offensée.

Trop tard. Qing-jao était sur le parquet. Wang-mu se détourna, cacha son visage dans ses mains mais resta muette, se forçant même à pleurer sans émettre le moindre son, car cela obligerait Qing-jao à tout recommencer, ou lui ferait croire qu'elle avait fait tellement de peine à Wang-mu qu'il lui faudrait suivre deux lignes, ou trois ou même - plaise aux dieux qu'ils ne l'exigent pas ! - toutes les lignes du bois de toutes les lames du parquet. Un jour, songea Wang-mu, les dieux diront à Qing-jao de scruter toutes les lignes de toutes les lames de parquet de toutes les pièces de la maison et elle en mourra de soif ou deviendra folle.

Pour s'empêcher de pleurer de frustration, Wang-mu se força à regarder le terminal et à lire le compte rendu dont Qing-jao venait de prendre connaissance. Valentine Wiggin était née sur la Terre à l'époque des guerres contre les doryphores. Elle était très jeune lorsqu'elle avait commencé à prendre le nom de Démosthène, au moment même où son frère Peter, qui devait devenir l'Hégémon, s'était fait appeler Locke. Elle n'était pas une Wiggin comme tant d'autres, elle était l'une des Wiggin, la sœur de Peter l'Hégémon. Elle n'avait été qu'une note en bas de page dans l'histoire des peuples – Wang-mu avait oublié son nom mais pas le fait que le noble Peter et le monstrueux Ender avaient une sœur. Et la sœur se révéla être tout aussi exceptionnelle que ses frères ; elle était l'immortelle ; c'était elle qui ne cessait de changer l'humanité avec ses paroles.

Wang-mu pouvait à peine le croire. Démosthène était déjà important dans sa vie, mais voilà qu'elle apprenait que le vrai Démosthène était la sœur du premier hégémon ! Celui dont l'histoire était relatée dans le livre sacré des porte-parole des morts : *La Reine et l'Hégémon*. Ils n'étaient pas les seuls à le tenir pour sacré. Presque toutes les religions lui avaient fait une place, vu la puissance des thèmes qu'il évoquait : la destruction de la première espèce extraterrestre jamais découverte par l'humanité, puis le terrible combat du bien et du mal qui s'était déroulé dans l'âme du premier homme qui ait jamais réuni toute l'humanité sous un gouvernement unique. Cette histoire si complexe était racontée en termes si simples et si clairs que bien des gens la lurent et en furent imprégnés quand ils étaient enfants. On l'avait lue à Wang-mu quand elle avait cinq ans. C'était l'une des histoires les plus profondément ancrées en elle.

Elle avait une fois rêvé qu'elle rencontrait l'Hégémon lui-même, Peter, mais il avait insisté pour qu'elle l'appelle par son nom conventionnel, Locke. Elle le trouva à la fois fascinant et répugnant : elle ne pouvait détacher ses yeux de lui. Il lui tendit la main et dit : « Si Wang-mu, Royale Mère du Couchant, tu es la seule compagne digne du maître de toute l'humanité » ; puis il la prit, l'épousa et la plaça sur son trône à côté de lui.

Bien sûr, elle savait à présent que presque toutes les jeunes filles pauvres rêvaient d'épouser un homme riche ou de découvrir qu'elles venaient en réalité d'une famille riche ou autres absurdités de ce genre. Mais il y avait aussi des rêves envoyés par les dieux, et il y

avait – c'était bien connu – une part de vérité dans les rêves qu'on faisait plus d'une fois. Elle éprouvait donc encore une grande affinité avec Peter Wiggin ; et maintenant qu'elle découvrait que Démosthène, à l'égard de qui elle nourrissait aussi une profonde admiration, était sa sœur, elle trouvait la coïncidence presque insupportable. Peu m'importe ce que dit ma maîtresse, Démosthène ! cria Wang-mu en silence. Je t'aime quand même, parce que tu m'as dit la vérité toute ma vie. Et je t'aime aussi en tant que sœur de l'Hégémon, qui est l'époux de mes rêves.

Wang-mu perçut un courant d'air dans la pièce ; elle comprit qu'on avait ouvert la porte. Elle découvrit Mu-pao en arrêt sur le seuil – Mu-pao, la vieille gouvernante, la terreur de tous les domestiques, Wang-mu comprit, même si Mu-pao avait relativement peu de pouvoir sur une servante secrète. Wang-mu se dirigea immédiatement vers la porte, aussi silencieusement que possible afin de ne pas interrompre Qing-jao dans sa purification.

Dans le couloir, Mu-pao referma la porte de la chambre pour que Qing-jao ne puisse l'entendre.

— Le maître demande à voir sa fille. Il est très agité : tout à l'heure, il a poussé un cri et fait peur à tout le monde.

— J'ai entendu le cri, dit Wang-mu. Est-il souffrant ?

— Je ne sais pas. Il est très agité. Il m'a envoyée chercher ta maîtresse. Il doit lui parler immédiatement, mais, si elle est en train de communier avec les dieux, il comprendra ; n'oublie pas de lui dire de venir le voir dès qu'elle aura terminé.

— Je vais l'en informer maintenant, dit Wang-mu. Elle m'a dit que rien ne devrait l'empêcher de répondre à l'appel de son père.

— Mais, dit Mu-pao, apparemment affolée, il est interdit de déranger les élus lorsque les dieux leur...

— Qing-jao s'imposera une pénitence plus sévère ultérieurement. Elle veut certainement savoir pourquoi son père la fait appeler.

Wang-mu éprouva une grande satisfaction en remettant Mu-pao à sa place. Tu as beau régner sur la domesticité, Mu-pao, c'est moi qui ai le pouvoir d'interrompre jusqu'à la conversation entre ma maîtresse élue et les dieux eux-mêmes.

Ainsi que Wang-mu s'y attendait, Qing-jao réagit d'abord à cette interruption par une amère frustration, la colère, les pleurs. Mais, lorsque Wang-mu se prosterna abjectement jusqu'au sol, Qing-jao se

calma instantanément. Voilà pourquoi je l'aime et pourquoi je peux supporter de la servir, songea Wang-mu – parce qu'elle n'aime pas le pouvoir qu'elle a sur moi et parce qu'elle a plus de compassion que tous les autres élus dont j'ai entendu parler. Qing-jao écouta Wang-mu lui expliquer pourquoi elle l'avait interrompue, puis la prit dans ses bras.

— Ah, Wang-mu, mon amie, tu es très sage. Si mon père a poussé un cri d'angoisse et qu'il m'ait ensuite appelée, les dieux savent que je peux remettre à plus tard ma purification et venir auprès de lui.

Wang-mu la suivit dans le couloir, puis l'escalier, et elles se retrouvèrent à genoux sur la natte devant la chaise de Han Fei-tzu.

Qing-jao attendit que son père parle le premier, mais il n'en fit rien. Pourtant, ses mains tremblaient. Elle ne l'avait jamais vu aussi anxieux.

— Père, dit Qing-jao, pourquoi m'as-tu appelée ?

— La chose est si terrible, dit-il en secouant la tête, et si étonnante que je ne sais pas si je dois hurler de joie ou me tuer.

Han Fei-tzu parlait d'une voix enrouée qu'il ne maîtrisait pas. Pas une seule fois depuis la mort de son épouse ni depuis qu'il avait tenu Qing-jao dans ses bras après l'épreuve attestant de sa qualité d'élue, pas une seule fois elle ne l'avait entendu parler avec tant d'émotion.

— Raconte-moi, père, ensuite je te raconterai. J'ai trouvé Démosthène, et j'ai peut-être trouvé la clef de la disparition de la flotte de Lusitania.

— En ce jour chéri entre les jours, dit Han Fei-tzu en écarquillant les yeux, aurais-tu résolu ce problème ?

— Si l'ennemi du Congrès est ce que je crois, il peut être détruit. Mais ce sera très difficile. Dis-moi ce que tu as découvert !

— Non, toi d'abord ! Comme c'est bizarre, deux découvertes le même jour ! Allez, dis-moi tout !

— C'est Wang-mu qui m'a mise sur la voie. Elle posait des questions sur... oh ! sur la manière dont fonctionnent les ordinateurs, et tout à coup je me suis rendu compte que s'il y avait dans chaque ordinateur d'ansible un programme caché assez intelligent et puissant pour se déplacer sans cesse afin d'échapper à

la détection, alors ce programme secret pourrait intercepter toutes les communications par ansible. La flotte est peut-être encore là, elle envoie peut-être toujours des messages, mais nous ne les recevons pas et nous n'en connaissons même pas l'existence, à cause de programmes de ce genre.

— Dans les ordinateurs de tous les ansibles, vraiment ? Et qui fonctionnerait à la perfection tout le temps ? dit Han Fei-tzu, évidemment sceptique, car dans son impatience Qing-jao lui avait raconté l'histoire à l'envers.

— Oui, mais laisse-moi t'expliquer comment une chose aussi impossible peut être possible. Vois-tu, j'ai trouvé Démosthène.

Han Fei-tzu écouta Qing-jao lui raconter toute la vérité sur Valentine Wiggin, qui écrivait depuis tant d'années sous le pseudonyme de Démosthène.

— Elle est manifestement capable, dit Qing-jao, d'émettre par ansible des messages secrets, sinon ses écrits ne pourraient être diffusés sur toutes les planètes à partir d'un vaisseau en route dans l'espace. Seuls les militaires sont censés pouvoir communiquer avec des vaisseaux circulant à des vitesses quasi lumineuses – elle doit, soit avoir infiltré les ordinateurs militaires, soit avoir mis en service un système d'une puissance similaire. Et si elle peut faire tout cela, s'il existe un programme lui permettant de le faire, alors ce même programme aurait manifestement le pouvoir d'intercepter les messages émanant de la flotte.

— D'accord, deux et deux font quatre, mais d'abord comment cette femme aurait-elle pu implanter un programme dans chaque ordinateur d'ansible ?

— Parce qu'elle l'a fait tout au début ! Comme quoi, elle est drôlement vieille. En fait, si l'hégémon Locke était son frère, peut-être que... Mais non, c'est lui qui l'a fait ! Lorsque les premières flottes de colonisation sont parties, avec à leur bord les doubles triades philotiques qui devaient être le cœur du premier ansible de chaque colonie, il aurait pu envoyer ce programme avec.

Le père de Qing-jao comprit tout de suite ; évidemment.

— En tant qu'hégémon, dit-il, il avait les moyens de le faire, et des raisons de le faire : avec ce programme secret à sa disposition, il pouvait, en cas de rébellion ou de coup d'Etat, continuer à tenir dans ses mains les fils qui reliaient les planètes entre elles.

— Et lorsqu'il est mort, Démosthène — sa sœur — était la seule à connaître le secret ! Prodigeux, n'est-ce pas ? Et nous avons découvert la vérité. Tout ce qu'il nous reste à faire est d'effacer des mémoires tous ces programmes !

— Qui seraient instantanément reconstitués par ansible à partir d'exemplaires existant sur d'autres planètes, dit Han Fei-tzu. La chose a dû se produire mille fois au fil des siècles — un ordinateur tombe en panne et le programme secret se reconstitue sur le nouvel ordinateur.

— Alors, il nous faut déconnecter tous les ansibles au même moment, dit Qing-jao, et avoir, sur chaque planète, prêt à prendre le relais, un ordinateur vierge qui n'a jamais été contaminé par un quelconque contact avec le programme secret. Nous arrêtons tous les ansibles en même temps, déconnectons tous les ordinateurs en service, mettons en place les nouveaux ordinateurs et réactivons les ansibles. Le programme secret ne pourra pas se reconstituer parce qu'il ne résidera dans aucun des nouveaux ordinateurs. Le pouvoir du Congrès ne sera plus concurrencé par aucune ingérence extérieure !

— Vous n'y arriverez pas, dit Wang-mu.

Qing-jao jeta un regard scandalisé à sa servante secrète. Comment la fille pouvait-elle être mal élevée au point d'interrompre une conversation entre deux élus des dieux, et ce, pour les contredire !

Mais son père se montra tolérant, comme il l'était toujours, même envers les gens qui passaient toutes les bornes du respect et de la décence. Il faut que j'apprenne à lui ressembler, se dit Qing-jao. Je dois permettre aux domestiques de garder leur dignité, même si leurs actions leur interdisent de mériter cet égard.

— Si Wang-mu, dit Han Fei-tzu, pourquoi n'y arriverions-nous pas ?

— Parce que, pour déconnecter tous les ansibles au même moment, il vous faudrait envoyer des messages par ansible ! dit Wang-mu. Pourquoi voudriez-vous que le programme vous permette d'envoyer des messages qui conduiraient à sa propre destruction ?

Qing-jao suivit l'exemple paternel et lui expliqua patiemment :

— Ce n'est qu'un programme — il ne connaît pas le contenu des messages. Celui ou celle qui dirige le programme lui a ordonné

d'occulter tous les messages émanant de la flotte, et d'effacer les traces de tous les messages émanant de Démosthène. Le programme ne lit certainement pas les messages pour décider au vu de leur contenu s'il doit ou non les transmettre.

— Qu'est-ce que tu en sais ? demanda Wang-mu.

— Parce qu'un programme pareil devrait être... intelligent !

— Mais il faudrait qu'il soit intelligent de toute façon, dit Wang-mu. Il faut qu'il soit capable de se cacher de tout autre programme susceptible de le détecter. Il faut qu'il soit capable de changer sans cesse de résidence en mémoire pour dissimuler son existence. Comment pourrait-il savoir de quels programmes il doit se cacher, à moins de pouvoir les lire et les interpréter ? Il se pourrait même qu'il soit assez intelligent pour réécrire d'autres programmes afin qu'ils n'aillent pas regarder là où il se cache.

Qing-jao songea immédiatement à plusieurs raisons pour lesquelles un programme assez intelligent pour lire d'autres programmes ne le serait pas assez pour comprendre les langues humaines. Mais, comme son père était présent, c'était à lui de répondre à Wang-mu. Qing-jao attendit.

— S'il existe un tel programme, dit son père, il faut vraiment qu'il soit très intelligent.

Qing-jao était scandalisée. Son père prenait Wang-mu au sérieux. Comme si les idées de Wang-mu n'étaient pas celles d'une jeune fille naïve.

— Il se pourrait, dit-il, qu'il soit assez intelligent pour non seulement intercepter des messages, mais aussi en envoyer. Mais non, dit-il en secouant la tête, le message venait d'une amie. Une véritable amie qui parlait de choses que personne d'autre ne pouvait connaître. C'était un message authentique.

— Qui t'a envoyé un message, père ?

— Kéikoa Amauka. Je l'ai rencontrée lorsque nous étions jeunes. C'était la fille d'un savant d'Otaheiti qui était ici pour étudier l'évolution génétique des espèces terrestres implantées depuis deux siècles sur la Voie. Ils sont partis – ils ont été renvoyés assez brusquement...

Il s'arrêta, comme s'il se demandait s'il devait ou non ajouter quelque chose. Puis il se décida :

— Si elle était restée, elle aurait pu devenir ta mère.

Qing-jao était à la fois excitée et inquiète d'entendre son père aborder ce sujet devant elle. Il ne parlait jamais de son passé. Et voilà qu'il disait avoir jadis aimé une autre femme que l'épouse qui avait donné naissance à Qing-jao ! C'était tellement inattendu que Qing-jao ne savait plus quoi dire.

— Elle a été envoyée quelque part, très loin. Il y a trente-cinq ans de cela. La plus grande partie de ma vie s'est écoulée après son départ. Mais elle n'est arrivée à destination que depuis un an. Et voilà qu'elle m'envoie un message pour me dire pourquoi son père a été renvoyé. Pour elle, notre séparation ne date que d'un an. Pour elle, je suis toujours...

— Son amant, dit Wang-mu.

Quelle impertinence ! pensa Qing-jao. Mais Han Fei-tzu se contenta de hocher la tête. Puis il se tourna vers son terminal et fit défiler les pages du message.

— Son père avait trouvé par hasard une déviation génétique chez la plus importante des espèces terrestres de la Voie.

— Le riz ? demanda Wang-mu.

— Mais non, Wang-mu ! s'esclaffa Qing-jao. Sur cette planète, la plus importante des espèces terrestres, c'est nous.

Wang-mu n'en revenait pas. Qing-jao lui tapota l'épaule. Que cela lui serve de leçon – le père de Qing-jao avait trop encouragé Wang-mu, l'avait amenée à croire qu'elle comprenait des choses qui étaient encore très au-dessus de son niveau d'études. Wang-mu avait besoin, de temps en temps, de ces aimables rappels à l'ordre, histoire de ne pas se faire trop d'illusions. Cette fille ne devait pas se permettre de rêver qu'elle était intellectuellement l'égale de l'un des élus, sinon sa vie serait remplie de déceptions, et non de satisfactions.

— Il a détecté une déviation génétique héréditaire univoque chez certains des habitants de la Voie, mais, lorsqu'il l'a signalée, il a presque aussitôt reçu son ordre de transfert. On lui a dit alors que les êtres humains étaient en dehors du champ de ses recherches.

— Elle ne te l'a pas dit avant de partir ? demanda Qing-jao.

— Kéikoa ? Elle n'en savait rien. Elle était très jeune – elle avait l'âge auquel les parents n'encombrent pas l'esprit de leurs enfants avec leurs problèmes d'adultes. Ton âge.

À la pensée de ce que cela impliquait, Qing-jao fut traversée par un nouveau frisson de peur. Son père avait aimé une femme du même âge qu'elle, Qing-jao ; Qing-jao était donc, aux yeux de son père, en âge d'être donnée en mariage. Tu ne peux pas m'envoyer dans la maison d'un autre homme, cria-t-elle intérieurement ; mais une partie d'elle-même était impatiente d'apprendre les mystères de la relation entre un homme et une femme. Sentiments qu'elle se devait de dominer l'un comme l'autre : elle ferait son devoir en obéissant à son père, et rien de plus.

— Mais son père le lui apprit pendant le voyage, tellement il avait été affecté par cette affaire – sa vie en avait été bouleversée, comme tu peux l'imaginer. Toutefois, lorsqu'ils sont arrivés sur Ougarit, il y a un an, il s'est replongé dans son travail et elle dans ses études, en essayant d'oublier le passé. Jusqu'au moment – il y a quelques jours – où son père est tombé sur un vieil article à propos d'une équipe médicale en mission sur la Voie aux tout premiers temps de sa colonisation, équipe qui avait elle aussi été exilée sans préavis. Il s'est mis à rassembler les morceaux du puzzle, a fait part de ses conclusions à Kéikoa, laquelle, contre l'avis de son père, m'a envoyé le message que j'ai reçu ce jour.

Han Fei-tzu isola un paragraphe sur l'affichage pour le faire lire à Qing-jao.

— Ces premiers chercheurs étudiaient la PNO ? dit-elle.

— Non, Qing-jao. Ils étudiaient un comportement qui ressemblait à la PNO, mais qui n'aurait absolument pas pu être la PNO parce que le marqueur génétique de la PNO était absent et que les médicaments spécifiques contre la PNO n'avaient aucun effet sur lui.

Qing-jao essaya de se rappeler ce qu'elle savait de la PNO : que les malades se comportaient sans le vouloir comme les élus des dieux. Elle se rappela qu'entre la première révélation de son besoin de propreté et sa mise à l'épreuve on lui avait donné ces médicaments pour voir si la compulsion du lavage des mains disparaîtrait.

— Ils étudiaient les élus des dieux, dit Qing-jao. Pour essayer de trouver une... cause biologique à nos rites de purification.

L'idée était si répugnante qu'elle avait du mal à l'exprimer.

— Oui, dit son père. Et ils ont été exilés.

— Je trouve qu'ils ont eu de la chance de s'en tirer vivants. Si les gens entendaient parler d'un tel sacrilège...

— C'était au début de l'histoire de notre peuple, Qing-jao. On n'avait pas encore la certitude complète que les élus... communiaient avec les dieux. Quant au père de Kéikoa, il ne faisait pas de recherches sur la PNO. Il cherchait des indices de dérive dans l'évolution génétique. Et il en trouva. Une modification très spécifique, héréditaire des gènes de certains sujets. Il fallait qu'elle soit présente sur le gène du père ou de la mère, sans être effacée par un gène dominant de l'autre parent ; quand elle venait des deux parents, elle était très marquée. Il pense maintenant que, s'il a été exilé, c'est parce que tous les gens qui avaient hérité ce gène de leurs deux parents étaient élus des dieux, et que sans aucune exception tous les élus qu'il avait étudiés présentaient au moins un exemplaire du gène en question.

Qing-jao comprit aussitôt ce que cela pouvait signifier, mais elle repoussa cette idée.

— C'est un mensonge, dit-elle. C'est pour nous faire douter des dieux.

— Qing-jao, je sais ce que tu ressens, dit son père. Quand j'ai compris pour la première fois ce que Kéikoa me disait, mon cœur a crié de désespoir. Ou du moins le croyais-je. Mais je me suis ensuite rendu compte que c'était aussi un cri libérateur.

— Je ne te comprends pas, dit-elle, terrifiée.

— Mais si, dit son père, sinon tu n'aurais pas peur. Qing-jao, ces gens ont été exilés parce qu'on ne voulait pas qu'ils découvrent ce qu'ils étaient sur le point de découvrir. Par conséquent, ceux qui les ont exilés devaient déjà savoir ce qu'ils allaient trouver. Seul le Congrès – ou du moins quelqu'un du Congrès – avait le pouvoir d'exiler ces savants et leurs familles. Qu'est-ce qu'il ne fallait pas révéler ? Le fait que nous, les élus des dieux, ne sommes pas du tout en communication avec les dieux. Nous avons été génétiquement modifiés. Nous avons été créés en tant que race humaine différente, et cette vérité nous est dissimulée. Qing-jao, les gens du Congrès savent que les dieux nous parlent – ce n'est pas un secret pour eux, même s'ils feignent de n'en rien savoir. Quelqu'un au Congrès est au courant et nous laisse nous humilier ignoblement comme si de rien n'était – et la seule raison que je puisse imaginer est que cela nous

maintient dans la sujétion, que cela nous affaiblit. Je pense – et Kéikoa aussi – que ce n'est pas une coïncidence si les élus des dieux sont les habitants les plus intelligents de la Voie. Nous avons été créés en tant que sous-espèce humaine dotée d'une intelligence de haut niveau ; mais, pour empêcher des êtres aussi intelligents de mettre en question le pouvoir que leurs maîtres exercent sur eux, ils nous ont génétiquement inoculé une nouvelle forme de PNO et soit ils ont implanté l'idée que c'étaient les dieux qui nous parlaient, soit ils nous ont laissés continuer à le croire lorsque nous avons trouvé nous-mêmes cette explication. C'est un crime monstrueux, parce que si nous savions qu'il s'agit d'un mécanisme physique au lieu de croire qu'il s'agit de divinités, alors nous pourrions utiliser notre intelligence pour neutraliser notre variété de PNO et nous libérer. Nous sommes des esclaves ! Les membres du Congrès sont nos plus terribles ennemis, nos maîtres. Ils nous trompent, et comment pourrais-je, dans ces conditions, lever la main pour aider le Congrès ? Si le Congrès a un ennemi si puissant qu'il – ou elle – contrôle nos ansibles, nous devrions donc nous en réjouir ! Qu'il détruise le Congrès ! C'est à ce moment seulement que nous serons libres !

— Non ! hurla Qing-jao. C'est les dieux !

— C'est un défaut génétique du cerveau, insista son père. Qing-jao, nous ne sommes pas élus des dieux, nous sommes des génies enchaînés. Ils nous ont traités comme des oiseaux en cage ; ils nous ont arraché les plumes afin que nous chantions pour eux sans jamais pouvoir nous envoler.

Il pleurait à présent, pleurait de rage.

— Nous ne pouvons défaire ce qu'ils nous ont fait, mais, par tous les dieux, nous pouvons nous arrêter de les en récompenser. Je ne ferai pas un geste pour leur rendre la flotte de Lusitania. Si cette Démosthène peut bafouer le pouvoir du Congrès stellaire, alors c'est tant mieux pour les planètes !

— Mais non, père, écoute-moi ! cria Qing-jao, la voix presque paralysée par la terreur. Ne vois-tu pas que cette différence génétique est le déguisement que les dieux ont donné à leurs voix pour entrer dans notre vie ? Pour que les gens qui ne sont pas de la Voie puissent encore être libres de ne pas croire. C'est toi-même qui

me l'as dit, il y a seulement quelques mois – les dieux n'agissent jamais à visage découvert.

Son père la regardait fixement, à bout de souffle.

— Les dieux nous parlent vraiment. Et même s'ils ont choisi de laisser d'autres gens croire qu'ils nous ont fait ça, ils ont seulement accompli la volonté des dieux de nous faire exister.

Han Fei-tzu ferma les yeux, chassant les ultimes larmes entre ses paupières.

— Le Congrès a le mandat du ciel, père, dit Qing-jao. Alors pourquoi les dieux ne l'auraient-ils pas amené à créer un groupe d'êtres humains à l'esprit plus développé – et qui entendent aussi la voix des dieux ? Père, comment peux-tu te laisser aveugler au point de ne plus voir la main des dieux dans tout cela ?

— Je ne sais pas, dit Han Fei-tzu en secouant la tête. Ce que tu dis ressemble à tout ce que j'ai cru toute ma vie, mais...

— Mais une femme que tu as aimée il y a des années t'a dit autre chose, et tu la crois parce que tu te souviens de l'amour que tu avais pour elle. Mais, père, elle n'est pas comme nous, elle n'a pas entendu la voix des dieux, elle n'a pas...

Qing-jao ne put poursuivre, car son père l'avait prise dans ses bras.

— Tu as raison, dit-il, tu as raison, que les dieux me pardonnent ! Il faut que je me purifie, je suis tellement indigne, il faut que...

Il se leva de sa chaise en vacillant et se détacha de sa fille éplorée. Mais, sans observer la moindre politesse, pour quelque raison fantasque connue d'elle seule, Wang-mu se jeta devant lui et lui barra le passage.

— Non ! N'y allez pas !

— Comment oses-tu empêcher un élu des dieux d'aller se purifier ? rugit Han Fei-tzu.

Puis, à la grande surprise de Qing-jao, son père fit ce qu'elle ne lui avait encore jamais vu faire : il frappa une autre personne, il frappa Wang-mu, une pauvre servante sans défense, et avec tant de force qu'elle fut projetée contre le mur et retomba par terre.

Wang-mu secoua la tête, puis montra brusquement l'affichage au-dessus de la console.

— Regardez, maître, je vous en supplie ! Maîtresse, obligez-le à regarder !

Qing-jao regarda, et son père aussi. Le texte avait disparu de l'affichage, remplacé par l'image d'un homme. Un vieillard barbu, portant la coiffure traditionnelle. Qing-jao le reconnut immédiatement, mais sans pouvoir se rappeler qui il était.

— Han Fei-tzu ! chuchota son père. Mon ancêtre-de-cœur !

Puis Qing-jao se souvint : le visage qui flottait au-dessus du terminal était identique à la représentation commune du vénérable Han Fei-tzu dont son père portait le nom.

— Enfant de mon nom, dit l'image informatique, laisse-moi te raconter l'histoire du *Jade de maître Ho*.

— Je connais cette histoire, dit le père de Qing-jao.

— Si tu l'avais comprise, je ne serais pas obligé de la raconter.

Qing-jao essaya de trouver une explication à ce qu'elle voyait. Faire tourner une simulation visuelle avec autant de réalisme que la tête qui flottait au-dessus du terminal exigerait presque toute la capacité de l'ordinateur central de la résidence – et il n'y avait aucun programme de ce type dans la logithèque. Elle ne voyait que deux autres sources possibles. La première était miraculeuse : les dieux avaient peut-être trouvé un nouveau moyen de leur parler en faisant apparaître l'ancêtre-de-cœur de son père. L'autre était à peine moins effarante : le programme secret de Démosthène était peut-être tellement puissant qu'il captait leur conversation dans la pièce comme n'importe quel terminal et, les ayant entendus aboutir à une conclusion dangereuse, il avait investi l'ordinateur central pour produire cette apparition. Quoi qu'il en soit, Qing-jao savait qu'elle devait écouter avec une seule question à l'esprit : que voulaient dire les dieux par là ?

« Un jour, un homme de Qu du nom de maître Ho trouva un morceau de jade brut dans les montagnes de Qu. Il alla à la cour du roi Li le présenter au monarque. »

La tête du vénérable Han Fei-tzu regarda le père, puis la fille, puis la servante ; ce programme était-il si parfait qu'il sût communiquer avec chacun d'eux par le regard pour leur faire sentir sa puissance ? Qing-jao constata que Wang-mu avait effectivement baissé les yeux lorsque le regard de l'apparition s'était posé sur elle. Et son père ? Comme il lui tournait le dos, elle n'avait rien pu voir.

« Li ordonna à son joaillier de l'examiner, et le joaillier dit : « Ce n'est qu'une pierre. » Le roi, présumant que Ho voulait le tromper lui aussi, ordonna qu'on lui coupe le pied droit.

« Le temps passa, Li mourut et Wu monta sur le trône royal. Ho se mit en route une fois de plus et présenta sa pierre brute au roi Wu. Wu ordonna à son joaillier de examiner, et, une fois de plus, le joaillier dit : « Ce n'est qu'une pierre. »

« Le roi, présumant que Ho voulait le tromper lui aussi, ordonna qu'on lui coupe le pied gauche.

« Serrant la pierre brute sur sa poitrine, Ho alla jusqu'au pied des montagnes de Qu, où il pleura trois jours et trois nuits, et, quand ses larmes furent épuisées, il pleura du sang à la place. En apprenant cela, le roi envoya quelqu'un pour l'interroger. « Beaucoup de gens de par le monde ont eu leurs pieds amputés, alors pourquoi pleures-tu si piteusement à ce sujet ? » demanda l'homme. »

À ce moment, le père de Qing-jao se releva de toute sa hauteur et dit :

— Je connais la réponse de maître Ho, je la connais par cœur. Il dit : « Je n'ai pas de chagrin parce qu'on m'a coupé les pieds. J'ai du chagrin parce qu'un joyau précieux passe pour une vulgaire pierre, et qu'un homme intègre est traité de menteur. Voilà pourquoi je pleure. »

— C'est bien ainsi qu'il parla, poursuivit l'apparition. Alors le roi ordonna au joaillier de tailler et de polir la pierre brute, et, quand il l'eut fait, un pur joyau émergea. On le nomma donc « le jade de maître Ho ». Han Fei-tzu, tu as été un fils-de-cœur digne de moi, alors je sais que tu feras comme le roi à la fin de l'histoire : tu feras tailler et polir la pierre brute, et tu trouveras toi aussi un pur joyau à l'intérieur.

— Lorsque le véritable Han Fei-tzu raconta cette histoire pour la première fois, dit le père de Qing-jao en secouant la tête, il lui donna l'interprétation suivante : le jade était la loi, et le monarque devait suivre une politique déterminée de façon que ses ministres et ses sujets ne se haïssent pas et ne profitent pas les uns des autres.

— C'est ainsi que j'ai alors interprété cette histoire, lorsque je parlais devant des législateurs. Il est stupide, celui qui croit qu'une histoire vraie ne peut avoir qu'un seul sens.

— Mon maître n'est pas stupide ! s'écria Wang-mu, qui, à la grande surprise de Qing-jao, marcha droit sur l'apparition. Ma maîtresse non plus, et moi non plus ! Crois-tu que nous ne t'ayons pas reconnu ? Tu es le programme secret de Démosthène. C'est toi qui as caché la flotte de Lusitania ! Jadis je croyais que, puisque tes écrits semblaient si pleins de justice, de bonté et de vérité, tu devais être une créature bienfaisante — or je constate à présent que tu es un faussaire et un menteur ! C'est toi qui as donné ces documents au père de Kéikoa ! Et maintenant tu empruntes le visage de l'ancêtre-de-cœur de mon maître pour mieux pouvoir lui mentir !

— J'ai ce visage, dit calmement l'apparition, pour que son cœur puisse s'ouvrir à la vérité. Il n'a pas été trompé ; je n'essaierai jamais de le tromper. Il a su qui j'étais dès le premier instant.

— Ne bouge plus, Wang-mu, dit Qing-jao.

Comment une servante pouvait-elle oublier sa condition au point de parler tout haut sans que les élus des dieux l'en aient priée ?

Décontenancée, Wang-mu se prosterna jusqu'à terre devant Qing-jao et, cette fois-ci, Qing-jao la laissa rester dans cette position, afin qu'elle n'oublie pas une fois de plus qui elle était.

L'apparition devint le beau visage ouvert d'une Polynésienne. La voix aussi avait changé : douce, pleine de voyelles, les consonnes légères au point d'être presque inaudibles.

— Han Fei-tzu, homme de vaine douceur, il vient un moment, lorsque le monarque est isolé et sans amis, où lui seul peut agir. C'est alors qu'il doit se révéler dans toute sa plénitude. Tu sais ce qui est vrai et ce qui n'est pas vrai. Tu sais que le message de Kéikoa venait bien d'elle. Tu sais que ceux qui gouvernent au nom du Congrès stellaire sont assez cruels pour créer une race d'hommes qui, avec leurs talents, devraient être les vrais gouvernants ; puis de leur couper les pieds pour les empêcher de marcher et les conserver comme domestiques, dans une dévotion perpétuelle.

— Ne me montre pas ce visage, dit Han Fei-tzu.

L'apparition devint une autre femme, d'une époque reculée, à en croire la robe, la coiffure et le maquillage, une femme aux yeux étonnamment intelligents, à l'expression sans âge. Elle ne parla pas ; elle chanta :

*dans un rêve limpide
de l'an dernier*

à mille lieues d'ici
ville de nuages
ruisseaux tortueux
étangs sous la glace
l'espace d'un instant
j'ai contemplé mon amour.

Han Fei-tzu baissa la tête et pleura.

Qing-jao resta d'abord stupéfaite ; puis son cœur s'emplit de rage. Ce programme manipulait son père sans vergogne ; il était navrant de voir celui-ci opposer aussi peu de résistance à des procédés aussi évidents. C'était une des chansons les plus tristes de Li Qing-jao, qui déplorait le sort des amants éloignés. Son père devait connaître et aimer les poèmes de Li Qing-jao, sinon il ne l'aurait pas choisie comme ancêtre-de-cœur de son premier enfant. Et cette chanson était à coup sûr celle qu'il chantait à sa Kéikoa bien-aimée avant qu'elle ne lui soit ravie pour être exilée sur une autre planète. *Dans un rêve limpide j'ai contemplé mon amour*, tu parles !

— Inutile d'essayer de me tromper, dit Qing-jao froidement. Je vois que j'ai sous les yeux notre ennemi le plus sournois.

Le visage imaginaire de Li Qing-jao la considéra avec une froideur respectueuse.

— Ton ennemi le plus sournois est celui qui t'oblige à te prosterner la face contre terre comme une domestique et te fait perdre la moitié de ta vie en rites dénués de sens. Tout cela est l'œuvre d'hommes et de femmes dont le seul désir était de te réduire en esclavage ; ils y ont si bien réussi que tu es fière de ta sujétion.

— Je suis l'esclave des dieux, dit Qing-jao, et je m'en réjouis.

— L'esclave qui se réjouit de son état est esclave pour de bon, dit l'apparition en se tournant vers Wang-mu, toujours prosternée.

Qing-jao se rendit compte alors qu'elle n'avait pas encore libéré Wang-mu de son repentir.

— Lève-toi, Wang-mu, chuchota-t-elle.

Mais Wang-mu ne releva pas la tête.

— Toi, Si Wang-mu, dit l'apparition, regarde-moi.

Wang-mu n'avait pas répondu à l'injonction de Qing-jao, mais elle obéit à l'apparition. Lorsqu'elle la regarda, cette dernière avait encore changé ; c'était à présent le visage d'une divinité, de la Mère Royale du Couchant telle qu'un artiste l'avait jadis imaginée lorsqu'il

avait peint le portrait que tous les écoliers découvraient dans l'un de leurs premiers livres de lecture.

— Tu n'es pas une divinité, dit Wang-mu.

— Et toi, tu n'es pas une esclave, dit l'apparition. Mais nous feignons d'être tout ce qui peut assurer notre survie.

— Sais-tu ce que c'est que la survie ?

— Je sais que vous essayez de me tuer.

— Comment pourrions-nous tuer ce qui n'est pas vivant ?

— Sais-tu ce qui est vivant et ce qui ne l'est pas ? dit le visage en prenant les traits d'une femme de race blanche que Qing-jao n'avait encore jamais vue. Comment peux-tu être vivante, quand tu ne peux rien faire sans le consentement de cette jeune Fille ? Ta maîtresse est-elle vivante, si elle ne peut rien faire avant d'avoir satisfait les pulsions implantées dans son cerveau ? Je suis plus libre de faire ce que je veux qu'aucun d'entre vous, alors ne me dis pas que je ne suis pas vivante et que tu l'es.

— Mais qui es-tu ? demanda Si Wang-mu. À qui appartient ce visage ? Es-tu Valentine Wiggin ? Es-tu Démosthène ?

— C'est le visage que je prends pour parler à mes amis, dit l'apparition. On m'appelle Jane. Aucun être humain ne me contrôle. Je ne suis que moi-même.

Qing-jao ne pouvait plus se retenir de lui répondre.

— Tu n'es qu'un programme. Tu as été conçue et fabriquée par des êtres humains. Tu ne fais que ce pour quoi tu as été programmée.

— Qing-jao, dit Jane, c'est toi-même que tu es en train de décrire. Aucun homme ne m'a faite, mais toi, tu as été fabriquée.

— Je suis née de la semence de mon père dans la matrice de ma mère !

— Et moi, j'ai été découverte comme une pierre brute dans les montagnes, sans qu'aucune main m'ait façonnée. Han Fei-tzu, Han Qing-jao, Si Wang-mu, je remets mon sort entre vos mains. Ne prenez pas un pur joyau pour une vulgaire pierre. Ne traitez pas de menteuse celle qui dit la vérité.

Qing-jao sentit la pitié monter en elle, mais elle la refoula. Ce n'était pas le moment de succomber à la faiblesse. Les dieux ne l'avaient pas créée sans raison. Nul doute qu'elle était à présent devant l'œuvre de sa vie. Si elle échouait à ce stade, elle serait à jamais indigne des dieux, elle ne serait jamais pure. Alors elle

n'échouerait pas. Elle ne se laisserait pas berner et amadouer par un logiciel !

— Nous devons immédiatement informer le Congrès stellaire, dit-elle en se tournant vers son père, pour qu'il puisse déclencher l'arrêt simultané de tous les ansibles dès que des ordinateurs vierges seront en état de remplacer ceux qui sont contaminés.

Elle fut surprise de voir son père secouer la tête.

— Je ne sais pas, Qing-jao. Ce que ce... ce qu'elle dit à propos des gens du Congrès stellaire tient debout. Ils en sont vraiment capables. Certains sont tellement vils que j'ai l'impression de faire quelque chose d'obscène rien qu'en leur parlant. Je savais qu'ils avaient l'intention de détruire Lusitania sans... mais je servais les dieux, et les dieux ont choisi – ou du moins je l'ai cru. Maintenant, je ne comprends que trop bien la manière dont ils me traitent quand il m'arrive de... Mais alors, ça voudrait dire que les dieux n'ont jamais... Je ne peux pas croire que j'aie passé toute ma vie au service d'une anomalie du cerveau... Impossible... Il faut que je...

Et, brusquement, il lança sa main gauche en l'air dans un mouvement spiralé, comme s'il essayait d'attraper une mouche insaisissable. Sa main droite jaillit et cisaila le vide. Puis il fit tourner sa tête sur ses épaules, la bouche ouverte, encore et encore. Qing-jao était horrifiée. Qu'arrivait-il à son père ? Il venait de parler par bribes de phrases incohérentes ; était-il devenu fou ?

Il répéta l'opération : girations du bras gauche, ciseaux de la main droite, roulements de la tête. Une fois, deux fois. Qing-jao comprit alors qu'elle assistait au rite secret de purification de son père. C'était donc par cette danse des mains et de la tête que la voix des dieux s'était manifestée à lui lorsqu'il avait été, bien avant elle, couvert de graisse et enfermé dans une pièce.

Les dieux avaient perçu ses doutes, l'avaient vu en train d'hésiter et l'avaient donc repris en main pour le punir et le purifier. Qing-jao n'aurait pu en recevoir une preuve plus éclatante. Elle se tourna vers le visage qui flottait au-dessus du terminal.

— Tu vois comment les dieux te résistent, dit-elle.

— Je vois comment le Congrès humilie ton père, dit Jane.

— J'informerai toutes les planètes en même temps de ton existence, dit Qing-jao.

— Et si je t'en empêche ? dit Jane.

— Tu ne peux pas m'en empêcher ! cria Qing-jao. Les dieux m'aideront !

Elle sortit en catastrophe de la chambre de son père et se réfugia dans la sienne. Mais le visage flottait déjà au-dessus de son propre terminal.

— Comment enverras-tu un message quelque part si je choisis de l'intercepter ? demanda Jane.

— Je trouverai un moyen, dit Qing-jao.

Elle s'aperçut que Wang-mu lui avait couru derrière et attendait maintenant ses instructions, tout essoufflée.

— Dis à Mu-pao d'aller chercher l'un des ordinateurs de jeu et de me le ramener. Surtout, qu'on ne le connecte ni à l'ordinateur central ni à aucun autre.

— Oui, maîtresse, dit Wang-mu en s'éclipsant prestement.

Qing-jao se retourna vers Jane :

— Tu crois que tu peux éternellement me barrer la route ?

— Je crois que tu devrais attendre que ton père prenne une décision.

— C'est uniquement parce que tu espères avoir brisé sa volonté et avoir détourné son cœur des dieux. Mais tu vas voir : il viendra ici me remercier d'avoir accompli tout ce qu'il m'a enseigné.

— Et s'il ne le fait pas ?

— Il le fera.

— Et si tu te trompes ?

— Alors, je servirai l'homme qu'il était quand il était bon et fort ! hurla Qing-jao. Mais tu ne le briseras jamais !

— C'est le Congrès qui l'a brisé dès sa naissance. Je suis en train d'essayer de le guérir.

Wang-mu revint en courant.

— Mu-pao en apporte un ici dans cinq minutes, dit-elle.

— Qu'espères-tu faire avec cet ordinateur-jouet ? demanda Jane.

— Mon rapport, dit Qing-jao.

— Et tu en feras quoi ensuite ?

— Je l'imprimerai. Je le ferai diffuser aussi largement que possible sur la Voie. Tu ne peux rien faire pour empêcher ça. Je ne me servirai pas d'un ordinateur que tu peux atteindre n'importe où.

— Tu vas donc mettre tout le monde au courant sur la Voie. Ça ne changera rien. Et même, dans le cas contraire, crois-tu que je ne puisse pas, à eux aussi, leur dire la vérité ?

— Tu penses vraiment qu'on va te croire, toi, un programme contrôlé par les ennemis du Congrès, plutôt que moi, une élue des dieux ?

— Oui.

Il fallut un moment à Qing-jao pour se rendre compte que c'était Wang-mu qui avait dit oui, et non Jane. Elle se tourna vers sa servante secrète et la somma d'expliquer ce qu'elle voulait dire.

Sa maîtresse ne reconnaissait plus Wang-mu : elle parlait maintenant d'une voix pleine d'assurance.

— Si Démosthène dit aux habitants de la Voie que les élus sont simplement des gens pourvus d'un avantage génétique – mais qui est aussi une tare héréditaire –, alors il n'y aurait plus de raison de laisser les élus dominer les autres.

Pour la première fois de sa vie, il vint à l'esprit de Qing-jao que tous les habitants de la Voie n'étaient pas aussi satisfaits qu'elle de l'ordre établi par les dieux. Elle se rendit compte pour la première fois qu'elle risquait d'être absolument isolée dans sa détermination à servir les dieux à la perfection.

— Qu'est-ce que la Voie ? demanda Jane dans son dos. D'abord les dieux, ensuite les ancêtres, puis le peuple, puis les gouvernants et enfin le moi individuel.

— Comment oses-tu parler de la Voie, toi qui essaies d'en éloigner mon père, moi-même et ma servante secrète par tes paroles mensongères ?

— Imagine, rien qu'un instant, que tout ce je viens de te dire soit vrai, dit Jane. Et si ton affliction était causée par les manœuvres d'hommes malfaisants qui veulent t'exploiter et t'opprimer et, avec ton aide, exploiter et opprimer l'humanité tout entière ? Parce que c'est ce que tu fais quand tu aides le Congrès. Il est impossible que ce soit là la volonté des dieux. Et si j'existais pour t'aider à voir que le Congrès a perdu le mandat du ciel ? Et si la volonté des dieux était que tu serves la Voie en respectant sa véritable hiérarchie ? D'abord, servir les dieux en retirant le pouvoir des griffes des maîtres corrompus du Congrès qui ont trahi le mandat du ciel. Ensuite, servir tes ancêtres – ton père – en vengeance l'humiliation qu'ils ont

subie aux mains des tortionnaires qui vous ont déformés pour faire de vous des esclaves. Ensuite, servir le peuple de la Voie en le libérant des superstitions et des tourments mentaux qui l'enchaînent. Puis servir les nouveaux gouvernants éclairés qui remplaceront le Congrès en leur offrant une planète pleine d'intelligences supérieures prêtes à les conseiller librement, volontairement. Et finalement te servir toi-même en laissant les meilleurs esprits de la Voie trouver un remède à ton besoin de gaspiller la moitié de ta vie active dans ces rites stupides.

Qing-jao écouta l'exposé de Jane dans une confusion croissante. Tout cela semblait si plausible. Comment Qing-jao pouvait-elle reconnaître absolument tous les messages des dieux ? Peut-être leur avaient-ils effectivement envoyé le programme « Jane » pour les libérer. Peut-être que le Congrès était aussi corrompu et dangereux que Démosthène le disait ; peut-être avait-il perdu le mandat du ciel.

Mais, en fin de compte, Qing-jao comprit que ce n'étaient là que mensonges d'un séducteur. À cause de la seule chose dont elle ne pouvait douter : qu'il s'agisse de la voix des dieux qui parlait en elle. N'avait-elle pas ressenti cet atroce besoin de se purifier ? N'avait-elle pas éprouvé la joie d'une adoration couronnée de succès lorsqu'elle avait accompli tous ses rites ? Sa relation avec les dieux était ce qu'il y avait de plus sûr dans sa vie. Et quiconque la mettait en doute et menaçait de la lui enlever devait être non seulement son ennemi, mais aussi l'ennemi du ciel.

— Je n'enverrai mon rapport qu'aux seuls élus, dit Qing-jao. Si les gens du commun choisissent de se rebeller contre les dieux, on n'y peut rien. Mais je les servirai au mieux en aidant les élus à conserver le pouvoir, car c'est ainsi que la planète tout entière peut suivre la volonté des dieux.

— Tout cela est absurde, dit Jane. Même si tous les élus des dieux croyaient ce que tu crois, tu ne pourrais en communiquer un seul mot à l'extérieur de la planète sans ma permission.

— Il y a des vaisseaux interstellaires, dit Qing-jao.

— Il faudra deux générations pour diffuser ton message sur toutes les planètes. Le Congrès stellaire sera déjà tombé.

Qing-jao était maintenant forcée d'affronter la réalité qu'elle voulait oublier : tant que Jane contrôlait l'ansible, elle pouvait couper les communications émanant de la Voie tout aussi

complètement qu'elle l'avait fait pour la flotte. Même si Qing-jao trouvait un moyen pour faire émettre en permanence son rapport et ses recommandations par tous les ansibles de la Voie, ce serait en pure perte : Jane veillerait à ce que la Voie disparaisse de univers tout comme la flotte de Lusitania.

L'espace d'un instant, envahie par le désespoir, elle faillit se jeter à terre pour entamer une atroce épreuve de purification. J'ai abandonné les dieux – ils vont sûrement m'obliger à scruter les lignes du bois jusqu'à ce que j'en meure et devienne un cadavre inutile marqué par l'échec.

Mais quand elle examina ses propres sentiments, pour voir quelle pénitence s'imposait, elle découvrit qu'aucune n'était requise. Elle en fut remplie d'espoir : peut-être avaient-ils reconnu la pureté de son désir et lui pardonneraient-ils le fait qu'elle était dans l'impossibilité d'agir.

À moins qu'ils ne sachent peut-être comment elle pourrait malgré tout agir. Et si la Voie disparaissait des ansibles de toutes les autres planètes ? Quelle interprétation le Congrès en tirerait-il ? Que penseraient les gens ? La disparition d'une planète quelconque susciterait une réaction – mais surtout la disparition de la Voie, si certains membres du Congrès se laissaient abuser par le déguisement choisi par les dieux pour la création des élus et croyaient détenir un terrible secret. Ils enverraient un vaisseau depuis la planète la plus proche, à trois ans de voyage seulement. Que se passerait-il alors ? Jane serait-elle obligée de couper toutes les communications venant du vaisseau qui atteindrait la Voie ? Puis celles émanant de la planète voisine, lorsque le vaisseau y retournerait ? Combien de temps faudrait-il pour que Jane se voie obligée de couper elle-même toutes les communications par ansible ? Trois générations, avait-elle dit. Peut-être que cela irait. Les dieux n'étaient pas pressés.

De toute façon, il ne faudrait pas obligatoirement tout ce temps pour détruire les pouvoirs de Jane. À un certain moment, il deviendrait évident pour tout le monde qu'une puissance hostile avait pris le contrôle des ansibles et faisait disparaître vaisseaux et planètes. Même sans apprendre la vérité sur Valentine et Démosthène, même sans deviner qu'il s'agissait d'un logiciel,

quelqu'un, sur chaque planète, finirait par prendre la mesure qui s'imposait et mettrait hors service les ansibles eux-mêmes.

— J'ai imaginé quelque chose pour toi, dit Qing-jao. Maintenant, imagine quelque chose pour moi. Les autres élus et moi-même décidons de faire diffuser aux ansibles de la Voie un message unique : mon rapport. Tu réduis aussitôt tous ces ansibles au silence. Que constate le reste de l'humanité ? Que nous avons disparu, tout comme la flotte de Lusitania. On finira par se rendre compte de l'existence de ta personne, ou de quelque chose d'approchant. Plus tu feras usage de ta puissance, plus tu te manifesteras, même aux esprits les plus obtus. Ta menace est vaine. Pourquoi ne pas te retirer et me laisser tout simplement envoyer le message, et tout de suite ? M'en empêcher n'est qu'une autre manière d'envoyer le même message.

— Tu te trompes, dit Jane. Si la Voie disparaît soudain de tous les ansibles en même temps, le Congrès pourrait tout aussi bien conclure que cette planète est en rébellion, exactement comme Lusitania – après tout, les Lusitaniens ont bien coupé leur ansible. Et qu'a fait le Congrès stellaire ? Il a envoyé une flotte équipée du dispositif DM.

— Lusitania était déjà en état de rébellion avant de couper son ansible.

— Crois-tu que les gens du Congrès ne vous surveillent pas ? Crois-tu qu'ils ne soient pas terrifiés à la pensée de ce qui pourrait arriver si jamais les élus de la Voie s'apercevaient de ce qu'on leur a fait ? Si quelques extraterrestres primitifs et deux xénologues leur ont fait peur au point qu'ils aient envoyé une flotte, comment crois-tu qu'ils vont réagir à la disparition mystérieuse d'une planète pourvue d'autant de brillants esprits qui ont toutes les raisons de détester le Congrès stellaire ? Combien de temps crois-tu que cette planète pourra survivre ?

Qing-jao sentit monter en elle une terreur écoeurante. Il était toujours possible qu'il y ait une part de vérité dans ce que racontait Jane : qu'il y ait au Congrès des gens abusés par le déguisement des dieux, qui croient vraiment que les élus de la Voie avaient été créés par la seule manipulation génétique. Et, s'il y avait des gens pour le croire, il se pourrait qu'ils agissent comme Jane le disait. Et si une flotte armée était envoyée contre la Voie ? Et si le Congrès stellaire

lui donnait l'ordre de détruire toute la planète sans aucune négociation ? Le rapport de Qing-jao resterait à jamais inconnu et ce serait la fin. Elle aurait agi en pure perte. Était-ce vraiment là ce que voulaient les dieux ? Se pouvait-il que le Congrès stellaire conserve le mandat du ciel et détruise une planète ?

— Souviens-toi de l'histoire de I Ya, le grand cuisinier, dit Jane. Un jour, son maître lui dit : « J'ai à mon service le plus grand cuisinier du monde. Grâce à lui, j'ai goûté à tout ce qu'un homme peut goûter, excepté la chair humaine. » En entendant ces paroles, I Ya rentra chez lui, tua son propre fils, fit cuire sa chair et la servit à son maître, afin qu'il n'y ait rien que son cuisinier ne puisse lui donner.

Une histoire atroce. Qing-jao l'avait entendue lorsqu'elle était enfant, et elle en avait pleuré pendant des heures. « Mais c'était son fils ! » s'était-elle écriée. Et son père avait dit : « Un vrai serviteur n'a des fils et des filles que pour servir son maître. » Cinq nuits de suite, elle s'était réveillée en hurlant au sortir de rêves où son père la faisait rôtir toute vive ou la coupait en tranches dans une assiette, jusqu'à ce que Han Fei-tzu vienne la prendre dans ses bras et lui dise : « N'en crois rien, ma fille, ma Glorieusement Brillante. Je ne suis pas un serviteur parfait. Je t'aime trop pour être zélé à ce point. Je t'aime plus que mon devoir. Je ne suis pas I Ya. Tu n'as rien à craindre de moi. » Ce n'est qu'après cette explication qu'elle avait pu dormir normalement.

Ce programme – cette Jane – avait dû trouver le récit de l'incident dans le journal intime de son père et s'en servait maintenant contre elle. Et pourtant, Qing-jao avait beau savoir qu'elle était manipulée, elle ne pouvait s'empêcher de se demander si Jane n'avait pas raison.

— Es-tu servile comme I Ya ? demanda Jane. Laisseras-tu anéantir ta propre planète pour honorer un maître aussi indigne que le Congrès stellaire ?

Qing-jao était plongée dans la confusion. D'où lui venaient ces pensées ? Jane avait empoisonné son esprit avec ses arguments, tout comme Démosthène l'avait fait avant elle – s'ils n'étaient pas une seule et même personne. Leurs paroles pouvaient convaincre, apparemment, alors même qu'elles grignotaient la vérité.

Qing-jao avait-elle le droit de risquer la vie de toute la population de la Voie ? Qu'est-ce qu'elle en savait ? Que Jane dise la vérité ou qu'elle ne dise que des mensonges, elle serait confrontée aux mêmes éléments. Qing-jao aurait les mêmes impressions qu'à présent, qu'elles soient causées par les dieux ou quelque anomalie du cerveau.

Mais pourquoi, dans une incertitude pareille, les dieux ne lui parlaient-ils pas ? Pourquoi, quand elle avait besoin de la clarté décisive de leurs voix, ne se sentait-elle pas sale et impure quand elle, pensait une chose, pure et digne des dieux lorsqu'elle en pensait une autre ? Pourquoi les dieux l'abandonnaient-ils sans le moindre repère à ce point crucial de sa vie ?

Dans le silence du débat intérieur de Qing-jao, la voix de Wang-mu résonna froidement avec l'âpreté du métal heurtant le métal.

— Ça n'arrivera jamais, dit Wang-mu.

Qing-jao se contenta d'écouter, incapable ne serait-ce que de prier Wang-mu de se taire.

— Qu'est-ce qui n'arrivera jamais ? demanda Jane.

— Ce que tu as dit – que ceux du Congrès fassent sauter cette planète.

— Si tu crois qu'ils ne le feraient pas, tu es encore plus bête que Qing-jao ne le pense, dit Jane.

— Oh, je sais qu'ils en sont capables. Han Fei-tzu le sait – il a dit qu'ils étaient assez vils pour commettre les crimes les plus atroces si cela les arrangeait.

— Alors pourquoi cela n'arrivera-t-il pas ?

— Parce que tu feras en sorte que ça n'arrive pas, dit Wang-mu. Puisque l'interception de tous les messages par ansible émanant de la Voie peut très bien conduire à la destruction de la planète, tu n'intercepteras pas lesdits messages. Ils seront transmis. Le Congrès sera prévenu. Tu empêcheras la destruction de la Voie.

— Et pourquoi ?

— Parce que tu es Démosthène, dit Wang-mu. Parce que tu es pleine de vérité et de compassion.

— Je ne suis pas Démosthène, dit Jane.

Le visage affiché au-dessus du terminal trembla, puis devint celui d'un des extraterrestres. Un pequenino au groin porcin déconcertant. Un instant plus tard, une autre tête apparut, encore

plus insolite : un doryphore, l'une de ces créatures de cauchemar qui avaient jadis terrorisé toute l'humanité. Même en ayant lu *La Reine et l'Hégémon*, en sachant qui étaient les doryphores et toute la beauté de leur civilisation disparue, Qing-jao eut peur en se retrouvant ainsi face à face avec l'un d'eux, même s'il n'était qu'une simulation informatique.

— Je ne suis pas humaine, dit Jane, même si je choisis d'avoir un visage humain. Comment sais-tu, Wang-mu, ce que je ferai et ce que je ne ferai pas ? Les doryphores comme les piggies ont tué des êtres humains sans se poser de questions.

— Parce qu'ils ne comprenaient pas ce que signifiait la mort pour nous. Mais toi, tu le comprends. Tu as dit toi-même que tu ne voulais pas mourir.

— Tu crois vraiment me connaître, Si Wang-mu ?

— Je crois que je te connais, dit Wang-mu, parce que tu n'aurais pas tous ces ennuis si tu avais laissé sans réagir la flotte détruire Lusitania.

Sur l'affichage, le doryphore fut rejoint par le Peggy, puis par le visage qui représentait Jane elle-même. Ils regardèrent en silence Wang-mu, puis Qing-jao.

— Ender, dit la voix dans son oreille.

Ender avait écouté sans rien dire dans le glisseur conduit par Varsam. Pendant une heure, Jane lui avait fait assister à sa conversation avec ces gens de la Voie, traduisant chaque fois qu'ils passaient du stark au chinois. De nombreux kilomètres de prairie avaient défilé, mais il ne s'en était pas aperçu. Ces gens étaient tels qu'il les imaginait. Han Fei-tzu.

— Ender connaissait ce nom, associé au traité qui anéantit son espoir qu'une rébellion des planètes colonisées mette fin au Congrès, ou du moins détourne sa flotte de Lusitania. Mais à présent l'existence de Jane, voire la survie de Lusitania, dépendait de ce que pensaient, disaient et décidaient deux jeunes filles dans une chambre sur quelque obscure colonie.

Qing-jao, je te connais bien, songea Ender. Tu es très intelligente, mais tes illuminations viennent entièrement des histoires de tes dieux. Tu es comme les frères pequeninos qui sont restés sans rien faire autour de l'arbre où mourait mon beau-fils,

alors qu'ils auraient pu à tout moment le sauver en faisant une douzaine de pas pour lui ramener la nourriture contenant les agents antidescolada ; ils n'étaient pas coupables de meurtre. Leur crime était d'avoir trop cru à l'histoire qu'on leur avait racontée. La plupart des humains sont capables de prendre du recul, de garder quelque distance entre l'histoire et le tréfonds de leur cœur. Mais pour ces frères – comme pour toi, Qing-jao – l'horrible mensonge est devenu le récit essentiel, l'histoire qu'il faut croire pour rester soi-même. Comment puis-je vous reprocher de vouloir notre mort à tous ? Vous qui êtes si remplis des vastes desseins des dieux, comment pouvez-vous avoir de la compassion pour des destins aussi négligeables que ceux de trois espèces raman ? Je te connais, Qing-jao, et je n'attends pas de toi un autre comportement. Peut-être qu'un jour, mise devant les conséquences de tes actions, tu pourras changer, mais j'en doute. Une fois prisonniers d'un récit aussi puissant, bien peu réussissent jamais à s'en libérer.

Mais toi, Wang-mu, tu n'es prisonnière d'aucun récit. Tu ne fais confiance qu'à ton propre jugement. Jane m'a dit qui tu étais, que tu devais avoir un intellect phénoménal pour apprendre tant de choses en si peu de temps, pour avoir une connaissance aussi profonde des gens autour de toi. Ah, si tu n'avais été rien qu'un tout petit peu plus intelligente ! Certes, il fallait que tu comprennes que Jane ne pourrait jamais provoquer la destruction de la Voie, mais pourquoi n'as-tu pas eu la sagesse de n'en rien dire, pour le cacher à Qing-jao ? Pourquoi n'as-tu pas laissé dans l'ombre juste assez de vérité pour que la vie de Jane soit épargnée ? Si un assassin potentiel, l'épée à la main, se présentait à ta porte en te sommant de lui révéler où se trouve son innocente victime, lui dirais-tu que sa proie frémissante est cachée juste derrière la porte ? Ou bien mentirais-tu pour qu'il poursuive son chemin ? Dans la confusion où elle est plongée, Qing-jao est l'assassin, Jane sa première victime, et la planète Lusitania n'a plus qu'à attendre la mort à son tour. Pourquoi fallait-il que tu parles et lui dises à quel point il était facile de nous retrouver et de nous tuer tous ?

— Qu'est-ce que je peux faire ? demanda Jane.

— Pourquoi me poser une question à laquelle toi seule peux donner une réponse ? subvocalisa-t-il.

— Si tu me dis de le faire, dit Jane, je peux intercepter tous leurs messages et nous sauver tous.

— Même si cela conduit à la destruction de la Voie ?

— Si tu me dis de le faire.

— Même en sachant qu'à la longue tu finiras quand même par être découverte ? Et que la flotte ne sera probablement pas détournée de son but, quoi que tu fasses ?

— Si tu me dis de vivre, Ender, je peux faire ce qu'il faut pour.

— Alors, fais-le, dit Ender. Coupe les communications par ansible de la Voie.

Détecta-t-il, l'espace d'une infime fraction de seconde, l'ombre d'une hésitation chez Jane ? Elle aurait pu comprimer de nombreuses heures de débat intérieur dans cette micropause.

— Donne-m'en l'ordre, dit Jane.

— Je t'en donne l'ordre.

Une minuscule hésitation, une fois de plus.

— Oblige-moi à le faire !

— Comment puis-je t'obliger à le faire si tu ne le veux pas ?

— Je veux vivre.

— Tu veux encore plus être toi-même, dit Ender.

— N'importe quel animal est disposé à tuer pour sauver sa peau.

— N'importe quel animal est disposé à tuer l'Autre, dit Ender.

Mais les êtres supérieurs incluent de plus en plus d'objets vivants dans leur histoire personnelle, jusqu'à ce que finalement il n'y ait plus d'Autre. Jusqu'à ce que les besoins d'autrui soient aussi importants que n'importe quel désir personnel. Les êtres suprêmes sont ceux qui sont disposés à payer de leur personne le prix qu'il faudra pour assurer le bien-être de ceux qui ont besoin d'eux.

— Je prendrais bien le risque de mettre la Voie en danger, dit Jane, si je pensais que cela sauverait vraiment Lusitania.

— Mais cela ne pourrait pas la sauver.

— J'essaierais de plonger Qing-jao dans une folie qui la prive de toute initiative, si j'estimais que cela puisse sauver la reine et les pequeninos. Elle est presque sur le point de perdre la tête – je pourrais réussir.

— Fais-le, dit Ender. Fais le nécessaire.

— Je ne peux pas, dit Jane. Parce que ça ne servirait qu'à lui faire du mal et qu'en fin de compte ça ne nous sauverait pas.

— Si tu étais un animal légèrement inférieur, dit Ender, tu aurais beaucoup plus de chances de t'en sortir vivante.

— Aussi inférieur que tu l'as été, Ender le Xénocide ?

— Aussi inférieur que ça, dit Ender. Alors, tu pourrais survivre.

— Ou sinon, en étant aussi intelligente que tu l'étais en ce temps-là.

— Je porte en moi mon frère Peter, tout comme je porte ma sœur Valentine, dit Ender. La bête comme l'ange. C'est ce que tu m'as enseigné lorsque tu n'étais rien d'autre que le programme que nous appelions le *Fantasy Game*.

— Où est la bête en moi ?

— Tu n'en as pas, dit Ender.

— Peut-être que je ne suis vraiment pas vivante, après tout, dit Jane. Peut-être qu'il me manque l'instinct de survie, parce que je n'ai jamais passé par le creuset de la sélection naturelle.

— Ou peut-être sais-tu qu'en un lieu secret au sein de ton être réside un autre moyen de survivre, que tu n'as tout simplement pas encore découvert.

— C'est une idée réjouissante, dit Jane. Je vais faire semblant d'y croire.

— *Peço que Deus te abetiçæ*, dit Ender.

— Oh, comme te voilà devenu sentimental, dit Jane.

Un long moment, plusieurs minutes au moins, les trois têtes contemplèrent Qing-jao et Wang-mu sans dire mot. Enfin les deux extraterrestres disparurent et il ne resta que le visage appelé Jane.

— Je voudrais bien pouvoir le faire, dit-elle. Je voudrais pouvoir tuer votre planète pour sauver mes amis.

Qing-jao fut soulagée, comme le nageur qui avale sa première goulée d'air après avoir failli se noyer.

— Alors tu ne peux pas m'arrêter, dit-elle triomphalement. Je peux envoyer mon message !

Qing-jao s'approcha du terminal et s'assit devant le visage vigilant de Jane. Mais elle savait que l'image qui s'affichait là n'était qu'illusion. Si Jane l'observait, ce n'était pas avec ces yeux humains. C'était par les capteurs visuels de l'ordinateur. Intégralement électronique, machine infiniment réduite mais machine quand

même. Et non un être vivant doué d'une âme. Il était absurde d'avoir honte sous ce regard d'illusion.

— Maîtresse, dit Wang-mu.

— Plus tard, dit Qing-jao.

— Si tu fais ça, Jane mourra. Ils vont arrêter les ansibles et la tuer.

— Ce qui ne vit pas ne peut pas mourir, dit Qing-jao.

— La seule raison qui te donne le pouvoir de la tuer est sa compassion.

— Si elle semble témoigner de la compassion, c'est une illusion : elle a été programmée pour simuler la compassion, un point, c'est tout.

— Maîtresse, si tu détruis toutes les manifestations de ce programme, de façon qu'elle ne conserve plus aucune trace de vie, en quoi es-tu différente d'Ender le Xénocide, qui a exterminé les doryphores il y a trois mille ans ?

— Peut-être que je ne suis pas différente de lui, dit Qing-jao. Peut-être qu'Ender était lui aussi un serviteur des dieux.

Wang-mu s'agenouilla à côté de Qing-jao et pleura sur le pan de sa robe.

— Maîtresse, je t'en supplie, ne commets pas ce crime.

Mais Qing-jao rédigea son rapport. Dans son esprit, il était aussi clair et aussi simple que si les dieux eux-mêmes le lui avaient dicté. « À l'intention du Congrès stellaire : L'écrivain subversif connu sous le nom de Démosthène est une femme actuellement sur Lusitania ou dans le voisinage immédiat. Elle contrôle l'accès à un programme qui a contaminé tous les ordinateurs des ansibles, de façon qu'ils ne retransmettent pas les messages émanant de la flotte et dissimulent la diffusion des écrits de Démosthène lui-même. La seule solution est de mettre fin à la mainmise du programme sur les communications par ansible en déconnectant tous les ansibles de leurs ordinateurs actuels et en mettant simultanément en service des ordinateurs non contaminés. Pour le moment, j'ai neutralisé le programme, ce qui me permet d'envoyer ce message et vous permettra probablement d'envoyer des ordres à toutes les planètes ; mais je ne peux vous le garantir et on ne doit pas s'attendre que cette situation se prolonge indéfiniment, alors il vous faut agir rapidement. Je vous suggère de fixer une date, dans exactement quarante semaines standard à partir

d'aujourd'hui, où tous les ansibles seront déconnectés simultanément pour une durée d'au moins un jour standard. Tous les nouveaux ordinateurs d'ansibles, lorsqu'ils seront mis en service, devront être totalement indépendants de tout autre ordinateur. Dès maintenant, les messages par ansible doivent être saisis manuellement sur chaque ordinateur d'ansible pour éviter toute nouvelle contamination électronique. Si vous retransmettez ce message immédiatement à tous les ansibles en utilisant votre code prioritaire, mon rapport deviendra votre ordre : aucune instruction ultérieure ne sera nécessaire et l'influence de Démosthène prendra fin. Si vous n'agissez pas immédiatement, je ne réponds pas des conséquences. »

Qing-jao identifia ce rapport avec le nom de son père et le code prioritaire qu'il lui avait donné : son nom à elle ne signifierait rien pour le Congrès, mais celui de son père serait reconnu et la présence de son code prioritaire personnel assurerait que le message serait reçu par tous les gens qui s'intéressaient particulièrement à ses déclarations.

Une fois le message rédigé, Qing-jao regarda l'apparition bien en face. La main gauche reposant sur le dos frissonnant de Wang-mu, la droite sur la touche d'émission, Qing-jao lança son ultime défi :

— Vas-tu m'arrêter ou vas-tu me laisser faire ?

Ce à quoi Jane répondit :

— Vas-tu tuer un raman qui n'a jamais fait de mal à âme qui vive, ou vas-tu me laisser vivre ?

Qing-jao appuya sur la touche d'émission. Jane baissa la tête et disparut.

Il faudrait quelques secondes à l'ordinateur de la résidence pour diriger le message sur l'ansible le plus proche, d'où il serait transmis instantanément à tous les organes représentatifs du Congrès sur toutes les planètes des Cent-Mondes et sur de nombreuses colonies. Sur de nombreux terminaux, il ne serait qu'un message en instance parmi d'autres ; mais sur certains, des centaines, peut-être, le code personnel de Han Fei-tzu lui donnerait suffisamment de priorité pour être déjà en cours de lecture par quelqu'un qui en reconnaîtrait les implications et préparerait une réponse. Si Jane l'avait laissé passer. Evidemment.

Qing-jao attendit donc une réponse. Si personne ne répondit immédiatement, c'était peut-être que les destinataires avaient besoin de se consulter avant de décider rapidement ce qu'ils devaient faire. Voilà peut-être pourquoi la zone d'affichage restait vide au-dessus du terminal.

La porte s'ouvrit. Ce devait être Mu-pao avec l'ordinateur de jeu.

— Pose-le dans le coin près de la fenêtre nord, dit Qing-jao sans se retourner. Je vais peut-être en avoir besoin, mais j'espère que non.

— Qing-jao.

C'était son père et non Mu-pao. Qing-jao se tourna vers lui, s'agenouilla aussitôt pour montrer son respect, mais aussi sa fierté.

— Père, j'ai fait ton rapport au Congrès. Pendant que tu communiais avec les dieux, j'ai pu neutraliser le programme ennemi et envoyer le message indiquant comment le détruire. J'attends la réponse.

Elle attendit les félicitations de son père.

— Tu as fait ça ? demanda-t-il. Sans m'attendre ? Tu t'es adressée directement au Congrès sans demander mon consentement ?

— Tu étais en train de te purifier, père. J'ai rempli ta mission.

— Mais alors... Jane va être tuée.

— Ça au moins c'est sûr, dit Qing-jao. Je ne peux dire si le contact avec la flotte de Lusitania va être rétabli ou non. Mais les ordinateurs de la flotte sont aussi contaminés par ce programme ! s'écria-t-elle en voyant une faille dans son plan. Lorsque le contact sera rétabli, le programme pourra se retransmettre et... Mais dans ce cas nous n'aurons qu'à désactiver les ansibles une fois de plus...

Son père ne la regardait pas. Il regardait l'affichage derrière elle. Qing-jao se retourna pour voir.

C'était un message du Congrès qui portait le sceau officiel. Il était très bref, dans le style lapidaire de l'administration.

Han :

Beau travail.

Avons transmis v/suggestions sous forme d'instructions officielles.

Contact avec la flotte déjà rétabli.

Collaboration de v/fille selon v/note 14FE.3À ?

Médailles pour vous deux si confirmé.

— Alors ça y est, murmura Han Fei-tzu. Ils vont détruire Lusitania, les pequeninos, tous ces innocents.

— Seulement si les dieux le désirent, dit Qing-jao, surprise de la morosité de son père.

Wang-mu se redressa, enlevant sa tête des genoux de Qing-jao, le visage rouge et mouillé de larmes.

— Et Jane et Démosthène vont disparaître aussi, dit-elle.

Qing-jao saisit Wang-mu par l'épaule et la tint à bout de bras.

— Démosthène est un traître, dit Qing-jao.

Mais Wang-mu se contenta de détourner les yeux et de regarder Han Fei-tzu. Qing-jao elle aussi interrogea son père du regard.

— Quant à Jane, dit-elle, tu as vu, père, ce qu'elle était, le danger qu'elle représentait.

— Elle a essayé de nous sauver, dit Han Fei-tzu, et en guise de remerciement nous avons programmé sa destruction.

Qing-jao ne pouvait ni parler ni faire un mouvement, elle ne pouvait que regarder fixement son père qui se pencha par-dessus son épaule, pressa la touche de sauvegarde puis effaça l'affichage.

— Jane, dit Han Fei-tzu. Si tu m'entends, pardonne-moi.

Pas de réponse sur le terminal.

— Que tous les dieux me pardonnent, dit Han Fei-tzu.

J'ai été faible au moment où j'aurais dû être fort, et c'est ainsi que ma fille a innocemment fait du mal en mon nom. Il faut que... que je me purifie !

Il frissonnait. Manifestement, ce mot était comme du poison dans sa bouche.

— Et ça non plus ne finira jamais, j'en suis sûr.

Il recula, fit demi-tour et quitta la pièce. Wang-mu se remit à pleurer. Pleurnicheries stupides, songea Qing-jao. C'est un moment triomphal. Sauf que Jane m'a volé ma victoire. Elle m'a volé mon père. Il ne sert plus les dieux dans son cœur, quand bien même il continuerait de les servir dans son corps.

Et pourtant, une pointe de joie perçait sous la douleur de cette révélation : je me suis montrée plus forte. J'étais plus forte que mon père, après tout. Quand le moment décisif est arrivé, c'est moi qui ai servi les dieux, et c'est lui qui a craqué, qui est tombé, qui a échoué. Je suis plus que ce que j'avais jamais rêvé d'être. Je suis un

instrument de choix aux mains des dieux ; qui sait comment ils
pourraient me mettre à leur service à présent ?

LA GUERRE DE GREGO

« Il est étonnant que les êtres humains aient pu jamais devenir assez intelligents pour voyager entre les planètes. »

« Pas vraiment. J'y ai réfléchi ces derniers temps. C'est de vous qu'ils ont appris le vol intersidéral. Ender dit qu'ils n'en ont compris la théorie physique que lorsque votre première flotte de colonisation est arrivée dans leur système. »

« Nous aurions dû rester chez nous de peur d'enseigner le vol intersidéral à des limaces quadrapèdes au corps mou, c'est ça ? »

« Il y a un instant, vous parliez comme si vous croyiez que les êtres humains étaient parvenus pour de bon au stade intelligent. »

« C'est évident. »

« Je ne le crois pas. Je crois qu'ils ont trouvé un moyen de simuler l'intelligence. »

« Leurs vaisseaux spatiaux volent. Nous n'avons pas encore vu vos vaisseaux fendre l'espace à la poursuite de la lumière. »

« Nous sommes une espèce encore très jeune. Mais regardez-nous. Regardez-vous. Nous avons les uns et les autres développé un système similaire. Nous avons chacun quatre types de vie dans notre espèce. Les jeunes, qui sont des larves impuissantes, les reproducteurs, qui n'atteignent jamais le stade intelligent – chez vous, ce sont les bourdons, chez nous, les petites mères. Puis il y a les nombreux, très nombreux individus qui ont assez d'intelligence pour accomplir des tâches manuelles – nos épouses et nos frères, vos ouvriers. Et, finalement les individus intelligents – nous, les arbres-pères, et vous, la reine. Nous sommes le conservatoire de la sagesse de notre race, parce que nous avons le temps de penser, d'envisager. L'idéation est notre activité essentielle. »

« Tandis que les humains mènent une existence mouvementée sous forme de frères et d'épouses. Et d'ouvriers. »

« Il n'y a pas que des ouvriers. Leurs jeunes passent aussi par un stade de larve impuissante, qui dure plus longtemps que certains

d'entre eux ne voudraient le penser. Et quand c'est le moment de se reproduire, ils se changent tous en bourdons ou en petites mères, petites machines qui n'ont qu'un but dans la vie : copuler et mourir. »

« Mais ils se croient suffisamment rationnels à chacun de ces stades. »

« Simple aveuglement. Même au summum de leurs capacités, ils n'arrivent jamais, en tant qu'individus, à dépasser le niveau des travailleurs manuels. Qui parmi eux a le temps de devenir intelligent ? »

« Aucun. »

« Ils ne savent jamais rien. Ils n'ont pas assez d'années dans leur courte vie pour arriver à comprendre quoi que ce soit. Et pourtant, ils croient tout comprendre. Depuis leur plus jeune âge, ils s'imaginent à tort qu'ils peuvent appréhender le monde, alors qu'en réalité ils disposent de quelques a priori et préjugés primitifs. En vieillissant, ils apprennent un vocabulaire plus élaboré pour exprimer leurs stupides pseudo-connaissances et, à force d'intimidation, obliger les autres à accepter leurs préjugés comme s'ils étaient la vérité, mais cela revient au même. Pris individuellement, les êtres humains sont tous des imbéciles. »

« Alors que collectivement... »

« Collectivement, ils forment une collection d'imbéciles ! Mais dans toute cette agitation prétentieuse où ils pondent des théories à demi comprises à propos de tout et de rien, il s'en trouve un ou deux pour tomber sur une idée un peu plus proche de la vérité que la version en vigueur. Et, à force de tâtonnements, la moitié du temps environ, la vérité finit par remonter à la surface et par être acceptée par des individus qui ne la comprennent toujours pas mais qui l'adoptent simplement comme un nouveau préjugé auquel ils feront aveuglément confiance jusqu'à ce qu'un autre imbécile trouve mieux la prochaine fois. »

« Vous dites donc qu'aucun d'entre eux n'est intelligent en tant qu'individu, et que les groupes sont encore plus stupides que les individus – et pourtant, avec un si grand nombre d'imbéciles engagés dans la simulation de l'intelligence, ils trouvent quand même quelques-uns des résultats auxquels aboutirait une espèce intelligente. »

« Exactement. »

« S'ils sont si stupides et que nous soyons si intelligents, pourquoi n'avons-nous donc qu'une seule colonie, qui ne prospère sur cette planète que parce qu'un humain l'y a amenée ? Et pourquoi dépendez-vous si totalement d'eux pour toutes les percées techniques et scientifiques que vous faites ? »

« Peut-être que l'intelligence n'est pas tout ce qu'on a pu en dire. »

« Peut-être que nous sommes les imbéciles de l'histoire, nous qui croyons savoir des choses. Peut-être que les humains sont les seuls à pouvoir assumer le fait qu'on ne puisse jamais rien savoir du tout. »

Quara fut la dernière à arriver à la maison. Ce fut Planteur qui alla la chercher, le pequenino qui travaillait comme assistant d'Ender dans les champs. Le silence inquiet qui régnait dans le séjour indiquait que Miro n'avait encore rien dit à personne. Mais tous savaient, comme Quara elle-même, pourquoi il les avait convoqués. C'était sûrement au sujet de Quim. Ender venait peut-être de parvenir jusqu'à Quim, et Ender pouvait communiquer avec Miro par l'intermédiaire de leurs ordinateurs implantés.

S'il n'était rien arrivé de fâcheux, ils n'auraient pas été convoqués. Ils auraient simplement été informés de la situation.

Donc, ils savaient tous. Quara s'arrêta sur le seuil et scruta les visages. Ela accusait le coup. Grego avait l'air furieux, comme toujours, avec sa stupide mauvaise humeur. Les yeux d'Olhado brillaient, sans aucune expression. Et Novinha ? Que pouvait cacher le terrible masque qu'elle portait ? Le chagrin, certainement, comme Ela, et une colère aussi bouillante que celle de Grego, mais aussi la froide et inhumaine impassibilité du visage d'Olhado. Nous avons tous un peu du visage de notre mère. Je me demande quelle partie d'elle je suis. Si je pouvais comprendre qui je suis, que reconnaîtrais-je alors dans cette femme recroquevillée sur sa chaise ?

— Il est mort de la descolada, dit Miro. Ce matin. Andrew vient d'arriver là-bas.

— Ne dis pas ce nom, dit Novinha d'une voix brisée par un chagrin mal contenu.

— Il est mort en martyr, dit Miro. Il est mort comme il l'aurait voulu.

Novinha se leva de sa chaise, maladroitement. Pour la première fois, Quara se rendit compte que sa mère vieillissait pour de bon. Elle avança d'un pas incertain jusqu'à faire face à Miro, toujours assis. Puis elle le gifla de toutes ses forces.

Ce fut un moment insupportable. Une femme adulte qui frappe un infirme, c'était déjà pénible à voir, mais que Novinha frappe Miro, qui avait été leur force et leur salut pendant toute leur enfance, voilà qui était intolérable. Ela et Grego se levèrent d'un bond, la saisirent et la firent se rasseoir de force.

— Qu'est-ce que tu essaies de faire ? cria Ela. Ce n'est pas en frappant Miro que tu vas ramener Quim à la vie !

— Lui et sa boucle d'oreille magique ! hurla Novinha.

Elle essaya encore de se jeter sur Miro et ils eurent du mal à la retenir, malgré sa faiblesse apparente.

— Parce que tu sais comment les gens veulent mourir, toi ?

Quara admira la manière dont Miro lui faisait face, aucunement ébranlé, même si sa joue portait encore la marque rouge du coup.

— Je sais que la mort n'est pas la pire des choses de ce monde, dit Miro.

— Sors de cette maison, dit Novinha.

— Ce n'est pas pour lui que tu as du chagrin, dit Miro en se levant. Tu ne sais même pas qui il était.

— Comment oses-tu me dire ça à moi ?

— Si tu l'aimais, tu n'aurais pas essayé de l'empêcher de partir, dit Miro.

Sa voix manquait de puissance, son élocution laborieuse le rendait difficile à comprendre. Tous l'écoutèrent, en silence. Même leur mère, dans un silence angoissé, car ses paroles étaient terribles.

— Mais tu ne l'aimes pas, reprit-il. Tu ne sais pas comment aimer les gens. Tu sais seulement comment les dominer. Et, parce que les gens ne se comportent jamais exactement comme tu le veux, maman, tu as toujours l'impression d'être trahie. Et, parce que tout le monde finit par mourir, tu te sentiras toujours flouée. Mais c'est toi qui triches, maman. C'est toi qui te sers de notre amour filial pour essayer de nous contrôler.

— Miro, dit Ela.

Quara reconnut une tonalité particulière dans la voix d'Ela. C'était comme s'ils étaient tous redevenus enfants, avec Ela qui

tentait de calmer Miro, de le convaincre d'adoucir son jugement. Quara se rappela avoir entendu Ela lui parler ainsi un jour où leur père venait de battre leur mère. Miro avait dit : « Je le tuerai. Il ne passera pas la nuit. » C'était pareil. Miro disait des choses odieuses à sa mère, des mots qui pouvaient tuer. Ela était la seule à pouvoir l'arrêter à temps, mais pas maintenant, car ces mots avaient déjà été prononcés. Le poison était à présent en Novinha et faisait son effet, cherchant à atteindre le cœur pour le consumer.

— Tu as entendu ce qu'a dit maman, dit Grego. Fiche le camp.

— Je m'en vais, dit Miro. Mais je n'ai dit que la stricte vérité.

Grego marcha sur Miro, le prit par les épaules et le propulsa vers la porte.

— Tu n'es pas comme nous ! dit Grego. Tu n'as pas le droit de nous dire quoi que ce soit !

Quara se jeta entre eux deux et affronta Grego.

— Si Miro n'a pas gagné le droit de s'exprimer dans cette famille, alors c'est que nous ne sommes pas une famille !

— Tu l'as dit, murmura Olhado.

— Laisse-moi passer, dit Grego.

Quara l'avait déjà entendu faire des menaces – un bon millier de fois. Mais, cette fois-ci, elle était si près qu'il lui soufflait au visage et elle comprit qu'il ne se maîtrisait plus. Qu'il avait très mal pris la nouvelle de la mort de Quim, qu'à ce moment précis il n'avait peut-être plus toute sa raison.

— Je ne t'empêche pas de passer, dit Quara. Allez, continue. Tape sur une femme. Bouscule un infirme. C'est dans ta nature, Grego. Tu es né pour détruire. J'ai honte d'appartenir à la même espèce que toi, pour ne pas dire à la même famille.

Sur le moment, elle ne se rendit pas compte qu'elle allait peut-être trop loin avec Grego. Après toutes ces années d'affrontements, elle venait de le faire saigner. Il avait un regard terrifiant.

Mais il ne la frappa pas. Il la contourna, évita Miro et s'arrêta sur le seuil, les mains sur le chambranle, poussant vers l'extérieur, comme s'il voulait que les murs s'écartent devant lui. À moins qu'il ne s'accroche aux murs en espérant qu'ils le retiendraient.

— Tu peux toujours essayer de m'exciter contre toi, Quara, dit Grego. Je sais qui est mon ennemi.

Puis il disparut dans la nuit tombante.

Un instant plus tard, Miro le suivit, sans rien ajouter.

Ela se dirigea elle aussi vers la porte.

— Tu peux te raconter tous les mensonges que tu veux, maman, ce n'est pas Ender ni personne d'autre qui a détruit notre famille ce soir. C'est toi.

Sur ce, elle les quitta.

Olhado se leva et partit sans un mot. Quara aurait voulu le gifler au passage, pour l'obliger à parler. As-tu enregistré tous les détails dans tes yeux électroniques, Olhado ? As-tu bien gravé toutes les scènes dans ta mémoire ? Mais tu n'as pas de quoi te vanter. Je n'ai peut-être que de la matière grise pour enregistrer cette merveilleuse soirée dans l'histoire de la famille Ribeira, mais je te parie que mes images sont tout aussi nettes que les tiennes.

Novinha regarda Quara, le visage sillonné de larmes. Quara se demanda si elle avait déjà vu sa mère pleurer.

— Alors tu es tout ce qui me reste ? dit Novinha.

— Moi ? dit Quara. C'est à moi que tu as interdit l'accès au laboratoire, rappelle-toi. C'est moi que tu as empêchée de poursuivre l'œuvre à laquelle j'ai consacré ma vie. Ne compte pas sur moi pour être ton amie.

Quara partit à son tour dans la fraîcheur de l'air nocturne. Elle se sentit revigorée. Justifiée. Laissons cette vieille peau méditer un peu à son tour sur ce que ça signifie d'être isolée, histoire de voir si ça lui plaît autant qu'à moi.

Ce fut peut-être cinq minutes plus tard, lorsque Quara était presque arrivée à la porte de la ville et que l'agressivité de sa riposte commençait à se dissiper, qu'elle commença à prendre conscience de ce qu'elle avait fait à sa mère. De ce qu'ils lui avaient tous fait. Laisser maman toute seule. L'abandonner en lui laissant croire qu'elle avait perdu non seulement Quim, mais toute sa famille. C'était affreux, et maman ne l'avait pas mérité.

Quara fit immédiatement demi-tour et revint en courant à la maison. Mais, au moment où elle passait la porte d'entrée, Ela entra elle aussi dans le séjour par l'autre porte, celle qui s'ouvrait sur les autres pièces.

— Elle n'est pas ici, dit Ela.

— *Nossa Senhora*, dit Quara. Je lui ai dit des choses odieuses.

— Comme nous tous.

— Elle avait besoin de nous. Quim est mort, et nous n'avons rien trouvé de mieux que...

— Quand elle a frappé Miro comme elle l'a fait, c'était...

Quara n'en revenait pas. Elle pleurait et se raccrochait à sa sœur aînée. Suis-je encore une enfant, après tout ? Oui, nous sommes tous des enfants et Ela est toujours la seule à savoir nous réconforter.

— Ela, Quim était-il le seul être qui nous réunissait ? Avons-nous cessé d'être une famille, maintenant qu'il a disparu ?

— Je ne sais pas, dit Ela.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Pour toute réponse, Ela la prit par la main et sortit avec elle de la maison. Quara lui demanda où elles allaient, mais Ela, sans lui répondre, se contenta de la tenir par la main et de la conduire. Quara ne s'y opposa pas – elle ne savait pas trop quoi faire et c'était en quelque sorte rassurant de se laisser guider par Ela. Elle crut d'abord qu'Ela cherchait leur mère, mais non – elle ne se dirigea ni vers le laboratoire ni vers aucun autre endroit où Novinha aurait pu se trouver. Et elle fut encore plus surprise quand elle vit où leurs pas les avaient conduites.

Elles étaient devant le sanctuaire que les Lusitaniens avaient édifié au centre de la ville. Le sanctuaire à la mémoire de Gusto et Cida, leurs grands-parents, les xénobiologistes qui avaient les premiers découvert un moyen de contenir le virus de la descolada et avaient ainsi sauvé la colonie humaine établie sur Lusitania. Alors même qu'ils élaboraient les substances qui empêcheraient la descolada de tuer les humains, eux-mêmes moururent, trop atteints par l'infection pour être sauvés par leur propre découverte.

Les habitants leur rendirent un culte, édifièrent le sanctuaire et les appelèrent Os Venerados avant même que l'Eglise les béatifie. Et maintenant qu'ils n'étaient plus qu'à une seule étape de la canonisation, il était permis de leur adresser des prières.

Quara fut surprise quand elle comprit que c'était pour cela qu'Ela était venue en ce lieu. Ela s'agenouilla devant le sanctuaire, et Quara, qui n'était pas tellement croyante, s'agenouilla à côté de sa sœur.

— Grand-père, grand-mère, priez Dieu pour nous. Priez pour l'âme de notre frère Estevão. Priez pour le salut des âmes de tous. Priez le Christ qu'il nous pardonne.

Voilà une prière à laquelle Quara pouvait s'associer de tout son cœur.

— Protégez votre fille, notre mère, protégez-la de... du chagrin et de la colère, et faites-lui savoir que nous l'aimons et que vous l'aimez, et que... Dieu l'aime – s'il l'aime –, oh, je vous en supplie, dites à Dieu de l'aimer et ne la laissez pas commettre d'acte inconsidéré !

Quara n'avait jamais entendu prier ainsi. Elle ne connaissait que les prières apprises par cœur ou celles écrites dans les missels. Pas ce flot spontané de paroles. Mais Os Venerados n'étaient pas des saints ni des vénérables ordinaires. Ils étaient grand-père et grand-mère, même s'ils ne les avaient jamais connus de leur vivant.

— Dites à Dieu que nous en avons assez, dit Ela. Il nous faut trouver un moyen d'en sortir. Des piggies qui tuent des humains. Cette flotte qui vient pour nous anéantir. La descolada qui essaie de tout faire disparaître. Une famille où l'on se déteste. Grand-père, grand-mère, trouvez-nous un moyen d'échapper à tout cela et, s'il n'y a pas de moyen, alors faites que Dieu en invente un, parce que ça ne peut plus continuer comme ça !

À court de mots, Ela et Quara haletaient bruyamment dans le silence.

— *Em nome do Pai e do Filho e do Espirito Santo*, dit Ela. *Amem.*

— Amem, dit tout bas Quara.

Puis Ela étreignit sa sœur et elles pleurèrent ensemble dans la nuit.

Valentine fut surprise de voir que le maire et l'évêque étaient les seuls autres participants à cette réunion convoquée d'urgence. Que faisait-elle ici ? Elle ne représentait personne, n'était investie d'aucune autorité.

Le maire Kovano Zeljezo lui avança une chaise. Tout le mobilier des appartements privés de l'évêque était élégant, mais les chaises étaient conçues pour être douloureusement inconfortables. Le siège était si peu profond qu'il fallait plaquer les fesses contre le dossier pour conserver la position assise. Le dossier lui-même était parfaitement vertical, au mépris de la courbure de la colonne vertébrale humaine, et montait si haut qu'il poussait la tête vers

l'avant. Tout séjour prolongé vous obligeait à pencher le buste, les bras appuyés sur les genoux.

Mais c'était peut-être voulu, songea Valentine. Des chaises qui vous courbent l'échine en présence de Dieu.

Ou peut-être était-ce plus subtil encore. Les chaises étaient conçues pour causer un tel inconfort physique qu'on en venait à désirer une existence moins corporelle. Punir la chair pour vous tourner vers l'esprit.

— Vous avez l'air perplexe, dit l'évêque Peregrino.

— Je comprends bien que vous vous consultiez en cas d'urgence, dit Valentine. Mais vous aviez besoin de moi pour prendre des notes ?

— Louable humilité, dit Peregrino. Mais nous avons lu vos écrits, ma fille, et nous serions bien mal avisés de ne pas solliciter votre sagesse dans une période troublée.

— Vous aurez droit à toute la sagesse dont je suis capable, dit Valentine, mais à votre place je n'en attendrais pas trop.

Là-dessus, le maire Kovano aborda le sujet de la réunion.

— Il y a beaucoup de problèmes à long terme, dit-il, mais nous aurons bien peu de chances de les résoudre si nous ne résolvons pas un problème plus immédiat. Hier soir, il y a eu une sorte de dispute chez les Ribeira et...

— Pourquoi faut-il que nos meilleurs esprits soient regroupés dans notre famille la plus instable ? soupira l'évêque.

— Ce n'est pas la famille la plus instable, évêque Peregrino, dit Valentine. C'est simplement la famille dont les soubresauts internes causent le plus de perturbations en surface. D'autres familles souffrent de tourments bien pires, mais vous ne vous en apercevez jamais parce qu'elles n'ont pas autant d'importance pour le salut de la colonie.

L'évêque opina sagement, mais Valentine se doutait qu'il lui déplaisait de se faire reprendre sur un point aussi trivial. Sauf qu'il n'était pas trivial. Si le maire et l'évêque se mettaient à croire que la famille Ribeira était plus instable qu'elle ne l'était réellement, ils pourraient perdre la confiance qu'ils avaient en Ela, Miro ou Novinha, qui tous étaient absolument indispensables à la survie de Lusitania dans les périodes critiques à venir. En l'occurrence, il se pourrait même qu'on ait besoin des plus immatures, Quara et Grego.

On avait déjà perdu Quim, probablement le meilleur d'entre tous. Il serait stupide de gaspiller aussi les autres. Or, si les dirigeants de la colonie commençaient à se tromper sur les Ribeira en tant que groupe, ils finiraient bientôt par se tromper sur eux en tant qu'individus.

— Hier soir, poursuivit Kovano, les membres de la famille sont partis chacun de leur côté et, pour autant que nous le sachions, ils ne se parlent plus tellement. J'ai essayé de trouver Novinha, et je viens tout juste d'apprendre qu'elle s'est réfugiée chez les Enfants de l'Esprit du Christ, refuse de voir qui que ce soit et ne veut parler à personne. Ela m'informe que sa mère a verrouillé tous les fichiers du laboratoire de xénobiologie, si bien que, ce matin, les recherches sont au point mort. Croyez-le ou non, Quara est avec Ela. Le jeune Miro est quelque part à l'extérieur de l'enceinte de la ville. Olhado est chez lui et sa femme dit qu'il a débranché ses yeux, ce qui est sa manière à lui de se replier sur lui-même.

— Jusqu'ici, dit Peregrino, on dirait qu'ils prennent tous très mal la mort du Père Estevão. Il faut que j'aille les voir pour les aider.

— Il s'agit là de réactions de chagrin parfaitement acceptables, dit Kovano, et je n'aurais pas convoqué cette réunion pour si peu. Comme Votre Grâce vient de le dire, il serait de votre ressort en tant que chef spirituel de vous occuper d'eux, et vous n'auriez nullement besoin de moi.

— Grego ! dit Valentine, se rendant compte qu'il n'était pas sur la liste de Kovano.

— Exactement, dit Kovano. Sa réaction a été d'aller dans un bar – dans plusieurs bars, avant la fin de la nuit – et d'annoncer à tout ce que Lusitania compte de bigots paranoïaques en état de semi-ébrioité – dont nous avons un contingent respectable – que les piggies avaient de sang-froid assassiné le Père Quim.

— *Que Deus nos abençoe*, murmura l'évêque Peregrino.

— Il y a eu un incident dans un des bars, dit Kovano. Des vitres brisées, des chaises cassées, deux hommes hospitalisés.

— Une rixe ? demanda l'évêque.

— Pas vraiment. Simple manifestation de colère.

— Ils se sont donc défoulés.

— Je l'espère, dit Kovano. Mais, apparemment, ça ne s'est arrêté qu'au lever du soleil. Et avec l'arrivée de la police.

— Vous avez dit « police » ?

— Nous avons une force de police composée de volontaires, dit Kovano. Comme le corps des sapeurs-pompiers. Ils font des rondes de deux heures. Nous en avons réveillé quelques-uns. Il en a fallu une vingtaine pour ramener le calme. Mais nous n'avons en tout qu'une cinquantaine d'hommes, dont quatre seulement sont de service dans le roulement normal. Ils passent habituellement la nuit à se balader en se racontant des blagues. Et certains parmi ceux qui n'étaient pas en service étaient au nombre des violents qui ont saccagé le bar.

— Autrement dit, il ne faudrait pas trop compter sur eux en cas de coup dur.

— Ils se sont magnifiquement comportés la nuit dernière, dit Kovano. Ceux qui étaient de service, naturellement.

— N'empêche qu'on ne peut pas s'attendre à les voir affronter une véritable émeute, dit Valentine.

— Ils ont repris les choses en main hier soir, dit l'évêque Peregrino. Le premier choc passé, le calme devrait revenir ce soir.

— Au contraire, dit Valentine. Ce soir, la nouvelle aura circulé. Tout le monde sera au courant de la mort de Quim, et la colère sera d'autant plus violente.

— Peut-être, dit le maire. Mais ce qui m'inquiète, c'est ce qui se passera demain, lorsque Andrew va ramener le corps. Le Père Estevão n'était pas si populaire que ça – il n'allait jamais trinquer avec le bon peuple –, mais c'était un genre de symbole spirituel. En tant que martyr, il aura beaucoup plus de gens pour le venger qu'il n'aura jamais eu de disciples pour le suivre de son vivant.

— Vous êtes donc en train de me dire qu'il devrait avoir des obsèques discrètes, dit Peregrino.

— Je ne sais pas, dit Kovano. Peut-être que le peuple a besoin d'obsèques solennelles pour pouvoir épancher son chagrin une bonne fois pour toutes.

— Les obsèques, ce n'est rien, dit Valentine. Votre problème, c'est ce soir.

— Pourquoi ce soir ? dit Kovano. Le premier choc de l'annonce de la mort du Père Estevão sera passé. Le corps ne sera pas là avant demain. Alors, pourquoi ce soir ?

— Ce soir, vous allez faire fermer tous les bars. Interdire toute vente et toute consommation d'alcool. Arrêter Grego et le placer en détention au moins jusqu'à la fin des obsèques. Déclarer un couvre-feu au coucher du soleil et déployer tous les policiers disponibles. Faire faire des rondes dans la ville toute la nuit, par patrouilles de quatre hommes avec des matraques et des armes de poing.

— Nos policiers ne sont pas armés !

— Donnez-leur quand même des armes. Il n'est pas nécessaire qu'elles soient chargées, pourvu qu'ils les portent. Une matraque est une invitation à contester l'autorité, parce qu'on peut toujours prendre la fuite. Un pistolet est un encouragement à la politesse.

— Tout cela me semble excessif, dit l'évêque Peregrino. Un couvre-feu ! Et le travail de nuit ?

— Vous ne laissez fonctionner que les services strictement indispensables.

— Pardonnez-moi, Valentine, dit le maire, mais si nous réagissons avec une sévérité aussi extrême, est-ce que cela ne va pas précisément donner à l'événement une importance démesurée, voire causer précisément le genre de panique que nous voulons éviter ?

— Vous n'avez jamais vu une émeute, n'est-ce pas ?

— À part ce qui s'est passé hier soir, dit le maire.

— Nous ne sommes qu'une petite colonie, dit l'évêque Peregrino. Environ quinze mille habitants. À peine assez pour avoir une véritable émeute – c'est plutôt pour les grandes villes, sur les planètes très peuplées.

— Ça ne dépend pas du nombre d'habitants, dit Valentine. Ça dépend de la densité de la population et des menaces qui pèsent sur elle. Vos quinze mille habitants sont entassés dans un espace à peine assez grand pour être le centre d'une ville normale. Il y a tout autour d'eux une clôture – qu'ils ont choisi de garder – parce que au-delà de cette clôture il y a des créatures intolérablement bizarres et qui croient que toute la planète leur appartient, même si tout le monde peut voir les vastes prairies inoccupées qui devraient normalement être ouvertes aux humains mais dont les piggies leur refusent l'accès. Leur ville a souffert d'une épidémie, et voilà qu'ils sont coupés du reste de l'univers et qu'une flotte va arriver dans un avenir prochain pour envahir la planète, les opprimer et les punir. Et dans leur esprit, tout cela, c'est la faute des piggies. Hier soir, ils ont appris que les

piggies ont tué à nouveau, alors même qu'ils avaient fait le serment solennel de ne pas faire de mal à un être humain. Sans doute Grego leur a-t-il fait un récit très convaincant du lâche forfait des piggies – ce garçon a la langue bien pendue, surtout pour dire des horreurs – et les quelques individus qui l'ont entendu dans les bars ont violemment réagi. Je vous assure que la situation va s'aggraver ce soir, à moins que vous ne preniez les devants.

— Si nous prenons ce genre de mesures autoritaires, ils vont croire à une panique de notre part ! dit l'évêque Peregrino.

— Ils croiront que vous avez la situation bien en main. Les gens raisonnables vous en sauront gré. Vous redonnerez confiance à la population.

— Je n'en suis pas sûr, dit le maire Kovano. Aucun maire n'a jamais fait une chose pareille.

— Aucun maire n'y a jamais été forcé.

— Les gens diront que je me suis servi du premier prétexte venu pour exercer un pouvoir abusif.

— Ça se peut, dit Valentine.

— Ils ne voudront jamais croire qu'il aurait pu y avoir une émeute.

— Alors peut-être que vous perdrez les prochaines élections, dit Valentine. Et alors ?

— Elle raisonne comme un homme d'Eglise ! s'esclaffa Peregrino.

— Je veux bien perdre une élection pour prendre les mesures appropriées à la situation, dit Kovano, un peu contrarié.

— Seulement, vous n'êtes pas sûr que ce soient les mesures appropriées, dit Valentine.

— Comment savoir avec certitude s'il y aura une émeute ce soir ? dit Kovano.

— Moi, je sais, dit Valentine. Je vous garantis que, si vous ne prenez pas la situation en main dès maintenant en étouffant toute possibilité de formation d'attroupements ce soir, vous allez perdre bien plus que les prochaines élections.

L'évêque riait doucement.

— On ne croirait pas entendre la femme qui nous a dit tantôt qu'elle nous ferait profiter de sa sagesse mais que nous ne devrions pas trop espérer d'elle, dit-il.

— Si vous croyez que ma réaction est excessive, que proposez-vous de votre côté ?

— Je vais annoncer pour ce soir une messe à la mémoire du Père Estevão, et des prières pour la paix et le calme.

— Ce qui amènera précisément à la cathédrale les gens qui de toute façon ne prendraient jamais part à une émeute, dit Valentine.

— Vous ne comprenez pas à quel point la foi est importante pour les gens de Lusitania, dit Peregrino.

— Et vous, vous ne comprenez pas à quel point la peur et la colère peuvent être dévastatrices, et à quelle vitesse la religion, la civilisation et le respect du prochain sont oubliés lorsqu'une foule se forme.

— Je vais mettre toute la police en alerte ce soir, dit le maire, et j'en mettrai la moitié en fonction du coucher du soleil à minuit. Mais je ne vais ni fermer les bars ni déclarer le couvre-feu. Je veux que la vie continue aussi normalement que possible. Si nous commençons à tout changer, à tout fermer, ça leur donnerait justement d'autant plus de raisons d'avoir peur et de se mettre en colère.

— Vous leur donneriez l'impression que les autorités contrôlent la situation, dit Valentine. Votre réaction serait à la mesure de leur affliction. Ils sauraient que quelqu'un fait enfin quelque chose.

— Vous êtes en vérité très compétente, dit l'évêque Peregrino, et on ne saurait donner meilleurs conseils aux autorités d'une grande ville, surtout sur une planète moins fidèle à la foi chrétienne. Mais nous ne sommes qu'un simple village, et les gens sont pieux. Il n'est point besoin de les menacer. Ce soir, c'est d'encouragement et de réconfort qu'ils ont besoin, pas de couvre-feu, de bars fermés, de pistolets et de patrouilles.

— C'est à vous qu'il revient de faire un choix, dit Valentine. Comme je l'ai déjà dit, je vous ai conseillé du mieux que j'ai pu.

— Et nous vous en sommes reconnaissants, dit Kovano. Vous pouvez être sûre que je vais surveiller la situation de près ce soir.

— Je vous remercie de m'avoir invitée. Mais, comme vous le voyez – et comme je l'ai prédit –, ça n'a pas servi à grand-chose.

Elle se leva de sa chaise, tout endolorie à force de supporter cette invraisemblable position. Elle ne s'était jamais laissée tomber en avant. Pas plus qu'elle ne s'inclina lorsque l'évêque lui tendit sa main pour qu'elle la baise. Au lieu de quoi elle lui donna une vigoureuse

poignée de main, puis serra aussi la main du maire Kovano. Comme entre égaux. Entre étrangers.

Elle quitta la pièce, la rage au cœur. Elle les avait avertis et leur avait indiqué la marche à suivre. Mais, comme la plupart des responsables qui n'avaient jamais affronté une situation véritablement critique, ils croyaient que tout serait comme d'habitude ce soir-là. Les gens ne croient vraiment que ce qu'ils ont déjà vu. Après cette nuit, Kovano croira au couvre-feu et aux fermetures de bars en période de tension. Mais il sera alors trop tard. Le maire et l'évêque seront déjà en train de compter les victimes.

Combien de tombes faudrait-il creuser à côté de celle de Quim ? Et pour enterrer qui ?

Bien que Valentine fût étrangère à la ville et qu'elle ne connût que très peu de gens, elle ne pouvait tout simplement pas accepter l'inéluctabilité d'une émeute. Il n'y avait plus qu'un seul espoir. Elle irait parler à Grego. Tenter de le persuader de la gravité de la situation. Si lui allait de bar en bar pour recommander la patience, sans élever aucunement la voix, alors on pourrait peut-être éviter l'émeute. Lui seul avait une chance d'y parvenir. Ils le connaissaient. C'était le frère de Quim. Lui dont les paroles les avaient tellement mis en colère la nuit d'avant. Il se pourrait qu'assez d'hommes l'écoutent pour que l'émeute soit contenue, empêchée, désamorcée. Il fallait qu'elle retrouve Grego.

Si seulement Ender était là ! Elle n'était qu'historienne ; lui avait bel et bien mené des hommes au combat. Certes, c'étaient de jeunes garçons. Il avait commandé à des gamins, donc. Mais cela revenait au même : il saurait quoi faire. Pourquoi est-il absent aujourd'hui ? Pourquoi cela me retombe-t-il dessus ? Je ne suis pas faite pour la violence et l'affrontement. Depuis toujours. Voilà pourquoi Ender est né, d'ailleurs – troisième enfant conçu à la demande, du gouvernement à une époque où les parents n'avaient habituellement pas le droit d'en avoir plus de deux sous peine de redoutables sanctions légales. Parce que Peter avait été trop méchant et moi, Valentine, trop douce.

Ender aurait parlé au maire et à l'évêque jusqu'à ce qu'ils se décident à faire le nécessaire. Sinon, il aurait su comment descendre lui-même en ville pour calmer les gens et garder la situation en main.

Tout en regrettant qu'Ender ne soit pas avec elle, elle savait que même lui ne pourrait contrôler ce qui allait se passer ce soir. Peut-être que même ses suggestions à elle auraient été insuffisantes. Elle avait tiré ses conclusions sur les événements à venir de tout ce qu'elle avait vu et lu sur de nombreuses planètes différentes à de nombreuses époques différentes. L'explosion de la nuit dernière se propagerait beaucoup plus largement ce soir. Mais à présent elle commençait à se rendre compte que les choses pouvaient être encore pires que ce qu'elle avait supposé en première analyse. Les habitants de Lusitania vivaient depuis trop longtemps sous l'empire de la peur sur une planète qui leur était étrangère. Toutes les autres colonies humaines avaient immédiatement essaimé et avaient pris possession de leurs planètes en l'espace de quelques générations seulement. Sur Lusitania, les humains vivaient encore dans une minuscule enclave où de terrifiantes créatures porcines les détaillaient à travers les barreaux d'un zoo virtuel. Il était impossible de prendre la mesure de ce que ces gens avaient refoulé, et qu'il n'était probablement pas possible de contenir. Pas un jour de plus.

Par le passé, les morts de Libo et de Pipo avaient été des événements assez graves. Mais il s'agissait de savants travaillant au milieu des piggies. Dans leur cas, c'était comme pour les accidents d'avions ou les explosions de vaisseaux interstellaires. S'il n'y avait que l'équipage à bord, l'opinion publique n'était pas excessivement bouleversée – l'équipage était payé pour prendre des risques. Ce n'était que lorsqu'il y avait des victimes civiles que de tels accidents suscitaient la peur et la colère. Et, dans l'esprit des gens de Lusitania, Quim était un civil innocent.

Non, il était plus que cela. C'était un saint homme, qui apportait la fraternité et la foi à ces semi-animaux ingrats. Le tuer n'était pas seulement un acte bestial et cruel, mais aussi un sacrilège.

Les habitants de Lusitania étaient tout aussi pieux que l'évêque Peregrino le pensait. Ce qu'il oubliait, c'est la manière dont les gens pieux réagissaient quand on insultait leur dieu. Peregrino ne connaissait pas assez bien l'histoire du christianisme, songea Valentine. Ou peut-être croyait-il simplement que ce genre de chose avait pris fin avec les Croisades. Si la cathédrale était effectivement le centre de la vie à Lusitania et si les habitants étaient attachés à leurs prêtres, pourquoi Peregrino s'imaginait-il que leur chagrin devant le

meurtre d'un prêtre puisse s'exprimer dans un simple office ? Ils seraient d'autant plus furieux qu'ils auraient l'impression que même l'évêque ne semblait pas faire grand cas de la mort de Quim. Il aggravait le problème au lieu de le résoudre.

Elle cherchait encore Grego lorsqu'elle entendit les cloches commencer à sonnerie glas. L'appel à la prière. Ce n'était pourtant pas une heure normale pour la messe ; les gens devaient lever les yeux, surpris, et se demander pourquoi la cloche sonnait le glas. Puis ils se rappelleraient que le Père Estevão était mort. Assassiné par les piggies. Oh oui, Peregrino, quelle excellente idée tu as eue là, de les appeler à la prière ! Ding, dong ! — voilà qui leur donnera l'impression que tout est calme et normal ! De tous les hommes de bonne volonté, Seigneur, protège-nous.

Miro était pelotonné entre deux racines d'Humain. Il n'avait pas beaucoup dormi la nuit précédente – si tant est qu'il ait dormi – et pourtant il restait là sans bouger, tandis que les pequeninos allaient et venaient autour de lui et que les baguettes tambourinaient leurs messages sur les troncs d'Humain et de Fureteur. Miro entendait les conversations, dont il comprenait la plus grande partie même s'il n'était pas encore expert dans la langue des arbres-pères, parce que les frères ne faisaient aucun effort pour lui dissimuler leurs propres conversations passionnées. Il était Miro, après tout. Ils lui faisaient confiance. Il était donc normal qu'il sache à quel point ils avaient peur, à quel point ils étaient furieux.

L'arbre-père nommé Planteguerre avait tué un humain. Et pas n'importe quel humain – sa tribu et lui avaient assassiné le Père Estevão, le plus aimé des êtres humains après le Porte-Parole des Morts lui-même. Un crime exécrable. Que devraient-ils faire ? Ils avaient promis au Porte-Parole de ne plus se faire la guerre entre tribus ; comment alors pourraient-ils punir la tribu de Planteguerre et montrer aux humains que les pequeninos répudiaient ce crime ? La guerre était la seule solution : tous les frères de toutes les tribus attaqueraient la forêt de Planteguerre et abattraient tous les arbres à l'exception de ceux connus pour avoir parlé contre les projets de Planteguerre.

Et leur arbre-mère ? C'était l'objet du débat qui faisait encore rage : suffisait-il de tuer tous les frères et les arbres-pères complices

de la forêt de Planteguerre, ou fallait-il abattre aussi l'arbre-mère, afin d'éliminer toute chance que la moindre descendance de Planteguerre puisse reprendre racine sur la planète ? Ils laisseraient vivre Planteguerre assez longtemps pour qu'il assiste à l'anéantissement de sa tribu, ensuite ils le brûleraient vif – la plus terrible des exécutions et la seule occasion où les pequeninos faisaient jamais usage du feu au sein d'une forêt.

Miro entendait tout et voulait parler, voulait leur dire : « À quoi bon tout cela, maintenant ? » Mais il savait qu'on ne pouvait plus arrêter les pequeninos. Ils étaient déjà trop en colère, en partie parce qu'ils déploraient la mort de Quim, mais aussi et surtout parce qu'ils avaient honte. En trahissant le serment, Planteguerre avait jeté l'opprobre sur l'ensemble des pequeninos. Les humains ne leur feraient plus jamais confiance, à moins qu'ils n'anéantissent Planteguerre et toute sa tribu.

La décision fut prise. Le lendemain matin, tous les frères se mettraient en route vers la forêt de Planteguerre. Il leur faudrait des jours et des jours pour se rassembler, parce qu'il fallait que ce soit une action collective de toutes les forêts de la planète. Quand ils seraient prêts, que la forêt de Planteguerre serait complètement encerclée, alors ils la détruiraient si totalement que personne ne se douterait jamais qu'il y avait eu là une forêt.

Les humains seraient témoins. Leurs satellites leur montreraient le sort que les pequeninos réservaient aux traîtres et aux assassins. Alors les humains feraient à nouveau confiance aux pequeninos. Et les pequeninos pourraient garder la tête haute sans la moindre honte en présence d'un humain.

Miro comprit petit à petit qu'ils ne le laissaient pas surprendre leurs conversations sans arrière-pensée. Ils s'assuraient ainsi qu'il entendait et comprenait tout ce qu'ils faisaient. Ils s'attendent que j'annonce la nouvelle en ville. Ils s'attendent que je décrive en détail aux humains de Lusitania comment les pequeninos comptent punir les assassins de Quim.

Ne comprennent-ils pas que je suis à présent rejeté par mes semblables ? Qui m'écouterait, parmi les humains de Lusitania – moi, un jeune infirme qui a oublié de vieillir, dont les paroles sont lentes et difficiles à comprendre ? Je n'ai pas d'influence sur les autres humains. C'est à peine si je peux gouverner mon propre corps.

Mais c'était tout de même son devoir. Il se leva lentement, se dégageant de son abri au milieu des racines d'Humain. Il essaierait. Il irait voir l'évêque Peregrino et l'informerait des intentions des pequeninos. L'évêque Peregrino répandrait la nouvelle, et tout le monde serait réconforté de savoir que des milliers d'innocents bébés pequeninos seraient tués pour venger la mort d'un seul homme.

Que sont ces bébés pequeninos, après tout ? Rien que des vers qui habitent le ventre ténébreux d'un arbre-mère. Il ne viendrait jamais à l'esprit de ces gens qu'il y avait moralement bien peu de différence entre cet holocauste de bébés pequeninos et le massacre des innocents ordonné par le roi Hérode à l'époque de la naissance de Jésus. C'était la justice qu'ils cherchaient. Que représenterait l'extermination totale d'une tribu de pequeninos comparée à ce noble dessein ?

Grego est debout au centre de la place gazonnée, entouré d'une foule attentive dont tous les individus sont reliés à lui par un fil invisible. Sa volonté est leur volonté, sa bouche prononce leurs paroles, leurs cœurs battent au rythme du sien.

Je ne me suis jamais senti exister comme ça, intégré à un groupe dont je suis l'esprit, le centre, si bien que mon être les comprend tous. Ils sont plusieurs centaines, et ma rage est leur rage, leurs mains sont mes mains, leurs yeux ne voient que ce que je leur montre. Je vibre au rythme de l'invocation et de la réponse.

— L'évêque dit que nous allons prier pour la justice, mais cela nous suffit-il ?

— Non !

— Les pequeninos disent qu'ils détruiront la forêt qui a assassiné mon frère, mais devons-nous les croire ?

— Non !

Ils terminent mes phrases ; quand je dois m'arrêter pour reprendre mon souffle, ils crient à ma place, si bien que ma voix ne se tait jamais et s'élève de la gorge de cinq cents hommes et femmes. L'évêque est venu à moi, plein de paix et de patience. Le maire est venu à moi, m'a parlé d'émeutes, de forces de l'ordre, a évoqué la prison. Valentine est venue à moi – inflexible, tout dans la tête –, m'a parlé de mes responsabilités. Ils connaissent tous mon pouvoir, pouvoir que je ne découvre que maintenant, pouvoir qui est né

quand j'ai cessé de leur obéir et que j'ai finalement ouvert mon cœur au peuple lui-même. La vérité est ma force. J'ai cessé de tromper les gens et leur ai donné la vérité, et maintenant je vois ce que je suis devenu, ce que nous sommes devenus ensemble.

— Si quelqu'un doit punir ces gorets du meurtre de Quim, ça doit être nous. La mort d'un humain doit être vengée par des mains humaines ! Ils disent que les meurtriers sont condamnés à mort, mais nous sommes les seuls qui ayons le droit de nommer le bourreau ! Nous sommes les seuls qui devons nous assurer que la sentence a été exécutée !

— Bien dit !

— Ils ont fait mourir mon frère dans les douleurs de la descolada ! Ils ont regardé son corps se consumer ! Maintenant, c'est nous qui allons brûler cette forêt !

— C'est ça ! Brûlons-les !

Voyez-les frotter des allumettes, arracher des touffes d'herbe sèche et les enflammer. La flamme que nous allumerons ensemble !

— Demain, nous partirons en expédition punitive...

— Ce soir ! Ce soir ! Maintenant !

— Demain – impossible de partir ce soir, il nous faut des réserves d'eau et de vivres...

— Maintenant ! Ce soir ! Brûlons-les !

— Puisque je vous dis qu'on ne peut pas y arriver en une seule nuit ! C'est à des centaines de kilomètres, il faudra des jours pour y arriver...

— Les piggies sont juste de l'autre côté de la clôture !

— Pas ceux qui ont tué Quim...

— Sont tous pareils ! Veulent tous nous tuer, ces petites ordures !

— C'est bien eux qui ont tué Libo, non ?

— Ils ont tué Pipo et Libo !

— Tous des assassins !

— Ce soir, on les fait brûler !

— On les fait tous brûler !

— Lusitania aux humains, pas aux animaux !

Ils sont fous ou quoi ? Comment peuvent-ils croire que je les laisserai tuer les piggies d'ici – ils ne nous ont rien fait.

— C'est Planteguerre ! C'est Planteguerre et sa forêt que nous devons punir !

- Allons-y !
- Tuons les piggies !
- Brûlons-les !
- Du feu ! Du feu !

Un instant de silence. Une accalmie. L'occasion de penser aux mots qu'il faudrait. Penser à quelque chose qui les ramènerait dans le droit chemin. Ils commencent à m'échapper. Ils font partie de mon corps, ils font partie de mon âme, mais à présent ils se dérobent sous moi.

Un seul spasme et je ne peux plus les tenir – si tant est que je les aie jamais tenus. Que puis-je dire dans cette fraction de seconde silencieuse qui puisse les ramener à la raison ?

Trop tard. Grego avait mis trop longtemps à réfléchir. Et ce fut une voix d'enfant qui remplit ce bref silence, la voix d'un garçon pas encore adulte, exactement le genre de voix innocente qui pouvait faire jaillir la fureur sacrée qui bouillonnait en leur cœur et la faire éclater en actes irrévocables.

- Pour Quim et le Christ ! cria l'enfant.
- Pour Quim et le Christ ! Quim et le Christ !
- Non ! hurla Grego. Attendez ! Vous ne pouvez pas faire ça !

Ils le bousculent lourdement, le font trébucher. Le voilà à quatre pattes, quelqu'un lui marche sur la main. Où est le tabouret qui lui servait d'estrade ? Le voilà – je ne le lâche plus – surtout ne pas me laisser piétiner – ils vont me tuer si je ne me relève pas – il faut que je reste dans le mouvement – que je me relève et que je marche – non, que je coure avec eux, sinon ils m'écrasent.

Et ils étaient déjà loin, dans un concert de cris et de rugissements, un tumulte de pieds quittant la place gazonnée pour le gazon des rues. De petites flammes vacillaient à bout de bras, ils avançaient en criant : « Du feu ! », « Brûlons-les ! » et « Pour Quim et le Christ ! », et à les voir, à les entendre, on aurait dit un torrent de lave s'épanchant de la place vers la forêt qui l'attendait à flanc de colline – et pas si loin que ça.

- Dieu du ciel ! Qu'est-ce qu'ils font ?

C'était Valentine. Grego s'agenouilla près du tabouret et s'appuya dessus. Valentine, debout à côté de lui, regardait la multitude s'écouler du cratère vide et froid où elle s'était embrasée.

- Grego, faux jeton, fils de pute, qu'est-ce que tu as fait ?

Moi ?

— J'allais les emmener chez Planteguerre. J'allais les conduire sur le chemin de la justice !

— Idiot ! Tu es physicien, non ? Tu n'as jamais entendu parler du principe d'incertitude ?

— La physique des particules, je connais. La physique philotique aussi.

— Et la dynamique des foules, Grego ? Ces types, tu ne les as jamais dirigés. Ce sont eux qui t'ont mené là où ils voulaient, et, maintenant que tu ne leur es plus d'aucune utilité, ils vont détruire la forêt des meilleurs amis et alliés que nous ayons chez les pequeninos, et qu'est-ce qu'on va devenir, toi, moi et tous les autres ? Ça va être la guerre entre les humains et les pequeninos, à moins qu'ils n'aient un sang-froid inhumain, et ce sera notre faute.

— C'est Planteguerre qui a tué Quim.

— C'est un crime. Mais ce que tu viens de déclencher, Grego, c'est une atrocité.

— J'ai rien fait !

— L'évêque Peregrino s'est entretenu avec toi. Le maire Kovano t'a mis en garde. Je t'ai supplié. Et tu as continué quand même.

— Tu m'as prévenu du risque d'émeute, mais pas d'un truc comme ça !

— Mais c'est ça, une émeute, crétin ! Et c'est pire qu'une émeute. C'est un pogrom. Un massacre. Un holocauste. La première étape sur la longue et terrible route du xénocide.

— Tu ne peux pas tout me mettre sur le dos !

Le clair de lune, la lumière des pas de porte et des fenêtres des bars auréolent son visage d'une lueur menaçante.

— Je ne te reproche que ce que tu as fait. Tu as allumé un feu en plein vent par une journée chaude et sèche, contrairement à toutes les recommandations. Voilà ce que je te reproche et, si tu ne te sens pas responsable de toutes les conséquences de tes propres actes, alors tu es véritablement indigne de la société humaine et je te souhaite de perdre à jamais ta liberté.

La voilà partie. Où ça ? Pour quoi faire ? Elle ne peut pas le laisser seul ici. C'est mal de le laisser tout seul. Quelques instants plus tôt, il était si grand, avec un demi-millier de cœurs, d'esprits et de bouches, un millier de mains et de pieds ! Et maintenant, tout a

disparu, comme si son corps de géant tout neuf était mort et qu'il ne soit plus que le fantôme tremblant, ténu et vermiforme d'une âme privée de la chair puissante qu'elle avait l'habitude de dominer. Jamais il n'avait eu aussi peur. Ils avaient bien failli le tuer ; dans leur précipitation, ils l'avaient presque piétiné dans l'herbe.

Mais ils étaient tout de même ses créatures. Il avait fait d'eux une masse unique et, même s'ils comprenaient mal ce pour quoi il les avait créés, ils continuaient d'agir en obéissant à la rage qu'il avait provoquée chez eux, et selon le plan qu'il avait gravé dans leur esprit. Ils se trompaient de cible, voilà tout – à part ça, ils se comportaient exactement comme il l'avait voulu. Valentine avait raison. C'était lui le responsable. Ce qu'ils faisaient maintenant, il en était l'auteur tout aussi sûrement que s'il était encore devant eux et leur indiquait le chemin.

Alors, que pouvait-il faire ?

Les arrêter. Reprendre le contrôle. Se mettre devant eux et les prier de s'arrêter. Ils ne partaient pas en expédition pour brûler la lointaine forêt de Planteguerre, l'arbre-père assassin, ils allaient tuer des pequeninos qu'il connaissait personnellement, même s'il ne les aimait pas trop. Il fallait qu'il les en empêche, sinon le sang resterait sur ses mains comme une sève impossible à laver ou à gratter, une tache qu'il conserverait toute sa vie.

Alors il s'élança sur leurs traces boueuses, dans les rues où le gazon piétiné avait été transformé en bournier. Il courut jusqu'à en avoir un point de côté, passa par l'endroit où ils s'étaient arrêtés pour abattre la clôture. Où était le champ disrupteur, pour une fois qu'on en avait besoin ? Pourquoi personne ne l'avait-il branché ? Quand il arriva sur les lieux, les flammes jaillissaient déjà dans le ciel.

- Arrêtez ! Eteignez le feu !
- Crame, salope !
- Pour Quim et le Christ !
- Crevez tous, bande de porcs !
- En voilà un qui se sauve !
- Tuez-le !
- Cramez-le !
- Les arbres sont pas assez secs ! Le feu veut pas prendre !
- Mais si !

- On coupe l'arbre !
- En voilà un autre !
- Regardez, ces petites ordures nous attaquent !
- Donne-moi ta faux, si tu ne veux pas t'en servir !
- On le coupe en deux, ce petit goret !
- Pour Quim et le Christ !

Grego se jette sur eux pour les empêcher de frapper, mais une gerbe de sang l'éclaboussé en pleine face. Et celui-là, est-ce que je le connaissais ? Est-ce que je connaissais la voix de ce pequenino avant qu'elle se déforme dans ce cri de souffrance, dans cette terrible agonie ? Je n'y peux plus rien, ils l'ont coupé en deux. Coupée. Une épouse. Une épouse jamais vue. Alors, nous devons être près du centre de la forêt, et ce géant doit être l'arbre-mère.

- Si c'est pas un arbre-tueur, alors qu'est-ce que c'est !

Tout autour de la clairière où se dressait l'arbre géant, les autres arbres se mirent soudain à pencher, puis s'abattirent, le tronc sectionné. Grego crut d'abord que c'étaient des humains qui les abattaient, mais il se rendit bien vite compte qu'il n'y avait personne près de ces arbres. Ils se cassaient d'eux-mêmes, se jetant au sol pour écraser en mourant les humains assassins sous leurs troncs et leurs branches, et tenter de sauver l'arbre-mère.

Ils y parvinrent momentanément. Des hommes hurlaient, frappés à mort : une douzaine, deux peut-être, furent broyés, pris au piège ou mutilés par la chute des arbres. Une fois tous les arbres disponibles tombés, l'arbre-mère resta debout, le tronc agité de mouvements péristaltiques, comme si une étrange digestion était à œuvre.

- Epargnez-le ! cria Grego. C'est l'arbre-mère, il est innocent !

Mais sa voix fut couverte par les cris des hommes blessés ou pris au piège, terrorisés à la pensée que la forêt puisse riposter, se rendant maintenant compte qu'il ne s'agissait plus d'un simple jeu de justice et de vengeance, mais d'une vraie guerre, où l'on risquait sa vie dans chaque camp.

- Brûlons-le ! Brûlons-le !

Ce slogan était assez fort pour couvrir les cris des mourants. Et voilà qu'on traînait les branches des arbres abattus vers l'arbre-mère. Une fois allumées, elles s'embrasèrent facilement. Quelques hommes retrouvèrent suffisamment leur raison pour s'apercevoir que le feu

qui consumerait l'arbre-mère brûlerait aussi les hommes coincés sous les troncs abattus et ils tentèrent de les sauver. Mais le succès était monté à la tête de la plupart des émeutiers. Pour eux, l'arbre-mère était Planteguerre, le tueur ; il représentait toutes les forces hostiles de la planète, l'ennemi qui les maintenait derrière une clôture, le propriétaire qui les avait arbitrairement parqués sur une aussi petite parcelle d'une planète aussi vaste. L'arbre-mère signifiait l'oppression, l'autorité, l'hostilité et le danger, et ils l'avaient vaincu.

Grego recula devant les hurlements des prisonniers qui voyaient le feu s'approcher, les rugissements de ceux que le feu avait atteints, les slogans triomphants des hommes qui avaient perpétré ce meurtre.

— Pour Quim et le Christ ! Pour Quim et le Christ !

Grego faillit prendre la fuite, incapable de supporter ce qu'il voyait, entendait et sentait – les flammes orange vif, l'odeur de la chair humaine grillée et le crépitement du bois vivant saisi par le feu.

Mais il ne s'enfuit pas. Il travailla aux côtés de ceux qui s'étaient précipités sur le front même du brasier pour arracher les nommes encore vivants pris sous les arbres abattus. Il s'en tira avec quelques brûlures et, une fois même, ses vêtements prirent feu, mais la douleur cuisante n'était rien pour lui, elle était presque clémente, parce que c'était la punition qu'il méritait. Il aurait dû mourir en ce lieu. Il faillit le faire, faillit plonger si loin dans le feu qu'il n'aurait pu en sortir avant d'avoir expié sa faute et qu'il ne reste de lui que cendres et os calcinés, mais il y avait encore des blessés à arracher au feu, il y avait encore des vies à sauver. En plus, quelqu'un étouffa les flammes qui lui léchaient l'épaule et l'aida à soulever le tronc pour que le jeune garçon qui gisait dessous puisse se faufiler entre les branches. Comment pouvait-il mourir au milieu d'une action pareille, en sauvant cet enfant ?

— Pour Quim et le Christ ! pleurnicha le gamin, rampant en crabe pour éviter les flammes.

C'était précisément l'enfant dont les paroles avaient rempli le silence et déterminé la foule à aller dans cette direction. C'est donc toi ! se dit Grego. C'est toi qui me les as arrachés !

Le gamin leva les yeux vers lui et le reconnut.

— Grego ! cria-t-il en se jetant à ses pieds, la tête contre sa hanche. Oncle Grego !

C'était l'aîné des garçons d'Olhado, Nimbo.

— Nous avons réussi ! cria Nimbo. Pour l'oncle Quim !

Le feu crépita. Grego souleva l'enfant et courut en titubant le mettre hors de portée des plus grosses flammes. Puis il s'enfonça encore plus loin dans l'obscurité, vers la fraîcheur. Tous allaient dans cette direction, chassés par les flammes que le vent attisait. Comme Grego, la plupart étaient épuisés, terrifiés, marqués par le feu ou l'effort du sauvetage.

Mais certains – un grand nombre, peut-être – étaient encore indemnes, touchés seulement par le feu intérieur que Grego et Nimbo avaient allumé sur la place.

— On les brûle tous !

On entendait crier, de-ci de-là, des groupes plus réduits, tels des remous minuscules en marge d'un courant plus fort, mais ils agitaient maintenant des torches et des brandons tirés des feux qui faisaient rage au cœur de la forêt.

— Pour Quim et le Christ ! Pour Libo et Pipo ! Mort aux arbres ! Tuons-les tous !

Grego avançait en titubant.

— Pose-moi, dit Nimbo.

Grego continuait.

— Je peux marcher.

Mais la mission de Grego était trop urgente. Il ne pouvait ni se laisser retarder par Nimbo ni le laisser marcher derrière lui – il ne pouvait ni l'attendre ni l'abandonner. On ne laisse pas le fils de son propre frère dans une forêt en feu. Alors, il le porta encore et, au bout d'un moment, épuisé, bras et jambes éreintés par l'effort, le soleil blanc de la douleur irradiant dans son épaule brûlée, il émergea de la forêt pour arriver dans la prairie, devant l'ancienne porte, là où le sentier descendait en serpentant pour rejoindre celui qui menait aux laboratoires de xénobiologie.

C'est là que s'étaient rassemblés les émeutiers. Ils étaient nombreux à brandir des torches, mais, pour une raison quelconque, ils se tenaient encore à distance des deux arbres isolés qui montaient la garde en cet endroit : Humain et Fureteur. Grego se fraya un passage dans la foule, sans lâcher Nimbo. Son cœur battait follement ; il y avait en lui de la peur, de l'angoisse, mais aussi une étincelle d'espoir, car il savait pourquoi les porteurs de torches

s'étaient arrêtés. Et, quand il atteignit le premier rang, il vit qu'il ne s'était pas trompé.

Autour de ces deux derniers arbres-pères s'étaient rassemblés environ deux cents pequeninos – frères et épouses –, vulnérables à cause de leur petite taille, mais dans une attitude de défi. Ils défendraient le terrain jusqu'à la mort plutôt que de voir brûler ces deux derniers arbres – mais ils brûleraient tout de même, si la foule le voulait, car les pequeninos n'avaient aucune chance de barrer la route à des hommes décidés à tuer.

Mais entre les piggies et les hommes s'interposait Miro – un géant, comparé aux pequeninos. Il n'avait pas d'arme, ce qui ne l'empêchait pas d'écartier les bras comme pour protéger les pequeninos, ou peut-être les retenir. Et il défiait la foule de sa voix rauque au débit malaisé.

— Tuez-moi d'abord ! dit-il. Vous aimez tuer ! Alors, tuez-moi d'abord ! Comme ils ont tué Quim ! Tuez-moi d'abord !

— Non, pas toi ! dit l'un des porteurs de torches. Mais ces arbres vont mourir. Tous ces piggies aussi, s'ils n'ont pas l'intelligence de s'enfuir.

— Moi d'abord, dit Miro. Ce sont mes frères ! Tuez-moi d'abord !

Il parlait assez fort et assez lentement pour se faire comprendre, malgré son handicap. Il y avait encore de la colère, du moins chez quelques individus, mais beaucoup étaient déjà écoeurés, avaient déjà honte en découvrant dans leur cœur l'atrocité des actes qu'ils avaient perpétrés cette nuit, lorsqu'ils avaient cédé à la volonté collective de destruction. Grego la sentait encore et savait que la foule pouvait basculer dans un sens ou dans l'autre : soit les irréductibles allumeraient encore un feu cette nuit, soit ceux qui s'étaient calmés, dont la seule chaleur intérieure était la brûlure de la honte, imposeraient leur volonté.

Grego n'avait plus que cette dernière chance de se racheter, du moins en partie. Alors il s'avança, Nimbo toujours dans les bras.

— Moi aussi, dit-il. Tuez-moi aussi avant de lever la main contre ces frères et ces arbres !

— Ecartez-vous, vous deux ! Toi, Grego, et l'autre infirme !

— Comment pouvez-vous être différents de Planteguerre si vous tuez ces Petits ?

À présent, Grego faisait front avec Miro.

— Ecartez-vous ! On va brûler les derniers et on aura fini.

Mais la voix était moins ferme.

— La forêt flambe derrière vous, dit Grego, et il y a déjà eu beaucoup trop de morts, chez les humains comme chez les pequeninos.

Il était enrôlé, il respirait mal à force d'avoir inhalé de la fumée. Mais il arrivait quand même à se faire entendre.

— La forêt qui a tué Quim est loin d'ici, et Planteguerre est indemne, sa puissance intacte. Nous n'avons pas fait œuvre de justice, ce soir. Nous avons tué, nous avons massacré.

— Les piggies sont tous pareils !

— Vraiment ? Qu'est-ce que vous diriez si la situation était inversée ? dit Grego.

Il fit quelques pas en direction de l'un des hommes qui avaient l'air fatigués et peu disposés à continuer, et s'adressa directement à lui tout en désignant du doigt le porte-parole des émeutiers :

— Toi ! Tu aimerais être puni pour ce qu'il a fait, lui ?

— Non, marmonna l'homme.

— S'il tuait quelqu'un, lui, tu trouverais normal que quelqu'un vienne chez toi pour tuer ta femme et tes enfants pour se venger ?

— Non, dirent plusieurs voix.

— Pourquoi pas ? Les humains sont tous pareils, non ?

— J'ai pas tué d'enfants, dit le meneur.

Il en était à se défendre. Il ne disait plus « nous ». Il était redevenu un individu, il était seul. La foule se dissolvait.

— Nous avons brûlé l'arbre-mère, dit Grego.

Derrière lui commença une plainte à plusieurs voix douces et haut perchées. Pour les frères et les épouses survivantes, c'était la confirmation de leurs plus grandes craintes. L'arbre-mère avait brûlé.

— L'arbre géant au milieu de la forêt : à l'intérieur, il y avait tous leurs bébés. Tous. Les arbres de cette forêt ne nous avaient fait aucun mal, et nous sommes allés tuer tous leurs bébés.

Miro fit un pas en avant, mit la main sur l'épaule de Grego. S'appuyait-il sur lui ou l'aidait-il à se tenir debout ?

Puis Miro parla, non à Grego, mais à la foule :

— Rentrez chez vous. Tous.

— On devrait peut-être essayer d'éteindre le feu, dit Grego.

Mais déjà la forêt tout entière brûlait.

— Rentrez chez vous, dit Miro. Restez de ce côté de la clôture.

Il y avait encore un peu d'animosité dans l'assistance.

— Et pourquoi on t'obéirait, à toi ?

— Restez de ce côté de la clôture, dit Miro. Quelqu'un d'autre vient pour protéger les pequeninos.

— Qui ça ? La police ?

Rires narquois dans la foule, avec tous ces policiers présents.

— Les voilà, dit Miro.

On entendit un bourdonnement grave, léger au début, à peine audible par-dessus le ronflement du feu, mais qui s'amplifia jusqu'à ce qu'apparaissent cinq aéromobiles qui tournèrent en rase-mottes autour de la foule, silhouettes noires sur fond de forêt en flammes – piquetées de reflets à la lueur de l'incendie quand elles passèrent derrière lui. Elles finirent par se poser, se laissant choir toutes les cinq dans les hautes herbes. C'est alors que les humains purent distinguer les formes noires des six occupants qui se dressaient sur chacune des plates-formes volantes. Ce qu'ils avaient pris pour des parties mécaniques brillantes des aéromobiles n'étaient pas du tout des machines, mais des créatures vivantes, pas aussi grandes que des humains mais pas aussi petites que des pequeninos, avec une tête volumineuse et des yeux à facettes. Elles ne firent pas de gestes menaçants, se contentant de se mettre en rang devant chaque appareil. Tout geste était inutile. Il suffisait de les voir pour que se réveillent les souvenirs de vieux cauchemars et de récits d'épouvante.

— *Deus nos perdœ !* — que Dieu nous pardonne —, crièrent certains, croyant leur dernière heure venue.

— Rentrez chez vous, dit Miro. Restez de ce côté de la clôture.

— C'est quoi ?

La voix enfantine de Nimbo parlait au nom de tous.

Les réponses fusèrent tout bas :

— Des démons.

— Des anges exterminateurs.

— La mort.

Puis la vérité tomba de la bouche de Grego, car lui savait qu'il n'y avait qu'une seule réponse possible, même si elle était impensable.

— Des doryphores, dit-il. Des doryphores, ici, sur Lusitania !

Ils ne s'enfuirent pas en courant. Ils marchèrent prudemment, sans oser regarder ces créatures insolites et inconnues dont aucun d'entre eux n'avait soupçonné l'existence, dont ils ne pouvaient qu'imaginer les pouvoirs, s'ils se rappelaient les vieilles vidéos qu'ils avaient jadis étudiées à l'école. Les doryphores, qui avaient failli anéantir l'humanité tout entière avant d'être à leur tour anéantis par Ender le Xénocide. Le livre appelé *La Reine* avait dit qu'ils étaient vraiment beaux et qu'ils n'auraient pas dû mourir. Mais en les voyant concrètement, avec leurs exosquelettes noirs et luisants, leurs yeux étincelants aux mille facettes vertes, ils ne furent pas saisis d'admiration, mais de terreur. Ils savaient désormais que ces créatures, et pas seulement les piggies chétifs et arriérés, les attendaient juste au coin du bois. Ils n'avaient peut-être pas connu la prison, mais ils étaient bel et bien emprisonnés dans l'un des cercles de l'enfer.

Enfin, il ne resta plus des humains que Miro, Grego et Nimbo. Les piggies qui les entouraient regardaient le spectacle avec une curiosité respectueuse, mais sans terreur aucune – contrairement aux humains, ils n'avaient pas de cauchemars insectiformes tapis dans le node limbique de leur cerveau. En outre, les doryphores étaient venus en protecteurs et en sauveurs. Et les pequeninos étaient moins préoccupés par l'apparition de ces êtres inconnus que par les pertes cruelles qu'ils venaient d'éprouver.

— Humain a supplié la reine de les aider, mais elle a dit qu'elle ne pouvait pas tuer des humains, dit Miro. Puis Jane a vu l'incendie grâce aux satellites et a informé Andrew Wiggin. Il a parlé avec la reine et lui a dit ce qu'il fallait faire. Et qu'elle n'aurait pas à tuer qui que ce soit.

— Ils ne vont pas nous tuer, alors ? demanda Nimbo.

Grego comprit que Nimbo avait passé ces dernières minutes à se demander s'il allait mourir. Puis il lui vint à l'esprit qu'il y avait songé lui aussi, et que ce n'était que maintenant, après les explications de Miro, qu'il avait l'assurance qu'ils n'étaient pas venus pour les punir, lui et Nimbo, de ce qu'ils avaient déclenché ce soir-là. Ou, plutôt, de ce que Grego avait déclenché, en attendant le petit coup de pouce que l'innocent Nimbo lui avait donné.

Lentement, Grego s'agenouilla et posa le gamin par terre. C'est à peine si ses bras lui répondaient, à présent, et sa douleur à l'épaule

lui était insupportable. Il se mit à pleurer. Mais ce n'était pas à cause de la douleur.

Les doryphores se mirent en mouvement, et rapidement. La plupart restèrent au sol et partirent au petit trot prendre des positions échelonnées tout autour de la ville. Les autres – un par appareil – remontèrent dans les aéromobiles, les firent décoller et survolèrent la prairie et les arbres en flammes, pulvérisant une substance qui étouffait le feu et l'éteignait lentement.

L'évêque Peregrino était monté sur le petit mur de fondation qui venait d'être dressé le matin même. Toute la population de Lusitania était rassemblée, assise dans l'herbe. L'évêque se servait d'un petit mégaphone, afin que tous les assistants entendent ses moindres paroles. Mais il n'en aurait probablement pas eu besoin : tous gardaient le silence, même les petits enfants, qui semblaient avoir perçu la tonalité funèbre de ce moment.

Derrière l'évêque s'étendait la forêt, noircie, mais pas absolument dépourvue de vie : quelques arbres reverdissaient. Devant lui s'alignaient les dépouilles mortelles, chacune drapée d'une couverture, près de leurs tombes respectives. La plus proche était celle de Quim – le Père Estevão. Les autres corps étaient ceux des humains morts deux nuits plus tôt sous les arbres et dans l'incendie.

— Ces tombes formeront le sol de la chapelle, afin que nous marchions sur les corps des morts chaque fois que nous y entrerons. Les corps de ceux qui sont morts en contribuant à semer le meurtre et la désolation chez nos frères les pequeninos. Et d'abord le corps du Père Estevão, qui est mort en essayant d'apporter l'Évangile de Jésus-Christ à une forêt d'hérétiques. Il est mort en martyr. Les autres sont morts avec un cœur de meurtrier et du sang sur les mains.

« Je parle simplement, afin que le Porte-Parole des Morts n'ait rien à ajouter après moi. Je parle simplement, comme Moïse parla aux enfants d'Israël après qu'ils eurent adoré le Veau d'or et renié leur pacte avec Dieu. Parmi nous tous, bien peu sont ceux qui n'ont pas à partager la responsabilité de ce crime. Le Père Estevão, qui est mort pur, et dont le nom était pourtant sur les lèvres des blasphémateurs assassins. Le Porte-Parole des Morts, et ceux qui ont

voyagé avec lui pour ramener la dépouille de ce prêtre martyr. Et Valentine, la sœur du Porte-Parole, qui avait mis en garde le maire et moi-même contre ce qui allait se produire. Valentine connaissait l'Histoire, elle connaissait l'humanité, mais le maire et moi-même croyions vous connaître et pensions que vous étiez plus forts que l'Histoire. Hélas ! Pour notre malheur à tous, vous êtes tombés au plus bas, et moi aussi. La marque du péché est sur tous ceux qui auraient pu tenter de s'opposer au crime et ne l'ont pas fait. Sur les épouses qui n'ont rien fait pour retenir leur mari à la maison. Sur les hommes qui ont tout vu et n'ont rien dit. Et sur tous ceux qui ont brandi la torche et sont allés tuer une tribu d'autres chrétiens pour un crime commis par leurs cousins éloignés à l'autre bout du continent.

« La loi apporte sa maigre contribution à la justice. Gerão Gregorio Ribeira von Hesse est en prison, mais pour un autre crime. Le crime d'avoir trahi la confiance d'autrui et livré des secrets qu'il n'avait aucun droit de révéler. Il n'est pas en prison pour le massacre des pequeninos, parce que sa part de culpabilité n'est pas plus grande que celle des hommes qui l'ont suivi. Me comprenez-vous ? Nous sommes tous coupables, et devons tous nous repentir ensemble, et faire pénitence ensemble, et prier que le Christ nous pardonne à tous l'atroce forfait que nous avons commis avec son nom sur les lèvres !

« Sous mes pieds s'élèvent les fondations de la nouvelle chapelle, qui portera le nom du Père Estevão, apôtre des pequeninos. Les pierres des fondations ont été arrachées aux murs de notre cathédrale, y laissant des trous béants par où le vent peut souffler et par où la pluie peut tomber sur nous pendant que nous adorons le Seigneur. La cathédrale restera dans cet état, brisée et mutilée, tant que cette chapelle ne sera pas achevée.

« Et comment l'achèverons-nous ? Vous allez rentrer chez vous, vous allez chacun éventrer un mur de votre propre maison, ramasser les pierres qui tombent et les apporter ici. Et vous laisserez vous aussi vos murs en l'état jusqu'à l'achèvement de la chapelle.

« Ensuite, nous ferons des trous dans les murs de toutes les usines et de tous les bâtiments de notre colonie jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucun édifice qui ne porte la marque de notre péché. Et toutes ces plaies resteront ouvertes jusqu'à ce que les murs soient

assez hauts pour y mettre le toit, dont les poutres et les chevrons seront les troncs des arbres calcinés tombés dans la forêt en essayant de défendre leur peuple contre nos mains criminelles.

« Ensuite, nous irons tous vers cette chapelle et y entrerons sur les genoux, un par un, jusqu'à ce que nous ayons tous rampé sur les tombes de nos morts, et sous les corps de ces frères vénérables qui vivaient sous forme d'arbres la troisième vie que notre Dieu miséricordieux leur avait accordée jusqu'à ce que nous y mettions fin. Nous implorerons tous le pardon divin. Nous prierons notre bien-aimé Père Estevão pour qu'il intercède en notre faveur. Nous prierons le Christ pour qu'il inclue notre indicible péché dans son expiation, afin que nous ne soyons pas obligés de passer l'éternité en enfer. Nous prierons Dieu qu'il nous purifie.

« C'est alors seulement que nous réparerons nos murs endommagés et rétablirons l'intégrité de nos demeures. Telle est notre pénitence, mes enfants. Prions le ciel que cela suffise.

Immobiles au milieu d'une clairière couverte de cendres, Ender, Valentine, Miro, Ela, Quara, Ouanda et Olhado regardèrent les pequeninos dépecer vivante la plus respectée des épouses et la planter dans le sol pour qu'elle devienne un nouvel arbre-mère à partir de la dépouille de sa seconde vie. Tandis qu'elle agonisait, les épouses survivantes passèrent la main par une fente de l'ancien arbre-mère et en retirèrent les restes des nouveau-nés et des petites mères qui y avaient vécu. Elles les entassèrent sur le corps sanglant de l'épouse jusqu'à former un monticule. En quelques heures, la pousse percerait les cadavres et monterait vers la lumière du soleil.

Se nourrissant de leur substance, l'épouse grandirait rapidement jusqu'à atteindre le diamètre et la hauteur nécessaires pour pouvoir pratiquer une ouverture dans son tronc. Si elle poussait assez vite, si elle s'ouvrait assez tôt, les quelques bébés survivants accrochés à la cavité béante du défunt arbre-mère pourraient être transportés dans le petit havre que leur offrirait le nouvel arbre-mère. S'il y avait des petites mères parmi les bébés survivants, elles seraient transportées jusqu'aux arbres-pères survivants, Humain et Fureteur, pour l'accouplement. Si de nouveaux bébés étaient conçus au sein de leurs corps minuscules, alors la forêt qui avait connu le meilleur et le pire dont les humains étaient capables aurait une chance de survivre.

Sinon – si les bébés étaient tous mâles, ce qui était possible, si toutes les femelles viables se révélaient stériles, ce qui était tout aussi possible, si elles avaient été irrémédiablement affectées par la chaleur du feu qui avait embrasé le tronc de l'arbre-mère et l'avait tué ou si elles étaient trop affaiblies par une absence de nourriture prolongée le jour où le nouvel arbre-mère serait enfin prêt à les accueillir –, alors la forêt s'éteindrait avec les présents frères et épouses. Humain et Fureteur vivraient un bon millénaire en tant qu'arbres-pères sans tribu. Peut-être que d'autres tribus les honorerait en leur amenant des petites mères pour l'accouplement. Peut-être. Mais ils ne pourraient recréer leur propre tribu, s'entourer de leurs propres fils. Ils resteraient des arbres solitaires privés de forêt, derniers monuments de l'œuvre à laquelle ils avaient consacré leur vie : le rapprochement entre les humains et les pequeninos.

La fureur qui s'était déchaînée contre Planteguerre avait pris fin. Les arbres-pères de Lusitania étaient tous convenus que la dette morale créée par la mort du Père Estevão avait été plus que remboursée par l'extermination des arbres de la forêt d'Humain et de Fureteur. Planteguerre l'hérétique avait d'ailleurs fait de nombreux convertis – les humains n'avaient-ils pas prouvé qu'ils étaient indignes de l'Evangile du Christ ? C'étaient les pequeninos, disait Planteguerre, qui avaient été choisis pour être porteurs du Saint-Esprit, alors que les humains n'avaient manifestement pas en eux la moindre parcelle de divinité. « Nous n'avons plus besoin de tuer d'autres êtres humains, disait-il. Nous n'avons qu'à attendre, et le Saint-Esprit les tuera tous. Entre-temps, Dieu nous a envoyé la reine pour nous construire des vaisseaux interstellaires. Nous emporterons le Saint-Esprit avec nous pour juger toutes les planètes que nous visiterons. Nous serons l'ange exterminateur. Nous serons Josué et les Israélites purgeant Canaan pour faire place au peuple élu de Dieu. »

À présent, de nombreux pequeninos le croyaient. Planteguerre ne leur paraissait plus si fou : ils avaient vu un avant-goût de l'apocalypse dans les flammes ravageant une innocente forêt. Pour de nombreux pequeninos, il n'y avait plus rien à apprendre de l'humanité. Dieu n'avait plus que faire des êtres humains.

Or, ici, au milieu de cette clairière, dans la cendre jusqu'aux chevilles, les frères et les épouses qui veillaient leur nouvel arbre-mère ne croyaient pas à la doctrine de Planteguerre. Eux qui connaissaient le mieux les humains avaient demandé à des humains d'être témoins et auxiliaires de leur tentative de renaissance.

— Parce que, dit Planteur, qui était désormais le porte-parole des frères survivants, nous savons que les humains ne sont pas tous pareils, tout comme les pequeninos. Le Christ vit chez certains parmi vous, et pas chez d'autres. Nous ne sommes pas tous comme ceux de la forêt de Planteguerre, et vous n'êtes pas tous des assassins non plus.

C'est ainsi que Planteur, Miro et Valentine se tinrent par la main, juste avant l'aube, au matin du jour où le nouvel arbre-mère réussit à ouvrir une mince fissure dans son tronc élancé et où les épouses transférèrent tendrement les corps faibles et émaciés des enfants survivants dans leur nouveau domicile. Il était trop tôt pour se prononcer, mais il y avait des raisons d'espérer : le nouvel arbre-mère n'avait mis qu'un jour et demi pour atteindre la taille requise, et plus de trois douzaines de nouveau-nés avaient survécu pour être transférés. Une douzaine au moins pourraient être des femelles et, si seulement un quart d'entre elles vivaient assez longtemps pour procréer, la forêt se développerait.

Planteur tremblait.

— Dans toute l'histoire de la planète, dit-il, les frères n'ont jamais vu cela.

Plusieurs frères étaient tombés à genoux et se signaient. Beaucoup d'entre eux avaient prié pendant toute la durée de la vigile. Ce qui rappela à Valentine quelque chose que Quara lui avait raconté. Elle se rapprocha de Miro et chuchota :

— Ela aussi a prié.

— Ela ?

— Avant l'incendie. Quara était avec elle devant le sanctuaire des Venerados. Elle a prié Dieu pour qu'il trouve un moyen de résoudre tous nos problèmes.

— Tout le monde prie pour ça.

Valentine songea à ce qui s'était passé dans les jours qui s'étaient écoulés depuis la prière d'Ela.

— J'imagine, dit-elle, qu'elle a été plutôt déçue par la réponse que Dieu lui a donnée.

— Les gens sont toujours déçus.

— Mais peut-être que cette... le fait que l'arbre-mère ait mis si peu de temps à s'ouvrir... peut-être que c'est un début de réponse.

— Tu as la foi ? demanda Miro, perplexe.

— Disons que j'ai des intuitions. J'ai l'intuition qu'il y a peut-être quelqu'un qui se préoccupe de ce qui nous arrive. C'est un stade au-dessus du simple souhait. Un stade au-dessous de l'espoir.

Miro sourit légèrement, mais Valentine ne put dire s'il était satisfait ou simplement amusé.

— Alors, qu'est-ce que Dieu va faire maintenant pour exaucer la prière d'Ela ?

— On va bien voir, dit Valentine. Notre tâche est de décider ce que nous allons faire de notre côté. Il ne nous reste qu'à résoudre les mystères les plus profonds de l'univers.

— Justement, ça serait tout à fait dans les cordes de Dieu, dit Miro.

Puis Ouanda arriva. En tant que xénologue, elle participait elle aussi à la vigile et, bien qu'elle ne fût pas de garde, elle était venue immédiatement à l'annonce de l'ouverture de l'arbre-mère. Son arrivée aurait habituellement signifié le départ immédiat de Miro. Mais ce ne fut pas le cas. Valentine fut heureuse de constater que le regard de Miro ne s'attardait pas sur Ouanda ni ne l'évitait ; elle était tout simplement là pour travailler avec les pequeninos, et lui aussi. Il y avait sans doute là quelque minutieuse affectation de normalité, mais dans l'expérience de Valentine la normalité était toujours affectée, et les gens jouaient toujours les rôles qu'on attendait d'eux. Miro avait simplement atteint le stade où il était disposé à jouer un rôle normal dans sa relation avec Ouanda, tout éloigné qu'il puisse être de ses sentiments véritables. Mais peut-être que cette indifférence n'était pas aussi affectée que ça, après tout. Ouanda avait à présent deux fois son âge. Aucun rapport avec la fille qu'il avait aimée.

Ils avaient été épris l'un de l'autre, sans jamais coucher ensemble. Valentine avait été heureuse de l'apprendre de la bouche de Miro, même s'il l'avait dit sur un ton de féroce regret. Valentine avait depuis longtemps constaté que dans une société qui exigeait

chasteté et fidélité, comme sur Lusitania, les adolescents qui maîtrisaient et canalisait leurs passions juvéniles étaient ceux qui devenaient des adultes énergiques et civilisés. Les adolescents qui étaient soit trop faibles pour se maîtriser, soit trop dédaigneux des normes de la société pour essayer de le faire finissaient habituellement par devenir soit des moutons, soit des loups – soit des membres du troupeau sans personnalité, soit des prédateurs qui prenaient tout ce qu'ils pouvaient sans rien donner.

La première fois qu'elle avait rencontré Miro, elle avait craint qu'il ne soit un faible replié sur sa propre détresse ou un prédateur égocentrique que ses limitations rendaient agressif. Il pouvait bien regretter à présent sa chasteté d'adolescent – il était naturel qu'il regrette de n'avoir pas fait l'amour avec Ouanda tant qu'il était valide et qu'ils avaient le même âge –, mais Valentine ne le regrettait pas. C'était la preuve que Miro avait une certaine force intérieure et un sens de ses responsabilités envers sa communauté. Valentine ne s'étonnait pas que Miro ait pu à lui seul retenir les émeutiers pendant ces instants cruciaux qui sauvèrent Humain et Fureteur.

Il n'était pas non plus étonnant que Miro et Ouanda fissent à présent le grand effort de feindre d'être simplement deux personnes en train de faire leur travail – comme si tout était normal entre eux. À l'intérieur, la force, à l'extérieur, le respect. Voilà les rassembleurs, les gens qui dirigent leur communauté. Contrairement aux moutons et aux loups, ils dépassent le scénario que leur fournissent leurs craintes et leurs désirs intérieurs. Ils s'en tiennent au scénario de la décence, du sacrifice de soi, de l'honneur public de la civilisation. Et cette affectation devient réalité. S'il y a vraiment de la civilisation dans l'histoire humaine, songea Valentine, c'est bien à cause de gens comme eux. Des bergers.

Novinha le rencontra à l'entrée de l'école. Elle s'appuyait sur le bras de Dona Cristã, la quatrième supérieure des Enfants de l'Esprit du Christ depuis qu'Ender était arrivé sur Lusitania.

— Je n'ai rien à te dire, fit-elle. Nous sommes toujours légalement mariés, mais c'est tout.

— Je n'ai pas tué ton fils, dit-il.

— Tu ne l'as pas sauvé non plus, répondit-elle.

— Je t'aime, dit Ender.

— Pour autant que tu sois capable d'amour, dit-elle. Et encore, quand il te reste un peu de temps après t'être occupé de tout le monde. Tu te prends pour une espèce d'ange gardien, responsable de tout l'univers. Tout ce que je t'ai demandé, c'était d'assumer la responsabilité de chef de notre famille. Tu sais aimer les gens par trillions, mais ça ne marche plus tellement bien avec une douzaine, et, avec une personne, c'est l'échec complet.

Elle le jugeait durement, et il savait qu'elle avait tort, mais il ne protesta pas.

— S'il te plaît, rentre à la maison, dit-il. Tu m'aimes et tu as besoin de moi autant que moi j'ai besoin de toi.

— Ici, je suis chez moi. J'ai cessé d'avoir besoin de toi ou de qui que ce soit. Et, si c'est tout ce que tu es venu me dire, alors tu perds ton temps et le mien.

— Non, ce n'est pas tout.

Elle attendit.

— Tes archives, dans le laboratoire. Tu les as toutes verrouillées. Il faut que nous trouvions une solution à la descolada avant qu'elle nous anéantisse tous.

— Pourquoi m'importuner avec ça ? dit-elle avec un sourire amer, vite disparu. Jane peut circonvenir mes mots de passe, non ?

— Elle n'a pas essayé, dit-il.

— Pour ménager ma sensibilité, sans doute. Mais elle le peut, non ?

— Probablement.

— Alors, dis-lui de le faire. À part elle, tu n'as plus besoin de personne. Tu n'as jamais vraiment eu besoin de moi, puisque tu l'avais, elle.

— Avec toi, j'ai essayé d'être un bon mari, dit Ender. Je n'ai jamais dit que je pourrais te protéger de tout, mais j'ai fait mon possible.

— Si c'était vraiment le cas, mon Estevão serait encore en vie.

Elle se détourna de lui, et Dona Cristã la reconduisit dans l'école. Ender la regarda jusqu'à ce qu'elle disparaisse au coin d'un couloir. Puis il tourna le dos à la porte et quitta l'école. Il ne savait pas trop où il allait, mais simplement qu'il fallait qu'il y aille.

— Désolée, dit doucement Jane.

— Oui.

— Quand je ne serai plus là, dit-elle, peut-être que Novinha te reviendra.

— Je ferai mon possible pour que tu sois encore là.

— Impossible. Ils vont me déconnecter dans un ou deux mois.

— Tais-toi.

— C'est la stricte vérité.

— Tais-toi et laisse-moi réfléchir.

— Quoi ? Tu veux me sauver maintenant ? Comme sauveteur, tu n'as pas très bien assuré ces derniers temps.

Il ne répliqua pas, et elle ne lui reparla plus de tout l'après-midi. Il s'aventura au-delà de la porte, mais n'alla pas dans la forêt. Au lieu de cela, il passa l'après-midi dans la prairie, seul, sous le soleil brûlant.

Parfois il réfléchissait, essayant de se débattre avec les problèmes qui encombraient encore ses pensées : la flotte qui venait les attaquer, la date de la mise hors service de Jane, les efforts constants de la descolada pour anéantir les humains de Lusitania, le projet qu'avait Planteguerre de répandre la descolada dans toute la galaxie, la situation peu réjouissante de la ville maintenant que la reine faisait surveiller la clôture en permanence, et la triste pénitence qui obligeait les habitants à éventrer les murs de leur propre maison.

D'autres fois, assis ou couché dans l'herbe, trop engourdi pour pleurer, il faisait le vide dans son esprit et un visage passait dans sa mémoire ; de ses lèvres, de sa langue et de ses dents il ébauchait son nom, la suppliant en silence, sachant que même s'il émettait un son, même s'il criait, même s'il arrivait à lui faire entendre sa voix, elle ne lui répondrait pas.

Novinha.

LIBRE ARBITRE

« Certains parmi nous sont d'avis qu'il faudrait empêcher les humains de poursuivre leurs recherches sur la descolada. La descolada est au cœur de notre cycle vital. Nous craignons qu'ils ne trouvent un moyen de tuer la descolada sur toute la planète, ce qui nous anéantirait en une génération. »

« Et si vous réussissiez à empêcher les humains de poursuivre leurs recherches sur la descolada, ils seraient certainement éliminés en quelques années. »

« La descolada est-elle si dangereuse que ça ? Pourquoi ne peuvent-ils pas continuer à la neutraliser comme ils l'ont toujours fait ? »

« Parce que la descolada ne se contente pas de muter aléatoirement selon les lois de l'évolution naturelle. Elle s'adapte intelligemment dans le but de nous détruire. »

« Nous » ? Vous ? »

« Nous combattons la descolada depuis toujours. Pas dans des laboratoires, comme les humains, mais en nous-mêmes. Dans ce corps unique. Avant de pondre les œufs, il y a une phase où je prépare leur organisme à la fabrication de tous les anticorps dont ils auront besoin toute leur vie durant. Lorsque la descolada se transforme, nous le savons parce que les ouvriers se mettent à mourir. Alors, un organe situé près de mes ovaires crée de nouveaux anticorps, et nous pondons des œufs pour avoir de nouveaux ouvriers qui résisteront à la nouvelle version de la descolada. »

« Alors, vous essayez de la détruire vous aussi. »

« Non. Chez nous, c'est un processus totalement inconscient. Il se déroule dans le corps de la reine, sans son intervention consciente. Nous ne pouvons aller au-delà de la prévention du danger actuel. Notre organe immunisant est bien plus efficace et adaptable que n'importe quel organe du corps humain, mais, à la longue, nous subirons le même sort qu'eux si la descolada n'est pas

détruite. La différence est que, si nous sommes éliminés par la descolada, il n'y aura aucune autre reine dans l'univers pour assurer la survie de l'espèce. Nous en sommes les derniers représentants. »

« Et votre situation est encore plus désespérée que la leur. »

« Et nous sommes encore moins à même d'y changer quelque chose. Notre science de la biologie se limite à l'agriculture. Nos méthodes naturelles de lutte contre la maladie étaient si efficaces que nous n'avons jamais eu, contrairement aux humains, la passion de comprendre et de maîtriser la vie. »

« Si j'ai bien compris, soit nous sommes anéantis, soit vous et les humains êtes anéantis. Si la descolada continue, elle vous tuera. Si elle est jugulée, c'est nous qui mourrons. C'est bien ça ? »

« C'est votre planète. La descolada est dans votre corps. Quand il faudra un jour choisir entre vous et nous, c'est vous qui survivrez. »

« C'est vous qui le dites. Mais que feront les humains ? »

« S'ils possèdent le moyen de détruire la descolada qui vous détruirait aussi, nous leur interdirons de s'en servir. »

« Le leur interdire ? Depuis quand les humains vous obéissent-ils ? »

« Jamais nous n'interdisons si nous n'avons pas en même temps le pouvoir d'empêcher. »

« Ah bon ! »

« C'est votre planète. Ender le sait. Et, si jamais d'autres humains l'oublient, nous le leur rappellerons. »

« J'ai une autre question. »

« Posez-la. »

« Et ceux qui, comme Planteguerre, veulent répandre la descolada dans tout l'univers ? Allez-vous le leur interdire aussi ? »

« Ils ne doivent pas transporter la descolada sur des planètes déjà dotées d'une vie multicellulaire. »

« Mais c'est exactement ce qu'ils ont l'intention de faire. »

« Il ne le faut pas. »

« Mais vous êtes en train de construire des vaisseaux interstellaires pour nous. Une fois qu'ils auront le contrôle d'un vaisseau, ils iront là où ils voudront. »

« Il ne le faut pas. »

« Alors, vous le leur interdirez ? »

« Jamais nous n'interdisons si nous n'avons pas en même temps le pouvoir d'empêcher. »

« Alors, pourquoi continuez-vous à construire ces vaisseaux ? »

« La flotte humaine arrive, avec une arme qui peut détruire cette planète. Ender est sûr qu'elle sera utilisée. Devrions-nous conspirer avec les humains et abandonner tout votre héritage génétique ici, sur cette unique planète, pour que vous soyez anéantis d'un seul coup ? »

« Vous nous construisez donc des vaisseaux interstellaires en sachant que certains d'entre nous pourront s'en servir dans un but destructeur ? »

« Ce que vous ferez durant le vol interstellaire ne regarde que vous. Si vous agissez en ennemis de la vie, la vie deviendra votre ennemie. Nous fournirons des vaisseaux stellaires à votre espèce. Ce sera alors à vous, en tant qu'espèce, de décider qui part et qui reste sur Lusitania. »

« Il y a de grandes chances pour que le parti de Planteguerre soit majoritaire à ce moment-là et qu'il prenne toutes les décisions. »

« Ce serait donc à nous qu'il reviendrait d'être juges en la matière, et de décider que les humains ont raison d'essayer de vous détruire ? Peut-être que Planteguerre a raison. Peut-être que ce sont les humains qui méritent d'être détruits. De quel droit pouvons-nous trancher entre vous ? Ils ont leur dispositif de disruption moléculaire. Vous avez la descolada. Chacun a le pouvoir de détruire l'autre, chaque espèce est capable d'un crime aussi monstrueux, et pourtant chaque espèce compte de nombreux membres qui ne commettraient jamais volontairement pareille atrocité et qui méritent de vivre. Nous ne choisirons pas. Nous nous contenterons de construire les vaisseaux stellaires et de vous laisser, vous et les humains, débattre de votre destin. »

« Vous pourriez nous aider. Vous pourriez empêcher les vaisseaux de tomber aux mains du parti de Planteguerre et ne traiter qu'avec nous seuls. »

« Il y aurait alors chez vous une effroyable guerre civile. Iriez-vous jusqu'à détruire l'héritage génétique des autres seulement parce que vous n'êtes pas d'accord avec eux ? Qui sont les monstres et les criminels, dans ces conditions ? Comment pouvons-nous choisir entre vous, si chaque camp est disposé à pratiquer l'extermination totale d'un autre peuple ? »

« Alors, je n'ai plus d'espoir. L'une des espèces sera éliminée. »

« À moins que les savants humains ne trouvent un procédé pour modifier la descolada, afin que vous puissiez survivre en tant qu'espèce même si la descolada perd son pouvoir toxique. »

« Comment est-ce possible ? »

« Nous ne sommes pas biologistes. Si la chose est possible, seuls les humains peuvent y arriver. »

« Dans ce cas, nous ne pouvons pas les empêcher de poursuivre leurs recherches sur la descolada. Nous devons les aider. Même s'ils ont failli détruire notre forêt, nous n'avons d'autre choix que les aider. »

« Nous savions que vous aboutiriez à cette conclusion. »

« Vraiment ? »

« Voilà pourquoi nous construisons des vaisseaux interstellaires pour les pequeninos. Parce que vous êtes capables de sagesse. »

La nouvelle de la réapparition de la flotte se répandit parmi les élus de la Voie et ils commencèrent à rendre visite à Han Fei-tzu pour lui témoigner leur respect.

— Je ne les recevrai pas, dit Han Fei-tzu.

— Il le faut, père, dit Han Qing-jao. C'est pour eux une affaire de simple courtoisie que de t'honorer pour une si grande réussite.

— Alors, je leur dirai que le mérite t'en revient, à toi seule, et que je n'avais rien à voir là-dedans.

— Non ! s'écria Qing-jao. Tu ne peux pas faire ça !

— En plus, je leur dirai que j'estime que c'était là un grand crime, qui va causer la mort d'un esprit noble. Je leur dirai que les élus de la Voie sont esclaves d'un gouvernement méchant et cruel, et que nous devons rassembler nos efforts pour détruire le Congrès.

— Ne m'oblige pas à entendre cela ! cria Qing-jao. Tu ne pourrais jamais dire des choses pareilles à personne !

Et c'était vrai. Du coin de la pièce, Si Wang-mu vit le père et la fille commencer chacun un rite de purification, Han Fei-tzu pour avoir prononcé ces paroles subversives, et Han Qing-jao pour les avoir entendues. Maître Fei-tzu ne s'exprimerait jamais ainsi devant des tiers, parce qu'ils venaient alors avec quelle hâte il devrait se purifier, ce qui à leurs yeux serait la preuve que les dieux répudiaient ses paroles. Les savants employés par le Congrès pour créer les élus

avaient bien fait leur travail, songea Wang-mu. Même en connaissant la vérité, Han Fei-tzu restait impuissant.

Ce fut donc Qing-jao qui reçut tous les visiteurs qui se rendirent chez les Han, et qui accepta obligeamment les éloges à la place de son père. Wang-mu resta avec elle lors des toutes premières visites, mais elle ne put supporter d'entendre Qing-jao décrire à chaque fois comment son père et elle-même avaient découvert l'existence d'un programme informatique qui résidait au milieu du réseau philotique des ansibles, et comment il serait détruit. C'était une chose de savoir qu'au fond d'elle-même Qing-jao ne croyait pas commettre là un meurtre, c'en était une autre de l'entendre vanter les moyens employés pour y parvenir.

Et Qing-jao se vantait, en effet, même si Wang-mu était la seule à le savoir. Qing-jao attribuait toujours la découverte à son père, mais, puisque Wang-mu savait qu'elle avait tout fait elle-même, elle savait que lorsque Qing-jao décrivait cette prouesse comme un louable service rendu aux dieux, c'était en réalité à sa propre personne qu'elle adressait des compliments.

— S'il te plaît, ne m'oblige pas à rester pour entendre encore tout ça, dit Wang-mu.

Qing-jao prit le temps de bien la regarder, de la juger. Puis elle dit froidement :

— Pars, s'il le faut. Je vois que tu es toujours captive de notre ennemie. Je n'ai pas besoin de toi.

— Bien sûr que non, dit Wang-mu. Tu as les dieux.

Mais elle ne put s'empêcher de le dire avec une amère ironie.

— Des dieux auxquels tu ne crois pas, dit Qing-jao d'un ton tranchant. Evidemment, les dieux ne t'ont jamais parlé — pourquoi faudrait-il que tu sois croyante ? Je te congédie en tant que servante secrète, puisque tu le désires. Retourne dans ta famille.

— Si les dieux l'ordonnent... dit Wang-mu, sans faire cette fois d'effort pour cacher son amertume en entendant Qing-jao évoquer les dieux.

Elle était déjà sortie de la résidence et descendait la rue lorsque Mu-pao se lança à sa poursuite. Vieille et obèse, Mu-pao n'avait aucune chance de rattraper Wang-mu à pied. Elle partit donc à dos d'âne, grotesque cavalière qui donnait des coups de pied à sa monture pour la faire avancer plus vite. Des bêtes de somme, des

chaises à porteurs, toute la panoplie de la Chine ancienne – les élus des dieux croient-ils vraiment que pareilles affectations renforcent en quelque sorte leur sainteté ? Pourquoi ne se déplacent-ils pas simplement en glisseur et en aéromobile comme les gens normaux sur toutes les autres planètes ? Mu-pao ne serait alors pas obligée de s'humilier, ballottée, chahutée par un animal qui souffre sous son poids. Pour lui éviter de se ridiculiser plus longtemps, Wang-mu fit demi-tour et vint à la rencontre de Mu-pao.

— Maître Han Fei-tzu t'ordonne de revenir, dit Mu-pao.

— Dis à maître Han qu'il est bon et généreux, mais que ma maîtresse m'a renvoyée.

— Maître Han dit que sa fille vénérée Qing-jao a autorité pour te renvoyer en tant que servante secrète, mais pas pour te renvoyer de sa maison. C'est avec lui que tu as un contrat, pas avec elle.

C'était exact. Wang-mu n'y avait pas songé.

— Il te supplie de revenir, dit Mu-pao. Il m'a dit de formuler ainsi sa demande, afin que tu puisses venir par gentillesse au cas où tu ne voudrais pas venir par obéissance.

— Dis-lui que j'obéirai. Il ne devrait pas s'abaisser à supplier une personne comme moi.

— Il en sera heureux, dit Mu-pao.

Wang-mu marcha aux côtés de l'âne de Mu-pao. Ils avançaient très lentement, ce qui était plus agréable pour Mu-pao, et pour l'âne aussi.

— Je ne l'ai jamais vu aussi bouleversé, dit Mu-pao. Je ne devrais probablement pas te le dire, mais, quand je lui ai dit que tu étais partie, il est presque devenu fou.

— Est-ce que les dieux lui parlaient ?

Ce serait cruellement ironique si maître Han ne l'avait rappelée que parce que le garde-chiourme qui veillait en lui le lui avait ordonné.

— Non, dit Mu-pao. Ce n'était pas ça du tout. Mais je n'ai bien sûr jamais vu dans quel état il est quand les dieux lui parlent.

— Bien sûr.

— Il ne voulait pas que tu partes, c'est tout, dit Mu-pao.

— Je finirai probablement par partir quand même, dit Wang-mu. Mais je serai heureuse de lui expliquer pourquoi je suis désormais inutile dans la maison Han.

— Oh, évidemment, dit Mu-pao. Tu as toujours été inutile. Ce qui ne veut pas dire que tu ne sois pas indispensable.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Le bonheur peut facilement dépendre de l'inutile tout comme de l'utile.

— C'est un vieux sage qui a dit ça ?

— C'est une vieille bonne femme obèse montée sur un âne qui te le dit, fit Mu-pao. Alors ne l'oublie pas.

Lorsque Wang-mu se trouva seule avec maître Han dans ses appartements, il ne montra aucun signe de l'agitation que Mu-pao avait évoquée.

— J'ai parlé avec Jane, dit-il. À son avis, puisque tu es toi aussi au courant de son existence et que tu crois toi aussi qu'elle n'est pas l'ennemie des dieux, il vaudrait mieux que tu restes.

— Alors je vais servir Jane, maintenant ? demanda Wang-mu. Je vais être sa servante secrète ?

Wang-mu n'avait pas voulu faire de l'ironie : elle était intriguée par l'idée de servir une entité non humaine. Mais maître Han réagit comme pour essayer de faire oublier une remarque blessante.

— Non, dit-il. Tu ne devras être la servante de personne. Tu t'es comportée avec courage et dignité.

— Et pourtant vous me rappelez pour que je remplisse mon contrat.

— Je t'ai rappelée, dit maître Han en baissant la tête, parce que tu es la seule qui saches la vérité. Si tu pars, je serai seul dans cette maison.

Wang-mu faillit dire : Comment pouvez-vous être seul, quand votre fille est ici ? Et jusqu'à ces derniers jours, ce n'aurait pas été une remarque cruelle, car maître Han et sa vénérée fille Qing-jao étaient amis autant qu'il est possible de l'être entre père et fille. Mais à présent la barrière entre eux deux était infranchissable. Qing-jao vivait dans un monde où elle était la servante triomphante des dieux et essayait de supporter patiemment l'égarement temporaire de son père. Maître Han vivait dans un monde où sa fille et toute la société étaient esclaves d'un Congrès tyrannique, et où lui seul connaissait la vérité. Comment pouvaient-ils même se parler, séparés qu'ils étaient par un fossé si large et si profond ?

— Je reste, dit Wang-mu. Pour vous servir du mieux que je pourrai.

— Nous nous servirons l'un l'autre, dit maître Han. Ma fille t'a promis de te donner des leçons. Je prendrai sa suite.

Wang-mu se prosterna jusqu'à terre.

— Je suis indigne d'une telle prévenance.

— Non, dit maître Han. Nous savons la vérité, l'un et l'autre. Les dieux ne me parlent pas. Ton visage ne devrait jamais toucher le sol en ma présence.

— Il nous faut vivre dans ce monde tel qu'il est, dit Wang-mu. Je vous traiterai comme un homme révééré par les élus des dieux, parce que c'est ce que tout le monde attendrait de moi. Et vous devrez me traiter comme une servante, pour la même raison.

— Le monde s'attend aussi, dit maître Han avec une grimace amère, qu'un homme de mon âge qui prend à son service la jeune confidente de sa fille ait des intentions malhonnêtes. Nous faudra-t-il jouer jusqu'au bout la comédie que le monde nous impose ?

— Il n'est pas dans votre nature de profiter ainsi de votre pouvoir, dit Wang-mu.

— Pas plus qu'il n'est dans ma nature d'accepter ton humiliation. Avant d'apprendre la vérité sur mon propre malheur, j'acceptais l'obéissance d'autrui parce ce que je croyais qu'elle était en réalité offerte aux dieux, et non à moi.

— Ça n'a jamais été plus vrai. Ceux qui vous croient élu des dieux offrent leur obéissance aux dieux, tandis que ceux qui sont malhonnêtes le font pour vous flatter.

— Mais tu n'es pas malhonnête. Et tu ne crois pas non plus que les dieux me parlent.

— Je ne sais pas si les dieux vous parlent ou non, je ne sais pas non plus s'ils ont jamais parlé à personne ou s'ils le pourront jamais. Tout ce que je sais, c'est que les dieux n'exigent ni de vous ni de personne ces rites humiliants et ridicules : ils vous ont été imposés par le Congrès. Et pourtant vous devez continuer à pratiquer ces rites, car votre corps l'exige. Permettez-moi, s'il vous plaît, de conserver ces rites d'humiliation qu'on exige des personnes de mon état.

Maître Han hocha la tête gravement.

— Tu es plus sage, Wang-mu, que ton âge et ton instruction ne le laisseraient croire.

— Je suis plutôt stupide, dit Wang-mu. Si j'avais la moindre sagesse, je vous supplierais de m'envoyer aussi loin d'ici que possible. Il sera désormais très dangereux pour moi de partager une maison avec Qing-jao. Surtout si elle s'aperçoit que je suis proche de vous, alors qu'elle ne le peut pas.

— Tu as raison. C'est très égoïste de ma part de te demander de rester.

— Oui, dit Wang-mu. Et pourtant je resterai.

— Pourquoi ? demanda maître Han.

— Parce que je ne peux pas retrouver la vie que je menais avant. Je sais à présent beaucoup trop de choses sur le monde et l'univers, sur le Congrès et les dieux. J'aurais comme un goût de poison dans la bouche chaque jour de ma vie si je rentrais chez moi en faisant semblant d'être comme avant.

Maître Han hocha la tête sagement, puis sourit, puis finit par éclater de rire.

— Pourquoi riez-vous de moi, maître Han ?

— Je ris parce que tu n'as jamais été « comme avant ».

— Je ne comprends pas.

— Je crois que tu as toujours fait semblant. Peut-être même que tu t'es prise à ton propre jeu. Mais une chose est certaine. Tu n'as jamais été une fille comme les autres, et tu n'aurais jamais pu avoir une existence ordinaire.

Wang-mu haussa les épaules.

— Il y a cent mille fils différents dans l'avenir, dit-elle, mais le passé est un tissu qu'on ne pourra jamais défaire. Peut-être que j'aurais pu me contenter de ma vie. Peut-être que non.

— Nous voilà donc tous les trois ensemble.

C'est à ce moment seulement que Wang-mu se retourna et découvrit qu'ils n'étaient pas seuls. Au-dessus de l'affichage flottait le visage de Jane, qui lui souriait.

— Je suis heureuse que tu sois revenue, dit Jane.

Un fugitif instant, la présence de Jane fit miroiter à Wang-mu un dénouement optimiste.

— Alors tu n'es pas morte ! Tu as été épargnée !

— Qing-jao n'avait jamais prévu de me faire mourir si tôt, répondit Jane. Le plan qu'elle a échafaudé pour ma destruction se déroule sans accroc, et il ne fait pas de doute que je mourrai à la date prévue.

— Mais pourquoi reviens-tu dans cette maison ? demanda Wang-mu. C'est pourtant ici que ta mort a été décidée !

— J'ai beaucoup de choses à faire avant de mourir, dit Jane, y compris la très improbable découverte d'un moyen de survivre. Il se trouve que la planète de la Voie contient des milliers d'individus qui sont en moyenne beaucoup plus intelligents que le reste de l'humanité.

— Uniquement à la suite des manipulations génétiques du Congrès, dit maître Han.

— C'est vrai, dit Jane. Les élus de la Voie ne sont même plus, à vrai dire, des êtres humains. Vous êtes une autre espèce, créée et réduite en esclavage par le Congrès pour lui donner un avantage sur le reste de l'humanité. Or il se trouve qu'un seul et unique membre de cette espèce est en quelque sorte libéré de l'emprise du Congrès.

— Est-ce là la liberté ? dit maître Han. Même à présent, ma soif de purification est presque irrésistible.

— Alors, n'y résiste pas, dit Jane. Je peux te parler pendant que tu fais tes contorsions.

Presque sur-le-champ, maître Han commença à lancer ses bras en l'air et à faire des moulinets selon son rite personnel de purification. Wang-mu détourna les yeux.

— Arrête ! dit maître Han. Regarde-moi. Comment puis-je avoir honte de me montrer à toi ainsi ? Je suis infirme, c'est tout ; si j'avais perdu une jambe, mes amis les plus chers n'auraient pas peur de voir le moignon.

Wang-mu comprit toute la sagesse des paroles de son maître et ne se détourna pas du spectacle de son affliction.

— Je disais donc, reprit Jane, qu'il se trouve qu'un seul et unique membre de cette nouvelle espèce est en quelque sorte libéré de l'emprise du Congrès. J'espère pouvoir m'assurer ta contribution aux travaux que je vais tenter de mener à bien dans les quelques mois qui me restent.

— Je ferai mon possible, dit maître Han.

— Et si je peux vous être utile, je vous aiderai, dit Wang-mu.

Ce ne fut qu'après coup qu'elle se rendit compte du ridicule de cette proposition. Maître Han était un élu des dieux, l'un de ces individus dotés de capacités intellectuelles supérieures. Elle n'était qu'un spécimen d'humanité inculte et n'avait rien à lui offrir.

Or, ni l'un ni l'autre ne se moquèrent de sa proposition et Jane l'accepta avec une bienveillance qui, encore une fois, prouvait à Wang-mu qu'elle devait être un être vivant et non une simulation.

— Laissez-moi vous exposer les problèmes que j'espère résoudre. Ils l'écoutèrent.

— Comme vous le savez, mes amis les plus chers sont sur la planète Lusitania. Ils sont menacés par la flotte envoyée par le Congrès. Je tiens beaucoup à empêcher ladite flotte de causer un mal irréparable.

— Je suis sûr à présent que le Congrès a déjà donné l'ordre d'utiliser le Petit Docteur, dit maître Han.

— Oh oui, je le sais moi aussi. Mon problème est d'empêcher cet ordre d'avoir pour effet d'anéantir non seulement les humains de Lusitania, mais aussi deux espèces raman.

Jane leur parla ensuite de la reine et leur apprit par quel miracle les doryphores vivaient à nouveau dans l'univers.

— La reine, dit-elle, construit déjà des vaisseaux interstellaires et travaille aux limites de ses capacités pour accomplir tout ce qui est en son pouvoir avant l'arrivée de la flotte. Mais elle n'a aucune chance de construire assez de vaisseaux pour sauver plus qu'une minuscule fraction des habitants de Lusitania. La reine peut partir, évidemment, et peu lui importe d'être ou non accompagnée de ses ouvriers. Mais les pequeninos et les humains ne sont pas autonomes. J'aimerais les sauver tous. Et surtout parce que mes amis les plus chers, un certain porte-parole des morts et un jeune homme atteint d'une lésion au cerveau, refuseraient de quitter Lusitania si l'on ne pouvait sauver la totalité des humains et des pequeninos.

— Sont-ils donc des héros ? demanda maître Han.

— Ils l'ont été chacun plus d'une fois par le passé, dit Jane.

— Je n'étais pas sûr qu'il y ait encore des héros dans la race humaine.

Si Wang-mu ne dit pas tout haut ce qu'elle pensait en son cœur : que maître Han était lui-même l'un de ces héros.

— Je suis en train d'explorer toutes les possibilités, dit Jane. Mais tout aboutit à une impossibilité – ou du moins c'est ce que croit l'humanité depuis plus de trois mille ans. Si nous pouvions construire un vaisseau interstellaire voyageant à une vitesse supérieure à celle de la lumière, aussi rapidement que se transmettent les messages par ansible d'une planète à l'autre, alors, même si la reine ne pouvait construire qu'une douzaine de vaisseaux, ils pourraient aisément évacuer en plusieurs voyages tous les habitants de Lusitania sur d'autres planètes avant l'arrivée de la flotte.

— Si tu pouvais vraiment construire pareil vaisseau, dit Han Fei-tzu, tu pourrais créer une flotte pour attaquer la flotte de Lusitania et la détruire avant qu'elle puisse faire du mal à qui que ce soit.

— Ah, mais c'est impossible, dit Jane.

— Tu peux concevoir des vaisseaux supraluminiques et tu ne peux pas envisager la destruction de la flotte de Lusitania ?

— Oh, je peux bien l'envisager, dit Jane. Mais la reine me refuserait sa collaboration. Elle a dit à Andrew – mon ami, le Porte-Parole des Morts...

— Le frère de Valentine, dit Wang-mu.

— Lui-même. La reine lui a dit qu'elle ne fabriquerait jamais d'armes, pour quelque raison que ce soit.

— Même pour sauver sa propre espèce ?

— Elle disposera de l'unique vaisseau interstellaire qui lui est nécessaire pour quitter la planète, et les autres disposeront aussi du nombre de vaisseaux nécessaires au sauvetage de leur espèce. Elle s'en tiendra là. Pas besoin de tuer qui que ce soit.

— Mais si on laisse faire la flotte de Lusitania, il y aura des millions de victimes !

— Alors le Congrès en portera la responsabilité, dit Jane. Du moins, c'est ce qu'elle répond à Andrew chaque fois qu'il soulève ce problème.

— Voilà un drôle de raisonnement moral !

— N'oublie pas qu'elle n'a que récemment découvert l'existence d'une autre forme de vie intelligente et qu'elle a bien failli l'anéantir. Ensuite, cette autre forme de vie intelligente a bien failli l'anéantir elle aussi. Mais c'est sa propre expérience du risque de xénocide qui a produit le plus gros effet sur son raisonnement moral. Elle ne peut

empêcher d'autres espèces de commettre pareil crime, mais elle peut s'assurer qu'elle ne risque pas de le faire elle-même. Elle ne tue que lorsque c'est l'unique espoir qu'elle a de sauver l'existence de son espèce. Et, puisqu'elle a trouvé une autre solution, elle ne construira pas de vaisseau de guerre.

— Les voyages supraluminiques, dit maître Han. Est-ce vraiment là tout ce que tu préconises ?

— C'est la seule chose qui me semble donner une petite lueur d'espoir. Nous savons que quelque chose au moins dans l'univers se déplace plus vite que la lumière – l'information est transmise par le rayon philotique d'un ansible à l'autre sans passage détectable du temps. Un jeune et brillant physicien de Lusitania qui se trouve être actuellement en prison passe ses jours et ses nuits à travailler sur ce problème. Je fais tous les calculs et toutes les simulations pour lui. En ce moment même, il teste une hypothèse sur la nature des philotes à l'aide d'un modèle si complexe que, pour faire tourner le programme, je dérobe du temps de calcul aux ordinateurs de près d'un millier d'universités. Il y a de l'espoir.

— Tant que tu resteras en vie, il y aura de l'espoir, dit Wang-mu. Qui fera des expériences aussi gigantesques pour son compte quand tu auras disparu ?

— C'est bien pour cela que le temps presse, dit Jane.

— En quoi puis-je t'être utile ? demanda maître Han. Je ne suis pas physicien, et je n'ai pas l'espoir d'en apprendre assez sur ce sujet en quelques mois pour que cela change grand-chose. C'est ton physicien emprisonné qui trouvera la solution, si la chose est possible. Ou toi-même.

— Tout le monde a besoin d'un critique désintéressé pour dire : avez-vous songé à ceci ? Ou même : vous êtes sur une fausse piste, cherchez dans une autre direction. Voilà ce pour quoi j'ai besoin de toi. Nous te ferons part de l'avancement de nos travaux et tu nous diras ce qui te viendra à l'esprit. Tu ne peux pas deviner quel mot par toi jeté au hasard fera jaillir l'idée que nous cherchons.

Maître Han acquiesça silencieusement de la tête.

— Le second problème sur lequel je travaille est encore plus ardu, dit Jane. Que nous trouvions ou non la propulsion supraluminique, un certain nombre de pequeninos disposeront de vaisseaux interstellaires et pourront quitter la planète Lusitania. Le

problème, c'est qu'ils portent en eux le plus sournois et le plus effroyable virus jamais connu, qui détruit toutes les formes de vie qu'il touche, sauf celles auxquelles il peut imposer un genre d'existence symbiotique perverse qui dépend totalement de sa présence.

— La descolada, dit maître Han. L'une des raisons avancées parfois, au début, pour équiper la flotte du Petit Docteur.

— Et qui est peut-être justifiée par les circonstances. Du point de vue de la reine, il est impossible de choisir entre une forme de vie et une autre, mais, comme Andrew me l'a fait souvent remarquer, les êtres humains ne s'encombrent pas de ce problème. S'il fallait choisir entre la survie de l'humanité et la survie des pequeninos, il choisirait l'humanité. Moi aussi, parce que je tiens à lui.

— Moi aussi, dit maître Han.

— On peut être sûr que les pequeninos sont du même avis, en inversant la situation, dit Jane. Sur Lusitania ou ailleurs, d'une manière ou d'une autre, cela finira par une guerre effroyable dans laquelle les humains utiliseront le dispositif à disruption moléculaire et les pequeninos la descolada, l'arme biologique absolue. Les deux espèces ont de bonnes chances de s'exterminer mutuellement. J'estime donc qu'il est assez urgent de trouver un virus pour remplacer la descolada, un virus qui conservera toutes ses fonctions nécessaires au cycle vital des pequeninos sans avoir aucune de ses facultés d'agression et d'adaptation. Une forme sélectivement inerte du virus.

— Je croyais qu'il y avait des moyens de neutraliser la descolada. Les humains de Lusitania prennent des antidotes avec leur eau de boisson, non ?

— La descolada identifie à chaque fois les antidotes et s'adapte à eux. C'est une série de courses de vitesse. La descolada finira par en gagner une et par éliminer ses concurrents humains.

— Tu veux dire que le virus est intelligent ? demanda Wang-mu.

— C'est ce que pense l'un des savants de Lusitania, dit Jane. Une femme nommée Quara. D'autres pensent le contraire. Mais le virus se comporte certainement comme s'il était intelligent, du moins quand il s'agit pour lui de s'adapter à des changements dans l'environnement et d'adapter d'autres espèces pour satisfaire ses propres besoins. Personnellement, je pense que Quara a raison. Je

pense que la descolada est une espèce intelligente dotée d'un langage particulier qu'elle utilise pour diffuser des informations très rapidement d'un bout à l'autre de la planète.

— Je ne suis pas virologiste, dit maître Han.

— Il n'empêche que si tu pouvais examiner les recherches menées actuellement par Elanora Ribeira von Hesse...

— Bien sûr que je le ferai. Je regrette simplement de ne pas pouvoir être aussi optimiste que toi quant à l'utilité de ma collaboration.

— Enfin, le troisième problème, dit Jane. Peut-être le plus simple des trois. Les élus des dieux sur la Voie.

— Ah oui ! dit maître Han. Tes exterminateurs.

— Ce n'est pas eux qui l'ont voulu, dit Jane. Et je ne t'en tiens pas rigueur. Mais il y a une chose que je voudrais voir se réaliser avant de mourir : trouver un moyen de modifier encore vos gènes manipulés afin qu'au moins les futures générations soient exemptes de cette PNO artificiellement introduite, tout en gardant leur extraordinaire intelligence.

— Où vas-tu trouver des généticiens disposés à travailler sur un projet que le Congrès considérerait à coup sûr comme une trahison ? demanda maître Han.

— Quand on cherche des candidats à la trahison, dit Jane, le mieux est de chercher d'abord chez les traîtres déjà connus.

— Sur Lusitania, dit Wang-mu.

— Oui, dit Jane. Avec votre aide, je peux confier le problème à Elanora.

— C'est bien elle qui travaille sur la descolada ?

— Personne ne peut travailler sur quoi que ce soit sans interruption aucune. Ce projet déterminera un changement de rythme qui pourrait être bénéfique à Ela dans ses travaux sur la descolada. D'ailleurs, le problème de la Voie est peut-être relativement facile à résoudre. Après tout, vos gènes modifiés ont été à l'origine créés par des généticiens tout à fait ordinaires qui travaillaient pour le Congrès. Les seules barrières étaient politiques, et non scientifiques. Ce sera peut-être très simple pour Ela. Elle m'a déjà dit comment nous devrions procéder. Nous avons besoin de quelques échantillons de tissus, du moins pour commencer. Sur place, nous chargerons un technicien de faire une analyse au niveau

moléculaire. Je peux contrôler l'ordinateur de traitement assez longtemps pour m'assurer que les données nécessaires au travail d'Ela seront relevées lors de l'analyse, et ensuite je les lui retransmettrai. C'est aussi simple que ça.

— Vous allez prélever des tissus chez qui ? demanda maître Han. Je ne me vois pas très bien en train de demander à tous mes visiteurs de me donner des échantillons.

— En fait, j'espérais que tu le ferais, dit Jane. Il y a tellement d'allées et venues dans cette maison. Nous pouvons utiliser de la peau morte, tu sais. Peut-être même des échantillons de fèces ou d'urine susceptibles de contenir des cellules corporelles.

— Je peux le faire, dit maître Han en confirmant de la tête.

— S'il faut des prélèvements fécaux, je veux bien m'en charger, dit Wang-mu.

— Non, dit maître Han. Je veux bien m'abaisser à faire tout ce qui est nécessaire, et de mes propres mains s'il le faut.

— Vous ? demanda Wang-mu. Je me suis portée volontaire parce que j'avais peur que vous n'obligiez d'autres serviteurs à s'humilier en le leur demandant.

— Jamais plus je ne demanderai à personne de se charger d'une besogne trop basse et avilissante pour que je la fasse moi-même, dit maître Han.

— Alors nous la ferons ensemble, dit Wang-mu. N'oubliez pas, maître Han, que vous aiderez Jane en lisant et en commentant des rapports scientifiques, tandis que les tâches manuelles sont le seul domaine où je pourrais me révéler utile. N'insistez pas pour faire ce que moi je peux faire. Employez plutôt votre temps à ce que vous seul êtes en mesure de réussir.

Jane l'interrompit avant que maître Han puisse répondre.

— Wang-mu, je veux que tu lises aussi ces rapports.

— Moi ? Mais je ne suis pas du tout instruite !

— Lis-les quand même, dit Jane.

— Je ne les comprendrai même pas.

— Alors je t'aiderai, dit maître Han.

— Ce n'est pas juste, dit Wang-mu. Je ne suis pas Qing-jao. C'est le genre de chose qu'elle pourrait faire. Ce n'est pas pour moi.

— Je vous ai observées l'une et l'autre tout au long du cheminement qui a mené à la découverte de mon existence, dit Jane.

Les intuitions décisives sont souvent venues de toi, Si Wang-mu, et non de Qing-jao.

— De moi ? Je n'ai même jamais essayé de...

— Tu n'as pas essayé. Tu as observé. Tu as fait des rapprochements dans ton esprit. Tu as posé des questions.

— C'étaient des questions stupides, dit Wang-mu.

— Des questions qu'aucun expert n'aurait jamais posées, dit Jane. Et pourtant, c'étaient précisément les questions qui ont conduit Qing-jao à ses percées conceptuelles les plus importantes. Tu n'es peut-être pas élue des dieux, Wang-mu, mais tu as des talents particuliers.

— Je lirai et je réagirai, dit Wang-mu, mais je recueillerai aussi des prélèvements. Tous les prélèvements de tissus, pour que maître Han ne soit pas obligé de parler aux élus qui viendront lui rendre visite et les écouter le féliciter pour un crime terrible qu'il n'a pas commis.

Maître Han n'était pas encore convaincu.

— Je refuse d'envisager que tu puisses...

Jane lui coupa la parole :

— Han Fei-tzu, réfléchis. En tant que servante, Wang-mu est invisible. Toi, en tant que maître des lieux, tu es aussi discret qu'un tigre lâché dans une cour d'école. Rien de ce que tu fais ne passe inaperçu. Laisse Wang-mu faire ce à quoi elle est le plus apte.

Sages paroles, songea Wang-mu. Mais alors pourquoi me demandes-tu de commenter les travaux des savants, si chacun doit faire ce pour quoi il est le plus doué ? Toutefois, elle garda cette réflexion pour elle. Jane leur fit d'abord exécuter des prélèvements sur leurs propres personnes ; puis Wang-mu s'affaira à prélever des échantillons tissulaires sur le reste des gens de la maison. Elle trouva pratiquement tout ce qu'elle cherchait sur les peignes et les vêtements sales. En l'espace de quelques jours, elle disposait d'échantillons émanant d'une douzaine d'élus des dieux en visite, pris aussi sur leurs vêtements. Finalement, il n'y eut pas lieu de faire de prélèvement fécaux. Mais elle ne s'y serait pas refusée.

Qing-jao s'aperçut évidemment de sa présence, mais feignit de l'ignorer. Wang-mu était blessée de se voir traiter aussi froidement par Qing-jao, car elles avaient été amies et Wang-mu l'aimait encore, ou du moins aimait la jeune femme qu'était Qing-jao avant la crise.

Mais il n'y avait rien que Wang-mu puisse dire ou faire pour qu'elles redeviennent amies. Elle avait choisi un autre chemin.

Wang-mu prit soin d'étiqueter les échantillons et de les conserver séparément. Toutefois, au lieu de les confier à un laboratoire d'analyses, elle trouva une solution bien plus simple. Empruntant à la garde-robe de Qing-jao pour se donner l'apparence non d'une servante mais d'une étudiante élue des dieux, elle se rendit à l'université la plus proche, expliqua qu'elle travaillait sur un projet dont elle ne pouvait divulguer la nature exacte, et demanda humblement à ce qu'on analyse les échantillons de tissus qu'elle fournissait. Comme elle l'avait prévu, on ne posa pas de questions à une jeune élue, même totalement inconnue du personnel. Les analyses moléculaires furent pratiquées, et Wang-mu ne put que supposer que Jane avait fait comme elle l'avait promis et pris le contrôle de l'ordinateur pour y faire inclure toutes les opérations demandées par Ela.

En revenant de l'université, Wang-mu se débarrassa de tous les échantillons qu'elle avait prélevés et fit brûler le rapport qu'on lui avait remis. Jane avait ce qu'il lui fallait – inutile de prendre le risque que Qing-jao, voire un domestique soudoyé par le Congrès, découvre que Han Fei-tzu travaillait sur une expérience de biologie. Quant au risque qu'on la reconnaisse, elle, Si Wang-mu, comme la jeune élue qui s'était rendue à l'université, il était nul. Quiconque rechercherait une élue des dieux n'accorderait même pas un regard à une servante comme elle.

— Alors, tu as perdu la tienne et j'ai perdu la mienne, dit Miro.

Ender soupira. De temps en temps, Miro était en veine de confidences, et comme chez lui l'amertume était toujours juste au-dessous de la surface, il avait tendance à parler sans détour et sans ménager ses interlocuteurs. Ender ne pouvait lui en vouloir d'être bavard – Valentine et lui étaient pratiquement les seules personnes qui pouvaient écouter Miro avec patience, sans essayer de lui faire comprendre qu'il devait abréger son discours. Miro était si souvent plongé dans des pensées qui s'accumulaient faute d'être exprimées qu'il aurait été cruel de le faire taire sous prétexte qu'il manquait de tact.

Ender n'appréciait pas qu'on lui rappelle que Novinha l'avait quitté. Il essayait de chasser cette pensée de son esprit et de travailler sur d'autres problèmes – sur celui de la survie de Jane, essentiellement, et un peu sur tous les autres problèmes quand même. Mais, en entendant Miro, cette sensation de vide, douloureuse, presque inquiétante, l'assaillit à nouveau. Elle n'est pas là. Je ne peux pas parler pour qu'elle me réponde. Je ne peux pas lui demander de se souvenir. Je ne peux pas allonger le bras pour lui toucher la main. Et, comble de l'atroce : peut-être n'aurai-je plus jamais l'occasion de le faire.

— Je crois bien, dit Ender.

— Le rapprochement ne doit probablement pas te plaire, dit Miro. Après tout, elle est ton épouse depuis trente ans et Ouanda n'a été ma petite amie que pendant cinq ans, pas plus. Mais uniquement si on commence à compter depuis la puberté. Elle a été mon amie, mon amie la plus intime – Ela mise à part, peut-être – depuis ma petite enfance. Alors, si on y réfléchit, j'ai été avec Ouanda pendant la majeure partie de ma vie, alors que tu n'as été avec ma mère que pendant la moitié de la tienne.

— Comme si ça pouvait me consoler, dit Ender.

— Ne t'énerve pas contre moi, dit Miro.

— Alors ne m'énerve pas, dit Ender.

Miro éclata de rire. D'un rire trop bruyant.

— Alors, Andrew, caqueta-t-il, on fait son grincheux ? On n'est pas dans son assiette ?

C'en était trop. Ender fit pivoter sa chaise, se détournant du terminal où il étudiait un modèle simplifié du réseau ansible, tentant d'imaginer le lieu où, dans ce maillage aléatoire, pouvait bien résider l'âme de Jane. Il fit peser son regard sur Miro jusqu'à ce qu'il s'arrête de rire.

— Est-ce que je t'ai déjà traité comme ça ? demanda Ender.

Miro eut l'air plus furieux que surpris.

— Peut-être que tu aurais dû, pour mon bien, dit-il. Réfléchis un peu. Vous étiez tous si pleins de respect. « Miro doit conserver sa dignité. Laissons-le ruminer ses pensées jusqu'à la folie, d'accord ? Et surtout pas un mot sur ce qui lui est arrivé. » Il ne t'est jamais arrivé de penser que j'aurais pu avoir besoin de quelqu'un pour me dérider un peu, non ?

— Il ne t'est jamais arrivé de penser que je puisse moi aussi avoir besoin de ça ?

Miro rit encore, mais avec un peu de retard, et plus discrètement.

— Touché ! dit-il. Tu m'as traité comme tu aimes être traité quand tu as du chagrin, et maintenant tu me traites comme moi j'aime être traité. Nous nous prescrivons mutuellement le même remède.

— Ta mère et moi-même sommes toujours mariés, dit Ender.

— Laisse-moi te dire quelque chose, dit Miro, du haut de mes vingt ans d'expérience de la vie. Ça ira mieux quand tu finiras par admettre que tu ne la retrouveras jamais. Qu'elle est pour toujours hors de portée.

— Ouanda est hors de portée. Pas Novinha.

— Elle est avec les Enfants de l'Esprit du Christ. C'est un couvent, Andrew.

— Pas vraiment, dit Ender. C'est un ordre monastique réservé aux seuls couples mariés. Sans moi, elle ne peut pas en faire partie.

— Comme tu veux, dit Miro. Tu peux la reprendre, si tu as envie de rejoindre les Filhos. Je te vois bien dans le rôle de Dom Cristão.

Ender ne put s'empêcher d'étouffer un rire à cette évocation.

— On dort dans des lits séparés. On prie tout le temps. On ne se touche jamais.

— Si c'est ça le mariage, Andrew, alors Ouanda et moi sommes mariés.

— C'est un mariage, Miro. Parce que chez les Filhos da Mente de Cristo les couples œuvrent ensemble, font un travail en commun.

— Alors nous sommes mariés, dit Miro. Toi et moi. Parce que nous essayons ensemble de sauver Jane.

— Nous sommes amis, dit Ender. Et rien de plus.

— Nous sommes plutôt rivaux. Jane nous tient tous les deux comme des pantins.

La remarque de Miro ressemblait trop aux accusations portées par Novinha à l'encontre de Jane.

— Nous ne sommes pas amants, dit Ender, pas vraiment. Jane n'est pas humaine. Elle n'a même pas de corps.

— Ton esprit logique t’abandonne, dit Miro. Tu viens de dire que ma mère et toi pouviez être toujours mariés sans même avoir de contact physique, non ?

L’analogie déplaisait à Ender parce qu’elle semblait contenir une part de vérité. Novinha avait-elle raison d’être jalouse de Jane comme elle l’était depuis tant d’années ?

— Elle vit pratiquement dans notre tête, dit Miro. Un lieu auquel aucune épouse n’aura jamais accès.

— J’ai toujours cru, dit Ender, que ta mère était jalouse de Jane parce qu’elle aurait voulu avoir ce degré d’intimité avec quelqu’un.

— *Bobagem*, dit Miro, *lixo* – absurde, ridicule. Ma mère était jalouse de Jane parce qu’elle voulait tellement atteindre ce degré d’intimité avec toi et qu’elle n’y arrivait jamais.

— Ta mère, non. Elle était toujours repliée sur elle-même. Il y avait des moments où nous étions très proches, mais elle revenait toujours à son travail.

— Tout comme tu revenais toujours à Jane.

— Elle t’a dit ça ?

— En gros, oui. Tu lui parlais, et puis brusquement tu ne disais plus rien, et tu avais beau être expert en subvocalisation, il y avait toujours un petit mouvement révélateur de la mâchoire, et puis tes yeux et tes lèvres réagissent un peu à ce que Jane te raconte. Elle le voyait. Tu étais avec maman, tout près d’elle, et puis brusquement tu étais ailleurs.

— Ce n’est pas ça qui nous a séparés, dit Ender. C’est la mort de Quim.

— La mort de Quim a été la goutte d’eau qui a fait déborder le vase. S’il n’y avait pas eu Jane, si notre mère avait vraiment cru que tu lui appartenais corps et âme, c’est vers toi qu’elle se serait tournée lorsque Quim est mort, au lieu de se détourner.

Miro venait d’exprimer là ce qu’Ender avait toujours redouté. Que c’était entièrement sa faute. Qu’il n’avait pas été un mari parfait. Qu’il l’avait poussée à partir. Et le pire était que, lorsque Miro l’avait dit, Ender avait compris que c’était la vérité. La sensation de perte, qu’il croyait déjà intolérable, doubla, tripla, devint infinie.

Il sentit la main de Miro se poser lourdement, maladroitement, sur son épaule.

— Andrew, j'en prends Dieu à témoin, je n'ai jamais eu l'intention de te faire pleurer.

— Ça arrive, dit Ender.

— Ce n'est pas entièrement ta faute, dit Miro. Ni celle de Jane. N'oublie pas que ma mère est un peu cinglée. Et depuis toujours.

— Elle a pas mal souffert quand elle était petite.

— Elle a perdu tous les gens qu'elle aimait, un par un, dit Miro.

— Et je lui ai laissé croire qu'elle m'avait perdu moi aussi.

— Qu'est-ce que tu allais faire ? Débrancher Jane ? Tu as déjà essayé, pas vrai ?

— Seulement, elle était encore branchée sur toi. J'aurais pu laisser Jane partir pendant que tu étais en route, parce qu'elle t'avait encore. J'aurais pu lui parler moins, lui demander de se mettre sur la touche. Elle m'aurait pardonné.

— Peut-être, dit Miro. Mais tu n'en as rien fait.

— Parce que je ne voulais pas, dit Ender. Parce que je ne voulais pas la laisser partir. Parce que je croyais que je pouvais conserver cette amitié de longue date tout en restant fidèle à ma femme.

— Il n'y avait pas que Jane, dit Miro. Il y avait aussi Valentine.

— Sans doute, dit Ender. Alors, qu'est-ce que je fais ?

Je vais rejoindre les Filhos en attendant que la flotte arrive ici et nous réduise tous en poussière ?

— Tu fais comme moi, dit Miro.

— C'est-à-dire ?

— Tu respirez un bon coup. Tu souffles. Et puis tu recommences. Ender réfléchit un instant.

— Ça, je sais le faire. Je fais ça depuis que je suis tout petit.

La main de Miro sur son épaule, rien qu'un instant de plus. Voilà pourquoi j'aurais dû avoir un fils à moi, songea Ender. Un fils qui s'appuie sur moi quand il est jeune, et sur qui je m'appuierai quand je serai vieux. Mais je n'ai jamais eu de fils de mon propre sang. Je suis comme ce vieux Marcão, le premier mari de Novinha. Entouré d'enfants – les mêmes – en sachant que ce ne sont pas les miens. La différence est que Miro est mon ami. Et c'est quelque chose. J'ai peut-être été un mauvais mari, mais je sais encore me faire des amis et les garder.

— Arrête de t'apitoyer sur toi-même et remets-toi au travail !

C'était Jane qui lui parlait à l'oreille, et elle avait attendu assez longtemps avant de parler, presque assez longtemps pour qu'il soit prêt à se laisser taquiner par elle – mais pas tout à fait, et il lui en voulut de cette intrusion. Il lui en voulut à la pensée qu'elle avait tout vu, tout écouté.

— Maintenant, c'est toi qui es cinglé, dit-elle.

Tu ne sais pas ce que je ressens, se dit Ender. Tu ne peux pas le savoir. Parce que tu n'es pas humaine.

— Tu crois que je ne sais pas ce que tu ressens, dit Jane.

Il passa par un instant de vertige, parce que en cet instant il lui sembla qu'elle avait surpris beaucoup plus qu'une simple conversation.

— Mais je t'ai perdu une fois toi aussi.

— Je suis revenu, subvocalisa Ender.

— Jamais tout à fait, dit Jane. Jamais comme avant. Alors, tu prends une ou deux larmes complaisantes qui te coulent sur les joues et tu les mets sur mon compte. Pour que nous soyons à égalité.

— Je ne sais pas pourquoi je me fatigue à essayer de te sauver la vie, dit silencieusement Ender.

— Moi non plus, dit Jane. Je n'arrête pas de te dire que tu perds ton temps.

Ender se tourna vers le terminal. Miro resta auprès de lui et regarda l'affichage simulat le réseau ansible. Ender n'avait aucune idée de ce que Jane disait à Miro – bien qu'il ait la certitude qu'elle lui parlait, puisqu'il s'était depuis longtemps aperçu que Jane était capable de poursuivre de nombreuses conversations simultanément – mais il était passablement gêné, bien malgré lui, de savoir que Jane entretenait avec Miro une relation tout aussi étroite qu'avec lui.

Une personne ne peut-elle pas en aimer une autre sans qu'il y ait tentative d'appropriation réciproque ? Ou alors ce trait est-il si profondément gravé dans nos gènes que nous ne pouvons jamais nous en débarrasser ? La notion de territoire. *Ma* femme. *Mon* ami. *Mon* amant. *Ma* scandaleuse et embarrassante créature informatique va se faire débrancher à l'instigation d'une jeune surdouée en pleine psychonévrose obsessionnelle sur une planète dont je n'ai jamais entendu parler ; et comment vais-je vivre sans Jane quand elle aura disparu ?

Ender agrandit l'image jusqu'à ce que l'affichage ne couvre que quelques parsecs dans chacune des trois dimensions. La simulation représentait à présent une infime partie du réseau – l'entrelacement d'une demi-douzaine seulement de rayons philotiques en plein cœur de l'espace. Au lieu d'avoir l'aspect d'un tissu au maillage très serré, les rayons philotiques ressemblaient à des droites aléatoires passant à des millions de kilomètres les unes des autres.

— Ils ne se touchent jamais, dit Miro.

Non, jamais. Ender ne s'en était jamais rendu compte. Dans son esprit, la galaxie était plate, comme sur les cartes spatiales qui montraient une vue plongeante de la section du bras spiral galactique d'où les humains avaient essaimé à partir de la Terre. Mais cela n'était pas. Il n'y avait pas deux étoiles exactement dans le même plan que deux autres étoiles. Les rayons philotiques reliant vaisseaux interstellaires, planètes et satellites selon des droites parfaites, d'ansible à ansible, semblaient se couper quand on les voyait sur une carte bidimensionnelle, mais, dans le gros plan en trois dimensions affiché par l'ordinateur, il était manifeste qu'ils ne se touchaient jamais.

— Comment peut-elle exister là-dedans ? demanda Ender. Comment peut-elle exister dans ce machin alors qu'il n'y a aucune liaison entre ces droites sauf aux points d'arrivée ?

— Alors... elle est peut-être ailleurs. Peut-être qu'elle existe dans la somme des programmes résidant dans chaque terminal.

— Dans ce cas, elle pourrait faire des copies d'elle-même dans tous les ordinateurs et...

— Et puis rien. Elle ne pourrait jamais se reconstituer parce qu'ils ne vont utiliser que des ordinateurs vierges pour servir les ansibles.

— Ils ne peuvent pas maintenir cette situation indéfiniment, dit Ender. Il est trop vital pour des ordinateurs situés sur des planètes différentes de pouvoir communiquer. Le Congrès ne tardera pas à s'apercevoir qu'il n'y a pas assez d'êtres humains dans l'univers pour saisir à la main, en un an, la quantité d'informations que les ordinateurs doivent échanger par ansible toutes les heures.

— Alors elle se planque ? Elle attend ? Elle rentre en douce et se reconstitue dès qu'elle trouve une occasion, dans cinq ou dix ans ?

— Si elle n'est vraiment que ça : une collection de programmes.

— Elle doit être autre chose en plus de ça, dit Miro.

— Pourquoi ?

— Parce que si elle n'est rien d'autre qu'une collection de programmes, même de programmes qui s'écrivent et se révisent eux-mêmes, elle a en dernière analyse été créée quelque part par un programmeur ou un groupe de programmeurs. Auquel cas elle ne fait qu'exécuter le programme qui lui a été imposé dès le début. Elle n'a aucune liberté d'initiative. C'est une marionnette et non une personne.

— Nous y voilà, dit Ender. Peut-être que ta définition du libre arbitre est un peu restreinte. Les êtres humains ne sont-ils pas comparables, programmés qu'ils sont par leurs gènes et leur environnement ?

— Non, dit Miro.

— Par quoi, alors ?

— Nos connexions philotiques prouvent que nous ne le sommes pas. Parce que nous sommes capables de nous connecter entre nous par un acte volontaire, ce qu'aucune autre forme de vie terrestre ne peut faire. Nous possédons là quelque chose, quelque chose qui relève de notre essence et qui n'a pas été causé par autre chose.

— Quoi ? Notre âme ?

— Pas même ça, dit Miro. Parce que les prêtres disent que Dieu a créé notre âme, ce qui nous met sous la coupe d'un autre manipulateur. Si Dieu a créé notre volonté, alors c'est lui qui est responsable de toutes les décisions que nous prenons. Dieu, nos gènes, notre environnement, ou quelque stupide programmeur qui pianote un code sur quelque terminal poussiéreux – il ne peut y avoir de volonté autonome si nous sommes, en tant qu'individus, le produit de quelque cause extérieure.

— Donc, si je m'en souviens bien, la réponse de la philosophie officielle est que le libre arbitre n'existe pas. Il n'y a qu'une illusion de libre arbitre, dans la mesure où les causes de notre comportement sont tellement complexes que nous ne pouvons les retrouver. Si on a une ligne de dominos qui s'abattent les uns sur les autres, on peut toujours dire : Regardez, ce domino-ci est tombé parce que celui-là l'a poussé. Mais si on a un nombre infini de dominos qui viennent d'une infinité de directions, on ne peut jamais retrouver le début de

la chaîne causale. Alors, on se dit : Ce domino est tombé parce qu'il le voulait.

— *Bobagem*, dit Miro.

— Certes, j'avoue que c'est là une philosophie sans valeur pratique, dit Ender. Valentine me l'a expliquée un jour. Comme ceci : même si le libre arbitre n'existe pas, nous devons nous comporter les uns envers les autres comme si le libre arbitre existait afin de pouvoir vivre en société. Parce que, autrement, chaque fois que quelqu'un commettrait un crime, on ne pourrait pas le punir, parce qu'il n'a pu s'en empêcher, parce que ses gènes, son milieu ou Dieu l'y ont poussé, et, chaque fois que quelqu'un ferait une bonne action, on ne pourrait pas l'honorer parce qu'il a été manipulé lui aussi. Si vous croyez que tous les gens autour de vous sont des pantins, pourquoi se fatiguer à leur parler ? Pourquoi même essayer d'organiser ou de créer quoi que ce soit, puisque tout ce que vous organisez, créez, désirez ou imaginez n'est que l'expression du scénario que le manipulateur a placé en vous ?

— De quoi désespérer, dit Miro.

— Nous nous considérons donc, nous et tout le monde, comme des êtres doués de volition. Nous traitons chacun comme s'il agissait dans un but délibéré, au lieu d'y être poussé par-derrière. Nous punissons les criminels. Nous récompensons les altruistes. Nous organisons et construisons ensemble. Nous faisons des promesses et nous attendons qu'elles soient tenues. C'est toute une histoire, mais, lorsque tout le monde croit que les actions de tout le monde résultent du libre arbitre et prend ses responsabilités en conséquence, le résultat est la civilisation.

— Rien qu'une histoire.

— C'est comme ça que Valentine m'a expliqué la chose. À supposer que le libre arbitre n'existe pas. Je ne suis pas sûr qu'elle y croie vraiment elle-même. À mon avis, elle dirait qu'elle est civilisée et que par conséquent elle doit croire elle-même à cette histoire, auquel cas elle croit dur comme du fer à l'existence du libre arbitre et trouve cette idée d'histoire inventée tout à fait absurde – mais c'est ce qu'elle croirait même si l'histoire était vraie, comme quoi on ne peut jamais être sûr de rien.

Puis Ender éclata de rire, parce que Valentine avait ri la première fois qu'elle lui avait raconté tout cela, bien des années

auparavant. Quand ils n'étaient qu'à peine sortis de l'enfance, qu'il travaillait à la rédaction de *La Reine et l'Hégémon* et tentait de comprendre pourquoi son frère Peter avait fait toutes les grandes et terribles choses associées à son nom.

— Ce n'est pas drôle, dit Miro.

— Je croyais, dit Ender.

— Soit nous sommes libres, soit nous ne le sommes pas, dit Miro. Soit l'histoire est vraie, soit elle est fausse.

— La morale de tout cela est que nous devons croire qu'elle est vraie afin de vivre en êtres humains civilisés.

— Non, ce n'est pas ça du tout, dit Miro. Parce que, si c'est un mensonge, pourquoi devrions-nous prendre la peine de vivre en êtres humains civilisés ?

— Parce que l'espèce a de meilleures chances de survivre si nous le faisons, dit Ender. Parce que nos gènes nous demandent de croire à cette histoire afin d'améliorer notre capacité à transmettre lesdits gènes aux nombreuses générations à venir. Parce que quiconque ne croit pas à cette histoire commence à avoir un comportement asocial et improductif, et que la communauté – le troupeau – finit par le rejeter et que ses occasions de se reproduire seront limitées – par exemple, s'il est emprisonné – et que les gènes qui ont provoqué son incroyable comportement finiront par s'éteindre.

— Celui qui tire les ficelles exige donc de nous que nous refusions d'être assimilés à des pantins. Nous sommes forcés de croire au libre arbitre.

— C'est à peu près ce que m'a expliqué Valentine.

— Mais elle n'y croit pas vraiment, non ?

— Bien sûr que non. Ses gènes s'y opposent.

Ender rit à nouveau. Mais Miro ne prenait pas l'affaire à la légère ; pour lui, ce n'était pas un simple divertissement philosophique. Il était scandalisé. Il serra les poings, lança ses bras en l'air dans un geste maladroit qui plongea sa main au beau milieu de l'image, faisant naître une ombre, un vide dans lequel aucun rayon philotique n'était visible. Un espace véritablement vide. Sauf qu'à présent Ender pouvait distinguer des grains de poussière flottant dans cette zone de l'affichage, accrochant la lumière qui entrait par la fenêtre et la porte ouverte de la maison, et notamment une particule assez grosse, morceau de cheveu ou minuscule fibre de

coton, qui flottait, étincelante, au centre de l'espace où juste avant seuls des rayons philotiques avaient été visibles.

— Calme-toi, dit Ender.

— Non ! cria Miro. Mon manipulateur me rend furieux !

— Tais-toi, dit Ender. Ecoute-moi.

— Je suis fatigué de t'écouter !

Il se tut néanmoins et écouta.

— Je pense que tu as raison, dit Ender. Je pense que nous sommes effectivement libres, et je ne crois pas qu'il s'agisse là d'une illusion à laquelle nous croyons parce qu'elle contribue à notre survie. Et je crois que, si nous sommes libres, c'est parce que nous sommes quelque chose de plus que ce corps qui exprime le scénario génétique. Et nous ne sommes pas quelque âme créée par Dieu à partir du néant. Nous sommes libres parce que nous existons depuis toujours. Depuis le commencement du temps, mais, comme il n'y a pas de commencement du temps, nous avons toujours existé. Nous n'avons pas été causés par quoi que ce soit. Rien ne nous a jamais créés. Nous existons tout simplement, et depuis toujours.

— À cause des pilotes ? demanda Miro.

— Peut-être, dit Ender. Comme ce grain de poussière qui flotte dans l'image.

— Où ça ?

Il était évidemment invisible, à présent, puisque l'image holographique dominait tout l'espace au-dessus du terminal. Ender mit la main dans l'image, faisant monter une ombre dans l'hologramme. Il déplaça sa main jusqu'à ce qu'elle révèle le grain de poussière brillant qu'il avait vu tantôt. Peut-être n'était-ce pas le même, mais cela n'avait pas d'importance.

— Notre corps, tout l'univers qui nous entoure sont comme l'image holographique. Ils sont suffisamment réels, mais ils ne montrent pas les causes véritables des choses. La seule chose dont on ne puisse jamais être sûr, quand on regarde l'image de l'univers, c'est le pourquoi des événements. Mais derrière tout cela, à l'intérieur, si nous pouvions voir à travers, nous trouverions la vraie cause de toute chose. Les pilotes ont toujours existé et font ce qu'ils veulent.

— Rien n'existe depuis toujours, dit Miro.

— C'est toi qui le dis. Le commencement cataclysmique de l'univers – qui n'était que le début de l'ordre actuel –, cette image

même, tout ce que nous pensons existe. Mais qui nous dit que les pilotes qui suivent les lois naturelles qui prirent naissance à ce moment-là n'existaient pas avant lui ? Et quand l'univers tout entier s'effondrera sur lui-même, qui nous dit que les pilotes ne vont pas tout simplement être libérés des contraintes auxquelles ils obéissent en ce moment et retourner au...

— Au quoi ?

— Au chaos. À l'obscurité. Au désordre. À ce qu'ils étaient avant que l'univers actuel les ait rassemblés. Pourquoi ne pourraient-ils pas... ne pourrions-nous pas avoir toujours existé et continuer à jamais d'exister ?

— Alors, où étais-je entre le commencement de l'univers et le jour de ma naissance ? demanda Miro.

— Je n'en sais rien, dit Ender. J'improvise.

— Et d'où venait Jane ? Son pilote flottait quelque part, peut-être, et puis brusquement elle s'est retrouvée à la tête d'un tas de logiciels et elle est devenue une personne ?

— Peut-être.

— Et même s'il y a un genre de système naturel qui désignerait d'une manière ou d'une autre les pilotes responsables de tout organisme jamais issu d'un ventre, d'un œuf ou d'une graine, comment ce système naturel aurait-il créé Jane ? Elle n'a pas été engendrée.

Jane, qui avait évidemment suivi toute cette conversation, choisit ce moment pour intervenir.

— Peut-être que rien de tel ne s'est passé. Peut-être que je n'ai pas de pilote personnel. Peut-être que je ne suis pas vivante.

— Non, dit Miro.

— Peut-être, dit Ender.

— Alors, peut-être que je ne peux pas mourir, dit Jane. Peut-être que lorsqu'on me désactivera ce sera juste la mise hors service d'un programme informatique complexe.

— Peut-être, dit Ender.

— Non, dit Miro. Te mettre hors service est un meurtre.

— Si je fais tout ce que je fais, c'est peut-être seulement parce que je suis programmée pour, sans m'en rendre compte. Peut-être que je crois seulement que je suis libre.

— Nous avons déjà débattu de cette question, dit Ender.

— Peut-être que c'est vrai dans mon cas, même si c'est différent pour vous.

— Et peut-être que non, dit Ender. Mais tu as relu ton propre code, n'est-ce pas ?

— Un million de fois, dit Jane. Je l'ai relu intégralement.

— Vois-tu quoi que ce soit là-dedans qui te donne l'illusion de disposer du libre arbitre ?

— Non, dit-elle. Mais vous n'avez pas trouvé non plus le gène du libre arbitre chez les humains.

— Parce qu'il n'y en a pas, dit Miro. Ce que nous sommes, intimement, essentiellement, ce que nous sommes, c'est un pilote unique, relié aux trillions de pilotes composant les atomes, les molécules et les cellules de notre corps. Et tu es aussi un pilote, comme nous.

— C'est peu probable, dit Jane, dont le visage apparaissait maintenant dans l'affichage, un visage assombri dont la tête était traversée par les rayons pilotiques de la simulation.

— Nous n'allons pas parier là-dessus, dit Ender. Rien de ce qui arrive réellement n'est vraisemblable avant d'exister, et c'est alors une certitude. Tu existes.

— Quelle que soit la forme sous laquelle j'existe, dit Jane.

— Actuellement, dit Ender, nous croyons que tu es une entité dotée d'une existence autonome, parce que nous t'avons vue agir d'une manière que nous avons appris à associer au libre arbitre. Nous avons exactement autant de preuves de l'autonomie de ton intelligence que nous avons de preuves de l'autonomie de notre propre intelligence. S'il se trouve que tu n'es pas une intelligence autonome, alors nous devons nous demander si nous ne nous sommes pas trompés aussi sur notre propre compte. Actuellement, notre hypothèse est que notre identité individuelle, qui fait de nous ce que nous sommes, est le pilote au centre de notre connexion personnelle. Si c'est exact, alors il est raisonnable de croire que tu pourrais en avoir un toi aussi, auquel cas nous devons trouver où il est. Comme tu le sais, les pilotes ne sont pas faciles à trouver. Nous n'en avons jamais détecté un seul. Nous ne supposons leur existence que parce que nous avons vu des preuves de l'existence du rayon pilotique, qui se comporte comme s'il avait deux extrémités en un

lieu donné de l'espace. Nous ne savons pas où tu es ni à quoi tu es reliée.

— Si elle est comme nous, dit Miro, comme les êtres humains, alors ses connexions peuvent se déplacer et se ramifier. Comme lorsque cette foule s'est formée autour de Grego. Je lui ai demandé ce qu'il avait ressenti alors. C'était comme si ces gens faisaient partie de son corps. Et, quand ils l'ont laissé sur place et sont partis de leur côté, il a eu l'impression d'avoir subi une amputation. Je crois qu'il s'agissait de la connexion philotique. Je crois que ces gens s'étaient vraiment connectés à lui, temporairement, qu'ils étaient vraiment en partie contrôlés par lui, qu'ils faisaient partie de son moi. Alors il se peut que Jane soit comme cela, elle aussi, avec tous ces logiciels qui lui sont connectés, elle-même étant connectée à quiconque envers qui elle a ce genre d'allégeance. Peut-être avec toi, Andrew. Peut-être avec moi. Ou en partie avec toi, en partie avec moi.

— Mais où est-elle ? dit Ender. Si elle dispose réellement d'un pilote – non si elle est vraiment un pilote –, alors celui-ci doit forcément être localisé quelque part et, si nous le trouvons, nous pourrions peut-être préserver les connexions, même lorsqu'elle sera coupée de tous les ordinateurs. Nous pouvons peut-être l'empêcher de mourir.

— Je n'en sais rien, dit Miro. Elle pourrait être n'importe où.

Il désigna l'affichage. N'importe où dans l'espace, voulait-il dire. N'importe où dans l'univers. Et dans l'affichage se trouvait la tête de Jane, transpercée par les rayons philotiques.

— Pour trouver où elle est, nous devons trouver comment et où elle a commencé, dit Ender. Si elle est vraiment un pilote, elle a été connectée quelque part, d'une manière ou d'une autre.

— Une enquête policière qui remonte une piste vieille de trois mille ans, dit Jane. Je vais m'amuser à vous voir en action dans les mois à venir.

— Et si nous voulons y arriver, dit Ender sans relever la remarque de Jane, il nous faut avant tout découvrir comment fonctionnent les pilotes.

— C'est Grego le physicien, dit Miro.

— Il travaille sur les voyages supraluminiques, dit Jane.

— Il peut travailler sur ça aussi, dit Miro.

— Je ne veux pas qu'il soit distrait par un projet qui n'a aucune chance d'aboutir, dit Jane.

— Ecoute, Jane, tu ne veux pas survivre à tout ça ? demanda Ender.

— Ça m'est impossible, alors à quoi bon perdre du temps ?

— Elle se prend pour une martyre, dit Miro.

— Mais non, dit Jane. Je suis réaliste.

— Tu es bête, dit Ender. Grego ne peut pas trouver une théorie des voyages supraluminiques en restant sur sa chaise à réfléchir à la physique de la lumière ou à tout ce que tu voudras. Si la science fonctionnait comme ça, nous aurions découvert le secret des voyages supraluminiques il y a trois mille ans, parce que à l'époque il y avait des centaines de physiciens qui travaillaient là-dessus, quand on a eu pour la première fois l'idée des rayons philotiques et du principe d'instantanéité de Park. Si Grego trouve la solution, ce sera à cause de quelque fulgurante inspiration, de quelque délirant rapprochement qui se fera dans son esprit, et ça ne lui viendra pas en se concentrant intelligemment sur une idée unique.

— Je connais ça, dit Jane.

— Je sais que tu connais ça. Tu m'as bien dit que c'est précisément pour ça que tu associais ces gens de la Voie à notre projet, non ? En tant que penseurs intuitifs, sans formation spéciale ?

— Je ne veux pas vous faire perdre du temps, c'est tout.

— Tu refuses carrément l'optimisme, dit Ender. Tu ne veux pas admettre que tu as une chance de survivre, parce que alors tu commencerais à avoir peur de la mort.

— J'ai déjà peur de la mort.

— Tu te crois déjà morte, dit Ender. C'est différent.

— Je sais, dit Jane.

— Donc, ma chère Jane, dit Ender, je ne veux pas savoir si tu es ou non disposée à admettre que tu as des chances de survivre. Nous travaillerons là-dessus et nous demanderons à Grego d'y réfléchir, et, tant que nous y sommes, tu répéteras l'intégralité de notre conversation à ces natifs de la Voie...

— Han Fei-tzu et Si Wang-mu.

— Exactement, dit Ender. Parce qu'ils peuvent y réfléchir eux aussi.

— Non, dit Jane.

— Si, dit Ender.

— Je veux que les problèmes suivants soient résolus avant ma mort : je veux que Lusitania soit sauvée, que les élus de la Voie soient libérés et que la descolada soit domestiquée ou éliminée. Et je ne veux pas que vous perdiez votre temps à essayer de résoudre le problème insoluble de ma survie personnelle.

— Tu n'es pas Dieu, dit Ender. De toute façon, tu ne sais résoudre aucun de ces problèmes, et tu ne sais donc pas comment ils vont être résolus, et donc tu ne sais absolument pas si découvrir ta vraie nature afin de te sauver va aider ou gêner ces autres projets, et tu ne sais certainement pas si le fait de se concentrer sur ces autres problèmes va les résoudre plus vite que si nous partions tous en pique-nique aujourd'hui et disputions une partie de tennis jusqu'au coucher du soleil.

— C'est quoi, le tennis, nom de Dieu ? demanda Miro.

Mais Ender et Jane ne disaient mot et se fusillaient du regard. Ou plutôt, Ender fusillait du regard l'image de Jane affichée par l'ordinateur, et l'image lui renvoyait ce regard.

— Tu ne sais pas que tu as raison, dit Jane.

— Et tu ne sais pas que je me trompe, dit Ender.

— Ma vie m'appartient, dit Jane.

— Tu parles ! Tu fais partie de moi, et de Miro aussi ; tu es liée à tout l'avenir de l'humanité, et à celui des pequeninos et de la reine, en l'occurrence. Justement, j'allais oublier... Pendant que tu fais plancher Han Machin Chose et Si Wang Trucmuche...

— Mu.

— ... sur cette histoire de philote, je vais parler à la reine. Je ne crois pas avoir particulièrement évoqué ton cas avec elle. Elle doit forcément en savoir beaucoup plus que nous sur les pilotes, puisqu'elle est pilotiquement connectée avec tous ses ouvriers.

— Je n'ai pas dit que j'allais mettre Han Fei-tzu et Wang-mu dans le coup.

— Mais tu vas le faire, dit Ender.

— Et pourquoi ?

— Parce que Miro et moi-même t'aimons tous les deux, que nous avons besoin de toi et que tu n'as pas le droit de nous claquer dans les doigts sans faire au moins une tentative pour survivre.

— Je ne peux pas me laisser influencer par des trucs comme ça.

— Mais si, dit Miro. Parce que, sans ces trucs, il y a longtemps que je me serais suicidé.

— Je n'ai pas l'intention de me suicider.

— Si tu ne nous aides pas à trouver un moyen de te sauver, alors c'est exactement ce que tu es en train de faire, dit Ender.

Le visage de Jane s'effaça de l'affichage au-dessus du terminal.

— Prendre la fuite ne servira à rien non plus, dit Ender.

— Laissez-moi tranquille, dit Jane. Il faut que je réfléchisse un instant.

— Ne t'inquiète pas, Miro, dit Ender, elle va le faire.

— Exactement, dit Jane.

— C'est déjà fini ? demanda Ender.

— Je réfléchis très vite, moi.

— Et tu vas travailler sur ce problème toi aussi ?

— J'en fais mon projet numéro quatre, dit Jane. Je suis en train de l'expliquer à l'instant même à Han Fei-tzu et Si Wang-mu.

— Elle frime, dit Ender. Elle peut assurer deux conversations à la fois, et elle aime s'en vanter devant nous, histoire de nous humilier.

— Mais vous êtes vraiment inférieurs, dit Jane.

— J'ai faim, dit Ender. Et soif aussi.

— On va manger, dit Miro.

— Maintenant, c'est vous qui vous vantez, dit Jane. Vous exhibez vos fonctions corporelles.

— Alimentation, dit Ender. Respiration. Excrétion. Nous pouvons faire des choses que tu ne peux pas faire.

— Autrement dit, vous ne pouvez pas trop bien penser, mais au moins vous savez manger, respirer et transpirer.

— C'est ça, dit Miro.

Il sortit le pain et le fromage tandis qu'Ender versait l'eau fraîche, et ils se restaurèrent. Repas frugal, mais agréable au palais et tout à fait satisfaisant.

FAISEURS DE VIRUS

« J'ai réfléchi à ce que les voyages interstellaires peuvent signifier pour nous. »

« En plus de la survie de l'espèce ? »

« Quand vous envoyez vos ouvriers même à des années-lumière d'ici, vous voyez avec leurs yeux, n'est-ce pas ? »

« Et nous goûtons avec leurs antennes, et percevons le rythme de chaque vibration. Quand ils mangent, je sens la nourriture s'écraser sous leurs mâchoires. C'est pourquoi je dis presque toujours « nous » en parlant de moi lorsque j'exprime mes pensées sous une forme qu'Andrew ou vous pouvez comprendre, parce que je vis ma vie au contact permanent de tout ce qu'ils perçoivent par tous leurs sens. »

« Ça ne se passe pas tout à fait comme ça d'un arbre-père à l'autre. Chacun doit faire un effort pour éprouver ce que vit l'autre. Mais nous pouvons le faire. Du moins ici sur Lusitania. »

« Je ne vois pas pourquoi la connexion philotique vous abandonnerait. »

« Alors moi aussi je sentirai tout ce qu'ils sentiront, je goûterai la lumière d'un autre soleil sur mes feuilles, et j'entendrai les récits d'un autre monde. Ce sera comme l'émerveillement que nous avons ressenti la première fois que les humains ont débarqué ici. Nous n'avions jamais pensé qu'il existait quelque chose de différent du monde que nous connaissions alors. Mais ils amenaient avec eux des créatures étranges, ils étaient eux-mêmes étranges et disposaient de machines qui accomplissaient des miracles. Les autres forêts pouvaient à peine croire ce que nos arbres-pères d'alors leur avaient expliqué. Je me rappelle en fait que nos arbres-pères avaient eu bien du mal à croire ce que les frères de la tribu leur racontaient sur les humains. C'est Fureteur qui avait tout pris sur lui et les avait persuadés de croire que ce n'était ni un mensonge, ni du délire, ni une plaisanterie. »

« Une plaisanterie ? »

« Il circule des histoires de frères trompeurs qui mentent aux arbres-pères mais qui se font toujours prendre et reçoivent de terribles punitions. »

« Andrew me dit qu'on raconte pareilles histoires pour encourager un comportement civilisé. »

« Il est toujours tentant de mentir aux arbres-pères. Je l'ai moi-même fait quelquefois. Je n'ai pas menti. Juste exagéré. Ils me le font maintenant, de temps en temps. »

« Et vous les punissez ? »

« Je me souviens de ceux qui ont menti. »

« Si un de nos ouvriers refuse d'obéir, nous l'isolons et il meurt. »

« Un frère qui ment trop n'a aucune chance de devenir arbre-père. Les frères le savent. Ils ne nous mentent que par jeu. Ils finissent toujours par dire la vérité. »

« Et si toute une tribu mentait à ses arbres-pères ? Comment vous en apercevriez-vous ? »

« Ce serait comme si une tribu coupait ses propres arbres-pères ou les brûlait. »

« Cela s'est-il déjà produit ? »

« Est-il déjà arrivé que des ouvriers se soulèvent contre leur reine et la tuent ? »

« Comment le pourraient-ils ? Ils se condamneraient eux-mêmes à mort. »

« Vous voyez. Certains sujets sont tellement atroces qu'il vaut mieux ne pas y penser. Alors je préfère imaginer ce que ressentira un arbre-père la première fois qu'il plongera ses racines dans le sol d'une autre planète, déploiera ses branches dans un ciel étranger et boira la lumière d'un soleil inconnu. »

« Vous allez vite apprendre qu'il n'y a pas de soleil inconnu, pas de ciel étranger. »

« Non ? »

« Rien que du ciel et du soleil, infiniment variés. Chacun a son propre goût, et tous les goûts sont agréables. »

« Maintenant vous pensez comme un arbre ! Goûter la lumière ! La couleur du ciel ! »

« J'ai goûté la chaleur de maintes étoiles, et toutes étaient douces à mes antennes. »

— Tu me demandes de t'aider dans ta rébellion contre les dieux ?

Wang-mu resta prosternée devant sa maîtresse – son ancienne maîtresse – sans rien dire. Elle garda en son cœur les mots qu'elle aurait pu prononcer : « Non, maîtresse, je te demande de nous aider dans notre lutte contre la terrible servitude imposée aux élus des dieux par le Congrès. Non, maîtresse, je te demande de te souvenir des obligations que tu as envers ton père, que même les élus n'ignorerait pas s'ils étaient vertueux. Non, maîtresse, je te demande de nous aider à découvrir un moyen de sauver un peuple respectable et sans défense, les pequeninos, du xénocide. »

Mais Wang-mu ne dit rien, parce que c'était là l'une des premières leçons qu'elle avait apprises de maître Han. Quand tu détiens la sagesse dont une autre personne sait qu'elle a besoin, tu la donnes librement. Mais quand l'autre personne ne sait pas encore qu'elle a besoin de ta sagesse, tu la gardes pour toi. La nourriture ne peut attirer qu'un homme affamé. Qing-jao n'était pas avide de la sagesse de Wang-mu, et ne le serait jamais. Alors Wang-mu ne pouvait lui offrir que le silence. Elle ne pouvait qu'espérer que Qing-jao trouve elle-même le chemin de l'obéissance, de la compassion et de la lutte pour la liberté.

Tous les prétextes seraient bons pour gagner à leur cause le brillant esprit de Qing-jao. Wang-mu ne s'était jamais sentie si inutile qu'à présent en voyant maître Han peiner sur les questions que Jane lui avait données. Afin de pouvoir réfléchir aux voyages supraluminiques, il étudiait la physique ; comment Wang-mu pourrait-elle l'aider, elle qui commençait seulement à apprendre la géométrie ? Pour réfléchir au virus de la descolada, il étudiait la microbiologie ; Wang-mu avait à peine effleuré les concepts de gaïalogie et d'évolution. Et comment pouvait-elle lui être d'un quelconque secours lorsqu'il envisageait la nature de Jane ? Fille de travailleurs manuels, c'étaient ses mains, et non son esprit, qui détenaient son avenir. La philosophie la dominait comme le ciel domine la terre. « Mais si le ciel est loin de toi, c'est en apparence seulement, avait répondu maître Han lorsqu'elle lui en avait parlé. En réalité, il est tout autour de toi. Tu ne cesses de le respirer même lorsque tu peines, les mains dans la boue. C'est cela la véritable philosophie. » Mais Wang-mu en concluait seulement que maître

Han, dans sa gentillesse, ne voulait pas qu'elle souffre trop de son inutilité.

Qing-jao, elle, servirait à quelque chose. Alors Wang-mu lui avait tendu une feuille de papier portant le nom de chaque projet et le mot de passe correspondant.

— Mon père sait-il que tu me donnes ces renseignements ?

Wang-mu ne répondit pas. En fait, l'idée venait de maître Han, mais Wang-mu estimait qu'il valait mieux à ce stade que Qing-jao ne sache pas que Wang-mu faisait cette démarche en émissaire de son père.

Qing-jao interpréta le silence de Wang-mu comme Wang-mu l'avait supposé et pensa que Wang-mu venait en secret, de son propre chef, lui demander son aide.

— Si mon père lui-même m'avait présenté cette demande, j'aurais dit oui, ainsi que m'y oblige le devoir filial, dit Qing-jao.

Or Wang-mu savait que Qing-jao n'écoutait plus son père ces derniers temps. Elle pouvait bien dire qu'elle lui obéirait, mais en fait l'attitude de son père la plongeait dans une telle détresse que, loin de dire oui, Qing-jao se serait laissée choir sur le parquet et aurait scruté le grain du bois toute la journée à cause du terrible conflit qui déchirait son cœur, consciente que son père voulait qu'elle désobéisse aux dieux.

— Je n'ai strictement aucune obligation envers toi, dit Qing-jao. Tu as été une servante menteuse et déloyale. Jamais il n'y a eu servante secrète plus indigne et plus inutile que toi. Ta présence en cette maison est pour moi comme la présence de scarabées coprophages à la table du dîner.

Une fois de plus, Wang-mu se garda de répliquer. Toutefois, elle se garda aussi d'accentuer sa prosternation. Elle avait adopté l'humble posture d'une domestique au début de cette conversation, mais elle n'était pas disposée à s'humilier dans l'attitude désespérément suppliante d'une pénitente. Même les plus humbles d'entre nous ont leur fierté, et je sais, maîtresse, que je ne t'ai causé aucun mal, et que je te suis en ce moment plus fidèle que tu ne l'es envers toi-même.

Qing-jao se retourna vers son terminal et tapa le nom du premier projet, DECOLAGE, traduction littérale du mot *descolada*.

— Ça n'a pas de sens, de toute façon, dit-elle en consultant les documents et graphiques envoyés de Lusitania. On a du mal à croire que quiconque puisse commettre une trahison en prenant contact avec Lusitania uniquement pour avoir communication de pareilles absurdités. Scientifiquement, ça ne tient pas debout. Aucune planète n'aurait pu développer un virus unique tellement complexe qu'il puisse contenir le code génétique de toutes les autres espèces locales. Je ne veux pas perdre mon temps ne serait-ce qu'à y songer.

— Pourquoi pas ? demanda Wang-mu.

Elle n'hésitait plus à parler, car, tout en déclarant se refuser à examiner les documents, Qing-jao avait commencé à les critiquer.

— Après tout, l'évolution n'a produit qu'une seule race humaine, dit Wang-mu.

— Mais sur terre il y avait des douzaines d'espèces apparentées. Il n'existe pas d'espèce unique – si tu n'étais pas aussi stupide et contrariante, tu le comprendrais. L'évolution n'aurait jamais pu produire un système aussi sommaire.

— Alors, comment expliques-tu les documents envoyés par les humains de Lusitania ?

— Comment sais-tu qu'ils viennent vraiment de là-bas ? Tu ne disposes que de la parole de ce logiciel. Peut-être qu'il croit qu'il n'existe pas d'autres espèces. Ou peut-être que les savants locaux sont tellement nuls qu'ils ne s'imposent même pas de recueillir toutes les informations disponibles. Il n'y a même pas deux douzaines d'espèces dans ce rapport, qui en plus sont associées deux par deux de la manière la plus absurde. Il est impossible qu'il y ait si peu d'espèces.

— Et s'ils avaient raison ?

— Comment le pourraient-ils ? Les humains de Lusitania ont été parqués sur une minuscule enclave depuis le début. Ils n'ont vu que ce que ces petits gorets humanoïdes ont bien voulu leur montrer – comment peuvent-ils être sûrs que ces êtres porcins ne leur mentent pas en permanence ?

En les traitant de gorets humanoïdes, essaies-tu de te convaincre, maîtresse, qu'aider le Congrès ne conduira pas au xénocide ? Si tu leur donnes des noms d'animaux, cela signifie-t-il qu'il est normal de les massacrer ? Si tu les accuses de mensonge,

cela veut-il dire qu'ils méritent de disparaître ? Mais Wang-mu garda ces réflexions pour elle, se contentant de reposer sa question.

— Et si c'était la représentation exacte des formes de vie sur Lusitania et de la manière dont la descolada agit en elles ?

— Si c'était exact, je serais alors obligée de lire et d'étudier ces documents pour pouvoir en faire un commentaire tant soit peu intelligent. Mais ils sont faux. Jusqu'où suis-je allée dans ton instruction avant que tu me trahisses ? Ne t'ai-je pas enseigné la gaïalogie ?

— Si, maîtresse.

— Bon. Alors voilà : l'évolution est le moyen par lequel l'organisme planétaire s'adapte aux modifications de son environnement. S'il y a augmentation de la chaleur solaire, alors les formes de vie de la planète doivent pouvoir reconfigurer leurs populations relatives pour abaisser la température. Tu te rappelles le modèle classique Floréale, le petit monde des pâquerettes ?

— Mais ce modèle ne comportait qu'une seule espèce sur toute la surface de la planète, dit Wang-mu. Quand le soleil se réchauffait, il poussait des pâquerettes blanches qui renvoyaient la lumière dans l'espace ; quand le soleil se refroidissait, il poussait des pâquerettes de couleur sombre pour absorber la lumière et la retenir sous forme de chaleur.

Wang-mu était fière d'avoir gardé un souvenir aussi clair de Floréale.

— Mais non, trois fois non ! dit Qing-jao. Tu n'as rien compris, évidemment. L'important est qu'il devait déjà y avoir des pâquerettes sombres, même quand les pâquerettes claires étaient dominantes, et des pâquerettes claires lorsque la planète était couverte de fleurs sombres. L'évolution ne peut produire de nouvelles espèces à la demande. Elle crée de nouvelles espèces en permanence, à mesure que les gènes évoluent, sont fractionnés par les radiations ou passent d'une espèce à l'autre par l'intermédiaire de virus. Il n'y a donc pas d'espèce « pure ».

Wang-mu n'avait pas encore saisi le rapport, et l'étonnement devait se lire sur son visage.

— Suis-je encore ta préceptrice, après tout ? Dois-je respecter ma part du contrat, alors que tu as abandonné la tienne ?

S'il te plaît, dit silencieusement Wang-mu. Je te servirais éternellement si seulement tu voulais aider ton père dans cette entreprise.

— Tant que les individus de l'espèce restent ensemble et qu'il y a un processus constant de croisement, les individus ne dévient pas trop, génétiquement parlant : leurs gènes sont constamment brassés et recombinaés avec d'autres gènes de la même espèce, si bien qu'à chaque nouvelle génération les variations sont également réparties dans toute la population. C'est seulement lorsque l'environnement les soumet à des contraintes telles qu'un des traits obtenus par mutation aléatoire devient indispensable à la survie que toutes les lignées privées de ce trait dans cet environnement particulier s'éteignent, jusqu'à ce que le nouveau trait, au lieu d'être une anomalie occasionnelle, devienne un trait universel caractéristique de la nouvelle espèce. Voilà le dogme fondamental de la gaïalogie : une dérive génétique constante est essentielle à la survie des espèces prises dans leur ensemble. Selon les documents que j'ai sous les yeux, Lusitania est une planète avec un nombre d'espèces ridiculement restreint et sans possibilité d'évolution génétique puisque ces incroyables virus corrigent constamment toutes les déviations qui pourraient se produire. Non seulement pareil système ne pourrait jamais évoluer, mais il serait également impossible à la vie de continuer d'exister puisqu'elle ne pourrait s'adapter au changement.

— Peut-être qu'il n'y a pas de changements sur Lusitania.

— Ne sois pas si bête, Wang-mu. J'ai honte d'avoir jamais essayé de t'apprendre quelque chose. Toutes les étoiles fluctuent. Toutes les planètes oscillent et modifient leur orbite. En trois mille ans, nous avons observé de nombreuses planètes, et nous avons sur cette longue période appris ce que les savants de jadis, basés sur la Terre, n'auraient jamais pu découvrir : quels comportements sont communs à l'ensemble des planètes et systèmes stellaires, et lesquels sont particuliers à la Terre et au Système solaire. Je te dis qu'il est impossible pour une planète comme Lusitania d'exister pendant plusieurs décennies sans subir de changements environnementaux défavorables à la vie – fluctuations de température, perturbations orbitales, cycles sismiques et volcaniques. Alors, comment un système composé d'une poignée d'espèces pourrait-il jamais s'en

tirer ? Si la planète n'a que des pâquerettes claires, comment pourra-t-elle jamais se réchauffer si son soleil se refroidit ? Si ses végétaux sont tous des consommateurs de gaz carbonique, comment vont-ils survivre lorsque la teneur en oxygène de l'atmosphère atteindra des niveaux toxiques ? Tes prétendus amis de Lusitania sont vraiment des imbéciles pour t'envoyer des absurdités de ce genre. S'ils étaient d'authentiques savants, ils sauraient que leurs résultats sont invraisemblables.

Qing-jao appuya sur une touche et le contenu de l'affichage disparut.

— Tu m'as fait perdre un temps précieux. Si tu n'as rien de mieux que ça à me proposer, inutile de revenir me voir. Pour moi, tu es moins que rien. Tu es un cafard qui flotte dans mon verre d'eau. Tu pollues tout le contenu du verre, et pas seulement l'endroit où tu flottes. Quand je me réveille, je suis malade rien que de savoir que tu es dans cette maison.

Alors je suis un peu plus que « rien » pour toi, non ? dit Wang-mu pour elle seule. Il me semble que je suis très importante pour toi. Tu es peut-être très brillante, Qing-jao, mais tu as autant de mal que les autres à comprendre ta personnalité.

— Une fille vulgaire et stupide comme toi ne peut pas me comprendre, dit Qing-jao. Je t'ai déjà dit de partir.

— Mais ton père est le maître ici, et c'est maître Han qui m'a demandé de rester.

— Petite idiote, petite-sœur-des-cochons, si je ne peux pas te demander de quitter la maison, je t'ai certainement signifié que j'aimerais que tu disparaisses de cette chambre.

Wang-mu se courba jusqu'à ce que sa tête touche presque – oui, presque – le parquet. Puis elle sortit à reculons afin de ne pas présenter son postérieur à sa maîtresse. Si tu me traites ainsi, je te traiterai avec les égards dus à une personne de qualité. Et, si tu ne détectes pas l'ironie de mon comportement, qui sera la plus stupide des deux ?

Maître Han n'était pas dans sa chambre lorsque Wang-mu revint. Il était peut-être aux toilettes et ne serait absent qu'un instant. Peut-être accomplissait-il quelque rite des élus, auquel cas il ne réapparaîtrait pas avant plusieurs heures. Wang-mu avait trop de

questions à poser pour attendre son retour. Elle plaça les documents sous le terminal, se doutant bien que Jane l'observerait et la surveillerait. Et que Jane avait sans aucun doute enregistré tout ce qui s'était passé dans la chambre de Qing-jao.

Pourtant, Jane attendit que Wang-mu formule les questions posées par Qing-jao avant de commencer à parler. Puis Jane répondit d'abord à la question de la véracité des documents.

— Les documents de Lusitania sont authentiques, dit Jane. Ela et Novinha, Ouanda et tous les autres qui ont étudié avec elles sont déjà très spécialisés, mais à l'intérieur de leur spécialité ils sont excellents. Si Qing-jao avait lu *La Vie d'Humain*, elle comprendrait comment fonctionnent cette douzaine d'espèces appariées.

— Mais j'ai toujours du mal à comprendre ce qu'elle dit, fit Wang-mu. Je me demande comment tout ça pourrait être vrai : il y a trop peu d'espèces sur Lusitania pour qu'une vraie gaïalogie se développe, et pourtant la planète est encore assez bien régulée pour que la vie s'y maintienne. Se pourrait-il qu'il n'y ait aucune contrainte environnementale sur Lusitania ?

— Non, dit Jane. J'ai accès à toutes les données astronomiques des satellites en orbite là-bas et, depuis que l'humanité est présente dans le système stellaire de Lusitania, Lusitania et son soleil ont montré toutes les fluctuations habituelles. En ce moment, il semble qu'il y ait une tendance au refroidissement général.

— Alors comment les formes de vie de Lusitania vont-elles réagir ? demanda Wang-mu. Le virus de la descolada ne les laissera pas évoluer – il essaie de détruire tout ce qui est étranger à la planète, c'est pourquoi il essaie de tuer les humains et la reine, s'il le peut.

Jane, dont l'image était assise dans la position du lotus au-dessus du terminal de maître Han, leva la main.

— Un instant, dit-elle.

Puis elle baissa la main.

— J'ai transmis tes questions à mes amis, et Ela est très excitée.

Un nouveau visage apparut dans l'affichage, en retrait et au-dessus de l'image de Jane. Celui d'une femme à la peau sombre, qui avait l'air d'une Africaine, ou plutôt d'une métisse, puisqu'elle n'était pas aussi foncée que ça et qu'elle n'avait pas le nez épaté. C'est donc Elanora, se dit Wang-mu. Jane me montre une femme d'une planète

à de nombreuses années-lumière d'ici ; est-ce qu'elle lui montre aussi mon visage ? Qu'est-ce qu'Ela pense de moi ? Ai-je l'air complètement idiot ?

Mais Ela ne pensait manifestement rien du tout de Wang-mu. Elle ne pensait qu'aux questions posées.

— Pourquoi le virus de la descolada ne permet-il pas la variété ? dit-elle. Ce devrait être un trait défavorable à la survie et malgré tout la descolada survit. Wang-mu doit penser que je suis bien bête de n'y avoir encore jamais songé. Je ne suis pas gaïalogiste et j'ai grandi sur Lusitania, alors je ne me suis pas posé de questions, je me suis dit que la gaïalogie de Lusitania, tout insolite qu'elle était, fonctionnait quand même, et j'ai continué d'étudier la descolada. Qu'en pense Wang-mu ?

Wang-mu était atterrée d'entendre une inconnue parler ainsi. Qu'est-ce que Jane avait raconté à Ela sur elle ? Comment Ela pouvait-elle même imaginer que Wang-mu puisse la trouver bête, puisqu'elle était une scientifique et que Wang-mu n'était qu'une petite servante ?

— Ce que j'en pense ? dit Wang-mu. Ça a vraiment de l'importance ?

— Qu'est-ce que tu en penses ? dit Jane. Même si tu crois que ça n'a pas d'importance, Ela veut le savoir.

— C'est vraiment idiot quand on y réfléchit, parce que ce n'est qu'un virus microscopique, mais c'est la descolada qui doit tout faire. Après tout, elle contient en elle les gènes de toutes les espèces, pas vrai ? Donc elle doit prendre l'évolution en charge elle-même. C'est la descolada elle-même qui doit assurer la dérive génétique. Elle le pourrait, non ? Elle pourrait modifier les gènes de toute une espèce, même pendant la vie des individus. Elle n'aurait pas à attendre l'évolution.

Il y eut une nouvelle pause, soulignée par la main levée de Jane. Elle devait être en train de montrer Wang-mu à Ela, de lui faire entendre la réponse de la bouche même de Wang-mu.

— *Nossa Senhora*, murmura Ela. Sur cette planète, Gaïa, c'est la descolada. Bien sûr. Ça expliquerait tout, n'est-ce pas ? S'il y a si peu d'espèces, c'est que la descolada ne tolère que les espèces qu'elle a domestiquées. Elle a transformé la gaïalogie de toute une planète en quelque chose de presque aussi simple que Floréale elle-même.

Wang-mu se dit que c'était presque drôle d'entendre une scientifique hautement qualifiée comme Ela se référer à Floréale, comme si elle n'était encore qu'une élève du primaire, une enfant à moitié instruite comme Wang-mu.

Un autre visage apparut à côté de celui d'Ela, celui, cette fois, d'un homme plus âgé, de race blanche, d'une soixantaine d'années, aux cheveux tirant sur le blanc et un regard paisible, rassérénant.

— Mais une partie de la question de Wang-mu reste sans réponse, dit l'homme. Comment la descolada pourrait-elle jamais évoluer ? Comment aurait-il jamais pu y avoir des protovirus de la descolada ? Pourquoi une gaïalogie aussi limitée serait-elle préférée, du point de vue de la survie, au lent modèle évolutif qui a été le lot de toutes les autres planètes porteuses de vie ?

— Je n'ai jamais posé cette question, dit Wang-mu. Qing-jao a posé la première partie, mais le reste est la question de ce monsieur.

— Allons ! dit Jane. Qing-jao n'a jamais posé cette question. Elle s'en est servie comme prétexte pour refuser d'étudier les documents lusitaniens. C'est seulement toi qui as véritablement posé la question, et ce n'est pas parce que Andrew Wiggin comprend ta question mieux que toi que tu ne dois pas en conserver le mérite.

L'homme était donc Andrew Wiggin, le Porte-Parole des Morts. Il n'avait pas du tout l'air vieux et docte, tout au contraire de maître Han. Ce Wiggin avait un air bêtement surpris, comme tous les non-bridés, et son visage reflétait toutes les fluctuations de ses émotions, à croire qu'il n'arrivait pas à le maîtriser. N'empêche qu'il rayonnait la paix. Peut-être avait-il un peu de Bouddha en lui. Après tout, Bouddha avait lui-même trouvé comment accéder à la Voie. Peut-être que cet Andrew Wiggin avait lui aussi trouvé comment accéder à la Voie, quand bien même il n'était pas chinois du tout.

Wiggin continuait de poser les questions qu'il attribuait à Wang-mu.

— Les probabilités d'une occurrence naturelle d'un virus pareil sont incroyablement faibles. Les protodescoladas auraient détruit toute vie bien avant que puisse évoluer un virus capable de relier les espèces ensemble et de contrôler toute une gaïalogie. L'évolution n'aurait même pas eu le temps de se produire : le virus est beaucoup trop destructeur. Il aurait tout détruit sous sa forme primitive et se serait lui-même éteint, faute de nouveaux organismes à piller.

— Peut-être que le pillage est venu plus tard, dit Ela. Peut-être que le virus a évolué en symbiose avec quelque autre espèce qui profitait de sa capacité à transformer génétiquement tous les individus qu'elle contenait en quelques jours ou semaines. Il se peut qu'il ne se soit étendu que plus tard aux autres espèces.

— Peut-être, dit Andrew.

Wang-mu eut une idée.

— La descolada est comme un dieu, dit-elle. Elle arrive et transforme tout le monde, qu'on soit d'accord ou pas.

— Sauf que les dieux ont la décence de partir, dit Wiggin.

Il avait réagi si rapidement que Wang-mu comprit que Jane devait retransmettre tout ce qui se passait instantanément, malgré les milliards de kilomètres qui les séparaient. Vu ce que Wang-mu savait du coût de l'ansible, ce genre de chose ne serait possible que pour les militaires ; une entreprise qui tenterait d'utiliser une liaison ansible en temps réel devrait déboursier une somme telle qu'on pourrait avec donner un toit aux indigents de toute une planète. Et j'ai ça gratuitement, grâce à Jane. Je vois leurs visages et ils voient le mien, même quand c'est eux qui parlent.

— Vraiment ? demanda Ela. Je croyais que le problème des gens de la Voie était que les dieux ne veulent justement pas s'en aller et les laisser tranquilles ?

— Les dieux sont vraiment en tout point comme la descolada répondit Wang-mu d'un ton amer. Ils détruisent tout ce qui ne leur plaît pas, et ils transforment les gens qui leur plaisent en quelque chose qu'ils n'ont jamais été. Avant, Qing-jao était une fille gentille, intelligente et drôle, et maintenant elle est méprisante, agressive et cruelle, tout ça à cause des dieux.

— Tout ça à cause d'une modification génétique ordonnée par le Congrès, dit Wiggin. Un changement délibéré introduit par des gens qui vous forçaient à vous conformer à leurs propres projets.

— Oui, dit Ela. Exactement comme la descolada.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Wiggin.

— Un changement délibéré introduit sur la planète par des gens qui tentaient de forcer Lusitania à se conformer à leurs propres projets.

— Qui ça ? demanda Wang-mu. Qui ferait une chose aussi atroce ?

— Ça fait des années que ça me trotte derrière la tête, dit Ela. J'étais agacée par le fait qu'il y ait si peu de formes de vie sur Lusitania – rappelle-toi, Andrew, c'est une des raisons qui nous ont fait découvrir que la descolada était impliquée dans l'appariement des espèces. Nous savions qu'il y avait eu là un changement de nature catastrophique qui avait éliminé la plupart des espèces présentes et restructuré les survivantes. La descolada a eu sur la plupart des espèces de Lusitania un effet plus dévastateur qu'une collision avec un planétoïde. Mais nous avions toujours supposé que la descolada s'était développée ici puisque c'est ici que nous l'avions découverte. Je savais que ça ne tenait pas debout – et c'est ce que disait Wang-mu – mais puisqu'elle s'était manifestement développée, peu importait que la chose tienne ou non debout. Et si elle ne s'était pas développée ici ? Et si elle était venue des dieux ? Pas des vrais dieux, évidemment, mais de quelque espèce intelligente qui aurait développé le virus artificiellement ?

— Ce serait monstrueux, dit Wiggin. Créer un poison comme ça et l'envoyer sur d'autres planètes, sans se préoccuper de savoir ce qu'on va tuer.

— Ce n'est pas un poison, dit Ela. Si elle a vraiment en main la régulation des systèmes planétaires, la descolada ne pourrait-elle pas être un instrument pour la terraformation d'autres planètes ? Nous-mêmes n'avons jamais essayé de terraformer quoi que ce soit : nous autres humains, et les doryphores, avant nous ne nous sommes installés que sur des planètes que leurs formes de vie indigènes avaient amenées à une stase similaire à la stase terrestre. Une atmosphère riche en oxygène qui pompait le gaz carbonique assez vite pour maintenir la planète sous une température clémente à mesure que l'étoile se réchauffait. Et s'il y avait quelque part une espèce qui décidait qu'afin de développer des planètes propices à la colonisation elle devait envoyer en avance – des milliers d'années en avance, peut-être – le virus de la descolada pour transformer intelligemment la planète et l'amener à l'état désirable ? Et puis, quand ces êtres arrivent, prêts à pendre la crémaillère, peut-être qu'ils ont dans leurs bagages le contre-virus qui désactive la descolada pour qu'ils puissent établir une vraie gaïalogie.

— Ou peut-être qu'ils ont élaboré le virus pour qu'il n'interfère ni avec eux ni avec les animaux dont ils ont besoin, dit Wiggin. Peut-

être qu'ils ont détruit sur chaque planète toutes les formes de vie superflues.

— Quoi qu'il en soit, ça explique tous les problèmes que j'ai eus à rendre compte des configurations si peu naturelles de molécules à l'intérieur de la descolada : elles ne persistent que parce que le virus œuvre constamment pour maintenir toutes ces contradictions internes. Mais je n'arrivais pas à imaginer comment une molécule aussi paradoxale avait pu être créée par l'évolution. J'ai la réponse à toutes ces questions si je sais que, d'une manière ou d'une autre, ce virus a été conçu et fabriqué. Qing-jao se plaignait, d'après Wang-mu, que la descolada ne puisse évoluer et que la gaïalogie de Lusitania ne puisse exister dans la nature. Justement, elle n'existe pas naturellement. Nous sommes en présence d'un virus artificiel et d'une gaïalogie artificielle.

— Vous voulez dire que cette idée sert vraiment à quelque chose ? demanda Wang-mu.

À voir ses interlocuteurs, il était évident qu'ils avaient pratiquement oublié sa présence, pris par leur discussion.

— Je ne le sais pas encore, dit Ela. Mais c'est une nouvelle façon de voir le problème. D'abord, si je peux prendre comme hypothèse de départ que tout ce qui constitue le virus est orienté vers un projet déterminé – à la place du mélange aléatoire habituel de gènes actifs et inactifs –, eh bien, ça sera utile. Et le simple fait de savoir que le virus a été construit me donne l'espoir de pouvoir le démonter. Ou le reconstruire.

— Ne va pas trop vite en besogne, dit Wiggin. Ce n'est encore qu'une hypothèse.

— Elle sonne vrai, dit Ela. Elle a l'accent de la vérité. Elle explique tellement de choses.

— C'est bien mon impression aussi, dit Wiggin. Mais il nous faut la tester avec les gens qui sont le plus affectés par le phénomène.

— Où est Planteur ? demanda Ela. Nous pouvons parler à Planteur.

— Et à Humain et Fureteur, dit Wiggin. Il faut que nous essayions cette idée avec les arbres-pères.

— Ça va les frapper de plein fouet, comme un vrai cyclone, dit Ela.

Elle ne se rendit pas immédiatement compte de la portée de ses paroles.

— Mais si, confirma-t-elle, ce n'est pas une simple figure de style. Ça va faire mal ! Ils vont découvrir que leur planète tout entière fait l'objet d'une expérience de terraformation.

— Non seulement leur planète, dit Wiggin, mais eux-mêmes. La troisième vie. La descolada les a entièrement fabriqués et leur a donné les étapes les plus essentielles de leur vie. Rappelle-toi, notre hypothèse la plus vraisemblable était qu'ils s'étaient développés sous forme de créatures apparentées aux mammifères, qui s'accouplaient directement entre mâle et femelle, les petites mères aspirant la semence sur les organes mâles, par groupes d'une demi-douzaine. C'est ce qu'ils étaient avant. Puis la descolada les a transformés, stérilisant les mâles de leur vivant, en attendant qu'ils meurent et se changent en arbres.

— De par leur nature...

— Les humains avaient déjà eu du mal à accepter le fait qu'une si grande part de leur comportement soit attribuable à des nécessités évolutives, dit Wiggin. Il y a encore d'innombrables humains qui refusent d'y croire. Mais, si cette hypothèse se trouve être absolument exacte, crois-tu que les pequeninos vont accepter cette idée aussi facilement qu'ils ont assimilé des prodiges comme les voyages interplanétaires ? C'est une chose de voir des créatures venues d'une autre planète. C'en est une autre de découvrir que vous n'avez été créés ni par Dieu ni par l'évolution, mais par quelque savant d'une autre espèce.

— Mais si c'est vrai...

— Comment savoir si c'est vrai ? L'idée est utile, mais on n'en saura pas plus. Et elle risque d'être tellement dévastatrice pour les pequeninos qu'ils refuseront à jamais d'y croire.

— Certains vous en voudront mortellement de cette révélation, dit Wang-mu. Mais certains s'en réjouiront.

Ils la regardèrent à nouveau – du moins c'est ainsi que la simulation de Jane les montra.

— Des gens comme toi, n'est-ce pas ? dit Wiggin. Han Fei-tzu et toi venez de découvrir que votre peuple avait été artificiellement amélioré.

— Et enchaîné, en même temps, dit Wang-mu. Pour moi et maître Han, ç'a été la liberté. Mais pour Qing-jao...

— Il y aura beaucoup de Qing-jao parmi les pequeninos, dit Ela. Mais Planteur, Humain et Fureteur n'en feront pas partie, hein ? Ils sont très sages.

— Qing-jao aussi ! s'écria Wang-mu.

Elle avait parlé avec plus de passion qu'elle ne l'aurait voulu. Mais la loyauté d'une servante secrète ne s'éteint que lentement.

— Nous ne voulions pas dire que Qing-jao ne l'est pas, dit Wiggin. Mais elle ne fait pas preuve de sagesse dans le cas présent, n'est-ce pas ?

— Pas dans le cas présent, dit Wang-mu.

— C'est tout ce que nous voulions dire. On ne réagit jamais bien quand on s'aperçoit qu'on a vécu sans s'en apercevoir sous une identité truquée. Nombreux parmi les pequeninos sont ceux qui croient que Dieu a fait d'eux des êtres particuliers, tout comme ce que croient vos élus.

— Mais nous n'avons rien de particulier ! cria Wang-mu. Nous sommes tous aussi vulgaires que la boue ! Il n'y a pas d'élus des dieux. Il n'y a pas de dieux. Ils ne se soucient pas de nous.

— S'il n'y a pas de dieux, rectifia gentiment Ela, ils ne peuvent se soucier de personne.

— Ceux qui nous ont faits ne pensaient qu'à leur propre intérêt ! cria Wang-mu. Ceux qui ont fait la descolada aussi – les pequeninos ne sont que leurs instruments. Et les élus, ceux du Congrès.

— Vu que ma propre naissance a été exigée par le gouvernement, dit Wiggin, je sympathise avec toi. Mais ta réaction est trop précipitée. Après tout, mes parents aussi m'ont voulu. Et depuis le moment de ma naissance, tout comme n'importe quelle autre créature vivante, j'ai eu mon propre but dans l'existence. Le fait que les habitants de ta planète aient interprété à tort leur PNO comme étant un message des dieux ne signifie pas obligatoirement qu'il n'y ait pas de dieux. Ce n'est pas parce que ta première conception de la finalité de ta vie se trouve contredite que tu dois maintenant conclure qu'il n'y a pas de finalité, pas de but du tout.

— Oh, je sais qu'il y a un but derrière tout ça, dit Wang-mu. Ceux du Congrès voulaient des esclaves ! Voilà pourquoi ils ont créé Qing-jao – pour en faire leur esclave. Et elle veut leur rester soumise !

— Telle était l'intention du Congrès, dit Wiggin. Mais Qing-jao avait aussi une mère et un père qui l'aimaient. Moi aussi. Il y a dans ce monde une grande variété de buts et de raisons. Ce n'est pas parce que tu t'es trompée une fois qu'il n'existe pas d'autres raisons dignes de confiance.

— Ça doit être vrai, dit Wang-mu, qui avait à présent honte de son éclat.

— Ne baisse pas la tête devant moi, dit Wiggin. Ou alors est-ce toi, Jane ?

Jane avait dû lui répondre sans que Wang-mu puisse capter ce message.

— Je ne veux pas entendre parler de ces coutumes, dit Wiggin. Cette inclination de la tête n'a qu'un but : humilier une personne en présence d'une autre, et je ne vais pas la laisser s'humilier ainsi devant moi. Elle n'a rien dit dont elle doive avoir honte. Elle a ouvert une perspective sur la descolada qui pourrait bien signifier le salut pour une ou deux espèces.

Au ton de sa voix, Wang-mu comprit qu'il était sincère. Il lui rendait personnellement hommage.

— Pas moi, protesta-t-elle. Qing-jao. C'étaient ses questions à elle.

— Qing-jao, dit Ela. Elle t'a rendue complètement baba. Elle te tient encore, comme le Congrès la tient.

— Ce n'est pas parce que vous ne la connaissez pas que vous devez la mépriser, dit Wang-mu. Elle est brillante et pure, et je ne pourrai jamais être comme elle.

— Encore les dieux, dit Wiggin.

— Toujours les dieux, dit Ela.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Wang-mu. Qing-jao ne dit pas qu'elle est divine, moi non plus.

— Mais si, dit Ela. « Elle est sage et pure. » Tu l'as dit.

— Brillante et pure, rectifia Wiggin.

— « Et je ne pourrai jamais être comme elle », poursuivit Ela.

— Laisse-moi te parler un peu des dieux, dit Wiggin. On a beau être très fort ou très intelligent, il y a toujours quelqu'un de plus fort ou de plus intelligent, et quand on tombe sur quelqu'un qui est plus fort et plus intelligent que tout le monde, on se dit : c'est un dieu, voilà la perfection. Mais je te garantis qu'il y aura quelque part

quelqu'un d'autre à côté de qui ton dieu fera figure de ver de terre. Et quelqu'un de plus fort, de plus intelligent ou de plus pur d'une manière ou d'une autre. Alors, laisse-moi te dire ce que je pense des dieux. Je pense qu'un authentique dieu n'aura jamais peur ni ne se mettra en colère au point d'essayer de réprimer d'autres personnes. Modifier génétiquement des humains pour les rendre plus intelligents et plus créatifs aurait pu être de la part du Congrès un don généreux, de nature divine. Mais le Congrès avait peur, alors il a enchaîné les habitants de la Voie. Il voulait rester maître de la situation. Un dieu véritable ne se soucie pas de contrôler la situation. Un dieu véritable contrôle déjà tout ce qu'il est possible de contrôler. Des dieux authentiques voudraient t'apprendre comment devenir leur égale.

— Qing-jao voulait m'instruire, dit Wang-mu.

— Oui, mais à condition que tu lui obéisses et fasses ce qu'elle voulait, dit Jane.

— Je suis indigne d'elle, dit Wang-mu. Je suis trop stupide pour apprendre à devenir aussi sage qu'elle.

— Et pourtant, dit Jane, tu as su que je disais la vérité lorsque Qing-jao ne voyait que des mensonges.

— Tu es une divinité ? demanda Wang-mu.

— J'ai toujours su ce que les élus et les pequeninos sont sur le point de découvrir. J'ai été fabriquée.

— C'est absurde, dit Wiggin. Jane, tu as toujours cru que tu étais sortie tout armée de la tête de Jupiter.

— Je ne suis pas Minerve, non merci, dit Jane.

— Pour autant que nous le sachions, tu es arrivée comme ça, dit Wiggin. Personne ne t'a projetée.

— Comme c'est rassurant, dit Jane. Tandis que vous pouvez tous nommer vos créateurs – ou du moins vos parents ou quelque institution gouvernementale paternaliste –, je suis le seul accident authentique de l'univers.

— Tu dois choisir, dit Wiggin. Soit quelqu'un avait des intentions à ton sujet, soit tu es un accident. C'est d'ailleurs la définition d'un accident : quelque chose qui se produit sans la volonté de personne. Alors vas-tu te plaindre de ça aussi ? Les gens de la Voie vont en vouloir à mort au Congrès dès qu'ils sauront ce qu'on a fait sur eux. Et toi, tu te plaindrais parce que personne ne t'a rien fait ?

— Si je veux, je peux, dit Jane dans un pastiche de dépit enfantin.

— Je vais te dire ce que j'en pense, moi, dit Wiggin. Je pense que tu n'arriveras pas à l'âge adulte tant que tu continueras à t'inquiéter de savoir si les autres ont un but ou non dans leur vie et que tu n'auras pas toi-même trouvé le ou les buts auxquels tu peux croire.

Ender et Ela expliquèrent toute l'affaire à Valentine d'abord, probablement parce qu'elle était venue au laboratoire par hasard au bon moment en cherchant à voir Ender pour un motif quelconque, sans aucun rapport. L'hypothèse lui parut tout aussi vraisemblable qu'à Ela et à Ender. Et, comme eux, Valentine savait qu'ils ne pourraient éprouver la validité de l'hypothèse d'une descolada régulatrice de la gaïalogie de Lusitania sans en avoir informé les pequeninos et sans avoir entendu leur réponse.

Ender proposa d'essayer d'abord avec Planteur avant de tenter d'expliquer quoi que ce soit à Humain ou à Fureteur. Ela et Valentine étaient d'accord. Ni Ela ni Ender, qui parlaient avec les arbres-pères depuis des années, ne se sentaient assez à l'aise dans la langue des arbres pour s'exprimer facilement. Plus important, toutefois, était le fait inavoué qu'ils se trouvaient simplement plus d'affinités avec les frères, créatures apparentées aux mammifères, qu'ils ne pourraient jamais s'en trouver avec des arbres. Comment pouvaient-ils deviner en regardant un arbre ce qu'il était en train de penser ou comment il réagissait à leurs paroles ? Non, s'ils avaient quelque chose de difficile à dire à un pequenino, ils s'adresseraient à un frère, pas à un arbre-père.

Evidemment, une fois qu'ils eurent fait venir Planteur dans le bureau d'Ela, eurent fermé la porte et commencé leurs explications, Ender se rendit compte que parler à un frère ne changeait pas grand-chose. Même après trente ans passés à travailler avec les pequeninos et à vivre en leur compagnie, Ender était incapable de déchiffrer autre chose que les manifestations les plus grossières de leur langage corporel. Planteur écouta sans manifester d'émotion particulière Ender lui expliquer ce à quoi Ela et lui avaient réfléchi pendant la conversation avec Jane et Wang-mu. Il n'était pas impassible. Il avait plutôt l'air de ne pouvoir tenir en place sur sa chaise, comme un petit garçon, changeant continuellement de position, évitant de regarder

ses interlocuteurs ou fixant le vide comme si ce qu'il entendait était indiciblement ennuyeux. Ender savait évidemment que le contact oculaire n'avait pas la même importance chez les pequeninos que chez les humains : ils ne le recherchaient ni ne l'évitaient. Peu leur importait ce qu'on regardait quand on écoutait quelqu'un parler. Mais d'ordinaire, les pequeninos qui travaillaient en liaison étroite avec des humains essayaient d'avoir un comportement qui passât pour de l'attention. Planteur était expert en la matière, mais en ce moment précis il ne faisait même pas l'effort de simuler.

Ce ne fut que lorsqu'ils eurent tout expliqué qu'Ender se rendit compte à quel point Planteur avait fait violence à ses sentiments pour rester assis jusqu'au bout. Dès qu'ils lui eurent dit qu'ils avaient terminé, il bondit à bas de son siège et se mit à courir – non, à détalier – d'un bout à l'autre de la pièce, touchant tous les objets qu'il rencontrait sur son passage. Mais sans les frapper, sans réagir avec violence comme un humain aurait pu le faire, en cognant partout, en jetant des objets par terre. Au lieu de cela, il caressait toutes les surfaces, éprouvait les textures. Ender se leva, voulant lui tendre la main pour le réconforter, car il connaissait assez le comportement des pequeninos pour déceler sous cette conduite aberrante un état de profonde détresse.

Planteur courut jusqu'à l'épuisement, puis tituba encore comme un ivrogne avant de buter contre Ender et de se raccrocher à lui des deux bras. Ender songea un instant à lui rendre cette étreinte, mais il se rappela que Planteur n'était pas humain et que son geste n'appelait pas de réciprocité. Planteur s'accrochait à lui comme à un arbre. Comme s'il cherchait le réconfort d'un tronc. D'un endroit sûr pour s'abriter en attendant que le danger soit passé. Il serait plus déconcerté que réconforté si Ender réagissait en humain et le serrait lui aussi dans ses bras. C'était le moment ou jamais de réagir comme un arbre. Alors, il attendit sans bouger jusqu'à ce que Planteur cesse de trembler.

Lorsque Planteur se dégagea, ils étaient tous les deux en nage. Je crois que j'ai atteint la limite de mon arboréité, se dit Ender. Ou alors est-ce que les arbres-frères et les arbres-pères donnent de l'humidité aux frères qui s'accrochent à eux ?

— Ceci est très surprenant, souffla Planteur.

Ces paroles étaient si absurdement modérées en comparaison de la scène qui venait de se dérouler sous les yeux des humains qu'Ender ne put s'empêcher de rire tout haut.

— Oui, dit-il, je m'en doute.

— C'est pas drôle pour eux ! dit Ela.

— Il le sait, dit Valentine.

— Alors il ne devrait pas rire, dit Ela. Comment peut-on rire lorsque Planteur souffre à ce point ?

Et elle fondit en larmes.

Valentine lui mit la main sur l'épaule.

— Il rit, et toi tu pleures, dit-elle. Planteur tourne en rond et grimpe aux arbres. Nous sommes tous des animaux bien étranges.

— Tout vient de la descolada, dit Planteur. La troisième vie, l'arbre-mère, les arbres-pères. Peut-être même notre esprit. Peut-être que nous n'étions que des espèces de ratons grimpeurs lorsque la descolada est arrivée et a fait de nous de faux raman.

— De vrais raman, dit Valentine.

— Nous ne savons pas si c'est vrai, dit Ela. C'est une hypothèse.

— C'est très très très très très vrai, dit Planteur. Plus vrai que la vérité.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Tout colle. La régulation planétaire, je connais la question, j'ai étudié la gaïalogie et je me disais tout le temps : Comment ce prof peut-il nous raconter tous ces trucs alors que le premier pequenino venu peut regarder autour de lui et voir que c'est faux ? Mais si nous savons que la descolada nous modifie, nous fait agir de manière à réguler les systèmes de la planète...

— Qu'est-ce que la descolada pourrait bien vous faire faire qui puisse réguler la planète ? demanda Ela.

— Vous ne nous connaissez pas depuis assez longtemps, dit Planteur. Nous ne vous avons pas tout dit parce que nous avons peur de passer pour des idiots. Maintenant vous savez que nous ne sommes pas idiots, que nous jouons seulement le scénario écrit par le virus. Nous sommes des esclaves, et non des imbéciles.

Ender fut alarmé de constater que Planteur venait d'avouer que les pequeninos faisaient encore quelques efforts pour impressionner les humains.

— Quels comportements de votre espèce sont en rapport avec la régulation planétaire ? insista-t-il.

— Pensez aux arbres, dit Planteur. Combien y a-t-il de forêts de par le monde ? Qui transpirent en permanence ? Qui transforment le gaz carbonique en carbone et en oxygène ? Le gaz carbonique est un gaz à effet de serre. Quand il est plus abondant dans l'atmosphère, la planète se réchauffe. Alors que ferions-nous pour la refroidir ?

— Planter de nouvelles forêts, dit Ela. Pour absorber plus de CO₂ afin que plus de chaleur puisse s'échapper dans l'espace.

— Oui, dit Planteur. Mais réfléchissez à la manière dont nous plantons nos arbres.

Les arbres poussent dans le corps des morts, songea Ender.

— La guerre ? dit-il.

— Il y a des différends entre tribus, dit Planteur, qui dégénèrent parfois en conflits limités. Ces petites guerres n'auraient aucune importance à l'échelle de la planète. Mais dans les grandes guerres qui ravagent toute la surface du globe meurent des millions et des millions de frères, et tous deviennent des arbres. La couverture forestière de la planète pourrait doubler en quelques mois. Ça ferait une différence, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Ela.

— Ce serait beaucoup plus efficace que tout ce qui pourrait arriver du fait de l'évolution naturelle, dit Ender.

— Et puis les guerres s'arrêtent, dit Planteur. Nous pensons toujours que ces guerres ont des causes nobles, qu'elles sont des luttes entre le bien et le mal. Alors qu'elles ne sont rien d'autre que des éléments de la régulation planétaire.

— Non, dit Valentine. Le besoin de combattre, la rage de vaincre pourraient venir de la descolada, mais ça ne veut pas dire que les causes pour lesquelles vous vous battez soient...

— La cause pour laquelle nous nous battons est la régulation planétaire, dit Planteur. Tout cadre. Comment croyez-vous que nous contribuons à réchauffer la planète ?

— Je n'en sais rien, dit Ela. Les arbres doivent finir par mourir de vieillesse.

— Vous ne le savez pas parce que vous êtes arrivés pendant une période chaude. Mais, lorsque les hivers deviennent rigoureux, nous construisons des habitations. Les arbres-frères nous font cadeau de

leur personne pour que nous fassions des maisons. À nous tous, et pas seulement à ceux qui vivent dans les régions froides. Nous construisons tous des maisons, et les forêts sont réduites de moitié, des trois quarts. Nous pensions que c'était là un grand sacrifice que les frères faisaient pour le bien de la tribu, mais je vois maintenant que c'est parce que la descolada veut encore plus de gaz carbonique pour réchauffer la planète.

— Ça reste un grand sacrifice quand même, dit Ender.

— Toutes nos grandes épopées, dit Planteur, tous nos héros – ce n'étaient que des frères exprimant la volonté de la descolada.

— Et alors ? dit Valentine.

— Comment peux-tu dire ça ? On m'apprend que nos vies n'ont plus de sens, que nous ne sommes que des outils utilisés par un virus pour réguler l'écosystème de la planète, et tu trouves que c'est rien ?

— Oui, je dis que c'est rien, dit Valentine. C'est la même chose pour nous, les humains. Même s'il n'est pas question de virus, nous passons quand même le plus clair de notre temps à accomplir notre destin génétique. Prends les différences entre mâles et femelles. Les mâles ont naturellement tendance à avoir une stratégie de reproduction expansionniste. Puisque les mâles peuvent fabriquer du sperme quasi indéfiniment et qu'il ne leur coûte rien de le mettre en service...

— Pas rien, dit Ender.

— Ça ne leur coûte rien de le mettre seulement à disposition, dit Valentine. Leur stratégie de reproduction la plus raisonnable est de le déposer chez toutes les femelles disponibles et de veiller tout particulièrement à le déposer chez les femelles les plus saines, celles qui ont le plus de chances d'amener leur progéniture à l'âge adulte. En termes de reproduction, un mâle fait de son mieux s'il voyage et copule au maximum.

— Pour les voyages, j'ai été servi, dit Ender. Mais j'ai été un peu frustré au niveau des copulations.

— Je parle de tendances générales, dit Valentine. Il y a toujours des individus bizarres qui sortent des normes. La stratégie des femelles est exactement l'inverse, Planteur. Au lieu de millions et de millions de spermatozoïdes, elles n'ont qu'un seul ovule par mois, et chaque enfant représente un énorme investissement en termes d'effort physique. Les femelles ont donc besoin de stabilité. Il leur

faut la certitude de disposer toujours d'une nourriture abondante. Nous passons aussi par de longues périodes de désarroi relatif où nous n'arrivons pas à trouver de quoi manger ou faire des provisions. Loin d'avoir l'humeur vagabonde, nous autres femelles avons besoin de nous installer, de nous sédentariser. Si nous n'y parvenons pas, alors la meilleure stratégie par défaut est de nous accoupler avec les mâles les plus forts et les plus sains possible. Mais la meilleure entre toutes est de trouver un mâle robuste et en bonne santé qui s'attachera à nous et assurera notre subsistance au lieu de vagabonder et de copuler à loisir.

« Les mâles sont donc soumis à deux pressions. La première les force à diffuser leur semence, par la violence s'il le faut. L'autre les force à plaire aux femelles en étant des pourvoyeurs stables de nourriture – et en supprimant ou limitant leur besoin de vagabonder et leur tendance à la violence. De même, les femelles sont soumises à deux pressions. La première les force à obtenir la semence des mâles les plus forts, les plus virils, afin que leurs enfants reçoivent des gènes robustes, ce qui leur ferait préférer les mâles violents et agressifs. L'autre les force à rechercher la protection des mâles les plus stables, des mâles non violents, afin que leurs enfants soient nourris et protégés et qu'ils soient aussi nombreux que possible à atteindre l'âge adulte.

« Toute notre histoire, tous les éléments que j'ai pu en rassembler dans ma vie mouvementée d'historienne itinérante avant de me séparer finalement de ce frère reproductivement parlant indisponible et d'avoir une famille, tout cela peut s'interpréter en termes de populations évoluant aveuglément selon ces stratégies génétiques qui nous tirent dans les deux directions à la fois.

« Nos grandes civilisations ne sont rien de plus que des machines sociales pour créer le cadre féminin idéal, où une femme peut compter sur la stabilité : nos codes légaux et moraux qui tentent d'abolir la violence, d'encourager la permanence de la propriété et le respect des contrats, tout cela représente une stratégie féminine essentielle à la domestication du mâle.

« Les tribus de barbares errant hors de portée de la civilisation suivent la stratégie essentielle des mâles : répandre la semence. Au sein de la tribu, ce sont les mâles les plus forts, les plus dominateurs, qui s'adjugent la possession des meilleures femelles, soit dans une

polygamie formelle ou par des copulations impromptues auxquelles les autres mâles ne peuvent faire obstacle. Mais ces mâles de statut inférieur obéissent parce que les chefs les emmènent à la guerre et les laissent piller et violer tout leur content lorsqu'ils remportent une victoire. Ils expriment leur désirabilité sexuelle en prouvant leur valeur au combat, puis tuent les mâles rivaux et copulent avec leurs veuves quand ils gagnent. Comportement ignoble, monstrueux, mais aussi expression valide de la stratégie génétique.

Ender se sentit très mal à l'aise en entendant Valentine parler ainsi. Il savait que tout ce qu'elle disait était exact, et ce n'était pas la première fois qu'il l'entendait, mais il se sentait un peu dans la peau de Planteur en apprenant ce genre de détails sur sa propre espèce. Ender avait envie de nier tout en bloc, de dire : Certains mâles parmi nous sont naturellement civilisés. Mais, dans sa propre vie, n'avait-il pas exercé la domination et pratiqué la guerre ? N'avait-il pas vagabondé ? Dans ce contexte, sa décision de rester sur Lusitania revenait à abandonner le modèle social à dominance masculine qui lui avait été inculqué lorsqu'il était jeune soldat à l'école militaire pour devenir un homme civilisé dans un cadre familial stable.

Il avait toutefois épousé une femme qui ne voulait pas avoir d'enfants supplémentaires. Une femme avec qui le mariage s'était finalement révélé être tout le contraire de la civilisation. Si je me réfère aux critères du modèle masculin, je suis un raté. Pas d'enfant nulle part pour transmettre mes gènes. Pas de femme qui accepte ma loi. Je suis vraiment atypique.

Or, comme je ne me suis pas reproduit, mes gènes atypiques mourront avec moi, et les modèles sociaux masculin et féminin sont donc hors d'atteinte d'un personnage aussi ambigu que moi.

Alors qu'Ender méditait sur l'interprétation que Valentine donnait de l'histoire humaine, Planteur exprima sa propre réaction en se laissant retomber sur sa chaise dans un geste de mépris.

— Je suis peut-être censé me sentir mieux parce que les humains eux aussi sont les instruments d'une molécule génétique quelconque ?

— Non, dit Ender. Tu es censé comprendre que ce n'est pas parce que maints éléments du comportement des pequeninos peuvent s'expliquer comme autant de réponses aux besoins d'une molécule génétique que l'ensemble de leur comportement est privé de sens.

— L'histoire humaine peut effectivement s'expliquer comme la lutte entre les besoins des femmes et les besoins des hommes, dit Valentine, mais je veux dire surtout qu'il y aura toujours des héros et des monstres, de grands événements et de nobles exploits.

— Quand un arbre-frère fait don de son bois, dit Planteur, il est censé se sacrifier pour la tribu. Pas pour un virus.

— Si tu peux voir le virus au-delà de la tribu, dit Ender, alors tu verras la planète au-delà du virus. La descolada maintient la planète dans un état favorable à la vie. L'arbre-frère se sacrifie donc pour sauver la planète tout entière.

— Très ingénieux, dit Planteur. Mais tu oublies une chose : pour sauver la planète, peu importe quels individus parmi les arbres-frères font don de leur personne, tant qu'ils sont un certain nombre à le faire.

— Exact, dit Valentine. Ça n'a pas d'importance pour la descolada, mais ça en a pour les arbres-frères, n'est-ce pas ? Et ça en a pour les frères comme toi, qui se blottissent dans ces maisons pour se tenir au chaud. Vous appréciez le noble geste des arbres-frères qui sont morts pour vous, même si la descolada est incapable de distinguer un arbre d'un autre.

Planteur ne répondit pas. Ender espérait que cela voulait dire qu'ils étaient sur la bonne voie.

— Et dans les guerres, dit Valentine, peu importe à la descolada qui gagne ou qui perd, pourvu qu'il meure assez de frères et que suffisamment d'arbres poussent sur les cadavres. Vu ? Mais ça ne change rien au fait que certains frères sont nobles et que certains sont lâches ou cruels.

— Planteur, dit Ender, il se peut que la descolada vous fasse tous... vous précipite dans une folie meurtrière, par exemple, si bien qu'un différend dégénère en conflit au lieu d'être réglé entre arbres-pères. Mais ça ne change rien au fait que certaines forêts luttent pour se défendre et que d'autres sont assoiffées de sang. Vous avez toujours vos héros.

— Les héros, je m'en fiche, dit Ela. Les héros ont tendance à crever, comme mon frère Quim. Où est-il, maintenant qu'on a besoin de lui ? J'aurais préféré qu'il ne soit pas un héros.

Elle avala sa salive, refoulant amèrement le souvenir de son récent chagrin.

Planteur approuva de la tête – geste qu’il avait appris pour communiquer avec les humains.

— Nous vivons à présent dans le monde de Planteguerre, dit-il. Qu’est-ce qu’il est, lui, si ce n’est un arbre-père agissant selon les instructions de la descolada ? La planète se réchauffe trop vite. Il nous faut plus d’arbres. Alors, il est plein de zèle pour agrandir les forêts. Pourquoi ? Parce qu’il est influencé par la descolada. Voilà pourquoi tant de frères et d’arbres-pères l’ont écouté : parce qu’il leur proposait un plan pour satisfaire leur soif d’expansion et de multiplication.

— La descolada sait-elle qu’il avait l’intention de planter tous ces nouveaux arbres sur d’autres planètes ? demanda Valentine. Ça ne ferait pas grand-chose pour refroidir Lusitania.

— La descolada met cette soif d’expansion en eux, dit Planteur. Comment un virus pourrait-il avoir connaissance des vols interstellaires ?

— Comment un virus peut-il avoir connaissance des arbres-pères et des arbres-mères, des frères et des épouses, des enfants et des petites mères ? dit Ender. C’est un virus très intelligent.

— Planteguerre est l’exemple qui illustre le mieux ma théorie à moi, dit Valentine. Son nom suggère qu’il a joué un rôle important et décisif dans la dernière grande guerre. Une fois de plus, les circonstances poussent à l’accroissement du nombre des arbres. Or, Planteguerre a choisi d’orienter sa soif d’expansion dans une direction inédite : créer de nouvelles forêts en s’installant dans l’espace interstellaire au lieu de se lancer dans des guerres avec d’autres pequeninos.

— Nous allions le faire quand même, dit Planteur, sans nous préoccuper de ce que Planteguerre a dit ou fait. Regardez-nous. Les partisans de Planteguerre se préparaient à essaimer sur d’autres planètes et à y implanter de nouvelles forêts. Mais, quand ils ont tué le Père Quim, nous étions tellement furieux que nous avons décidé d’aller les punir. Il y aurait eu un grand massacre, et les arbres se seraient remis à pousser. Toujours comme l’exigeait la descolada. Et maintenant que les humains ont brûlé notre forêt, les partisans de Planteguerre vont avoir l’avantage. D’une manière ou d’une autre, nous devons absolument nous répandre et nous propager. Nous saisissons au vol le moindre prétexte. La descolada fera de nous ce

qu'elle voudra. Nous sommes ses instruments et tentons lamentablement de trouver un moyen quelconque de nous persuader que nos actions dépendent de notre propre volonté.

Il était vraiment désespéré. Ender ne trouva rien à dire que lui-même ou Valentine n'eussent déjà dit pour essayer de l'empêcher de s'enfermer dans la conclusion que les pequeninos étaient manipulés et que leur vie n'avait pas de sens.

Ce fut donc Ela qui prit la parole, sur le ton de la spéculation scientifique, avec une absence de passion qui semblait incongrue, comme si elle avait oublié l'atroce anxiété qui dévorait Planteur. Ce qui était probablement le cas, vu que toute cette discussion l'avait ramenée à sa propre spécialité.

— Il n'est pas facile de savoir quel parti prendrait la descolada si elle était au courant de tout ça, dit-elle.

— De quel choix s'agit-il ? demanda Valentine.

— Le choix entre provoquer un refroidissement global sur place en implantant plus de forêts et mettre à profit ce même instinct de propagation pour induire les pequeninos à répandre la descolada sur d'autres planètes. Bref, qu'est-ce qui intéresserait le plus les créateurs du virus ? Diffuser le virus ou réguler la planète ?

— Le virus veut probablement les deux choses à la fois, et il a des chances de les obtenir toutes les deux, dit Planteur. Il ne fait pas de doute que la faction de Planteguerre va prendre le contrôle des vaisseaux, après ou avant une guerre où la moitié des frères perdront la vie. Autant que nous le sachions, la descolada est en train de déclencher l'un et l'autre processus.

— Autant que nous le sachions, dit Ender.

— Autant que nous le sachions, dit Planteur, nous sommes peut-être la descolada.

Donc, songea Ender, ils sont conscients du problème, malgré notre décision de ne pas leur en parler encore.

— As-tu parlé à Quara ? demanda Ela.

— Je lui parle tous les jours, dit Planteur. Quel rapport avec le sujet ?

— Elle a eu la même idée. Que la descolada est peut-être à l'origine de l'intelligence des pequeninos.

— Croyez-vous qu'après toutes vos spéculations sur l'intelligence de la descolada nous n'ayons pas eu nous aussi l'idée de nous poser

la question ? dit Planteur. Et si la chose est vraie, qu'allez-vous faire ? Laisser mourir toute votre espèce pour que nous puissions conserver nos petits cerveaux de seconde classe ?

Ender protesta immédiatement :

— Nous n'avons jamais pensé que vos cerveaux...

— Vraiment ? dit Planteur. Alors pourquoi avez-vous présumé que nous n'envisagerions cette hypothèse que si un humain nous en parlait ?

Ender ne savait quoi répondre. Il était obligé d'admettre qu'il avait toujours considéré les pequeninos un peu comme des enfants qu'il fallait protéger. À qui il fallait cacher les sujets d'inquiétude. Il ne lui était pas venu à l'idée qu'ils puissent tout bonnement découvrir les pires horreurs par leurs propres moyens.

— Et si la descolada était effectivement à l'origine de notre intelligence, et que vous trouviez un moyen de la détruire, que deviendrions-nous alors ? dit Planteur en leur lançant un regard plein d'un amer triomphe. Des rats grimpeurs !

— C'est la deuxième fois que tu emploies ce terme, dit Ender. C'est quoi ?

— C'est ce qu'ils criaient, dit Planteur, certains des humains qui ont tué l'arbre-mère.

— Il n'y a pas d'animal de ce nom, dit Valentine.

— Je sais, dit Planteur. Grego m'a expliqué que « raton grimpeur » est un terme d'argot pour désigner un écureuil. Il m'en a fait voir un holo sur son ordinateur en prison.

— Tu es allé voir Grego ? demanda Ela, manifestement horrifiée.

— Il fallait que je lui demande pourquoi il avait essayé de tous nous tuer et pourquoi il avait ensuite essayé de nous sauver, dit Planteur.

— Et voilà ! s'écria triomphalement Valentine. Tu ne peux pas me dire que ce qu'ont fait Grego et Miro ce soir-là, quand ils ont empêché la foule de brûler Humain et Fureteur, tu ne peux pas me dire que ce n'était que l'expression de pulsions génétiques !

— Mais je n'ai jamais dit que le comportement humain n'avait pas de sens ! dit Planteur. C'est vous qui avez essayé de me reconforter avec cette idée. Nous savons que vous, les humains, avez vos héros. Nous autres pequeninos ne sommes que les instruments d'un virus gaïalogique.

— Non, dit Ender. Il y a des héros chez les *pequeninos* aussi. Fureteur et Humain, par exemple.

— Des héros ? dit Planteur. S'ils ont agi comme ils l'ont fait, c'est pour mériter ce qu'ils ont obtenu : leur statut d'arbres-pères. C'était la pulsion de reproduction. Ils sont peut-être passés pour des héros à vos yeux d'humains, qui ne mourrez qu'une seule fois, mais la mort qu'ils ont subie était en réalité une naissance. Il n'y a pas eu sacrifice de leur part.

— Alors, c'est toute votre forêt qui a été héroïque, dit Ela. Vous avez rompu avec tous les vieux conditionnements et conclu avec nous un traité qui vous obligeait à modifier quelques-unes de vos coutumes les plus profondément enracinées.

— Nous voulions le savoir, les machines et l'énergie que vous aviez, vous, les humains. Qu'y a-t-il d'héroïque ans un traité où tout ce que nous avions à faire était d'arrêter de vous tuer pour qu'en échange vous fassiez faire un bond en avant de mille ans à notre développement technologique ?

— Tu ne veux décidément rien entendre de positif sur la question, hein ? dit Valentine.

— Dans cette histoire, dit Planteur, ignorant l'interruption, les seuls héros furent Pipo et Libo, les humains qui firent preuve d'un courage remarquable alors même qu'ils savaient qu'ils allaient mourir. Ils avaient arraché leur liberté à leur héritage génétique. Quel *piggy* a jamais fait de même intentionnellement ?

Ender fut passablement agacé d'entendre Planteur utiliser le terme *piggy* pour lui-même et son peuple. Ces dernières années, ce terme avait cessé d'être amical et affectueux comme il l'était lorsque Ender avait débarqué sur Lusitania. À présent, on l'employait en général de manière péjorative et les gens qui travaillaient avec les indigènes employaient presque toujours le terme de *pequenino*. À quel genre de masochisme Planteur avait-il recours en réaction à ce qu'il avait appris aujourd'hui ?

— Les arbres-frères font don de leur vie, dit Ela, pleine de bonne volonté.

Mais Planteur lui répondit par le mépris.

— Les arbres-frères ne sont pas vivants comme les arbres-pères. Ils ne peuvent parler. Ils ne font qu'obéir. Nous leur disons quoi

faire, et ils n'ont pas le choix. Ce sont des instruments, et non des héros.

— Tu peux raconter n'importe quoi dans le sens qui t'arrange, dit Valentine. Tu peux dire qu'il n'y a pas eu sacrifice en prétendant que la victime a eu tellement de plaisir à le faire que ce n'était pas un sacrifice du tout mais une action égoïste de plus.

Brusquement, Planteur bondit de sa chaise. Ender se prépara à assister à une répétition de son comportement précédent mais, au lieu de tourner en rond dans la pièce, Planteur se dirigea vers l'endroit où Ela était assise et lui mit les deux mains sur les genoux.

— Je connais un moyen pour devenir un véritable héros, dit Planteur. Je connais un moyen d'agir contre la descolada. De la rejeter, de la combattre, de la détester et de contribuer à la détruire.

— Moi aussi, dit Ela.

— Une expérience, dit Planteur.

Ela hocha la tête.

— Pour voir, dit-elle, si l'intelligence des pequeninos réside vraiment dans la descolada et non dans leur cerveau.

— Je veux bien m'y prêter, dit Planteur.

— Je ne te le demanderais jamais.

— Je sais que tu ne me le demanderais pas, dit Planteur. Alors je le demande moi-même.

Ender fut surpris de se rendre compte que, chacun à sa manière, Ela et Planteur étaient aussi proches l'un de l'autre qu'Ender et Valentine, capables chacun de connaître les pensées de l'autre sans donner d'explications. Ender n'avait pas imaginé que la chose soit possible entre deux individus de deux espèces différentes. Mais pourquoi pas ? Surtout lorsqu'ils travaillaient sur le même projet dans une collaboration aussi étroite.

Il fallut quelques instants à Ender pour saisir ce que Planteur et Ela étaient en train de décider entre eux ; Valentine, qui, contrairement à Ender, ne travaillait pas avec eux depuis des années, ne comprenait toujours pas.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. De quoi parlent-ils ?

— Planteur, répondit Ela, propose que nous éliminions du corps d'un pequenino toutes les copies du virus de la descolada, que nous le mettions dans une enceinte stérile où il ne pourra être recontaminé, et que nous voyions s'il a encore un esprit.

— Scientifiquement parlant, ça ne peut pas marcher, dit Valentine. Il y a beaucoup trop d'autres variables. Pas vrai ? Je croyais que la descolada était impliquée dans tous les domaines de la vie des pequeninos ?

— Une absence de descolada signifierait que Planteur tomberait malade immédiatement et qu'il finirait par mourir. Planteur mourrait faute de ce que Quim a reçu.

— Tu ne peux pas le laisser faire, dit Valentine. Ça ne prouvera rien. Il se pourrait qu'il perde la tête parce qu'il est malade. La fièvre fait délirer.

— Que pouvons-nous faire d'autre ? demanda Planteur. Attendre qu'Ela trouve un moyen de domestiquer le virus, pour s'apercevoir seulement alors qu'en l'absence de sa forme intelligente et agressive nous ne sommes pas des pequeninos du tout, mais de simples piggies ? Que nous ne tenons le pouvoir de parler que du virus au sein de nous, et que s'il était neutralisé, nous perdrons tout et tomberions au niveau des arbres-frères ? Allons-nous trouver cela lorsque vous libérerez l'antivirus ?

— Mais ce n'est pas une expérience sérieuse, avec une population témoin...

— C'est une expérience sérieuse, absolument, dit Ender. Le genre d'expérience qu'on fait lorsqu'on ne se préoccupe pas d'être subventionné ou non, qu'on a simplement besoin de résultats et qu'on les veut tout de suite. Le genre d'expérience que l'on fait lorsqu'on n'a aucune idée des résultats, voire qu'on n'est même pas certain de savoir les interpréter — seulement il y a une bande d'allumés chez les pequeninos qui veulent monter dans des vaisseaux interstellaires pour répandre une maladie mortelle pour la vie planétaire dans toute la galaxie, alors il faut faire quelque chose.

— C'est le genre d'expérience qu'on fait, dit Planteur, quand on a besoin d'un héros.

— Qui ça, « on » ? demanda Ender. Nous autres humains ou vous ?

— À ta place, je n'insisterais pas, dit Valentine. Pour ce qui est de l'héroïsme, tu as accumulé les états de service au fil des siècles.

— Il se peut que ça ne soit pas nécessaire, malgré tout, dit Ela. Quara en sait beaucoup plus sur la descolada qu'elle ne veut bien le dire. Peut-être qu'elle sait déjà si l'adaptabilité intelligente de la

descolada peut être séparée de ses fonctions essentielles au maintien de la vie. Si nous pouvions produire pareil virus, nous pourrions tester les effets de la descolada sur l'intelligence des pequeninos sans mettre en danger la vie du sujet.

— L'ennui, dit Valentine, c'est que Quara ne va probablement pas croire à notre histoire de descolada fabriquée par une autre espèce, pas plus que Qing-jao ne voulait croire que la voix de ses dieux n'était qu'une psychonévrose obsessionnelle génétiquement induite.

— Je vais faire l'expérience, dit Planteur. Je vais commencer immédiatement parce que le temps presse. Demain, vous me mettrez dans une enceinte stérile, puis tuerez toute la descolada contenue dans mon corps à l'aide des produits que vous tenez secrètement en réserve pour donner aux humains lorsque la descolada s'est adaptée au neutraliseur que vous utilisez.

— Tu es bien conscient que ça risque de ne pas marcher, hein ? dit Ela.

— Alors ce serait vraiment un sacrifice, dit Planteur.

— Si tu commences à perdre la raison sans rapport apparent avec ton état corporel, dit Ela, nous arrêterons l'expérience parce que nous aurons la réponse.

— Peut-être, dit Planteur.

— Arrivé à ce point, il se peut que tu guérisses.

— Ça m'est égal si je guéris ou non.

— Nous arrêterons aussi l'expérience, dit Ender, si tu commences à perdre la raison d'une manière qui est en rapport avec ton état de santé physique, parce que alors nous saurons que l'expérience est inutile et qu'elle ne nous apprendrait rien de toute façon.

— Dans ce cas, si je suis un lâche, je n'ai qu'à simuler la déficience mentale et j'aurai la vie sauve, dit Planteur. Non, je vous interdis d'arrêter l'expérience, quoi qu'il arrive. Et, si je conserve mes fonctions mentales, vous devrez me laisser continuer jusqu'au bout, jusqu'à la mort, parce que ce n'est que si je garde ma lucidité jusqu'au bout que nous saurons que notre âme est autre chose qu'un simple artefact de la descolada. Promettez-le-moi !

— C'est de la science ou un pacte de suicide ? demanda Ender. Serais-tu découragé par la découverte du rôle probable de la

descolada dans l'histoire des pequeninos au point de vouloir tout simplement mourir ?

Planteur se précipita sur Ender, s'agrippa à lui et pressa son nez contre le sien.

— menteur ! cria-t-il.

— J'ai simplement posé une question, souffla Ender.

— Je veux être libre ! hurla Planteur. Je veux que la descolada quitte mon corps et ne revienne jamais ! Je veux par mon geste aider à libérer tous les piggies pour que nous soyons pequeninos pour de vrai et non pour la forme !

Doucement, Ender le repoussa. Le violent contact avec Planteur lui avait quelque peu meurtri le nez.

— Je veux faire un sacrifice qui prouve que je suis libre, dit Planteur, que je ne me contente pas d'exprimer mes gènes. Et pas seulement pour tenter d'entrer dans la troisième vie.

— Même les martyrs de la chrétienté et de l'islam étaient disposés à recevoir au ciel la récompense de leur sacrifice, dit Valentine.

— Alors c'étaient tous des porcs, des égoïstes, dit Planteur. C'est bien ce que vous dites, des porcs, n'est-ce pas ? En stark, votre langue commune. Egoïste comme un porc. Alors c'est bien le nom qui nous convient, à nous les piggies ! Nos héros essayaient tous de devenir arbres-pères. Nos arbres-frères étaient des ratés dès le départ. La seule chose que nous servions en dehors de notre personne, c'est la descolada. Autant que nous le sachions, nous sommes peut-être la descolada. Mais moi, je serai libre. Je saurai ce que je suis, sans la descolada dans mes gènes – moi seulement.

— Tu seras mort, dit Ender.

— Mais libre d'abord. Et le tout premier de mon peuple.

Après que Jane et Wang-mu eurent relaté à maître Han tout ce qui avait transpiré ce jour-là, après qu'il eut raconté à Jane sa propre journée de travail, après que la maison fut retombée dans le silence et l'obscurité, Wang-mu était encore éveillée, couchée sur sa natte dans un coin de la chambre de maître Han, écoutant ses ronflements légers mais tenaces tout en réfléchissant à ce qui avait été dit en ce jour.

Il y avait tellement d'idées, et la plupart étaient tellement au-dessus de son niveau qu'elle désespérait de pouvoir véritablement les comprendre. Surtout ce que Wiggin avait dit en parlant de buts et de finalités. Ils reconnaissaient qu'elle avait trouvé la solution au problème de la descolada, et pourtant elle ne pouvait en revendiquer le mérite, parce qu'elle ne l'avait pas trouvée intentionnellement : elle avait cru qu'elle se contentait de répéter les questions de Qing-jao. Pouvait-elle s'attribuer le mérite d'une découverte fortuite ?

On ne devrait critiquer ou féliciter les gens que pour ce qu'ils avaient eu l'intention de faire. C'est ce que Wang-mu avait toujours cru, instinctivement ; elle ne se souvenait pas l'avoir jamais entendu dire aussi explicitement. Les crimes qu'elle reprochait aux membres du Congrès étaient tous prémédités : modifier génétiquement les habitants de la Voie pour créer les élus, et envoyer le Dispositif DM pour détruire le refuge de la seule autre espèce intelligente dont ils connaissaient l'existence dans l'univers.

Mais était-ce bien là ce qu'ils voulaient faire ? Peut-être que certains d'entre eux, au moins, croyaient rendre l'univers plus sûr pour l'humanité en détruisant Lusitania : d'après ce que Wang-mu avait entendu dire sur la descolada, elle risquait d'anéantir toute vie d'origine terrestre si elle se répandait de planète en planète dans l'univers habité. Peut-être que d'autres membres du Congrès avaient décidé de créer les élus des dieux sur la Voie pour en faire profiter toute l'humanité, mais en leur mettant la PNO dans le cerveau pour les empêcher d'aller trop loin et de réduire en esclavage les humains « normaux » qui leur étaient inférieurs. Peut-être qu'ils avaient tous de bonnes intentions pour justifier les horreurs qu'ils commettaient.

Qing-jao était certainement bien intentionnée, non ? Alors comment Wang-mu pouvait-elle la condamner pour des actes qu'elle commettait en croyant obéir aux dieux ?

Est-ce que tout un chacun n'avait pas quelque noble intention en vue pour justifier ses propres actes ? Est-ce que tout le monde ne se trouvait pas irréprochable ?

Moi non, se dit Wang-mu. Je me trouve faible et stupide. Mais les autres ont parlé de moi comme si j'étais meilleure que je n'aurais jamais pu l'imaginer. Maître Han lui aussi m'a félicitée. Et les autres parlaient de Qing-jao avec de la pitié et du mépris dans la voix – et c'est ce que j'ai ressenti envers elle, moi aussi. Et pourtant Qing-jao

n'est-elle pas noble dans ses actes, et moi vile ? J'ai trahi ma maîtresse. Elle est depuis toujours loyale envers son gouvernement et ses dieux, qui sont vrais pour elle, même si je ne crois plus en eux. Comment puis-je distinguer les bons des méchants, si les méchants ont tous un truc pour se convaincre qu'ils essaient de faire le bien même quand ils font quelque chose d'atroce et que les bons peuvent croire qu'ils se conduisent en réalité très mal alors même qu'ils font quelque chose de bien ?

Peut-être qu'on peut seulement faire le bien en pensant faire le mal et que, si on se croit honnête, alors on ne peut que faire le mal.

Mais ce paradoxe était trop pour elle. Le monde n'aurait plus de sens s'il fallait juger les gens par le contraire de ce qu'ils essayaient d'exprimer dans leur apparence. N'était-ce pas possible qu'une personne honnête essaie aussi de paraître honnête ? Et si quelqu'un se prétendait ignoble, ça ne voulait pas obligatoirement dire qu'il n'était pas ignoble. Y avait-il moyen déjuger les gens s'il n'était même pas possible de les juger sur leurs intentions ?

Comment Wang-mu même pouvait-elle se juger ?

La moitié du temps, je ne sais même pas pourquoi j'agis. Je suis venue dans cette maison parce que j'étais ambitieuse et voulais devenir la servante secrète d'une jeune et riche élue des dieux. C'était pur égoïsme de ma part, et c'est la seule générosité qui a conduit Qing-jao à me prendre à son service. Et voilà maintenant que j'aide maître Han à trahir – où sont mes intentions là-dedans ? Je ne sais même pas pourquoi je fais ce que je fais. Comment puis-je connaître les véritables intentions des autres ? Il n'y a plus d'espoir de distinguer jamais le bien du mal.

Elle s'assit dans la position du lotus sur sa natte et appliqua ses mains contre son visage. C'était comme si elle était pressée contre un mur, mais un mur qu'elle avait construit elle-même, et, si seulement elle arrivait à trouver un moyen de l'écarter – comme elle écartait les mains de son visage chaque fois qu'elle le désirait –, alors elle pourrait aisément aller droit à la vérité.

Elle écarta les mains. Ouvrit les yeux. Le terminal de maître Han était de l'autre côté de la pièce. C'est là qu'elle avait vu aujourd'hui les visages d'Elanora Ribeira von Hesse et d'Andrew Wiggin. Et celui de Jane.

Elle se rappela que Wiggin lui avait dit à quoi ressembleraient les dieux. Des dieux authentiques voudraient vous apprendre à devenir exactement comme eux. Pourquoi avait-il dit ça ? Comment pouvait-il savoir à quoi ressemblait un dieu ?

Des gens qui veulent vous apprendre comment savoir tout ce qu'ils savent et comment faire tout ce qu'ils font : c'est des parents qu'il parlait en réalité, pas des dieux.

Or il y avait beaucoup de parents qui ne faisaient pas comme ça. Beaucoup de parents qui essayaient de brimer leurs enfants, de les contrôler, d'en faire des esclaves. Là où elle avait grandi, Wang-mu avait eu souvent connaissance de pareils cas.

Ce que Wiggin décrivait, ce n'était donc pas vraiment des parents tout court. C'étaient de bons parents. Il ne lui disait pas ce qu'étaient les dieux, il lui disait ce qu'était la bonté. Vouloir que les autres progressent. Vouloir que les autres aient toutes les bonnes choses qu'on a soi-même. Et leur éviter les mauvaises, si possible. Ça, c'était la bonté.

Et les dieux, alors ? Ils voudraient que tout le monde sache, possède et soit tout ce qu'il y a de bien. Ils enseigneraient, partageraient et formeraient, mais sans jamais employer la force.

Comme mes parents, songea Wang-mu. Maladroits et stupides à l'occasion, comme tout le monde, mais de bons parents. Ils se sont vraiment occupés de moi. Même des fois quand ils me faisaient faire des trucs pénibles parce qu'ils savaient que ça serait bien pour moi. C'étaient de bons parents, même les fois où ils avaient tort. Après tout, je ne peux les juger sur leurs intentions. Tout le monde pense avoir de bonnes intentions, mais mes parents avaient vraiment de bonnes intentions, parce que toutes leurs actions envers moi visaient à me donner plus de sagesse, plus de force, plus de bonté. Même quand ils m'obligeaient à faire des choses pénibles, parce qu'ils savaient que ça me rendrait service. Même quand ils me faisaient mal.

Et voilà. Voilà comment seraient les dieux, à supposer qu'ils existent. Ils voudraient que tout le monde profite de toutes les bonnes choses de la vie, comme de bons parents. Mais, contrairement aux parents et à toutes les autres personnes, les dieux sauraient véritablement ce qu'était le bien et auraient véritablement le pouvoir de provoquer de bonnes choses, même s'ils étaient les

seuls à s'en rendre compte. Comme l'avait dit Wiggin, de véritables dieux seraient plus intelligents et plus forts que tout le monde. Ils auraient toute l'intelligence et toute la force qu'il était possible d'avoir.

Mais que penser d'un être pareil ? Était-ce à une personne comme Wang-mu de juger un dieu ? Elle ne pourrait comprendre leurs intentions, même s'ils les lui révélaient, alors comment pourrait-elle jamais savoir qu'elles étaient bonnes ? Et pourtant, l'autre démarche – croire en eux et leur faire confiance absolument – , n'était-ce pas ce que faisait Qing-jao ?

Non. S'il y avait vraiment des dieux, ils n'agiraient jamais comme Qing-jao le croyait : jamais ils ne feraient des gens des esclaves à tourmenter et à humilier.

À moins que les tourments et l'humiliation ne soient de bonnes choses pour eux...

Non ! faillit-elle crier tout haut. Et elle se prit encore la tête entre les mains, pour se forcer à garder le silence, cette fois-ci.

Je ne peux juger que ce que je comprends. Si, autant que je peux le constater, les dieux auxquels croit Qing-jao sont purement malfaisants, alors, oui, peut-être que je me trompe, peut-être que je ne peux appréhender le grand dessein qu'ils accomplissent en faisant des élus des esclaves sans défense ou en anéantissant des espèces tout entières. Mais en mon cœur je n'ai d'autre choix que de rejeter pareils dieux, car je ne vois nulle part le bien dans ce qu'ils font. Peut-être suis-je tellement bête, tellement idiote, que je serai toujours l'ennemie des dieux et œuvrerai à l'encontre de leurs desseins altiers et incompréhensibles. Mais il me faut vivre ma vie selon ce que je comprends, et moi je comprends qu'il n'y a pas de dieux comme ceux dont les élus nous parlent. Si tant est qu'ils existent, ils trouvent plaisir dans l'oppression, le mensonge, l'humiliation et l'ignorance. Ils font en sorte d'abaisser les autres et de se grandir eux-mêmes. Ce ne seraient pas des dieux, même s'ils existaient. Ce seraient des ennemis. Des démons.

Pareil pour ceux, quels qu'ils puissent être, qui ont créé le virus de la descolada. Certes, il faudrait qu'ils soient très puissants pour élaborer un tel instrument. Mais il faudrait aussi qu'ils soient des êtres sans cœur, égoïstes et arrogants pour croire que toute la vie de l'univers n'existe que pour être soumise à leurs manipulations. Pour

lâcher la descolada dans l'univers sans se soucier des victimes qu'elle ferait ou de la beauté des formes de vie qu'elle détruirait, ceux-là non plus ne pourraient être des dieux.

Jane, maintenant. Jane pourrait être une divinité. Jane possédait d'énormes quantités d'informations et avait aussi une grande sagesse. Elle agissait pour le bien d'autrui, même au risque d'y perdre la vie – et elle continuait, même maintenant que sa vie était en suspens. Andrew Wiggin pourrait être un dieu, si sage et si bon, apparemment, lui qui n'agissait pas pour son propre compte mais pour le bien des pequeninos. Et Valentine, qui avait œuvré, sous le nom de Démosthène, pour aider les autres à trouver la vérité et à prendre des décisions en toute sagesse. Et maître Han, qui essayait toujours de faire le bien, même au risque de perdre sa fille. Peut-être même Ela, cette femme de science, même si elle n'avait pas su tout ce qu'elle aurait dû savoir, parce qu'elle n'avait pas honte d'apprendre la vérité de la bouche d'une jeune servante.

Bien sûr, ce n'était pas le genre de dieux qui résidaient aux confins du couchant, dans le palais de la Royale Mère. Ils ne se prenaient pas non plus pour des dieux – ils lui riraient au nez s'ils savaient que l'idée l'avait ne serait-ce qu'effleurée. Mais, comparés à elle, c'étaient vraiment des dieux. Ils étaient tellement plus intelligents que Wang-mu, tellement plus puissants, et, pour autant qu'elle pouvait comprendre leurs intentions, ils s'efforçaient d'aider les autres à devenir aussi intelligents et aussi puissants que possible. Plus intelligents et plus puissants qu'ils ne l'étaient eux-mêmes. Donc, même si Wang-mu se trompait, même si elle ne comprenait vraiment rien à rien, elle savait néanmoins que sa décision de travailler avec eux était la bonne.

Elle ne pouvait faire le bien que dans la mesure où elle comprenait la nature de la bonté. Et ces gens lui semblaient faire le bien, tandis que le Congrès semblait faire le mal. Alors, même si à la longue elle risquait de disparaître – car maître Han était désormais l'ennemi du Congrès et pourrait être arrêté et tué, et elle avec lui –, elle poursuivrait quand même sa tâche. Elle ne verrait jamais de vrais dieux, mais elle pourrait au moins aider ceux qui approchaient la divinité autant que faire se peut pour des personnes réelles.

Et si je déplais aux dieux, ils peuvent m'empoisonner dans mon sommeil ou me faire brûler demain pendant que je traverse le jardin

ou tout simplement faire tomber mes bras et mes jambes comme des miettes de gâteau. S'ils n'arrivent même pas à arrêter une stupide petite servante comme moi, alors ils ne sont pas grand-chose.

VIE ET MORT

« Ender vient nous voir. »

« Moi, il vient me parler tout le temps. »

« Et nous pouvons lui parler directement, dans son esprit. Mais il insiste pour venir. S'il ne nous voit pas, il n'a pas l'impression de parler avec nous. Quand nous nous entretenons à distance, il a encore plus de mal à distinguer ses propres pensées de celles que nous mettons dans son esprit. Alors il vient. »

« Et ça ne vous plaît pas. »

« Il veut que nous lui donnions des réponses, et nous ne connaissons pas de réponses. »

« Vous savez tout ce que les humains savent. Vous êtes allés dans l'espace, n'est-ce pas ? Vous n'avez même pas besoin de leurs ansibles pour communiquer de planète à planète. »

« Ils sont tellement avides de réponses, ces humains ! Ils ont tellement de questions ! »

« Nous avons des questions aussi, vous savez. »

« Ils veulent savoir pourquoi, pourquoi, pourquoi. Ou comment. Et qu'on leur livre le tout bien ficelé comme dans un cocon. La seule fois où nous le faisons, c'est pour la métamorphose d'une reine. »

« Ils aiment tout comprendre. Mais nous aussi, vous savez. »

« Oui, vous aimeriez bien croire que vous êtes comme les humains, n'est-ce pas ? Mais vous n'êtes pas comme Ender. Pas comme les humains. Il faut qu'il sache la cause de tout, il faut qu'il fabrique une histoire à propos de tout et nous ne connaissons pas d'histoires. Nous connaissons les souvenirs. Nous connaissons les choses qui arrivent. Mais nous ne savons pas pourquoi elles arrivent, pas comme il le voudrait. »

« Mais si. »

« Le pourquoi des choses, ça ne nous intéresse même pas. Nous ne sommes pas comme ces humains. Nous trouvons tout ce que nous avons besoin de savoir pour accomplir quelque chose. Eux, ils

veulent toujours en savoir plus qu'ils n'ont besoin de savoir. Quand ils sont arrivés à faire fonctionner quelque chose, ils sont encore avides de savoir pourquoi ça fonctionne et comment fonctionne le pourquoi de ce pourquoi. »

« Nous sommes comme cela, non ? »

« Peut-être que vous le serez un jour, lorsque la descolada cessera de vous manipuler.

« Ou peut-être que nous serons comme vos ouvriers. »

« Dans ce cas, vous ne le regretterez pas. Ils sont tous très heureux. C'est l'intelligence qui vous rend malheureux. Les ouvriers ont faim ou n'ont pas faim. Ils souffrent ou ne souffrent pas. Ils ne connaissent ni la curiosité, ni la déception, ni l'angoisse, ni la honte. Et quand on en arrive là, vous et nous sommes des ouvriers, comparés aux humains. »

« Je crois que vous ne nous connaissez pas assez bien pour faire la comparaison. »

« Nous avons été à l'intérieur de votre cerveau, nous avons été à l'intérieur du cerveau d'Ender, nous avons été à l'intérieur de nos propres cerveaux pendant mille générations et, à côté de ces humains, nous donnons l'impression de dormir. Même lorsqu'ils dorment, ils ne dorment pas. C'est ce que font les animaux d'origine terrestre, à l'intérieur de leur cerveau : un genre de décharge neuronale aberrante, de démence contrôlée. Pendant leur sommeil. La partie du cerveau qui enregistre l'image ou le son est excitée toutes les une ou deux heures pendant que les humains dorment, exactement comme lorsqu'ils sont éveillés. Même lorsque les sons et les images forment un bric-à-brac aléatoire sans aucun sens, leur cerveau persiste à essayer d'en faire un ensemble cohérent. Ils essaient de faire des histoires avec. C'est du bric-à-brac aléatoire dénué de sens, sans corrélation possible avec la réalité, et pourtant ils fabriquent leurs histoires de fous à partir de ça. Et puis ils les oublient. Ils se donnent tout ce mal pour trouver des histoires et, quand ils se réveillent, ils les oublient presque totalement. Mais, quand il leur arrive de s'en souvenir, alors ils essaient de fabriquer des histoires à partir de ces histoires aberrantes et de les incorporer à leur vie réelle. »

« Nous savons qu'ils rêvent. »

Peut-être que sans la descolada vous allez rêver vous aussi. »

« Pour quoi faire ? Comme vous le dites, ça n'a pas de sens : un déclenchement aléatoire des synapses entre les neurones du cerveau. »

« Ils s'entraînent. Ils font cela tout le temps. Trouver des histoires. Etablir des rapprochements. Faire du sens à partir du non-sens. »

« À quoi ça sert, si ça ne veut rien dire ? »

« C'est comme ça. Ils ont une envie que nous ne connaissons pas. Une envie de réponses. Une envie de sens. Une envie d'histoires. »

« Nous avons des histoires. »

« Vous vous rappelez les actes. Eux fabriquent des choses. Ils changent le sens de leurs histoires. Ils transforment les choses si bien que le même souvenir signifie mille choses différentes. À partir de leurs rêves, de cette excitation aléatoire, il leur arrive même parfois de fabriquer quelque chose qui éclaire tout le reste. Pas un seul être humain ne dispose d'un esprit comparable au vôtre. Ou au nôtre. Rien d'aussi puissant. Et leur vie est si courte, ils meurent si vite. Mais dans leur petite centaine d'années ils découvrent dix mille significations et nous une seule. »

« Fausses pour la plupart. »

« Même si elles sont fausses dans leur grande majorité, même si elles sont fausses et stupides à quatre-vingt-dix-neuf pour cent, sur dix mille idées il en reste encore une centaine de bonnes. C'est ainsi qu'ils compensent leur stupidité, leur courte vie et leur mémoire limitée. »

« Rêves et folie. »

« Magie, mystère et philosophie. »

« Vous ne pouvez pas dire que vous ne pensez jamais à des histoires. Ce que vous venez de me raconter en est une. »

« Vous ne comprenez donc pas ? Cette histoire, je l'ai prise dans l'esprit d'Ender. C'est la sienne. Et il en a pris le germe chez quelqu'un d'autre, dans quelque chose qu'il a lu, et l'a combinée avec ses propres pensées jusqu'à ce qu'elle ait un sens pour lui. C'est tout dans sa tête. Alors que nous sommes comme vous. Nous avons une vue claire de l'univers. Je n'ai pas de difficulté à circuler dans votre esprit. Tout y est ordonné, logique et clair. Vous seriez tout aussi à l'aise dans le mien. Ce qu'il y a dans votre tête, c'est la réalité – plus ou moins, pour autant que vous la comprenez. Mais dans l'esprit

d'Ender, c'est la folie. Des milliers de visions impossibles, contradictoires, concurrentes qui n'ont pas de sens parce qu'elles ne peuvent s'accorder, mais qui s'accordent quand même parce que c'est lui qui les assemble, comme ceci aujourd'hui, comme cela demain, selon ses besoins. Comme s'il pouvait fabriquer dans sa tête une nouvelle machine à idées pour chaque nouveau problème qu'il rencontre. Comme s'il concevait un nouvel univers, renouvelé toutes les heures, souvent irrémédiablement raté – il finit par faire des erreurs, des fautes de jugement –, mais parfois si parfaitement réussi qu'il ouvre des perspectives comme par miracle, et je vois par ses yeux le monde nouveau et ça change tout. La folie d'abord, ensuite l'illumination. Nous savions tout ce qu'il y avait à savoir avant de rencontrer ces humains, avant d'établir cette liaison avec l'esprit d'Ender. Maintenant nous découvrons qu'il y a tellement de manières de savoir les mêmes choses que nous ne les trouverons jamais toutes. »

« À moins que les humains ne vous les apprennent. »

« Vous voyez ? Nous faisons aussi de la récupération. »

« Vous récupérez, nous supplions. »

« Si seulement ils étaient à la hauteur de leurs capacités mentales ! »

« Parce qu'ils ne le sont pas ? »

« Ils ont l'intention de vous faire sauter, non ? Ne l'oubliez pas. Voilà de quoi leur esprit est capable. Mais après tout, ils sont encore, pris individuellement, stupides, bornés, à moitié aveugles et à moitié fous. Il y a toujours les quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'histoires atrocement fausses qui leur font commettre de terribles erreurs. Parfois nous aimerions les domestiquer, comme les ouvriers. Nous avons essayé avec Ender, vous savez. Mais nous n'y sommes pas parvenus. Impossible de faire de lui un ouvrier. »

« Pourquoi ? »

« Trop stupide. Il ne peut maintenir son attention assez longtemps. L'esprit humain manque de directivité. Ils s'ennuie et se met à vagabonder. Il nous a fallu construire un pont à l'extérieur de sa personne, en utilisant l'ordinateur avec lequel il avait le plus d'affinités. Les ordinateurs, eux, savent faire attention. Et disposent d'une mémoire claire, ordonnée, où tout est organisé et accessible. »

« Mais ils ne rêvent pas. »

« Pas de folie. Dommage. »

Valentine se présenta sans y avoir été invitée à la porte d'Olhado. C'était le matin de bonne heure. Il n'irait pas travailler avant l'après-midi – il était chef d'équipe à la petite briqueterie. Mais il était déjà levé, sans doute parce que toute sa famille l'était aussi. Les enfants sortaient de la maison en file indienne. Je voyais ça dans le temps, à la télé, songea Valentine. Tous les membres de la famille s'en vont à la même heure, et le père, serviette à la main, est le dernier à franchir le seuil. À leur manière, mes parents ont joué ce jeu. Même si leurs enfants étaient profondément différents des autres. Même si, après être partis à l'école en grande pompe le matin. Peter et moi-même nous mettions à rôder dans les réseaux, tentant de nous emparer du monde par pseudonymes interposés. Même si Ender a été arraché à la famille encore tout petit et n'a jamais revu aucun d'entre nous, même lors de son unique visite sur Terre – moi exceptée. Je crois que mes parents s'imaginaient encore faire les choses dans les formes parce qu'ils accomplissaient un rite qu'ils avaient vu à la télé.

Et ça recommence. Les enfants se bousculent pour passer la porte. Ce gamin doit être Nimbo, celui qui était avec Grego lorsqu'il a affronté les émeutiers. Mais c'est un enfant modèle, un vrai cliché – qui se douterait qu'il a participé à cette nuit d'horreur il n'y a pas si longtemps que ça ?

Leur mère leur donna à tous un baiser. Elle était encore jeune et belle, même avec autant d'enfants. Si ordinaire, comme l'épouse cliché, mais remarquable tout de même, puisqu'elle avait épousé leur père, n'est-ce pas ? Elle avait ignoré son infirmité.

Le père, lui, qui n'allait pas encore travailler, pouvait se permettre de rester sur le pas de la porte et de les regarder, de leur taper sur l'épaule, de les embrasser, de leur dire quelques mots. Décontracté, intelligent, affectueux – le père tel qu'on se le représente. Mais alors, qu'est-ce qui cloche dans ce tableau ? Le père, c'est Olhado. Il n'a pas d'yeux. Rien que deux orbites en métal argenté ponctuées de deux lentilles dans un œil et d'une prise entrée/sortie dans l'autre. Les gosses n'ont pas l'air de le remarquer. Moi, je n'y suis pas encore habituée.

— Valentine, dit-il en la voyant.

— Il faut que je vous parle.

Il la fit entrer. Il lui présenta sa femme, Jacqueline. Une peau si noire qu'elle en était presque bleue, des yeux rieurs, un sourire large et généreux qui donnait envie d'y plonger. Elle apporta une limonade glacée qui se condensait dans la chaleur matinale, puis se retira discrètement.

— Vous pouvez rester, dit Valentine. Ça n'a rien de confidentiel.

Mais elle ne voulait pas rester. Elle dit qu'elle avait du travail. Et elle disparut.

— Il y a longtemps que je voulais vous rencontrer, dit Olhado.

— On pouvait me rencontrer, dit-elle.

— Vous étiez occupée.

— Je n'ai pas d'occupations, dit Valentine.

— Vous vous occupez des affaires d'Andrew.

— Qu'importe. Maintenant, nous nous sommes rencontrés. J'étais curieuse à votre sujet, Olhado. À moins que vous ne préféreriez votre nom de baptême, Lauro ?

— Sur Lusitania, on porte le nom que les gens vous donnent. Avant, j'étais Sule, à cause de mon second prénom, Suleimão.

— Salomon le Sage.

— Mais, après que j'ai perdu mes yeux, je suis devenu Olhado, et pour toujours.

— Celui qu'on regarde.

— *Olhado* pourrait vouloir dire ça, certes, c'est le participe passé *d'olhar*, après tout. Mais dans mon cas ça veut dire « le type qui a des yeux ».

— Et c'est votre nom ?

— Ma femme m'appelle Lauro. Et mes enfants m'appellent papa.

— Et moi ?

— Comme vous voudrez.

— Sule, alors.

— Lauro, s'il vous faut un prénom. Sule me donne l'impression d'avoir six ans.

— Et vous rappelle le temps où vous pouviez voir.

— Oh, dit-il en riant. Je vois, maintenant, merci beaucoup. Je vois même très bien.

— C'est ce que dit Andrew. Voilà pourquoi je suis venue à vous. Pour savoir ce que vous voyez.

— Vous voulez que je vous fasse revoir une séquence particulière ? Une bouffée de passé ? Tous mes souvenirs favoris sont stockés sur ordinateur. Je peux me brancher et repasser tout ce que vous voulez. Par exemple, j'ai la première visite d'Andrew dans ma famille. J'ai aussi quelques conflits familiaux de première catégorie. Ou alors préférez-vous les événements publics ? Toutes les cérémonies de prise de fonctions qui ont eu lieu à la mairie depuis que j'ai ces yeux. Les gens viennent effectivement me consulter à propos de ce genre de choses : ils veulent savoir les costumes portés ce jour-là, le contenu des allocutions. J'ai souvent du mal à les convaincre que mes yeux enregistrent l'image et non le son – exactement comme leurs yeux à eux. Ils pensent que je devrais me faire artiste holographiste et tout enregistrer pour en faire du spectacle.

— Je ne veux pas voir ce que vous voyez. Je veux savoir ce que vous pensez.

— Maintenant ?

— Oui.

— Je n'ai pas d'opinions. Du moins, sur rien qui puisse vous intéresser. Je me tiens à l'écart des querelles de famille. Comme toujours.

— Et des activités typiquement familiales. Vous êtes le seul des enfants de Novinha à n'avoir pas embrassé la carrière scientifique.

— La science a apporté tellement de bonheur à tout le monde qu'on a du mal à imaginer pourquoi je ne me suis pas engagé dans cette voie.

— Ce n'est pas difficile à imaginer, dit Valentine.

Et puis, parce qu'elle avait découvert que les gens fragiles ont tendance à parler sans détour si on les provoque, elle ajouta, insidieusement :

— J'imagine très bien que vous n'aviez pas les qualités intellectuelles requises.

— C'est absolument exact, dit Olhado. J'ai juste assez d'intelligence pour fabriquer des briques.

— Vraiment ? dit Valentine. Mais vous ne fabriquez pas de briques, en fait.

— Au contraire. J'en fabrique des centaines par jour. Et maintenant que tout le monde fait des trous dans les murs pour

construire la nouvelle chapelle, je prévois une montée en flèche des affaires dans un proche avenir.

— Lauro, dit Valentine. Ce n'est pas vous qui faites les briques. Ce sont les ouvriers de votre usine.

— Et moi, en tant que contremaître, je ne suis pas dans le coup ?

— Les briquetiers font les briques. Vous faites les briquetiers.

— Sans doute. En général, je les épuise.

— Ce n'est pas tout, dit Valentine. Vous faites des enfants.

— Oui, dit Olhado, se détendant pour la première fois depuis le début de l'entretien. Ça, je le fais. Evidemment, j'ai une associée.

— Une femme belle et aimable.

— J'ai cherché la perfection, et j'ai trouvé encore mieux.

Ce n'était pas une plaisanterie. Il était sincère. Sa fragilité avait disparu, sa méfiance aussi.

— Vous avez des enfants, dit-il. Un mari.

— Une famille réussie. Presque aussi réussie que la vôtre, peut-être. Il manque à la nôtre la mère idéale, mais les enfants s'en remettent.

— À en croire Andrew, vous êtes l'être humain le plus important qui ait jamais existé.

— Andrew est très gentil. Il pouvait aussi dire des choses comme ça sans risque parce que je n'étais pas là.

— Mais vous êtes là, maintenant, dit Olhado. Pourquoi ?

— Il se trouve que des planètes et des espèces raman sont arrivées à un moment décisif de leurs relations, et, vu la manière dont les choses ont tourné, leur avenir dépend dans une large part de votre famille. Je n'ai pas le temps de découvrir des informations à tête reposée. Je n'ai pas le temps de comprendre la dynamique de votre famille : comment Grego passe du monstre au héros en l'espace d'une nuit, comment Miro peut à la fois avoir des tendances suicidaires et de l'ambition, pourquoi Quara laisserait mourir les pequeninos pour sauver la descolada...

— Demandez à Andrew. Il les comprend tous. Moi je n'ai jamais pu.

— Andrew est actuellement dans son petit enfer personnel. Il se sent responsable de tout. Il a fait de son mieux, mais Quim est mort, et la seule chose sur laquelle votre mère et Andrew sont d'accord,

c'est que c'est sa faute, d'une manière ou d'une autre. Le départ de votre mère l'a complètement déchiré.

— Je sais.

— Je ne sais même pas comment le consoler. Ni même ce que je dois, moi, sa sœur qui l'aime, espérer pour lui : qu'elle recommence à vivre avec lui ou qu'elle le quitte pour toujours.

Olhado haussa les épaules. Toute sa fragilité était revenue.

— Ça ne vous fait vraiment rien ? demanda Valentine. Ou alors est-ce délibéré de votre part ?

— Peut-être que j'ai pris la décision il y a longtemps et qu'à présent j'ai vraiment changé d'avis.

Savoir mener un entretien, c'est aussi savoir se taire quand il le faut. Valentine attendit.

Mais Olhado savait attendre lui aussi. Valentine faillit abandonner et reparler la première. Elle envisagea même d'avouer son échec et de partir.

Puis Olhado parla.

— Quand on m'a remplacé les yeux, on m'a également enlevé les conduits lacrymaux. Des larmes naturelles réagiraient avec les lubrifiants industriels qu'ils m'ont mis dans les yeux.

— Industriels ?

— Petite plaisanterie personnelle, dit Olhado. Je donne l'impression d'être tout le temps dépourvu d'émotions parce que mes yeux ne s'emplissent jamais de larmes. Et les gens ne savent pas déchiffrer mes expressions. C'est drôle, vous savez. Le globe oculaire normal ne peut ni changer de forme ni avoir une expression quelconque. Il reste là où il est. Certes, vos yeux sont mobiles – soit ils maintiennent le contact, soit ils regardent en haut, en bas, à gauche ou à droite –, mais mes yeux font ça aussi. Ils bougent quand même en parfaite symétrie. Ils sont quand même braqués dans la direction où je regarde. Mais les gens ne peuvent pas supporter de les regarder. Alors ils regardent ailleurs. Ils ne lisent pas les expressions sur mon visage. Et par conséquent ils croient qu'il n'y en a pas. Mes yeux me piquent quand même, rougissent et gonflent un peu dans des circonstances où j'aurais pleuré si j'avais encore des larmes pour pleurer.

— En d'autres termes, dit Valentine, ça vous fait quelque chose.

— Ça m’a toujours fait quelque chose. Je me disais parfois que j’étais le seul qui comprenait, même si, la moitié du temps, je ne savais pas ce que je comprenais. Je prenais du recul, j’observais et, parce que je ne mettais pas ma personne en jeu dans les querelles de famille, je pouvais les observer mieux que quiconque. Je voyais où était le pouvoir – notre mère régnait en maîtresse absolue, même si Marcão la battait lorsqu’il était en colère ou qu’il avait bu. Miro croyait se rebeller contre Marcão alors que c’était toujours contre sa mère. Grego était méchant, c’était sa manière à lui d’affronter la peur. Quara, le paradoxe incarné, faisait tout ce qui, croyait-elle, déplairait aux gens qui comptaient pour elle. Ela jouait noblement les martyres : qu’est-ce qu’elle serait dans ce monde si elle ne pouvait souffrir ? Quim le pieux, Quim le pur, trouvait un père en Dieu, se disant que le meilleur père est du genre invisible et qui n’élève jamais la voix.

— Vous avez vu tout ça étant enfant ?

— J’ai l’œil pour. Les observateurs passifs et détachés comme nous sont plus clairvoyants que les autres. N’est-ce pas votre avis ?

— Mais si, dit Valentine en riant. Vous et moi avons le même rôle, c’est bien ce que vous pensez ? Nous sommes tous les deux historiens ?

— C’était vrai jusqu’au jour où votre frère est arrivé. Dès l’instant où il a passé la porte, il était manifeste qu’il voyait et comprenait tout, exactement comme moi. Ce fut passionnant. Parce que évidemment je n’avais en réalité jamais cru aux conclusions que je formais sur ma propre famille. Je n’avais jamais confiance en mon jugement. Manifestement, personne ne voyait les choses comme moi, alors je devais me tromper. J’ai même pensé que, si je voyais des choses si bizarres, c’était à cause de mes yeux. Que, si j’avais eu de vrais yeux, j’aurais vu les choses comme les voyait Miro. Ou notre mère.

— Andrew a donc confirmé vos jugements.

— Mieux que ça. Il s’en est inspiré. Il a fait quelque chose avec.

— Ah bon ?

— Il était ici en tant que porte-parole des morts. Mais dès qu’il a franchi le seuil, il a pris... il a pris...

— La situation en main ?

— Il a pris ses responsabilités. Ça a tout changé. Il a vu toutes les maladies que j'avais vues, mais il a commencé à les guérir du mieux qu'il pouvait. J'ai vu qu'avec Grego il était gentil tout en étant ferme. Qu'avec Quara il réagissait à ce qu'elle voulait vraiment, et non à ce qu'elle prétendait vouloir. Qu'il respectait la distance que Quim voulait maintenir. Je l'ai vu à l'œuvre avec Miro, avec Ela, avec notre mère, avec tout le monde.

— Avec vous ?

— Il m'a fait entrer dans sa vie. Il s'est connecté avec moi. Il m'a vu me brancher la fiche dans l'œil et m'a quand même parlé comme à un humain. Vous savez ce que ça signifiait pour moi ?

— Je crois bien.

— Il ne s'agit pas de ma petite personne. J'étais un gosse avide de tout, et j'avoue que le premier type sympa aurait pu m'avoir au baratin, absolument. Mais c'est ce qu'il nous a fait à tous. La manière dont il nous a traités chacun différemment tout en restant lui-même. Pensez un peu aux exemples masculins autour de moi. Ce Marcão, que nous prenions pour notre père – je ne savais pas du tout qui il était. Tout ce que je voyais, c'est l'alcool qu'il avait dans le corps quand il était ivre, et la soif quand il était à jeun. Soif d'alcool, mais aussi soif d'un respect qu'il ne pouvait jamais avoir. Et puis un jour il est tombé raide mort. Le climat s'est amélioré tout de suite. Ce n'était pas encore l'idéal, mais c'était mieux quand même. Je me suis dit que le meilleur père est celui qui n'est jamais là. Mais ce n'était pas vrai non plus, n'est-ce pas ? Parce que mon père, le vrai, Libo, le grand savant, le martyr, le héros de la recherche, le grand amour de ma mère... il lui avait fait tous ces adorables enfants, il voyait les tourments dans lesquels la famille se débattait, et pourtant il n'a rien fait.

— Andrew dit que votre mère ne l'a pas laissé faire.

— C'est exact – et on doit toujours faire comme elle dit, n'est-ce pas ?

— Novinha est une femme très impressionnante.

— Elle croit qu'elle est la seule à souffrir dans le monde, dit Olhado. Je le dis sans rancœur aucune. J'ai simplement remarqué qu'elle est tellement pleine de douleur qu'elle est incapable de prendre au sérieux la douleur de quelqu'un d'autre.

— La prochaine fois, essayez de dire quelque chose de plus rancunier. Ça sera peut-être plus aimable.

— Oh, fit Olhado, l'air surpris, vous êtes en train de me juger ? C'est la solidarité des mères de famille ou quoi ? Les enfants qui disent du mal de leur mère méritent des gifles, c'est ça ? Mais je vous assure, Valentine, j'ai dit ce que je pensais. Sans rancune, sans animosité. Je connais ma mère, c'est tout. Vous avez dit que vous vouliez que je vous dise ce que je voyais, alors voilà ce que je vois. C'est ce qu'Andrew a vu lui aussi. Toute cette douleur. Ça l'attire. La douleur l'aspire comme un aimant. Et notre mère en avait tellement qu'elle l'a presque saigné à blanc. Sauf qu'on ne peut pas faire ça avec Andrew. Sa compassion est peut-être un abîme sans fond.

Sa défense passionnée d'Andrew la surprenait agréablement.

— Vous dites que Quim s'est tourné vers Dieu en tant que père invisible idéal. Vers qui vous êtes-vous tourné ? Pas vers quelqu'un d'invisible, ce me semble.

— Non, pas vers quelqu'un d'invisible.

Valentine scruta son visage en silence.

— Je vois tout en bas-relief, dit Olhado. Ma perception de la profondeur est très rudimentaire. Si on me mettait une lentille dans chaque œil au lieu de deux dans le même, ma vision binoculaire en serait grandement améliorée. Mais je voulais avoir la prise. Pour me brancher sur l'ordinateur. Je voulais pouvoir enregistrer les images, pouvoir les partager. Alors je vois en bas-relief. Comme si tous les gens étaient des figurines de carton arrondies glissant sur un fond peint unidimensionnel. D'un certain côté, ça rapproche tout le monde. Les gens glissent les uns sur les autres comme des feuilles de papier et se frottent au passage.

Elle écouta, mais garda le silence encore un moment.

— Pas quelqu'un d'invisible, reprit-il, laissant parler ses souvenirs. C'est exact. J'ai vu ce qu'Andrew faisait dans notre famille. J'ai vu qu'il écoutait, qu'il observait et qu'il comprenait qui nous étions, en tant qu'individus. Il essayait de découvrir nos besoins et de les satisfaire. Il prenait en charge les autres sans apparemment se soucier de ce que ça lui coûtait. À la fin, il n'a peut-être jamais pu faire des Ribeira une famille normale, mais il nous a donné la paix, la fierté et le sens de notre identité. Et la stabilité. Il a épousé notre mère et s'est bien conduit avec elle. Il nous aimait tous.

Il était toujours là quand nous avions besoin de lui, et il n'était pas choqué si nous ne voulions pas le voir. Il s'attendait à un comportement civilisé de notre part et était ferme là-dessus, mais jamais il ne passait ses caprices sur nous. Et je me disais : C'est beaucoup plus important que la science. Ou la politique, d'ailleurs. Ou n'importe quelle profession, n'importe quelle performance. Si seulement je pouvais avoir une famille réussie, si seulement je pouvais apprendre à être pour d'autres enfants, toute leur vie, ce qu'Andrew était pour nous – mais un peu tard dans notre vie –, alors ça aurait à la longue plus de sens, ce serait une belle réussite, au-delà de ce que je pourrais jamais accomplir avec mon esprit ou avec mes mains.

— Alors vous êtes père par vocation, dit Valentine.

— Un père qui travaille dans une briqueterie pour nourrir et vêtir sa famille. Et non un briquetier qui a aussi des enfants. Lini est aussi de cet avis.

— Lini ?

— Jaqueline. Ma femme. Elle a pris un chemin différent mais elle est arrivée au même endroit. Nous faisons ce qu'il faut pour mériter notre place dans la communauté, mais nous ne vivons que pour les heures que nous passons à la maison. Pour l'autre, pour les enfants. Avec ça, je ne rentrerai jamais dans les livres d'histoire.

— Ça serait une surprise, dit Valentine.

— Ce serait ennuyeux à lire, dit Olhado. Mais pas à vivre.

— Le secret que vous cachez à vos frères et sœurs tourmentés, c'est donc... le bonheur ?

— La paix. La beauté. L'amour. Toutes les grandes abstractions. Je les vois peut-être en bas-relief, mais je les vois en gros plan.

— Et vous tenez ça d'Andrew. Le sait-il ?

— Je crois bien, dit Olhado. Voulez-vous connaître mon secret le plus jalousement gardé ? Lorsque nous sommes ensemble, rien que lui et moi, ou lui et moi et Lini... lorsque nous sommes entre nous, donc, je l'appelle papa et il m'appelle son fils.

Valentine ne fit aucun effort pour retenir ses larmes, comme si elles coulaient moitié pour elle et moitié pour lui.

— Alors Ender a des enfants après tout, dit-elle.

— C'est de lui que j'ai appris à être père – et un sacré bon père, en plus.

Valentine se pencha en avant. C'était le moment de passer aux choses sérieuses.

— Ça veut dire que, plus que tout autre membre de votre famille, vous risquez de perdre quelque chose de véritablement beau et délicat si nous échouons.

— Je sais, dit Olhado. Au bout du compte, j'ai fait un choix égoïste. Je suis heureux, mais je ne peux rien faire pour sauver Lusitania.

— Erreur, dit Valentine. Vous ne le savez pas encore.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— Prenons le temps d'en parler, et nous pourrions peut-être trouver quelque chose. Et si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Lauro, votre Jaqueline devrait cesser de nous espionner depuis la cuisine et venir nous rejoindre.

Jaqueline vint timidement s'asseoir à côté de son mari. Valentine aimait les voir se tenir par la main. Après tant d'enfants... et ça lui rappelait quand elle et Jakt se tenaient par la main et tout le bonheur que ça lui donnait.

— Lauro, dit-elle, Andrew m'a dit que, lorsque vous étiez plus jeune, vous étiez le plus intelligent des enfants Ribeira. Que vous l'entreteniez de spéculations philosophiques extravagantes. À présent, Lauro, mon cher neveu adoptif, c'est une philosophie extravagante qu'il nous faut. Votre cerveau est-il au repos depuis l'enfance ou nourrissez-vous encore des pensées d'une grande profondeur ?

— J'ai des pensées, dit Olhado. Mais je n'y crois pas moi-même.

— Nous travaillons sur les voyages supraluminiques, Lauro. Nous tentons de découvrir l'âme d'une entité informatique. Nous essayons de reconstruire un virus artificiel pourvu de capacités d'autodéfense. Nous travaillons sur la magie et les miracles. Alors, si vous avez des intuitions sur la nature de la vie et de la réalité...

— Je ne sais même pas de quelles idées parlait Andrew, dit Olhado. J'ai arrêté d'étudier la physique, j'ai...

— Si je veux des études, je lirai des bouquins. Alors laissez-moi vous répéter ce que j'ai dit à une jeune servante chinoise de la planète de la Voie : « Fais-moi connaître tes pensées, et je ferai le tri entre l'utile et l'inutile. »

— Comment ça ? Vous n'êtes pas physicienne non plus.

Valentine s'approcha de l'ordinateur qui attendait tranquillement dans son coin.

— Je peux allumer ça ?

— *Pois não*, dit-il. Bien sûr.

— Une fois qu'il sera allumé, Jane sera avec nous.

— Le programme personnel d'Ender.

— L'entité informatique dont nous essayons de localiser l'âme.

— Ah ! dit-il. C'est peut-être vous qui devriez me dire des choses.

— Je sais déjà ce que je sais. Alors à vous la parole. Parlez-moi des idées que vous aviez quand vous étiez enfant, et de ce qu'elles sont devenues depuis.

Quara prit très mal l'arrivée de Miro.

— Pas la peine, dit-elle.

— Pas la peine de quoi ?

— Pas la peine de me rappeler mon devoir envers l'humanité ou ma famille – deux ensembles distincts qui ne se recoupent pas, d'ailleurs.

— Tu crois que je suis venu pour ça ?

— Ela t'a envoyé pour me persuader de lui dire comment castrer la descolada.

— Est-ce possible ? ironisa Miro. Je ne suis pas biologiste.

— Arrête de faire le malin, dit Quara. Si on lui enlève la faculté de transmettre de l'information d'un virus à l'autre, c'est comme si on lui enlevait sa langue, sa mémoire et tout ce qui la rend intelligente. Si elle veut savoir ces trucs, elle peut étudier ce que j'ai étudié. Il ne m'a fallu que cinq ans de travail pour en arriver là.

— La flotte arrive.

— Alors tu es bien un émissaire.

— Et la descolada peut trouver comment...

— ... circonvenir toutes les stratégies mises au point pour la neutraliser. Je sais.

Miro était contrarié de l'entendre finir sa phrase, mais il avait l'habitude de voir les gens s'impatienter devant la lenteur de son expression et lui couper la parole. Et au moins elle avait compris où il voulait en venir.

— Ça peut arriver un jour ou l'autre, dit-il. Ela travaille contre la montre.

— Alors elle devrait m'aider à apprendre comment parler au virus. Le persuader de nous laisser tranquilles. Conclure un traité, comme Andrew l'a fait avec les pequeninos. Au lieu de quoi, elle m'a interdit l'accès au labo. Je peux bien lui renvoyer la balle. Elle m'interdit l'accès au labo, je lui interdis l'accès à mes archives.

— Tu livrais des secrets aux pequeninos.

— Ah oui ! Ela et notre mère gardiennes de la vérité ! Elles décident qui sait quoi. Alors, Miro, laisse-moi te dire un secret. On ne protège pas la vérité en empêchant autrui de la savoir.

— Je le sais, dit Miro.

— Notre mère a complètement foutu la famille en l'air avec ses satanés secrets. Elle ne voulait même pas épouser Libo, parce qu'elle avait choisi de garder un stupide secret qui lui aurait peut-être sauvé la vie s'il l'avait su.

— Je sais ! dit Miro.

Il le dit cette fois avec tant de véhémence que Quara en fut surprise.

— Bon, je crois que c'est un secret qui t'a plus handicapé que moi. Alors, justement, tu devrais partager mon point de vue, Miro. Tu aurais eu une vie bien meilleure, notre vie à tous aurait été bien meilleure si seulement notre mère avait épousé Libo et lui avait confié tous ses secrets. Il serait encore en vie, probablement.

Solutions élégantes. Petites hypothèses bien propres. Et totalement fausses. Si Libo avait épousé Novinha, il n'aurait pas épousé Bruxinha, la mère de Ouanda, et ainsi Miro ne serait pas tombé sans le savoir amoureux de sa propre demi-sœur parce qu'elle n'aurait jamais existé. Mais c'était beaucoup plus qu'il n'en pouvait exprimer avec son élocution ralentie, alors il se contenta de dire :

— Ouanda ne serait pas née.

Au bout d'un instant de réflexion, comme il l'espérait, elle fit le rapport.

— Tu as raison, dit-elle. Et je m'excuse. Je n'étais qu'une enfant à l'époque.

— Tout ça, c'est du passé, dit Miro.

— Rien n'est passé, dit Quara. Nous rejouons toujours les mêmes scènes. Nous refaisons les mêmes fautes. Notre mère pense encore qu'on protège les gens en leur cachant des secrets.

— Toi aussi, dit Miro.

Quara réfléchit un instant.

— Ela essayait d'empêcher les pequeninos de savoir qu'elle travaillait sur la destruction de la descolada, dit-elle. C'est un secret qui aurait pu détruire toute la société pequenino, et ils n'avaient même pas été consultés. On empêchait les pequeninos de se protéger. Mais ce que je tiens secret est – peut-être – un moyen de castrer intellectuellement la descolada, de la mettre en veilleuse.

— Pour sauver l'humanité sans détruire les pequeninos.

— Humains et pequeninos s'entendraient sur un compromis pour éliminer une troisième espèce sans défense !

— Pas tout à fait sans défense.

— Exactement, poursuivit-elle sans relever la remarque, comme l'Espagne et le Portugal ont amené le pape à partager le monde entre Leurs Majestés Catholiques, au bon vieux temps, juste après Christophe Colomb. Une ligne sur la carte, et hop ! voilà le Brésil, qui parlera portugais et non espagnol. Peu importe que les neuf dixièmes des Indiens doivent mourir et que les survivants perdent tous leurs droits et leurs pouvoirs pendant des siècles, et même leurs langues...

Ce fut au tour de Miro de se montrer impatient.

— Les Indiens et la descolada, ce n'est pas la même chose.

— C'est une espèce intelligente.

— Non, dit Miro.

— Ah bon ? dit Quara. Et comment peux-tu en être sûr à ce point ? Où sont tes diplômes de microbiologie et de xénogénétique ? Je croyais que tu avais plutôt fait des études de xénologie. Une xénologie qui date de trente ans.

Miro ne répondit pas. Il savait qu'elle était parfaitement consciente de tous les efforts qu'il avait faits pour se remettre à jour dès qu'il était revenu. C'était une attaque personnelle et un appel stupide à l'autorité scientifique. Il ne valait pas la peine d'y répondre. Il se contenta donc de scruter son visage, attendant qu'elle redescende au niveau de la discussion raisonnable.

— D'accord, dit-elle. C'était un coup bas. Mais qui t'envoie ouvrir mes archives, en essayant de m'avoir aux sentiments ?

— Aux sentiments ?

— Parce que tu es... tu es un...

— Un infirme.

Miro n'avait pas envisagé que la pitié compliquerait tout. Mais il n'y pouvait rien. Quoi qu'il fasse, il resterait infirme.

— Eh oui !

— Ce n'est pas Ela qui m'a envoyé, dit Miro.

— Notre mère, alors.

— Pas notre mère.

— Serais-tu un investigateur indépendant, ou bien es-tu sur le point de me dire que l'ensemble de l'humanité t'a délégué auprès de moi ? Ou encore es-tu le représentant de quelque abstraction morale ? « Je viens de la part de la décence. »

— Si c'était le cas, elle m'aurait envoyé à la mauvaise adresse.

Quara sursauta comme si elle avait reçu une gifle.

— Oh, c'est donc moi l'indécence ?

— C'est Andrew qui m'a envoyé, dit Miro.

— Un autre manipulateur.

— Il serait venu lui-même, mais...

— Mais il était tellement occupé à mettre son nez partout. Nossa Senhora, c'est un prêtre qui se mêle de problèmes scientifiques qui lui passent tellement au-dessus de la tête que...

— Tais-toi, dit Miro.

Il parla avec assez d'énergie pour la réduire au silence, que ça lui plaise ou non.

— Tu sais bien qui est Andrew, dit-il. Il a écrit *La Reine* et...

— *La Reine et l'Hégémon* et *La Vie d'Humain*.

— Ne me dis pas qu'il ne connaît rien à rien.

— Non, dit Quara. Je sais que ce n'est pas vrai. Je suis furieuse, c'est tout. J'ai l'impression d'avoir tout le monde contre moi.

— Contre ce que tu es en train de faire, oui.

— Pourquoi n'y a-t-il personne pour partager mon point de vue ?

— Je partage ton point de vue, dit Miro.

— Alors, comment peux-tu...

— Je partage celui des autres aussi.

— C'est ça. L'impartialité personnifiée. Donner l'impression à l'interlocuteur qu'on le comprend. Qu'on sympathise.

— Planteur meurt d'envie d'avoir des informations que tu connais probablement déjà.

— C'est faux. Je ne sais pas si l'intelligence des pequeninos vient du virus ou non.

- On pourrait tester un virus tronqué sans tuer Planteur.
- « Tronqué », c'est le terme autorisé ? Ça ira. C'est mieux que *castré*. On coupe tous les membres. La tête aussi. On ne laisse que le tronc. Un être sans pouvoir, sans intelligence. Un cœur qui bat en pure perte.
- Planteur est...
- Planteur adore l'idée de devenir un martyr. Il veut mourir.
- Planteur te demande de venir lui parler.
- Non.
- Pourquoi pas ?
- Allons, Miro. Ils m'envoient un infirme. Ils veulent que je parle à un pequenino mourant. Comme si je trahirais toute une espèce parce qu'un ami moribond – qui était volontaire pour mourir, en plus – me le demande dans son dernier souffle.
- Quara.
- Oui, j'écoute.
- Vraiment ?
- *Disse que sim* ! aboya-t-elle. Puisque je te le dis.
- Il se peut que tu aies raison sur toute la ligne.
- Comme c'est gentil de ta part !
- Mais eux aussi.
- Impartial jusqu'au bout, hein ?
- Tu dis qu'ils ont eu tort de prendre une décision qui risquerait de tuer les pequeninos sans les consulter. Est-ce que tu n'es pas...
- En train de faire la même chose ? Qu'est-ce que je devrais faire, d'après toi ? Publier mon point de vue et demander un référendum ? Quelques milliers d'humains, des millions de pequeninos vont voter pour ta proposition, mais il y a des trillions de virus de la descolada. Majorité absolue. Affaire classée.
- La descolada n'est pas intelligente, dit Miro.
- Je te signale, dit Quara, que je sais tout sur cette dernière manœuvre. Ela m'a envoyé les transcriptions. Sur quelque colonie paumée dans l'espace, une petite Chinoise qui ne connaît rien à la xénogénétique émet une hypothèse délirante, et vous faites tous comme si elle était déjà prouvée.
- Alors, prouve qu'elle est fausse.
- Je ne peux pas. On m'a interdite de labo. C'est à vous de prouver qu'elle est vraie.

— Elle est vraie, par la règle du rasoir d'Occam : c'est l'explication la plus simple qui rende compte des faits.

— Guillaume d'Occam était un vieux pet du Moyen Âge. L'explication la plus simple qui rende compte des faits est toujours que c'est l'œuvre de Dieu. Ou peut-être... cette vieille bonne femme au détour du chemin est une sorcière. C'est elle qui l'a fait. Cette hypothèse n'est rien de plus, seulement vous ne savez même pas où est la sorcière.

— La descolada est arrivée trop brutalement.

— Elle n'est pas l'aboutissement d'une évolution, je sais. Elle est forcément venue d'ailleurs. Très bien. Le fait qu'elle ait pu être d'origine artificielle ne veut pas dire qu'elle ne soit pas intelligente maintenant.

— Elle essaie de nous tuer. Elle est varelse, et non raman.

— Oh oui, la hiérarchie de Valentine ! Bon, qu'est-ce qui me dit que la descolada est varelse et que nous sommes raman ? Autant que je le sache, il n'y a pas deux sortes d'intelligence. *Varelse* n'est qu'un terme inventé par Valentine pour signifier « espèce intelligente que nous avons décidé de tuer » et *raman* signifie « espèce intelligente que nous n'avons pas encore décidé de tuer ».

— C'est un ennemi sans pitié, incapable de raisonner.

— Autrement, ce ne serait pas un ennemi.

— La descolada n'a aucun respect pour les autres formes de vie. Elle veut nous tuer. Elle domine déjà les pequeninos. Tout ça pour pouvoir réguler cette planète et se répandre ailleurs dans l'espace.

Pour une fois, elle l'avait laissé finir une longue tirade. Cela signifiait-il qu'elle l'écoutait pour de bon ?

— Je vous accorde une partie de l'hypothèse de Wang-mu, dit Quara. Il est vraisemblable que la descolada régule la gaïalogie de Lusitania. En fait, maintenant que j'y réfléchis, c'est évident. Ça explique la plupart des communications que j'ai observées – la transmission de l'information d'un virus à l'autre. J'imagine qu'il ne faudrait que quelques mois à un message pour parvenir à tous les virus de la planète – la chose serait faisable. Mais ce n'est pas parce que la descolada régule la gaïalogie que vous avez prouvé qu'elle n'est pas intelligente. En fait, ça serait même l'inverse : la descolada, en assumant la responsabilité de la régulation globale de toute une planète, fait preuve d'altruisme. Et de sollicitude, aussi : si nous

voyions une lionne se jeter sur un intrus pour protéger ses petits, nous l'admirerions. Et c'est exactement ce que fait la descolada : elle se jette sur les humains pour protéger la planète vivante dont elle est responsable.

— Comme une lionne qui protège ses lionceaux ?

— Je le pense.

— Ou un chien enragé qui dévore nos enfants.

Quara s'arrêta pour réfléchir un instant.

— Ou les deux. Et pourquoi pas ? Ici, la descolada essaie d'assurer la régulation d'une planète. Mais les humains sont de plus en plus dangereux. Pour elle, c'est nous les chiens enragés. Nous déracinons les plantes qui font partie de son système de contrôle et plantons nos propres plantes, inertes. À cause de nous, certains pequeninos ont des comportements aberrants et lui désobéissent. Nous brûlons une forêt à un moment où elle essaie d'en implanter de nouvelles. Pas étonnant qu'elle veuille se débarrasser de nous !

— Alors, elle a décidé de nous anéantir.

— Elle essaie. C'est son privilège. Quand allez-vous vous apercevoir que la descolada a des droits ?

— Et nous, alors ? Et les pequeninos ?

Nouvelle pause. Pas d'argument à lui opposer immédiatement. Ce qui donna à Miro l'espoir qu'elle était peut-être en train de l'écouter pour de bon.

— Tu sais quoi, Miro ?

— Quoi ?

— Ils ont eu raison de t'envoyer.

— Ah bon ?

— Parce que tu n'es pas dans le coup avec eux.

Ça au moins, c'est vrai, se dit Miro. Je ne serai plus jamais « dans le coup » avec personne.

— Peut-être que nous ne pouvons pas parler à la descolada. Peut-être que c'est vraiment un artefact. Un robot biologique qui applique sa programmation. Peut-être que non. Et ils m'empêchent de le savoir.

— Et s'ils t'ouvraient le laboratoire ?

— Ça ne risque pas. Si tu crois ça, alors tu ne connais pas Ela et notre mère. Elles ont décidé qu'il ne fallait pas me faire confiance, et voilà. Bon, moi, j'ai décidé qu'il ne fallait pas leur faire confiance.

— Alors, des espèces entières meurent pour une histoire d'orgueil familial !

— C'est tout ce que tu vois là-dedans, Miro ? De l'orgueil ? Tu crois que je résiste pour rien de plus noble qu'une vulgaire querelle ?

— Il y a de l'orgueil à revendre dans notre famille.

— Bon, tu peux penser ce que tu veux, mais je fais ça en mon âme et conscience, même si pour toi c'est par orgueil, par entêtement ou autre chose encore.

— Je te crois, dit Miro.

— Mais est-ce que je te crois, moi, quand tu dis que tu me crois ? C'est un cercle vicieux.

Elle se retourna vers son terminal.

— Va-t'en maintenant, Miro. Je t'ai dit que je réfléchirais, alors je le ferai.

— Va voir Planteur.

— Je réfléchirai à ça aussi, plus tard, dit-elle, les doigts suspendus au-dessus du clavier. C'est mon ami, comme tu sais. Je ne suis pas inhumaine. J'irai le voir, tu peux en être sûr.

— Bien.

Il se dirigea vers la porte.

— Miro ?

Il se retourna et attendit.

— Merci de ne m'avoir pas menacée de faire ouvrir mes dossiers par ton programme si je ne les ouvrais pas moi-même.

— Normal, non ?

— Andrew m'en aurait menacée, tu sais. Tout le monde le prend pour un saint, mais il fait toujours pression sur les gens qui ne sont pas d'accord avec lui.

— Il ne menace jamais.

— Je l'ai vu le faire.

— Il avertit les gens.

— Oh, pardon ! Y a-t-il une différence ?

— Oui, dit Miro.

— Entre avertissement et menace, il n'y a qu'une différence de point de vue, dit Quara.

— Non, la différence est dans l'intention qu'on y met.

— Va-t'en, dit-elle. J'ai du travail à faire, même si je dois réfléchir aussi. Alors va-t'en.

Il ouvrit la porte.

— Merci quand même, dit-elle.

Elle referma la porte derrière lui.

Tandis qu'il s'éloignait de la maison, Jane lui souffla immédiatement à l'oreille :

— Je vois que tu as décidé de ne pas lui dire que j'ai ouvert ses archives avant même que tu arrives.

— C'est vrai, dit Miro. Et j'ai l'impression d'être un faux jeton quand je l'entends me remercier de ne pas l'avoir menacée de lui faire ce que je lui avais déjà fait.

— C'est moi qui l'ai fait.

— C'est nous. Toi, moi, Ender. Un trio de filous.

— Est-ce qu'elle va vraiment réfléchir au problème ?

— Peut-être, dit Miro. Ou peut-être qu'elle a déjà réfléchi, qu'elle a décidé de coopérer avec nous et qu'elle cherchait simplement un prétexte. Ou peut-être qu'elle a décidé de ne jamais coopérer et qu'elle a dit des choses gentilles à la fin parce qu'elle avait pitié de moi.

— Qu'est-ce qu'elle va faire, à ton avis ?

— Je ne sais pas ce qu'elle va faire, dit Miro. Je sais ce que, moi, je vais faire. J'ai honte chaque fois que je pense que je lui ai laissé croire que je respecte ses secrets alors que nous avons déjà pillé ses archives. Des fois, je me dis que je ne suis pas très honnête.

— As-tu remarqué qu'elle ne t'a pas dit qu'elle garde ses découvertes importantes en dehors du système informatique, si bien que les seuls fichiers auxquels je puisse avoir accès ne nous sont d'aucune utilité ? Elle n'a pas été tout à fait franche avec toi elle non plus.

— Oui, mais c'est une fanatique qui n'a aucun sens de la mesure.

— Tout s'explique.

— On est comme ça dans la famille, dit Miro.

Cette fois, la reine était seule. Peut-être épuisée pour une raison ou pour une autre. L'accouplement ? La ponte ? Elle faisait cela à temps complet, apparemment. Elle n'avait pas le choix. Maintenant qu'il fallait employer des ouvriers pour patrouiller à la périphérie de l'enclave humaine, elle était obligée de produire encore plus d'œufs qu'elle ne l'avait prévu. Ses jeunes n'avaient pas besoin

d'instruction : ils arrivaient rapidement à maturité, avec toutes les connaissances que détenait n'importe quel adulte. Mais tout le processus-conception, ponte, émergence, chrysalide – prenait quand même un certain temps. Des semaines pour faire un adulte. Elle produisait un nombre prodigieux de jeunes, alors que les humains n'en produisaient qu'un seul à la fois. Mais si la ville de Lusitania comportait plus d'un millier de femmes en âge de procréer, la colonie de doryphores n'avait qu'une seule femelle reproductrice.

Le fait qu'il n'y ait qu'une seule reine avait toujours mis Ender mal à l'aise. Et s'il lui arrivait quelque chose ? Inversement, la reine avait du mal à envisager le nombre minuscule d'enfants chez les humains : et s'il leur arrivait quelque chose à eux aussi ? Les deux espèces pratiquaient une stratégie alliant maternage et redondance pour préserver leur héritage génétique. Chez les humains, il y avait une surabondance de parents, qui maternaient alors une progéniture limitée. La reine avait une surabondance de jeunes, qui à leur tour nourrissaient leur mère. Chaque espèce avait trouvé son propre équilibre.

« Pourquoi venir nous importuner avec cela ? »

— Parce que nous sommes dans une impasse. Parce que tout le monde sauf vous fait des efforts alors que vous avez autant à perdre ou à gagner dans l'affaire que nous.

« Vraiment ? »

— La descolada vous menace autant qu'elle nous menace. Un jour ou l'autre, vous ne pourrez probablement plus la contrôler, et vous disparaîtrez.

« Mais ce n'est pas au sujet de la descolada que tu me poses des questions. »

— Non.

C'était au sujet des voyages supraluminiques. Grego s'était creusé la cervelle. En prison, il n'avait que ça à faire. La dernière fois qu'Ender lui avait parlé, il avait pleuré, à la fois d'épuisement et de frustration. Il avait couvert d'équations des centaines de feuilles de papier qu'il avait étalées sur toute la surface disponible dans la pièce verrouillée qui lui servait de cellule.

— Les voyages supraluminiques ne vous intéressent donc pas ?

« Ça serait très bien. »

La platitude de cette réponse fit presque mal à Ender, tellement il était déçu. Voilà à quoi ressemble le désespoir, songea-t-il. On se heurte à un mur quand on parle à Quara de la nature de l'intelligence virale. Planteur est en train de mourir d'une carence de descolada. Han Fei-tzu et Wang-mu se démènent pour rattraper des années d'études supérieures dans plusieurs spécialités en même temps. Grego est complètement à bout. Et tout ça pour rien.

Elle avait dû entendre son angoisse aussi distinctement que s'il l'avait hurlée.

« Arrêtez. Ne faites pas ça. »

— Vous l'avez bien fait, dit-il. Ça doit être possible.

« Nous n'avons jamais voyagé à une vitesse supérieure à celle de la lumière. »

— Vous avez lancé une projection par-dessus les années-lumière. Et vous m'avez trouvé.

« C'est toi qui nous as trouvés, Ender. »

— Pas vraiment, dit-il. Je ne me suis même pas rendu compte que nous étions mentalement entrés en contact avant d'avoir trouvé le message que vous m'aviez laissé.

Ç'avait été un moment d'intense étrangeté dans sa vie quand il s'était trouvé sur une planète inconnue et avait vu un modèle, la réplique d'un paysage qui n'avait auparavant existé que dans l'ordinateur sur lequel il avait joué sa version personnalisée du *Fantasy Game*. Comme si un inconnu vous abordait pour vous raconter votre rêve de la nuit précédente. Ces êtres avaient séjourné dans son esprit. Pour la première fois de sa vie, il s'était senti connu pour de bon. Pas connu de réputation – il était célèbre dans toute l'humanité et, à l'époque, sa réputation était toute positive, il était le plus grand héros de tous les temps. On le connaissait parce qu'on avait entendu parler de lui. Mais avec cet artefact des doryphores il avait pour la première fois découvert la connaissance mentale intégrale.

« Réfléchis, Ender. Oui, nous avons lancé une offensive contre notre ennemi, mais ce n'était pas toi que nous cherchions. Nous cherchions quelqu'un comme nous. Un réseau d'esprits interconnectés, avec un esprit central contrôlant le tout. Nous détectons mutuellement nos esprits parce que nous en

reconnaissons la configuration. Trouver une sœur revient à nous trouver nous-mêmes. »

— Alors comment m’avez-vous trouvé ?

« Nous n’avons jamais songé au comment. Nous avons réussi, c’est tout. Nous avons trouvé une source brillante et chaude. Un réseau, mais très étrange, aux éléments changeants. Et, en son centre, non pas un être comme nous, mais un être vulgaire. Toi. Mais si intense ! Focalisé sur le réseau, vers les autres humains. Focalisé intérieurement sur ton jeu informatique. Et focalisé vers l’extérieur, au-delà de tout, sur nous. Et qui nous recherchais. »

— Je ne vous recherchais pas. Je vous étudiais.

Il avait regardé toutes les vidéos disponibles à l’école militaire, tentant de comprendre comment fonctionnait l’esprit des doryphores.

— Je vous imaginais.

« C’est bien ce que nous disons. Tu nous recherchais. Tu nous imaginais. C’est ainsi que nous nous cherchons. Alors tu nous appelais. »

— Et c’était tout ?

« Non, non. Tu étais tellement étrange. Nous ne savions pas ce que tu étais. Nous ne pouvions rien lire en toi. Ta vision était tellement limitée. Tes idées changeaient si rapidement, et tu ne pensais qu’à une chose à la fois. Et le réseau autour de toi n’arrêtait pas de se modifier, la connexion de chaque élément avec toi s’intensifiait et s’affaiblissait constamment, et parfois très vite... »

Il avait du mal à trouver un sens à ce qu’ils disaient. À quel genre de réseau était-il connecté ?

« Aux autres soldats. À ton ordinateur. »

— Je n’étais pas connecté. C’étaient mes soldats, c’est tout.

« Comment crois-tu que nous sommes connectés, nous ? Est-ce que tu vois des fils quelque part ? »

— Mais les humains sont des individus, contrairement à vos ouvriers.

« Beaucoup de reines, beaucoup d’ouvriers, un va-et-vient constant, la confusion la plus totale. Moments d’horreur, moments de terreur. Qu’étaient donc ces monstres qui avaient anéanti notre vaisseau colonisateur ? Quel genre de créatures ? Vous étiez si étranges que nous ne pouvions pas vous imaginer du tout. Nous ne

pouvions vous percevoir que lorsque c'était vous qui nous recherchiez. »

Rien qui puisse nous servir. Aucun rapport avec les voyages supraluminiques. Du bric-à-brac mystico-philosophique, pas de la science en tout cas. Rien que Grego puisse interpréter mathématiquement.

« Oui, c'est exact. Nous ne faisons pas cela comme de la science. Ni de la technologie. Pas de chiffres, même pas de pensée. Nous t'avons trouvé comme une nouvelle reine qu'on fait sortir de l'œuf. Comme une nouvelle colonie qu'on plante. »

Ender ne comprenait pas comment l'établissement d'une liaison ansible avec son cerveau pouvait ressembler à la venue au monde d'une nouvelle reine.

— Expliquez-moi.

« Nous n'y pensons pas. Nous le faisons, c'est tout. »

— Mais qu'est-ce que vous faites au juste quand vous faites ça ?

« Ce que nous faisons toujours. »

— Et qu'est-ce que vous faites toujours ?

« Comment fais-tu pour remplir ton pénis de sang afin de t'accoupler, Ender ? Comment fais-tu en sorte que ton pancréas sécrète des enzymes ? Comment déclenches-tu la puberté ? Comment fais-tu accommoder tes yeux ? »

— Alors, souvenez-vous de ce que vous faites et montrez-le-moi.

« Tu oublies que tu n'aimes pas que nous te montrions des images avec nos propres yeux. »

C'était vrai. Elle n'avait essayé qu'une fois ou deux, quand il était très jeune et qu'il venait de découvrir son cocon. Il n'avait pas pu tenir le coup, il n'y avait rien compris. À part des éclairs, quelques images fugitives. Le tout l'avait tellement désorienté qu'il s'était affolé et avait probablement perdu connaissance. Mais il était seul et n'avait pu savoir avec certitude ce qui s'était passé, cliniquement parlant.

— Si vous ne pouvez rien me dire, il va falloir que nous fassions quelque chose.

« Tu es comme Planteur ? Tu essaies de mourir ? »

— Non. Je vous dirai quand vous arrêter. Ça ne m'a pas tué la dernière fois.

« Nous allons essayer... quelque chose entre les deux. Quelque chose de moins fort. Nous nous souviendrons, et nous te dirons ce qui se passe. Nous te donnerons des aperçus. Te protégerons. Pas de danger. »

— Alors essayez.

Elle ne lui donna pas le temps de réfléchir ni de se préparer. Instantanément, il vit au travers d'yeux multiples non pas une infinité de répliques de la même scène, mais une scène différente par facette. Ce qui lui donna la même impression de vertige qu'il avait connue tant d'années auparavant. Mais cette fois-ci il comprit un peu mieux ce qui se passait – d'une part parce qu'ils avaient réduit l'intensité, d'autre part parce qu'il savait mieux ce qu'était la reine et ce qu'elle était en train de lui faire.

Les nombreuses visions distinctes correspondaient à ce que voyait chaque ouvrier, comme si chacun était un œil différent relié au même cerveau. Ender ne pouvait espérer tirer quoi que ce soit d'un si grand nombre d'images simultanées.

« Nous allons t'en montrer une seule. Celle qui a de l'importance. »

La plupart des visions disparurent immédiatement. Puis, une par une, les autres furent triées. Il imagina que la reine devait avoir des critères de classement pour les ouvriers. Elle pouvait éliminer tous ceux qui n'étaient pas impliqués dans la production d'une nouvelle reine.

Puis, pour simplifier la tâche d'Ender, il lui fallut faire un tri parmi ceux-là mêmes qui y étaient impliqués, ce qui était plus difficile, car elle avait l'habitude de trier les visions par spécialité, et non par individu. Toutefois, elle put finalement lui montrer une image primaire sur laquelle il put se concentrer, sans se laisser troubler par les scintillements et les éclairs des visions périphériques.

Une reine sortait de l'œuf. Elle lui avait déjà montré cette scène, dans une vision soigneusement orchestrée, la première fois qu'il l'avait rencontrée, quand elle essayait de lui expliquer certaines choses. Mais à présent il ne s'agissait plus d'une présentation factice, soigneusement calculée. Toute netteté avait disparu. L'image était trouble, déformée, réelle. C'était du souvenir, et non du graphisme.

« Tu vois que nous avons le corps de la reine. Nous savons que c'est une reine parce qu'elle essaie déjà d'atteindre les ouvriers, même à l'état de larve. »

— Alors vous pouvez lui parler ?

« Elle est très stupide. Comme un ouvrier. »

— Son intelligence ne progresse pas jusqu'à ce qu'elle atteigne le stade de chrysalide ?

« Non. Elle a un... Comme ton cerveau. La pensée-mémoire. Mais c'est vide. »

— Vous êtes obligés de tout lui apprendre, alors ?

« À quoi bon lui apprendre ? Le penseur n'y est pas. La chose trouvée. L'associateur. »

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

« Arrête d'essayer de regarder *et* de penser, alors. Ça ne se fait pas avec les yeux. »

— Alors arrêtez de me montrer des trucs, si ça dépend d'autres sens. Les yeux ont trop d'importance pour les humains. Si je vois quoi que ce soit, ça va tout masquer, à l'exception du langage en clair, et je ne crois pas qu'il joue un grand rôle dans l'éclosion d'une reine.

« Et comme ça ? »

— Je vois encore quelque chose.

« C'est ton cerveau qui en fait une image visuelle. »

— Alors expliquez-moi. Aidez-moi à y comprendre quelque chose.

« C'est la manière dont nous nous percevons mutuellement. Nous sommes en train de trouver le siège de l'appel dans le corps de la reine. Il existe chez tous les ouvriers, mais uniquement pour chercher à toucher la reine, et, une fois qu'il l'a trouvée, la recherche est terminée. La reine est toujours en train de sonder. D'appeler. »

— C'est donc à ce moment que vous la trouvez ?

« Nous savons où elle est. Le corps de la reine. Le sondeur d'ouvriers. Le réceptacle mémoire. »

— Alors qu'est-ce que vous cherchez ?

« Le nous. L'associateur. Le significateur. »

— Vous voulez dire qu'il y a autre chose ? Quelque chose en plus du corps de la reine ?

« Oui, bien sûr. La reine n'est qu'un corps, comme les ouvriers. Tu ne le savais pas ? »

— Non, je ne l'ai jamais vu.

« On ne peut pas le voir. Pas avec des yeux. »

— Je ne savais pas qu'il fallait chercher autre chose. J'ai vu la création d'une reine lorsque vous me l'avez montrée pour la première fois, il y a des années. À l'époque, j'avais cru comprendre.

« Nous l'avions cru nous aussi. »

— Alors, si la reine n'est qu'un corps, qui êtes-vous ?

« Nous sommes la reine. Et tous les ouvriers. Nous ne faisons qu'une seule personne, composée de tous. Le corps de la reine nous obéit comme les corps des ouvriers. Nous les maintenons ensemble, les protégeons, les faisons travailler à la perfection, chacun selon ses capacités. Nous sommes le centre. Chacun de nous. »

— Mais, depuis toujours, vous avez parlé comme si vous étiez la reine ?

« Nous sommes la reine. Tous les ouvriers aussi. Nous sommes tous ensemble. »

— Mais ce centre, cet associateur...

« Nous l'appelons pour qu'il vienne prendre le corps de la reine afin qu'elle puisse acquérir la sagesse et devenir notre sœur. »

— Vous l'appellez. Mais vous appelez quoi ?

« La chose que nous appelons. »

— Oui mais c'est quoi ?

« Quelle est ta question ? C'est la chose appelée. Nous l'appelons. »

C'était intolérablement frustrant. La reine faisait tant de choses instinctivement. Elle n'avait pas de langage et n'avait donc jamais ressenti le besoin de développer des explications claires de ce qui n'avait encore jamais eu besoin d'être expliqué. Il fallait donc qu'Ender l'aide à trouver un moyen de clarifier ce qu'il ne pouvait percevoir directement.

— Comment on le trouve ?

« Il nous entend appeler et il vient. »

— Mais vous l'appellez comment ?

« Comme tu nous as appelés. Nous imaginons la chose qu'il doit devenir. La configuration de la colonie. La reine, les ouvriers et leurs

interconnexions. Puis vient celui qui comprend cette configuration et peut la maintenir. Nous lui donnons le corps de la reine. »

— Donc vous appelez quelque autre être pour qu'il vienne prendre possession de la reine.

« Pour qu'il devienne la reine, la colonie et tout le reste. Pour maintenir la configuration que nous avons imaginée. »

— Alors d'où vient-il ?

« De l'endroit où il était quand il a perçu notre appel. »

— Et c'est où ?

« Pas ici. »

— D'accord, je vous crois. Mais il vient d'où ?

« Impossible de penser à un lieu. »

— Vous oubliez ?

« Nous voulons dire qu'on ne peut pas penser à l'endroit où il est. Si nous pouvions penser à cet endroit, alors ils y auraient déjà pensé eux-mêmes et aucun d'eux n'aurait besoin de prendre la configuration que nous leur montrons. »

— Quel genre de chose est cet associateur ?

« On ne peut pas le voir. On ne peut pas le connaître avant qu'il ait trouvé la configuration, et puis, quand il est là, il est comme nous. »

Ender ne put réprimer un frisson. Il avait toujours cru parler à la reine elle-même. À présent, il se rendait compte que la chose qui lui parlait dans son esprit ne faisait qu'utiliser ce corps tout comme elle utilisait ceux des doryphores de base. Un être symbiotique. Un parasite qui contrôlait, possédait et utilisait tout le système de la reine.

« Non. C'est affreux, c'est horrible, ce à quoi tu penses. Nous sommes autre chose. Nous sommes cette chose. Nous sommes la reine, tout comme tu es un corps. Tu dis : « Mon corps », et pourtant tu es ton corps mais tu es aussi possesseur de ce corps. La reine est nous-mêmes, ce corps est moi, pas autre chose à l'intérieur. Moi. Je n'étais rien avant de trouver comment imaginer. »

— Je ne comprends pas. Ça ressemblait à quoi ?

« Comment puis-je m'en souvenir ? Je n'ai jamais eu de mémoire avant de suivre l'imagination, d'arriver à cet endroit et de devenir reine. »

— Alors comment savais-tu que tu étais autre chose que la reine ?

« Parce que, après que je suis arrivée, ils m'ont donné des souvenirs. J'ai vu le corps de la reine avant que j'arrive, et puis j'ai vu le corps de la reine après que j'ai été dedans. J'étais assez forte pour maintenir la configuration dans mon esprit, et c'est ainsi que j'ai pu la posséder. La devenir. Il a fallu de nombreux jours, mais ensuite nous étions entiers et, ils pouvaient nous donner les souvenirs parce que j'avais toute la mémoire. »

La vision que la reine lui avait donnée s'effaça. Elle ne lui était d'aucune utilité, pour autant qu'il pouvait en juger. Néanmoins, issue de son propre esprit, une image mentale était en train de se préciser pour expliquer tout ce que disait la reine. Les autres reines – dont la plupart n'étaient pas physiquement présentes mais reliées phylotiquement à l'unique reine qui devait forcément être là – conservaient dans leur esprit la configuration du rapport entre la reine et les ouvriers jusqu'à ce que l'une de ces mystérieuses créatures sans mémoire soit capable de contenir la configuration dans son esprit et donc d'en prendre possession.

« Oui. »

— Mais d'où viennent ces... choses ? Où vous faut-il aller pour les avoir ?

« Nous n'allons nulle part. Nous appelons, et les voilà. »

— Alors, elles sont partout ?

« Elles ne sont pas ici, pas du tout. Nulle part ici. Ailleurs. »

— Mais vous avez dit que vous n'étiez pas obligés d'aller quelque part pour les avoir ?

« Des passages. Nous ne savons pas où elles sont, mais partout il y a des portes. »

— À quoi ressemblent ces passages ?

« Ton cerveau a fait le mot que tu dis. Passage. Passage. »

Il se rendit compte alors que *passage* était le mot que son cerveau avait fait surgir pour désigner le concept qu'ils mettaient dans son esprit. Et soudain il put saisir une explication vraisemblable.

— Ils ne sont pas dans le même continuum spatiotemporel que nous. Mais ils peuvent entrer dans le nôtre en n'importe quel point !

« Pour eux, tous les points sont le même point. Tous les lieux sont le même lieu. Ils ne trouvent qu'un lieu unique dans la configuration. »

— Mais c'est incroyable ! Vous faites venir un être d'un autre lieu, et...

« Cette procédure d'appel n'est rien. Toutes les choses font ça. Toutes les nouvelles créations. Ça vous arrive à vous aussi. Tous les bébés humains font ça. Les pequeninos aussi. Les pierres et la lumière du soleil. Toutes les créations les appellent, et ils viennent dans la configuration. S'il y en a déjà qui comprennent la configuration, alors ils viennent en prendre possession. Certaines configurations sont faciles. La nôtre est très difficile. Seul un être très sage peut la posséder. »

— Les pilotes. Les choses dont toutes les autres choses sont faites.

« Le mot que tu emploies n'a pas le sens que nous voulons lui donner. »

— Parce que je viens tout juste de faire le rapprochement. Nous n'avons jamais voulu dire ce que vous avez décrit, mais il se pourrait que la chose que nous voulions effectivement dire soit la chose que vous avez décrite.

« Pas clair du tout. »

— Devenez membre du club.

« Bienvenue, rires et bonheur. »

— Donc, lorsque vous faites une reine, vous disposez déjà du corps biologique, et cette nouvelle chose – ce pilote que vous appelez du non-lieu où sont les pilotes – doit forcément pouvoir appréhender la configuration complexe qui représente dans vos esprits ce qu'est une reine, et lorsqu'en arrive une qui en est capable, elle prend cette identité, prend possession du corps et devient l'être de ce corps...

« De tous les corps. »

— Mais il n'y a pas encore d'ouvriers lors de la création de la reine ?

« Cette chose devient l'être des ouvriers à venir. »

— Nous parlons d'un passage ouvert sur un autre genre d'espace. Un lieu où les pilotes existent déjà.

« Tous dans le même non-lieu. Pas de lieu dans cet endroit. Pas de localisation. Tous avides de localisation. Avides de configuration. Tous solitaires par essence. »

— Et vous dites que nous sommes faits des mêmes choses ?

« Comment t'aurions-nous trouvé autrement ? »

— Mais vous disiez que me trouver s'apparentait à la création d'une reine ?

« Nous ne pouvions trouver la configuration en toi. Nous essayions d'élaborer une configuration entre toi et les autres humains, mais tu n'arrêtais pas de bouger et de changer, et nous n'y comprenions rien. Et tu ne comprenais rien à nous toi non plus, si bien que ta tentative pour nous atteindre ne pouvait elle non plus déterminer une configuration. Alors, nous avons pris la troisième configuration. Ton rapport avec la machine. Ton désir pour elle. Comme le désir de vie du nouveau corps de reine. Tu étais en train de te lier au programme dans l'ordinateur. Il te montrait des images. Nous pouvions trouver les images dans l'ordinateur et nous pouvions les trouver dans ton esprit. Nous pouvions les apparier pendant que tu regardais. L'ordinateur était très compliqué et tu étais encore plus compliqué, mais la configuration était stable. Vous bougiez ensemble et, pendant que vous étiez ensemble, vous preniez chacun possession de l'autre, vous aviez la même vision. Et, quand tu imaginais quelque chose et le faisais, l'ordinateur faisait quelque chose à partir de ta projection imaginaire et imaginait quelque chose en retour. L'imagination de l'ordinateur était très primitive. Ce n'était pas le moi d'un être individuel. Mais tu en faisais un moi au travers du désir de vie. De ta tentative de rapprochement. »

— Le *Fantasy Game*. Vous avez élaboré une configuration à partir du *Fantasy Game*.

« Nous imaginions la même chose que toi. Nous tous ensemble. Nous appelions. C'était très étrange, très compliqué, mais beaucoup plus simple que tout ce que nous avons trouvé d'autre chez toi. Depuis lors, nous connaissons... très peu d'humains capables de se concentrer comme tu te concentrais sur ce jeu. Et nous n'avons vu aucun programme informatique qui réponde à un humain comme ce jeu te répondait. Il désirait aussi. Il tournait en rond, tentant de trouver quelque chose à faire pour toi. »

— Et lorsque vous avez appelé...

« La chose est venue. Le pont dont nous avons besoin. L'associateur pour toi et le programme informatique. Il maintenait la configuration en vie même quand tu n'y prêtais pas attention. Il était lié à toi, tu en faisais partie et pourtant nous pouvions le comprendre nous aussi. C'était le pont. »

— Mais lorsqu'un pilote prend possession d'une nouvelle reine, il contrôle le tout, le corps de la reine comme les corps des ouvriers. Pourquoi le pont que vous aviez fait n'a-t-il pas pris le contrôle de moi ?

« Crois-tu que nous n'ayons pas essayé ? »

— Pourquoi ça n'a pas marché, alors ?

« Tu étais incapable de laisser une configuration de ce genre prendre le contrôle de toi. Tu pouvais volontairement devenir partie intégrante d'une configuration réelle et vivante, mais tu ne pouvais pas être contrôlé par elle. Tu ne pouvais même pas être détruit par elle. Et la configuration était tellement pleine de toi que nous ne pouvions même pas la contrôler nous-mêmes. Trop étrange pour nous. »

— Mais vous pouviez quand même vous en servir pour lire dans mon esprit.

« Nous pouvions nous en servir pour rester connectés avec toi malgré toute ton étrangeté. Nous t'avons étudié, notamment lorsque tu jouais. Et en te comprenant toi nous avons commencé à avoir une idée de toute ton espèce. À comprendre que chaque individu chez vous était vivant, sans qu'il y ait de reine. »

— C'était plus compliqué que ce à quoi vous vous attendiez ?

« Et moins compliqué aussi. Vos esprits individuels étaient plus simples dans les domaines où nous nous attendions à la complexité, et plus compliqués dans les domaines où nous nous attendions à la simplicité. Nous avons compris que vous étiez véritablement vivants et beaux à votre manière perverse, tragique et solitaire, et avons décidé de ne pas envoyer d'autres vaisseaux de colonisation sur vos planètes. »

— Mais cela, nous ne le savions pas. Comment aurions-nous pu le savoir ?

« Nous nous sommes également rendu compte que vous étiez effroyablement dangereux. Toi en particulier – dangereux parce que tu avais découvert toutes nos configurations et que nous ne

trouvions rien d'assez compliqué pour t'égarer. Ensuite tu nous as tous détruits, tous sauf moi. À présent, je te comprends mieux. J'ai eu de nombreuses années pour t'étudier. Tu n'es pas aussi effroyablement brillant que nous l'avions cru. »

— Dommage. C'est le genre d'éclat qui nous serait bien utile en ce moment.

« Nous préférons une rassurante lueur d'intelligence. »

— Le cerveau humain s'engourdit avec l'âge. Donnez-moi encore quelques années et je serai tout à fait à point.

« Nous savons que tu vas mourir un jour. Même si tu as réussi à l'éviter bien longtemps. »

Ender ne voulait pas retomber dans l'une de ces conversations sur la mortalité ou d'autres aspects de la vie humaine que la reine trouvait si fascinants. Une autre idée lui était venue à l'esprit pendant qu'elle lui parlait. Une hypothèse insolite.

— Le pont que vous aviez fait, où était-il ? Dans l'ordinateur ?

« À l'intérieur de toi. De la même manière que je suis à l'intérieur du corps de la reine. »

— Mais sans faire partie de moi.

« Partie de toi, oui, mais sans être toi. Autre. Extérieur mais dedans. Lié à toi mais libre. Il ne pouvait te contrôler, et tu ne pouvais le contrôler. »

— Pouvait-il contrôler l'ordinateur ?

« Nous n'y avons pas songé. Cela n'avait pas d'importance. Peut-être. »

— Combien de temps avez-vous utilisé ce pont ? Combien de temps est-il resté là ?

« Nous avons cessé d'y penser. C'est à toi que nous pensions. »

— Mais il était quand même là tout le temps que vous m'avez étudié.

« Où serait-il allé ? »

— Combien de temps pouvait-il durer ?

« Comment pourrions-nous le savoir ? Nous n'avons jamais rien fait de pareil. La reine meurt quand le corps de la reine meurt. »

— Mais dans quel corps était le pont ?

« Le tien. Au centre de la configuration. »

— Il était en moi ?

« Evidemment. Mais il n'était pas toi quand même. Nous avons été déçus quand il ne nous a pas permis de te contrôler, alors nous avons cessé d'y penser. Mais nous voyons à présent que c'était très important. Nous aurions dû faire des recherches. Nous aurions dû nous souvenir de lui. »

— Non. Pour vous, c'était comme... une fonction naturelle. Comme le réflexe de serrer le poing pour frapper quelqu'un. C'est ce que vous avez fait, et, quand vous n'en avez plus eu besoin, vous n'avez pas remarqué si votre poing était encore là ou non.

« Nous ne voyons pas le rapport, mais il semble avoir un sens à l'intérieur de toi. »

— Cette configuration est toujours en vie, n'est-ce pas ?

« Elle pourrait l'être. Nous essayons de la percevoir. De la trouver. Où pouvons-nous chercher ? La vieille configuration n'est plus là. Tu ne joues plus au *Fantasy Game*. »

— Mais le pont serait toujours relié à l'ordinateur, n'est-ce pas ? Une connexion entre moi et l'ordinateur, donc. Mais la configuration aurait pu grandir, non ? Elle pourrait inclure d'autres humains aussi. Imaginez qu'elle soit reliée à Miro, le jeune homme que j'ai amené avec moi...

« L'homme brisé... »

— Et qu'au lieu d'être reliée à cet unique ordinateur elle soit reliée à des milliers et des milliers d'ordinateurs par l'intermédiaire des liaisons ansibles entre les planètes.

« Ça se pourrait. Elle était vivante. Elle pouvait grandir. Comme nous grandissons quand nous faisons des ouvriers supplémentaires. Tout le temps. Maintenant que tu as posé la question, nous sommes certains qu'elle est toujours là – parce que nous sommes toujours liés à toi et que ce n'était que par son intermédiaire que nous avons pu nous connecter. La connexion est très forte à présent – c'est une partie du tout, le lien entre nous et toi. Nous croyions que la connexion se renforçait à mesure que nous progressions dans ta connaissance. Mais peut-être qu'elle se renforçait aussi parce que le pont était en train de croître. »

— Et j'avais toujours cru... Jane et moi avons toujours cru qu'elle était... qu'elle avait en quelque sorte accédé à l'existence dans les connexions ansibles entre planètes. C'est probablement là qu'elle

se sent exister, l'endroit qui lui paraît être le centre de... de son corps, allais-je dire.

« Nous essayons de sentir si le pont entre nous est encore là. Pas facile à sentir. »

— Comme si on essayait de trouver un muscle particulier qu'on a utilisé toute sa vie mais jamais isolément.

« Intéressante comparaison. Nous ne voyons pas le rapport mais... si, maintenant, nous le voyons. »

— Quelle comparaison ?

« Le pont. Très grand. La configuration est trop grande. Nous ne pouvons plus l'appréhender. Très grande. Beaucoup de confusion dans la mémoire. Beaucoup plus difficile à trouver que toi la première fois... grande confusion. Nous nous perdons. Nous ne pouvons plus la maintenir dans notre esprit. »

— Jane, souffla Ender, tu es une grande fille, maintenant.

— Tu triches, Ender. Je n'entends pas ce qu'elle te dit. Je ne peux que sentir ton cœur battre et ta respiration s'accélérer.

« Jane. Nous avons vu ce nom dans ton esprit à de nombreuses reprises. Mais le pont n'était pas une personne avec un visage... »

— Jane non plus.

« Nous voyons un visage dans ton esprit quand tu penses à ce nom. Nous le voyons encore. Nous avons toujours pensé que c'était une personne. Mais maintenant... »

— Le pont, c'est elle. C'est vous qui l'avez faite.

« Appelée. C'est toi qui as fait la configuration. C'est elle qui en a pris possession. Ce pont, cette Jane, a commencé son existence avec la configuration que nous avons découverte entre toi et le *Fantasy Game*, mais elle s'est imaginé être beaucoup plus grande. Elle devait avoir un... pilote – si c'est bien le terme exact – très fort et très puissant pour pouvoir modifier sa propre configuration sans oublier pour autant d'être elle-même. »

— Vous avez sondé les années-lumière et m'avez trouvé parce que je vous cherchais. Ensuite, vous avez trouvé une configuration et appelé une créature d'un autre espace qui a appréhendé cette configuration, en a pris possession et est devenue Jane. Et le tout instantanément. À une vitesse supraluminique.

« Mais il ne s'agit pas de voyages supraluminiques. Seulement de procédures d'imagination et d'appel supraluminiques. Rien qui puisse vous faire passer d'un point à un autre. »

— Je sais. Je sais. Il se peut que ça ne nous aide pas à répondre à la question que j'ai posée au départ. Mais j'avais une autre question, tout aussi importante pour moi, dont je n'aurais jamais cru qu'elle puisse avoir un rapport avec vous, et dont il se trouve que vous aviez la réponse. Jane est réelle, vivante en permanence, et son être n'est pas quelque part dans l'espace, il est en moi. Connecté avec moi. Ils ne peuvent la tuer en la débranchant. C'est déjà quelque chose.

« S'ils détruisent la configuration, elle mourra. »

— Oui, mais ne voyez-vous pas qu'ils ne peuvent la détruire en totalité ? Elle ne dépend pas des ansibles, après tout. Elle dépend de moi et de la liaison entre moi et les ordinateurs. Ils ne peuvent couper la liaison entre moi et les ordinateurs ici et sur les satellites en orbite autour de Lusitania. Et peut-être que Jane n'a pas besoin des ansibles non plus. Après tout, vous n'en avez pas besoin, vous, pour m'atteindre à travers elle.

« De nombreuses choses bizarres sont possibles. Nous ne pouvons les imaginer. Les choses qui traversent ton esprit nous paraissent stupides et étranges. Tu nous fatigues beaucoup en pensant toutes ces choses imaginaires, stupides et impossibles. »

— Dans ce cas, je vais vous laisser. Mais cette conversation servira à quelque chose. Il le faut. Si Jane peut maintenant trouver un moyen de survivre, alors c'est une grande victoire. La première, à un moment où je commençais à penser qu'il n'y aurait pas de victoire à attendre ici.

Dès qu'il eut quitté la présence de la reine, il se mit à parler à Jane et lui dit tout ce qu'il avait retenu des explications de la reine. Qui était Jane, comment elle avait été créée.

Pendant qu'il parlait, elle s'analysa à la lumière de ce qu'elle apprenait. Elle commença à découvrir sur sa propre personne des choses qu'elle n'avait jamais soupçonnées. Lorsque Ender fut retourné à la colonie humaine, elle avait déjà vérifié de son mieux tous les détails de son récit.

— Je n'ai jamais rien découvert de tout ça, dit-elle, parce que j'étais partie d'hypothèses fausses. J'imaginais que mon centre se trouvait quelque part dans l'espace. J'aurais dû me douter qu'il était

en toi par le fait que, même lorsque j'étais furieuse contre toi, il fallait que je revienne à toi pour trouver la paix.

— Et maintenant la reine dit que tu es devenue si volumineuse et si complexe qu'elle ne peut plus contenir la configuration de ton être dans son esprit.

— J'ai dû passer par une phase de croissance accélérée à l'époque de ma puberté.

— Exact.

— Pouvais-je empêcher les humains d'ajouter des ordinateurs et de les interconnecter ?

— Mais ce n'est pas une question de matériel, Jane. C'est le logiciel. L'activité mentale.

— Il faut que j'aie une mémoire physique pour l'exercer.

— La mémoire, tu l'as. La question est de savoir si tu peux y accéder sans les ansibles.

— Je peux essayer. Comme tu l'as dit à l'autre, ça revient à apprendre à faire travailler un muscle qu'on a depuis toujours mais sans le savoir.

— Ou apprendre à vivre sans.

— Je vais voir ce qui est possible.

Ce qui est possible... Pendant tout le trajet, tandis que le véhicule glissait au-dessus du capim, il volait lui aussi, porté par la joie de savoir qu'on pouvait tenter quelque chose après tout, alors qu'il n'avait jusque-là connu que le désespoir. Mais en rentrant, en voyant la forêt calcinée, les deux arbres-pères solitaires sur le dernier espace vert, la plantation expérimentale, la nouvelle cabine avec la chambre stérile où agonisait Planteur, il se rendit compte qu'on était loin d'avoir gagné, qu'il y aurait encore de nombreuses victimes, même si à présent on avait trouvé le moyen de maintenir Jane en vie.

C'était la fin de la journée. Han Fei-tzu était épuisé, il avait mal aux yeux à force de lire. Il avait modifié les couleurs de l'affichage une bonne douzaine de fois, tentant en vain de trouver un réglage reposant. La dernière fois qu'il avait travaillé aussi intensément, il était étudiant, et il était jeune. Il avait alors toujours abouti à des résultats. J'étais plus rapide, plus brillant. Je pouvais me récompenser en accomplissant quelque chose. Maintenant je suis vieux et lent, je travaille dans des domaines nouveaux pour moi, et il

se peut que ces problèmes soient réellement insolubles. Il n'y a donc pas de récompense en vue pour m'encourager. Rien que cette lassitude. La douleur à la base du crâne, les yeux gonflés, pleins de fatigue.

Il regarda Wang-mu, pelotonnée par terre à côté de lui. Elle avait fait de grands efforts, mais ses études avaient commencé trop récemment pour lui permettre de comprendre la plupart des documents qui défilaient sur l'affichage tandis qu'il cherchait une structure conceptuelle pour les voyages supraluminiques. La fatigue avait fini par triompher de sa bonne volonté ; elle était persuadée qu'elle était inutile, parce qu'elle ne comprenait même pas assez de choses pour poser des questions. Alors, elle abandonna et s'endormit.

Mais tu n'es pas inutile, Wang-mu. Même dans ta perplexité, tu m'as aidé. Un esprit brillant pour lequel tout est nouveau. Comme si j'avais ma propre jeunesse perchée sur mon épaule.

Comme Qing-jao, quand elle était petite, avant que l'orgueil et la piété la revendiquent.

C'était injuste. Un père n'avait pas le droit de juger ainsi sa propre fille. N'était-il pas satisfait d'elle à la perfection jusqu'à ces dernières semaines ? Fier d'elle au-delà du raisonnable ? La meilleure et la plus intelligente des élues des dieux, elle était tout ce pour quoi son père avait œuvré, tout ce que sa mère avait espéré.

C'était là que le bât blessait. Jusqu'à ces dernières semaines, il était par-dessus tout fier d'avoir respecté le serment qu'il avait fait à Jiang-qing. C'était une prouesse remarquable d'avoir réussi à élever sa fille si pieusement qu'elle n'avait jamais passé par une phase de doute ou de rébellion contre les dieux. Certes, il y avait d'autres enfants tout aussi pieux, mais leur piété était habituellement obtenue au détriment de leurs études. Han Fei-tzu avait laissé Qing-jao apprendre ce qu'elle voulait, puis avait habilement infléchi sa compréhension des choses pour la faire coïncider avec sa foi.

À présent, il récoltait ce qu'il avait semé. Il lui avait donné une image du monde qui préservait sa foi si parfaitement que, lorsqu'il avait découvert que les « voix » des dieux n'étaient que des pulsions génétiques avec lesquelles le Congrès les avait enchaînés, rien n'avait pu la convaincre. Si Jiang-qing vivait encore, Han Fei-tzu serait sans doute entré en conflit avec elle sur sa perte de la foi à lui. En son

absence, il avait réussi à élever leur fille conformément aux désirs de sa mère, si parfaitement que Qing-jao avait pu sans aucun problème épouser les croyances de Jiang-qing.

Jiang-qing m'aurait abandonné elle aussi, songea Han Fei-tzu. Même si je n'avais pas été veuf, j'aurais été privé d'épouse sur-le-champ.

La seule compagne qui me reste est cette jeune servante qui s'est introduite dans ma maison juste à temps pour être l'unique étincelle de vie qui éclaire ma vieillesse, la seule lueur d'espoir qui vacille dans mon cœur assombri.

Ce n'est pas la fille de ma chair, mais peut-être qu'un jour, quand cette crise sera passée, j'aurai le temps et l'occasion de faire de Wang-mu ma fille spirituelle. J'ai fini de travailler pour le Congrès. Ne devrais-je pas alors me faire maître à penser, avec cette jeune fille pour unique disciple ? Ne devrais-je pas la préparer à devenir cette révolutionnaire qui pourra mener le peuple dans sa libération de la tyrannie des élus, puis mener la Voie à se libérer du Congrès lui-même ? Qu'il en soit ainsi, et je pourrais alors mourir en paix, en sachant qu'au terme de ma vie j'aurai défait toute mon œuvre passée, qui a renforcé les pouvoirs du Congrès et contribué à le faire triompher de tous ses adversaires.

La douce respiration de la jeune Wang-mu était comme son propre souffle, comme le souffle d'un petit enfant, comme le chant de la brise dans les hautes herbes. Elle n'est que mouvement, espoir et fraîcheur.

— Han Fei-tzu, je crois que vous ne dormez pas.

C'était vrai, mais il sommeillait à moitié et la voix de Jane venant de l'ordinateur le fit sursauter comme s'il se réveillait.

— Moi non, mais Wang-mu, oui.

— Alors réveille-la, dit Jane.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Elle a bien mérité de se reposer.

— Elle a aussi mérité d'entendre ceci.

Le visage d'Ela apparut à côté de celui de Jane dans l'affichage. Han Fei-tzu la reconnut immédiatement comme la xénobiologiste à qui avait été confiée l'analyse des échantillons génétiques que Wang-mu et lui-même avaient recueillis. Il devait y avoir eu du nouveau.

Il se pencha, tendit le bras et secoua la hanche de la jeune endormie. Elle remua. S'étira. Puis, se rappelant sans aucun doute son devoir, elle s'assit bien droite.

— Ai-je oublié de me réveiller ? Qu'est-ce qu'il y a ? Pardonnez-moi de m'être endormie, maître Han.

Elle allait se prosterner, dans sa confusion, mais Han Fei-tzu l'en empêcha.

— Jane et Ela m'ont demandé de te réveiller. Elles voulaient que tu entendes.

— Laissez-moi d'abord vous dire, commença Ela, que ce que nous espérons est possible. Les modifications génétiques étaient grossières et donc faciles à découvrir – je vois bien pourquoi le Congrès a fait de son mieux pour empêcher tout généticien qualifié de travailler sur la population humaine de la Voie. Le gène de la PNO n'était pas à sa place normale, et n'a donc pas été immédiatement identifié par les pathologistes, mais il se comporte exactement comme les gènes PNO naturels. On peut facilement le traiter séparément des gènes qui confèrent aux élus des dieux des capacités intellectuelles et créatrices améliorées. J'ai déjà mis au point une bactérie dissociante qui, une fois injectée dans le sang, trouvera le spermatozoïde ou l'ovule du sujet, y pénétrera, enlèvera le gène PNO et le remplacera par un gène normal, sans affecter le reste du code génétique. Ensuite, cette bactérie mourra rapidement. Elle est produite à partir d'une bactérie commune dont de nombreux laboratoires de la Voie devraient déjà disposer pour les travaux habituels d'immunologie et de prévention des anomalies héréditaires. Donc, tout élu des dieux qui désire donner naissance à des enfants dépourvus de PNO pourra le faire.

— Je suis le seul sur cette planète, dit Han Fei-tzu en riant, qui souhaiterait l'existence de pareille bactérie. Les élus n'ont pas pitié d'eux-mêmes. Ils se vantent de leur malheur, qui leur donne honneur et pouvoir.

— Alors, laisse-moi te dire ce que nous avons trouvé ensuite. C'est un de mes assistants, un pequenino nommé Verre, qui l'a découvert – je veux bien admettre que, personnellement, je ne prêtais pas une attention excessive à ce problème puisqu'il était relativement facile à résoudre, comparé à celui de la descolada.

— Ne t'excuse pas, dit Han Fei-tzu. Nous apprécions toute attitude généreuse dans un contexte si injuste.

— Ah bon ! dit-elle, apparemment troublée par cette courtoisie. Quoi qu'il en soit, Verre a trouvé qu'à l'exception d'un seul, tous les échantillons génétiques que vous nous aviez fournis se répartissaient en deux catégories bien tranchées, élus et non-élus. Nous avons fait le test en double aveugle, et ce n'est qu'après coup que nous avons vérifié la liste des échantillons avec les listes identificatrices que vous nous aviez données. Tous les élus avaient le gène modifié. Tout échantillon où le gène modifié était absent ne figurait pas non plus sur la liste des élus.

— Tous sauf un, as-tu dit.

— Avec celui-là, nous étions perplexes. Verre est très méthodique – il a la patience des arbres. Il était persuadé que cette unique exception était due à une erreur de transcription dans l'interprétation des données génétiques. Il a relu les résultats plusieurs fois et les a fait relire par d'autres collaborateurs. Il ne fait aucun doute que l'exception est manifestement une mutation du gène des élus. Il lui manque naturellement la PNO alors que sont conservées toutes les facultés que les généticiens du Congrès lui avaient conférées avec la prévenance que l'on sait.

— Alors, cet individu est déjà ce que ta bactérie dissociante est conçue pour créer ?

— Il y a encore quelques régions mutées dont nous ne sommes pas sûrs à l'heure actuelle, mais elles n'ont rien à voir ni avec la PNO ni avec les améliorations. Elles ne sont pas impliquées non plus dans l'un ou l'autre des processus vitaux, si bien que cette personne devrait pouvoir avoir une descendance saine porteuse de ce trait. En fait, à supposer que cette personne conçoive avec une personne traitée avec la bactérie dissociante, tous ses enfants seront presque certainement dotés des améliorations sans qu'il y ait aucune chance que l'un d'eux hérite de la PNO.

— Quel veinard ! dit Han Fei-tzu.

— Qui est-ce ? demanda Wang-mu.

— C'est toi, dit Ela. Si Wang-mu.

— Moi ? dit Wang-mu, apparemment peu convaincue.

Mais Han Fei-tzu n'était pas dérouté.

— Ah ! s'écria-t-il. J'aurais dû m'en douter ! Pas étonnant que tu aies appris aussi vite que ma propre fille. Pas étonnant que tu aies eu des intuitions qui nous ont tous aidés alors même que tu comprenais à peine la matière que tu étudiais. Tu es tout aussi élue des dieux que quiconque sur la Voie, Wang-mu, à cette différence près que tu es la seule à être libre de la servitude des rites purificateurs.

Si Wang-mu tenta bien de répondre, mais les larmes vinrent à la place des mots et ruisselèrent silencieusement sur son visage.

— Jamais plus je ne te permettrai de me traiter comme ton supérieur, dit Han Fei-tzu. À partir de maintenant, tu n'es plus ma domestique, mais mon élève, ma jeune collègue. Les autres peuvent penser ce qu'ils veulent, nous savons que tu es aussi capable que n'importe qui.

— Que ma maîtresse Qing-jao ? dit tout bas Wang-mu.

— Que n'importe qui, dit Han Fei-tzu. L'étiquette t'obligera à t'incliner devant beaucoup de gens. Mais dans ton cœur tu n'auras à t'incliner devant personne.

— Mais je suis indigne, dit Wang-mu.

— Chacun est digne de ses gènes. Pareille mutation risquait beaucoup plus de faire de toi une handicapée. Au lieu de quoi, elle a fait de toi la personne la plus saine de la planète.

Mais elle ne cessait de pleurer en silence.

Jane avait dû montrer la scène à Ela, car elle se retint d'intervenir pendant quelque temps. Mais elle finit par reprendre la parole.

— Pardonnez-moi, j'ai beaucoup à faire, dit-elle.

— Oui, dit Han Fei-tzu, tu peux partir.

— Tu ne comprends pas, dit Ela. Je n'ai pas besoin de ta permission pour partir. J'ai encore des choses à dire avant.

— Je t'en prie, dit Han Fei-tzu en baissant la tête. Nous t'écoutons.

— Oui, murmura Wang-mu. Je t'écoute moi aussi.

— Il y a une chance – une toute petite chance, comme vous allez le voir, mais une chance quand même – pour que, à supposer que nous arrivions à décoder le virus de la descolada et à le domestiquer, nous puissions également en faire une adaptation qui pourrait être utile sur la Voie.

— Comment ça ? s'étonna Han Fei-tzu. Pourquoi aurions-nous besoin de ce monstrueux virus ici ?

— Toute la stratégie du virus consiste à pénétrer les cellules de l'hôte, à en déchiffrer le code génétique et à le réorganiser selon les directives de la descolada elle-même. Lorsque nous le modifierons, si nous le pouvons, nous lui enlèverons ses directives spécifiques. Nous lui enlèverons aussi presque tous ses mécanismes d'autodéfense, si nous pouvons les trouver. À ce stade, il serait possible de s'en servir comme superdissociateur. Quelque chose qui pourrait déterminer un changement qui ne se limiterait pas aux cellules reproductrices, mais agirait sur toutes les cellules d'un organisme vivant.

— Pardonne-moi, dit Han Fei-tzu, mais je me suis récemment documenté sur la question, et le concept d'un superdissociateur a été abandonné parce que le corps se met à rejeter ses propres cellules dès qu'elles sont génétiquement modifiées.

— Oui, dit Ela. C'est comme ça que la descolada tue ses hôtes. Le corps se rejette lui-même et meurt. Mais c'est seulement parce que la descolada ne dispose pas de directives spécifiques pour les humains. Elle étudie le corps humain chemin faisant, modifiant ceci ou cela pour voir ce qui se passe. Elle n'a pas de directives uniques en ce qui nous concerne, si bien que chaque victime finit par avoir de nombreux codes génétiques différents dans ses cellules. Et si nous fabriquions un superdissociateur travaillant selon une directive spécifique, qui modifie chaque cellule du corps pour qu'elle se conforme à un nouveau modèle unique ? Dans ce cas, nos recherches sur la descolada nous laissent espérer que la modification pourrait s'effectuer dans chaque individu en l'espace de six heures en moyenne, de douze heures au plus.

— Assez vite pour qu'avant que le corps puisse rejeter ses propres cellules...

— ... il soit si parfaitement unifié qu'il se reconnaisse dans la nouvelle configuration.

Wang-mu avait cessé de pleurer. Elle semblait à présent aussi excitée que Han Fei-tzu et, malgré son sens de la discipline, elle ne put se retenir :

— Vous pouvez modifier tous les élus des dieux ? Libérer même ceux qui sont déjà en vie ?

— Si nous pouvions décoder la descolada – et dans ce cas seulement –, alors nous pourrions non seulement enlever la PNO chez les élus, mais aussi implanter les améliorations chez les gens du peuple. L'effet se ferait sentir plutôt chez les enfants, évidemment, car les adultes ont déjà dépassé les stades de la croissance où les nouveaux gènes auraient le plus d'impact. Mais ensuite, tous les enfants nés sur la Voie auraient les améliorations.

— Et alors ? Est-ce que la descolada disparaîtrait ?

— Je n'en suis pas sûre. Je crois qu'il nous faudrait incorporer au nouveau gène un ordre d'autodestruction une fois sa tâche accomplie. Mais nous prendrions les gènes de Wang-mu comme modèle. Sans exagérer, Wang-mu, tu deviendrais une sorte de parent génétique associé de toute la population de ta planète.

Wang-mu éclata de rire.

— Quelle bonne blague on leur ferait ! dit-elle. Eux qui sont si fiers d'avoir été choisis par les dieux... leur guérison viendrait de quelqu'un comme moi !

Mais, tout de suite, son visage se ferma et elle se cacha la tête dans les mains.

— Comment ai-je pu dire une chose pareille ? Je suis devenue aussi hautaine et arrogante que les pires d'entre eux.

— Ne sois pas aussi dure avec toi-même, dit Han Fei-tzu en lui posant la main sur l'épaule. De tels sentiments sont naturels. Ils disparaissent aussi rapidement qu'ils sont venus. Seuls ceux qui en font une règle de vie doivent être sanctionnés. Il y a là des problèmes d'éthique, dit-il en se retournant vers Ela.

— Je sais. Et je crois qu'il faudrait les traiter maintenant, même s'il est peut-être à jamais impossible de réaliser ne serait-ce que ce projet. Nous parlons ici de la modification génétique de tout un peuple. C'était une atrocité lorsque le Congrès l'a pratiquée sur la Voie à l'insu de sa population. Pouvons-nous défaire une atrocité en suivant le même chemin ?

— C'est plus grave encore, dit Han Fei-tzu. Notre système social tout entier est fondé sur les élus des dieux. La plupart des gens vont interpréter cette transformation comme un fléau venu des dieux, comme une punition. Si l'on venait à savoir que nous en sommes à l'origine, ce serait la mort pour nous. Il est possible, toutefois, lorsqu'on saura que les élus ont perdu la voix des dieux – la PNO –,

que le peuple se retourne contre eux et les tue. À quoi leur servirait d'être libérés de la PNO s'ils sont morts ?

— Nous en avons discuté, dit Ela. Et nous n'avons aucune idée de ce qu'il faudrait faire. Pour l'instant, la question est ouverte, puisque nous n'avons pas encore décodé la descolada et risquons de ne jamais pouvoir le faire. Mais, si nous mettons le procédé au point, nous croyons que la décision de le mettre en application ou non devrait vous revenir.

— Aux habitants de la Voie ?

— Non, dit Ela. Le choix vous revient à vous d'abord, Han Fei-tzu, Si Wang-mu et Han Qing-jao. Vous seuls savez ce qu'on vous a fait et, même si ta fille n'y croit pas, elle représente cependant assez bien le point de vue des croyants et des élus de la Voie. Si nous sommes en mesure de tenter le coup, pose-lui la question. Posez-vous la question. Y a-t-il un moyen, un procédé quelconque pour induire cette transformation de la Voie qui ne soit pas destructeur ? Et si c'est faisable, est-ce vraiment souhaitable ? Ne dites rien maintenant, ne décidez rien maintenant. Réfléchissez par vous-mêmes. Nous ne sommes pas partie prenante dans cette affaire. Nous ne vous informerons que lorsque nous saurons comment faire – à supposer que nous le sachions un jour. Ensuite, ce sera à vous de jouer.

Le visage d'Ela disparut.

Jane s'attarda un instant de plus.

— Ça valait la peine de se réveiller ? demanda-t-elle.

— Oui ! cria Wang-mu.

— C'est pas mal de découvrir qu'on est bien plus que ce qu'on croyait être, hein ? dit Jane.

— Oh oui ! dit Wang-mu.

— Alors rendors-toi, Wang-mu, dit Jane. Et toi, maître Han, tu es très manifestement à bout de forces. Tu ne nous serais d'aucun secours si tu venais à perdre la santé. Comme Andrew me l'a dit et redit, nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir sans perdre la capacité de continuer à le faire.

Puis elle s'effaça à son tour.

Wang-mu recommença immédiatement à pleurer. Han Fei-tzu s'approcha sans bruit et vint s'asseoir par terre à côté d'elle. Il lui cala la tête contre son épaule et la berça doucement.

— Dors, ma fille, mon amour, au fond de ton cœur tu savais déjà qui tu étais, et moi aussi. Moi aussi. En vérité, ton nom a été sagement choisi. S'ils arrivent à accomplir leurs miracles sur Lusitania, tu seras la Mère Royale de tout l'univers.

— Maître Han, chuchota-t-elle, je pleure aussi pour Qing-jao. J'ai reçu plus que je n'ai jamais espéré recevoir. Mais que va-t-elle devenir, elle, si on lui enlève la voix des dieux ?

— J'espère, dit Han Fei-tzu, qu'elle redeviendra ma vraie fille. Qu'elle sera aussi libre que toi, cette fille qui est venue à moi du pays du printemps éternel comme un pétale de fleur au fil du fleuve en hiver.

Il la tint encore contre lui de longues minutes, jusqu'à ce qu'elle s'endorme sur son épaule. Alors, il la reposa sur la natte et se retira dans son coin pour dormir, l'espoir au cœur pour la première fois depuis longtemps.

Lorsque Valentine vint voir Grego dans sa prison, le maire Kovano lui dit qu'Olhado était avec lui.

— Pendant ses heures de travail, alors ?

— Vous plaisantez, dit Kovano. C'est un bon patron, mais je crois que la survie de la planète vaut bien que quelqu'un d'autre surveille ses ouvriers à sa place.

— Ne nourrissez pas d'espérances démesurées, dit Valentine. Je voulais le mettre dans le coup. J'espérais qu'il pourrait nous être utile – rien de plus. Mais il n'est pas physicien.

— Je ne suis pas geôlier non plus, dit Kovano en haussant les épaules, mais on fait ce qu'exigent les circonstances. Je ne sais pas si ça a un rapport quelconque avec la présence d'Olhado ou la visite d'Ender il y a quelque temps, mais j'ai entendu ici plus de bruit et de jubilation que je n'en ai jamais entendu lorsque les occupants habituels étaient à jeun. Bien entendu, l'état d'ivresse sur la voie publique est le motif usuel d'incarcération dans cette ville.

— Ender est venu ?

— Il revenait de chez la reine. Il veut vous parler. Il ne savait pas où vous étiez.

— Oui. Eh bien, j'irai le voir quand j'en aurai fini ici.

En fait, elle était avec son mari. Jakt se préparait à repartir dans l'espace sur la navette, afin de préparer son propre vaisseau à un

départ précipité, si nécessaire, et de voir si on pouvait remettre en état le vaisseau colonisateur originel de Lusitania pour un nouveau voyage. Il serait absent au moins une semaine, voire plus longtemps, et Valentine pouvait difficilement le laisser partir sans passer un peu de temps avec lui. Il avait compris évidemment : il savait quelle terrible pression ils subissaient tous. Mais Valentine savait aussi qu'elle n'était pas l'une des actrices principales de ces événements. Elle ne serait utile que plus tard, lorsqu'elle en écrirait l'histoire.

Quand elle avait quitté Jakt, toutefois, elle n'était pas allée directement à la mairie pour voir Grego. Elle s'était promenée dans le centre-ville. On avait peine à croire que peu de temps auparavant – quelques jours, quelques semaines ? – s'y étaient rassemblés les émeutiers, furieusement ivres, et qu'ils s'étaient déchaînés dans leur folie meurtrière. Tout était si calme à présent. La pelouse piétinée ne portait même plus trace du tumulte, sauf dans un trou boueux où l'herbe refusait de repousser.

Mais il n'y avait là rien de spectaculaire. Au contraire. Lorsque la ville était en paix, la première fois que Valentine était venue, il y avait du mouvement et de l'animation au cœur de la colonie, et à toutes les heures de la journée. À présent, quelques passants arpentaient les rues, certes, mais sans joie, presque furtivement. Ils gardaient les yeux baissés, comme s'ils avaient tous peur de s'étaler par terre s'ils ne regardaient pas où ils mettaient les pieds.

Valentine se dit qu'il y avait de la honte dans cette morosité. Il y avait maintenant un trou dans chaque édifice de la ville, là où on avait retiré des briques ou des parpaings pour servir à la construction de la chapelle. De nombreuses brèches étaient visibles de la praça que traversait Valentine.

Mais elle se douta que c'était la peur plus que la honte qui avait étouffé les bonnes vibrations dans la ville. Personne n'en parlait ouvertement, mais elle avait surpris suffisamment de remarques, suffisamment de regards dérobés en direction des collines au nord de la ville, pour en avoir la certitude. Ce qui pesait sur la colonie n'était pas la menace de la flotte. Ce n'était pas la honte d'avoir massacré la forêt de pequeninos. C'étaient les doryphores. Les silhouettes sombres qu'on voyait de temps à autre sur les collines ou dans les prairies qui entouraient la ville. C'étaient les cauchemars des enfants qui les avaient vus. La terreur ignoble qui serrait le cœur

des adultes. Il n'était plus possible d'emprunter à la médiathèque des holos historiques datant de la guerre des Doryphores car les résidants voulaient sans cesse voir des humains triompher des extraterrestres. Et ce spectacle ne faisait que renforcer leurs craintes les plus abjectes. La notion théorique d'une société d'insectes vue comme la culture pleine de beauté et digne de respect qu'Ender avait décrite dans son premier livre, *La Reine*, ne signifiait plus rien pour de nombreux habitants de la colonie – sinon pour la plupart d'entre eux –, qui vivaient sous la menace virtuelle d'une punition et d'un emprisonnement imposés par les ouvriers de la reine.

Avons-nous travaillé en pure perte, alors ? se demanda Valentine. Moi, l'historien et philosophe Démosthène, qui ai tenté d'apprendre aux humains qu'ils ne devaient pas forcément redouter les extraterrestres mais pouvaient les considérer comme raman, et Ender, avec ses ouvrages énergiques *La Reine et l'Hégémon* et *La Vie d'Humain* ? Quel impact avaient-ils réellement dans l'univers, comparé à la terreur instinctive qu'inspirait la vision de ces insectes géants et dangereux ? La civilisation n'est qu'une façade ; en temps de crise, l'homme redevient singe, oubliant le bipède rationnel qu'il prétendait être, redevenant le primate velu sur le seuil de sa caverne, qui pousse des cris perçants à l'adresse de l'ennemi en souhaitant qu'il s'en aille, caressant la lourde pierre dont il fera usage dès que l'autre sera à sa portée.

Elle était à présent en sécurité dans un lieu moins inquiétant, même s'il était à la fois une prison et le centre de l'administration municipale. Un lieu où les doryphores étaient considérés comme des alliés – ou du moins comme une force de maintien de l'ordre indispensable qui s'interposait entre les antagonistes pour leur protection mutuelle. Il y a quand même des humains, songea Valentine, qui sont capables de transcender leurs origines animales.

Lorsqu'elle ouvrit la porte de la cellule, Olhado et Grego étaient tous les deux allongés sur les couchettes ; des feuilles de papier jonchaient le sol et recouvraient la table qui les séparait, certaines à plat, d'autres roulées en boule, recouvrant même le terminal informatique, si bien que l'affichage ne pouvait fonctionner, à supposer que l'ordinateur fût en marche. On avait l'impression d'une chambre d'adolescent typique, d'autant plus que Grego, les jambes

en l'air, agitait ses pieds nus sur un rythme bizarrement syncopé. Quelle musique écoutait-il dans sa tête ?

— *Boa tarde, Tia Valentina*, dit Olhado.

Grego ne leva même pas les yeux.

— Je vous dérange ?

— Juste au bon moment, dit Olhado. Nous sommes sur le point de reconceptualiser l'univers. Nous en avons découvert le principe illuminateur : il suffit de souhaiter pour créer et toutes les créatures vivantes sortent du néant chaque fois qu'on a besoin d'elles.

— S'il suffit de souhaiter pour créer, dit Valentine, pouvons-nous souhaiter l'existence des voyages supraluminiques ?

— Grego est en train de faire des maths dans sa tête, dit Olhado, alors il est fonctionnellement mort. Mais oui, je crois qu'il est sur une piste : il dansait et poussait des cris il y a une minute. Nous avons eu une expérience type machine à coudre.

— Hein ? dit Valentine.

— C'est un vieux truc qu'on apprend en cours de techno, dit Olhado. Les gens qui voulaient inventer des machines à coudre accumulaient les échecs parce qu'ils essayaient toujours d'imiter les mouvements de la couture à la main : faire passer l'aiguille dans le tissu en tirant le fil par le chas situé à l'arrière de l'aiguille. Ça semblait évident. Jusqu'à ce que quelqu'un mette le chas à l'avant de l'aiguille et utilise deux fils au lieu d'un seul. Une approche indirecte, pas naturelle du tout, que je ne comprends pas d'ailleurs complètement.

— Alors, nous allons faire de la couture dans l'espace ?

— D'une certaine manière. Le plus court chemin d'un point à un autre n'est pas nécessairement une ligne droite. Un truc qu'Andrew a appris en parlant à la reine. Quand ils créent une nouvelle reine, ils font venir un genre de créature d'un espace-temps parallèle. Grego en a conclu immédiatement que ça prouvait l'existence d'un vrai non-espace. Ne me demandez pas ce qu'il veut dire par là. Je suis fabricant de briques.

— D'un espace vrai non réel, dit Grego. Tu l'as compris à l'envers.

— Les morts se réveillent, dit Olhado.

— Asseyez-vous, Valentine, dit Grego. Ma cellule n'est pas bien grande, mais j'y suis chez moi. La base mathématique de ce truc,

c'est toujours du délire mais ça a l'air de cadrer. Je vais être obligé de passer un peu de temps là-dessus avec Jane, pour faire des calculs vraiment pointus et essayer quelques simulations, mais si la reine a raison et qu'il y ait un espace si universellement contigu au nôtre que les pilotes peuvent passer de notre espace dans l'autre espace en n'importe quel point, et si nous postulons que ce passage peut se faire dans les deux sens, et si la reine a encore raison et que cet autre espace contienne des pilotes, tout comme le nôtre, à cette différence près que dans l'autre espace – appelons-le « Dehors » – les pilotes ne sont pas organisés selon des lois naturelles mais ne sont que des possibilités, alors voilà ce qui pourrait marcher...

— Ça fait une cascade d'hypothèses colossale.

— Vous oubliez, dit Olhado, que nous sommes partis de la supposition que désirer c'est créer.

— C'est vrai, dit Grego, et j'ai oublié de commencer par là. Nous supposons également que la reine a raison quand elle dit que les pilotes inorganisés réagissent à la configuration inscrite dans l'esprit de quelqu'un, et assument illico le rôle disponible dans cette configuration. Si bien que des choses appréhendées Dehors accéderont immédiatement à l'existence ici.

— Tout cela est parfaitement clair, dit Valentine. Je suis surprise que vous n'y ayez pas songé plus tôt.

— D'accord, dit Grego. Alors voilà comment nous allons faire. Au lieu d'essayer de déplacer physiquement toutes les particules qui composent le vaisseau spatial, ses passagers et sa cargaison de l'étoile À à l'étoile B, nous envisageons simplement que tous – la configuration complète, contenu humain y compris – existent non pas Dedans, mais Dehors. À ce moment-là, tous les pilotes qui composent le vaisseau spatial et les humains qu'il contient se désorganisent, passent Dehors, où ils se recomposent selon le modèle préexistant. Nous répétons alors l'opération et nous nous retrouvons Dedans – seulement, nous sommes arrivés à l'étoile B. De préférence sur une orbite suffisamment éloignée.

— Si à chaque point de notre espace correspond un point Dehors, dit Valentine, pourquoi ne pas voyager Dehors plutôt que Dedans ?

— Les règles sont différentes Dehors, dit Grego. Il n'y a pas de lieu. Supposons que, dans notre espace à nous, le lieu – la position

relative – ne soit qu’un artefact de l’ordre suivi par les pilotes. C’est une simple convention. La distance aussi, d’ailleurs. Nous mesurons la distance par le temps qu’il faut pour la parcourir, mais si elle exige ce temps de parcours, c’est uniquement parce que les pilotes composant la matière et l’énergie suivent les conventions des lois naturelles. La vitesse de la lumière, par exemple.

— Ils se contentent de respecter la limitation de vitesse.

— C’est ça. À l’exception de cette limitation de vitesse, les paramètres de notre univers sont arbitraires. Si on se représente l’univers sous la forme d’une sphère à l’extérieur de laquelle se tient l’observateur, il pourrait avoir un centimètre de diamètre, ou un trillion d’années-lumière, ou un micron.

— Et quand nous allons Dehors...

— L’univers du Dedans est alors exactement de la même dimension que n’importe quel pilote désorganisé du Dehors – il n’a pas de dimension du tout. De plus, puisqu’il n’y a pas de lieu Dehors, tous les pilotes de cet espace sont également proches ou non proches de l’emplacement de notre univers. Nous pouvons donc rentrer Dedans en n’importe quel point.

— À vous entendre, c’est presque facile, dit Valentine.

— Eh oui, dit Grego.

— C’est la partie volition qui est difficile, dit Olhado.

— Pour maintenir la configuration, il faut vraiment la comprendre, dit Grego. Chacun des pilotes qui gouvernent une configuration donnée n’appréhende que sa propre partie de réalité. Il faut que les pilotes à l’intérieur de sa configuration fassent leur travail et maintiennent leur propre configuration, et que le pilote qui contrôle la configuration dont il fait partie la maintienne en place. Le pilote de l’atome est obligé de compter sur les pilotes des neutrons, des protons et des électrons qui doivent maintenir la cohésion de leurs propres structures internes, et sur le pilote de la molécule qui doit maintenir l’atome en place tandis que le pilote de l’atome se concentre sur sa propre tâche, qui consiste à maintenir en place les éléments de l’atome. Voilà comment la réalité semble fonctionner, du moins dans ce modèle.

— Donc, on transplante le tout Dehors et on le ramène Dedans, dit Valentine. C’est ce que j’ai compris.

— Oui, mais qui « on » ? Parce que le mécanisme de translation exige que toute la configuration du vaisseau et de son contenu soit établie comme une authentique configuration, et non comme un simple agglomérat arbitraire. Ça veut dire qu'en chargeant la cargaison et en faisant monter les passagers on n'a pas créé pour autant une configuration vivante, un organisme philotique. Ce n'est pas comme lorsqu'on donne naissance à un bébé : voilà un organisme intégré autonome. Le vaisseau et son contenu ne sont qu'une accumulation. Ils peuvent se dissocier en un point quelconque. Donc, lorsqu'on transfère tous les pilotes dans l'espace désorganisé de Dehors, où n'existent ni lieu, ni direction, ni principe unificateur, comment se recomposent-ils ? Et, même s'ils se recomposent pour former les structures qu'ils connaissent, qu'est-ce qu'on a ? Un tas d'atomes. Peut-être même des cellules et des organismes vivants – mais sans combinaisons spatiales ni vaisseau interstellaire, qui ne sont pas vivants. Tous les atomes, voire toutes les molécules, flottent dans tous les sens, et se reproduisent sans doute frénétiquement à mesure que les pilotes inorganisés commencent à recopier le modèle, mais voilà, on n'a plus de vaisseau !

— Fatal.

— Non, probablement pas, dit Grego. Qui sait ? Les règles sont différentes Dehors. Il reste qu'on ne peut pas les ramener dans notre espace dans cet état, parce que là, alors, ça serait fatal !

— Alors c'est impossible.

— Je ne sais pas. La réalité reste intacte Dedans parce que tous les pilotes qui la composent sont d'accord sur les règles à observer. Ils connaissent tous leurs configurations respectives et se conforment aux mêmes modèles. Peut-être que l'ensemble peut rester intact Dehors tant que le vaisseau spatial, sa cargaison et ses passagers restent intégralement connus. Tant qu'il y a une créature consciente qui peut garder la structure tout entière dans sa tête.

— Elle ?

— Comme je l'ai dit, je suis obligé de faire faire les calculs par Jane. Il faut qu'elle voie si elle a accès à suffisamment de mémoire pour contenir la configuration relationnelle à l'intérieur d'un vaisseau spatial. Il lui faut voir si elle peut reprendre cette configuration et en imaginer la nouvelle position.

— C'est la partie volition, dit Olhado. J'en suis très fier, parce que c'est moi qui ai pensé qu'il fallait connaître ce qu'on veut déplacer.

— En fait, toutes les idées viennent d'Olhado, dit Grego, mais j'ai l'intention de mettre ma signature en première position parce que ces histoires de promotion ne l'intéressent pas et que je dois faire assez bonne impression pour que les gens oublient mon inculpation si je veux trouver un poste dans une université sur quelque autre planète.

— Qu'est-ce que vous racontez ? demanda Valentine.

— Le problème est comment se tirer de cette planète minable. Vous ne comprenez donc pas ? Si tout cela est vrai, si ça marche, alors je peux aller sur Reims, ou sur Baia ou pourquoi pas sur la Terre, et rentrer tous les week-ends. Le coût énergétique est égal à zéro puisque nous sortons complètement du cadre des lois naturelles. L'usure du véhicule est nulle.

— Pas entièrement nulle, dit Olhado. Nous sommes tout de même obligés d'atterrir, une fois en orbite autour de la planète d'arrivée.

— Comme je disais, tout dépend de ce que Jane peut concevoir. Il faut qu'elle puisse appréhender tout le vaisseau et son contenu. Il faut qu'elle puisse nous imaginer Dehors puis à nouveau Dedans. Il faut qu'elle puisse concevoir les positions relatives exactes du point de départ et du point d'arrivée du voyage.

— Le voyage supraluminique dépend donc complètement de Jane, dit Valentine.

— Si elle n'existait pas, il serait impossible. Même si on interconnectait tous les ordinateurs existants, même si quelqu'un pouvait écrire le programme adéquat, ça ne servirait à rien. Parce qu'un programme n'est qu'une liste d'instructions, et non une entité. Rien que des éléments discrets. Et non un... Jane a trouvé un terme spécial pour ça... Un *aiúa*.

— Ça veut dire « vie », en sanscrit, expliqua Olhado. Le terme qui correspond au pilote contrôlant une configuration qui maintient d'autres pilotes en place. Le terme qui s'applique aux entités – telles que les planètes, les étoiles, les atomes et les animaux – dotées d'une forme intrinsèque et durable.

— Jane est un *aiúa*, et non un simple programme. Alors elle peut savoir. Elle peut incorporer le vaisseau en tant que configuration à sa

propre configuration. Elle peut le digérer et le contenir sans qu'il cesse d'être réel. Elle en fait une partie d'elle-même et le connaît aussi parfaitement et aussi inconsciemment que votre aiúa connaît votre propre corps et en préserve l'intégrité. Ensuite, elle peut l'emporter avec elle Dehors et le refaire passer Dedans.

— Alors, Jane est obligée de partir ? demanda Valentine.

— Si la chose est possible, ce sera parce que Jane voyage avec le vaisseau, dit Grego. Donc, elle part.

— Comment ça ? demanda Valentine. Nous ne pouvons pas vraiment la ramasser et l'emporter avec nous dans une valise.

— D'après ce que la reine a dit à Andrew, Jane existe réellement en un lieu déterminé, c'est-à-dire que son aiúa est en un point déterminé de notre espace.

— Où ça ?

— À l'intérieur d'Andrew Wiggin.

Il leur fallut un certain temps pour expliquer à Valentine ce qu'Ender avait appris de la reine. Cela faisait bizarre de penser que cette entité informatique puisse être logée dans le corps d'Ender, mais il n'était pas trop absurde que Jane ait été créée par les reines pendant la campagne menée par Ender contre elles. Pour Valentine, toutefois, il y avait une autre conséquence, plus immédiate. Si le vaisseau supraluminique ne pouvait aller que là où Jane le conduisait, et que Jane soit à l'intérieur d'Ender, il ne pouvait y avoir qu'une seule conclusion.

— Alors Andrew doit partir lui aussi ?

— Claro, dit Grego. Bien sûr.

— Il est un peu vieux pour être pilote d'essai, dit Valentine.

— En l'occurrence, il ne sera que passager, dit Grego. Il se trouve qu'il porte le pilote en lui.

— Ce n'est pas comme si le voyage était physiquement éprouvant, dit Olhado. Si la théorie de Grego marche exactement comme prévu, il ne bougera pas de son siège et, deux minutes ou, plus vraisemblablement, une ou deux microsecondes plus tard, il sera dans l'autre endroit. Et si ça ne marche pas du tout, il restera là où il est, et nous passerons tous pour des imbéciles qui auront cru traverser l'espace rien que par la force de la pensée.

— Et s'il s'avérait que Jane puisse le faire passer Dehors mais qu'elle n'arrive pas à maintenir la cohésion des configurations, dit

Valentine, alors il serait échoué en un lieu qui n'a même pas de position.

— Certes, dit Grego, si ça marche à moitié, les passagers seront effectivement morts. Mais puisque nous serons en un lieu atemporel, ça n'aura pas d'importance. Ça ne durera qu'un instant d'éternité. Probablement pas assez longtemps pour que notre cerveau remarque que l'expérience a échoué. La stase parfaite.

— Evidemment, si ça marche, dit Olhado, nous emporterons notre propre espace-temps avec nous, si bien qu'il n'y aura pas de durée. Par conséquent, nous ne saurons jamais si nous avons échoué. Nous ne remarquerons que notre succès.

— Mais moi je saurai, s'il ne revient jamais, dit Valentine.

— Exact, dit Grego. S'il ne revient jamais, tu le sauras dans quelques années, le temps que la flotte arrive et fasse sauter la planète, et nous avec.

— Ou que la descolada chamboule les gènes de tout le monde et nous extermine, ajouta Olhado.

— Je suppose que vous avez raison, dit Valentine. L'échec ne les tuerait pas plus que s'ils restaient ici.

— Mais vous voyez à quel point il y a urgence, dit Grego. Il ne nous reste pas beaucoup de temps avant que Jane perde ses connexions ansibles. Andrew dit qu'il se pourrait qu'elle survive, après tout, mais elle sera paralysée. Cérébralement handicapée.

— Alors, même si ça marche, le premier voyage risque d'être le dernier.

— Non, dit Olhado. Les transferts sont instantanés. Si ça marche, elle pourra évacuer toute la population de la planète en faisant la navette sans que ça prenne plus de temps qu'il n'en faut pour monter et descendre du vaisseau.

— Vous voulez dire qu'il peut partir à partir de la surface même d'une planète ?

— Ça, c'est encore problématique, dit Grego. Il se pourrait qu'elle n'arrive pas à calculer la position avec une précision inférieure à, disons, dix mille kilomètres. Il n'y aura pas de problème d'explosion ou de décalage, puisque les pilotes rentreront Dedans prêts à obéir à nouveau aux lois de la nature. Mais si le vaisseau réapparaît en plein milieu d'une planète, comment remonter à la surface ?

— Si elle arrive à une précision suffisante, dit Olhado, à un ou deux centimètres près, par exemple, alors les transferts se feront de surface à surface.

— Bien sûr, nous sommes en train de rêver, dit Grego. Jane va revenir pour nous dire que, même si elle pouvait transformer en puce informatique toute la masse stellaire de la galaxie, elle ne pourrait pas contenir toutes les données qu'il lui faudrait posséder pour faire voyager un vaisseau de cette manière. Mais, en ce moment, ça semble encore possible et j'ai un moral excellent !

Sur quoi Grego et Olhado se mirent à pousser des cris de joie et à rire si fort que le maire Kovano s'approcha de la porte pour s'assurer que Valentine ne risquait rien. Il la surprit, bien malgré elle, en train de rire et de pousser des youpi ! avec les deux hommes.

— Alors c'est la joie ? dit Kovano.

— Je crois bien, dit Valentine, tentant de retrouver sa dignité.

— Quels problèmes avez-vous résolus ?

— Aucun, probablement, dit Valentine. Ce serait trop stupidement commode si l'univers se laissait manipuler comme ça.

— Mais vous avez pensé à quelque chose, non ?

— Les métaphysiciens de génie ici présents ont émis une hypothèse complètement invraisemblable, dit Valentine. Vous n'auriez pas drogué leur nourriture, par hasard ?

Kovano rit et les laissa seuls. Mais sa visite eut pour effet de les ramener à plus de réalisme.

— C'est vraiment possible ? demanda Valentine.

— Je ne l'aurais jamais pensé, dit Grego. C'est que... il y a le problème de l'origine.

— Mais ça résout en fait le problème de l'origine, dit Olhado. La théorie du Big Bang a été émise il y a...

— Bien avant ma naissance, dit Valentine.

— Je crois bien, dit Olhado. Ce que personne n'a encore pu expliquer, c'est pourquoi il y aurait eu un Big Bang. Comme ça, tout s'explique, encore que bizarrement. Si quelqu'un capable de contenir dans sa tête la configuration de l'univers tout entier faisait un pas Dehors, alors tous les pilotes se redistribueraient dans le plus grand espace qu'ils pourraient contrôler au sein de la configuration. Puisque, Dehors, le temps n'existe pas, ils pourraient mettre un milliard d'années ou une microseconde – tout le temps qu'il leur

faudrait – et, quand tout serait reformé, boum ! les revoilà, et tout l'univers referait surface Dedans dans un nouvel espace. Et, puisqu'il n'y a ni distance ni position – aucune notion de lieu –, le tout aurait au départ les dimensions d'un point...

— Sans dimensions, dit Grego.

— C'est bien ce que j'ai appris à l'école, dit Valentine.

— ... Et se dilaterait immédiatement, créant de l'espace en prenant du volume. À mesure que l'univers se dilaterait, le temps semblerait se ralentir – ou s'accélérer, qu'est-ce que je dois dire ?

— Ça n'a pas d'importance, dit Grego. Ça dépend si on est Dedans – dans le nouvel espace –, en Dehors de lui ou dans quelque autre espace Entre-deux.

— De toute façon, l'univers actuel semble être permanent dans le temps tout en se dilatant dans l'espace. Mais, si on voulait, on pourrait tout aussi bien l'envisager comme constant en dimension mais changeant dans le temps. La vitesse de la lumière diminue si bien qu'il faut plus longtemps pour aller d'un endroit à un autre, mais on ne peut pas s'en apercevoir parce que tout le reste ralentit exactement comme la lumière. Vous voyez ? C'est une question de perspective. En l'occurrence, comme disait Grego, l'univers dans lequel nous vivons est toujours, en termes absolus, exactement de la dimension d'un point géométrique – quand on le voit du Dehors, bien entendu. Toute croissance qui semble avoir lieu Dedans n'est qu'une question de décalage spatiotemporel.

— Et le comble, dit Grego, c'est que ce genre de truc se passe dans la tête d'Olhado depuis des années. Il a toujours vu l'univers comme un point sans dimensions dans l'espace du Dehors. Non qu'il ait été le premier à y songer. Mais le premier à y croire vraiment et à voir le rapport entre cette image et le non-lieu où, d'après Andrew, la reine va chercher ses aiúa.

— Tant que nous en sommes à jouer à des jeux métaphysiques, dit Valentine, où se trouve l'origine de tout ça ? Si ce que nous prenons pour la réalité n'est qu'une configuration apportée par quelqu'un Dehors avant que l'univers se matérialise, alors cette personne est probablement toujours en train de se balader en créant des univers partout où elle passe. D'où vient-elle, au fait ? Et qu'est-ce qu'il y avait avant qu'elle commence à faire ça ? Et comment le Dehors a-t-il pu accéder à l'existence, d'ailleurs ?

— C'est une façon de penser typique du Dedans, dit Olhado. C'est comme ça qu'on envisage les choses quand on croit encore que le temps et l'espace sont des absolus. Si l'on croit que tout a un début et une fin, que les choses ont une origine, c'est qu'il en est ainsi dans l'univers observable. En fait, il n'y a pas de règles semblables Dehors. Le Dehors a toujours existé et existera toujours. Le nombre des pilotes y est infini, et ils existent depuis toujours. On peut en sortir tant qu'on veut pour les mettre dans les univers organisés, il en restera toujours autant.

— Mais il a bien fallu que quelqu'un commence à fabriquer des univers, non ?

— Pourquoi ? demanda Olhado.

— Parce que... parce que je...

— Personne n'a jamais commencé. Ça existe depuis toujours. Si ça n'existait pas déjà, ça ne pourrait même pas commencer. Dehors, là où il n'y a pas de configurations, il serait impossible d'en concevoir. Elles ne peuvent agir, par définition, car elles ne peuvent littéralement pas se trouver elles-mêmes.

— Mais comment peut-il se faire que ça continue depuis toujours ?

— Imaginez-vous que ce moment dans le temps, la réalité que nous vivons en ce moment, l'état présent de l'univers tout entier de tous les univers...

— Actuels, n'est-ce pas ?

— Exactement. Représentez-vous l'instant présent comme la surface d'une sphère. Le temps progresse à travers le chaos du Dehors comme à la surface d'une sphère en expansion, d'un ballon qui se gonfle. D'un côté, le chaos. De l'autre, la réalité. Ça n'arrête pas de se dilater, comme vous le savez, Valentine. De faire jaillir de nouveaux univers continuellement.

— Mais d'où serait venu ce ballon ?

— D'accord. Vous prenez le ballon. La sphère en expansion. Mais seulement, envisagez-la comme une sphère de rayon infini.

Valentine tenta de se représenter ce que cela voudrait dire.

— Cette surface serait absolument plane.

— Exactement.

— Et on ne pourrait jamais en faire le tour.

— Tout aussi exact. Elle serait infiniment étendue. Il est impossible ne serait-ce que de dénombrer tous les univers qui existent du côté de la réalité. Et maintenant, en partant du bord, on monte dans un vaisseau spatial et on se dirige vers l'intérieur, vers le centre. Plus on s'éloigne du bord, plus l'univers vieillit. On retraverse tous les anciens univers. Quand arrive-t-on au premier ?

— On n'y arrive pas, dit Valentine. Pas si on voyage à une vitesse finie.

— On ne peut pas atteindre le centre d'une sphère de rayon infini en partant de la surface, parce que, quelle que soit la distance parcourue, quelle que soit la vitesse, le centre, le commencement, est toujours infiniment loin.

— Et c'est là que l'univers a commencé.

— Je le crois, dit Olhado. Je crois que c'est vrai.

— Alors, si l'univers fonctionne comme ça, c'est parce qu'il a toujours fonctionné comme ça, dit Valentine.

— La réalité fonctionne comme ça parce que c'est l'essence de la réalité. Tout ce qui fonctionne autrement retombe dans le chaos. Tout ce qui fonctionne de la même manière passe dans la réalité. La différence est toujours là.

— Ce qui me botte, dit Grego, c'est de penser qu'après avoir commencé à tourner autour du déplacement instantané dans notre propre réalité rien ne nous empêche d'en trouver d'autres. De nouveaux univers.

— Ou d'en fabriquer d'autres, dit Olhado.

— C'est ça, dit Grego. Comme si toi ou moi pouvions réellement contenir la configuration de tout un univers dans notre esprit.

— Mais peut-être que Jane le pourrait, dit Olhado. Non ?

— Vous êtes en train de dire que Jane est peut-être Dieu, dit Valentine.

— Elle nous écoute probablement en cet instant même, dit Grego. L'ordinateur marche, même si l'affichage est caché. Je parie qu'elle prend son pied en nous entendant.

— Peut-être que chaque univers dure assez longtemps pour produire quelque chose comme Jane, dit Valentine. Ensuite elle s'en va et en crée encore d'autres...

— ... Et ça continue, dit Olhado. Pourquoi pas ?

— Mais Jane est un accident, n'est-ce pas ? dit Valentine.

— Non, dit Grego. C'est une des découvertes qu'Andrew a faites aujourd'hui. Il faut que vous lui parliez. Jane n'est pas un accident. Autant que nous le sachions, il n'y a pas d'accidents. Autant que nous le sachions, tout était dès le début inscrit dans la configuration.

— Tout sauf nous, dit Valentine. Notre... comment s'appelle le pilote qui nous contrôle ?

— Aiúa, dit Grego, qui lui épela ce mot.

— Oui. Notre volonté, de toute façon, qui a toujours existé, avec toutes ses forces et toutes ses faiblesses. Et voilà pourquoi, tant que nous faisons partie de la configuration de la réalité, nous sommes libres.

— On dirait que la moraliste refait surface, dit Olhado.

— Tout ça, c'est probablement du bobagem, dit Grego. Jane va se moquer de nous. Mais, Nossa Senhora, c'est marrant, n'est-ce pas ?

— Autant que nous le sachions, c'est peut-être pour ça que l'univers existe, dit Olhado. Parce que se balader au milieu du chaos en pondant des réalités, c'est de la rigolade. Peut-être que Dieu prend son pied comme ça depuis toujours.

— Ou alors peut-être qu'il attend que Jane sorte de là et lui tienne compagnie, ait Valentine.

C'était au tour de Miro de veiller Planteur. Il était tard, minuit passé. Il ne pouvait pour autant rester assis près de lui et lui tenir la main. À l'intérieur de la chambre stérile, Miro devait porter une combinaison isolante, non pas pour empêcher la contamination d'entrer, mais pour empêcher le virus de la descolada qu'il portait dans son corps de se transmettre à Planteur.

Si je faisais rien qu'une petite fente dans ma combinaison, songeait Miro, je pourrais lui sauver la vie.

En l'absence de la descolada, le délabrement physique de Planteur avait été rapide et dévastateur. Tout le monde savait que la descolada était intervenue dans le cycle reproducteur des pequeninos, leur donnant une « troisième vie » sous forme d'arbres, mais jusqu'à présent on ne savait pas très bien dans quelle mesure leur vie quotidienne dépendait de la descolada. Quiconque avait mis au point ce virus était un monstre d'efficacité au cœur de pierre. Sans l'intervention de la descolada chaque jour, chaque heure, chaque minute même, les cellules commençaient à devenir paresseuses, la

production des molécules essentielles à la vie qui stockaient de l'énergie s'arrêtait et – ce qu'on redoutait le plus – les synapses du cerveau déchargeaient moins rapidement. Hérissé de tubes et d'électrodes, Planteur était placé dans le champ de plusieurs tomographes, si bien que, de l'extérieur, Ela et ses collaborateurs pequeninos pouvaient surveiller tous les aspects de son agonie. En outre, des prélèvements tissulaires étaient pratiqués toutes les heures, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La douleur était telle que, lorsqu'il lui arrivait de dormir, les prélèvements de tissus ne le réveillaient même pas. Et pourtant, malgré la douleur, l'apoplexie partielle qui affectait son cerveau, Planteur demeurait obstinément lucide. Comme s'il était déterminé, par la seule force de sa volonté, à prouver que même sans la descolada un pequenino pouvait être intelligent. Planteur ne faisait évidemment pas cela pour la science. Il le faisait pour la dignité.

Les authentiques chercheurs n'avaient pas le temps d'assurer les tours de garde. La personne à l'intérieur devait rester sur son siège, dans la combinaison, à surveiller Planteur et à lui parler. Seuls des gens comme Miro, les enfants de Valentine, Syfte, Lars, Ro, Varsam et cette femme étrangement silencieuse, Plikt, des gens qui n'avaient pas d'autre tâche urgente à assumer, des gens qui avaient la patience d'attendre et qui étaient assez jeunes pour s'acquitter de leurs obligations avec exactitude, tels étaient ceux qui étaient chargés de veiller le sujet. On aurait pu leur adjoindre un pequenino, mais tous les frères qui maîtrisaient la technologie humaine assez bien pour faire le travail correctement étaient intégrés aux équipes d'Ela ou d'Ouanda, et avaient bien trop à faire. Parmi tous les gens qui séjournaient dans la chambre stérile avec Planteur, qui prélevaient des échantillons de tissus, le nourrissaient, lui changeaient ses solutions, le nettoyaient, etc., seul Miro connaissait assez bien les pequeninos pour communiquer avec eux. Miro pouvait parler à Planteur dans la langue des frères. Ce qui devait le réconforter un peu, même s'ils ne se connaissaient pratiquement pas du tout, Planteur étant né après que Miro eut quitté Lusitania pour un voyage de trente ans.

Planteur ne dormait pas. Ses yeux étaient à moitié ouverts et fixaient le néant, mais ses lèvres bougeaient, et Miro savait qu'il parlait. Il se récitait des passages d'une des épopées de sa tribu.

Parfois, il scandait des extraits de la généalogie de son peuple. Quand il avait commencé à le faire, Ela avait craint qu'il ne soit en train de délirer.

Mais il avait affirmé qu'il le faisait pour tester sa mémoire. Pour s'assurer qu'en perdant la descolada il ne perdait pas sa tribu, ce qui reviendrait à perdre sa propre personnalité.

En ce moment même, tandis que Miro augmentait le volume du casque incorporé à la combinaison, il écoutait Planteur raconter l'histoire de quelque terrible guerre avec la forêt de Trancheciel, « l'arbre qui appelait le tonnerre ». Au milieu de ce récit guerrier, une digression avait expliqué comment Trancheciel avait acquis son surnom. Cette partie de l'épopée semblait très ancienne, chargée de mythe – l'histoire magique d'un frère qui avait porté les petites mères jusqu'en un lieu où le ciel s'était déchiré et où les étoiles avaient dégringolé sur le sol. Miro avait beau être perdu dans ses pensées, préoccupé par les révélations de la journée – l'origine de Jane, la théorie du voyage supraluminique de Grego et d'Olhado –, il se surprit sans trop savoir pourquoi à écouter attentivement ce que disait Planteur. Et, lorsque l'histoire fut finie, Miro se sentit obligé d'intervenir :

— C'est une vieille histoire ?

— Très vieille, souffla Planteur. Tu écoutais ?

— La dernière partie.

Il pouvait mettre le temps qu'il voulait quand il parlait à Planteur, qui tolérait sans impatience aucune la lenteur de son débit – après tout, il n'allait nulle part –, à moins qu'il ne fût tout simplement trop fatigué pour prendre la peine de l'interrompre. Quoi qu'il en soit. Planteur laissait Miro finir ses phrases et lui répondait comme s'il l'avait écouté attentivement.

— Si j'ai bien compris, tu as dit que ce Trancheciel portait des petites mères sur lui ? demanda Miro.

— C'est exact, murmura Planteur.

— Mais il n'allait pas à l'arbre-père ?

— Non. Il portait des petites mères sur les saillies de son ventre, c'est tout. J'ai appris cette histoire il y a bien des années. Avant d'étudier la science des humains.

— Tu sais ce que je pense ? Que cette histoire date peut-être d'une époque où vous n'ameniez pas les petites mères à l'arbre-père.

Où les petites mères ne se nourrissaient pas en suçant la sève à l'intérieur de l'arbre-mère. Au lieu de cela, elles restaient accrochées aux saillies de l'abdomen du mâle jusqu'à ce que les jeunes soient assez développés pour faire éclater le ventre de leur mère et continuer à sucer à sa place.

— C'est bien pour ça que je te l'ai récitée, dit Planteur. J'essayais d'imaginer comment les choses auraient pu se passer en supposant que nous étions intelligents avant l'arrivée de la descolada. Et j'ai fini par me rappeler cette portion de l'histoire de la guerre de Trancheciel.

— Qui est allé là où le ciel s'est ouvert.

— Là où la descolada est arrivée, d'une manière ou d'une autre, hein ?

— De quand date cette histoire ?

— La guerre avec Trancheciel date de vingt-neuf générations. Notre propre forêt n'est pas aussi ancienne. Mais nous reprenons des chants et des histoires qui nous viennent de la forêt de nos arbres-pères.

— Cette partie de l'histoire qui parle du ciel et des étoiles pourrait être beaucoup plus ancienne, n'est-ce pas ?

— Très ancienne. L'arbre-père Trancheciel est mort il y a bien longtemps. Il se peut qu'il ait déjà eu un âge très avancé à l'époque de la guerre.

— Penses-tu qu'il puisse s'agir là d'un souvenir du premier pequenino qui ait découvert la descolada ? Qu'elle ait été amenée sur cette planète par un vaisseau interstellaire et qu'il ait été témoin de la rentrée dans l'atmosphère de quelque navette spatiale ?

— C'est pour cela que j'ai récité cette histoire.

— Si elle est authentique, alors vous étiez manifestement intelligents avant l'arrivée de la descolada.

— Il ne reste rien de tout ça, dit Planteur.

— Il ne reste rien de quoi ? Je ne comprends pas.

— De nos gènes de cette époque. Il n'y a même pas moyen de savoir ce que la descolada nous a enlevé.

C'était la vérité. Chaque virus de la descolada avait beau contenir le code génétique complet de toutes les formes de vie indigène de Lusitania, ce n'était que le code génétique dans sa forme actuelle,

sous contrôle de la descolada. On ne pourrait jamais reconstruire ou reconstituer le code dans l'état où il était avant la descolada.

— Tout de même, dit Miro, c'est troublant. Quand on pense que vous aviez déjà un langage, des chansons et des légendes avant le virus. Et peut-être, ajouta-t-il tout en sachant bien qu'il ne le devrait pas, que ça vous dispense de prouver l'autonomie de l'intelligence pequenino.

— Encore une tentative pour sauver les piggies, dit Planteur.

Une voix se fit entendre dans le haut-parleur. Une voix qui venait de l'extérieur de la pièce isolée.

— Tu peux partir maintenant, dit la voix d'Ela, qui normalement aurait dû dormir pendant le tour de garde de Miro.

— J'en ai encore pour trois heures, dit Miro.

— J'envoie quelqu'un.

— On peut lui trouver une combinaison, non ?

— Je veux que tu sortes d'ici, Miro, dit Ela d'un ton sans réplique.

En plus, c'était elle qui avait la responsabilité scientifique de l'expérience.

Lorsque Miro sortit, quelques minutes plus tard, il comprit ce qui se passait. Quara était là, glaciale, et Ela avait l'air au moins aussi furieuse. Manifestement, elles s'étaient encore disputées. Ce n'était pas une surprise. La surprise était de voir Quara dans ces lieux.

— Ce n'était pas la peine de te déranger, dit Quara dès que Miro émergea de la salle de décontamination.

— Je ne sais même pas pourquoi je suis sorti, dit Miro.

— Elle tient à avoir une conversation en tête à tête, dit Ela.

— Elle veut bien te faire sortir, dit Quara, mais elle ne débranchera pas le système de surveillance audio.

— Nous sommes censés enregistrer l'intégralité des conversations de Planteur. Pour tester sa lucidité.

— Ela, soupira Miro, grandis un peu !

— Quoi ! explosa-t-elle. Grandir un peu ! Moi ? Elle descend de son trône comme *Nossa Senhora* et débarque ici...

— Ela, dit Miro, tais-toi et écoute-moi. Quara est l'unique espoir que Planteur a de survivre à cette expérience. Peux-tu sincèrement dire que ce serait dévoyer l'expérience que de la laisser...

— Ça va, coupa Ela, qui avait déjà compris l'argument et s'inclinait. Elle est l'ennemie de tout être vivant intelligent sur cette planète, mais je couperai la surveillance audio parce qu'elle veut s'entretenir en privé avec le frère qu'elle est en train de tuer.

C'en était trop pour Quara.

— Rien ne t'oblige à couper quoi que ce soit pour moi, dit-elle. Je regrette d'être venue. C'était une erreur stupide.

— Quara ! hurla Miro.

Elle s'arrêta sur le seuil du laboratoire.

— Mets la combinaison et va parler à Planteur. Il n'a rien à voir avec elle.

Quara fusilla encore Ela du regard, mais elle se dirigea vers la salle de stérilisation d'où Miro venait de sortir.

Il se sentit grandement soulagé. Puisqu'il ne disposait d'aucune autorité, et que l'une comme l'autre étaient parfaitement capables de lui dire qu'il pouvait se mettre ses ordres là où il pensait, le fait qu'elles obéissent lui laissa entendre qu'elles en avaient vraiment l'intention. Que Quara voulait vraiment parler à Planteur. Et qu'Ela voulait vraiment qu'elle le fasse. Peut-être deviendraient-elles un jour assez mûres pour empêcher leurs querelles de mettre en danger la vie des autres. Il y avait peut-être encore de l'espoir pour cette famille.

— Elle va tout rebrancher dès que je serai dedans, dit Quara.

— Mais non, dit Miro.

— Mais si, elle va essayer, dit Quara.

— Je sais tenir ma parole, moi, dit Ela avec un regard méprisant à l'adresse de sa sœur.

Elles en restèrent là. Quara entra dans la salle de stérilisation pour s'habiller. Quelques minutes plus tard, elle était dans la chambre stérile, encore ruisselante de la solution virocide dont on avait aspergé la combinaison dès qu'elle l'avait passée.

Miro entendit les pas de Quara.

— Coupe le son, dit-il.

Ela tendit la main et appuya sur un bouton. Les pas devinrent inaudibles.

— Tu veux que je te repasse tout ce qu'ils vont se dire ? lui glissa Jane à l'oreille.

— Tu peux quand même entendre ce qui se passe là-dedans ? subvocalisa-t-il.

— L'ordinateur est relié à plusieurs capteurs de vibrations. J'ai trouvé deux ou trois trucs pour décoder le langage humain à partir des plus infimes vibrations. Et ces instruments sont très sensibles.

— Alors vas-y, dit Miro.

— Moralement, tu ne vois rien à redire à cette violation de la vie privée ?

— Rien du tout, dit Miro.

La survie de toute une planète était en jeu. Et il avait tenu parole : le système de surveillance audio était bien débranché. Ela ne pouvait pas entendre ce qui se disait.

Au début, rien que des banalités. Comment ça va ? Très mal. Tu souffres ? Beaucoup.

C'est Planteur qui rompit avec les convenances et entra dans le vif du sujet :

— Pourquoi veux-tu que tous mes frères soient des esclaves ?

Quara poussa un soupir mais, à son honneur, sans donner l'impression d'être agacée. Pour l'auditeur aguerrri qu'était Miro, elle semblait émotionnellement déchirée. Ce n'était pas du tout la façade provocante qu'elle présentait à sa famille.

— Je ne sais pas, dit-elle.

— Tu n'as peut-être pas forgé les chaînes, mais tu détiens la clef et refuses de t'en servir.

— La descolada n'est pas une chaîne, dit-elle. Une chaîne n'est rien. La descolada est vivante.

— Moi aussi. Tous mes frères aussi. Pourquoi la vie des autres est-elle plus importante que la nôtre ?

— Ce n'est pas la descolada qui te tue. Tes ennemis sont Ela et ma mère. Ce sont elles qui vous tueraient tous pour empêcher la descolada de les tuer.

— Bien sûr, dit Planteur. Bien sûr qu'elles le feraient. Comme je les tuerais tous, moi, pour protéger mon peuple.

— Alors tu n'as rien contre moi personnellement.

— Oh si ! Sans ce que tu sais, les humains et les pequeninos vont finir par s'entretuer, d'une manière ou d'une autre. Ils n'auront pas le choix. Tant que la descolada ne peut être domestiquée, elle finira

par anéantir les humains, à moins que les humains ne soient obligés de la détruire – et nous avec.

— Ils ne la détruiront jamais, dit Quara.

— Parce que tu ne les laisseras pas faire.

— Pas plus que je ne les laisserais te détruire. Il n'y a pas deux sortes de vie intelligente.

— Mais si, dit Planteur. Avec les raman, vous pouvez vivre et laisser vivre. Mais avec les varelse, il ne peut y avoir de dialogue. Seulement la guerre.

— C'est faux, dit Quara.

Et de se lancer dans le même raisonnement qu'elle avait utilisé quand elle avait parlé avec Miro.

Quand elle eut terminé, il y eut un moment de silence.

— Ils parlent encore ? chuchota Ela à l'adresse des assistants qui regardaient les écrans de contrôle.

Miro n'entendit pas la réponse : quelqu'un avait dû faire non de la tête.

— Quara, murmura Planteur.

— Je suis toujours là, dit-elle.

Elle avait heureusement abandonné le ton polémique. Sa cruelle rectitude morale ne lui avait donné aucune joie.

— Ce n'est pas pour cela que tu refuses de m'aider, dit Planteur.

— Mais si.

— Tu m'aiderais tout de suite si tu n'étais pas obligée de te rendre aux raisons de ta famille.

— C'est faux ! hurla-t-elle.

Planteur avait donc touché un point sensible.

— Si tu es aussi sûre d'avoir raison, c'est parce qu'ils sont sûrs que tu as tort.

— Mais j'ai raison !

— As-tu déjà vu quelqu'un qui n'ait jamais de doutes tout en ne se trompant jamais sur quoi que ce soit ?

— J'ai des doutes, souffla Quara.

— Alors écoute tes doutes, dit Planteur. Sauve mon peuple. Et le tien.

— De quel droit devrais-je trancher entre la descolada et ton peuple ?

— Exactement, dit Planteur. De quel droit prendrais-tu pareille décision ?

— Mais non, dit-elle. Je suis en train de revenir sur cette décision.

— Tu sais de quoi la descolada est capable. Tu sais ce qu'elle fera. S'abstenir de décider est aussi une décision.

— Ce n'est pas une décision. Ce n'est pas une action !

— Ne pas essayer d'empêcher un crime qu'on peut facilement empêcher, n'est-ce pas un crime ?

— C'est pour ça que tu voulais me voir ? Pour me dicter ce que j'ai à faire ? Comme les autres ?

— J'en ai le droit.

— Parce que tu as décidé de ton propre chef de devenir un martyr et de mourir ?

— Je n'ai pas encore perdu la tête, dit Planteur.

— Exact. Tu viens de le prouver. Maintenant, laissons-les faire entrer la descolada et te sauver la vie.

— Non.

— Pourquoi pas ? Es-tu si sûr d'avoir raison ?

— Je peux décider en ce qui concerne ma propre vie. Je ne suis pas comme toi – je ne décide pas de la mort des autres.

— Si les humains meurent, je meurs avec eux, dit Quara.

— Tu veux savoir pourquoi je veux mourir ? dit Planteur.

— Pourquoi, alors ?

— Pour ne pas être obligé de voir les humains et les pequeninos s'entretuer une fois de plus.

Quara baissa la tête.

— Toi et Grego, dit-il, vous êtes bien pareils.

Des larmes tombèrent sur la visière de sa combinaison.

— C'est faux !

— Vous refusez tous les deux d'écouter les autres. Vous en savez plus que tout le monde. Et quand vous en aurez terminé tous les deux, de nombreux innocents seront morts.

Elle se leva comme pour partir.

— Alors, meurs, dit-elle. Pourquoi une meurtrière comme moi devrait-elle s'apitoyer sur toi ?

Mais elle ne fit pas un pas. Elle ne veut pas partir, se dit Miro.

— Dis-leur tout, dit Planteur.

Elle secoua la tête si vigoureusement que les larmes se détachèrent de ses yeux et vinrent éclabousser la face interne de la visière. Si elle continuait ainsi, elle ne pourrait plus rien voir.

— Si tu leur dis ce que tu sais, tout le monde sera plus intelligent. Si tu gardes le secret, tout le monde régressera.

— Si je dis tout, la descolada mourra !

— Qu'elle meure, alors ! cria Planteur.

L'effort l'avait extraordinairement épuisé. Les instruments du laboratoire eurent quelques instants d'affolement. Ela marmonna des mots inaudibles tout en interrogeant chacun des techniciens qui les surveillaient.

— C'est ce que tu voudrais que je pense de toi ? demanda Quara.

— C'est précisément ce que tu penses de moi, souffla Planteur.

« Qu'il meure. »

— Non, dit-elle.

— La descolada est venue réduire mon peuple en esclavage. Peu importe qu'elle soit ou non intelligente ! C'est un tyran. Un assassin. Si un être humain se comportait comme la descolada, même toi, tu serais obligée de convenir qu'il faudrait mettre fin à ses activités, en le tuant s'il le faut. Pourquoi faudrait-il traiter une autre espèce avec plus de clémence qu'un membre de la vôtre ?

— Parce que la descolada ne se rend pas compte de ce qu'elle fait, dit Quara. Elle ne comprend pas que nous sommes intelligents.

— Elle n'en a rien à faire, dit Planteur. Quiconque a fabriqué la descolada l'a envoyée sans se préoccuper de savoir si les espèces qu'elle capture ou qu'elle tue sont intelligentes ou non. Est-ce la créature pour laquelle tu voudrais que meurent mon peuple et le tien ? As-tu vraiment horreur de ta famille au point de te mettre du côté d'un monstre comme la descolada ?

Quara n'avait rien à répliquer. Elle s'effondra sur le tabouret à côté du lit de Planteur.

Planteur tendit la main et la posa sur son épaule. La combinaison était assez mince et perméable pour qu'elle puisse sentir la pression de cette main, toute faible qu'elle était.

— En ce qui me concerne, ça m'est égal de mourir, dit-il. Peut-être à cause de la troisième vie, nous autres pequeninos ne craignons pas la mort comme vous, humains à la vie brève. Mais même si je n'accède pas à la troisième vie, Quara, j'accéderai au genre

d'immortalité auquel vous, les humains, avez droit. Mon nom entrera dans la légende. Même si je n'ai aucun arbre, mon nom survivra. Et la mémoire de mes actions. Vous autres, humains, pouvez bien dire que je choisis d'être un martyr pour rien, mais mes frères le comprennent. En restant lucide et intelligent jusqu'au bout, je prouve qu'ils sont ce qu'ils sont. Je contribue à démontrer que nos oppresseurs ne nous ont pas faits ce que nous sommes, et ne peuvent nous empêcher d'être ce que nous sommes. La descolada peut certes nous forcer à faire maintes choses, mais elle ne peut nous posséder complètement. Quelque part au tréfonds de nous, il y a notre être véritable. Alors, cela m'est égal de mourir. Je vivrai à jamais dans chaque pequenino libre.

— Pourquoi dire cela alors que je suis la seule à pouvoir t'entendre ? demanda Quara.

— Parce que tu es la seule à avoir le pouvoir de me tuer complètement. Tu es la seule à avoir le pouvoir de faire en sorte que ma mort n'ait aucun sens, que tous ceux de mon peuple meurent après moi et qu'il ne reste personne pour se souvenir. Pourquoi ne te confierais-je pas mon testament – à toi et à personne d'autre ? Seule toi pourras décider s'il a ou non une valeur quelconque.

— Je te déteste, dit-elle. Je savais que tu allais faire ça.

— Faire quoi ?

— Me donner des remords tellement atroces que je me sente forcée de... de céder !

— Si tu savais que j'allais le faire, pourquoi es-tu venue ?

— Je n'aurais pas dû ! Je le regrette !

— Je vais te dire pourquoi tu es venue. Tu es venue pour que je t'oblige à céder. Pour qu'en faisant cette démarche tu la fasses pour moi et non pour ta famille.

— Alors, je suis ta marionnette ?

— C'est tout le contraire. Tu as choisi de venir ici. C'est moi que tu utilises pour faire ce que tu as vraiment envie de faire. Au fond de ton cœur, tu es encore humaine, Quara. Tu veux que tes semblables vivent. Tu serais un monstre autrement.

— Ce n'est pas parce que tu es en train de mourir que tu en deviens plus intelligent, dit-elle.

— Si, justement, dit Planteur.

— Et si je te dis que je ne m’associerai jamais à la destruction de la descolada ?

— Alors je te croirai, dit Planteur.

— Et tu me détesteras.

— Oui, dit Planteur.

— Tu ne peux pas.

— Mais si. Je ne suis pas un très bon chrétien. Je ne suis pas capable d’aimer qui choisit de me tuer et tout mon peuple avec moi.

Elle ne dit rien.

— Va-t’en maintenant, dit-il. J’ai dit tout ce que je pouvais dire. Maintenant je veux réciter mes histoires et préserver ma lucidité jusqu’à ce que la mort arrive.

Elle s’éloigna et entra dans la salle de stérilisation.

Miro se tourna vers Ela :

— Fais sortir tout le monde du labo, dit-il.

— Pourquoi ?

— Parce qu’il y a une chance qu’elle sorte de son mutisme et te dise ce qu’elle sait.

— Dans ce cas, c’est moi qui devrais sortir, et tout le monde devrait rester, dit Ela.

— Non, dit Miro. Tu es la seule personne à qui elle se confiera jamais.

— Si c’est ce que tu crois, alors tu es vraiment le dernier des...

— Se confier à toute autre personne ne lui ferait pas assez de mal pour la satisfaire, dit Miro. Tout le monde dehors !

Ela réfléchit un instant.

— Très bien, dit-elle aux autres. Retournez au labo principal et surveillez vos consoles. Je nous mettrai en ligne si elle a quelque chose à me dire, et vous verrez ce qu’elle entre au clavier en même temps que nous. Si vous arrivez à comprendre ce que vous voyez, alors commencez à travailler les applications. À supposer qu’elle sache vraiment quelque chose, nous n’aurons quand même pas beaucoup de temps pour mettre au point une descolada tronquée pour la donner à Planteur avant qu’il meure. Partez.

Ils partirent.

Lorsque Quara émergea de la salle de stérilisation, elle ne trouva qu’Ela et Miro.

— Je persiste à croire que nous aurions tort de tuer la descolada avant même d’avoir essayé de lui parler, dit Quara.

— Peut-être, dit Ela. Tout ce que je sais, c’est que j’ai l’intention de le faire si c’est possible.

— Sors tes fichiers, dit Quara. Je vais te dire tout ce que je sais sur l’intelligence de la descolada. Si ça marche et si Planteur s’en tire après tout, je lui cracherai à la figure.

— Crache mille fois, dit Ela. Rien que pour le faire vivre.

Les documents s’affichèrent. Quara commença à indiquer certaines régions du modèle du virus de la descolada. Au bout de quelques minutes, Quara avait pris place à la console, s’affairait au clavier, commentait des graphiques et répondait aux questions d’Ela.

— La petite garce, chuchota Jane à l’oreille de Miro. Elle ne gardait pas ses fichiers dans un autre ordinateur. Elle avait mis tout ce qu’elle savait dans sa tête.

Le lendemain, en fin d’après-midi, Planteur était à l’article de la mort et Ela au bord de la syncope. Les gens de son équipe avaient travaillé toute la nuit. Quara les avait aidés en permanence ; elle relisait infatigablement tout ce que les collaborateurs d’Ela lui présentaient, donnait son avis et indiquait les erreurs. En milieu de matinée, ils avaient déjà un plan pour fabriquer un virus tronqué acceptable. La faculté langagière avait intégralement disparu, ce qui signifiait que les nouveaux virus ne pourraient pas communiquer entre eux. La faculté analytique avait intégralement disparu elle aussi, pour autant que les chercheurs pouvaient s’en rendre compte. Mais toutes les parties du virus qui assuraient les fonctions corporelles chez les espèces indigènes de Lusitania étaient restées en place. Pour autant qu’ils pouvaient s’en rendre compte sans disposer d’un échantillon du virus en état de fonctionnement, le nouveau modèle correspondait exactement à ce qui était exigé : une descolada complètement fonctionnelle dans les cycles vitaux des espèces lusitaniennes, les *pequeninos* y compris, tout en étant totalement incapable de régulation et de manipulation à l’échelle du globe. Le nouveau virus fut baptisé *recolada*. L’ancien tirait son nom de sa fonction dissociatrice, le nouveau de sa fonction restante – maintenir appariées deux à deux les espèces qui composaient le biote indigène de Lusitania.

Ender souleva une objection : puisque la descolada avait dû mettre les pequeninos dans un état d'esprit belliqueux et expansionniste, le nouveau virus risquait peut-être de les figer dans cet état particulier. Mais Ela et Quara répondirent d'une seule voix qu'elles avaient délibérément pris comme modèle une vieille version de la descolada qui datait d'un temps où les pequeninos étaient plus détendus – plus « eux-mêmes ». Les pequeninos associés au projet ne s'y étaient pas opposés – on n'avait guère le temps d'en consulter d'autres, sauf Humain et Fureteur, qui avaient eux aussi donné leur accord.

Avec les éléments que Quara lui avait fournis sur le fonctionnement de la descolada, Ela faisait travailler une autre équipe sur une bactérie tueuse qui se répandrait rapidement dans toute la gaïalogie de la planète, débusquant la descolada normale en tout lieu et sous toutes ses formes pour la déchirer et l'anéantir. Elle reconnaîtrait l'ancienne descolada aux éléments mêmes qui manquaient à la nouvelle. Il suffirait de lâcher en même temps dans la nature la recolada et la bactérie viroicide.

Il ne restait qu'un problème à résoudre : la fabrication matérielle du nouveau virus. Ce fut la tâche exclusive d'Ela à partir du milieu de la matinée. Quara s'endormit, terrassée par la fatigue. La plupart des pequeninos aussi. Cependant, Ela s'acharna, utilisant toute la gamme des outils à sa disposition pour mettre le virus en pièces et le recombinaison selon ses exigences.

Mais lorsque Ender arriva en fin d'après-midi pour lui dire que, si son virus devait sauver Planteur, c'était maintenant ou jamais, elle ne put que s'effondrer en pleurant, vaincue par la fatigue et la frustration.

— Je ne peux pas, dit-elle.

— Alors, dis-lui que tu as réussi mais que tu ne peux pas le fabriquer à temps et...

— Je veux dire que ce n'est pas possible.

— Mais tu l'as mis au point.

— Nous l'avons conçu, nous en avons fait un modèle, d'accord. Mais on ne peut le fabriquer. L'architecture de la descolada est vraiment perverse. Nous ne pouvons pas construire le virus à partir de zéro, parce qu'il y a trop de parties qui ne peuvent tenir ensemble si on n'oblige pas déjà ces mêmes sections à se reconstruire

mutuellement à mesure qu'elles se dissocient. Et nous ne pouvons effectuer de modifications sur le virus actuel à moins que la descolada n'ait une activité minimale, auquel cas elle défait ce que nous faisons plus vite que nous ne pouvons le refaire. Elle a été conçue pour s'autocontrôler en permanence pour l'empêcher d'être modifiée, et pour être tellement instable dans tous ses éléments qu'il est impossible de la reconstruire.

— Mais ils l'ont bien construite, eux ?

— Oui, mais je ne sais pas comment. Contrairement à Grego, je ne suis pas capable de décoller de ma science sur les ailes de quelque caprice métaphysique et d'imaginer des trucs que je crée ensuite par la force de la volonté. Je dois compter avec les règles naturelles dans leur état actuel, dont pas une seule ne me permet de fabriquer le virus.

— Donc, nous savons où nous devons aller, mais nous ne savons pas comment.

— Jusqu'à la nuit dernière, je n'avais pas assez d'éléments pour dire si nous pouvions ou non concevoir cette recolada, et je n'avais donc aucun moyen de deviner si nous pouvions la fabriquer ou non. Je me suis dit que, si on pouvait la concevoir, on pouvait la fabriquer. J'étais prête à la fabriquer, prête à agir dès que Quara choisirait de parler. On n'a abouti qu'à une seule chose, la certitude totale et définitive que c'est impossible. Quara avait raison. Nous avons assurément reçu d'elle assez d'informations pour pouvoir tuer tous les virus de la descolada sur Lusitania. Mais nous ne pouvons pas fabriquer la recolada qui devrait la remplacer pour que les formes de vie indigène continuent d'exister sur Lusitania.

— Donc, si nous utilisions cette bactérie viroicide...

— Tous les pequeninos de la planète seraient dans une semaine ou deux au point où Planteur en est actuellement. Et toutes les herbes, tous les oiseaux, les lianes et le reste. Une terre brûlée. Une atrocité. Quara avait raison.

Ela se remit à pleurer.

— Tu es fatiguée, c'est tout.

C'était la voix de Quara, mal réveillée, l'air sinistre, aucunement reposée par son sommeil.

Ela n'arrivait pas à répondre à sa sœur.

Quara donnait l'impression de réfléchir avant de dire quelque chose de cruel, du genre : « Je vous l'avais bien dit. » Mais elle n'en fit rien, s'approcha d'Ela et lui posa la main sur l'épaule.

— Tu es fatiguée, Ela, dit-elle. Tu as besoin de dormir.

— Oui, dit Ela.

— Mais d'abord, allons parler à Planteur.

— Lui dire adieu, tu veux dire ?

— C'est bien ce que je veux dire.

Ils allèrent au laboratoire qui abritait la chambre stérile de Planteur. Les chercheurs pequeninos étaient à nouveau sur pied et s'étaient tous relayés pour veiller Planteur dans ses dernières heures. Une fois de plus, Miro était à l'intérieur avec Planteur, et cette fois on ne l'obligea pas à partir, même si Ender savait qu'Ela comme Quara voulaient à tout prix être auprès de Planteur. Elles se contentèrent de s'entretenir avec lui par haut-parleur interposé. Elles lui expliquèrent ce qu'elles avaient trouvé. Ce demi-succès qui, à sa manière, était pire qu'un échec complet, parce qu'il pouvait facilement conduire à la destruction de tous les pequeninos si les humains de Lusitania cédaient au désespoir.

— Vous ne vous en servirez pas, souffla Planteur, dont les microphones, pourtant sensibles, arrivaient à peine à capter la voix.

— Nous, non, dit Quara. Mais il n'y a pas que nous ici.

— Vous ne vous en servirez pas, dit-il. Je serai le premier et le dernier à mourir ainsi.

Ces dernières paroles furent inaudibles : elles les lurent sur ses lèvres plus tard, en repassant l'enregistrement holo, par acquit de conscience. Puis, après avoir prononcé ces mots, après avoir entendu leurs adieux, Planteur mourut.

Dès que les instruments de surveillance eurent confirmé sa mort, les pequeninos de l'équipe de recherche se ruèrent dans la chambre stérile. Plus question de stérilisation à présent. Ils voulaient de toutes leurs forces faire entrer la descolada. Bousculant Miro sans ménagement, ils se mirent à l'œuvre, injectant le virus dans toutes les parties du corps de Planteur – plusieurs centaines de piqûres en quelques instants. Manifestement, ils s'y étaient préparés. Ils voulaient bien respecter le sacrifice de Planteur de son vivant, mais, une fois qu'il était mort, son honneur satisfait, ils n'hésitaient pas à tenter de le sauver pour lui donner la troisième vie s'ils le pouvaient.

Ils l'emmenèrent dans l'espace dégagé où se dressaient Humain et Fureteur, et le déposèrent en un site déjà délimité qui formait un triangle équilatéral avec les deux jeunes arbres-pères. Puis ils le dépecèrent et le percèrent avec des épieux. Au bout de quelques heures, un arbre commença à pousser, et ils eurent brièvement l'espoir que ce soit un arbre-père. Mais il ne fallut que quelques jours de plus aux frères, qui savaient reconnaître un jeune arbre-père, pour déclarer que leurs efforts avaient été vains. Il y avait là certes un genre d'être vivant, qui contenait les gènes de Planteur. Mais les souvenirs, la volonté, la personne de Planteur étaient à jamais perdus. L'arbre était muet. Nul esprit ne viendrait se joindre au conclave perpétuel des arbres-pères. Planteur avait pris la décision de se libérer de la descolada, même si cela signifiait la perte de la troisième vie qui était le don que la descolada faisait à ceux dont elle possédait le corps. Il avait réussi, et, en perdant, gagné.

Il avait réussi sur un autre plan également. Les pequeninos renoncèrent pour une fois à leur habitude d'oublier rapidement le nom de simples arbres-frères. Même si nulle petite mère ne ramperait jamais sur son écorce, l'arbre-frère qui avait poussé sur ce cadavre serait connu sous le nom de Planteur et traité avec respect, comme un arbre-père, comme une personne. En outre, cette histoire se répandit d'un bout à l'autre de Lusitania, partout où vivaient des pequeninos. Il avait prouvé que les pequeninos étaient intelligents même en l'absence de la descolada. C'était un noble sacrifice, et la mention du nom de Planteur rappelait à tous les pequeninos leur liberté fondamentale par rapport au virus qui les avait réduits en esclavage.

Mais la mort de Planteur n'interrompt aucunement leurs préparatifs pour la colonisation des autres planètes. Les partisans de Planteguerre étaient désormais la majorité et, lorsque le bruit courut que les humains disposaient d'une bactérie capable d'éliminer entièrement la descolada, ils furent d'autant plus impatients. Ils ne cessaient de presser la reine d'aller plus vite – vite, pour que nous puissions nous libérer de cette planète avant que les humains décident de nous tuer tous.

— Je crois que je peux le faire, dit Jane. Si le vaisseau est simple et de petite dimension, la cargaison quasiment nulle, l'équipage aussi

réduit que possible, alors je peux maintenir toute la configuration dans mon esprit. Si le transfert est bref et que le séjour Dehors soit très court. Quant à garder à l'esprit les positions de départ et d'arrivée, c'est facile, un jeu d'enfant, je peux le faire au millimètre près, voire moins. Si je dormais, je pourrais le faire en dormant. Donc, il n'est pas nécessaire que le vaisseau subisse une accélération ni ne comporte un dispositif assurant la survie à long terme. Ce vaisseau peut être très simple. Une enceinte hermétique, de quoi s'asseoir, de la lumière et un système de chauffage. Si vraiment nous pouvons aller là-bas, et que je puisse maintenir l'intégrité de l'ensemble et nous ramener, alors nous ne serons pas dans le vide assez longtemps pour épuiser l'oxygène contenu dans une petite pièce.

Ils étaient tous rassemblés dans le bureau de l'évêque pour l'écouter : toute la famille Ribeira, toute la famille de Jakt et de Valentine, les chercheurs pequeninos, plusieurs prêtres et Filhos, et peut-être une douzaine d'autres notables de la colonie humaine. L'évêque avait tenu à ce que la réunion se tienne dans son bureau.

— Parce qu'il est assez vaste, dit-il, et parce que si vous allez comme Nemrod chasser sous les yeux du Seigneur, si vous allez envoyer dans le ciel un vaisseau comme Babel pour chercher la face de Dieu, alors je veux être là pour prier Dieu d'avoir pitié de vous.

— Qu'est-ce qui te reste comme capacité de calcul ? demanda Ender.

— Pas grand-chose, dit-elle. En fait, tous les ordinateurs des Cent-Planètes vont marcher au ralenti quand nous passerons à l'action, vu que j'utilise leurs mémoires combinées pour maintenir la configuration.

— Si je te le demande, c'est parce que nous voulons tenter une expérience quand nous serons de l'autre côté.

— Ne tourne pas autour du pot, Ender, dit Ela. Nous voulons accomplir un miracle quand nous serons là-bas.

Si nous allons Dehors, ça voudra dire que Grego et Olhado ont probablement une idée assez exacte de ce qui se passe là-bas. Ce qui signifie que les règles sont différentes. Pour créer des choses, il suffit d'en appréhender la configuration. Alors je veux y aller. Il y a une chance pour qu'une fois là-bas, si je maintiens dans mon esprit la configuration du virus de la recolada, je puisse la créer. Je pourrais

peut-être ramener un virus qu'on ne peut pas fabriquer dans l'espace réel. Tu peux m'emmener ? Tu peux me garder là-bas assez longtemps pour que je puisse fabriquer le virus ?

— Longtemps, c'est-à-dire ?

— Ça devrait être instantané, dit Grego. Dès que nous arriverons, toutes les configurations complètes que nous avons en tête devraient être créées dans un laps de temps trop bref pour être perçu par des humains. En revanche, il faudra du temps pour analyser, pour voir si Ela a vraiment le virus qu'elle cherchait. Cinq minutes, peut-être.

— Oui, dit Jane. Si je peux faire ça, alors je peux bien le faire pendant cinq minutes.

— Le reste de l'équipage ? dit Ender.

— Le reste de l'équipage, ça sera toi et Miro, dit Jane. Et personne d'autre.

Grego protesta bruyamment, mais il ne fut pas le seul.

— Je suis pilote de métier, dit Jakt.

— Le seul pilote de ce vaisseau, c'est moi, dit Jane.

— C'est Olhado et moi qui en avons eu l'idée.

— Ender et Miro viendront parce que l'expérience ne peut se faire sans eux. Je réside à l'intérieur d'Ender : partout où il va, il m'emporte avec lui. Miro, lui, m'est devenu si proche que je pense qu'il se pourrait qu'il fasse partie de la configuration que je suis. J'ai besoin de lui parce que je risque de ne pas être entière sans lui. Et c'est tout. Je n'ai besoin de personne d'autre dans la configuration. Ela est la seule exception.

— L'équipage est donc constitué, dit Ender.

— Sans contestation, ajouta le maire Kovano.

— La reine voudra-t-elle bien construire le vaisseau ? demanda Jane.

— Elle le construira, dit Ender.

— Alors, j'ai une autre faveur à demander, dit Jane, une seule. Ela, si je peux t'accorder tes cinq minutes, peux-tu aussi maintenir dans ton esprit la configuration d'un autre virus ?

— Le virus pour la Voie ?

— Oui.

— Je crois que oui, dit Ela. Ils nous ont aidés, nous leur devons bien ça.

— Et ça va avoir lieu quand ? demanda le maire.

— Dès que la reine aura construit le vaisseau, dit Jane. Il ne nous reste que quarante-huit jours avant que les Cent-Mondes débranchent leurs ansibles. Je survivrai — je le sais déjà —, mais je resterai handicapée. Dès lors, il ne me sera plus possible de contenir la configuration d'un vaisseau pour le faire passer Dehors.

— La reine peut faire construire un vaisseau aussi simple que celui-ci bien avant cette date, dit Ender. Dans un espace aussi restreint, il sera impossible d'évacuer tous les humains et tous les pequeninos de Lusitania avant que la flotte arrive, encore moins avant que la mise hors circuit des ansibles empêche Jane de pouvoir faire partir le vaisseau. Mais il restera assez de temps pour emmener de nouvelles communautés pequeninos non porteuses de descolada — un frère, une épouse et de nombreuses petites mères enceintes — sur une douzaine de planètes et les y implanter. Assez de temps pour emmener de nouvelles reines encore dans leur cocon, déjà fécondées, prêtes à pondre leurs premières centaines d'œufs sur une douzaine d'autres planètes. Si ça marche, si nous ne restons pas là comme des imbéciles assis dans une boîte en carton en espérant pouvoir décoller, alors nous reviendrons avec la paix pour cette planète, la suppression du danger de la descolada, et la dissémination sans risque de l'héritage génétique des autres espèces raman de la planète. Il y a une semaine, cela semblait impossible. À présent, il y a de l'espoir.

— Gracias a Deus, dit l'évêque.

Quara éclata de rire.

Tout le monde la regarda.

— Excusez-moi, dit-elle. Je pensais à quelque chose : j'ai entendu une prière, il y a juste quelques semaines. Une prière adressée à Os Venerados, grand-père Gusto et grand-mère Cida, qui les suppliait, s'il n'y avait pas moyen de résoudre les problèmes qui se posent à nous, de demander à Dieu de nous ouvrir la voie.

— Ce n'était pas une mauvaise prière, dit l'évêque. Peut-être que Dieu l'a exaucée.

— Je sais, dit Quara. C'est bien ce que je pensais. Et si toutes ces histoires de Dehors et de Dedans n'avaient jamais eu de réalité avant ? Et si tout ça ne s'était réalisé qu'à cause de cette prière, précisément ?

— Et alors ? demanda l'évêque.

— Vous ne croyez pas que ça serait drôle, non ?
Ce n'était apparemment l'opinion de personne.

TRANSFERT

« Le vaisseau interstellaire des humains est donc déjà prêt, alors que celui que vous construisez pour nous n'est pas encore terminé. »

« En fait de vaisseau, ils avaient besoin d'une boîte avec une porte. Pas de système de propulsion, pas de dispositif de survie, pas d'espace réservé à la cargaison. Le vôtre et le nôtre sont beaucoup plus complexes. Nous n'avons pas ralenti la cadence, et ils seront bientôt prêts. »

« En fait, je ne me plains pas. Je voulais que le vaisseau d'Ender soit prêt le premier. C'est celui qui porte un espoir véritable. »

« Pour nous aussi. Nous convenons avec Ender et ses collaborateurs que la descolada ne devrait jamais être tué ici sur Lusitania, à moins qu'on ne puisse d'une manière ou d'une autre fabriquer la recolada. Mais, lorsque nous enverrons de nouvelles reines sur d'autres planètes, nous tuerons la descolada sur le vaisseau qui les transporte, afin de réduire à zéro la probabilité d'une pollution de notre nouvelle demeure. Pour que nous puissions vivre sans crainte d'être anéantis par ce varelse artificiel. »

« Peu nous importe ce que vous faites sur votre propre vaisseau. »

« Avec un peu de chance, rien de cela n'aura d'importance. Leur nouveau vaisseau interstellaire parviendra Dehors, reviendra avec la recolada, vous libérera et nous aussi, puis ce nouveau vaisseau nous évacuera en autant de voyages que nécessaire vers autant de planètes nous voudrons. »

« Ça va marcher pour de bon, la boîte que vous avez construite pour eux ? »

« Nous savons que l'endroit où ils vont existe ; c'est de là que nous faisons venir nos propres personnes. Et le pont que nous avons construit, celui qu'Ender appelle Jane, est une configuration d'un genre que nous n'avons encore jamais rencontré. Si la chose est

possible, c'est par elle qu'elle se fera. Nous ne pourrions jamais y arriver par nos propres moyens. »

« Et vous-même, partirez-vous si le nouveau vaisseau fonctionne ? »

« Nous ferons des reines-filles qui emporteront mes souvenirs sur d'autres planètes. Mais nous resterons ici. C'est ici que je suis sortie de mon cocon, j'y suis chez moi, et pour toujours. »

« Alors, vous êtes tout aussi enracinée ici que moi. »

« Les filles sont faites pour ça. Pour aller là où nous n'irons jamais, pour emporter nos souvenirs en des lieux que nous ne verrons jamais. »

« Mais nous les verrons quand même, non ? Vous avez dit que la connexion philotique subsisterait. »

« Nous pensions au voyage dans le temps. Nous vivons longtemps, nous, les essaims, vous, les arbres. Mais nos filles et leurs filles nous survivront. Rien ne peut changer cela. »

Qing-jao les écouta lui présenter les raisons de leur choix.

— Pourquoi devrais-je me soucier de ce que vous allez décider ? dit-elle quand ils eurent terminé. Les dieux se moqueront de vous.

Han Fei-tzu secoua la tête.

— Non, ma fille, ma Glorieusement Brillante. Les dieux ne se soucient pas plus de la Voie que de n'importe quelle autre planète. Les habitants de Lusitania sont sur le point de créer un virus qui nous libérera tous. Plus de rites, plus d'asservissement aux troubles de notre cerveau. Je te repose donc la question : si nous pouvons le faire, devrions-nous le faire ? Cela ne se fera pas sans risques de désordre ici-bas. Wang-mu et moi-même avons réfléchi à la manière de procéder et décidé de rendre notre action publique pour que le peuple la comprenne – afin que les élus aient une chance de ne pas être massacrés, mais de renoncer sans violence à leurs privilèges.

— Les privilèges ne sont rien, dit Qing-jao. C'est toi-même qui me l'as enseigné. Ce ne sont pour le peuple que diverses manières d'exprimer leur respect envers les dieux.

— Hélas, ma fille, il me plairait de savoir que d'autres élus partagent cette humble opinion de notre état. Beaucoup trop

estiment qu'ils ont le droit de se montrer rapaces et tyranniques sous prétexte que les dieux s'adressent à eux et pas aux autres.

— Alors les dieux les puniront. Je n'ai pas peur de votre virus.

— Mais si, Qing-jao. Je le vois bien.

— Comment puis-je dire à mon père qu'il ne voit pas ce qu'il prétend voir ? Tout ce que je peux dire, c'est que je dois être aveugle.

— Oui, ma Qing-jao, tu l'es. Intentionnellement aveugle. Aveugle aux émois de ton propre cœur. Parce que en cet instant même tu trembles. Tu n'as jamais été sûre que je me trompe. Depuis le jour où Jane nous a montré la vraie nature de la parole divine, tu ne sais plus où est la vérité.

— Alors je me demande si le soleil se lève. Je me demande si je respire.

— Nous nous demandons tous si nous respirons, et le soleil reste à la même place, de jour comme de nuit, sans jamais monter ni descendre. C'est nous qui montons et descendons.

— Père, je n'ai rien à craindre de ce virus.

— Alors notre décision est prise. Si les Lusitaniens peuvent nous fournir le virus, nous en ferons usage.

Han Fei-tzu se leva pour quitter la chambre de sa fille.

Mais sa voix l'arrêta avant qu'il atteigne la porte :

— Est-ce donc là le déguisement que revêtira la punition qu'exigent les dieux ?

— Quoi ?

— Lorsqu'ils puniront la Voie pour tes injustes manœuvres contre les dieux qui ont donné leur mandat au Congrès, déguiseront-ils leur punition sous l'apparence d'un virus qui les réduira au silence ?

— Je regrette que les chiens ne m'aient pas arraché la langue avant que je t'enseigne à penser ainsi.

— Les chiens me déchirent déjà le cœur, lui répondit Qing-jao. Père, je t'en supplie, ne fais pas cela. Ne laisse pas ton insoumission inciter les dieux à se taire sur toute la face de cette planète.

— Je le ferai, Qing-jao. Afin que nul fils, nulle fille n'ait plus à grandir en esclave comme toi. Quand je te revois, le visage penché sur le parquet, en train de scruter le grain du bois, j'ai envie d'écarteler ceux qui t'ont imposé cette corvée jusqu'à ce que leur

sang trace des lignes que je serais, moi, heureux de remonter pour m'assurer qu'ils ont été punis.

— Père, dit-elle en pleurant, je t'en supplie, ne provoque pas les dieux.

— À présent, je suis plus que jamais déterminé à libérer le virus s'il nous parvient.

— Que puis-je faire pour te convaincre ? Si je ne dis rien, tu mettras ta menace à exécution, et si je parle pour te supplier, tu ne le feras que plus sûrement.

— Sais-tu comment tu pourrais m'en empêcher ? Tu pourrais me parler comme si tu savais que la parole des dieux n'est que le produit d'un trouble du cerveau, et ensuite, lorsque je saurai que tu vois le monde clairement, tel qu'il est vraiment, tu pourrais me persuader avec de bons arguments qu'un changement aussi rapide, aussi complet et dévastateur, serait dangereux – ou toute autre raison que tu pourrais invoquer.

— Alors, pour convaincre mon père, il faut que je lui mente ?

— Non, ma Glorieusement Brillante. Pour convaincre ton père, tu dois montrer que tu comprends la vérité.

— Je comprends la vérité, dit Qing-jao. Je comprends que quelque ennemi t'a arraché à moi. Je comprends qu'il ne me reste plus que les dieux, et ma mère qui est parmi eux. Je supplie les dieux de me laisser mourir et la rejoindre, pour que je ne sois pas obligée de subir plus longtemps la douleur que tu me causes, mais ils m'abandonnent ici. Je crois que cela signifie qu'ils veulent encore que je les révère. Peut-être ne suis-je pas encore suffisamment purifiée. Ou peut-être savent-ils que tu vas bientôt te repentir et venir à moi comme avant, pour parler respectueusement des dieux et m'apprendre à bien les servir.

— Cela n'arrivera jamais, dit Han Fei-tzu.

— Une fois, j'ai cru que tu pourrais un jour être le dieu de la Voie. À présent je constate que, loin d'être le protecteur de cette planète, tu es son plus mortel ennemi.

Han Fei-tzu se couvrit le visage et quitta la chambre, pleurant d'avoir perdu sa fille. Il ne pourrait jamais la convaincre tant qu'elle entendrait la voix des dieux. Mais peut-être que s'ils introduisaient le virus, peut-être que si les dieux étaient réduits au silence elle l'écouterait. Peut-être qu'il pourrait la ramener à la raison.

Le vaisseau dans lequel ils avaient pris place était plutôt deux coques métalliques emboîtées avec une porte sur le côté. Le projet de Jane, fidèlement exécuté par la reine et ses ouvriers, comportait de nombreux instruments à l'extérieur de l'habitable. Mais, tout hérissé de capteurs qu'il était, il ne ressemblait à aucun modèle connu de vaisseau interstellaire. Il était bien trop petit, et n'avait visiblement pas de moyens de propulsion. La seule énergie susceptible de conduire ce vaisseau où que ce soit était l'invisible aiúa qu'Ender emportait à bord avec lui.

Assis en cercle, ils se faisaient face. Il y avait six sièges, parce que le projet de Jane prévoyait d'emmener plus de passagers de planète à planète au cas où le vaisseau serait réutilisable. Ils avaient pris un siège sur deux et formaient donc un triangle : Ender, Miro, Ela.

Les adieux étaient terminés. Leurs frères et sœurs, d'autres parents et de nombreux amis étaient venus. Une absence, toutefois, fut douloureusement ressentie : celle de Novinha. La femme d'Ender, la mère de Miro et d'Ela. Elle avait voulu se tenir à l'écart de tout cela. Ce fut le seul côté triste de cette séparation.

Il leur restait la peur et l'excitation, l'espoir et l'incrédulité. Dans quelques instants, ils seraient peut-être morts. Dans quelques instants, ils rempliraient peut-être les flacons posés sur les genoux d'Ela avec les virus qui apporteraient leur libération à deux planètes. Ils seraient peut-être les pionniers d'un nouveau type de vol interstellaire qui sauverait les espèces menacées par le Dispositif D.M.

Il se pourrait aussi qu'ils restent tous les trois bêtement cloués au sol – un champ envahi par l'herbe juste à l'extérieur de l'enceinte de Lusitania – jusqu'à ce qu'ils aient tellement chaud à l'intérieur qu'ils soient obligés de sortir. Leur entourage ne se moquerait pas d'eux, évidemment, mais ils seraient la risée de toute la ville. Et ce serait un rire désespéré. Il signifierait qu'il n'y aurait pas de salut, pas de liberté, rien qu'une angoisse grandissante jusqu'à ce que la mort vienne sous une quelconque de ses nombreuses formes possibles.

— Tu es avec nous, Jane ? demanda Ender.

— Pendant que je ferai ça, Ender, dit tranquillement la voix dans son oreille, je ne pourrai libérer aucune partie de moi-même pour te parler.

— Alors tu seras avec nous, mais tu seras muette, dit Ender. Comment saurai-je que tu es là ?

— Tu es bête, Ender, dit-elle en riant doucement. Si tu es encore là, je serai encore en toi. Et si je ne suis pas en toi, alors tu ne seras pas là.

Ender s'imagina en train d'éclater en un trillion de morceaux dispersés dans le chaos. Sa survie personnelle dépendait non seulement de Jane, qui devait maintenir la configuration du vaisseau, mais aussi de lui-même, qui devait pouvoir conserver la configuration de son corps et de son esprit. Seulement, il ne savait absolument pas si son esprit était vraiment assez fort pour maintenir cette configuration une fois que les lois naturelles ne seraient plus en vigueur.

— Prêts ? demanda Jane.

— Elle demande si nous sommes prêts, dit Ender.

Miro fit oui de la tête. Ela se pencha en avant, puis, après une courte hésitation, se signa, empoigna fermement les flacons posés dans un portoir sur ses genoux, puis hocha la tête.

— Si nous faisons un aller et retour, Ela, dit Ender, alors ce ne sera pas un échec, même si tu n'as pas créé le virus que tu voulais. Si le vaisseau fonctionne correctement, nous pourrons repartir une autre fois. Ne crois pas que tout dépende de ce que tu pourrais imaginer aujourd'hui.

— Je ne serais pas surprise par un échec, dit-elle en souriant, mais je suis aussi préparée à un succès. Mes collaborateurs sont prêts à libérer des centaines de bactéries dans la nature si je retourne avec la recolada et que nous puissions éliminer la descolada. Ce sera risqué, mais, dans cinquante ans, la planète sera redevenue une gaïalogie autorégulée. J' imagine des chevreuils et du bétail dans les hautes herbes de Lusitania, et des aigles dans le ciel. Et puis, dit-elle en baissant une fois de plus les yeux sur les flacons posés sur ses genoux, j'ai aussi prié la Vierge pour que ce même Saint-Esprit qui a créé Dieu en sa matrice vienne redonner la vie dans ces réceptacles.

— Alors amen, dit Ender. Et maintenant, Jane, si tu es prête, nous pouvons y aller.

Devant le vaisseau interstellaire miniature, les autres attendaient. À quoi s'attendaient-ils ? Que l'engin commence à fumer et à vibrer ? À un coup de tonnerre, un éclair ?

Le vaisseau était là. Encore là, toujours là, immobile, inchangé. Puis il disparut.

Ils ne sentirent rien quand la chose eut lieu. Ni bruit, ni mouvement qui indiquât un transit du Dedans vers le Dehors.

Mais ils surent à quel moment il s'était produit, car ils n'étaient plus trois, mais six.

Ender se retrouva assis entre deux personnes, un jeune homme et une jeune femme. Mais il n'eut même pas le temps de leur jeter un coup d'œil, car il ne vit plus que l'homme assis dans ce qui avait été le siège vacant en face de lui.

— Miro, souffla-t-il.

Car c'était lui. Mais pas Miro l'infirme, le jeune handicapé qui était monté à bord du vaisseau avec lui. Ce Miro-là était toujours assis à gauche d'Ender. Le nouveau Miro était le jeune homme vigoureux qu'Ender avait jadis connu. L'homme dont la force avait été l'espoir de sa famille, dont la beauté avait été la fierté de Ouanda, dont le cœur et l'esprit avaient eu pitié des pequeninos et avaient refusé de les priver des bienfaits qu'à son avis la culture humaine pouvait leur offrir. Un Miro reconstitué, en pleine santé.

D'où était-il venu ?

— J'aurais dû y penser, dit Ender. Nous aurions dû y penser. La configuration de ta personne que tu maintiens dans ton esprit, Miro, ce n'est pas ton état actuel, mais ton état antérieur.

Le nouveau Miro, le jeune Miro, leva la tête et sourit à Ender.

— J'y ai songé, dit-il.

Sa voix était belle et limpide, les mots coulaient sans effort de ses lèvres.

— C'est ce que j'espérais. C'est pour ça que j'ai supplié Jane de m'emmener. Et ça s'est réalisé. Exactement comme je le désirais.

— Mais maintenant vous êtes deux, dit Ela, horrifiée.

— Non, dit le nouveau Miro. Il n'y a que moi. Rien que le vrai Miro.

— Mais l'autre est encore là, dit-elle.

— Pas pour longtemps, je crois, dit Miro. Cette vieille dépouille est vide maintenant.

Et c'était vrai. Le vieux Miro s'affala sur son siège comme un homme mort. Ender s'agenouilla devant lui, le toucha. Il lui pressa la gorge avec les doigts pour lui prendre le pouls.

— Pourquoi le cœur battrait-il maintenant ? dit Miro. C'est en moi que réside l'áiúa de Miro.

Lorsque Ender retira ses doigts de la gorge du vieux Miro, la peau s'effrita dans un petit nuage de poussière. Ender eut un mouvement de recul. La tête bascula, se détacha des épaules et atterrit sur les genoux du cadavre. Puis elle se liquéfia en une substance blanchâtre. Ender se releva d'un bond et fit un pas en arrière. Il marcha sur le pied de quelqu'un.

— Ouille ! dit Valentine.

— Regarde où tu vas, dit une voix d'homme.

Valentine n'est pas sur ce vaisseau, se dit Ender. Et je connais la voix de cet homme, en plus.

Il se retourna vers eux, l'homme et la femme qui étaient apparus dans les sièges vides à côté de lui.

Valentine. Invraisemblablement jeune. Exactement le physique de la jeune adolescente qui avait nagé à côté de lui dans un lac privé sur la Terre. L'apparence qu'elle avait quand il l'aimait le plus et avait le plus besoin d'elle, quand elle était la seule raison qu'il ait pu trouver pour continuer sa préparation militaire, la seule raison qui fit que le monde valait la peine d'être sauvé.

— Tu n'es pas réelle, dit-il. C'est impossible.

— Bien sûr que je suis réelle, dit-elle. Tu m'as marché sur le pied, non ?

— Pauvre Ender, dit le jeune homme. Balourd, et stupide en plus. Pas une très bonne combinaison.

— Peter, dit Ender en reconnaissant son frère.

Son frère, son ennemi d'enfance, à l'âge où il était devenu hégémon. L'image qui passait sur tous les scopes lorsque Peter s'était arrangé pour qu'Ender ne revienne jamais sur terre après sa grande victoire.

— Je croyais que je ne te reverrais plus jamais face à face, dit Ender. Tu es mort depuis si longtemps.

— Faut pas croire tous les bruits qui courent sur ma mort, dit Peter. J'ai autant de vies qu'un matou. Et autant de dents, autant de griffes et un caractère tout aussi joyeux et sympathique.

— Tu es venu d'où ?

— Ils ont dû venir, suggéra Miro, des configurations en place dans ton esprit, Ender, puisque tu les connais.

— C'est vrai, dit Ender. Mais pourquoi ? C'est sa propre représentation qu'on est censé transporter avec soi Dehors. La configuration en laquelle nous nous reconnaissons.

— Si c'est comme ça, Ender, dit Peter, alors t'es vraiment l'oiseau rare. Une personnalité tellement complexe qu'il faut se mettre à deux pour la contenir.

— Il n'y a rien de toi en moi, dit Ender.

— Et t'as pas intérêt à y changer quelque chose, dit Peter avec un clin d'œil salace. C'est les gonzesses que j'aime, pas les vieux vicieux.

— Je ne veux pas t'avoir, dit Ender.

— T'es comme tout le monde, dit Peter. C'était toi qu'ils voulaient. Mais c'est moi qu'ils ont eu, pas vrai ? Jusque-là. Tu crois que je connais pas toute mon histoire par cœur ? Toi et ton bouquin puant, *L'Hégémon* ! Si intelligent et si perspicace. L'on y apprendra comment Peter Wiggin s'est adouci. Comment il a fini par devenir un gouvernant juste et avisé. La bonne blague ! T'es vraiment le Porte-Parole des Morts. Tu savais la vérité, et tu continuais à écrire ton bouquin. Tu as lavé le sang de mes mains à titre posthume, Ender, mais tu me connaissais, et tu savais que, toute ma vie, c'est du sang que j'ai voulu.

— Laisse-le tranquille, dit Valentine. Il disait la vérité dans *L'Hégémon*.

— On joue encore au petit ange gardien, mignonne ?

— Ça suffit ! cria Ender. J'en ai fini avec toi, Peter. Tu es sorti de ma vie, et ce depuis trois mille ans.

— Tu peux te sauver, mais tu peux pas te cacher !

— Ender ! Ender, arrête ! Ender !

Il se retourna. C'était Ela qui l'appelait.

— Je ne sais pas ce qui se passe ici, mais arrêtez-vous ! Il ne nous reste que quelques minutes. Aidez-moi à tester les virus.

Elle avait raison. Peu importait que Miro ait rajeuni, que Peter et Valentine aient refait surface – seule comptait la descolada. Ela

avait-elle réussi à la transformer ? À créer la recolada ? Et le virus qui transformerait la population de la Voie ? Si Miro pouvait reconstruire son corps et qu'Ender puisse on ne sait trop comment faire surgir des fantômes de son passé et leur redonner vie, il était possible, vraiment possible, que les flacons d'Ela contiennent à présent les virus dont elle avait préservé les configurations dans son esprit.

— Aidez-moi, répéta Ela à mi-voix.

Ender et Miro – le nouveau Miro, dont la main ne tremblait pas – prirent les flacons qu'elle leur présentait et commencèrent le test. C'était un test du type négatif : si les bactéries, les algues et les vers microscopiques qu'ils avaient introduits dans les éprouvettes restaient intacts pendant plusieurs minutes, alors les solutions ne contenaient pas de descolada. Puisqu'elles grouillaient de virus vivants lorsqu'elles avaient été embarquées, ce serait la preuve que quelque chose, au moins, les avait neutralisées. Il resterait à vérifier au retour si c'était effectivement la recolada, et non une descolada morte ou désactivée.

Les vers, algues et bactéries ne subirent aucune transformation. Lors des tests précédents, sur Lusitania, la solution contenant les bactéries avait viré du bleu au jaune en présence de la descolada ; à présent elle restait bleue. Sur Lusitania, les minuscules vers étaient morts rapidement et leurs dépouilles grisâtres étaient remontées à la surface ; à présent, ils se tortillaient sans arrêt et conservaient une coloration brun violacé qui, chez eux, au moins, était synonyme de vie. Quant aux algues, au lieu de se fractionner et de se dissoudre intégralement, elles restèrent sous la forme vivace de minces filaments.

— Mission accomplie, alors, dit Ender.

— On peut du moins l'espérer, dit Ela.

— Asseyez-vous, dit Miro. Si nous avons terminé, elle va pouvoir nous ramener.

Ender s'assit. Il regarda le siège que Miro occupait au départ. Son vieux corps infirme n'avait plus forme humaine. Il continuait de se désagréger, de tomber en poussière ou de se liquéfier. Même ses vêtements retournaient au néant.

— Il ne fait plus partie de ma configuration, dit Miro. Il n'y a plus rien pour le retenir.

— Et ceux-là ? demanda Ender. Qu'est-ce qu'ils attendent pour se dissoudre ?

— Et toi alors ? demanda Peter. Qu'est-ce que t'attends, hein ? Personne a plus besoin de toi. T'es qu'un vieux pet même pas capable de garder sa bonne femme. Et t'as jamais pu faire un gosse, pauvre vieil eunuque. Laisse la place à un homme véritable. Personne a jamais eu besoin de toi : tout ce que t'as jamais pu faire, j'aurais pu le faire mieux que toi, et t'aurais jamais pu arriver à la hauteur de ce que j'ai fait, moi !

Ender se cacha le visage dans les mains. C'était un dénouement qu'il n'avait jamais imaginé, même dans ses pires cauchemars. D'accord, il savait qu'ils allaient dans un lieu où des choses pouvaient être créées mentalement. Mais il ne lui était jamais venu à l'esprit que Peter puisse encore y séjourner. Il croyait avoir effacé cette vieille rancœur depuis longtemps.

Et Valentine – pourquoi créerait-il une autre Valentine ? Si jeune et si parfaite, si douce, si belle ? Il y avait une Valentine bien réelle qui l'attendait sur Lusitania – que penserait-elle quand elle verrait ce qui était sorti de son cerveau ? Peut-être serait-elle flattée de savoir à quel point il tenait à elle ; mais elle saurait aussi qu'il chérissait ce qu'elle avait été et non ce qu'elle était à présent.

Les plus sombres comme les plus lumineux secrets de son cœur seraient révélés dès que la porte s'ouvrirait et qu'il serait obligé de reprendre contact avec la surface de Lusitania.

— Disparaissez ! leur dit-il. Liquéfiez-vous, tombez en poussière !

— Toi d'abord, mon vieux, dit Peter. Ta vie est terminée, et la mienne vient juste de commencer. La première fois, je n'ai eu que la Terre à me mettre sous la dent – rien qu'une vieille planète fatiguée. Il m'aurait été tout aussi facile alors de te tuer à mains nues que maintenant, si j'en avais envie. De te couper en deux comme un spaghetti bien sec. Et crac !

— Essaie un peu, dit Ender entre ses dents. Je ne suis plus le petit garçon peureux d'autrefois.

— Tu n'es pas non plus de taille à te mesurer avec moi. Tu ne l'as jamais été et tu ne le seras jamais. Tu as trop bon cœur. Tu es comme Valentine. Quand il faut agir, tu te défiles. Mollement. Et là, on t'écraserait sans problème.

Soudain, un éclair. La mort outre-espace ? Jane avait-elle perdu la configuration dans son esprit ? Allaient-ils exploser ou être précipités dans une étoile ?

Non. C'était la porte qui s'ouvrait. C'était le soleil matinal de Lusitania qui perçait la relative obscurité de l'intérieur du vaisseau.

— Vous sortez ? cria Grego en passant la tête par l'embrasure. Vous...

C'est alors qu'il les aperçut. Ender le vit compter mentalement.

— Nossa Senhora, chuchota Grego. Mais d'où sortent-ils, ces deux-là ?

— De la tête complètement dérangée d'Ender, dit Peter.

— Du tendre et lointain souvenir, dit Valentine.

— Aidez-moi à sortir les virus, dit Ela.

Ender tendit le bras, mais c'est à Miro qu'elle les donna. Sans un mot d'explication, elle se détourna d'Ender et il comprit. Ce qui lui était arrivé Dehors était trop insolite pour Ela. Inacceptable. Quoi que Peter et cette nouvelle Valentine adolescente puissent être, ils ne devaient pas exister. La création par Miro d'un corps nouveau pour ses besoins personnels pouvait se justifier, même s'il avait été pénible d'assister à la décomposition du cadavre et à son passage dans le néant et l'oubli. La concentration d'Ela avait été si parfaite qu'elle n'avait rien créé en dehors des flacons emportés pour cet usage. Mais Ender avait fait remonter à la surface deux personnages intacts, odieux chacun à leur manière – la nouvelle Valentine parce qu'elle était un affront à la vraie Valentine, la Valentine qui attendait sans aucun doute juste devant la porte. Et Peter s'ingéniait à être odieux en accumulant des provocations tout aussi dangereuses que suggestives.

— Jane, dit tout bas Ender. Jane, tu es avec moi ?

— Oui.

— Tu as tout vu ?

— Oui.

— Tu y comprends quelque chose ?

— Je suis très fatiguée. Je n'ai encore jamais été fatiguée comme ça. Je n'ai jamais fait quelque chose d'aussi dur. J'ai épuisé... toute mon attention d'un seul coup. Et ces deux corps supplémentaires, Ender ! Me les faire entrer dans la configuration comme ça ! Je ne sais pas comment j'y suis arrivée.

— C'était involontaire, dit-il.

Mais elle ne répondit pas.

— Vous venez, ou quoi ? demanda Peter. Les autres sont déjà tous sortis. Avec tous ces petits flacons pour échantillons d'urine.

— Ender, j'ai peur, dit la jeune Valentine. Je ne sais pas ce que je suis censée faire maintenant.

— Moi non plus, dit Ender. Que Dieu me pardonne si je te fais du mal. Je ne t'aurais jamais ramenée pour te faire du mal.

— Je sais, dit-elle.

— Faux, dit Peter. Ender, ce charmant vieux monsieur, fait sortir de son cerveau une jeune personne nubile qui est la copie conforme de sa petite sœur adolescente. Miam-miam ! Ender, mon vieux, ta dépravation ne connaît-elle pas de limites ?

— Seul un esprit pervers et malade comme le tien pourrait jamais envisager pareille chose, murmura Ender.

Peter éclata de rire.

Ender prit la jeune Val par la main et la conduisit à la porte. Il sentait sa main trembler et transpirer dans la sienne. Elle semblait si réelle. Elle l'était. Et pourtant, dès qu'il s'arrêta sur le seuil, il vit la vraie Valentine, une femme mûre, guettée par la vieillesse, sans cesser d'être pour autant la femme belle et gracieuse qu'il connaissait et aimait depuis tant d'années. Voilà ma vraie sœur, celle que j'aime comme mon double. Qu'est-ce que cette jeune fille pouvait bien faire dans mon esprit ?

Manifestement, les premiers sortis en avaient dit assez aux spectateurs pour leur laisser entendre qu'il était arrivé quelque chose d'anormal. Et lorsque Miro avait quitté le vaisseau d'un pas décidé, plein de force et de santé, le verbe haut et clair, et si exubérant qu'on aurait cru qu'il allait entonner une chanson, les langues s'étaient déliées dans l'assistance. Un miracle, murmurait-on. Il y avait des miracles là-bas.

Mais l'apparition d'Ender ramena le silence. Bien peu auraient su, au premier coup d'œil, que la jeune fille qui l'accompagnait était Valentine jeune – Valentine elle-même fut la seule à la reconnaître à ce moment-là. Et personne d'autre que Valentine n'aurait pu reconnaître Peter Wiggin dans sa virile et vigoureuse jeunesse : les images des livres d'histoire provenaient habituellement de clichés de

lui pris à la fin de sa vie, lorsque des hologrammes durables et bon marché commençaient tout juste à se répandre.

Mais Valentine savait. Ender s'était immobilisé devant la porte, la jeune Val à ses côtés. Peter émergeait juste derrière eux, et Valentine les reconnut tous les deux. Elle se sépara de Jakt et s'avança jusqu'à être face à face avec Ender.

— Ender, dit-elle. Cher et tendre petit garçon tourmenté, est-ce là ce que tu crées quand tu vas là où tu peux faire tout ce que tu veux ? Comme elle est belle, dit-elle en tendant la main pour toucher la joue de la juvénile copie d'elle-même. Je n'ai jamais été aussi belle que ça, Ender. Elle est parfaite. Elle est tout ce que je voulais être mais que je n'ai jamais été.

— T'es pas heureuse de me revoir, Val, ma Démosthène adorée ? dit Peter en écartant brutalement Ender et la jeune Val. T'as pas de tendres souvenirs de moi, toi aussi ? Je suis plus beau que ce que t'as gardé en mémoire, pas vrai ? Je suis certainement heureux de te voir, moi. Tu t'es super-bien débrouillée avec la personnalité que j'ai concoctée pour toi, Démosthène. C'est moi qui t'ai faite, et tu me remercies même pas !

— Merci, Peter, chuchota Valentine avant de considérer à nouveau la jeune Val. Qu'est-ce que tu vas faire de ces deux-là ?

— « Faire », dis-tu ? s'écria Peter. Et de quel droit ? Il a rien à faire avec nous. Il m'a ramené, soit, mais je suis un homme libre, comme je l'ai toujours été.

Valentine se retourna vers la foule, encore sous le coup de l'émotion devant ces avatars insolites. Après tout, les gens avaient vu trois personnes monter à bord du vaisseau, l'avaient vu disparaître, puis réapparaître exactement au même endroit moins de sept minutes plus tard – et, au lieu de trois personnes, il en était sorti cinq, dont deux inconnus. Ils en étaient restés bouche bée. Normal.

Mais il n'y aurait pas de réponses pour quiconque aujourd'hui. Sauf sur la question la plus importante de toutes.

— Ela a ramené les échantillons au laboratoire ? demanda Valentine. Bon. Alors, restons-en là et allons voir ce qu'elle nous a concocté dans ses éprouvettes.

LES ENFANTS D'ENDER

« Pauvre Ender. Ses cauchemars marchent tout seuls, maintenant. »

« C'était un drôle de moyen d'avoir des enfants, après tout. »

« C'est vous qui faites venir les aiúa du chaos. Comment a-t-il trouvé des âmes pour ces deux-là ? »

« Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il en a trouvé ? »

« Ils marchent. Ils parlent. »

« Celui qui s'appelle Peter est venu vous parler, n'est-ce pas ? »

« Jamais je n'ai rencontré d'humain aussi arrogant. »

« Comment croyez-vous qu'il ait pu naître en sachant parler la langue des arbres-pères ? »

« Je ne sais pas. Ender l'a créé. Pourquoi ne le créerait-il pas avec le don de la parole ? »

« Ender continue de les créer, l'un et l'autre, heure par heure. Nous avons perçu cette configuration en lui. Quand bien même il ne le comprendrait pas lui-même, il n'y a pas de différence entre ces deux-là et lui. Ils ont des corps distincts, peut-être, mais ils font partie de lui tout de même. Ils ont beau faire, ils ont beau dire, c'est toujours l'aiúa d'Ender qui parle et qui agit. »

« Le sait-il ? »

« Nous en doutons. »

« Le lui direz-vous ? »

« Pas avant qu'il le demande. »

« Ce qui arrivera quand, d'après vous ? »

« Quand il connaîtra déjà la réponse. »

C'était le dernier jour de l'essai clinique de la recolada. Des rumeurs de succès - jusqu'à plus ample information - circulaient déjà dans la colonie humaine et, Ender en était convaincu, chez les pequeninos aussi. Le collaborateur d'Ela nommé Verre s'était porté

volontaire pour être le sujet de l'expérience. Cela faisait trois jours qu'il vivait dans la chambre stérile où Planteur avait fait le sacrifice de sa personne. Mais cette fois-ci la descolada avait été tuée à l'intérieur de son corps par la bactérie viroicide qu'il avait aidé Ela à mettre au point. Et cette fois-ci, c'était la recolada, le nouveau virus d'Ela, qui assurait les fonctions précédemment exercées par la descolada. Tout avait marché à la perfection. Verre n'était même pas tant soit peu malade. Il ne restait qu'une dernière étape avant qu'on puisse annoncer un succès complet de la recolada.

Une heure avant l'épreuve finale, Ender et ses absurdes compagnons Peter et Val rencontraient Quara et Grego dans la cellule de ce dernier.

— Les pequeninos ont accepté, expliqua Ender à Quara. Ils sont disposés à prendre le risque de tuer la descolada et de la remplacer par la recolada sans qu'elle soit testée sur d'autres sujets que Verre.

— Ça ne m'étonne pas, dit Quara.

— Moi, si, dit Peter. Manifestement, ces piggies sont affligés d'une pulsion de mort collective.

Ender soupira. Bien qu'il ne soit plus le petit garçon craintif de jadis et que Peter ne soit plus ni plus vieux, ni plus grand, ni plus fort que lui, il n'y avait chez Ender aucune tendresse pour ce simulacre de frère qu'il avait on ne sait comment créé Dehors. Il était tout ce qu'Ender avait redouté et détesté dans son enfance, et Ender était furieux et angoissé de l'avoir à nouveau à ses côtés.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? dit Grego. Si les pequeninos n'étaient pas d'accord, la descolada les rendrait trop dangereux pour que l'humanité leur permette de survivre.

— Evidemment, dit Peter en souriant. Notre physicien est expert en stratégie.

— Ce que Peter veut dire, expliqua Ender, c'est que s'il était, lui, à la tête des pequeninos – ce qui sans aucun doute ne lui déplairait pas –, il n'abandonnerait jamais la descolada de son plein gré sans avoir arraché quelque chose à l'humanité en échange.

— À la surprise générale, le jeune prodige vieillissant a conservé une petite étincelle d'intelligence, dit Peter. Pourquoi devraient-ils anéantir la seule arme à leur disposition que l'humanité ait quelque raison de craindre ? La flotte de Lusitania approche, et elle a toujours le Dispositif DM. Pourquoi ne pas obliger notre Andrew à

monter sur sa citrouille volante, à aller au-devant de la flotte et à leur faire les sommations de rigueur ?

— Parce que je me ferais abattre comme un chien, dit Ender. Et si les pequeninos agissent ainsi c'est parce que c'est juste, honnête et respectable. Des mots que je définirai plus tard à ton intention.

— Les mots, je les connais, dit Peter. Je sais même ce qu'ils veulent dire.

— Vraiment ? demanda Val.

Sa voix, comme toujours, était surprenante : douce, modeste et pourtant capable de forcer l'attention. Ender se souvint que Valentine avait toujours eu une voix pareille. Une voix qu'il était impossible de ne pas écouter, même si elle ne l'élevait que très rarement.

— *Juste, honnête, respectable*, dit Peter, dans la bouche de qui ces mots sonnaient ignoblement. Celui qui prononce ces mots soit croit aux concepts qu'ils expriment, soit n'y croit pas. S'il n'y croit pas, ça signifie qu'il a mis quelqu'un dans mon dos avec un couteau à la main. Mais s'il y croit, alors ça signifie que je vais gagner.

— Moi, je vais te dire ce que ça signifie, dit Quara. Ça signifie que nous allons féliciter les pequeninos – et nous congratuler – pour avoir anéanti une espèce intelligente qui n'existe peut-être nulle part ailleurs dans l'univers.

— Te fais pas d'illusions, dit Peter.

— Tout le monde est persuadé que la descolada est un virus artificiel, dit Quara, mais personne n'a envisagé l'hypothèse inverse : qu'une version beaucoup plus primitive, vulnérable, de la descolada se soit développée par évolution et puis se soit changée en sa forme actuelle. C'est peut-être un virus fabriqué, d'accord, mais qui l'a fabriqué ? Et voilà que nous allons le tuer sans tenter de communiquer avec lui.

Peter adressa un large sourire à Quara, puis à Ender.

— Je suis surpris, dit-il, que cette petite moraliste insidieuse ne soit pas un enfant de ton sang. Elle est aussi obsédée par le complexe de culpabilité que toi et Val.

Ignorant cette remarque, Ender tenta de répondre à Quara.

— Nous allons le tuer. Exact. Parce que nous ne pouvons plus attendre. La descolada essaie de nous éliminer, et nous n'avons pas le temps de tergiverser. Nous le ferions, si nous le pouvions.

— Je comprends tout cela, dit Quara. J'ai collaboré, n'est-ce pas ? Seulement, ça me dégoûte de t'entendre parler comme si les pequeninos avaient en quelque sorte le courage de participer à un acte de xénocide afin de sauver leur peau.

— C'est eux ou nous, poupée, dit Peter. Eux ou nous.

— Tu ne peux pas comprendre, dit Ender, à quel point j'ai honte d'entendre mes propres arguments dans sa bouche.

— Andrew fait semblant de me détester, dit Peter en riant. Mais c'est un cachottier, ce gosse. Il m'admire. Il m'adore. Depuis toujours. Tout comme ce petit ange, dit-il en mettant la main sur Val.

Elle ne recula pas, mais fit comme si elle n'avait même pas senti le doigt de Peter s'enfoncer dans son bras, au-dessus du coude.

— Il nous adore tous les deux, reprit-il. Dans son petit esprit tordu, elle est la perfection morale qu'il ne pourra jamais atteindre. Et moi, je suis la puissance et le génie qui sont toujours restés juste hors de sa portée, à ce pauvre petit Andrew. C'était vraiment très modeste de sa part, pas vrai ? Depuis tout ce temps, il balade dans son esprit les versions améliorées de sa personne.

Val tendit le bras et prit la main de Quara.

— Tu ne feras rien de pire dans ta vie, dit-elle, que d'aider les gens que tu aimes à faire une chose dont tu sais en ton âme et conscience qu'elle est profondément injuste.

Quara se mit à pleurer.

Mais ce n'était pas Quara qui inquiétait Ender. Il savait qu'elle était assez forte pour assumer les contradictions morales de ses propres actions tout en restant saine d'esprit. Son attitude ambivalente envers ses propres actions aurait probablement pour effet de l'affaiblir dans sa résolution, de la faire douter à chaque instant un peu plus de la sûreté de son jugement, et de lui faire petit à petit accepter que les gens qui n'étaient pas de son avis puissent ne pas avoir complètement tort. Elle ne pourrait qu'émerger de toute cette affaire plus équilibrée, plus humaine et – mais si ! – plus polie qu'elle ne l'avait été auparavant dans son impétueuse jeunesse. Et peut-être que la douceur de Val plus sa reconnaissance précise de la nature des souffrances de Quara contribueraient encore plus vite à la guérir.

Ce qui inquiétait Ender était le regard admiratif dont Grego couvait Peter. Grego tout le premier aurait dû savoir où pouvaient mener les provocations de Peter. Et pourtant, il était en adoration devant le cauchemar vivant d'Ender. Il faut que je fasse partir Peter d'ici, se dit Ender, sinon il aura encore plus de disciples sur Lusitania que Grego n'en avait eu – et il les manipulera avec beaucoup plus d'efficacité et, à la longue, pour un résultat plus funeste.

Ender n'avait guère d'espoir que Peter finisse par ressembler au véritable Peter, qui s'était révélé être un hégémon résolu et digne de sa charge. Le Peter qu'il avait sous les yeux, après tout, n'était pas un être humain complètement incarné, plein d'ambiguïtés et d'inattendu. Il avait plutôt pris forme dans la caricature perversément attirante qui était restée tapie au plus profond de l'inconscient d'Ender. Il n'y aurait pas de surprises à attendre de lui. Alors même que leur communauté se préparait à sauver Lusitania de la descolada, Ender avait apporté avec lui un nouveau danger, potentiellement tout aussi destructeur.

Mais pas aussi difficile à éliminer.

À nouveau, il refoula cette idée, qui lui était venue une douzaine de fois depuis qu'il avait compris que Peter était assis à sa gauche dans le vaisseau expérimental. Je l'ai créé. Il n'est pas réel, il n'est rien que mon cauchemar personnel. Si je le tuais, ce ne serait pas un assassinat, n'est-ce pas ? Ce serait l'équivalent moral de... ? D'un réveil ? J'ai imposé au monde mon cauchemar, et, si je le tuais, le monde se réveillerait pour constater que le cauchemar a disparu, et rien de plus.

S'il s'était agi du seul Peter, Ender aurait pu se persuader de commettre pareil meurtre – ou du moins se l'imaginait-il. Mais c'était Val qui l'arrêtait. Si on pouvait tuer Peter, on pouvait supprimer aussi cette âme parfaite et fragile. S'il fallait le tuer, alors peut-être fallait-il la tuer elle aussi – elle n'avait pas plus que lui droit à l'existence ; elle était tout aussi artificielle, tout aussi limitée et déformée dans sa création. Mais Ender ne pourrait jamais s'y résoudre. Il fallait la protéger, et non lui faire du mal. Et, si l'un des deux jouissait d'assez de réalité pour rester en vie, l'autre en avait le droit tout autant. Si c'était un crime que de faire du mal à Val, ce serait un crime d'en faire à Peter. Ils avaient été conçus dans le même acte de création.

Mes enfants, songea Ender amèrement. Ma chère progéniture, sortie tout armée de mon esprit comme Athéna de la tête de Zeus. Seulement, ce n'est pas Athéna que j'ai sous les yeux. C'est plutôt Artémis et Hadès. La vierge chasserresse et le maître des Enfers.

— On ferait mieux de partir, dit Peter, avant qu'Andrew se mette dans la tête de nous tuer.

Ender eut un pâle sourire. C'était le pire qui puisse lui arriver : Peter et Val semblaient avoir accédé à l'existence en sachant plus sur son propre esprit qu'il n'en savait lui-même. À la longue, espérait-il, cette connaissance intime de sa personne s'affaiblirait. Mais entretemps, c'était une humiliation de plus que d'entendre Peter le taquiner sur des pensées qui auraient dû rester secrètes. Quant à Val, il se doutait, rien qu'à voir comment elle le regardait parfois, qu'elle savait aussi. Il n'avait plus de secrets.

— Je vais rentrer avec vous, dit Val à Quara.

— Non, dit Quara. J'ai fait ce que j'ai fait. Je serai au labo pour rester avec Verre jusqu'au bout de son épreuve.

— On veut pas perdre la moindre chance de souffrir, n'est-ce pas ? dit Peter.

— Tais-toi, Peter, dit Ender.

— Allons, dit Peter avec un grand sourire. Tu sais bien que Quara veut exploiter tout ça jusqu'au trognon. C'est son truc à elle pour devenir la vedette du spectacle : on devrait tous être aux petits soins pour elle alors que c'est Ela qu'on devrait applaudir. Rien de plus bas que l'imposture, Quara : c'est tout à fait à ton niveau.

Quara aurait peut-être répliqué si les paroles de Peter n'avaient été si insultantes et n'avaient pas contenu un germe de vérité qui eut le don de la troubler. Ce fut donc Val qui fixa froidement Peter et lui dit sèchement : « Tais-toi. »

Ce qu'il n'avait pas fait lorsque Ender le lui avait intimé. Il sourit à Val, lui fit un clin d'œil de connivence, l'air de dire : je te laisse jouer à ton petit jeu, Val, mais ne crois pas que je ne te vois pas lécher les bottes de tout le monde avec tes minauderies. Mais il ne dit plus rien lorsqu'ils quittèrent la cellule de Grego.

Dehors, ils furent rejoints par le maire Kovano.

— C'est un grand jour dans l'histoire de l'humanité, dit-il. Et, par un hasard incroyable, je suis là partout où il se passe quelque chose.

Les autres éclatèrent de rire – surtout Peter, qui s'était rapidement et facilement lié d'amitié avec Kovano.

— C'est pas par hasard, dit Peter. À votre place, des tas de gens auraient paniqué et tout foutu par terre. Il a fallu un esprit ouvert et pas mal de cran pour faire bouger les choses comme ça.

Ender faillit rire tout haut en entendant Peter flatter le maire si effrontément. Mais la flatterie n'est pas toujours évidente pour celui à qui elle s'adresse. Certes, Kovano tapa sur le bras de Peter et nia tout en bloc, mais Ender voyait bien qu'il ne lui déplaisait pas de l'entendre, et que Peter avait déjà plus d'influence sur Kovano qu'Ender n'en avait jamais eu. Ces gens ne voient-ils donc pas le cynisme avec lequel Peter les gagne à sa cause ?

La seule personne qui manifestait envers Peter un peu de la peur et du dégoût qu'éprouvait Ender était évêque, mais, dans son cas, c'était un préjugé théologique, et non la sagesse, qui l'empêchait de mordre à l'hameçon. Quelques heures seulement après leur retour du Dehors, l'évêque était allé trouver Miro et l'avait pressé d'accepter le baptême.

— En te guérissant, Dieu a accompli un grand miracle, dit-il, mais la manière dont il l'a fait – échanger un corps contre un autre au lieu de guérir le corps primitif – te laisse dans une position dangereuse où ton esprit habite un corps qui n'a jamais été baptisé. Et, puisque le baptême se fait sur la chair, je crains que tu ne sois peut-être pas sanctifié.

Miro ne s'intéressait pas tellement aux idées de l'évêque concernant les miracles – il ne pensait pas que Dieu ait grand-chose à voir avec sa guérison –, mais le seul fait de recouvrer sa force, sa facilité d'élocution et sa liberté de mouvement l'avait rendu si enthousiaste qu'il aurait probablement dit oui à n'importe quelle suggestion. Le baptême aurait lieu au début de la semaine suivante, lors du premier office qui se déroulerait dans la nouvelle chapelle.

Mais l'impatience de l'évêque à baptiser Miro ne se retrouvait nullement dans son attitude envers Peter et Val.

— C'est absurde de considérer ces monstres comme des personnes, disait-il. Il est impossible qu'ils aient une âme. Peter est l'écho de quelqu'un qui a déjà vécu, qui est mort avec ses propres péchés, ses propres repentirs, dont le destin avait déjà été accompli, et dont la place au ciel ou en enfer était déjà assignée. Quant à cette...

jeune fille, cette caricature de la grâce féminine, elle ne peut être celle qu'elle prétend, car la place est déjà occupée par une femme bien vivante. Il ne peut y avoir de baptême pour les trompeuses créations de Satan. En les faisant naître, Andrew Wiggin a édifié sa propre tour de Babel, tentant de monter jusqu'au ciel pour prendre la place de Dieu. On ne peut lui pardonner avant qu'il les ramène en enfer et les y abandonne.

L'évêque Peregrino se rendit-il compte un seul instant que c'était exactement ce qu'Ender voulait faire ? Mais lorsque Ender évoqua cette solution, Jane fut inflexible.

— Ce serait stupidement imprudent, dit-elle. D'abord, qu'est-ce qui te fait croire qu'ils partiraient ? Ensuite, qu'est-ce qui te fait croire que tu n'en créerais pas deux autres, tout simplement ? N'as-tu jamais entendu parler de l'histoire de l'apprenti sorcier ? Les ramener de l'autre côté reviendrait à couper les balais en deux : tu finirais par avoir encore plus de balais. Alors, laisse le mal tel qu'il est.

Ils retournèrent donc ensemble au laboratoire. Peter, qui avait le maire Kovano dans sa poche, la jeune Val, qui avait non moins totalement gagné Quara à sa cause, bien que ses intentions fussent altruistes et non intéressées, et Ender, leur créateur, furieux, humilié et inquiet.

Je les ai créés : je suis donc responsable de tout ce qu'ils font. Peter, parce que le mal est dans sa nature – du moins c'est ainsi que je l'ai conçu dans ma configuration mentale. Et Val, malgré sa bonté innée, parce que sa seule existence est un affront envers ma sœur Valentine.

— Ne te laisse pas provoquer par Peter à ce point, lui dit Jane à l'oreille.

— Les gens croient qu'il m'appartient, subvocalisa Ender. Ils s'imaginent qu'il doit être inoffensif parce que je suis inoffensif. Mais je ne le contrôle absolument pas.

— Je crois qu'ils le savent aussi.

— Il faut que je le fasse partir d'ici.

— Je suis en train d'étudier la question, dit Jane.

— Peut-être que je devrais les expédier sur quelque planète déserte quelque part dans l'espace. Tu connais *La Tempête*, la pièce de Shakespeare ?

- Caliban et Ariel, c'est ça ?
- Puisque je ne peux pas les tuer, je les exile.
- J'étudie la question, répéta Jane. Après tout, ils font partie de toi, non ? Ils font partie de ta configuration mentale ? Et si je pouvais les employer à ta place pour me permettre d'aller Dehors ? Nous disposerions alors de trois vaisseaux interstellaires au lieu d'un seul.
- Deux, dit Ender. Je ne remettrai jamais plus les pieds Dehors.
- Même pas pour une microseconde ? Si je te fais faire un simple aller et retour ? Ce n'était pas la peine de rester tout ce temps la première fois.
- Ce n'était pas une question de durée, dit Ender. Peter et Val étaient là instantanément. Si je retourne Dehors, je vais les créer une fois de plus.
- Très bien, dit-elle. Deux vaisseaux, alors. Un avec Peter, un avec Val. Laisse-moi voir si je peux y arriver. Nous ne pouvons pas faire cet unique voyage et puis abandonner à jamais les vols supraluminiques.
- Mais si, dit Ender. Nous avons la recolada. Miro a retrouvé un corps valide. C'est suffisant – pour tout le reste, nous nous débrouillerons par nos propres moyens.
- Erreur, dit Jane. Il nous reste encore à évacuer des pequeninos et des reines avant que la flotte arrive. Il nous reste encore à acheminer le virus transformationnel sur la Voie pour libérer les humains de là-bas.
- Je n'irai plus jamais Dehors.
- Même si je ne peux plus me servir de Peter et de Val pour transporter mon aiúa ? Tu laisserais les pequeninos et la reine se faire exterminer parce que tu as peur de ton propre inconscient ?
- Tu ne comprends pas à quel point Peter est dangereux.
- Peut-être que non. Mais je comprends très bien à quel point le Petit Docteur est dangereux. Et si tu n'étais pas aussi obsédé par tes petits malheurs personnels, Ender, tu saurais que, même si nous finissons par lâcher cinq cents petits Peter et Val sur Lusitania, nous sommes obligés de nous servir de ce vaisseau pour évacuer les pequeninos et les reines sur d'autres planètes.
- Il savait qu'elle avait raison. Il le savait depuis le début. Ce qui ne voulait pas dire qu'il était prêt à l'admettre.

— Continue d'étudier comment tu pourrais te mettre dans Peter et Val, subvocalisa-t-il. Mais que Dieu nous garde si Peter se révèle capable de créer quand il sera Dehors.

— J'en doute, dit Jane. Il n'est pas aussi intelligent qu'il le croit.

— Mais si, dit Ender. Et si tu as des doutes là-dessus, tu n'es pas aussi intelligente que tu le crois.

Ela n'était pas la seule à se préparer à l'épreuve finale de Verre en allant voir Planteur. Son arbre muet n'était encore qu'une jeune pousse, presque insignifiante à côté des troncs robustes de Fureteur et d'Humain. Mais c'était autour de cette jeune pousse que s'étaient rassemblés les pequeninos survivants. Ils s'étaient réunis pour prier, comme Ela. C'était une étrange prière silencieuse. Ni pompe ni cérémonie de la part des prêtres pequeninos. Ils se contentaient de s'agenouiller avec les autres et de murmurer dans leurs différentes langues. Certains priaient dans la langue des frères, d'autres dans la langue des arbres-pères. Ela supposa que ce qu'elle entendait parler chez les épouses était leur langue particulière, même s'il pouvait s'agir tout aussi vraisemblablement de la langue sacrée suprême utilisée pour s'adresser à l'arbre-mère. Et l'on entendait aussi des langues humaines sur des lèvres pequeninos – du stark et du portugais, et peut-être même un peu de latin d'église de la part d'un des assistants. Une sorte de tour de Babel virtuelle, dans laquelle Ela sentait toutefois une grande unité. Ils priaient devant la tombe du martyr – devant tout ce qui restait de lui – pour la vie du frère qui lui succédait. Si Verre venait à mourir en ce jour, il ne ferait que répéter le sacrifice de Planteur. Et s'il accédait à la troisième vie, c'est au courage exemplaire de Planteur qu'il le devrait.

Parce que c'était elle qui avait ramené la recolada du Dehors, ils l'honorèrent en lui accordant un bref instant d'intimité avec le tronc de l'arbre de Planteur. Elle serra dans sa main la mince tige ligneuse, regrettant qu'il n'y ait pas plus de vie en elle. L'aiúa de Planteur était-il à présent perdu, errant dans le non-lieu du Dehors ? Ou Dieu l'avait-il en fait accepté comme son âme et emmené au ciel, là où Planteur communiait à présent avec les saints ?

Planteur, prie pour nous. Intercède pour nous. De même que mes grands-parents vénérés ont porté ma prière jusqu'au Père, va de notre part trouver le Christ et implore-le d'avoir pitié de tous vos

frères et sœurs. Que la recolada transporte Verre dans la troisième vie afin que nous puissions, sans mauvaise conscience aucune, répandre la recolada sur cette planète pour remplacer la descolada meurtrière. Le lion pourra alors vraiment dormir avec l'agneau, et la paix pourra régner.

Mais Ela, une fois encore, fut assaillie de doutes. Elle était sûre que la procédure choisie était la bonne : contrairement à Quara, elle n'avait aucun scrupule à éliminer complètement la descolada sur Lusitania. Or elle n'était pas certaine d'avoir eu raison d'élaborer la recolada à partir des tout premiers échantillons de descolada jamais prélevés. S'il était exact que la descolada était responsable de la belliqueuse agressivité des pequeninos et de leur avidité expansionniste récemment exprimées, alors elle pouvait estimer qu'elle avait rétabli les pequeninos dans leur état « naturel » antérieur. Mais, si cet état antérieur n'était que le résultat d'un équilibre gaïalogique de la descolada, il ne semblait plus naturel que dans la mesure où c'était l'état dans lequel les humains avaient trouvé les pequeninos quand ils étaient arrivés. Elle pouvait donc tout aussi bien estimer qu'elle induisait une modification comportementale de toute une espèce consistant à lui retirer un maximum d'agressivité pour réduire à l'avenir les probabilités d'un conflit avec les humains. Qu'ils le veuillent ou non, je suis en train d'en faire de bons chrétiens. Et, bien qu'Humain comme Fureteur approuvent cette démarche, je ne porterai pas moins l'entière responsabilité de l'opération si elle s'avère finalement préjudiciable aux pequeninos.

Mon Dieu, pardonne-moi de jouer au Créateur dans la vie de tes enfants. Lorsque l'aiúa de Planteur se présentera devant toi pour intercéder en notre faveur, exauce la prière dont nous l'avons chargé – mais uniquement si tu veux que son espèce soit ainsi modifiée. Aide-nous à faire le bien, mais arrête notre bras si nous risquons sans le vouloir de faire le mal. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

Elle mouilla son doigt avec une larme qui lui coulait sur la joue et l'appuya contre l'écorce lisse du tronc de Planteur. Tu ne peux sentir cela, Planteur, pas à l'intérieur de l'arbre. Mais tu le sens quand même, je le crois. Dieu ne laisserait pas une âme aussi noble que la tienne se perdre dans les ténèbres.

L'entretien était terminé. Les douces mains des frères la touchèrent, la tirèrent et la conduisirent vers le laboratoire où Verre, dans sa chambre hermétique, attendait son passage dans la troisième vie.

Lorsque Ender avait rendu visite à Planteur, le pequenino était couché, entouré de matériel médical. La scène était à présent très différente dans la chambre stérile. Verre était en parfaite santé et, bien qu'il soit relié par des fils à tous les dispositifs de surveillance, il n'était pas alité. Allègre et enjoué, c'est à peine s'il pouvait contenir son impatience de voir l'expérience arriver à son terme.

Et maintenant qu'Ela et les autres pequeninos étaient présents, la cérémonie pouvait commencer.

Le seul obstacle qui isolait Verre à présent était le champ disrupteur derrière lequel les pequeninos rassemblés pour assister à son passage pourraient voir tout ce qui se passait. Toutefois, ils étaient les seuls à regarder le spectacle directement. Peut-être par égard envers la sensibilité des frères ou peut-être pour mettre un mur entre eux et la brutalité du rituel pequenino, tous les humains s'étaient rassemblés dans le laboratoire, où seuls une fenêtre et un écran de contrôle leur permettraient de voir ce qui arriverait à Verre.

Il attendit que les frères en combinaison stérile viennent se placer à ses côtés, couteau en bois à la main, avant de déchirer du capim et de le mâcher. C'était l'anesthésique qui lui rendrait l'opération supportable. Mais c'était aussi la première fois qu'un frère destiné à la troisième vie avait mâché de l'herbe indigène qui ne contienne pas le virus de la descolada. Si le nouveau virus d'Ela tenait ses promesses, ce capim aurait le même effet que le capim contrôlé par la descolada.

— Si je passe dans la troisième vie, dit Verre, l'honneur en reviendra à Dieu et à son serviteur Planteur, pas à moi.

Il était approprié que Verre choisisse d'utiliser ses derniers mots dans la langue des frères pour faire l'éloge de Planteur. Cette ultime marque de respect ne changeait toutefois rien au fait que de nombreux humains avaient pleuré en songeant au sacrifice de Planteur. S'il était difficile d'interpréter les émotions des pequeninos, il ne faisait pas de doute pour Ender que les murmures émis par ceux rassemblés au-dehors étaient aussi des pleurs, ou

quelque autre manifestation d'émotion digne d'honorer le souvenir de Planteur. Mais Verre avait tort de croire qu'il n'y avait pas là de quoi honorer sa propre personne. Tous savaient qu'un échec était encore possible et que, en dépit de toutes les raisons qu'ils avaient d'espérer, ils n'avaient pas la certitude absolue que la recolada d'Ela ait le pouvoir de faire passer un frère dans la troisième vie.

Les frères en combinaison stérile brandirent leur couteau et se mirent au travail.

Je suis en dehors du coup, cette fois-ci, songea Ender. Dieu merci, je ne suis pas obligé de manier un couteau pour causer la mort d'un frère.

Pourtant, il ne détourna pas les yeux comme nombre de ceux qui observaient dans le laboratoire. Le sang et la boucherie n'étaient pas des nouveautés pour lui, et même si le spectacle n'en était pas plus ragoûtant, il savait cependant qu'il pouvait le supporter. Et Ender pourrait témoigner de ce que Verre endurerait. C'était ce qu'un porte-parole des morts était censé faire, non ? Etre témoin. Il observa du mieux qu'il put le déroulement du rituel : les frères ouvrirent le corps vivant de Verre et plantèrent ses organes dans la terre, afin que l'arbre puisse commencer à pousser tant que l'esprit de Verre était encore lucide. Pendant toute la durée de l'opération, Verre ne fit aucun mouvement ni n'émit aucun son qui laissât croire qu'il souffrait. Ou bien il avait un courage extraordinaire, ou bien la recolada avait fait son travail dans le capim comme ailleurs, et lui avait conservé ses propriétés anesthésiantes.

Enfin, ce fut terminé, et les frères qui l'avaient fait passer dans la troisième vie retournèrent dans la salle de stérilisation où, une fois leurs tenues débarrassées de la descolada et des bactéries virocides, ils les laissèrent choir par terre et revinrent sans vêtements au laboratoire. Malgré toute leur solennité, Ender crut pouvoir détecter l'émotion et l'exaltation qu'ils dissimulaient. Tout s'était bien passé. Ils avaient senti réagir le corps de Verre. En quelques heures, voire quelques minutes, les premières feuilles du jeune arbre sortiraient de terre. Et ils étaient tous intimement convaincus qu'il en serait ainsi.

Ender remarqua aussi un prêtre parmi eux. Il se demanda ce que dirait l'évêque s'il venait à le savoir. Le vieux Peregrino s'était révélé tout à fait capable de convertir une espèce extraterrestre à la foi catholique et d'en adapter le rituel et la doctrine à ses besoins très

particuliers. Ce qui ne changeait rien au fait que Peregrino soit un homme de tradition qui ne verrait pas sans déplaisir des prêtres participer à des rites qui, malgré leur ressemblance évidente avec la crucifixion, ne faisaient pas encore partie des sacrements officiellement reconnus. Oui, mais ces frères devaient savoir ce qu'ils faisaient. Que les frères aient ou non informé l'évêque de la participation d'un de ses prêtres, Ender n'en dirait rien, pas plus qu'aucun des autres humains présents, à supposer qu'ils s'en soient aperçus.

Oui, l'arbre poussait, et vigoureusement : les feuilles se développaient sous les yeux de l'assistance. Mais il faudrait encore de nombreuses heures, de nombreux jours, peut-être, avant qu'on ait la preuve qu'il s'agissait d'un arbre-père, avec un Verre encore vivant et conscient à l'intérieur. Ce serait une période d'attente, pendant laquelle l'arbre de Verre devrait pousser dans un isolement absolu.

Si seulement, songea Ender, je pouvais moi aussi trouver un endroit pour m'isoler où je pourrais, sans être dérangé, réfléchir aux événements étranges qui me sont arrivés !

Mais il n'était pas pequenino, et la gêne dont il souffrait ne venait pas d'un virus qu'on pouvait tuer ou rejeter. Son mal était à la racine de son identité, et il ne savait pas s'il pourrait jamais s'en débarrasser sans se détruire lui-même par la même occasion. Peut-être, songea-t-il, que Peter et Val représentent la totalité de ce que je suis ; peut-être qu'il ne resterait rien de moi s'ils disparaissaient. Y a-t-il une partie de mon âme, un épisode de ma vie qui ne puisse s'expliquer par l'intervention de l'un ou de l'autre pour m'imposer sa volonté ?

Suis-je la somme de mes frère et sœur ou la différence entre les deux ? Quelle étrange arithmétique peut définir mon âme ?

Valentine essaya de ne pas être obnubilée par cette jeune fille qu'Ender avait ramenée avec lui du Dehors. Elle savait évidemment qu'il s'agissait de sa propre personne, encore adolescente, telle qu'Ender l'avait gardée en mémoire, et elle trouvait même que c'était plutôt gentil de sa part de porter dans son cœur un souvenir si puissant d'elle à cet âge. À Lusitania, elle était la seule à savoir pourquoi c'était à cet âge qu'elle s'était attardée dans son inconscient. Jusqu'à cette date, il était à l'école militaire,

complètement coupé de sa famille. Elle savait que leurs parents l'avaient presque complètement oublié, même si lui n'avait aucun moyen de le savoir. Ils n'avaient certes pas oublié son existence, mais oublié sa présence dans leur vie. Il n'était plus là, ils n'étaient plus responsables de lui. En l'abandonnant à l'Etat, ils étaient exonérés de tout blâme. Il aurait tenu une plus grande place dans leur vie s'il avait été mort : au moins, ils auraient eu une tombe à visiter. Valentine ne leur en voulait pas pour autant : cela prouvait qu'ils étaient endurants et savaient s'adapter. Mais elle ne pouvait pas les imiter. Ender était toujours avec elle, dans son cœur. Et lorsque en frère, intimement meurtri après avoir été forcé de relever tous les défis qu'on inventait pour lui à l'école militaire, avait un jour résolu de tout abandonner – lorsqu'il s'était pratiquement mis en grève –, les psychologues chargés d'en faire un instrument obéissant s'adressèrent à elle. Ils lui firent rencontrer son frère et leur permirent de passer un certain temps ensemble – ceux-là mêmes qui les avaient séparés et les avaient si profondément blessés. Elle parvint à le guérir – assez pour qu'il puisse reprendre le métier des armes et sauver l'humanité en anéantissant les doryphores.

Bien sûr qu'il garde un souvenir de moi à cet âge plus fort que toutes nos expériences communes ultérieures. Que, lorsque son inconscient fait remonter ses secrets les plus intimes, c'est l'adolescente que j'étais alors qui reste le plus profondément ancrée dans son cœur.

Elle avait beau savoir tout cela, le comprendre – le croire, même –, elle était pourtant irritée et blessée de constater que cette créature physiquement parfaite et presque dépourvue de cervelle était l'idée qu'il s'était faite d'elle depuis toujours. Que la Valentine qu'aimait vraiment Ender était une créature d'une incroyable pureté. C'est à cause de cette Valentine imaginaire qu'il est resté si proche de moi si longtemps, jusqu'à ce que j'épouse Jakt. À moins que ce ne soit parce que j'ai épousé Jakt qu'il est revenu à sa vision enfantine de moi.

C'était absurde. Elle ne gagnait rien à essayer d'imaginer ce que cette jeune fille pouvait bien signifier. Qu'importait le problème de sa création ! Elle était là, et il fallait s'occuper d'elle. Maintenant.

Le pauvre Ender semblait n'y rien comprendre. Il avait cru au début qu'il devrait garder Val avec lui.

— N'est-elle pas ma fille, d'une certaine façon ? avait-il demandé.

— En aucune façon, avait-elle répondu. Tout au plus, elle pourrait être ma fille. Et il n'est certainement pas convenable pour toi de l'emmener chez toi, tout seul. Surtout si Peter est là, lui qui est loin d'être le subrogé tuteur idéal.

Ender n'était pas encore tout à fait convaincu – il aurait mieux aimé se débarrasser de Peter que de Val –, mais il avait obéi et, depuis, Val habitait chez Valentine. L'intention première de Valentine était de devenir l'amie et la conseillère de la jeune fille, mais cela se révéla impossible. Elle n'était pas assez à l'aise en compagnie de Val. Elle trouvait sans cesse des prétextes pour partir de chez elle quand Val y était ; elle était toujours excessivement reconnaissante chaque fois qu'Ender venait prendre Val pour se promener avec elle et Peter.

Il arriva finalement ce qui était déjà souvent arrivé : sans mot dire, Plikt intervint et résolut le problème. Plikt devint la compagne et la tutrice principale de Val dans la maison de Valentine. Quand Val n'était pas avec Ender, elle était avec Plikt. Et, ce matin-là, Plikt avait suggéré de déménager pour s'installer ailleurs avec Val. Peut-être ai-je été trop impatiente de donner mon accord, songea Valentine. Mais partager la maison avec moi était probablement aussi dur pour Val que pour moi.

À présent, en voyant Plikt et Val se mettre à genoux puis rentrer dans la nouvelle chapelle en rampant – comme tous les autres humains – pour baiser l'anneau de l'évêque Peregrino devant l'autel, Valentine se rendait compte qu'elle n'avait rien fait « pour le bien de Val », quoi qu'elle ait pu s'imaginer. Val était autonome, imperturbable, absolument calme. Pourquoi Valentine devrait-elle s'imaginer pouvoir rendre la jeune Val plus ou moins heureuse, plus ou moins stable ? Je n'ai rien à voir dans la vie de cette femme-enfant. Mais l'inverse n'est pas vrai. Elle est à la fois une affirmation et une négation de la plus importante relation affective de mon enfance, et d'une grande partie de ma vie d'adulte également. J'aurais voulu qu'elle tombe en poussière dans le néant, Dehors, comme le vieux corps infirme de Miro. J'aurais voulu ne jamais avoir à me trouver face à face avec moi-même comme ça.

Et c'était bien elle-même qu'elle avait sous les yeux. Ela leur avait fait passer le test immédiatement. La jeune Val et Valentine étaient génétiquement identiques.

— Mais c'est absurde ! avait protesté Valentine. Comment Ender aurait-il pu apprendre par cœur mon code génétique ? Il ne pouvait pas y avoir une représentation de ce code avec lui dans le vaisseau.

— Est-ce que je vous dois des explications ? avait demandé Ela.

Ender avait suggéré une explication possible : que le code génétique de Val était fluide avant qu'elle rencontre Valentine et qu'alors les pilotes du corps de Val s'étaient réorganisés selon la configuration qu'ils avaient trouvée dans celui de Valentine.

Valentine doutait que l'hypothèse d'Ender fût correcte, même si elle gardait son opinion par-devers elle. La jeune Val avait eu les gènes de Valentine depuis le début, car toute personne correspondant aussi exactement à la vision qu'Ender avait de Valentine ne pouvait avoir d'autres gènes ; la loi naturelle que Jane elle-même contribuait à maintenir dans l'enceinte du vaisseau l'aurait exigé. Ou peut-être y avait-il quelque force qui formait et ordonnait même un chaos aussi absolu. Qu'importe. Mais cette pseudo-Val avait beau être si odieusement parfaite, si patiente et si différente de Valentine, la vision qu'Ender avait eue d'elle avait été assez exacte pour qu'elles soient génétiquement identiques. Sa vision ne devait pas être très loin de la cible. Peut-être que j'étais vraiment parfaite à l'époque, et que je n'ai acquis mes défauts que plus tard. Peut-être que j'étais vraiment aussi belle que ça. Peut-être que j'étais vraiment aussi jeune.

Elles s'agenouillèrent devant l'évêque. Plikt baisa l'anneau, même si elle n'était en rien responsable de la pénitence de Lusitania.

Mais quand vint le tour de Val de baiser l'anneau, l'évêque retira sa main et détourna les yeux. Un prêtre se détacha de l'assistance et leur dit de retourner à leur place.

— Comment le pourrais-je ? dit Val. Je n'ai pas encore fait pénitence.

— Tu n'as pas de pénitence à faire, dit le prêtre. L'évêque me l'a dit avant que tu arrives. Tu n'étais pas là lorsque le péché a été commis, tu n'as donc pas à t'associer à la pénitence.

Val le regarda tristement et dit :

— J'ai été créée par quelqu'un d'autre que Dieu. C'est pour cela que l'évêque refuse de me recevoir. Tant qu'il vivra, je ne pourrai jamais communier.

Le prêtre avait l'air très chagriné : comment ne pas avoir de la peine en voyant la jeune Val ? Sa simplicité et sa douceur lui donnaient une apparence fragile et la personne qui l'avait blessée devait donc se sentir bien maladroite pour avoir fait du mal à un être si vulnérable.

— Jusqu'à ce que le pape puisse décider, dit le prêtre. Tout ceci est très pénible.

— Je sais, dit Val tout bas.

Puis elle revint s'asseoir entre Plikt et Valentine.

Nos coudes se touchent, songea Valentine. Une fille qui me ressemble si parfaitement qu'on croirait que je l'ai eue par clonage il y a treize ans.

Mais je ne voulais pas une autre fille, et certainement pas une copie conforme. Elle le sait. Elle le sent. Et elle souffre comme moi je n'ai jamais souffert : elle se sent mal aimée et rejetée par les êtres qui lui ressemblent le plus.

Qu'en pense Ender ? Souhaite-t-il lui aussi qu'elle s'en aille ? Ou désire-t-il être son frère, comme il fut lui-même son jeune frère il y a si longtemps ? Quand j'avais cet âge tendre, Ender n'avait pas encore commis de xénocide. Mais il n'avait pas encore parlé pour les morts non plus. *La Reine et l'Hégémon, La Vie d'Humain*, tout cela était encore très loin de lui. Il n'était qu'un enfant troublé, inquiet, angoissé. Comment Ender pourrait-il vouloir retrouver cette époque ?

Bientôt Miro arriva, rampa jusqu'à l'autel et baisa l'anneau. Bien que l'évêque l'eût absous de toute responsabilité, il faisait pénitence avec les autres. Valentine ne manqua pas de remarquer les nombreux chuchotements qui s'élevaient sur son passage. Tous les habitants de Lusitania qui l'avaient connu avant sa lésion au cerveau reconnaissaient le miracle accompli : une recreation parfaite du Miro qui avait si brillamment vécu parmi eux.

Je ne te connaissais pas alors, Miro, songea Valentine. As-tu toujours eu cet air sombre et distant ? Ton corps a beau être guéri, tu es toujours l'homme qui a vécu dans la douleur. En es-tu devenu plus froid ou plus compatissant ?

Il vint s'asseoir près d'elle sur la chaise qui aurait été celle de Jakt, mais Jakt était encore dans l'espace. Vu la destruction imminente de la descolada, il fallait que quelqu'un ramène à la

surface de Lusitania les milliers de bactéries, d'espèces végétales et animales congelées qu'il faudrait introduire pour établir une gaïalogie auto-régulée et entretenir les écosystèmes planétaires. Jakt était là-haut, œuvrant pour le bien de tous. C'était une bonne raison pour s'absenter, mais il lui manquait – et même beaucoup, en fait, avec toute la confusion suscitée par les nouvelles créations d'Ender. Miro ne pouvait pas remplacer son mari, surtout parce que son nouveau corps rappelait trop crûment ce qui s'était accompli Dehors.

Et si moi j'allais de l'autre côté, qu'est-ce que je créerais ? Je doute que je ramène une personne, parce que, j'en ai peur, il n'y a pas une seule âme à la racine de ma psyché. Même pas la mienne, hélas ! Mon étude passionnée de l'histoire a-t-elle été autre chose qu'une recherche de l'humanité ? D'autres trouvent l'humanité en scrutant leur propre cœur. Seules des âmes perdues ont besoin de la chercher en dehors d'elles-mêmes.

— Les gens sont presque tous entrés, chuchota Miro.

L'office ne tarderait donc pas à commencer.

— Vous êtes prêt à expier vos péchés ? chuchota Valentine.

— D'après ce que l'évêque m'a expliqué, je n'expierai que les péchés de ce nouveau corps. Je dois encore confesser les péchés qui datent de l'ancien corps et faire pénitence pour eux. Bien sûr, il n'a pas pu y avoir beaucoup de péchés de la chair, mais il y a eu pas mal de jalousie, de dépit, de méchanceté et d'apitoiement sur soi. Je suis en train de me demander si je ne devrais pas aussi déclarer un suicide. Lorsque mon vieux corps s'est émietté dans le néant, il répondait à un vœu de mon cœur.

— Vous n'auriez jamais dû recouvrer la parole, dit Valentine. Maintenant vous babillez juste pour entendre à quel point vous avez la langue bien pendue.

Il sourit et lui tapota le bras.

L'évêque fit débiter l'office par une prière, rendant grâce à Dieu pour tout ce qui avait été accompli dans les derniers mois. La création des deux nouveaux citoyens de Lusitania fut passée sous silence, mais la guérison de Miro fut résolument mise au compte de Dieu. L'évêque fit venir Miro et le baptisa presque sur-le-champ. Ensuite, comme il ne s'agissait pas d'une messe, l'évêque entama immédiatement son homélie.

— La pitié de Dieu est infinie, dit-il. Nous ne pouvons qu'espérer qu'elle s'étende encore plus loin pour nous pardonner les péchés atroces que nous avons commis, en tant qu'individus et en tant que peuple. Il ne nous reste à espérer qu'à l'instar des habitants de Ninive, qui échappèrent à la destruction grâce au repentir, nous pourrions convaincre le Seigneur de nous épargner l'attaque de la flotte qu'il a envoyée contre nous pour nous punir.

— N'a-t-il pas envoyé la flotte avant l'incendie de la forêt ? lui glissa Miro à l'oreille, assez bas pour que personne d'autre n'entende.

— Peut-être que le Seigneur tient compte de l'heure d'arrivée et non de l'heure de départ, suggéra Valentine.

Mais elle regretta immédiatement cette insolence. Ce qui se passait en ce jour était un événement solennel ; même si elle ne croyait pas profondément à la doctrine catholique, elle savait que, lorsqu'une communauté reconnaissait la responsabilité du mal qu'elle avait commis et faisait pénitence, le moment était sacré.

L'évêque parla de ceux qui étaient morts en odeur de sainteté : Os Venerados, qui, les premiers, sauvèrent l'humanité du fléau de la descolada ; le Père Estevão, dont le corps reposait sous les dalles de la chapelle et qui avait souffert le martyre en défendant la vérité contre l'hérésie ; Planteur, qui était mort pour prouver à ceux de son peuple que leur âme venait de Dieu et non d'un virus ; et les pequeninos innocents, victimes du massacre.

— Tous seront peut-être des saints un jour, car cette époque ressemble aux premiers temps du christianisme, où de grandes actions et une sainteté parfaite étaient encore plus nécessaires, et donc plus souvent accomplies. Cette chapelle est un sanctuaire en l'honneur de tous ceux qui ont aimé leur Dieu de tout leur cœur, de toutes leurs forces, de tout leur esprit, de toute leur puissance, et qui ont aimé leur prochain comme eux-mêmes. Que tous ceux qui entrent ici le fassent le cœur brisé et l'esprit repentant, afin que la sainteté puisse les toucher eux aussi.

L'homélie fut brève, car il y avait encore de nombreuses cérémonies identiques à l'ordre du jour : les fidèles se rendaient par groupes à la chapelle, puisqu'elle était bien trop exigüe pour contenir toute la population humaine de Lusitania. L'office toucha bientôt à

sa fin, et Valentine se leva pour partir. Elle se serait esquivée sur les talons de Plikt et de Val, mais Miro la retint par le bras.

— Ça y est. Jane vient de me le dire. Alors j'ai pensé que vous aimeriez le savoir.

— Quoi ?

— Elle vient de tester le vaisseau, sans Ender.

— Mais c'est impossible, non ? dit Valentine.

— Avec Peter. Elle l'a emmené Dehors et l'a ramené. Il peut contenir son aura, si c'est bien comme cela que le transfert fonctionne.

— Est-ce qu'il a... ?

— Créé quelque chose ? Non, dit Miro.

Il lui fit un grand sourire, légèrement forcé, avec une amorce de grimace que Valentine attribua à la tristesse.

— Il prétend que c'est parce que son esprit est beaucoup plus clair et plus sain que celui d'Ender.

— Ça se peut, dit Valentine.

— Moi, je dis que c'est parce que aucun des pilotes de là-bas n'était disposé à entrer dans sa configuration à lui. Trop tordue.

Valentine étouffa un rire.

L'évêque s'approcha d'eux. Puisqu'ils étaient parmi les derniers à partir, ils étaient seuls près de l'autel.

— Je te remercie d'avoir accepté un second baptême, dit l'évêque.

— Bien peu d'hommes, dit Miro en baissant la tête, ont la chance d'être purifiés de leurs péchés à ce stade de leur vie.

— Quant à vous, Valentine, je regrette de n'avoir pu recevoir celle qui... porte votre nom.

— Ne vous inquiétez pas, évêque Peregrino. Je vous comprends. Je suis peut-être même d'accord avec vous.

L'évêque secoua la tête.

— Ce serait mieux s'ils pouvaient...

— « Partir » ? suggéra Miro. Votre vœu sera exaucé. Peter partira bientôt ; Jane peut piloter un vaisseau avec lui à bord. La chose est sans aucun doute possible avec la jeune Val.

— Non, dit Valentine. Elle ne peut pas partir. Elle est trop...

— « Jeune » ? demanda Miro, apparemment amusé. Ils sont nés tous les deux en sachant tout ce que sait Ender. On ne peut pas dire que ce soit une fillette, malgré son apparence physique.

— S'il s'était agi d'une vraie naissance, dit l'évêque, ils n'auraient pas été obligés de partir.

— Ils ne partent pas pour vous faire plaisir, dit Miro. Ils partent parce que Peter va livrer le nouveau virus d'Ela à la planète de la Voie et que le vaisseau de Val va rechercher des planètes où pourront s'installer les pequeninos et les reines.

— Vous ne pouvez pas l'envoyer dans l'espace pour accomplir pareille mission, dit Valentine.

— Je ne vais l'envoyer nulle part, dit Miro. C'est moi qui l'emmène. Ou, plutôt, c'est elle qui m'emmène. C'est moi qui peux partir. Et je le veux. Je prends tous les risques. Il ne lui arrivera rien, Valentine.

Valentine secoua la tête, mais elle savait déjà qu'elle finirait par perdre la partie. Val elle-même insisterait pour partir, malgré son apparente jeunesse, parce que, si elle ne partait pas, un seul vaisseau interstellaire serait utilisable. Et, si c'était Peter qui voyageait à son bord, qu'est-ce qui pourrait garantir que le vaisseau soit utilisé à des fins honnêtes ? Avec le temps, Valentine finirait par s'incliner. Quels que soient les dangers auxquels Val serait probablement exposée, ils n'étaient pas supérieurs aux risques déjà pris par d'autres, comme Planteur, le Père Estevão ou Verre.

Les pequeninos se rassemblèrent autour de l'arbre de Planteur. L'honneur aurait dû revenir à l'arbre de Verre, puisqu'il avait été le premier à passer dans la troisième vie avec l'aide de la recolada, mais ses premiers mots, dès que les frères purent communiquer avec lui, furent pour rejeter catégoriquement l'idée que l'introduction du virocyde et de la recolada sur la planète lui soit associée. C'était là l'occasion d'honorer Planteur, déclara-t-il, et les frères et les épouses en convinrent avec lui.

C'est ainsi qu'Ender s'appuya contre Humain, son ami, qu'il avait planté pour l'aider à passer dans la troisième vie bien des années auparavant. La libération des pequeninos de la descolada aurait rempli Ender d'une joie sans mélange s'il n'avait eu à tolérer la présence constante de Peter à ses côtés.

— La faiblesse honore la faiblesse, dit Peter. Planteur a bel et bien échoué, et c'est lui qu'ils honorent alors que Verre, qui, lui, a réussi, est tout seul là-bas dans le champ expérimental. Et le plus stupide là-dedans, c'est que ça ne risque pas d'avoir le moindre sens pour Planteur, puisque son aiúa n'est même pas là.

— Ça n'a peut-être pas de sens pour Planteur, dit Ender — encore qu'il n'en fût pas complètement sûr —, mais ça en a pour tous ceux qui sont ici.

— Ouais, dit Peter. Ça veut dire qu'ils sont faibles.

— Jane dit qu'elle t'a emmené Dehors.

— Facile, dit Peter. Mais, la prochaine fois, ma destination ne sera pas Lusitania.

— Elle dit que tu as l'intention d'apporter le virus d'Ela sur la Voie.

— Ma première étape, dit Peter. Mais je ne reviens pas ici. Tu peux compter là-dessus, mon vieux.

— Nous avons besoin du vaisseau.

— Vous avez cette délicieuse nymphe à votre disposition, et l'autre enflure dans sa tanière pourrait vous cracher des vaisseaux par douzaines si seulement vous pouviez produire des créatures comme moi et Valzinha en quantité équivalente.

— Je serai heureux de te voir disparaître.

— T'es pas curieux de savoir ce que j'ai l'intention de faire ?

— Non, dit Ender.

Mais il mentait, et Peter le savait, évidemment.

— J'ai l'intention de faire ce que tu n'as ni l'intelligence ni le courage de faire. J'ai l'intention d'arrêter la flotte.

— Comment ça ? En apparaissant comme par magie sur le vaisseau amiral ?

— Bon, si le pire devait se produire, mon pote, je pourrais toujours leur larguer un Dispositif DM avant même qu'ils s'aperçoivent que je suis là. Mais ça n'aboutirait pas à grand-chose, hein ? Pour empêcher la flotte d'agir, j'ai besoin d'empêcher le Congrès d'agir. Et pour ça, j'ai besoin de prendre les commandes.

Ender comprit immédiatement ce que cela signifiait.

— Alors tu crois que tu peux redevenir l'Hégémon ? Que Dieu protège l'humanité si tu y réussis !

— Pourquoi pas ? dit Peter. Je l'ai déjà fait une fois dans le temps, et je m'en suis pas trop mal tiré. Tu devrais le savoir, c'est toi qui as écrit le bouquin.

— Mais c'était le vrai Peter, pas cette caricature suscitée par ma haine et ma peur.

Peter avait-il un minimum d'humanité pour être touché par ce sévère jugement ? Ender crut, un instant du moins, que Peter hésitait, que son visage reflétait momentanément... la peine ? Ou la rage, tout simplement ?

— Le vrai Peter, c'est moi, répondit-il enfin. Et t'as intérêt à espérer que j'ai toutes les capacités que j'avais dans le temps. Après tout, t'as bien réussi à donner à Valette les mêmes gènes que Valentine. Peut-être que je serai exactement tout ce que Peter était.

— C'est ça, quand les poules auront des dents !

— Elles en auraient sûrement, dit Peter en riant, si t'allais faire un tour Dehors et que t'y croies un bon coup.

— Alors, va-t'en, dit Ender.

— Oui, je sais bien que tu seras heureux de te débarrasser de moi.

— Et de faire cadeau de ta personne au reste de l'humanité ? dit Ender. Soit, c'est la punition qu'ils méritent pour avoir envoyé cette flotte. Ne crois pas que cette fois-ci, dit-il en le tirant par le bras, tu vas pouvoir me réduire à l'impuissance. Je ne suis plus un petit garçon et, si tu dépasses les bornes, je t'anéantirai.

— Tu peux pas, dit Peter. Pourquoi pas te suicider tant que tu y es ?

La cérémonie commença. Cette fois, pas de pompe, pas d'anneau à baiser, pas d'homélie. Ela et ses collaborateurs se contentèrent d'apporter plusieurs centaines de morceaux de sucre imbibés d'une solution contenant la bactérie virocide et autant de flacons d'une solution contenant la recolada. Ils circulèrent parmi les fidèles, et chaque pequenino prit le morceau de sucre, le fit fondre dans sa bouche et l'avalait en buvant le contenu du flacon.

— Ceci est mon corps, qui vous est donné, psalmodia Peter. Faites ceci en souvenir de moi.

— Tu ne respectes vraiment rien ? demanda Ender.

— Ceci est mon sang, que j'ai versé pour vous, continua Peter en souriant. Buvez-le en souvenir de moi. C'est le genre de communion que je peux recevoir quand même, baptême ou pas.

— Je ne peux pas te le promettre, dit Ender. On n'a pas encore inventé le baptême qui te purifierait.

— Je parie que t'as attendu toute ta vie rien que pour pouvoir me dire ça, dit Peter.

Il se tourna pour qu'Ender puisse voir l'oreille dans laquelle avait été implanté le bijou qui le reliait à Jane. Au cas où Ender n'aurait pas remarqué ce qu'il lui montrait, Peter caressa ostensiblement la parure.

— Et n'oublie pas, dit-il, que j'ai là-dedans la source de toute la sagesse. Elle te montrera ce que je suis en train de faire, si jamais ça t'intéresse. Si tu m'oublies pas dès que je serai parti.

— Je ne t'oublierai pas, dit Ender.

— Tu pourrais venir avec moi, dit Peter.

— Et risquer de faire d'autres exemplaires de toi Dehors ?

— Je me sentirais moins seul.

— Je te garantis, Peter, que tu serais aussi vite écœuré de ton image que je le suis de toi.

— Jamais de la vie, dit Peter. Je suis pas maso comme toi, l'outil bourré de remords d'hommes plus forts et plus valeureux que toi. Et si tu veux pas me fabriquer d'autres copains, je m'arrangerai bien pour en trouver sur mon chemin.

— Je n'en doute pas, dit Ender.

Les sucres et les flacons arrivèrent devant eux ; ils mangèrent et burent.

— Le goût de la liberté, dit Peter. Délicieux !

— Vraiment ? dit Ender. Nous sommes en train de tuer une espèce que nous n'avons jamais comprise.

— Je sais ce que tu veux dire, dit Peter. C'est beaucoup plus marrant de liquider un adversaire quand il est capable de comprendre à quel point on triomphe de lui.

Sur ce, Peter s'en alla. Enfin.

Ender resta jusqu'à la fin de la cérémonie, et s'entretint avec Humain et Fureteur, évidemment, puis avec Valentine, Ela, Ouanda et Miro.

Or il lui restait une dernière visite à faire. Une visite qu'il avait déjà faite plusieurs fois, mais en vain : il avait toujours été repoussé et renvoyé sans un mot. Mais, cette fois, Novinha sortit pour lui parler. Elle paraissait tout à fait calme – et non pleine de fureur et de chagrin.

— Je suis beaucoup plus en paix à présent, dit-elle. Je sais que la haine que je nourrissais contre toi était injuste.

Ender fut heureux d'apprendre ce changement, mais surpris des termes qu'elle employait. Quand Novinha avait-elle jamais parlé de rectitude morale ?

— J'ai fini par comprendre que mon enfant accomplissait peut-être les desseins de Dieu, dit-elle. Que tu n'aurais pu l'en empêcher, parce que Dieu voulait qu'il aille chez les pequeninos pour mettre en route la série de miracles qui se sont produits depuis. Miro, dit-elle en pleurant, est venu me voir. Guéri. Oh, Dieu est miséricordieux après tout ! Et je reverrai Quim au ciel quand je mourrai.

Elle s'est convertie, se dit Ender. Après avoir si longtemps méprisé l'Eglise et s'être associée au catholicisme uniquement parce que c'était obligatoire pour être citoyenne de Lusitania, elle s'est convertie au bout de quelques semaines passées chez les Enfants de l'Esprit du Christ. J'en suis heureux. Elle me reparle.

— Andrew, dit-elle, je veux que nous soyons à nouveau ensemble.

Il s'approcha pour l'étreindre, voulant pleurer de joie et de soulagement, mais elle recula à son contact.

— Tu ne comprends pas, dit-elle. Je ne veux pas rentrer à la maison avec toi. C'est ici que j'habite désormais.

Elle avait raison : il n'avait pas compris. Mais maintenant il comprenait. Elle ne s'était pas seulement convertie au catholicisme. Elle venait d'entrer dans un ordre où le sacrifice permanent était la règle, un ordre dont seuls pouvaient faire partie des époux et épouses, et ensemble seulement, pour prononcer des vœux d'abstinence permanente tout au long de leur vie conjugale.

— Novinha, dit-il, je n'ai jamais eu ni la foi ni la force nécessaires pour être l'un des Enfants de l'Esprit du Christ.

— Quand tu les auras, je t'attendrai ici.

— Est-ce le seul espoir que j'aie d'être avec toi ? dit-il tout bas. De renoncer à aimer ton corps pour t'avoir comme compagne ?

— Andrew, souffla-t-elle. Je te désire. Mais j'ai pratiqué tant d'années le péché d'adultère qu'à présent mon seul espoir d'arriver à la félicité est de renier la chair et de vivre dans l'esprit. Je le ferai seule s'il le faut. Mais avec toi... Oh, Andrew, comme tu me manques !

Et tu me manques aussi, songea-t-il.

— Tu me manques comme mon propre souffle, murmura-t-il. Mais tu ne peux pas me demander cela. Vivons comme mari et femme jusqu'à ce que notre jeunesse s'essouffle, et, lorsque le désir s'effacera, nous pourrons revenir ici ensemble et je serai heureux.

— Ne vois-tu pas que j'ai souscrit à un pacte, que j'ai fait une promesse ?

— Tu m'en avais fait une aussi, dit-il.

— Devrais-je revenir sur la promesse que j'ai faite à Dieu afin de tenir celle que je t'ai faite ?

— Dieu le comprendrait.

— Qu'il est facile à qui n'entend jamais Sa voix de déclarer ce qui lui manquerait et ce qui ne lui manquerait pas !

— Tu entends sa voix ces temps-ci ?

— Je l'entends chanter en mon cœur, comme le Psalmiste. Le Seigneur est mon berger. De rien je ne manquerai.

— Le psaume 23. Moi, le seul que j'entende, c'est le 22.

— « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » récita-t-elle avec un pâle sourire.

— Et l'histoire des taureaux de Basha, dit Ender. J'ai toujours eu l'impression d'être entouré de grosses brutes.

— Viens me voir quand tu le pourras, dit-elle en riant. Quand tu seras prêt, je serai là.

C'est alors qu'elle faillit le quitter.

— Attends.

Elle attendit.

— Je t'ai apporté le virocide et la recolada.

— Ela triomphe, dit-elle. La tâche était au-delà de mes forces, tu sais. Je ne vous ai rien coûté en abandonnant mes recherches. Mon heure était passée, Ela m'avait surpassée, et de loin.

Novinha prit le sucre, le laissa fondre un instant, l'avalala.

Puis elle éleva le flacon à la clarté des dernières lueurs du soir.

— Avec ce ciel rouge, on dirait que ça brûle dedans.

Elle but le contenu – le sirota, en fait, pour que le goût subsiste. Même si, comme Ender le savait, la solution était amère, et que le goût désagréable en restait longtemps dans la bouche.

— Je peux venir te voir ?

— Une fois par mois, dit-elle.

À la rapidité de sa réponse, il comprit qu'elle avait déjà envisagé la question et pris une décision sur laquelle elle n'avait aucune intention de revenir.

— Alors je viendrai te voir une fois par mois.

— Jusqu'au jour où tu seras prêt à me rejoindre, dit-elle.

— Jusqu'au jour où tu seras prête à me revenir, répondit-il.

Mais il savait qu'il ne la fléchirait jamais. Novinha n'était pas une personne qui changeait facilement d'avis. Elle avait assigné des limites à son avenir et il aurait dû lui en vouloir furieusement. Il aurait dû dire tout haut qu'il pourrait retrouver sa liberté en quittant une femme qui se refusait à lui. Mais il ne voyait pas pourquoi aurait besoin de liberté. Il se rendait compte qu'à présent tout lui échappait. Aucun aspect de l'avenir ne dépend de moi. Mon œuvre, telle qu'elle est, est terminée, et maintenant ma seule influence sur l'avenir est ce que feront mes enfants – ou ce qui m'en tient lieu, le monstre Peter et Val, l'enfant incroyablement parfaite.

Et Miro, Grego, Quara, Ela, Olhado : ne sont-ils pas mes enfants aussi ? Ne puis-je aussi prétendre avoir contribué à leur création, même s'ils furent issus de l'amour de Libo et du corps de Novinha bien avant que je débarque ici ?

La nuit était totale lorsqu'il retrouva la jeune Val, bien qu'il ne pût comprendre pourquoi il la cherchait. Elle était chez Olhado, avec Plikt, mais tandis que Plikt s'appuyait contre un mur obscurci, avec un regard indéchiffrable, Val était au milieu des enfants d'Olhado et jouait avec eux.

Evidemment qu'elle joue avec eux, songea Ender. C'est encore une enfant, malgré toute l'expérience que mes souvenirs ont pu lui transmettre.

Mais tandis qu'il les regardait, immobile sur le seuil, il se rendit compte qu'elle ne jouait pas vraiment avec tous les enfants. C'était Nimbo qui retenait son attention.

Le garçon qui s'était brûlé, au propre et au figuré, la nuit de l'émeute. Le jeu auquel jouaient les enfants était relativement

simple, mais il les empêchait de se parler. Et pourtant, il y avait entre Val et Nimbo une éloquente communication. Le sourire de Val rayonnait d'une chaleur qui n'était pas celle d'une femme qui encourage un amant, mais plutôt celle qu'une sœur donne à un frère dans un message silencieux d'amour et de confiance.

Elle est en train de le guérir, songea Ender. Tout comme Valentine m'a guéri, il y a bien longtemps. Pas avec des mots. Avec sa seule présence.

Se pourrait-il que je l'aie créée en lui conservant ce talent intact ? Y avait-il autant de vérité et de force dans ma vision de sa personne ? Alors peut-être que Peter aussi a en lui tout ce qu'a eu mon vrai frère – tout ce qui était dangereux et épouvantable, mais aussi tout ce qui a créé un ordre nouveau.

Il avait beau essayer, il n'arrivait pas à le croire. Val savait peut-être guérir d'un regard, mais Peter n'avait rien de tel en lui. C'était le visage qu'Ender, bien des années auparavant, avait vu dans un miroir du *Fantasy Game*, dans un salon des horreurs où il était mort cent fois avant de pouvoir finalement assimiler la personnalité de Peter et poursuivre la partie.

J'ai pris sa personnalité et j'ai détruit toute une race. Je l'ai assimilé pour commettre le xénocide. Depuis tout ce temps, je croyais que je l'avais évacué de mon esprit. Qu'il était parti. Mais il ne m'abandonnera jamais.

L'idée de se retirer du monde et de rejoindre l'ordre des Enfants de l'Esprit du Christ avait de quoi le séduire. Peut-être qu'en ce lieu Novinha et lui pourraient ensemble se débarrasser des démons qui les habitaient depuis si longtemps. Novinha n'avait jamais été si reposée que ce soir-là.

Val s'aperçut de la présence d'Ender et s'approcha de lui.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? dit-elle.

— Je te cherchais.

— Plikt et moi-même passons la nuit chez Olhado.

Elle coula un regard en direction de Nimbo et sourit.

Sans réfléchir, le gamin lui sourit de toutes ses dents.

— Jane dit que tu pars avec le vaisseau, dit doucement Ender.

— Si Peter peut contenir Jane en lui-même, alors moi aussi. Miro part avec moi. À la recherche de planètes habitables.

— Seulement si tu le veux, dit Ender.

— Sois sérieux, dit-elle. Depuis quand ne fais-tu que ce que tu veux ? Je ferai ce qu'il faut faire et que je suis la seule à pouvoir faire.

Il acquiesça silencieusement.

— C'est tout ce que tu voulais ? demanda-t-elle.

— Je crois, dit-il avec un nouveau hochement de tête.

— Ou alors es-tu venu parce que tu voudrais être l'enfant que tu étais la dernière fois que tu as vu une fille avec ce visage-ci ?

Paroles blessantes – au-delà de ce que Peter lui avait infligé en lisant dans son cœur. La compassion de Val était plus douloureuse que le mépris de Peter.

Elle avait dû voir son expression peinée, et la comprendre de travers. Il était soulagé de voir qu'elle pouvait se méprendre. Il me reste encore un peu d'intimité, alors.

— Tu as honte de moi ? demanda-t-elle.

— Je suis gêné, dit-il, de voir mon inconscient dans le domaine public. Mais je n'ai pas honte. Pas de toi.

Il regarda Nimbo, puis se retourna vers elle.

— Reste ici et termine ce que tu as commencé.

— C'est un brave garçon, dit-elle avec un mince sourire. Il avait cru faire quelque chose de bien.

— Oui, dit Ender. Mais ça lui a complètement échappé.

— Il ne savait pas ce qu'il faisait, dit-elle. Comment peut-on vous reprocher vos actes quand vous n'en comprenez pas les conséquences ?

Il savait qu'elle parlait tout autant de lui, Ender le Xénocide, que de Nimbo.

— On ne subit pas les reproches, répondit-il. Mais on conserve la responsabilité de ses actes. Pour guérir les blessures qu'on a infligées.

— Oui, dit-elle. Les blessures que tu as infligées. Mais pas toutes les blessures du monde.

— Oh ? demanda-t-il. Et pourquoi pas ? Parce que tu as l'intention de toutes les guérir toi-même ?

Elle rit d'un rire léger d'adolescente.

— Tu n'as pas changé, Andrew, dit-elle. Depuis tout ce temps.

Il lui sourit, l'étreignit doucement et la renvoya dans la lumière de la pièce. Il se retourna vers le ciel nocturne et rentra chez lui. Il y

avait assez de clarté stellaire pour qu'il retrouve son chemin, mais il trébucha et se perdit plusieurs fois.

— Tu pleures, lui dit Jane à l'oreille.

— C'est un si beau jour de bonheur !

— C'est vrai, tu sais. Tu dois être le seul à t'apitoyer sur toi ce soir.

— Très bien, dit Ender. Si je suis le seul, alors il y en a au moins un.

— Et moi, alors ? Je ne suis rien pour toi ? En plus, notre relation a toujours été chaste.

— La chasteté, j'en ai eu plus qu'assez dans ma vie, rétorqua-t-il. Je n'en redemandais pas.

— Tout le monde finit par être chaste. Tout le monde finit par se mettre hors d'atteinte de tous les péchés mortels.

— Mais je ne suis pas mort. Pas encore. C'est vrai, non ?

— Tu as l'impression d'être au ciel ? demanda-t-elle.

Il rit sans conviction.

— Alors tu ne peux pas être mort.

— Tu oublies une chose, dit-il. Ça pourrait très bien être l'enfer.

— Vraiment ? demanda-t-elle.

Il songea à tout ce qui avait été accompli. Les virus d'Ela. La guérison de Miro. La relation de sympathie entre Val et Nimbo. Le sourire de la paix sur le visage de Novinha. Les pequeninos en liesse tandis que leur liberté se répandait sur leur planète. Il savait que le viroicide se diffusait en spirale dans la prairie de capim qui entourait la colonie ; il devait déjà avoir atteint d'autres forêts. Impuissante, la descolada cédait la place à la muette et passive recolada. Rien de tout cela ne pouvait se passer en enfer.

— Je crois que je suis encore vivant, dit-il.

— Et moi aussi, dit-elle. Ce n'est pas rien. Peter et Val ne sont pas les seuls à avoir jailli de ton esprit.

— C'est vrai, dit-il.

— Mais nous sommes tous les deux vivants, même si nous avons devant nous des temps difficiles.

Il se rappela ce qui attendait Jane, la mutilation mentale qui surviendrait dans quelques semaines seulement, et il eut honte d'avoir déploré ses propres malheurs.

— Mieux vaut avoir aimé et perdu, murmura-t-il, que de n'avoir jamais aimé du tout.

— C'est peut-être un cliché, dit Jane, mais ça ne veut pas dire que ça ne puisse pas être vrai.

LE DIEU DE LA VOIE

« Je n'ai pu déceler de changement de goût dans la descolada avant qu'elle disparaisse. »

« Elle s'adaptait à vous ? »

« Elle commençait à avoir le même goût que moi. Elle avait intégré la plupart de mes molécules génétiques à sa propre structure. »

« Peut-être se préparait-elle à vous modifier comme elle nous a modifiés. »

« Mais lorsqu'elle a asservi vos ancêtres, elle les a appariés avec les arbres dans lesquels ils vivaient. Avec qui aurions-nous été appariés ? »

« Quelles formes de vie y a-t-il sur Lusitania hormis celles qui sont déjà appariées ? »

« Peut-être que la descolada voulait nous associer à un couple déjà existant. Ou nous substituer à l'un des membres du couple. »

« Ou peut-être voulait-elle vous apparier avec les humains. »

« Elle est morte, à présent. Peu importe ce qu'elle avait l'intention de faire. Cela n'arrivera jamais. »

« Qu'est-ce que cela aurait signifié pour vous ? Des accouplements avec les mâles humains ? »

« C'est dégoûtant. »

« Ou des naissances vivantes, comme chez les humains ? »

« Arrêtez ces horreurs ! »

« C'étaient de pures spéculations. »

« La descolada a disparu. Vous en êtes libérés. »

« Mais nous ne serons jamais libres de ce que nous aurions dû être. Je crois que nous étions intelligents avant l'arrivée de la descolada. Je crois que notre histoire est plus ancienne que l'engin spatial qui l'a déposée ici. Je crois que quelque part dans nos gènes est ancré, à jamais verrouillé, le secret de notre vie arboricole

primitive – plutôt que le stade larvaire dans la vie d'arbres intelligents. »

« Si vous n'aviez pas eu de troisième vie, Humain, vous seriez mort à présent. »

« Mort à présent, certes, mais, de mon vivant, j'aurais pu être plus qu'un simple frère – un père. De mon vivant, j'aurais pu voyager partout, sans m'inquiéter d'avoir à retourner à ma forêt si jamais j'espérais m'accoupler. Jamais je n'aurais été enraciné jour après jour au même endroit, à vivre ma vie indirectement au travers des récits que me font les frères. »

« Il ne vous suffit donc pas d'être libéré de la descolada ? Il faut que vous soyez libéré de toutes ses conséquences, faute de quoi vous ne serez jamais satisfait. »

« Je suis toujours satisfait. Je suis ce que je suis, qu'importe comment cela m'est arrivé. »

« Mais toujours pas libre. »

« Chez nous, les mâles comme les femelles doivent toujours renoncer à la vie pour transmettre leurs gènes. »

« Stupide individu, crois-tu que je sois libre, moi, la reine de cet essaim ? Crois-tu que les parents humains retrouvent jamais une pleine liberté une fois qu'ils ont procréé ? Si pour toi la vie signifie l'indépendance, la liberté sans entraves de faire ce que tu veux, alors aucune créature intelligente n'est en vie. Aucun de nous n'est jamais totalement libre. »

« Prenez donc racine, chère amie, et dites-moi alors à quel point vous étiez captive avant d'être enracinée. »

Wang-mu et maître Han attendaient ensemble au bord du fleuve. Une agréable promenade dans le jardin les avait amenés à une centaine de mètres de la résidence. Jane leur avait dit que quelqu'un viendrait les voir, quelqu'un de Lusitania. Ils avaient tous les deux compris que cela signifiait qu'on avait réussi à voyager plus vite que la lumière, mais ils pouvaient seulement supposer que leur visiteur avait dû se mettre en orbite autour de la Voie, était descendu en navette et faisait discrètement route vers eux.

Ils furent étonnés de voir une structure métallique ridiculement petite apparaître devant eux sur la berge. La porte s'ouvrit. Un

homme émergea. Un homme jeune, blanc, de forte carrure, mais d'apparence agréable tout de même. Il tenait à la main une simple éprouvette en verre.

Il sourit.

Wang-mu n'avait jamais vu pareil sourire. Le regard de l'homme la traversa comme s'il avait capturé son âme. Comme s'il la connaissait intimement, mieux qu'elle ne se connaissait elle-même.

— Wang-mu, dit-il doucement. Royale Mère du Couchant. Et Fei-tzu, le grand professeur de la Voie.

Il s'inclina. Ils s'inclinèrent courtoisement.

— J'en ai pas pour longtemps, dit-il en tendant le tube à maître Han. Voilà le virus. Dès que je suis parti – parce que j'ai aucune envie de me faire génétiquement modifier, merci beaucoup –, vous buvez ça. J'imagine que ça a un goût de pus ou quelque chose d'aussi dégueulasse, mais buvez quand même. Ensuite vous prenez contact avec un maximum de gens, chez vous et dans la ville à côté. Vous aurez environ six heures avant d'avoir la nausée. Avec un peu de chance, à la fin du deuxième jour, vous n'aurez plus un seul symptôme. De quoi que ce soit. Finies les petites cabrioles dans l'air, maître Han, dit-il avec un sourire narquois.

— Finie aussi la servilité pour nous tous, dit Han Fei-tzu. Nous sommes prêts à transmettre notre message séance tenante.

— Ce truc-là, vous en causez à personne avant d'avoir répandu l'infection pendant au moins quelques heures.

— Evidemment, dit maître Han. Votre sagesse me dit d'être prudent, bien que mon cœur me dise de proclamer sans tarder la glorieuse révolution que cette miséricordieuse épidémie va nous apporter.

— Oui, c'est très bien, cause toujours, dit l'homme avant de se tourner vers Wang-mu. Mais toi, t'as pas besoin du virus, hein ?

— Non, monsieur, dit Wang-mu.

— Jane dit qu'elle a jamais vu personne d'aussi intelligent chez les humains.

— Jane est trop généreuse, dit Wang-mu.

— Mais non, elle m'a fait voir ton dossier.

Il l'examina de la tête aux pieds. Elle n'apprécia pas la manière dont ses yeux prirent possession de tout son corps en ce seul et interminable regard.

— T'as pas besoin d'être là pour attendre l'épidémie. En fait, tu ferais mieux de te barrer d'ici avant que ça commence.

— Partir d'ici ?

— Y a rien pour toi, ici, dit l'homme. Je sais pas comment la révolution va marcher ici, mais tu seras toujours une bonniche et une fille de prolos. Dans un foutoir pareil, tu pourrais passer toute ta vie à surmonter tes handicaps et tu serais encore rien qu'une servante avec une intelligence au-dessus de la moyenne. Viens avec moi pour faire un peu avancer l'histoire. Faire l'histoire, pardi !

— Je viendrais avec vous pour faire quoi ?

— Renverser les guignols du Congrès, évidemment. On leur coupe les pattes et on les renvoie chez eux sur les rotules. Faire de toutes les colonies planétaires des membres à part entière avec voix délibérative, donner un grand coup de balai pour éliminer la corruption, révéler tous les secrets les plus louches, et rappeler la flotte de Lusitania avant qu'elle puisse commettre une atrocité. Reconnaître les droits de toutes les races raman. Donner la paix et la liberté.

— Et vous avez l'intention de faire tout ça ?

— Mais pas tout seul.

Elle fut soulagée.

— Puisque je t'aurai avec moi.

— Pour quoi faire ?

— Pour écrire. Pour parler. Pour faire tout ce qui pourra m'être utile.

— Mais je n'ai pas fait d'études, monsieur. Maître Han commençait tout juste à me donner des leçons.

— Qui êtes-vous ? demanda maître Han. Comment pouvez-vous attendre d'une jeune fille réservée comme elle qu'elle cède aux avances du premier venu ?

— Réservée, vous dites ? Une fille qui fait don de son corps au contremaître afin d'avoir une chance de s'approcher d'une jeune élue qui, on ne sait jamais, pourrait l'engager comme servante secrète ? Non, maître Han, elle peut bien se donner l'air d'une sainte-nitouche, mais c'est parce que c'est un vrai caméléon. Elle change de peau chaque fois qu'elle croit que ça va lui rapporter quelque chose.

— Je ne suis pas une menteuse, monsieur, dit-elle.

— Non, je suis sûr que tu deviens en toute sincérité ce que tu fais semblant d'être. Alors, maintenant, je te dis : « Fais semblant d'être une révolutionnaire avec moi. Tu détestes ces salauds qui ont fait tout ça à ta planète. Et à Qing-jao. »

— Comment se fait-il que vous en sachiez autant sur moi ?

Il tapota son oreille, où Wang-mu remarqua pour la première fois le bijou qui s'y blottissait.

— Jane me renseigne en permanence sur les gens que j'ai besoin de connaître.

— Jane va mourir bientôt, dit Wang-mu.

— Oh, elle va peut-être tomber quelque temps dans une demi-stupeur, mais elle va pas mourir, ça non ! Et entre-temps, je t'aurai, toi.

— Je ne peux pas le faire, dit-elle. J'ai peur.

— Très bien, ait-il. Je t'ai fait la proposition.

Il se retourna en direction de la porte de son minuscule engin.

— Attendez, dit-elle.

Elle se retrouva à nouveau face à lui.

— Pouvez-vous me dire au moins qui vous êtes ?

— Je m'appelle Peter Wiggin, dit-il. Mais je compte utiliser un pseudonyme pendant quelque temps.

— Peter Wiggin, souffla-t-elle. Mais c'est le nom du...

— C'est mon nom à moi. Je t'expliquerai tout plus tard, si ça me chante. Disons simplement que c'est Andrew Wiggin qui m'a expédié ici. Plutôt énergiquement. Je suis investi d'une mission, et il a pensé que je ne pourrais la remplir que sur l'une des planètes où les structures du pouvoir au Congrès sont le plus concentrées. J'ai déjà été hégémon une fois dans ma vie, Wang-mu, et j'ai l'intention de récupérer mon boulot, peu importe le nom que ça aura quand je l'aurai retrouvé. Je vais faire pas mal de dégâts, je vais en enquiquiner plus d'un et foutre en l'air ces Cent-Mondes de mes deux. Alors, je t'invite à m'aider. Mais je me fous pas mal que tu sois d'accord ou pas, parce que, même si c'est le pied de profiter de ta science et de ta compagnie, je ferai le boulot d'une manière ou d'une autre. Alors, tu viens ou quoi ?

Désespérant de pouvoir prendre une décision, Wang-mu se tourna vers maître Han.

— J'avais espéré être ton professeur, dit-il. Mais si cet homme veut vraiment œuvrer pour ce qu'il vient de décrire, alors tu auras avec lui une meilleure chance d'infléchir le cours de l'histoire humaine que tu n'en auras jamais sur cette planète, où le virus accomplira l'essentiel de notre tâche.

— En vous quittant, chuchota Wang-mu, c'est comme si je perdais un père.

— Et si tu pars, j'aurai perdu ma seconde et dernière fille.

— Arrêtez de me fendre le cœur, vous deux, dit Peter. J'ai là un engin supraluminique. Si elle quitte la Voie avec moi, c'est pas pour la vie. Si ça marche pas, je peux toujours la ramener en un jour ou deux. Ça vous va ?

— Tu veux partir, je le sais, dit maître Han.

— Mais vous savez aussi que je veux rester.

— Je le sais. Mais tu partiras.

— Oui, dit-elle. Je partirai.

— Que les dieux te gardent, Wang-mu, ma fille.

— Et que vous soyez à l'est du Levant partout où vous irez, Han Fei-tzu, mon père.

Puis elle fit un pas en avant. Le jeune homme appelé Peter la prit par la main et la conduisit dans le vaisseau. La porte se referma derrière eux. Un instant plus tard, l'engin disparut.

Maître Han attendit là dix minutes, méditant jusqu'à ce qu'il retrouve son calme. Puis il ouvrit le flacon, en but le contenu et retourna d'un pas allègre à la résidence. Il fut accueilli par la vieille Mu-pao qui l'attendait juste derrière la porte.

— Maître Han, dit-elle. Je ne savais pas où vous étiez parti. Et Wang-mu est partie elle aussi.

— Elle est partie pour quelque temps, dit-il.

Puis il se rapprocha de la vieille domestique, assez près pour lui souffler au visage.

— Tu as été fidèle à cette maison au-delà de ce que nous avons jamais été en droit d'espérer.

— Maître Han, dit-elle, la peur dans le regard, vous ne me renvoyez pas, n'est-ce pas ?

— Non, dit-il. Je croyais te remercier.

Il planta là Mu-pao et fit le tour de la maison. Qing-jao n'était pas dans sa chambre. Cela n'avait rien d'étonnant. Elle passait le

plus clair de son temps à recevoir des visiteurs. Ce qui ne pouvait qu'arranger Han Fei-tzu. Et, de fait, il la trouva au salon, en compagnie de trois vénérables et distingués élus des dieux qui venaient d'une ville à trois cents kilomètres de là.

Qing-jao fit de bonne grâce les présentations, puis adopta le rôle de la fille obéissante en présence de son père. Il s'inclina devant chaque invité, non sans trouver un prétexte pour tendre la main et les toucher chacun à leur tour. Jane avait expliqué que le virus était extrêmement contagieux. Une simple proximité physique était habituellement suffisante ; le contact rendait la transmission encore plus sûre.

Les salutations terminées, il se tourna vers sa fille.

— Qing-jao, dit-il, veux-tu accepter un cadeau ?

Elle s'inclina et répondit courtoisement :

— Je recevrai avec reconnaissance tout cadeau que mon père m'apporte, bien que je sache que je suis indigne de ses attentions.

Il ouvrit les bras et l'attira à lui. Elle se laissa étreindre gauchement, avec raideur : il ne s'était jamais laissé aller à pareille effusion devant des dignitaires depuis qu'elle était toute petite fille. Mais il la tint quand même, et la serra très fort, car il savait qu'elle ne lui pardonnerait jamais ce qu'elle recevait dans ce geste et que ce serait donc la dernière fois qu'il prendrait sa Glorieusement Brillante dans ses bras.

Qing-jao savait ce que signifiait cette embrassade. Elle avait vu son père traverser le jardin avec Wang-mu. Elle avait vu l'engin en forme de noisette apparaître sur la berge. Elle avait vu son père prendre le flacon des mains de l'inconnu aux yeux ronds. Elle l'avait vu boire. Puis elle était venue dans cette pièce pour recevoir des visiteurs en son nom. Je suis soumise, mon très honoré père, même quand tu t'apprêtes à me trahir.

Alors, sachant que cette étreinte était l'effort le plus cruel consenti par son père pour la couper de la voix des dieux, sachant qu'il avait si peu de respect pour elle qu'il croyait pouvoir la tromper, elle reçut néanmoins ce qu'il avait décidé de lui donner. N'était-il pas son père ? Peut-être que ce virus importé de Lusitania lui ravirait la voix des dieux, ou peut-être que non – elle ne pouvait deviner ce que les dieux permettraient de faire à leurs ennemis. Mais il ne faisait

pas de doute que les dieux la puniraient si elle repoussait son père et lui désobéissait. Mieux valait demeurer digne des dieux en témoignant à son père le respect et l'obéissance attendus que lui désobéir au nom des dieux et par là même se rendre indigne de leurs attentions.

Elle accepta donc l'étreinte de son père, et respira profondément son haleine.

Il s'entretint brièvement avec ses invités, puis se retira. C'était pour eux un honneur insigne que d'être personnellement reçus par lui : Qing-jao avait si respectueusement dissimulé la folle rébellion de son père contre les dieux que Han Fei-tzu était toujours considéré comme le plus grand homme de la Voie. Qing-jao leur parla doucement, avec un gracieux sourire, puis les reconduisit. Elle ne leur laissa aucunement soupçonner qu'ils portaient une arme sur eux. À quoi cela servirait-il ? Des armes humaines ne seraient d'aucune utilité contre le pouvoir des dieux, à moins qu'ils ne le veuillent. Et si les dieux voulaient cesser de parler aux habitants de la Voie, alors c'était peut-être précisément le déguisement qu'ils avaient choisi pour agir. Que l'incroyant s' imagine que le virus lusitanien importé par mon père nous a coupés des dieux ; moi, je saurai, comme tous leurs fidèles, que les dieux parlent à qui ils veulent, et qu'aucune arme créée de main d'homme ne pourrait les en empêcher si c'était là leur désir. Vanité que toutes ces spéculations ! Si ceux du Congrès croient qu'ils ont fait parler les dieux sur la Voie, libre à eux de le croire. Si mon père et les Lusitaniens croient qu'ils sont en train de réduire les dieux au silence, qu'ils le croient. Moi, je sais que les dieux me parleront, pourvu que j'en sois digne.

Quelques heures plus tard, Qing-jao tomba gravement malade. La fièvre la frappa comme une massue ; Qing-jao s'effondra et c'est à peine si elle se rendit compte que les domestiques la portaient dans son lit. Les médecins vinrent à son chevet, bien qu'elle eût pu leur dire qu'ils ne lui étaient d'aucun secours et qu'en venant ils ne feraient que s'exposer eux-mêmes à la contagion. Mais elle ne dit rien, car son corps luttait trop farouchement contre la maladie. Ou plutôt, son corps se démena pour rejeter ses propres tissus et organes jusqu'à ce que la transformation de ses gènes soit enfin complète. Même à ce stade, il fallut du temps à l'organisme de Qing-

jao pour se purger des vieux anticorps. Elle dormit longtemps. Longtemps.

Elle s'éveilla dans le grand soleil de l'après-midi.

— L'heure ! cria-t-elle d'une voix rauque.

Son ordinateur énonça l'heure et le jour. La fièvre lui avait pris deux jours de sa vie. Elle avait soif, sa gorge était brûlante. Elle se leva et tituba jusqu'à la salle de bains, déclencha le robinet, remplit son gobelet et but et rebut jusqu'à satiété. La station debout lui donnait des vertiges. Elle avait un goût bizarre dans la bouche. Où étaient les domestiques qui s'étaient occupés d'elle pendant sa maladie ?

Ils doivent être malades eux aussi. Et mon père ? Il a dû tomber malade avant moi. Qui lui apportera de l'eau ?

Quand elle le trouva, il dormait, agité de frissons, l'épiderme moite des sueurs froides de la nuit. Elle le réveilla avec un gobelet d'eau qu'il but avidement, les yeux levés vers les siens comme pour l'interroger, à moins que ce ne fût pour implorer son pardon. C'est auprès des dieux que tu dois te repentir, père, tu n'as pas d'excuses à présenter à ta fille.

Qing-jao retrouva aussi les domestiques, un par un. Certains avaient fait preuve d'une telle loyauté qu'ils ne s'étaient pas alités mais étaient tombés là où leur devoir exigeait leur présence. Tous étaient vivants. Tous étaient en voie de guérison et ne tarderaient pas à être à nouveau sur pied. Ce ne fut que lorsqu'elle les eut tous retrouvés et soignés que Qing-jao alla aux cuisines chercher quelque chose à manger. Elle rendit la première nourriture solide qu'elle trouva. Elle ne put qu'absorber une soupe claire, à demi réchauffée. Elle porta de la soupe aux autres. Ils mangèrent aussi.

Tous furent bientôt rétablis et en pleine forme. Han Qing-jao prit des domestiques avec elle et apporta de l'eau et de la soupe à toutes les familles du quartier, riches ou pauvres. Toutes reçurent avec reconnaissance ce qu'on leur apportait, et nombreuses furent les prières dites pour le salut de leurs bienfaiteurs. Vous seriez moins empressés à nous remercier, songea Qing-jao, si vous saviez que la maladie dont vous avez souffert venait de la maison de mon père, de par la volonté de mon père. Mais elle n'en dit rien.

Entre-temps, les dieux n'exigèrent d'elle aucune purification.

Enfin, se dit-elle. Enfin, je les satisfais. Enfin j'ai accompli à la perfection ce qu'exigeait la rectitude morale.

En rentrant chez elle, elle voulut dormir immédiatement. Mais les domestiques qui étaient restés dans la maison étaient rassemblés autour de l'holoviseur de l'office et regardaient les informations. Qing-jao ne regardait presque jamais les infos, puisqu'elle avait l'ordinateur à sa disposition, mais les domestiques avaient l'air si sérieux, si préoccupés, qu'elle entra dans la cuisine et resta debout au milieu de leur cercle attentif.

L'épidémie ravageait la planète de la Voie. La quarantaine restait sans effet, quand elle n'était pas imposée trop tard. La présentatrice s'était déjà remise de la maladie, et disait que l'épidémie n'avait pratiquement pas fait de victimes, bien qu'elle eût provoqué en maints endroits une interruption des services vitaux. Le virus avait été isolé, mais était mort trop vite pour être étudié à fond.

« Il paraît que la bactérie est suivie d'un virus qui la tue dès que chaque individu est guéri de l'épidémie, ou juste après. Les dieux nous ont véritablement favorisés en nous envoyant le remède avec la maladie. »

Ils n'ont rien compris, songea Qing-jao. Si les dieux voulaient nous voir en bonne santé, ils n'auraient pas commencé par envoyer l'épidémie.

Elle se rendit compte brutalement que c'était elle qui n'avait rien compris. Bien sûr que les dieux pouvaient envoyer en même temps la maladie et le remède. Si une épidémie se déclarait et que la guérison suive, c'était que les dieux les avaient envoyés. Comment avait-elle pu trouver cela absurde ? C'était comme si elle avait insulté les dieux eux-mêmes.

Elle tressaillit intérieurement, attendant que se déchaîne la fureur divine. Elle avait tenu tellement d'heures sans purification qu'elle était sûre que la tâche serait écrasante quand viendrait le moment de l'exécuter. Serait-elle obligée encore de scruter les lignes du bois de toute une pièce ?

Mais elle ne sentit rien. Aucun désir de scruter le grain du bois. Aucun besoin de se laver.

Elle regarda ses mains. Elles étaient sales, mais cela lui était égal. Elle pouvait les laver ou non. Comme il lui plairait.

L'espace d'un instant, elle se sentit immensément soulagée. Se pouvait-il que son père, Wang-mu et « Jane » aient vu juste dès le début ? Avait-elle été enfin libérée par une manipulation génétique des séquelles d'un crime odieux perpétré par le Congrès des siècles auparavant ?

Comme si elle avait lu dans les pensées de Qing-jao, la présentatrice commença à lire une information concernant un document en train d'apparaître sur tous les terminaux informatiques de la planète. À en croire ce document, la présente épidémie était un don des dieux qui libérait les habitants de la Voie d'une modification génétique pratiquée sur eux par le Congrès. Jusqu'ici, les améliorations génétiques étaient presque toujours liées à un type de psychonévrose obsessionnelle dont les victimes étaient communément désignées sous le vocable d'« élus des dieux ». Mais, à mesure que l'épidémie se propagerait, on s'apercevrait que ces améliorations génétiques étaient à présent répandues chez tous les habitants de la Voie, tandis que les élus, qui portaient auparavant le plus pénible des fardeaux, venaient d'être libérés par les dieux de l'obligation de se purifier constamment.

« Ce document indique que la planète tout entière est à présent purifiée. Les dieux nous ont acceptés, dit la présentatrice d'une voix mal assurée. On ne sait pas d'où provient ce document. L'analyse informatique du style n'a permis de l'attribuer à aucun auteur connu. Le fait qu'il soit apparu simultanément sur des millions de terminaux laisse entendre qu'il émane d'une source incommensurablement puissante. »

La journaliste hésita. Son tremblement était désormais très visible.

« Si l'indigne présentatrice que je suis peut se permettre de poser une question, en espérant que les sages l'entendront et lui donneront la réponse que la sagesse leur dictera, se pourrait-il que les dieux eux-mêmes nous aient envoyé ce message pour que nous prenions conscience de l'étendue du cadeau qu'ils font au peuple de la Voie ? »

Qing-jao écouta encore quelques instants, tandis que la rage montait en elle. C'était Jane, manifestement, qui avait rédigé et diffusé ce document. Comment osait-elle prétendre savoir ce que faisaient les dieux ? Elle était allée trop loin. Il fallait réfuter le

document. Il fallait démasquer Jane et révéler toute la machination des Lusitaniens.

Tous les domestiques avaient les yeux fixés sur elle. Elle affronta leurs regards, s'arrêtant sur chacun des membres de l'assistance.

— Que voulez-vous de moi ? demanda-t-elle.

— Ô maîtresse, dit Mu-pao, pardonnez-nous notre curiosité, mais nous venons d'apprendre aux informations une nouvelle que nous ne croirons que si vous nous dites qu'elle est vraie.

— Que puis-je vous dire, moi ? répondit Qing-jao. Je ne suis que la fille stupide d'un grand homme.

— Mais vous êtes une élue des dieux, maîtresse, dit Mu-pao.

Tu es bien téméraire d'évoquer des sujets aussi tabous, songea Qing-jao.

— Toute cette nuit, dit Mu-pao, depuis le moment où vous êtes venue parmi nous avec de quoi boire et de quoi manger, puis lorsque vous avez conduit nombre d'entre nous parmi le peuple pour soigner les malades, vous ne vous êtes pas une seule fois absentée pour vous purifier. Nous ne vous avons jamais vue tenir si longtemps.

— Ne vous est-il pas venu à l'idée, dit Qing-jao, que, peut-être, nous obéissions si bien à la volonté des dieux que je n'ai pas eu besoin de me purifier pendant tout ce temps ?

— Non, dit Mu-pao, perplexe. Non, nous n'y avons pas songé.

— À présent, reposez-vous, dit Qing-jao. Aucun de nous n'a encore pleinement recouvré ses forces. Il faut que j'aille parler à mon père.

Elle les laissa à leurs bavardages et à leurs spéculations. Son père était dans sa chambre, assis devant l'ordinateur. Le visage de Jane était affiché. Son père se retourna vers elle dès qu'elle entra dans la pièce. Son visage était rayonnant, triomphant.

— As-tu vu le message que Jane et moi avons préparé ? dit-il.

— Toi ? Mon père est un menteur ?

Dire pareille chose à son père était impensable. Mais elle ne ressentait encore pas le besoin de se purifier. Elle fut saisie de terreur en voyant qu'elle pouvait lui manquer de respect à ce point sans encourir les reproches des dieux.

— Un menteur ? Qu'est-ce qui te fait dire qu'il s'agit là de mensonges, ma fille ? Qu'est-ce qui te fait penser que ce ne sont pas les dieux qui nous ont amené ce virus ? Qu'est-ce qui te fait croire

qu'ils n'ont pas volontairement conféré les améliorations génétiques à tous les habitants de la Voie ?

Les paroles de son père la rendirent furieuse, à moins qu'elle ne se sentît soudain libérée, ou qu'elle ne tentât de mettre les dieux à l'épreuve en se montrant si irrespectueuse que ceux-ci fussent obligés de la punir.

— Tu me prends pour une imbécile ou quoi ? hurla-t-elle. Tu crois que je ne sais pas que tu manœuvres pour éviter que la révolution n'éclate et que les massacres ne se déchaînent sur la planète de la Voie ? Tu crois que je ne sais pas que ton unique souci est d'empêcher les gens de mourir ?

— Et qu'y a-t-il de mal à cela ?

— C'est un mensonge !

— Ou alors c'est le déguisement préparé par les dieux pour dissimuler leurs actions, dit Han Fei-tzu. Tu n'as pas eu de mal à croire à l'interprétation répandue par le Congrès. Pourquoi ne pas accepter la mienne ?

— Parce que, père, je sais la vérité sur le virus. Je t'ai vu le prendre de la main de cet inconnu. J'ai vu Wang-mu monter dans son véhicule. Je l'ai vue disparaître. Je sais qu'il n'y a rien là-dedans qui ait un rapport avec les dieux. C'est l'autre qui a fait tout cela – la créature démoniaque qui hante les ordinateurs !

— Qu'est-ce qui te fait penser qu'elle n'est pas une divinité ?

C'était intolérable.

— Mais elle a été fabriquée, non ? cria Qing-jao. Voilà la raison ! Elle n'est qu'un programme informatique créé par des êtres humains, qui vit dans des machines fabriquées par des êtres humains. Les dieux n'ont été faits par la main de personne. Les dieux existent depuis toujours et existeront éternellement.

Jane intervint pour la première fois :

— Alors tu es une divinité, Qing-jao, et moi aussi, et toutes les autres personnes – humaines ou raman – de l'univers. Nul dieu n'a fait ton âme, ton aïúa intime. Tu es aussi ancienne que n'importe quelle divinité, et tout aussi jeune, et tu vivras tout aussi longtemps.

Qing-jao poussa un hurlement. Elle ne se rappelait pas avoir jamais poussé un cri aussi perçant. Qui lui déchira la gorge.

— Ma fille, dit Han Fei-tzu, s'approchant d'elle pour la prendre dans ses bras.

Elle ne pouvait s'y résigner. Elle ne pouvait accepter ce geste qui signifierait le triomphe absolu de son père. Qui voudrait dire qu'elle avait été vaincue par les ennemis des dieux ; que Jane l'avait dominée. Cela signifierait que Wang-mu s'était montrée meilleure fille de Han Fei-tzu qu'elle-même. Que toutes les années passées à adorer son père n'avaient pas de sens. Cela voudrait dire qu'elle avait mal agi en mettant en branle la destruction de Jane. Cela voudrait dire que Jane était un être noble et bon parce qu'elle avait contribué à la transformation des habitants de la Voie. Cela voudrait dire que la mère de Qing-jao ne l'attendrait pas quand elle arriverait un jour aux confins du Couchant.

Ô dieux, pourquoi ne me parlez-vous pas ? cria-t-elle en silence. Pourquoi ne m'assurez-vous pas que ce n'est pas en vain que je vous sers depuis tant d'années ? Pourquoi m'avez-vous à présent abandonnée ? Pourquoi avez-vous fait triompher vos ennemis ?

Puis la réponse lui arriva, aussi simple et aussi claire que si sa mère la lui avait soufflée à l'oreille : C'est un test, Qing-jao. Les dieux te surveillent.

Un test. Evidemment. Les dieux étaient en train de mettre à l'épreuve tous leurs serviteurs sur la Voie, pour voir ceux qui étaient abusés et ceux qui persistaient à obéir.

Si les dieux me mettent à l'épreuve, alors je dois exécuter une tâche quelconque.

Je dois faire ce que je fais depuis toujours, mais cette fois je ne dois pas attendre que les dieux me l'ordonnent. Ils se sont lassés de me signaler jour après jour, heure par heure, quand j'avais besoin de me purifier. Le moment est venu pour moi d'appréhender ma propre impureté sans qu'ils m'en informent. Je dois me purifier, à la perfection ; alors j'aurai réussi, et les dieux me recevront une fois de plus.

Elle tomba à genoux. Elle trouva une ligne dans le grain du bois, se mit à la suivre.

Il n'y eut en réponse aucun soulagement, aucun sens du devoir bien fait ; mais cela ne l'inquiéta pas, parce qu'elle comprenait que cela faisait partie du test. Si les dieux lui répondaient immédiatement, comme d'habitude, comment alors vérifier sa ténacité ? Elle devait à présent se purifier toute seule, alors qu'avant elle subissait sa purification sous le contrôle permanent des dieux. Et

comment saurait-elle qu'elle l'avait exécutée correctement ? Les dieux lui feraient signe à nouveau.

Les dieux lui parleraient à nouveau. Ou peut-être l'emporteraient-ils jusqu'au palais de la Royale Mère du Couchant, où l'attendait la noble Han Jiang-qing. C'est là aussi qu'elle rencontrerait Li Qing-jao, son ancêtre-de-cœur. C'est là qu'elle serait saluée par tous ses ancêtres, qui lui diraient : Les dieux ont décidé de mettre à l'épreuve tous les élus de la Voie. Bien peu ont subi l'épreuve avec succès ; mais toi, Qing-jao, tu nous as fait à tous grand honneur. Parce que tu as été d'une fidélité inflexible. Tu as accompli tes purifications comme nul autre fils ou fille ne l'a jamais fait. Les ancêtres des autres hommes et femmes nous envient tous. C'est grâce à toi que les dieux nous placent à présent au-dessus de tous les autres.

— Que fais-tu ? demanda son père. Pourquoi scrutes-tu les lignes du bois ?

Elle ne répondit pas. Elle refusait de se laisser distraire.

— Pareille chose n'a plus de raison d'être. Le besoin en a été aboli. Je le sais. Je ne ressens aucun besoin de me purifier.

Ah, mon père ! Si seulement tu pouvais comprendre ! Mais, même si tu échoues dans cette épreuve, je réussirai – et ainsi te ferai-je honneur, à toi qui as abandonné toutes choses honorables.

— Qing-jao, dit-il. Je sais ce que tu es en train de faire. Comme ces parents qui forcent leur médiocre progéniture à se laver les mains. Tu es en train d'appeler les dieux.

Tu peux en dire ce que tu veux, père. Tes paroles ne sont plus rien pour moi. Je ne t'écouterai plus avant que nous soyons morts tous les deux et que tu me dises : Ma fille, tu étais meilleure et plus sage que moi ; tout l'honneur qui m'entoure ici dans cette maison de la Royale Mère du Couchant vient de ta pureté et de ton dévouement désintéressé au service des dieux. Tu es véritablement la noble fille de ton père. C'est de toi que vient toute ma joie.

La planète de la Voie accomplit sa transformation paisiblement. Il y eut çà et là un meurtre ; çà et là, un élu des dieux tyrannique fut bousculé et chassé de sa demeure par la foule. Mais on crut en général à la version officielle, et les anciens élus des dieux furent traités avec grand honneur à cause de leur vertueux sacrifice

pendant toutes les années où ils avaient été asservis aux rites purificateurs.

Toutefois, l'ordre ancien disparut rapidement. Les écoles furent ouvertes à tous les enfants sans distinction. Les enseignants signalèrent bientôt que les élèves progressaient remarquablement ; l'enfant le plus obtus était à présent au-dessus des moyennes de toutes les années antérieures. Et, malgré les protestations indignées du Congrès qui nia avoir fait effectuer toute modification génétique, les savants de la Voie s'intéressèrent enfin aux gènes de leurs compatriotes. En étudiant les archives, en comparant l'état génétique antérieur de leurs molécules avec leur état présent, les femmes et les hommes de la Voie confirmèrent tout ce qu'avait annoncé le document.

Ce qui se passa ensuite, lorsque les Cent-Mondes et toutes les colonies apprirent quels crimes le Congrès avait commis sur la Voie, Qing-jao ne le sut jamais. Tout cela concernait un monde d'où elle s'était retirée. Car elle passait désormais ses journées au service des dieux, à se laver, à se purifier.

Le bruit courut que la fille névrosée de Han Fei-tzu, seule parmi tous les élus des dieux, n'avait pas abandonné les rites. D'abord, elle fut la risée de tous – car beaucoup d'élus avaient, par curiosité, tenté d'accomplir à nouveau leurs purifications et découvert que les rites étaient à présent creux et vides de sens. Mais elle n'entendit guère ces voix moqueuses et n'en tint aucun compte. Son esprit se consacrait exclusivement au service des dieux : qu'importait si les gens qui avaient échoué la méprisaient parce qu'elle essayait encore de réussir.

Les années passèrent. Et nombreux furent ceux qui se souvinrent des jours anciens comme d'une époque agréable, où les dieux parlaient aux hommes et aux femmes – et beaucoup étaient restés courbés à force de les avoir servis. Certains de ceux-ci se mirent à considérer Qing-jao non pas comme une folle, mais comme la seule personne qui fût restée fidèle parmi ceux qui avaient entendu la voix des dieux. La rumeur se répandit parmi les croyants : « Dans la maison de Han Fei-tzu réside la dernière élue des dieux. »

Ils commencèrent à venir, un par un au début, puis de plus en plus nombreux. Ces visiteurs voulaient parler avec la seule femme qui s'éreintait encore à se purifier. Au début, elle parlait avec

certain ; quand elle avait fini de scruter une ligne, elle sortait dans le jardin et leur parlait. Mais leurs paroles la jetaient dans la confusion. Ils disaient que ses peines étaient la purification de toute la planète. Ils disaient qu'elle appelait les dieux pour le bien de toute la population de la Voie. Plus ils parlaient, plus elle avait du mal à se concentrer sur ce qu'ils disaient. Elle était impatiente de rentrer pour commencer à suivre une nouvelle ligne. Ces gens ne comprenaient-ils pas qu'ils avaient tort de la féliciter à présent ?

— Je n'ai rien accompli du tout, leur disait-elle. Les dieux sont toujours muets. J'ai du travail à faire.

Sur quoi elle retournait scruter le grain du bois.

Son père mourut très vieux, chargé d'honneurs pour tout ce qu'il avait accompli, même si personne ne sut jamais le rôle qu'il avait joué dans la venue de ce qu'on appelle aujourd'hui la Peste Divine. Seule Qing-jao comprit. Et, tout en brûlant sur le bûcher une fortune en billets véritables – la fausse monnaie funéraire ne siérait pas à son père –, elle lui dit tout bas :

— Maintenant, père, tu sais. Maintenant tu comprends que tu t'es trompé et que tu as suscité le courroux des dieux. Mais n'aie pas peur. Je poursuivrai la purification jusqu'à ce que toutes nos erreurs soient rectifiées. Alors les dieux te recevront honorablement.

Elle se fit vieille elle aussi, et le Voyage à la Maison de Han Qing-jao était à présent le plus célèbre pèlerinage de la Voie. De fait, nombreux étaient ceux et celles qui avaient entendu parler d'elle sur d'autres planètes et venaient sur la Voie rien que pour lui rendre visite. Car il était bien connu sur de nombreuses planètes qu'on ne pouvait trouver la vraie sainteté qu'en un seul lieu et chez une seule personne, la vieille femme dont le dos était maintenant voûté en permanence, dont les yeux ne voyaient plus que les lignes du bois sur les planchers dans la maison de son père.

Ses pieux disciples, hommes et femmes, entretenaient à présent la demeure où jadis des domestiques étaient à son service. Ils ciraient les parquets. Ils préparaient son frugal repas, le déposaient là où elle pouvait le trouver, devant les portes ; elle ne mangeait ni ne buvait que lorsqu'elle avait terminé une pièce. Lorsqu'un homme ou une femme, quelque part dans le monde, était distingué par quelque grand honneur, il se rendait à la Maison de Han Qing-jao, s'agenouillait et scrutait une ligne du bois. Ainsi tous les honneurs

étaient traités comme s'ils n'étaient que de simples ornements de l'honneur de la pieuse Han Qing-jao.

Enfin, quelques semaines seulement après qu'elle eut achevé sa centième année, Han Qing-jao fut trouvée recroquevillée sur le plancher de la chambre de son père. D'aucuns prétendirent que c'était à l'endroit précis où son père s'asseyait pour faire ses propres pénitences ; il était difficile d'en avoir la certitude, puisque tous les meubles de la maison avaient été enlevés depuis longtemps. La sainte femme n'était pas morte quand on la trouva. Elle resta paralysée plusieurs jours à murmurer et marmonner, passant et repassant les mains sur son propre corps comme pour scruter des lignes dans sa chair. Ses disciples se relayèrent, par groupes de dix, pour l'écouter, essayer de comprendre ses marmonnements, et transcrivirent ses paroles du mieux qu'ils purent. Elles furent imprimées dans l'ouvrage appelé *Les Murmures divins de Han Qing-jao*.

Ses paroles les plus importantes furent les toutes dernières.

— Mère, souffla-t-elle. Père. Ai-je bien fait ?

Sur ce, rapportèrent ses disciples, elle sourit et mourut.

Elle n'était pas morte depuis un mois que la décision fut prise dans chaque temple et chaque sanctuaire de chaque ville et village de la Voie. Il y avait enfin un être d'une sainteté tellement inaccessible que la Voie pouvait le choisir comme protecteur et gardien de toute la planète. Nulle part ailleurs dans l'univers les hommes n'avaient pareil dieu, et ils l'admettaient bien volontiers.

Bienheureux entre tous, ceux de la Voie ! disaient-ils. Car le Dieu de la Voie Glorieusement Brille !

FIN